

LOUIS RENOÜ

GRAMMAIRE  
DE LA LANGUE VÉDIQUE

La transcription du texte est éditée par [www.sathyasai.com](http://www.sathyasai.com)

depuis la première et unique édition iAS, Paris 1952



**Louis Renou**  
Paris, 28 octobre 1896 – Vernon, 18 août 1966

## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	3
ABBREVIATIONS	4
CHAPITRE PREMIER. — Phonétique.	
1. Alphabet. Prononciation	6
2. Vocalisme	15
3. Consonantisme	31
4. Accent	47
5. Fin de mot	53
6. Saṃdhi des voyelles	60
7. Saṃdhi des consonnes	67
CHAPITRE II. — Formation du nom.	
1. Composition	79
2. Dérivation primaire	100
3. Dérivation secondaire	117
CHAPITRE III. — Flexion du nom.	
1. Généralités et flexions consonantiques [et assimilées]	134
2. Flexion vocalique [du type dérivé]	156
3. Le pronom	165
4. Le nom de nombre	174
CHAPITRE IV. — Le verbe.	
1. Généralités. Le système du présent	180
2. Les autres systèmes verbaux	201
3. Conjugaisons « dérivées »	216
4. Nom verbaux	223
CHAPITRE V. — Les invariants.	231
CHAPITRE VI. — Syntaxe.	
1. Syntaxe	246
2. Style	287
BIBLIOGRAPHIE	295

## AVANT-PROPOS

La présente grammaire vise à décrire l'état de langue attesté par les « mantra » du Vêda, c'est-à-dire par cet ensemble de formules archaïques qui ont été groupées pour constituer les Samhitā, et qui représentent la couche la plus ancienne de la littérature védique.

Cette langue a fait l'objet de plus d'une description; mais, en général, l'exposé s'y trouve mêlé à celui du sanskrit postérieur (védique ou non védique), ou bien il est fait du point de vue de la grammaire comparée. Nous avons voulu ici nous limiter au point de vue statique, n'abordant aucun problème de préhistoire et n'admettant d'autre élément d'histoire que ce que laisse entrevoir l'évolution interne des *mantra*. Cet état de langue mérite assurément qu'on le décrive en lui-même, non comme pièce à démonstrations linguistiques ou comme partie d'un ensemble plus vaste.

Le nombre de pages dont nous disposions ne permettait pas de procéder à des énumérations massives de formes, telles qu'on les trouvera chez plusieurs de nos devanciers. Nous avons voulu insister plutôt sur les singularités. La nature de la documentation, les tendances du style védique sont ainsi faites que la tradition des *mantra* apparaît, pour une large part, comme un répertoire d'« anomalies », de tentatives grammaticales et stylistiques. Ce serait ne pas y être fidèle que de donner de cet ensemble une image facile et linéaire.

Notre travail repose, il va sans dire, autant sur les travaux modernes que sur les sources mêmes. En premier, sur l'ouvrage de Wackernagel dont nous avons suivi de près ce qui concernait le domaine ici étudié pour la Composition nominale et la Flexion nominale. Tous ceux qui ont touché à ces problèmes savent à quel point la pensée du grand linguiste doit dominer toute nouvelle approche du sujet. C'est une fatalité des études védiques que la fin de la traduction de Geldner n'ait pu encore paraître, non plus que la suite de l'*Altindische Grammatik*, malgré le zèle admirable avec lequel M. Debrunner a préparé pour la publication deux tomes nouveaux.

En dépit du travail immense accompli depuis plus d'un siècle, nous n'avons pas jusqu'à aujourd'hui relevé sûr de toutes les formes védiques, pas d'édition des Vêdas dans un texte critiquement et métriquement restitué.

Les abréviations sont celles communément en usage (v. ci-dessous les principales). Les mots du Ṛgveda sont cités sans mention particulière de texte; les références numériques sans nom de texte se rapportent elles aussi au Ṛgveda. D'ailleurs ces références ne sont pas fréquentes, car les lexiques usuels permettent toujours de retrouver aisément les formes que nous citons et de les localiser exactement, s'il y a lieu, dans l'ouvrage auquel elles appartiennent.

## ABRÉVIATIONS

### PRINCIPAUX NOMS DE TEXTES

APr. Atharva-Prātiśākhya  
AS. Atharva-Saṃhitā  
Kap. Kapiṣṭhala-Saṃhitā  
Kh. Khila (pagine de l'ed. Scheftelowitz)  
KS. Kāthaka (Saṃhitā)  
MP. Mantra-Pāṭha degli Āpastambin  
MS. Maitrāyaṇī-Saṃhitā  
paipp. Recensione paippalāda dell'Atharva-Saṃhitā  
pdp. pada-pāṭha (du ṛgveda)  
Pr. Prātiśākhya RPr. Ṛk-Prātiśākhya  
RS. Ṛk Saṃhitā (Ṛgveda)  
ŚB. Śatapatha-Brāhmaṇa  
SS. Sāma-Saṃhitā  
TB. Taittirīya-Brāhmaṇa  
TPr. Taittirīya-Prātiśākhya  
TS. Taittirīya-Saṃhitā  
Vāl. Vāḷakhilya  
VPr. Vājasaneyi-Prātiśākhya  
VS(K). Vājasaneyi-Saṃhitā(Kāṇva)  
YV. Yajurveda  
I, X Livro I ou X della Ṛk-Saṃhitā.

### AUTRES ABRÉVIATIONS

Ab. Ablatif  
Ac. Accusatif  
D. Datif  
du. duel  
ép. épithète  
f. féminin  
G. Génitif  
I. Instrumental  
L. Locatif  
m(sc). masculin  
N. Nominatif  
n. (pr.) nom (propre)  
nt. neutre  
pl. pluriel  
sg. singulier  
  
V. Vocatif  
var. variante (au sens des « *Vedic Variants* »).

## **CHAPITRE PREMIER**

### **PHONÉTIQUE**

## 1. - ALPHABET. PRONONCIATION

**1. Voyelles.** - L'alphabet (samāmnāya) de la langue védique, relativement riche, comprend d'abord une série de neuf voyelles (svara), brèves (hrasva) et longues (dīrgha), soit *a ā, i ī, u ū, ṛ ṝ, ḷ*. Les brèves ont la durée d'une « more » (mātrā), les longues de deux.

Pour le timbre vocalique, les Pr. donnent la répartition suivante : *a* (ā,) guttural; *i* (ī ; ainsi que les diphtongues *e ai* 3) palatal ; *u* (ū; ainsi que *o au* 3) labial; *ṛ ṝ* vélaire (« racine de la langue »), au moins selon RPr. VPr.; ḷ dental ou vélaire.

*a* bref a sans doute été durant la période védique une voyelle fermée (saṃvṛta APr. VPr.), à timbre neutre et typiquement brève ; c'est la prononciation usuelle des mantra aujourd'hui encore, mais les faits de saṃdhi (120) laissent présumer qu'à l'origine de la tradition *a* bref avait une nuance plus claire (vélaire). Au contraire, *ā* est ouvert (vivṛta).

Un signe de la fragilité de *a* bref est précisément son éviction dans le saṃdhi 120; d'autres *a* brefs (ultra-brefs?) ont pu disparaître à l'intérieur 35 38; enfin le système des alternances atteste la fragilité de certains *i* intérieurs 40.

**2. La prononciation** de *ṛ* est donnée avec précision par les Pr. : il s'agit d'un phonème composite, ayant pour centre un *r* consonne, de part et d'autre deux voyelles ultra-brèves non précisées (timbre *a* VPr.); la prononciation actuelle est *re* chez les YVedin (cf. *dātrenām* mss AS. V 24 3 et ailleurs, pour *ṛ*). La graphie *ri* dans certains mss, les variations *ṛ/a, ṛ/i, ṛ/ar*, plus souvent *ṛ/ri* (trait grantha) ou *ṛ/ru* (ainsi dans le paipp.) d'un texte à l'autre (y compris dans les étymologies du Nir.), font apparaître un flottement assez sérieux, au moins dans les mantra peu « surveillés » ; dans le même sens vont les fautes signalées RPr. XIV 38 et 46.

Dès la RS. il s'est ainsi accredité *sruti-* qui semble-t-il est pour *sṛti-* («chemin») I 42 3 et ailleurs; inversement *pṛṣvā* T-S. «bruine» (normal *pṛuṣvā-* YV.). Nettement prākritique *tvaṣtumant* – « accompagné de Tvaṣṭṛ » par quoi débute un mantra d'Āp. (= *tvāṣṭīmatī* et cf. *tvāṣṭīmatī* TS.). L'hésitation *jāgriyāma/jāgryāma* 38 est tributaire de la variation *y/iy*. Par hypersanskritisme, *gr̥cha* Kh. 1-14 (AS. *gacha*).

Une valeur dissyllabique de *ṛ* a été postulée pour quelques passages de RS., mais sans raison décisive. D'autre part, *ṛ* peut compter pour long au témoignage du mètre 56 : en effet, la graphie attendue *ṝ* n'est attestée que pour la flexion des noms en *-(t)ṛ-* (y compris *nṛ'-* « homme »), c'est-à-dire en un lieu où jouent des analogies morphologiques; et même dans ces noms, RS. AS. écrivent *nṛṇām* (le mètre exigeant parfois la longue; paipp. ad II 9 2 *nṛṇām*), TS. écrit même toujours *-tṛṇām*. Dans les mantra plus récents, la quantité longue de *ṛ* tend à cesser de valoir.

1. Dissyllabisme possible de l'Ac. pl. *nṛṇ* V 7 10 et ailleurs (ou restituer *nṛṇām* ? Cf.253).
2. *l*, c'est-à-dire *l* voyelle, ne figure que dans KLP- (à côté de *kṛpate* I 113 10 VIII 76 11). La description théorique du phonème concorde avec celle de *r*.

**3. Diphtongues.** - Les diphtongues (*saṃdhyakṣara*) sont au nombre de quatre : *e* et *o* sont (c'est-à-dire sont devenues) des voyelles simples longues dès le début de la tradition : une forme comme *bhaveyam* de *BHŪ*- en face de *bhavet* n'a pu se créer que si *e* était monophthongue; la fonction seul atteste le caractère diphtongué; les Pr. décrivent une double articulation, combinée (dit l'APr.) de manière à être traitée comme une voyelle simple.

*e* et *o* sont « très ouverts » APr. ; dans l'abhinihita-saṃdhi 120 ils comptent pour brefs à la finale; cf. aussi 122. Par ailleurs il n'y a de *e* et *o* brefs que dans la récitation chantée de quelques écoles du SV. (d'après Patañjali) et peut-être seulement pour des finales de particules en hiatus.

Au contraire, *ai* et *au* sont (restées) de vraies diphtongues. Le premier élément, bien que long à l'origine, est prononcé bref: d'après TPr., c'est un *a* d'une demi-more (fermé, selon certains auteurs), que suit un *i* ou un *u* d'une more et demie.

4. Il existe donc une tendance à abréger ou à simplifier les diphtongues. D'autre part la quantité des voyelles, rigide en apparence si l'on se fie au témoignage « syllabique » du mètre, est sujette à flottements: on a été amené à postuler des extra-longues, des longues-brèves, des ultra-brèves, soit en fin de mot, soit dans des positions assimilables 119; accessoirement, en syllabe finale devant consonne 121. Même à l'intérieur, il a pu exister des ultra-brèves par svarabhakti 38.

1. Sur le cas spécial de la pluti, v. 93. La Pār. Śikṣā connaît une semi-longue (*kṣipra*); la Keś. Śikṣā admet (pour VS.) des brèves « légèrement longues ».
2. Quellequ'en soit l'origine, la séquence *-ayi-* est peu stable : *rayi-* 261 n'est que très partiellement fixé. Les L. pronominaux *máyi tváyi* 280 sq. manquent aux mantra anciens. Du flottement *ayi/ai* (contre lequel met en garde RPr. XIV 43) résulte la finale verbale *-ait* 28; inversement, il y a des réfections en *-ayit -ayīt* 97 358. En général, la séquence *-ayi-* (et parfois *-aya-*) est remplacée par *-e-*, selon une évolution (pré-)prakritique: ainsi dans *páreman-* SS. « abondance », sans doute de *\*paray-iman-*; dans *tredhā* « de trois manières » (cf. *trayá-*) où la première syllabe compte pour deux; dans le type *préṣṭha-*29 (*-deṣṇá-* 192); éventuellement dans les finales en *-éru-* 211 ; enfin dans quelques finales verbales en *-em* (*Ire* sg.), *apiprem* Āp. IV 12 3 (d'où *apipreyam* Hir.) de *PRĪ-*, var. avec *apiprayam* VS; *sanem* TB. I 2 1 15 de *SAN-* (= *saneyam*). Pareillement, *-o-* peut résulter de *-ava-* dans l'obscur *ogaṇá-* « éloigné du clan »; dans *tó-to* (*āmreḍita=táva-tava*) VS. IV 22; cf. *śróṇá-* TS. TB., nom d'astérisme, var. avec *śrávaṇa-* AS.

**5. Consonnes : occlusives.** - Les consonnes (vyañjana), au nombre de trente-trois, se signalent d'abord par la richesse en occlusives (sparsa) - y compris les nasales (anunāsika, nāsikya) dont le point d'articulation répond à chaque série d'occlusives (6), à savoir *ṅ* guttural (vélaire), *ñ* palatal, *ṇ* «cérébral», *n* dental, *m* labial. Ces nasales sont tantôt autonomes, tantôt conditionnées par la nature de l'occlusive en contact : conditionnées sont la nasale gutturale, qui est toujours devant *k* ou *g* (exprimé ou latent, cf. 68 a); la palatale, toujours devant ou après *c* ou *j*, 66 ; la cérébrale est aussi, en général, conditionnée en contact ou à distance; seules donc *n* et *m* sont autonomes.

**6.** Les occlusives comportent cinq lieux d'articulation (sthāna), déterminés par le point d'implosion; et cinq modes (anupradāna, karaṇa), que différencie la présence ou l'absence de la sonorité (nāda, śvāsa), la présence ou l'absence d'un souffle aspiratoire. L'ensemble comprend donc, outre les nasales (qui sont des sonores): des sourdes (aghoṣa) et des sonores (ghoṣavant) simples (c'est-à-dire non aspirées), des sourdes et des sonores aspirées (mahāprāṇa, soṣman). Les aspirées ont un *h* pour second élément, enseigne RPr.

Les lieux d'articulation permettent de distinguer, :

- a) les gutturales (kaṅṭhya) *k kh g gh*, qui sont d'après les Pr. des vélaire (« racine de la langue »);
- b) les palatales (tālavya) *c ch jj h*, le point d'articulation étant d'après les Pr. le milieu de la langue : en fait, ce sont des prépalatales mouillées combinant un *t* et une spirante (*ś*), mais valant métriquement pour consonnes simples (sauf *ch* qui fait position **57**);
- c) les « cérébrales » (cacuminales, linguales; un terme meilleur serait « rétroflexe ») (mūrdhanya); *ṭ ṭh ḍ ḍh*, sorte d'arrièredentales obtenues par le repliement de la pointe de la langue vers le haut du palais;
- d) les dentales (alvéolaires, « racine des dents ») (dantya) *t th d dh*;
- e) enfin les labiales (oṣṭhya) *p ph b bh*.

1. Il existe des confusions étendues entre sourdes et sonores dans les mss (et d'après les variantes entre mantra parallèles), notamment dans ceux d'AS.: *grṣṭī-* AS. II 13 3 pour *krṣṭī-* paipp. « peuple »; *takar ī-* TS. III 3 10 *d/tagarī-* paipp. XX 25 10 « pénis »; *prapharvyām RS./prabh°* MP. I 10 1 « fille dissolue » (l'hésitation atteint naturellement surtout des mots sans étymologie, des termes vulgaires); *tūrah* AS. V 2 8 pour *dūrah* « porte »; *prṇajmi* Āp. XII 28 16 pour *prṇacmi* de PRC-. Des influences particulières ont pu jouer. Il serait inopportun d'expliquer par là la confusion assez répandue entre PAD-/PAT-, ou l'élimination progressive de *ádha* au profit de *átha*.
2. Variation entre occlusive simple et aspirée (rare; quelques étymologies du Nir.) : *parasphāna-* AS. pour *°pāna-* « qui protège au loin » (cf. paipp.); *sudhṛṣṭama-* est éventuellement à lire *sudhṛ°* « très beau à voir ».

**7. Semi-voyelles.** - Dans la série des semi-voyelles (*anta[h]sthā*, proprement « intermédiaires ») - caractérisées par un « contact léger » APr. ou « imparfait » RPr. -



seule *y* est une semi-voyelle (sonante) réelle (de type palatal, Pr.), valant phoniquement et fonctionnellement pour *i* consonne.

1. A l'initiale et dans un groupe, les Śikṣā donnent pour *y* la valeur de *j* (Yājñ.) : c'est la prononciation actuelle chez les YVedin, et les variations *y/j* de certains mantra tardifs confirment ce flottement: *prṇaymi* Kap.III 4 MS.I 3 14 de PRC (pour \**prṇajmi* 6), *yunaymi* PB. I 2 1 et analogues (surtout dans Kap. MS. paipp.). Sur le cas extrême de *prāüga-*, v. 107.
2. L'échange *p/y* dans *púṣyam* AS XIX.44 5 (incertain)= *puṣpam paipp. peut être graphique*, mais la forme en *ṣy* n'est pas nécessairement à considérer comme secondaire.

Quant à *v* (labial Pr.; parfois dental TPr.), dont le rôle fonctionnel - à savoir la corrélation avec *u* - est parallèle à celui de *y/i*, c'est une consonne qui dès l'origine a dû être, au moins à l'initiale, une spirante labio-dentale (cf. VPr.).

1. D'après les Śikṣā, *v* comporte une occlusion faible à l'initiale des mots accessoires; sans doute était-il prononcé en semi-voyelle dans un cas comme *tvám*. De manière plus générale, *y* et *v* seraient « lourds » (= avec occlusion ; ou comme s'ils étaient géminés ?) à l'initiale, « moyen » à l'intérieur, « légers » en finale (« atténués » selon un auteur cité TPr.). L'instabilité alléguée dans *vṛṣabhá-* / *ṛṣabhá-* « mâle, taureau » (mots qui varient souvent l'un avec l'autre) s'annulerait si l'on admettait deux mots différents. Resterait peut-être *vṛṣṭí-* I 52 14 / *ṛṣṭí-* I 169 3 « grandeur », *vṛṇóti* / *ṛṇóti* 76.
2. Il y a des traces nombreuses d'un traitement vocalique spécial (de « fin de mot ») devant un *v* (aussi, dans une moindre mesure, devant un *y*) cf. 42 43 124 ; autre traitement distinctifs 35 n. 3 36 n. 2 37 n.
3. Un échange *b / v*, largement attesté, est le produit d'une prononciation indéfinie, peut être favorisée de bonne heure par la similitude graphique. Il n'y a pas de tendance définie (sinon, isolément, qu'un texte comme le paipp. favorise nettement *v*). Dans le mantra les mieux protégés, les mots à *v* authentique échappent au flottement, et souvent aussi ceux (rares) à *b* authentique, notamment des racines commençant par *b-*. *VADH-* est écrit avec *b-* ça et là dans l'AS. et la VS(K). Plusieurs étimologies du Nir. reposent sur *v > b*.

**8.** *r* et *l* (correspondant fonctionnellement à *r* et *l* sont des liquides. *r* (repha), décrit comme alvéolaire (« racine des dents ») dans les Pr. (ou, selon certains maîtres, gingival) a dû être en fait, ou devenir de bonne heure, « cérébral » (Śikṣā et comm. d'Apr. selon certains) : de là s'explique l'action « cérébralisante » sur un *n* 64 et l'éventuelle confusion avec *d*.

1. *l* est décrit aussi comme alvéolaire ou comme gingival. Le vaste flottement *r / l* 67 atteste une certaine approximation entre les deux phonèmes.

2. *l* initial semble avoir provoqué une voyelle prothétique dans *uloká-* « monde », doublet de *loká*, écrit partout, faussement, *u loka-*. Sur *irajy-* et analogues, v.36.

9. Il existe d'autre part un *l̥* (ainsi que *lh̥*) qui est un *l* de type « cérébral », noté comme substitut d'un *ḍ* (*ḍh*) à l'intervocalique; il compte théoriquement pour consonne double. On le trouve de manière constante dans la RS. (le RPr. l'attribuant à un maître particulier), ainsi dans *īḷe* pour véd. commun *īḷe* de *ĪD-* et même en fin de mot, *bál̥ itthā́* « ainsi donc ! ». Mais le changement est récent, car *vīḍvaṅga-* «- aux membres trapus » conserve *ḍ* bien que le mot soit à lire *vīḍ(ú)vaṅga* - selon 34 (pdp. *vīḷú-a<sup>o</sup>*) de même *mīḍhvás-* « généreux ». On trouve parfois le même *l̥* dans des mantra relevant des écoles ṛgvédiques; mais dans la VSK., dans AS. Livre XX et d'ordinaire dans les textes d'appartenance ṛgvédique, y compris le ms.kaśmīrien, il s'accrédite *l* (*lh*) simple à la place de *ḍ* (*ḍh*): c'est une anticipation sur l'évolution ultérieure qui conduit de *l̥* à *l*. De VPr. VIII 45 il semble ressortir que la version Kāṇva connu *l̥* tout comme la vulgate. Enfin le Nir. reproduit les mantra, en général, avec *l̥*, mais les discute en employant *l* (pour *l̥*) et *ḍh* (pour *lh̥*).

1. Il n'y a pas dans la RS. de passage authentique de *l̥* (< *ḍ*) à *l* (éventuellement, à *r*): *iláyata* (*iḷayata* M. Müller) I 191 6 « tenez-vous tranquille ! » est distinct de *iḍ-*; *irā-* « force nutritive » l'est sans doute aussi de *iḷā-* « source de bénédiction ».
2. Dans les textes connus par les mss du Sud, *l̥* désigne un *l* dravidien (grantha) : ainsi dans JS. et apparentés.

**10. Spirantes.** – Les spirantes (*ūṣman*) – phonèmes ouverts d'après Apr. – consistent d'abord en un groupe de trois sifflantes sourdes. La sifflante dite « palatale » (*ś̥*) est une mouillée du type all. *ich*; la sifflante « cérébrale » (*ṣ̥*) est une chuintante pure, l'une et l'autre en relation fonctionnelle avec certaines occlusives. La troisième, *s* (post-) dentale, est la sifflante usuelle, pleinement autonome.

1. La confusion entre les trois sifflantes (surtout entre *ś̥* et *s*) a laissé des traces dans les mss ainsi que dans les variations entre mantra (ainsi, à travers le paipp.); elle est à la base de maintes étymologies du Nir. Mais il s'agit parfois de faits assimilatoires ou dilatoires, ainsi *súsamsāsaḥ* AS. « qui louent bien » est écrit *súsamśāsaḥ*; *śám u santu* MP. I 110 écrit *sám u śantu*; *śá ṭ* (*°śáṭ*) et analogues, de SAH- 148. Il faut naturellement isoler le cas des assimilations normales en contact 79.
2. Exceptionnelle le cas de *KŚĀ-* MS. et (une fois, dans le texte édité) KS., comme variante de *KHYĀ-*; *kśā-* semble être un élargissement de (*ca*)*kāś-* (comme *PRĀ-* de *PR̥-* et analogues), et *khyā-* doit attester la force aspiratoire (cf. ci-après) dégagée par la sifflante palatale (allérée en *y*).

3. Noter la prononciation actuelle (ancienne aussi?) de *kh* pour *īṣ* chez les YVedin.

Le mot *ūṣman* implique l'existence d'une force aspiratoire, laquelle se manifeste en effet (au moins pour *s*) dans des circonstances exceptionnelles 49 125; le paipp. donne *sth* pour *st* çà et là, ainsi XX 34 2.

Il n'y a pas de sifflante sonore; *r* en tient lieu, au moins en *saṃdhi*. Mais certaines évolutions phonétiques n'ont pu se produire qu'à travers *\*z* (*\*zh*) 27 et, plus souvent, à travers *\*ṛ* (*\*ṛh*) (sifflante cérébrale sonore simple ou aspirée) 27 55 61 73.

**11.** Un dernier *ūṣman* est l'aspirée pure *h*, qui existe après voyelle (ou *anusvāra*), ainsi qu'après *r*. C'est fonctionnellement une occlusive sonore, étant en échange avec des palatales ou des cérébrales sonores, mais phoniquement c'est une aspirée autonome (non combinée avec un élément occlusif comme les aspirées du type *kh gh*), mi-sonore mi-sourde (cf. TPr.); le lieu d'articulation est le larynx (la poitrine RPr. selon certains maîtres; lieu conditionné par la voyelle qui suit, TPr. selon certains). Elle ne se rencontre que dans des environnements limités.

D'après le PR., les consonnes ont une durée de ½ more (seul Apr. donne une more); la Vy. Śikṣā abaisse la durée à 1/4 de more pour consonne devant consonne.

**12. Phonèmes accessoires.** – La langue dispose de plusieurs phonèmes accessoires, soumis à des conditions précises. Le RPr. les range uniformément au nombre des *ūṣman*.

*a)* L'*anusvāra* (« son subsequeant ») est une nasale (sourde RPr.) qui suit une voyelle et se distingue des autres nasales en ce qu'elle n'a pas de lieu d'articulation propre : donc une émission nasale. Le RPr. la considère comme mixte entre l'état voyelle et l'état consonne

*b)* Il existe d'autre part une véritable voyelle nasale (*raṅga*) que désigne plus précisément le terme d'*anunāsika* « nasalité subséqueante ».

Il est malaisé d'établir la frontière entre les deux phonèmes. L'Apr. ne connaît que la voyelle nasale pure (de même TPr., partiellement au moins). RPr. VPr. définissent une voyelle ou consonne s'ajoutant au phonème précédent; certaines Śikṣā et des commentaires enseignent une consonne gutturale; l'usage moderne semble distinguer la voyelle nasale d'une part, la résonance (partiellement gutturale) de l'autre.

Les mss flottent et les éditeurs tendent à normaliser. La notation par *m̃*, qu'on associe à l'*anunāsika* (et qui comporte dans la *nāgarī* un *ardhacandra* tantôt ascrit), n'est usuelle que pour *n* postiche en fin de mot 95 ou en *saṃdhi* 115 117 (RPr. XIV 37 signalant l'*anusvāra* comme une faute); il y a hésitation pour

certain *saṃdhi* de *m* et *n* finals (128-30 132). L'autre notation, celle par *m̐* (ou *m̐̄*), qu'on associe à l'*anusvāra*, vaut ailleur : donc, dans la généralité des cas à la finale ; aussi à l'intérieur du mot devant spirante 66 (sauf chez Apr.), ainsi que devant l'occlusive, là du moins où (par négligence) on s'est abstenu de noter la nasale précise répondant au lieu articulaire de l'occlusive (selon 66) : ainsi M. Müller maintient la graphie des mss en donnant *īmdra- śīmdhu- āṃgiras-* ; Aufrecht distingue, d'avec *m̐* et *m̐̄*, une troisième nasalité qu'il note *n̐* (distincte de la nasale gutturale qu'il note *ñ̐*) et qu'il réserve à la situation devant spirante intérieur.

Bref *m̐* domine de beaucoup, au moins dans RS. VS. AS.; *m̐̄* progresse dans SS. et dans le YV. (VS. mis à part). La situation d'ensemble est confuse; les mantra tardifs tendent à suivre l'usage de la prose environnante<sup>1</sup>.

**13. c)** le visarjanīya (ou: visarga) («échappement»), noté *ḥ*, est un souffle très faible, sourd (localisé comme *h* dans les Pr.), qui fait suite à une voyelle (incidemment, à un *m̐*). On le trouve en fin de mot et aux positions apparentées.

La théorie connaît pour substituts du visarga devant *p* et *k*, respectivement l'*upadhmanīya* (son labial, noté *ḥ*) et le *jihvamānīya* (son guttural, noté *ḥ̣*) qui sont parfois attestés dans les mss (143), ainsi dans le Kh. et le paipp.

D'après RPr., *ḥ* fait corps avec la voyelle précédente, comme *m̐*; il fait position en principe; toutefois, à l'intervocalique, il arrive que *ḥ* (*m̐*, aussi, d'ailleurs) soit, sous l'effet du *saṃdhi*, traité comme non existant 132 141.

**14.** Les théoriciens enseignent des nasalisations non écrites:

- a) *y l v* nasals en fin de mot;
- b) les « jumeaux » (*yama*), phonèmes insérés entre occlusive et nasale et consistant en une nasalisation partielle de l'occlusive;
- c) entre *h* et nasale, on appelle des sons analogues, plus communément, des *nāsikya*, ex. *áh(h)<sup>n</sup>nām* (« des jours »). Ce sont d'après RPr. des substituts d'occlusives. Uvaṭa en connaît jusqu'à vingt; ils sont sourds ou sonores.

L'*abhinidhāna* est le retranchement ou le voilage de la partie implusive d'une occlusive située à la pause ou devant occlusive (RPr.); éventuellement aussi, l'écrasement d'une semi-voyelle en même position. C'est l'effet d'une jonction consonantique imparfaite, la jonction (*saṃyoga*) normale comportant une approximation du lieu articulaire de la consonne antérieure vers la consonne ultérieure. Les vues sont divergentes sur la portée du phénomène. On parle aussi (Apr.) du *sphoṭana* ou « éclatement » d'une occlusive devant une autre occlusive située plus en arrière, ainsi de *t* dans le groupe *tk* prononcé *t·k*: exception à

<sup>1</sup> Nous transcrivons ici uniformément par *m̐*.

l'abhinidhāna. Le dhruva chez RPr. est une résonance consécutive à l'abhinidhāna.

LeRPr. signale des fautes diverses dans la prononciation des groupes notamment par assimilation ou insertion de nasale.

**15. Durée des phonèmes.** - L'intervalle entre les phonèmes est de ¼ de more (Rkt.), sauf dans les groupes consonantiques où il n'y a aucun intervalle. ¼ de more est aussi la durée allouée à la svarabhakti (39) ordinaire, à l'hiatus; 1/8 à la svarabhakti brève, au sphoṭana 14; ½ à la svarabhakti longue, à *m* après longue; une more à l'avagraha (= séparation de membres de composé ou de certains éléments de mot dans le pdp.), à la pause habituelle; 2 mores à la voyelle située à la pause; 3 mores à la pluti 93 et à la pause de fin de strophe. On a vu plus haut (1 et 3) la durée de la voyelle, ainsi que (11) de la consonne. Sur la syllabe, v. 79.

**16. Fréquence des phonèmes.** – En regard de 540 *a* (bref) pris dans un passage de la RS. (ancienne), dont 85 en fin de mot, on trouve respectivement:

177 *ā* (dont 59 en fin de mot) 154 *r* (17) 143 *t* (8) 142 *i* (41) 128 *V* (5) 125 *n* (15) 117 *m* (34) 104 *y* (3) 86 *s* (5) 76 *u* (23) 75 *d* (13) 72 *e* (32) 63 *o* (44) 62 *p* (0) 44 *ś* (5) 44 *j* (2) 44 *dh* (0) 41 *ṣ* (1) 39 *ḥ* (38) 34 *m̐* (30) 34 *bh* (0) 30 *h* (0) 29 *ī* (4) 27 *k* (0) 27 *ṛ* (0) 25 *c* (3) 19 *ṇ* (0) 17 *b* (0) 14 *ū* (1) 14 *g* (0) 13 *th* (0) 8 *ch* (0) 8 *gh* (0) 7 *ṭ* (0) 6 *m̐* (4) 6 *ai* (4) 4 *au* (3) 3 *kh* 2 *l* 2 *ñ* 2 *n̐* 2 *l* – *ṭh dh ph jh ṛ ḍ ḷ lh* nihil.

Les groupes fréquents sont consonne + semi-voyelle (*y r v*); consonne + nasale (ou l'inverse); sifflante + occlusive (ou nasale); occlusive + occlusive. Les groupes de trois consonnes, voire de quatre, ne manquent pas.

Le RPr. donne pour non susceptibles d'être en finale les aspirées (*h* non compris) les semi-voyelles *ī*, et les occlusives palatales comme non susceptibles d'être à l'initiale *ṛ ḷ ḥ ṇ jh ñ* et les cérébrales comme non susceptibles de se combiner, une série de consonne.

**17. Gémiation et dégémiation.** - A part de rarissimes mots expressifs (type *akḥkhalīkṛtyā* « poussant le cri *akḥkhalā* », à part des contacts entre deux consonnes identiques appartenant à deux éléments grammaticaux distincts, les gémées résultent d'une assimilation de consonnes à l'intérieur du mot (79) ou en saṃdhi; elles n'ont de fréquence que dans quelques groupes limités.

D'autre part, il y a un phénomène étendu (le krama) qui consiste en la gémiation spontanée

a) de toute consonne (précédée de voyelle ou de *m̐*) devant une consonne (suivie de voyelle), type *agnī-* pour *agnī-* « feu »;

b) de toute consonne non finale (sauf d'une spirante) après *r* (*l*) ou (optionnellement RPr.) après *h*, type *ārttha-* pour *ārtha-* « but ». Les mss notent assez largement la gémée, d'une manière inégale d'ailleurs; les éditeurs normalisent en la supprimant. Évidemment la prononciation usuelle tendait, surtout peut-être dans les mantra

solennels, à augmenter l'amplitude d'une consonne figurant comme premier élément (ou, moins souvent, comme second) d'un groupe; la coupe syllabique (79) favorisait cette tendance, et de *muk/tá* « libéré » on aboutissait aisément à *mukktá-*. Aujourd'hui la gémiation est sensible, même dans un groupe à *anunāsika* comme *hitám̐ yáh*, pron. *hitám̐yyáh*.

**18.** Il arrive par contre-coup que la graphie dégémine quand il y a contact entre deux consonnes identiques appuyées sur une autre consonne, ainsi dans *varta* 2<sup>e</sup> pl. de *VṚT-*, pour *vartta*; de même *āsva* Ap. XII 5 2 de *ĀS-*, pour *āssva*, *śāsva* VS. XXI 61 variant avec *śāssva* (influence éventuelle de *trāsva*, *caḥṣva* 59); dans le type *rundhé* de *RUDH-*, pour *runddhé* 323, où a pu agir l'analogie venue de *bhaṅdhi*>*bhaṅdhi* de *BHAÑJ-* 66. Les mss donnent souvent *satrá-* « session » de *SAD-* et suffixe *-tra-* (VPr.) et de même *pátra-* « aile », *áyudhvī* « sans combattre ».

En fin de mot, *hr̥dyotá-* AS. « brûlure au cœur », pour *hr̥d-d<sup>o</sup>* (mais le pdp. a *hr̥-d<sup>o</sup>*), ou encore *tá tvā* Nir. II 1= *tát t<sup>o</sup>* séparation des mots n'entrave aucunement cette évolution.

Le TPr. connaît même la gémiation pour une consonne intervocalique, l'APr. pour une consonne rive pause. On ne rencontre le cas visé par TPr. que dans de rares formes comme *ākkhidate* TS. IV 5 90 (reflet d'un *\*skhid-?*) en fin de mot, dans *sādanāt te TĀ*. V 17 1= *sādaṇā te*, et quelques autres. Inversement le VPr. enseigne la prononciation simple pour les gémées intervocaliques, type *datá-* « donné », pour *dattá-*. Ainsi s'expliqueraient à la rigueur *jósi* 59, *bodhí* de *BUDH-* 48 (*yódhi* de *YUDH-?*), mais des influences extérieures ont contribué à créer ces formes, cf. 74. En fin de mot, *yame dīrghám* AS. XVIII 23 pour *yamed d<sup>o</sup>* et quelques autres.

## II. - VOCALISME

**19.** Il importe d'étudier séparément le phonisme du mot et celui de la fin de mot. Le premier est plus conservateur, en ce sens que le contact de phonèmes (tout au moins, de consonnes) appartenant à des éléments morphologiques distincts y entraîne moins d'altérations; il n'a pas été sujet comme la fin de mot à ces modifications de détail qu'ont aggravées la convention savante et la graphie. Quant à l'initiale du mot, les faits propres à cette situation sont très rares et peu caractéristiques, v. 107. Le point dominant du vocalisme est que nombre de phonèmes et, dans un phonème donné, nombre de ses emplois, se présentent en corrélation avec d'autres phonèmes ou emplois. Ces corrélations (qui, outre les voyelles, intéressent les semi-voyelles correspondantes, ainsi que les groupes *an* et *am*) sont en général fonctionnelles, par opposition aux corrélations proprement consonantiques : ce sont les « alternances » vocaliques, dont l'application morphologique sera donnée en tête des chapitres sur le Nom et le Verbe. Nous avons à les examiner d'abord comme elles se présentent, c'est-à-dire sous l'aspect d'échanges phonétiques.

Sont à part les renforcements (dans la syllabe initiale) qui caractérisent certains dérivés secondaires, ainsi que le redoublement de l'intensif.

**20. Voyelle A.** - Une voyelle peut être (est, en fait, fréquemment) solidaire d'une autre voyelle (ou d'une semi-voyelle ou nasale) située dans une forme apparentée. A savoir: a) Un *a* (bref) situé devant occlusive ou sifflante répond à une voyelle zéro et (éventuellement) à un *ā* : type *patati* de *PAT-*, en regard de *paptimá* (1<sup>re</sup> pl. du parfait actif) avec voyelle zéro, et de *papāta* avec voyelle longue. C'est l'aspect fondamental de l'alternance morphologique entre un degré dit plein ou normal, un degré faible ou réduit, un degré long ou fort (ce dernier n'étant représenté de manière authentique que dans un petit nombre de formes). Pratiquement, le vocalisme zéro n'est attesté que dans quelques radicaux de verbes (notamment dans les formations redoublées) et dans les dérivés primaires apparentés. Ainsi, de *AS-* 1, dans *smás sánti syát*, etc. (et dans les dérivés *stí-°ṣṭi*-204); de *GRAS-*, dans les aoristes (*á*)*kṣan* (3<sup>e</sup> pl.) *gdha* (3<sup>e</sup> sg. moyen) (I et X), dans les dérivés *agdha*<sup>o</sup> TS. « non mangé » *sátgdhi'*-VS. « repas commun » ; de *BRAS-*, dans *bapsati* 47 (*babdhām* Nigh.); de *SAC-*, dans *sáscati* (en outre dans *māmścatú-* -*tva-* si le sens est bien « accompagné de la lune »; cf. aussi *áskra-* « qui tient ensemble » et, d'une racine homonyme, *asaścát* « sans épuisement »).

1. Peut-être *avatká-* AS. « qui se précipite », de *ava-TAK-*; *ádbhuta-* (*ánatidbhuta-*), si le sens propre est bien « non sujet à être trompé », de *DABH-*. De *GHAS-* aux formes redoublées se tire une fausse rac. *jakṣ-*. d'où *jakṣīy áṭ* 336; comme, sans doute, de *HAS-* une racine homophone, qui donne le participe *jákṣat-* 47.
2. Une voyelle zéro est aussi à postuler pour expliquer *sedimá* 27 334 et analogues, de *SAD-*, en partant de *\*sa-sd-ima*. Enfin les désidératifs du type *śíkṣati* ont au point de départ un radical à vocalisme zéro, mais la formation dans son ensemble est analogique, cf. 353.

Rarement des formations purement nominales présentent la voyelle zéro, à savoir *upabdi-*(et <sup>o</sup>*bdá-*) « bruit (de pas, etc.) », de *pád-* « pied » (éventuellement *ábda-* VS. « année »), sans doute aussi *ápsu-* « sans bétail » ( et *kṣumánt-* et analogues 78?) de *paśú-* « bétail »; quelques autres plus ou moins incertains.

1. Mais le *p* du type *anūpá-* (*ánu* + *áp-* « eau »), propr. « le long de l'eau » (inauthentique *psú* pour *apsú* « eaux » en *stobha*), comme le *c* du type *nīcā* « en bas » (associé à une flexion *añc-/ac-* 259), s'ils représentent des états zéro, ont subi en tout cas une évolution particulière, que trahit l'allongement de la voyelle précédente.
2. L'élément suffixal *as-* s'est réduit à *s* (tombé ensuite) dans *mandhātr'-* propr. « qui porte la pensée » (mais *\*mandhā* est senti comme un mot simple, d'où le suffixe *-tr-*); sans doute aussi dans *sátpati-* « maître de la maison (*sádas-*) »; cf. la désinence *-s* d'Ab. G. sg. à côté de *-as* et les cas cités 243 n. 2.

**21. b)** Un *a* bref figure, comme degré réduit, en corrélation avec le groupe *an* (*am*) comme degré plein, éventuellement *ān* (*ām*) comme degré fort. Ainsi, de *GAM-*, on a *gatvī / gántave/ jagāma*, et pareillement pour un certain nombre de radicaux de verbes; pour les suffixes *-an-* et *-ant-(-vant-* etc.); pour quelques rares radicaux de noms, comme *kṣá* (*pāvant-*) « protecteur de la terre », de *kṣám-* « terre ». Sur la nature de cet *a*, v. **31**.

Noter les échanges de désinences *-m* (après voyelle)/ *-am* (après consonne), *-ati:(-nti)/ -anti* et analogues; l'échange des préfixes *sám<sup>o</sup> / sá<sup>o</sup>*, avec oblitération partielle des conditions phonétiques 160. La variation dans le préfixe *á<sup>o</sup>/án<sup>o</sup>* résulte de 35.

c) la voyelle *a* figure encore comme premier ou second élément des groupes *ya* et *ay*, *ra* et *ar*, etc. 24·26.

De nature incertaine est le *a* qu'on rencontre devant un *y* dans *dháyati* d'une rac. *DHĀ-2*, dont les autres formes ont *ā* ou *ī*, éventuellement *e* dans *dhenú-* « vache ». Il peut s'agir d'une voyelle faible ou zéro qui aura été notée *a*, comme celle de *dátra-* « don », ou celle de *kṣátrá-* « empire », de *KṢĪ-* (*kṣā-*).

**22. Voyelle Ā,** - La voyelle *ā* peut être :

- a) le degré fort (ou la portion d'un groupe représentant le dit degré) dans les alternances précitées (et dans les séries *yā rā* ci- après);
- b) le degré plein (et fort, confondus) répondant à un degré réduit *i*. Ce type d'alternance se présente pour l'élément final de quelques radicaux de verbes, ainsi *sthítá-* et *ásthita* (en face de *ásthāt*) de *STHĀ-*; jamais dans les radicaux de noms, ni dans les éléments suffixaux. La corrélation est d'ailleurs rare, instable; on pourrait (mais on ne doit pas) se laisser tenter par des explications analogiques. Le degré réduit *i* n'apparaît en outre jamais devant voyelle (ni devant *y*); il fait défaut ailleurs encore 40. Il arrive enfin que, soit par équilibre quantitatif, soit par transmission d'un autre type d'alternance, le degré



réduit se présente sous la forme  $\bar{i}$  : ainsi  $p\bar{i}t\acute{a}/p\acute{a}tave$  de  $P\bar{A}$ - 1,  $(a)dh\bar{i}mah\bar{i}$  456 et analogues 339 de  $DH\bar{A}$ -; ou encore dans les affixes de présent en  $-n\bar{a}/-n\bar{i}$ - (appariation quantitative). Au total, quatre tendances pour les racines en  $-\bar{a}$ -:  $\bar{a}$  immobile (la plus fréquente);  $\bar{a}/i$ ;  $\bar{a}/\bar{i}$ ; enfin  $\bar{a}/z\acute{e}ro$  selon 40. - Dans un nom isolé,  $gn\bar{a}$ - « femme divine » /  $j\bar{a}ni$ - « femme ». Cf. encore  $mah\bar{a}$ ° /  $m\bar{a}hi$  259.

1. Il n'est pas exclu qu'il ait existé encore une cinquième tendance, à savoir  $a/u$  (parallèle à  $\bar{a}/i$ ) : le vocalisme  $u$  étant représenté dans  $^{\circ}g\bar{u}$  ( $varnarg\bar{u}$ - « qui erre dans la forêt »); aussi  $^{\circ}g\bar{u}$ - dans  $agreg\bar{u}$ - VS. « qui se meut en avant »); dans  $^{\circ}sth\bar{u}$  adverbial ( $anu\bar{s}th\bar{u}$  « de suite »,  $sus\bar{s}th\bar{u}$  « en bon état »); dans  $^{\circ}p\bar{u}$ - ( $agrep\bar{u}$ -VS. « qui boit le premier »)  $d\bar{u}$ - 200  $^{\circ}snu$ - :178 n.1 et quelques autres. Ceci admis, l'élément  $-u-$  peut être le même que celui qui, sous la forme de  $v\bar{r}ddhi$   $-au$ , se présente à la finale des parfaits actifs, 3<sup>e</sup> sg., des racines terminées en  $-\bar{a}$ -. Noter que le L. sg. en  $-au$  est commun aux noms en  $-i$ - et aux noms en  $-u$ -.
2. L'alternance  $\bar{a}/i$  est attestée parfois pour un  $\bar{a}$  intérieur de racine, à savoir, mais sans constance, dans  $\acute{S}\bar{A}\bar{S}$ - ( $\acute{s}i\bar{s}at$  et analogues; d'autre part  $\acute{s}\bar{a}mahe$  312  $sik\bar{s}ate$  327); dans  $\acute{S}\bar{A}DH$ -( $\acute{s}ilhyati$ , qui tend à fonctionner comme base distincte). Mais  $KHID$  (« peser sur » est sans doute à séparer de  $KH\bar{A}D$ - « dévorer », e  $\bar{i}$  psan AS. de  $\bar{A}P$ - est tributaire d'autres radicaux de désidératifs en  $-i$ -  $-\bar{i}$ - 353

**23.** La voyelle  $\bar{a}$  est le degré réduit, répondant à un degré plein dit « dissyllabique » de forme  $ani$  ( $ami$ ), dans la portion qui termine le radical verbal, ainsi dans  $j\bar{a}t\acute{a}$ - de  $JAN(i)$ , en face de  $j\bar{a}nitos$ . Il y a ici deux solutions concurrentes : d'une part  $an$ , lequel se présente dans les verbaux en  $\sim t\acute{a}$ - (et formes apparentées) des rac. en  $-am$ - (depuis  $\acute{s}r\bar{a}nt\acute{a}$ - de  $\acute{S}RAM$ -), d'autre part dans le désidératif  $j\bar{i}gh\bar{a}msati$  de  $HAN$ -, enfin dans la forme obscure  $dhv\bar{a}nt\acute{a}$ - (X) « ténèbres ». La solution  $\bar{a}$  figure ailleurs : ainsi dans  $jata$ -précité, dans les désidératifs archaïques  $v\bar{i}v\bar{a}sati$  de  $VAN$ -,  $\acute{s}\bar{i}\bar{s}\bar{a}sati$  de  $SAN$ -, dans la position en fin de mot 97 : sans doute était-ce l'évolution authentique, au moins pour la nasale  $n$  (le caractère « dissyllabique » de  $j\bar{i}gh\bar{a}msati$  est secondaire, résultant du contact entre  $n$  et un affixe  $-i\bar{s}$ -).

**24. Voyelles I (Ī) et U (Ū).** Les voyelles  $i$  et  $u$  (qui vont de pair, quant aux alternances) sont souvent des degrés réduits répondant à des degrés pleins  $e$  ou  $o$ , éventuellement à des degrés forts  $ai$  ou  $au$ . C'est l'alternance qu'on trouve dans un certain nombre de radicaux de verbes, comme  $im\bar{a}s/\acute{e}ti/(\acute{a}it)$  de  $I$ -, ou bien  $yut\acute{a}/yuy\acute{o}ta/ya\acute{u}s$  de  $YU$ - 2; dans l'affixe de présent  $-nu/-no$ -. Isolément, dans le radical des noms  $^{\circ}g\bar{u}/g\acute{o}bhis/ga\acute{u}s$  (261) ou  $^{\circ}ri/rev\bar{a}nt-/r\bar{a}y\acute{e}$  (ibid.), où les formes réduites sont en dehors de la flexion proprement dite.

Dans certaines formations radicales du nom et du verbe, le degré plein n'est pas  $e$  ou  $o$ , mais  $ya$  ou  $va$ , le degré fort  $y\bar{a}$   $v\bar{a}$ . Ainsi dans  $div\bar{i}/dy\bar{a}vi/dy\bar{a}vas$  262, ou encore dans

*uśmāsi/vāṣṭi* de *VĀŚ-*; dans le suffixe *-vas-* du participe parfait; peut-être (hors de toute différenciation fonctionnelle) dans le doublet *sva*<sup>o</sup> (rare) du préfixe *su*<sup>o</sup> 160.

1. Cf. encore *madrik* 390, en face de *madryāk*; le suffixe de superlatif *-iṣṭha-* en face du comparatif *-yas-*; le thème *maghón--*249. Secondaires *tityagdhi* de *TIJ-* KS. VI 9 *ikṣva* de *YAJ-* KS. XXXV 1.
2. L'alternance *i/e/āy* (= *ai*) ainsi que *u/o/āv* (= *au*) dans la flexion des noms en *-i-* et en *-u-* n'a pas la même signification morphologique que les autres alternances nominales, v. 270.
3. La voyelle *i* est encore le dernier élément des groupes alternants *ani* (*ami*) *avi ari* 23 25 26; éventuellement, du groupe *a* + occlusive (+ *i*) qui leur fait pendant, type *patiṣyati* AS. de *PAT-*: mais ici le sentiment de l'alternance est plus ou moins affaibli, et *i* tend à être conçu comme un simple élément de liaison 40.
4. On a çà et là un *i* qui, en syllabe initiale, figure un développement particulier du *m* (obtenu selon 21) : *simá-* à côté de *sama-* 291; *śimiyati* YV. « travailler » (var. avec *śamyati* VS.) et *śimī(vant)-* « actif » en face de *śámī-* « travail religieux ». Influence possible de l'échange *ir/r*.

**25.** Les voyelles *ī* et *ū*, comme degrés réduits, répondent à des degrés pleins (et forts, confondus) *yā* et *vā*. Ainsi au radical de *JYĀ-* (*jītá-/jyāyas-*) ou de *SVAD-* (*súṣūdati/svādāte*); isolément dans un thème nominal, *\*kanyán-* 250; hors de toute alternance morphologique régulière, dans la flexion nominale en *-ī-* 267 et secondairement en *-ū-*; enfin à l'optatif 303.

En outre, de même que *ā* répond à *ani* 23, *ū* répond à *avi* (alternances « dissyllabiques ») : ainsi dans *bhūtá-/bhaviṣyāti* de *BHŪ-*. On attend parallèlement l'alternance *ī/ayi* dans les radicaux posés en *-ī-* final, mais le degré plein *y* est exceptionnel et même - là où il semble apparaître - secondaire, cf. 4.

Sur *i* et *u* (brefs ou longs) comme éléments des groupes *ir* (*īr*) et *ur* (*ūr*), cf. ci-après et 36 sq.

**26. Voyelle R.**- La voyelle *r* est le degré réduit répondant à *ar* (et au degré fort *ār*) ou encore (plus rarement) à *ra* (*rā*). L'alternance *r/ar* se présente dans un certain nombre de radicaux de verbes, ainsi que dans le suffixe *-tr-* (*janitṛ'bhyām/jánitar/janitāras* de *janitṛ-* « géniteur »). L'alternance *r/ra* dans plusieurs radicaux de verbes, notamment dans *grbhñāmi/jaqrabha/grābhá-* de *GRBH-* dans *praśná-* de *PRŚ-* (*prch-*), où a pu jouer toutefois l'effet du mouvement décrit 75. Enfin dans la forme nominale *rjú-* « droit » en face de *rājīṭha-* et quelques autres. De même on a *l/al* dans l'unique verbe où apparaisse le phonème *l* (2).

En revanche, *r̄* ne joue pas le rôle correspondant à *ī* et *ū*; il est dénué de capacité alternante (cf. 2). C'est le groupe *īr* qui représente le degré réduit, soit en regard d'un degré plein *rā* (à savoir, dans *dīrghá-* « long »/ *drāghmán-* « longueur », seul exemple

net), soit, plus souvent, en regard d'un degré plein *ari*, fait comme *ani* 23 ou *avi* 25, c'est-à-dire « dissyllabique » : ainsi dans les radicaux de verbes, comme *stīrṇá-* en face de *stá-* *rītave* de *STR̄-*.

Par accommodation articulatoire, on trouve *ūr* au lieu de *īr* après un phonème labial, ainsi dans *pūrti-* « don » et analogues de *PṚ-*. Mais, en fait, les deux solutions sont parfois concurrentes, ainsi l'on a de *TR̄-* d'un côté *tīrná-* et autres formes, de l'autre *°tūrti-* *°tūrya* (*turá-* 37) où le vocalisme est dû à la présence des bases annexes *taru-* et *tāruṣa-* impliquant peut-être un *\*tr̥no-* (320). Ce vocalisme insolite a en tout cas créé le sentiment d'un thème verbal autonome *tūr-*. - Sur la solution en fin de mot, v. 96.

**27. Diphtongues.** - Les diphtongues peuvent faire partie, comme on l'a vu 24, de séries alternantes, et précisément comme degrés pleins ou forts répondant à *i* ou à *u*. C'est même l'origine de la majorité des *e* et des *o*, des *ai* et des *au*, qu'on trouve à l'intérieur du mot. Quelques diphtongues ont cependant une autre provenance, à savoir :

a) Un *e* situé devant une dentale sonore (ou, ce qui revient au même, devant une aspirée résultant selon 73 d'une dentale sonore aspirée) s'explique en partant d'un groupe *a+z* (sifflante dentale sonore 10). De là *edhí* impératif de *AS-* 1 et *dehí* (à travers *daddhí* [lequel est attesté également] puis *\*daz-dhi*) de *DĀ-*, ainsi que *dhehi* de *DHĀ-* (à quoi d'ailleurs pourrait se rapporter aussi *daddhí*). Ce sont les seules formes évidentes.

Il faut y ajouter le radical en *-e-* de quelques parfaits du type *sed-* 331; probablement *miyédhā-* (cf. *médha-*) « repas sacrificiel », si la forme se décompose bien en *mi-* (cf. *máyo dadhe* III 1 3 « il a créé le confort rituel ») + suffixe *-as-* + nom-racine *dhā-*; dans *medhā*, « sagesse, œuvre de sagesse », si l'analyse est bien *ma(n)z-dhā* (cf. *mandhātr-* et 103; *máno mánasi dhāyi-* X 10 3). Obscur *kiyedhā* (« créant quelque (forme) que ce soit »?), avec une finale originelle en *-as* au premier membre).

b) De manière analogue, un *o* est la résultante du groupe *aṣ* (*ṣ* étant la sifflante cérébrale sonore issue de *h* selon 73) devant une dentale sonore, dans les infinitifs *°vodhum* *vódhave* de *VAH-* (à travers *\*vah-tave*, puis *\*vaṣ-dhave* 56). Mais, d'autre part, les autres cas alléguables peuvent être des extensions du traitement de *saṃdhi* 137 - étant donné qu'ils se présentent devant une désinence en *bh-* ou devant un suffixe secondaire en *v-* -- ; d'autre part, la forme isolée *tr̥ṇedhu* 56 73 de *TRH-* atteste un traitement vocalique conforme à celui de *edhí dehí*, en sorte que *vódhave* peut en définitive devoir son timbre radical à la précéden- ce de la consonne *v*. Sur *ṣodhā* v.,. 57.

**28. Contraction de voyelles.** - Les voyelles longues et les diphtongues intérieures peuvent être le produit d'une contraction de deux voyelles à la jonction d'éléments grammaticaux. Ainsi le subjonctif *bhārāti* = *\*bhara-a-ti* de *BHR-*, l'optatif *bhāvet* = *\*bhava-ī-t* de *BHŪ-*, l'aoriste *ávacat* = *\*a-va-uc-a-t-* de *VAC-* ou encore *atītape* 350.

Mais  $\bar{r}$  n'est jamais le produit d'une contraction; non plus *ai* et *au*, sauf quelques finales nominales où *-ai* résulte de  $\bar{a} + e$  263 et 267.

1. Dans l'augment verbal, la solution *ai-* (dissyllabique 29) qu'on a dans le type *aichas* de *IS-1*, en partant de *\*a-ichas*, pourrait être analogique de la solution normale *ait* = *\*a-e-t*, de *I-*, mais cf. 304. La solution *ai* dans les finales *-aithe* - *aite* du subjonctif 307 doit aussi être secondaire.
2. Les diphtongues lourdes *ai* et *au* n'apparaissent d'ailleurs à l'intérieur du mot que dans des cas déterminés :
  - a) comme degrés forts, en fin de quelques radicaux de verbes et de noms 24;
  - b) dans quelques « *vṛddhi* initiales » 218;
  - c) *ai* apparaît en outre dans *-aithe-aite* précités;
  - d) enfin, anomalement, dans *praiṇāná-* *AS* « satisfait » (non confirmé paipp.) et dans le type (surtout propre à l'*AS.*) *aśarait*, pour *aśarīt*, de *ŚR̄-*, analogique sans doute du type *ajait*, *acait* (cf. autres formes 346 361). En fin de mot les diphtongues lourdes (qu'on trouve, en partie secondairement, dans des finales d'infinitif et de subjonctif; aux cas directs du duel de genre animé; au *L. sg.* de certains noms) se sont souvent réduites à l'élément antérieur  $\bar{a}$  97.

**29.** La contraction vocalique, stricte dans les mantra « écrits », ne doit pas laisser l'impression que la langue évitait l'hiatus intérieur (lequel n'est attesté graphiquement que dans la forme *titaünā*, hapax du Livre X). En fait, le mètre invite à disjoindre (*vyūha*) certaines voyelles longues, sans qu'on puisse dire si cette disjonction est d'origine métrique, car elle se limite à quelques formations; elle avait visiblement pour objet d'éviter une voyelle longue entravée ou un groupe de trois consonnes, parfois aussi d'éviter un monosyllabe. Le phénomène se présente surtout à la coupe ou en fin de vers. La structure préhistorique des syllabes affectée sa joué un certain rôle pour précipiter le mouvement, qui en fin de compte aboutit à des « licences » poétiques. Dans l'ordre de fréquence, le fait intéresse : d'abord la désinence de *G. pl.* (*-ām*, y compris les finales en *-nām* et *-sām*) (très souvent); puis l'*Ab. sg.* *-āt*; les voyelles  $\acute{a}$  et  $\acute{u}$  dans des radicaux de thèmes monosyllabiques (y compris les pronoms *mām vām tām yām*); l'élément *īr* (*ūr*) dans *gīrhīs* « voix », *dhūrṣú* « joug » et analogues; l'*e* du type *prēṣtha-* « le plus aimé » (à lire d'ord. comme s'il y avait *prāyīṣtha-*, également attesté; et même, le cas échéant, *prayīṣtha-* quadrisyllabique 38); l'*e* du mot *śréṇi* « rangée » (restituer *\*śrayaṇi-*), du type *deyām* 340 ; l' $\bar{a}$  du suffixe participial *-āna-*: donc presque uniquement des formes nominales.

Isolément, la disjonction atteint les désinences nominales *-ān -īs*, la particule *nū* (comme s'il y avait *nú u*), la préposition  $\acute{a}$ , des formes dispersées comme *vés* et *gós* 238 261, ou bien *nāsatyā* n. des *Aśvin* (à prononcer d'ord. *\*naasatyā*); l'affix.  $\bar{a}$  du subjonctif, quelques augments (28) devant voyelle. D'autres syllabes

encore, avec des degrés divers de probabilité. Sur le cas du N. pl. *-ās* (*-āsas*), v. 276.

La première des deux voyelles obtenues est brève; la seconde peut l'être également. Après la RS., la disjonction devient rare, sauf par survivance; la diminution se marque dès la RS. récente : *śrēṣṭha*<sup>o</sup> trisyllabe RS. est éliminé par *u śrēṣṭha*<sup>o</sup>SS. II 764. On peut omparer à quelque égard les distorsions causées par le chant chez les SVedin.

**30. Consonantification des voyelles.** - Les voyelles *i* et *u* (brèves et longues) se présentent sous forme consonantique, c'est-à-dire sous forme *y* et *v*, quand elles figurent devant une voyelle, ainsi dans *ninyáthuḥ* de *NĪ-*, dans *juhvé* de *HŪ-*; le fait ne concerne pas l'*i* selon 22, lequel tombe 40.

Parallèlement, les diphtongues consonantifient en même position leur élément ultérieur, autrement dit *e* et *o* se présentent sous la forme *ay* et *av*, ainsi dans *nayati* de *NĪ-*, *gava* de *gó-* « vache »; *ai* et *au* se présentent sous la forme *ay* et *av*, ainsi, des mêmes thèmes, dans *nināya* et *gāvas*.

**31.** La consonantification affecte aussi la voyelle *r*, qui devant une voyelle passe à *r*, ainsi *pitré* de *pitr-* « père ». En même position, la voyelle *a* prise comme degré réduit du groupe *an* (*am*) 21 se présente devant une voyelle sous la forme *n* (*m*) : ceci souligne assez clairement le rôle que joue ici *a*, celui d'une voyelle nasale (= \**n*) : autrement dit *a* est par rapport à *n* (*m*) ce que *r* est à *r* ou ce que *i* (*u*) sont à *y* (*v*). Ainsi *áhnā* de *áhan-* « jour », en face de *áhabhis*; ou bien *ágman* de *GAM-*, en face de *gatá*.

*r* (consonne) apparaît non seulement devant voyelle, mais encore devant le *y* du suffixe secondaire *-ya-*: à savoir, dans *pítrya-* « paternel » (exemple unique) dont la forme métrique réelle est \**pítriya-*. De même, *n* dans *vṛṣṇiya* « mâle » de *vṛṣan-* et analogues, à lire \**vṛṣṇiya-*.

De façon analogue, les diphtongues se décomposent en *ā̃ + y* ou *ā̃ + v* selon 30 devant tout suffixe en *-y-* (*y* compris l'absolutif), même non résoluble en *-iy-*. Mais les seuls cas clairs sont pour *o* (*au*), ex. *návya-* « digne d'être loué » de *NU-*, *bhāvyá-* « futur » de *BHŪ-*; aussi dans *gavyā-* « désir de vaches » (et *gavyú-* *gavyánt-*), *gavyūti-* « pâturage » (si le mot remonte bien à *gavy(a) + ūti-* 116). Pour les diphtongues *e ai*, cf. le type de verbaux en *-āyya-* 366 et 171 n. fin. qui laisse voir le même aboutissement.

Les finales en *-oyu-* 203n. 1 et analogues ne sont maintenues avec *-o-* que parce qu'elles sont senties comme reposant sur des composés en *-as-* + *yu-*. Enfin la diphtongue *-e-* apparaît non modifiée dans les dérivés nominaux du type *°déya-* « fait de donner » et *deya-* « qui doit être donné »; dans l'optatif du type *deyām* (340) et le précatif de même vocalisme (348): c'est-à-dire dans des racines en *-ā-* final, devant un affixe ou suffixe en *-y-*. Mais l'élément *-e-*, quelle qu'en soit l'interprétation précise, *y* est certainement secondaire, cl'. l. .citt. et 365. ·

**32.** Le processus de consonantification a lieu souvent sous une forme plus complexe. Au lieu de *y* (*v*) devant voyelle, on rencontre aussi la solution *iy* (*uv*), autrement dit le maintien de la valeur syllabique.

Le texte écrit atteste ce traitement dans les cas suivants :  
 a) Quelquefois pour un *i* (*u*) situé à l'initiale absolue, ainsi dans *iyé iyáti* de *I-* (mais non dans les formes *yánt-* *yanti* du même verbe), dans *uvé* de *U-* (formes monosyllabiquement impossibles); médiatement aussi dans *uvóca*, parfait de *UC-* et analogues, dans *iyarti* de *R-* où il fallait à tout prix une syllabe distincte supportant le redoublement; la particule *u* est écrite *uv* chez les Taittirīya (cf. TPr.);  
 b) Plus souvent pour un *ī* (*ū*) radical des thèmes nominaux monosyllabiques (et des infinitifs afférents) (toujours dans les thèmes employés à l'état simple et le plus souvent dans ceux en fin de composé), ainsi *bhiyá* de *bhī-* « crainte », *bhuvé* de *bhū-* « terre » (mais *prahyè*, infinitif de *HI-*, en face de *hiyé*, ou *yajñanyàm* « qui conduit le sacrifice », en face de *dhíyam* « pensée ». Cf. 264 n.

La résolution *iy* (*uv*) s'étend au participe correspondant, ainsi *bhiyāná-*; sauf dans *svāná-* *SS*. « pressuré » (aussi « stimulant »; écrit *suvāná-* dans la RS., mais il est vrai prononcé *svāná-* au moins après syllabe légère), peut-être par influence de l'homonyme *svāná-* (« bruyant » de *SVAN-*).

**33.** c) On trouve encore la même résolution dans des thèmes de présent (type *tudáti*) comme *huvá-* (*áhuva*) de *HŪ-* (à côté du thème d'aoriste sans résolution écrite *áhva-*), dans une forme nominale comme *dúvas-*199, généralement aux bases redoublées des verbes terminés en *-u-* (*-ū-*), ainsi *dudhuvīta* de *DHŪ-*; mais les verbes en *-i-* (*-ī-*) maintiennent *y* simple au parfait (*ninyáthur* de *NĪ*);  
 d) Enfin, après une double consonne : *dabhnuvanti* de *DABH-*, *śísriyé* de *ŚRI-*. Si l'on a *ūrṇvánt-* de *ūrṇoti* (à côté de *apornvánt-*), c'est que la forme s'est créée en partant de *\*rṇvánt-*. Cf. 229.

1. Le groupe occlusive + *ry* comporte une autre solution 31, sauf dans le présent passif et apparentés (*kriyáte* 38) où l'occlusive était située à l'initiale.
2. Noter la solution par *-ūv-* dans (*á*)*bhūvan-* *babhūva* et analogues de *BHŪ-*, dans *sasūva* de *SŪ-*, par attraction des nombreuses formes à voyelle longue de ces racines. Certains suffixes en *-īya-* peuvent ainsi résulter d'anciens *-ya-* à résolution longue 229.

**34.** Dans ces cas fort nombreux, le mètre invite à aller fort au delà des résolutions (*vikarṣa*, *vyūha*) du texte écrit, et à restituer *iy* (*uv*) en bien des points où nous lisons *y* (*v*). Ainsi *svàr* « ciel » est à lire constamment *s(ú)var*, et de même, à quelques exceptions près, tous les mots portant le ton svarita. Ainsi, notamment, la flexion des noms en *-ū-* et en *-ī-* (type Ac. *tan(ú)vam* de *tanū-* « corps ») où la résolution va contre les tendances rythmiques décrites ci-après !

Parmi les rares exceptions, *asuryà-* (substantif ; *asur[i]ya-* adjectif est

quadrisyllabique) « pouvoir des asura » *vasavyà-* « richesse », où le passage à -iy- violerait les tendances rythmiques.

Ces résolutions englobent en outre :

- a. la plupart des dérivés en -ya- (après consonne), à savoir presque tous les adjectifs d'obligation et les trois quarts des autres, type *yúj(i)ya-* « associé », *div(i)yá-* « céleste » (réserve 229) ;
- b. souvent le pronom personnel *tvá-* (notamment au début du vers) ;
- c. assez souvent le pronom démonstratif *tyá-* ;
- d. souvent l'I. sg. (-yā, mais non les autres finales -yās -yai -yām) et le duel en -yos des noms « dérivés » en -ī-, type *śám(i)yā* de *śámī-* « travail rituel » ;
- e. assez souvent la désinence -*bhyas*, moins -*bhyām* ;
- f. parfois l'affixe d'optatif -yā-, notamment *syām* 39. Sporadiquement, ailleurs encore.

Les conditions rythmiques de base sont : y (v) après syllabe légère (ou encore : à l'initiale absolue), iy (uv) après syllabe lourde ou après une consonne initiale (simple) ; la situation du mot en tête de pāda favorise la résolution.

1. Ainsi on a *dvā* « deux » après une syllabe légère, *d(u)vā* après une syllabe lourde ou encore à l'initiale du vers. Le thème *bruv(á)-* figure toujours après voyelle brève, jamais après longue ou après consonne. En fait, une voyelle longue antérieure provoque moins souvent la résolution qu'un groupe de consonnes. D'autre part, y (v) remontant à un ancien i (u) se vocalise plus aisément que y (v) d'origine consonantique.
2. Maintes formes, mêmes dans les conditions favorables, résistent à la résolution : ainsi la finale de G. -*asya* (sauf une fois), ou bien *dyāvā* « ciel et terre ». Il est exceptionnel que des y- initiaux y soient sujets ; toutefois le relatif *yá-* semble à lire (i)*yá-* dans quelques têtes de pāda.

Sur le plan historique, le passage à iy uv se raréfie à partir de la RS. récente. Toutefois les Taittirīya, même en yajus, favorisent iy uv après deux consonnes et inversement donnent y v où d'autres mantra ont iy uv, ainsi *kṣyántam* de *KṢI-* ; de même, moins nettement, la JS. L'archaïsme dégénère en singularités d'école.

Les théoriciens ne tiennent compte du phénomène que d'une manière très incomplète, RPr. VIII 40 XVII 23 ; ibid. 14, il est postulé nettement la graphie iy pour y.

1. Un signe indirect de la résolution iy (uv) est la vṛddhi de i (u) du type *sauvá-* 218.
2. Noter la valeur monosyllabique (\**yám*, ou synérèse selon 81 ?) du pronom *iyám*, en début de pāda.
3. L'échange y/iy, u/uv provoque quelques formes analogiques en fin de mot 113. En outre, l'échange v/uv entraîne un échange complémentaire *m/um* dans

quelques formes verbales, à partir de *kṛṇmahe* 319 ; puis dans le doublet *smád/sumád* (particule), partant d'une base *sm = sa*, qu'on a dans *sahá*; isolément, dans *iṣmín-* (= *\*iṣumin-*) « pourvu de flèches ».

**35.** Parallèlement à *iy (uv)*, la résolution en *an (am)* devant voyelle se présente — là où en vertu de 31 on attend *n* — dans des conditions analogues, à savoir :

- a) à l'initiale absolue, dans le préfixe privatif *a(n)*;
- b) après consonne initiale, dans le thème (réduit, comme l'indique le ton) *gamá-* de *GAM-* (début de *pāda* ou après syllabe lourde, en regard de *ágman* et analogues après syllabe légère; un peu comme on a *áhuva-/áhva-* ci-dessus 32). Mais, même après augment ou redoublement, on a ce même traitement dans des formes comme *ásanat* (aoriste thématique) ou *ájījanat* (aoriste redoublé) où très vraisemblablement l'élément *-an-* représente un degré « réduit » ;
- c) après un groupe consonantique, à savoir dans les suffixes *-man-* *-van-* précédés d'une consonne, ainsi *ásmanā* 249 : mais (bien que la structure consonantique soit la même) *śīrṣṇā* de *śīrśán-* « tête ».

1. L'enclitique *sama-*, étant employé après syllabe lourde (34), a un *-am-* issu de *-m-* et est donc relevable de la catégorie b.
2. On trouve encore *-an-* à la finale de quelques rares membres antérieurs, devant une initiale vocalique du membre ultérieur, ainsi dans *vṛṣaṇaśvá-* « aux chevaux mâles ».
3. Par extension, la solution *-an-* se présente dans certains cas devant certaines consonnes. A savoir, devant un affixe verbal ou une désinence en *v-*, ainsi *gánvahi* ou *jaganvás-* de *GAM-*; dans le cas du participe parfait en *-vas-*, le seul exemple contraire, *sasavás-* de *SAN-*, est à lire en *\*-anvas-* comme sont écrits les autres, ainsi que l'indique le mètre.

Même solution devant un affixe verbal en *y-* dans *gamyāt* et analogues de *GAM-*, où il est vrai la nature de l'élément *-am-* est incertaine. Ces formes équivoques ont engendré des échanges supplémentaires entre *an/n* et *am/m*. Devant un suffixe secondaire en *y-*, on a de même *rājanyà-* « de caste royale », qui d'ailleurs est à lire *\*rājaniyà-*.

Ces extensions sont en partie analogiques. A plus forte raison la présence d'un *-an-* « réduit » devant une désinence verbale en *m-*, type *áganma(hi)*, doit-elle résulter d'une propagation du degré plein hors de ses limites, dont il y a d'autres exemples.

Il est rare que, le texte écrit portant *n (m)*, la résolution *an (am)* doive être introduite. La graphie est ici beaucoup plus fidèle que dans le cas de *y (v)*, sans doute parce que les formes en question étaient beaucoup plus rares.

Cependant, il y a lieu de lire cinq ou six fois *\*yaj•na-* pour *yajñá-* « sacrifice » et d'instaurer la forme *-man-* *-van-* (devant voyelle) des thèmes nominaux terminés par



lesdits suffixes, là même où il n’y a pas de consonne antécédente : ainsi *nāmnas*, de *nāman-* « nom », est à lire \**nām°nas*. Cf. 249.

**36.** Dans les mêmes conditions, on peut avoir devant voyelle *ir* à la place du *r* (obtenu selon 31) — et aussi *ur*, par accommodement à un entourage labial. A savoir :

a) à l’initiale absolue, prob. dans *uloká-* (*l* selon 67), cf. 8 ; et dans le groupe *iraj(y)-* « être maître de », *irádh-* « gagner », *irasy(a)-* « s’irriter », variantes des racines *RĀJ-RĀDH-* \**rās-* (en parlant d’un doublet *rj- rdh-* \**rṣ-*), où a pu jouer l’influence du présent *iyarti* de *R-*, celle du désidératif *iyakṣati* de *A(M)Ś-* (qui a, pour sa part, déterminé aussi *inakṣati* de *NAŚ-* 2). Enfin dans *urú-* « large » (pour \**vuru-* de *VR-* 1 ?) ;

b) après une consonne initiale (et de préférence au début du pāda ou après voyelle longue), ainsi *murīyá* de *MR-*, en regard de °*mamri-* AS. ; ou encore *kuru* (et analogues) de *KR-*, où le timbre *u* est commandé par celui de la voyelle terminale. — Sur *ir ur* en fin de mot, v. 96.

1. Par extension — de même qu’on a *an* devant *y-* et *v-* selon 36 — on trouve *ir* (*ur*) devant un *y-* (*v-*) dans des formes telles que *giryós* de *giri-* « mont », *kuryāt* de *KR-*, où le système morphologique exigeait d’ailleurs la généralisation de l’élément *ir* (*ur*) acquis devant voyelle.
2. Il se peut qu’une solution *-ar-* (parallèle à *-an-* *-am-* 35) ait été adoptée çà et là : elle pourrait expliquer une forme comme *jaharur* AS., parfait « faible » de *HR-* (non confirmé par le mètre) et autres graphies de ce genre, notamment dans l’AS. ; apparemment aussi les types *ákarat* (aoriste radical thématique), *adīdharat* (aoriste redoublé).

**37.** Mais la plus grande partie des groupes *ir* (*ur*) ne sont pas un développement de *r*, ils sont bien plutôt une variante de *īr* (*ūr*) acquis par 26. Il s’est créé, en d’autres termes, le sentiment d’un échange *ir/īr*, où la forme brève tend à figurer devant voyelle, la forme longue devant consonne. C’est la répartition qu’on a dans les thèmes monosyllabiques en *-ír-* *-úr-*, ainsi *gír-* « chant » : *gíras/ gīrbhís* (et N. sg. *gīr* remontant à *gir+s* 256). Partant de ce N. sg. et de formes analogues, la longue est même passée, a) devant consonne à la situation en fin de membre antérieur, ex. *pūrbhid-* « briseur de forts » (avec quelques exceptions); b) en position finale, à deux noms-racines en *-ís-* *-ús-* traités comme s’ils étaient en *-ír-* *-úr-*, cf. 256.

A côté de *tīrtvā* et analogues, de *TR̄-*, on a ainsi *turá-* « qui traverse » (timbre *u* selon 26), *tiráti*, etc. ; à côté de *gīrná-* ou de *stīrná-*, de *GṚ-* et *STR̄-* : *giráti* °*stiré* et analogues. Le cas de *purú-* « nombreux », avec le f. *pūrvī-* (mais *urvī-* est refait sur *urú-* « large »), est particulièrement probant. De même celui de *śíras-/ śírśán-* « tête ». Quelques formes dont l’alternance originelle est *ir/ar* présentent aussi *īr* (*ūr*) devant consonne (ainsi °*vūrya-* « choix » de *VR-* 2, cf. l’optatif *vurīta*; *ūrṇoti* de *VR-* 1), évidemment comme contre-partie à *ir* (*ur*) 36; inversement, des formations à alternance

*īr/ari* ont des bases à *r*, ainsi *tuvigrá-* « qui dévore beaucoup », en face de *giráti*. C'est un aspect de la dislocation des systèmes « dissyllabiques ».

Si on laisse de côté la question de la provenance de *īr* (*ūr*)/ *ir* (*ur*), on peut conserver pratiquement la règle rappelée ci-dessus : aspect bref devant voyelle, long devant consonne. On a *īr* devant voyelle dans quelques cas rares comme *īráya- írate* (en partant de *\*írte* ?), d'une (fausse) racine *īr-* où le vocalisme long fait équilibre à la lourdeur de la syllabe pré- affixale dans la majorité des causatifs. Inversement, on a *ur* dans *caturthá-* AS. YY. « quatrième » (forme ancienne *turíya-*) fait sur *catúr-*. Devant un suffixe ou affixe en *y-* ou *v-*, la voyelle demeure partiellement brève : *kuryát* cité 36, *turyáma* de *TR̥-*, mais impér. *tūrya*, dérivé *°tūrya-*, etc. ; de *JṚ-*, *jujurvás-* et *ajuryá-*, mais *jūryati jūrya-* ; de *GR-* 1, *juguryát* mais absolutif *°gūrya*. On aperçoit des tendances distinctes selon la nature des formes.

**38.** Lorsqu'on attend, en syllabe initiale, *r* (comme degré réduit de *ar*) + *y*, la solution *riy* selon 32, valable pour un mot à suffixe *-ya-* (après consonne initiale) comme *priyá-* « cher », s'étend même au présent passif (type *kriyáte* de *KṚ-*) et aux formes apparentées (*avidriyá-* « sans fissure », sur *\*driyate*), bien que le *-ya-* du passif ne comporte jamais de résolution en (*i*)*y*. De même, isolément, dans l'optatif *cakriyās* de *KṚ-*, dans le précatif *bhriyāsam* VS. de *BHR-* (affixe *-yā-* partiellement résoluble).

1. Il y a flottement, en troisième syllabe, dans l'optatif *jāgriyāma* TS./ *jāgryāma* VS. MS. de (*jā*)*GR-*.
2. Solution parallèle en *ruv* pour un dérivé en *-v-* : *dhruvá-* (et *dhruvi-*) « ferme » de *DHR-*.

Il arrive qu'un élément vocalique (un *a* ultra-bref ?) soit à restituer métriquement après un groupe consonantique devant *r* : ainsi dans *índ•ra-* n. propre. Après une consonne initiale au début de *pāda*, dans la particule *p•rá* (passim, parfois même à l'intérieur, après syllabe lourde). Après une consonne non initiale, dans *rud•rá-* n. propre (influence probable du mot *indra-*). Enfin, en toute position, et presque constamment, dans le duel en *-tros* des thèmes en *-tr-*. C'est le pendant des traitements (*i*)*y* (*u*)*v* et (*a*)*n* (*a*)*m* précités, et la vraie restitution serait en *ir ur* (les adverbes *purás purá* étant d'ailleurs la représentation graphique de ce développement, en face de *prá*). Inversement, le thème verbal *tirá-*, étant attesté après voyelle brève, est (selon 39) en partie à prononcer *\*tra-*.

Ces cas, comme le cas de *yaj•ná-* 35, sont considérés parfois comme des svarabhakti ou « (insertions d'une) fraction de voyelle » : ainsi l'entendent les Pr., qui décrivent la voyelle insérée comme ultra-brève 15; les Śikṣā en comptent jusqu'à cinq variétés, d'après la durée ou le timbre. Mais la svarabhakti réelle est seulement celle qui se présente entre un *r* (ou *l*) et une sifflante, devant voyelle (c'est d'après l'APr. une svarabhakti de durée double) : ainsi dans *dar•śatá-* « digne d'être vu » ou, à une jointure de composé, dans *dhūr•śádam* « situé au timon ». Le timbre de la voyelle

insérée s'accommodait sans doute à l'entourage. Cette voyelle n'est notée dans la graphie que dans de rares cas où des vraisemblances morphologiques la soutiennent, soit dans l'aoriste *ābhāriṣam* AS./ *ābhārṣam* RS. (d'où dérive *variṣam* « pluie » Kap. XXVII 6).

La solution *-iṣam* est assez fréquente dans les mss d'AS. (y compris paipp.) et dans Kap. Mais *dhūruṣādam* TB. *dhūruṣāhau* TS. sont de mauvaises lectures ; on ne peut rien tirer de *arhariṣváṇi-* (sens ?) (de *HRṢ-* ?); plus vraisemblable, *tarásantī*, pour *\*trasantī*. Devant *h*, *upabaliḥāmahe* LSS. de *VALH-*. Par réaction, *mārṣāma* MB. II 4 2 = *mā riṣāma* « ne faisons pas de mal ! ». Sur le cas de *pūruṣa-/ \*pūrṣa-*, v. 81.

### 39. Situation générale des semi-voyelles (et nasales). —

On peut résumer schématiquement la forme que prennent les semi-voyelles en diverses positions relatives. A l'intervocalique, ainsi qu'à l'initiale prévocalique ou encore à la finale postvocalique, les semi-voyelles (et nasales) présentent l'aspect consonantique, *yánti* de *I-*, *bhávati* de *BHŪ-*. A l'interconsonantique, à l'initiale devant consonne ou encore à la finale après consonne, c'est l'aspect vocalique qui s'impose : *uktá-* de *VAC-*, *diṣṭá-* de *DIŚ-* (et par suite la nasale revêt la forme a 21). Après la voyelle *ã* et devant une consonne, l'aspect est diphtongué (*e o ai au*) ou (ce qui revient au même) *ar (al) an am* : ainsi *éti* de *I-*, *naús* « navire ». Après consonne et devant voyelle, l'aspect est consonantique si la syllabe précédente est légère, *ṣijám* de AS-1 ; si elle est lourde, la semi-voyelle se développe en *iy uv (an ar)*, *-s(i)yām*.

Deux semi-voyelles intervocaliques présentent l'aspect consonantique si la syllabe précédente est légère, *aryá-* « noble » ; développement, comme ci-dessus, en cas contraire, *ár(i)ya-* « *áryen* ». En position initiale devant consonne, la première semi-voyelle est consonantique, *vidmá* de *VID-* 1 ; de même après voyelle, *ávidat*. Après consonne et devant voyelle, la première semi-voyelle est vocalique, la seconde consonantique, *divás* de *dyú-* (*dív-*) « ciel » ; l'inverse — avec développement de *y* en *iy*, etc. — dans le cas où la consonne antécédente fait suite à une voyelle brève, *bruvá-* de *BRŪ-*. La situation est complexe à l'initiale devant voyelle. Enfin, à l'interconsonantique, la solution est consonne + voyelle, *cakrúṣe* de *KṚ-*; développement en *iy*, etc. de la première semi-voyelle si la syllabe précédente est lourde, *-kuvíd* « est-ce que ? »

**40. Disparition de voyelles.** — Autant est fréquent le développement de voyelles, autant est rare leur éviction. On a vu 22 que l'*i* attendu par l'alternance *i/ā* n'apparaît jamais devant voyelle (ni devant *y*) ; pas davantage, en même position, l'*i* final des bases « dissyllabiques » 23-25. A la faveur des commodités métriques, cet *i* est sujet à s'effacer aussi devant consonne, d'où le flottement *jánman-/jániman-* « naissance » (favorisé par la coexistence de deux suffixes, l'un *-man*, l'autre *-iman-*), notamment au N. Ac. pl. *jánimā(ni) / janma*. Plus généralement, l'*i* dit « de liaison », qu'il ait ou non

son origine dans cet *i* « dissyllabique », n'apparaît jamais devant voyelle : en face des N. sg. en *-ivān* (participe parfait), l'Ac. pl. est *-úṣas*, cf. 24 n. 3.

1. Les racines alternantes en *-ā-* final n'ont conservé (ou rétabli ?) *i* que dans de rares formes verbales et nominales, la plupart post-ṛgvédiques (un petit groupe à l'aoriste radical 339 n. 2). Le degré réduit est normalement à vocalisme zéro 318.  
De même *i* n'apparaît nulle part aux cas faibles des noms-racines en *-ā-*, même devant consonne.
2. De même un *ī* d'affixe verbal (issu d'un ancien *i*) s'efface dans le type *gr̥bhñānti* 321 ; aussi un *ī* radical de *HĀ-* 2 dans 3e pl. *jahati* et (devant l'affixe modal *-y-*) dans *jahyur* AS. La désinence *-ur* maintient d'ailleurs son timbre, quelle que soit la structure du radical.
3. Pour des motifs d'harmonie morphologique, la voyelle thématique s'efface devant la voyelle désinentielle dans le type *bhāve* (1er sg. moyen) — *\*bhava-e* de *BHŪ-*. Mais, dans le nom, le contact de deux voyelles aboutit toujours à une contraction régulière ; de même, dans le verbe, pour les finales 1re sg. moyen en *-ai* 308 n. 3 ; en *-e* issu de *-a + i* ibid.
4. Perte isolée d'un *u-* initial dans l'hapax (II) (iva) *śmāsi*, 1re pl. de *VAS-* : refait sur *smāsi*, 1re pl. régulière de *AS-* 1.
5. On pose parfois la chute de *y-* initial devant un *i*, celle de *v-* devant un *u*, pour expliquer *iyakṣati* (en partant de *YAJ-*, mais cf. 36) et *urú-* (en partant de *VR-* 1, cf. ibid.) : on a en tout cas *vuṛita* (37) de *VR-* 2, et le type *uvāca* ne s'explique pas nécessairement en postulant un point de départ *\*vuvāca*, cf. 332.

**41. Variations quantitatives.** — Les variations dans la quantité vocalique sont nombreuses. Le domaine privilégié en est la fin de mot et les positions assimilées 408. A l'intérieur, les faits sont discontinus. La tendance la plus commune (mais qui est loin d'être poussée jusqu'à son terme) est celle qui vise à rompre une série de trois brèves ou (ce qui revient partiellement au même) à déterminer dans un mot long une séquence iambo-trochaïque (cf. le *sāmavaśa*, proprement « uniformité », décrit RPr.). Les voyelles affectées (à l'intérieur) sont *i* et *u* plus souvent que *a*, et l'allongement est sensiblement plus fréquent que l'abrègement ; il a lieu devant une consonne simple et dans un environnement de syllabes légères. Tout se passe comme si, là où des doublets, quantitatifs apparaissent linguistiquement possibles, la langue choisissait d'après les convenances rythmiques. Les théoriciens ne reconnaissent qu'une faible partie des cas.

**42.** Ainsi s'expliquent les redoublements longs, type *vāvṛtúr* de *VRT-*, en face de *vavárta* 332. Les allongements devant un suffixe en *v-*, devant un affixe verbal en *y-* (dénominal, passif, absolutif), sont assez nombreux, parfois même obligatoires, mais déjà intervient ici un fait nouveau (qui, du reste, explique aussi en partie le type *vāvṛtúr*), à savoir la nature du phonème post-vocalique. De même l'allongement de l'*a* dans l'augment verbal n'a lieu (quand il a lieu) que devant une semi-voyelle (surtout

un *v*-) 304. En revanche, l’affixe en *y*- de l’optatif n’entraîne jamais l’allongement (type *iyāt* de *I*-). Sur l’*-i*- de liaison, v. 190.

1. Il existe quelques cas d’allongement devant une spirante (radicale), comme une manière de substitut à un degré plein : ainsi *rīṣant-* de *RIṢ-* (pdp. *rīṣant-*, attesté une fois au Livre I), *ápīṣan* AS. IV 6 7 de *PIṢ-*, *gūhati* de *GUH-*, *tūṣṇīm* « en silence » de *TUṢ-* (cf. pour le sens *jóṣam* en skt class.).
2. Abrègements non rythmiquement conditionnés : *bhuriṣāt* « qui. vainc beaucoup » (*bhūri-*; d’après *puru*<sup>o</sup>). Avec transfert de quantité, *virāṣāt* « qui vainc les guerriers » (*vīrā-*, d’après la masse des composés en *-ā-sāh-*). Dans *dīdihī* (à côté de *didihī*) de *DĪ-*, l’abrègement radical compense le redoublement qui est long dans toutes les formes du verbe. Mais *nīnima* TS. III 2 8 g de *NĪ-* va contre le mètre.

**43.** Dans plusieurs cas, le mètre invite à rétablir une longue : ainsi *pūruṣa-* « homme » est à lire généralement *pūrūṣa-* (écrit d’ailleurs en plusieurs passages); *carāthā* « marche », écrit une fois *carātkā*, est à restituer ainsi trois fois ; dans *pāvakā-* « purifiant », il faut intervertir la quantité en *\*pavāka-* (comme si le mot venait d’un *\*pavā-* « instrument à purifier » ?). Un *ā* est à rétablir dans un certain nombre de syllabes redoublées, notamment devant un *v*- ou un *r*-, dans l’augment verbal (notamment devant *v*-), dans *uṣāsam* « aurore » (écrit aussi *uṣāsam*) et analogues.

Inversement, un *a* bref est exigé dans plusieurs formes du thème nominal <sup>o</sup>*sāh-* (aux cas faibles), dans *viśvāhā* « toujours », qui d’ailleurs est écrit aussi *viśvāhā* (et qui peut remonter théoriquement tantôt au composé *viśva* + *āhā*, tantôt au dérivé en *-hā*). Parfois le pdp. donne la quantité exacte.

1. Une autre variation est celle de *suṣúttama-* MS. KS./ *suṣúttama* - VS. « qui presse (ou : qui stimule) bien », s’appuyant sur une coïncidence de deux racines.
2. Allongement déterminé par le kampa 85 (cas rare), *hy ūgrāḥ* = *hi ugrāḥ* I 165 6 et 10.

**44.** Il y a une série d’allongements de *a* radical en syllabe légère, à savoir au parfait (fort), au causatif, à l’aoriste « passif » et à l’aoriste en *-iṣ-* : ils sont d’ordre rythmique, puisqu’en syllabe lourde les mêmes formations ont *a* bref, mais il s’agissait avant tout d’obtenir pour les radicaux en *a* suivi de consonne unique la même structure métrique que pour les autres types de radical plein. On retrouve, mais moins uniformément, cette même espèce d’allongement dans des dérivés primaires 189 ; dans les thèmes nominaux du type *dātātram*, *rājānam*, *uṣāsam* (cf. 43), l’allongement suffixal a été, bien qu’organique, facilité par l’existence des variations quantitatives en général; il a aidé à mieux marquer la distinction entre degré plein et degré réduit.

1. Il existe un allongement autrement conditionné dans l’aoriste redoublé 342.

2. Sur l'allongement dit « compensatoire », v. 56 : c'est aussi par compensation pour la perte d'une ancienne sifflante sonore si *r* compte pour long dans *MRḌ*- (2 56).
3. Allongement sporadique de *a* devant un groupe consonantique dans *svām̐kr̥ta*-TS. (variant avec *svām̐*) « dont il s'est approprié » (fait sur *mām̐*); dans *āntarikṣa*- Kap, et quelques rares autres cas, peut-être des vulgarismes. Sur *avyathīs*, v. 383.  
Sur des allongements à la jointure du composé ou dans le membre ultérieur, v. 162 165.

**45. Variations de timbre.** — Le timbre vocalique demeure stable en règle générale. Le cas de *pr̥thivī́-* « terre » (= \**pr̥th(u)-vī-*) — à côté de *pr̥thvī́-* (qui sert plus souvent d'adjectif « vaste », mais est parfois à restituer là où le texte porte la forme trisyllabique) — pourrait s'expliquer par la survivance d'un *i* organique, cf. *prathimán-*. Exceptionnel (à la jointure de composé) le cas de *syoná-* (en fait, \**s(i)yona-*), proprement « de bonne couche, d'où : de bon séjour », de *su* + *yóni-*.

Assimilation probable de timbre dans *iṣ́idh-* « assignation (de faveur) refait sur *niṣ́sidh-* en vertu de l'équation *iṣ-kṛ-/ níṣ-kṛ-* 104 : en regard de *iṣudhyati* « viser à », qui a conservé le vocalisme authentique de *iṣu-iṣudhí-*. Enigmatique *iyatha* 2e sg. du parfait de *I-*, pour *iyetha* : dans *kvèyatha*, hapax de RS. (et *eyátha*, *iyátha* AS.), d'après les finales de présent en *-atha*.

### III. - CONSONANTISME

**46. Accommodation de sonorité.** — Dans le consonantisme, les faits massifs sont ceux que produit le contact de deux consonnes appartenant à des éléments morphologiques distincts ; ils sont d'ordre accommodatoire. L'accommodation de sonorité se produit dans les deux sens, mais elle est contenue dans certaines limites :

a) une occlusive sonore devient sourde devant tout phonème sourd (pratiquement, devant *t* et *s*), ainsi *átti* et *átsi* de *AD-*. Mais l'évolution est tout autre quand la sonore est aspirée 49;

b) une occlusive sourde devient sonore devant toute consonne sonore (pratiquement, devant *dh* et aussi devant *bh*, mais le cas de *bh* est peu probant parce que la position est assimilée à une fin de mot), ainsi *ámugdhvam* 53 de *MUC-*, *marúdbhis* de *marút-* n. propre.

1. En outre, devant un *v-* ou un *n-* (*m-*) de quelques suffixes primaires ou secondaires, par imitation du *saṃdhi* 124 190 215.
2. D'occlusive sonore à nasale, une assimilation (également issue du *saṃdhi* 124) a lieu dans les adjectifs verbaux en *-na-* de racines en *-d-* : *ánna-* (devenu substantif) « nourriture » de *AD-*, *°trṇṇa-* VS. de *TRD-* avec le premier *ṇ*, selon 64, le second selon 64 n.

**47. Perte et report de l'aspiration.** — Une aspirée sonore perd l'aspiration devant une consonne (pratiquement, devant un *s* initial d'affixe) : *yótsi* (*t* selon 46 a) de *YUDH-* ; aussi (cas exceptionnel) devant un *s* radical, dans 3<sup>e</sup> pl. *bapsati* pour *\*ba-bhs-a-ti* 20. L'aspirée *h* en même position se réduit à la gutturale (simple) sourde 59 : *sákṣi* (*ṣ* selon 63) de *√sah-*.

Mais la force aspiratoire, absorbée en principe par le *s* (cf. 10), peut se reporter sur la consonne précédente si celle-ci est de nature à recevoir l'aspiration, c'est-à-dire si elle est une occlusive (non déjà aspirée) et de plus une occlusive sonore : ainsi *dhákṣi* (= *\*dah-si*) de *√dah-*, *ádhuḥṣat* (= *\*aduh-sat*) de *DUH-* (*ṣ* selon 63). En fin de mot, la disparition de *s* 99 entraîne le report obligatoire, l'aspirée motivante se trouvant elle-même à la finale, ainsi *°dhúk* (= *\*duh-s*) de *DUH-*, *°dhrúk* de *DRUH-*, *\*bhút* de *BUDH-*. Mais, à l'intérieur du mot, il n'y avait pas de transfert d'aspiration à l'origine : d'où *adukṣat dukṣán* et analogues de *DUH-*, *dákṣat-* de *DAH-* (et *dakṣi* si la forme appartient bien à cette racine). Le pdp. rétablit *dh* initial dans ces formes, d'après la tendance qui se marque dès la RS. et qui prévaudra ensuite.

L'occlusive initiale *j* ne reçoit jamais l'aspiration de transfert (*jh* étant du reste limité à des onomatopées), *jakṣīyāt* = *\*ja-ghs-īyāt* 336, *jákṣat-* 20 n.

**48.** On attend le même traitement devant *dh-*, à savoir perte ou éventuellement report d'aspiration. C'est en effet ce qui est attesté dans *indhvám* (en fait *\*ind(h)-dhvam* 18) de *√indh-*, dans *vódhvam* 61 ; *yódhi* (voisinant avec *spr̥dhi*) serait un exemple de plus (compte tenu de 18) si la forme vient bien de *√yudh-*, ce qui est douteux; quant à *bodhi* (« observe » = *\*bodh-dhi*) de *√budh-*, il a pu y avoir l'influence de l'homonyme *bodhi*

(« sois ») de *BHŪ-*, lequel doit lui-même son vocalisme radical à l'autre *bodhl*, fait à cet égard comme *yandhí* ou *edhí*.

Sur *h* en même position, v. 55 et 61.

**49.** Devant une occlusive sourde (non aspirée) — pratiquement, il s'agit de *t* —, contrairement à 46 « la sonorité de la consonne précédente se généralise en même temps que son aspiration glisse à la seconde place : type *rabdhá-* de *RABH-*, pour *\*rabh-ta-*. De même quand l'aspirée est un *h* : suivant que *h* remonte à *gh* selon 52 ou à *dh* selon 55, on aura d'une part *dagdhá-* de *DAH-* (*g* simple 47) pour *\*dagh-ta-*, d'autre part *ūdhá-* de *VAH-* (*ū* 56) pour *\*udh-ta-*.

Le traitement conforme à 46 « et 47 n'a lieu que dans la 3<sup>e</sup> sg. *dhatté* (*\*da-dh-te*) et analogues (aussi *dhatthas* — *\*da-dh-thas*) de *DHĀ-*, qui a été déterminée à la fois par la 2<sup>e</sup> pers. correspondante *dhatse* (*\*da-dh-se*) et par l'analogie de *datte* et analogues de *DĀ-*. Noter d'ailleurs que dans cette racine l'aspirée est initiale et non finale. Mais on a de même, pour une racine à aspirée finale, *dhaktam* (I) pour *\*dagh-tam* de *DAGH-* (au lieu de *\*dagdham* attendu) et à plus forte raison *dhak* (3<sup>e</sup> sg., même racine) pour *\*dagh-t*, d'après la 2<sup>e</sup> sg. *dhak* pour *\*dagh-s* et les autres formes faites selon 47.

1. Dans *gdha* et analogues 20, le contact *gh-t* s'est produit après la chute de *s* 72, donc en partant de *\*ghs-ta*. De même dans *babdhām* 20.
2. Le cas, fort rare, d'une aspirée sourde devant un *t*- paraît avoir amené la perte de l'aspiration dans *grṇatti* AS. de *GRANTH-*, mais la forme est bien plutôt une variante illégitime de *kṛṇatti* de *KRT-*.

Tout ceci revient à dire que, d'un groupe de deux consonnes dont l'une est une aspirée, l'aspiration ne peut figurer à la première place. C'est pure théorie quand les Pr. posent *kṣīrā-* (10) pour *kṣīrá-* « lait ».

La double aspirée, attestée dans certains mss (ainsi pour *-dhḍh-*, même en *saṃdhi*), n'est valable que dans les rares onomatopées ou mots expressifs : *akkhalīṛkṛtyā* 17 (mais : *akkhalī°* dans le ms kaśmīrien), *jājḥhatī-*, dit du bruit de l'eau.

**50.** La règle précédente s'applique aussi quand il y a une aspirée au début d'une syllabe, une autre dans la syllabe suivante : la première perd l'aspiration par dissimilation préventive. Ceci a son domaine privilégié dans le redoublement verbal (et formes connexes), type *babhūva* pour *\*bha-bhūva* de *BHŪ-*, *jarhṛṣanta* (*j* selon 52) de *HRṢ-*, *badbadhé* (arrangement de consonnes unique) de  $\sqrt{BĀDH}$ . Dans le redoublement dissyllabique (intensif), on n'attend pas la perte de la première aspirée : cependant la RS. a *dávidhvat-* de *DHŪ-* (influencé par *dódhu-* *vat-* ?) et (hapax) *pánīphaṇat-* (*n*



dental dissimilé de *ṇ*) de *PHAN-*, en regard de *bhárībhrati* de *BHR-* et autres : là encore deux tendances s'affrontent.

Si la seconde aspirée appartient au suffixe, l'aspirée précédente se maintient. Les exceptions sont rarissimes : *vidátha-* « répartition » a pu subir l'attraction de *VID-* 1, bien que le mot appartienne en propre à *VIDH-* (fausse racine issue de *vi+√dhā-*) ; *bodhi* de *BHŪ-*, l'attraction de l'autre *bodhí* 48 ; enfin *jahí*, impératif de *HAN-*, a été facilité par la présence des nombreuses alternances consonantiques en *j/h* et par l'impossibilité d'avoir *\*jha-hi*.

**51. Alternances entre gutturales et palatales.** — L'alternance consonantique la plus considérable est celle qui intéresse les occlusives gutturales et palatales. Le mouvement affecte les gutturales *k g* et *gh*; parmi les palatales, *c* (qui ne participe pas à une autre alternance), *j* (qui participe aussi à 55), *h*, qui se comporte ici comme l'aspirée de *j* (sur un autre *h*, cf. 55); les aspirées *ch* et *jh* restent en dehors du mouvement, du moins en ce qui concerne les échanges morphologiques considérés à l'intérieur des *mantra*.

La palatale se présente partout comme une modification de la gutturale ; elle exprime le souci d'adapter la gutturale à la qualité du phonème qui suit (« palatalisation »). Le principe de la répartition est le suivant :

a) La palatale se présente devant une voyelle ou semi-voyelle de type palatal, c'est-à-dire devant *i* et *y* : *ójīyas-* « plus vigoureux » en regard de *ugrá-*; *cittá-* « observé » en regard de *kéta-* « intention ». La gutturale ne se trouve ici que par l'analogie de formes voisines, ainsi *kím* (*°kīm*, *°kis*, éventuellement *kiye*° 27) d'après *ká-* « qui? », la forme attendue *cid* n'étant conservée que comme particule ; ou encore dans *jigyúḥ* et *jigīṣati* refaits à partir de *jigāya* *JI-*.

La palatalisation semble ne pas se produire devant un *i* (authentique) du type 24 n. 3 : *tigitá-* « aigu » de *TIJ-* ; mais *okivás-* de *ā+ UC-* a pu se bâtir d'après *ókas-* « plaisance », lequel aura aussi entraîné *ok(i)ya-* « séjour ». Elle n'a pas lieu non plus devant le *ir* (*īr*) de 37, ainsi *kiráti* de *KṚ-*.

**52. b)** Devant une voyelle *ā* et une diphtongue, la palatale est aussi de règle, dans la mesure où lesdits phonèmes remontent à d'anciennes voyelles de type palatal. C'est ce qui se présente dans le redoublement verbal (et les formes connexes), où s'est fixée de manière stable une corrélation *c/k*, *j/g* et *j/gh* (*j* 50), type *cakāra* de *KṚ-*, *jagāma* de *GAM-*, *jaghāsa* de *GHAS-*. Symétriquement, la gutturale s'est introduite à titre secondaire dans la portion radicale de racines commençant par une palatale, au moins devant voyelle : c'est ainsi qu'on a *jaghāna* de *HAN-* et (la palatale étant formée selon 51) *jigāya* de *JI-*, *cikéta* de *CIT-*. Les palatales maintenues dans la syllabe radicale, ainsi *jajāra* *AS.* de *JṚ-*, s'expliquent par 54; toutefois la séquence *j-h* est normale pour les racines commençant par un *h*.

1. Au redoublement dissyllabique (intensif), l'alternance cesse de jouer : on a *kárikrat* de *KṚ-*. Pourtant, à côté de *kániṣkan* de *SKAND-*, est attesté aussi *caniṣkadat* et cf. *canīkhudat/ kánikhunat* 354 : flottement caractéristique de l'intensif, cf. 50.
2. Hors du redoublement, on a *h* dans *ṛhánt-* « petit » répondant à *gh* dans *raghú-* « faible, léger, rapide » ; isolément, *dúghāna-* de *DUH-*.
3. Devant un *u*, gutturale encore dans *vañkú-* « tortueux » de *VAÑC-*, *réku-* « vide » de *RIC-*.

**53. c)** Devant occlusive et sifflante se présente la gutturale. Devant nasale il y a hésitation : gutturale dans *gmás* (conditionnée, semble-t-il, par des faits dissimilatoires) en face de *jmás* de *kṣám-* 259; dans *rukma-* « brillant » de *RUC-* et quelques autres ; *gn* dans le verbal en *-na-* (*rugná-* « brisé » de *RUJ-*) ; *ghn* pour le *n* radical de *HAN-*, dans *jaghné* et analogues. Mais *j* dans *áyujmahi* et analogues de *YUJ-*, en regard de *yuñkté* et *yokṣyáte*, *h* dans *vaimi-* « qui mène », en regard de *vákṣat* de *VAH-*.

1. Il y a une gutturale propre à la VSK. dans le type *tanakmi* de *TA(Ñ)C-*, en regard de *tanacmi* VSM. *párijman-* « marche circulaire ; qui entoure » (cf. *pr̥thugmán-* « à la marche étendue ») vient de *GAM-*, mais influencé peut-être par *jmás* précité.
2. Devant *r* et *v*, la gutturale prévaut dans les dérivés primaires en *-ra-* (*áskra-* 20), la palatale ailleurs: *áyujran* et *yuyujré* de *YUJ-* (cf. pourtant *°júgvān-*), *duduhré* de *DUH-*.
3. Une alternance *gr / jar* est préservée dans *gr̥ṇāti / járate* « chanter », mais le lien entre les deux formes n'est plus senti, et *járate* s'achemine vers l'acception de « veiller », s'associant ainsi à (jā)GR-.

**54.** Ces alternances ont été disloquées sous la pression morphologique, qui imposait le maintien d'un seul et même phonème, en général, au cours d'une même flexion (le cas de *hánti / ghnánti* de *HAN-* est exceptionnel). Ainsi la palatale s'est accréditée, en fin de racine, devant la voyelle thématique (*śócati* de *√śuc-*), devant les affixes verbaux (*arcáyati* de *ṚC-*) et les désinences à initiale vocalique (*yuyója* de *YUJ*). Elle s'est accréditée aussi, dans les noms, devant les suffixes primaires vocaliques autres que *-a-*, ainsi *vacaná-* « qui parle », *ójas-* « force », mais *sóka-* « lumière », *árka-* « rayon » des racines *ŚUC-* et *ṚC-* précitées.

1. Rare est la gutturale devant *-as-* (*ókas-* 51, *bhārgas-* « éclat »), devant le suffixe d'obligation (*avimokyà-* AS. « non relâchable », *parivargyà-* AS. « évitable »), par influence du suffixe *-ya-* secondaire.
2. Il arrive qu'une forme isolée maintienne un aspect consonantique inusité dans la flexion : ainsi sans doute *divākará-* « soleil » de *CAR-* (« qui va le jour » : d'après les formes nombreuses en *°kara-*), peut-être aussi, de la même racine, *tuvikūrmí-* « qui se meut puissamment » ; *jamat°* (en n. propre) de *GAM-* ; *caniṣṭám* aoriste de *KAN-* (et *cániṣṭhat*, corruption d'un subjonctif *cániṣat*

d'après l'adjectif *cāniṣṭhā* voisin) ; *gáya-* « force vitale » de *JĪ(V)-* et l'homonyme *gáya-* « possessions » de *JĪ-*.

**55. Alternances entre palatales et cérébrales.** — Une autre série de palatales, qui comprend comme sourde la sifflante (*ś*), comme sonore une partie des *j*, comme aspirée une partie des *h*, alterne dans des conditions toutes différentes avec les cérébrales (occlusives et sifflante).

a) La cérébrale (sous forme occlusive) remplace la palatale à la fin du mot 99 et aux positions assimilées 112.

b) De même (cas rare) devant un *dh-* désinentiel : ainsi *mṛḍḍhvám* AS. *mṛḍhvam* TS. de *MRJ-* pour *\*mṛj-dhvam* (*ḍh* selon 61). Mais quand il y a contact entre *h* et *dh-*, l'aboutissement attendu (48) *ḍdh* n'est conservé que dans une seule forme citée par les Nigh., et donc douteuse, *mimid(h)ḍhi* de *MIH-*; ailleurs *h* passe à *\*z(h)* 61.

1. Le cas unique de *barbr̥hi* (X) (où *r* compte pour long !) de *BRH-* pour *\*barbr̥h-hi* 73, attesterait une évolution *h > \*z(h)* devant *h-* (issu de *dh-*), mais on peut présumer l'influence de *dardr̥hi* de *DR̥-* et analogues.
2. Devant la désinence *-su*, donc en position assimilée à une fin de mot 112, le traitement uniforme est *kṣ* 59 : *vikṣú* de *viṣ-* « clan » (malgré le N. sg. *viṭ*). Toutefois *anadútsu* (dissimilation) de *anadváh-* « bête de trait » implique *\*anadútsu* avec *ṭ-s* issu de *h-s* 72; pareillement *viprúḍbhis* VS. (99) de *viprúṣ-* « goutte » laisse présumer un L. pl. parallèle en *-uṭ-su*.

**56. c)** La cérébrale (sous forme sifflante) remplace la palatale devant une dentale sourde (qu'elle assimile ensuite en cérébrale 60), ainsi *iṣṭá-* de *YAJ-*, *aṣṭau* « huit » en face de *aśīti-* « quatre-vingts ». Il y a donc assourdissement de *j* selon 46 a. Mais, dans le cas où le phonème originel est *h*, la sifflante cérébrale sonore (*\*z*) attendue s'efface après avoir cérébralisé (61) et sonorisé (49) la dentale qui suit, laquelle (ibid.) reçoit en outre l'aspiration : ainsi *vóḍhave* et analogues, de *VAH-* (*o* selon 27), pour *\*vah-tave*, ou bien *tr̥ṇédhu* (73) de *TRH-*. Par une sorte de compensation à la perte de la sifflante, la voyelle antécédente, si elle est brève, s'allonge : *gūḍhá-* de *GUH-*, pour *\*guh-ta-* par *\*guzh-ta-* *\*guz-dhá-*; peut-être *mīḍhá-* « enjeu » (d'où *mīḍhvás-* « généreux »), si la forme est bien, comme il semble, apparentée à *MIH-*. L'allongement de *r* n'est pas noté graphiquement, mais la métrique le fait percevoir, ainsi *tr̥ḍhá-* de *TRH-* où *r* compte pour long. La voyelle *a* s'allonge aussi dans *ásāḍha-* « invincible » de *SAH-* et analogues, dans *bāḍhá-* « solide » de *BA(M)H-*, mais ce doit être secondaire.

Sur *ḍṛḍhá-* de *DRH-* s'est formé *ḍṛḍhrá-* « ferme » avec le *ḍh* attendu dissimile en *dh* à cause du *r* ultérieur ; l'influence de *mṛḍhrá-* « hostile » et analogues n'est pas exclue.

**57. d)** La sifflante cérébrale (si elle n'est pas issue secondairement de *s* 63, auquel cas elle se maintient : *havíṣṣu* 146) passe à l'occlusive cérébrale devant un *s* final (chu)

selon 55 : N. sg. du nom-racine °*dvít* de *dvíṣ-* « qui veut du mal », pour \**dvíṣ-s* 103; mais ailleurs, *s* final de racine évolue comme une palatale selon 56, donc *dvíṣṭá-* (avec *t* selon 60 a) de *DVÍṢ-*; de même, devant *dh-* (comme 55), le groupe *aṣ* passe à \**aṣ* (qui cérébralise la dentale 61) et aboutit à *o* selon 27 b : à savoir dans *ṣoḍhā* « de six manières », de *śáṣ* + suffixe *-dhā* (cf. 73 et 137); le groupe *iṣ* (cas exceptionnel) passe également à *ḍ(h)* : *vividḍhi* de *VÍṢ-* (*viṣṣhí* AS. est douteux).

e) Le groupe *k*, en fin de racine se comporte comme *ṣ* simple devant *t-*: *cáṣṭe* de *CAKṢ-* (contrairement à 71), *taṣṭá* de *TAKṢ-*; comme *k* simple devant *t* désinentiel (*chu* en fin de mot) de la (fausse) racine *MYAKṢ-* dans la 3<sup>e</sup> sg. *ámyak* (I) (autre explication Nigh.). Devant *dh-*, le traitement est comme celui de *ṣ* simple dans (l'exemple unique) *tāḍhi* de *TAKṢ-* (X), pour \**takṣ-dhi* (cf. 55 et 61) : ce serait le seul cas où la voyelle *a* subit un allongement compensatoire. *jagdhá-* (I) ne vient pas directement de *JAKṢ-* (20 n. 1), mais de *GH(a)S-* 72 n. 3. -Sut le contact *kṣ+s*, v. 59 n.

f) Enfin la palatale *ch* est traitée devant *t* comme s'il s'agissait de *ṣ* : *prṣṭá* « demandé » et *prṣṭhá-* 209 de *PRCH-*, ainsi que dans *áprāṭ* (fin de mot) et *áprākṣam* de la même racine, laquelle il est vrai pourrait avec quelque raisons être posé \**PRṢ-*, du moins dans ces formes radicales préconsonantiques. L'origine de *ch* est d'ailleurs complexe, et la valeur de « position » qu'a ce phonème, d'une manière à peu près constante, laisse présumer qu'il émane, dans une grande partie des cas, d'un ancien groupe de deux consonnes. C'est ce que confirment les variations des mantra vulgaires, qui inscrivent *ch* pour *ts* ou *kṣ* (79) ou inversement hypersanskritisent en posant *ts* ou *kṣ* pour *ch*. La graphie des mss donne d'ailleurs parfois *cch* (KS. même *śch*), que la plupart des éditeurs ramènent à *ch* selon l'enseignement théorique tacite.

**58.** On vient de voir que *h* participe (comme *j*) à deux types d'alternances. Sporadiquement, *h* est en outre la forme désocclusée de *dh* en position intervocalique : *sahá* « avec » en regard de *sadha*<sup>o</sup> (forme compositionnelle, à côté de *saha*<sup>o</sup>); *hitá-* de *DHĀ-* (et l'aoriste *ahita* AS.) en face de *súdhita-*. La racine *RUH-* a un doublet *RUDH-* (*vīrúdh-* « plante » et quelques formes verbales) qui aboutit par métathèse à *VRDH-* · cf de même *HVR-* en face de *DHVR-* 76 n. 1.

Dans la désinence d'impératif 2<sup>e</sup> sg. actif, on a *-dhi* après consonne (même chue; jamais *-hi*), *-dhi* ou *-hi* après voyelle : *-hi* presque toujours dans les trisyllabes (l'exception la plus notable étant *śṛṇudhi* de *ŚRU-*, doublet de *śṛṇuhí*, pouvant émaner de *śrudhi*); *-dhi* et *-hi* dans les dissyllabes, avec préférence pour *-hi* après voyelle longue et *-dhi* après brève, sauf dans les formes « usées » *stuhi* et surtout *ihī gahi* (*gadhi*, hapax) qui généralisent la forme sans occlusion, mieux propre évidemment à l'élocution rapide. La tendance d'ensemble est inachevée, la répartition peut bien être en partie dialectale.

1. *svāhā* (interjection), comme variante de *svadhā* (thème nominal), avec une affectation rituelle distincte. *Naddhá-* de *NAH-* est secondaire, sur *baddhá-*.

2. Flottement analogue entre *h/bh* dans *GRBH-* : *h* figurant surtout dans les mantra plus récents, dérivés nominaux inclus; mais devant consonne *bh* se maintient, sauf (pour la RS.) dans l'hapax *grhṇātu* (en face de 27 thèmes en *grbhñā*; inverse AS.). Dans *kakúbh-* « sommet » / *kakuhá-* « animal à bosse », il y a une troisième forme *kakúd-* « sommet » qui peut reposer sur un *\*kakudh-* (N. sg. *kakút*), autre doublet. Il y a enfin une confusion sémantique partielle entre *HṚ-* et *BHR-*, qui a provoqué la forme hybride *jabhāra* (de *BHR-*) pour *\*jahāra* (seul est attesté *jah[a]rur* AS.) et est responsable aussi d'une variation comme *āhārṣam* paipp. (ex corr.) / *ābhārṣam* AS. VI 52 3. Cf. aussi *jarbhṛtás*, *jarbhuriīti* 355 et l'obscur *jarbhārī* (X).

**59.** Cette situation complexe a entraîné certains glissements : confusions à l'intérieur d'une même racine, entre le traitement selon 51 et celui selon 55. De *SRJ-* se forment ainsi d'une part *srṣṭá-* *srāṣṭam* et analogues, d'autre part *ásrgran*, le dérivé *sárga-* et analogues. De *MUH-*, à la fois *mūḍhá-* et *mugdhá-*, où s'est introduite une nuance de sens.

1. De *RUH-*, *árukṣat* (X) et *rudha-* AS., bien qu'il y ait au point de départ un *h* < *dh* 58.
2. De *máh-* « grand » se tire incidemment *majmán-* « majesté ». Le mot *pakthá-*, si le sens propre est bien « le cinquième » atteste un flottement de la consonne finale du radical en face de *paṣṭhauhí-* VS. « (bête) en sa cinquième année ».

Il y a un cas où le traitement de toute palatale (*h* inclus), de toute gutturale et cérébrale se confond: c'est devant *s*, où l'aboutissement commun est *k* (55 n. 2), ainsi *vakṣi* (ṣ 63) de *VÁṢ-* et de *VAH-* comme *vakṣyati* de *VAC-*, et même *vikṣú* (en dépit de *viḍbhís* 55); *vivekṣi* de *VÍṢ-*. Il en va autrement à la finale (devant un *s* chu selon 99, cf. *vít* N. sg. répondant à *vikṣú*, et *vivés* 99 répondant à *vivekṣi*); autrement aussi dans le cas (rare) où la cérébrale est un ancien *s* cérébralisé (*haviṣṣu* 57).

1. *Dukśas* VII 4 7 vient sans doute de *duṣ-* (cf. Nir. III 2). Dans *cakṣi* (et *cakṣva* 18) de *CAKṢ-*; le groupe *kṣ-ṣ* a été traité comme *ṣ* simple (cf. 57 n.); mais dans *jóṣi* de *JUṢ-* la réduction de *ṣ-s* à *ṣ* a eu lieu avant qu'ait pu se produire le passage de *ṣ* à *k* : réduction inspirée par la fréquence de la structure *néṣi* de NI-, etc. 316.

**60. Cérébralisation.** - Un autre phénomène qui conserve plus nettement le caractère d'une accommodation phonique est l'important mouvement dit de « cérébralisation » (nati). Il affecte de manière variable les diverses dentales. a) En premier lieu, une occlusive dentale sourde devient cérébrale après un *ṣ* (quelle que soit la provenance de *ṣ*) : *vṛṣṭí-* « pluie » de *VRṢ-* et suffixe *-ti-*; *prṣṭhá-* 57. Incidemment et secondairement, le même mouvement a lieu après une occlusive cérébrale : *ṭṭe* de *ĪD-* et désinence *-te*.

**61. b)** De même, une dentale sonore devient cérébrale après une sifflante cérébrale sonore (*\*ṛ*) chue selon 73 : ainsi (cas rare) *ástodhvam* de *STU-* et affixe *s* suivi de la désinence *-dhvam*.

La trace de la sifflante réside précisément dans l'effet produit sur la dentale.

Il se peut que  $\bar{I}D$  remonte ainsi à une racine  $i\bar{s}$ - élargie par  $d$ . L'imperatif  $tādhī$  s'explique de même, 57. Il y a extension du phénomène pour un  $d$ - situé à l'initiale d'un membre ultérieur, dans le type  $dūḍās$ - (et  $puroḍās$ -) 135 100 n. 2.

c) Plus fréquent; est le cas d'une dentale sonore aspirée (primaire ou secondaire) devenant cérébrale après un  $h$  qui (selon 55) remonte à un ancien  $dh$ ; l'aboutissement est donc (depuis  $d[h]-dh$ ) \*  $z(h)-dh$  selon 56, puis  $dh$  ibid. Ainsi, en partant d'un  $dh$  secondaire (issu de  $t$ ),  $gūdhā$ - de  $GUH$ -; en partant d'un  $dh$  primaire (désinence en  $dh$ -)  $vódhvam$  VS. = \* $vah-dhvam$  de  $VAH$ - ( $o$  selon 27).

Accessoirement,  $dh$ - désinentiel devient cérébral aussi par l'effet d'un  $ḍ$  (secondaire, 55) antérieur :  $mṛḍdhvám$  l. cit.

**62.** Cette règle n'épuise pas l'origine de toutes les occlusives cérébrales du Veda. Nombre d'entre elles ont une provenance indéterminable; elles sont en grande partie secondaires, propres à des mantra récents, et d'ailleurs rares (16) hors des groupes issus d'évolutions phonétiques normales. Noter  $avatá$ - « source » qui passe à  $avaṭá$ - à partir de SS. ;  $padbhís$  est insolite en tant qu'appartenant à  $pad$ - « pied » : on a présumé l'influence d'un homonyme issu de  $pás$ - « regard » ou « entrave » : IV 2 14 où le sens de « pied » est indéniable aurait ainsi subi l'empreinte phonique du  $padbhís$  du vers 12, qui pourrait signifier « avec les yeux » ( $pádbīṣa-pádgṛbhi$ - équivoques).

**63.** Plus massif est le passage de  $s$  à  $ṣ$  par l'effet d'un phonème antérieur (contigu). A savoir :

a) d'une voyelle - autre que  $a \bar{a}$ ;

b) d'une des consonnes  $k r$  ou  $ṣ$  (phonèmes dits  $nāmin$  ou « cérébralisants »; dans le cas de  $ṣ-s$  il s'agit naturellement d'un cas banal d'assimilation). Ainsi on forme les L. pl (à désinence  $-su$ )  $agnīṣu vikṣú$  ( $k$  59)  $gīrṣú havīṣṣu$  (57) de  $agni$ - « feu »,  $viṣ$ - « clan »,  $gīr$ - « chant »,  $havís$ - « oblation ». Le mouvement se produit même à travers un  $anusvāra$  (ainsi N. Ac.  $havīmṣi$ ) ou un  $visarjanīya$  ( $havīḥṣu$ , variante de mss pour  $havīṣṣu$ ). Il est entravé en règle générale par la consécution de  $r$  (ou  $ṛ$ ), même non immédiat (fait de différenciation, qui implique le caractère « cérébral » de  $ṛ$ ) : ainsi  $tisrás$  de  $tisṛbhís$  de  $trí$ - « trois »  $sisarti$  de  $SR$ -.

Toutefois une racine comme  $JUṢ$ -, où est organique, maintient cet  $ṣ$  devant une désinence en  $r$ - :  $ájusran$ ; de même on a le V.  $uṣar$  (où  $r$  est vrai final), en hapax du Livre I, en face de  $usrás$  et analogues, « aurore ». La langue a voulu éviter la séquence de plusieurs phonèmes cérébraux, comme le montre  $sisakṣi$  de  $SAC$ - à côté de 3<sup>e</sup> sg.  $siṣakti$ , ou bien  $yāsisīṣṭhās$  de  $YĀ$ -.

1. En fait, hors des cas de dissimilation ci-dessus, qui sont fort rares, la séquence  $is us$  n'apparaît que dans des mots isolés, sans étymologie, sans doute empruntés.
2. L' $anusvāra$  est paralysant dans le cas de  $HIMS$ - et  $NIMS$ -, ainsi que dans le nom-racine  $pūms$ - « mâle »: il s'agit de formations en  $s$  (radical), non en  $s$  suffixal

comme dans le type *havīm̐ṣi* ci-dessus. Dans *PIṢ-*, il doit s'agir d'une finale authentiquement en *-ṣ* d'où la forme *piṃṣ-* du thème faible, confirmée par la 3<sup>e</sup> sg. *pināṣṭi* (alors que *HIMS-* donne *hināsti* AS.; sur *piṇák*, v. 65 n.). La séquence *aṣ* est d'ailleurs rare: mots sans étymologie ou analogiques, comme *praṣṭi-* 148.

La sonore correspondante \**z* devient \**ṛ* dans les mêmes conditions, avant de disparaître selon 73; y compris le \**ṛ* à postuler sous *dūdāś-* 61, y compris aussi les finales du type *īm̐r* 128, qui supposent *-īm̐ṛ*. Autre traitement final sous 136; sur le cas de *sīdati*, v. 73.

**64.** Un mouvement corrélatif est le passage de *n* à *ṇ* par l'effet d'un *r* (*r*) ou d'un *ṣ* antérieur - donc d'un phonème « cérébral » autre qu'une occlusive. Ainsi *nṛṇām* de *nṛ-* « homme » + finale *-nām*; *uṣṇá-* « chaud » et *várṇa-* « couleur », suffixe ou finale *-na-*.

L'action a lieu même à distance – c'est l'originalité de cette évolution - , mais sous certaines conditions. A savoir, si les phonèmes intermédiaires sont des voyelles ou bien des occlusives (y compris les nasales) de type guttural ou labial, c'est-à-dire des phonèmes « neutres ». Ainsi *bhāramāṇa-* de *BHR-*, suffixe *-māna-*; *róhaṇam* « montée », suffixe *-ana-*. Mais *rāthānām* G. pl. « char », *rājānas* N. pl. « roi », *rāṇena* (premier *ṇ* cérébral, second *n* dental), I. sg. « joie ». Il y a flottement pour le groupe labiale + *n*, d'une part *trṇṇóti* de *TRP-* et *ánavaṛṇa-* « sans brisure » (traitement normal), de l'autre *kṣepnū-* « vif » (X).

Dans *°ṣkannám* de *SKAND-*, le second *n* a pu gêner l'altération du premier, bien que le traitement normal soit, en cas de *ṇ+ n* (en contact): l'assimilation en *ṇṇ*. Ainsi dans *niṣaṇṇa-* de *SAD-*. En tout cas *n* s'appuyant sur une occlusive dentale résiste à la cérébralisation : *vṛndá-* « troupe ». De même *n* final (101), tout comme *s* final (après voyelle « cérébralisante », y résiste.

**65.** Ceci est l'origine de la grande majorité des *ṇ* védiques. Le reste est fait de mots isolés, sans provenance nette, en partie des vulgarismes. Noter la nasale dentale dans *suvenī-* « femme aux belles tresses » (en regard de *veṇī-* post-védique), ou encore *PAN-* en regard du *paṇ* (*pāṇate* / *paṇāyāti*) des Nigh. (attesté, mais au sens de « trafiquer », depuis *prapaṇá-* AS.).

Cf. aussi *BHAN-* en regard de *bhaṇ-* post-védique; *amṇár* MS. « soudain », propr. « sans penser » = *amnár* AS. Un *n* dental se maintient dans *úṣṭrānām* « buffle » et *rāṣṭrānam* « royaume » (G. pl.) pour éviter une séquence de cérébrales (mais *rāṣṭrāṇi* AS.). Dans *piṇák*, imparfait de *PIṢ-*, il y a eu le souci de noter un phonème équilibrant le *ṣ(t)* du présent *pināṣṭi* ou le *ṇ* des formes similaires *prṇák* *riṇak*, etc. Le *ṇ* de *śloṇá-* AS. « paralysé » (*aśroṇá-* paipp. ad I 31 3) est issu de celui de la forme plus ancienne *śroná*. Enfin on a *ṇ* par anticipation dans *paṇiṣpadā* (*pani*<sup>o</sup> vulg.) « qui frémit » (*SPAND-*) paipp. ad V 30 16, cas inverse de *pānīphaṇat-* 50.

**66. Choix de la nasale.** - Le choix dépend dans une large mesure de la consonne voisine. On trouve ainsi le passage de *m* à *n* (final de racine) devant une occlusive dentale, *gāntave* de *GAM-*, et par extension devant un *v-* (*ganvahi*) ainsi que dissimilation ou analogie - devant un *m-* (*áganma*).

Dans l'intensif des racines it nasale finale, il y a hésitation entre la tendance à accommoder les deux nasales en contact (*nānnamīti* Aufrecht), celle à maintenir la forme primitive (*nānnamāne* M. Müller), celle à utiliser la solution ci-après, inspirée du *saṃdhi* (*naṃnamīti* M. Müller).

Toutes les nasales se ramènent à l'anuvāra (ou anuvāra 12) devant une spirante (y compris *h* 130): ainsi *hāṃsi hiṃste* de *HAN-* ou *HIMṢ-* en face de *hānti* et *hināsti*; *māṃhate* de *MAMH-*. Nombre de mss étendent cette disposition au cas de *n* ou *m* devant occlusive 12, mais la plupart des éditeurs rétablissent avec raison la nasale accommodée ou originelle, type *ghnānti* (et non : *ghnānti*), *tastambha* (et non : *tastambha*). L'extension de *ṃ* devant *y* dans l'intensif *yāṃyamīti* de *YAM-* est un traitement de *saṃdhi*.

1. *N* passe à *ñ* devant une gutturale, présente (*yuṅdhi* = *\*yu-ñ-g-dhi* de *YUJ-*) ou secondairement chue selon 70 (*yuṅdhi*); à *ñ* après une palatale (*yajñá-* « sacrifice », suffixe *-na-*) ou devant une palatale (*yuñje* de *YUJ-*, infixé *-n-*); toutefois, pas après un *ś*: *praśná-* « demande » *ś* étant sans doute moins nettement « palatal » que *c* ou *j*. Dans *śnyāptre* TS. « coin de la bouche », la graphie *y* indique une prononciation mouillée de *n* succédant à la palatale *s*; de même (avec *ñ*) *yācñyá-* AS. (les mss divergent) « demande » repose sur *yācñá-*.
2. Une accommodation d'un genre particulier a lieu à l'initiale du suffixe secondaire *-vant-* (accessoirement *-vin-* et analogues) passant à *-mant-* après un phonème labial.

**67. Variations entre R et L.** - Le phonème *l*, rare dans la RS. ancienne (et jamais dans une forme verbale), se propage avec un succès variable à partir du Livre X. L'AS. le favorise, comptant sept fois plus de *l* que la RS. De là certains doublets, d'ordinaire avec variation de sens ou d'emploi, *RABH-/ LABH-* (*labh-* depuis X) ou *MRUC-/ MLUC-*, *purú°/ pulu°* (*pulu°* I et X) « nombreux ».

*l* apparaît de préférence auprès d'un phonème labial et le progrès a pu se faire par voie de dissimilation. Mais à l'origine il s'agissait de mots concrets (n. de plantes, d'animaux), volontiers familiers, voire vulgaires; plusieurs sont en relation avec le culte de Rudra (-Śiva). Ainsi, en face de *CAR-*, on a *cal-* dans *pumścalī-* AS. - *ū-* VS. « courtisane »; *kulmas* Kh. 112 (ex corr.) variant avec *karmas*; *sulāmi* ou *tilāmi* dans un passage obscène du YV. (Ásvamedha). Par réaction, *bahura°* AB. II 20 14 en variante de RS. *bahulá-* « épais ». Par dissimilation, *álarti* de *Ṛ-* où il s'agit d'un intensif, cas favorable à *-l-* (cf. *jálgul-* comme variante de *járgur-*, *calcalīti* MS. de *CAL-* — outre l'intensif nominal *calācalá-*). Autre cas favorable : l'interjection 392.



1. Le préverbe *prá* est concerné par le mouvement à partir de *plāyate* MS. KS. (« partir »); *pārā*, depuis *palāyisyāmāṇa-* et analogues TS.
2. Echange *n / l* dans *vanīṣat* AS. passant à *val(i)ṣat* Kh. 160.

C'est certainement un fait dialectal que la réintroduction de certains *l* (soit dans des positions où *l* était authentique, soit même là où *r* l'était) dans le parler rhotacisant qui a été celui des mantra les plus anciens.

**68. Disparition de consonnes.** – Une perte de consonne a lieu dans des conditions très variables, et surtout dans des groupes :

a) Les mss d'AS. (confirmés par APr.) attestent souvent, les autres mss plus rarement, l'éviction d'un *k* (*g*) entre nasale et dentale, type *yuñdhi* 66 : comme on voit, le mouvement a été postérieur à l'assimilation de la nasale.

b) Isolément on a une réduction de groupe consonantique dans *nadbhyás* (X) de *nápāt-* « neveu » : analogie possible de *adbhyás*, de *áp-* « eau », ou le *d* était dissimilaire (cf. la formule *apām nápāt*);

c) Analogue, également par dissimilation, dans *ditya(váh)-* YV. « qui est dans sa deuxième année », en face de *dvitīya-* « deuxième »; dans *śitipád-* « aux pieds blancs » et analogues, en face de *śvityāñc-* « brillant ». Autre formule de réduction dans *trcá-* « tercet » pour *\*triṛc(a)-*, cf. *trīya-* « troisième » en face de *tri-* « trois » [ti-sr- dissimilation?];

d) Analogue, dans le groupe consonne + *mn* (des noms en *-man-*), type *drāghmā* (I. sg.) de *drāghimán-* « longueur », pour *\*drāghmnā*. Sur *drāghmā* est fait *mahinā* de *mahimán-* « grandeur », où toutefois c'est la solution en *n* (dissimilation) qui a prévalu, et alors que le groupe initial *mn* n'était même point appuyé sur une consonne. On peut tenter aussi d'expliquer le type *°karmá-*, en fin de *bahuvrīhi*, comme le produit d'une réduction pour *\*karmn-a-*;

e) Sur le cas de *bodhí = \*bod(h)-dhi*, v. 48.

**69. f)** Les variations de mantra laissent apparaître assez souvent un *y* tombé (ou au contraire, indûment inséré) après une consonne, notamment après un *s* (*ś*). Ainsi dans *sākṣe* AS. pour *\*saksye*, futur de *SAH-* (d'où paipp. *sakṣīye*). Dans *mekṣāmi* AS. de *MIH-*, *yokṣe* AS. de *YUJ-*; analogue *vṛścāte* pour *\*vṛścyāte* AS. VI 136 3; inversement, *jyeṣyán* pour *je°* ibid. de *JI-*. Il s'agit de faits de prononciation ou de graphie approximative, propres aux mantra inférieurs. Là même où les doublets sont justifiables, comme dans les dérivés du type *suvīra-* / *suvīrya-* « très viril; grande virilité », ou encore dans *mārta-* / *mārtya-* « mortel », la base du mouvement est en partie phonétique.

1. Sur *yācñyá-* (*y* postiche), v. 66; *madhuścyútaḥ* VSK. = *°scútaḥ* VSM. XXI 42 « qui dégoutte de miel » peut avoir voulu combiner *ŚCUT-* et *CYU-*. Inversement on a *hiranyáyā* pour *-áyyā* VIII 1 32 « d'or », par souci d'éviter une séquence *-yayy-*.

2. Les racines traditionnellement posées en *-iv-* (en fait, *-īv-*), type *SIV-*, sont sujettes à perdre *y* après consonne quand elles ont à assumer l'aspect *-yū-* 76 : ainsi *sūtra-* AS. « fil » en regard de *syūtá* « cousu ». Sur la forme *-ū-* ainsi obtenue se refait exceptionnellement un degré plein en *-avi-*: *daviṣāṇi* (X) de *DĪV-*.

De manière diverse, sous la pression du système morphologique, il y a insertion d'un *y* dans quelques formes verbales 308 n. 5 et dans des dérivés primaires 190.

g) Sur *iṣ*, éventuellement pour *niṣ*. v. 104.

70. h) Mais les faits importants de déperdition (ou addition) concernent la consonne *s*, dont la faiblesse en certaines positions est manifeste.

a') En premier lieu, certaines racines présentent à l'initiale, tantôt l'occlusive seule, tantôt le groupe *s* + occlusive: ainsi *TAN-* (« tonner ») / *STAN-* (éventuellement dans *\*tastánat* VIII 21 18); ou le nom-racine *tṛ-* / *stṛ-* « étoile » (*tāras* N. pl. hapax des Vāl.). Isolément, *sphena-* MB. II 6 18 « écume » / *phéna-*; *stegá-* RS. / *tegá-* VS. (sens?). Dans le redoublement, les verbes en *sp-* *st-*, etc. répètent l'occlusive seule, comme si la sifflante était inorganique. Dans *puruścandrá-* « très brillant » en face de *candrá-*, le mètre ne confirme pas la graphie par *śc*, qui dispense d'allonger l'*u* final du membre antérieur (pdp. *puru-c*<sup>o</sup>). Dans les racines *SKAND-* *STAMBH-* *STHĀ-*, *s* initial se perd après le préverbe *úd*: autrement dit, la séquence *tsk* ou *tst(h)* se ramène (après un mot faible) à *tk* ou *tt(h)*, ainsi dans *útthita-* « levé » (seul forme pour *STHĀ-* dans la RS.) ; en outre, dans (*cāskāmbha*) *cit kāmbhanena* (pdp. *sk*<sup>o</sup>) X 111 5 « par un étai ». Enfin, dans *KṚ-*, un *s* vient s'ajouter de temps à autre entre les préverbes *sám* ou *pári* (avec nuances instables d'acception) et les formes radicales commençant par *k-*; ainsi que dans le groupe *nīḥ* ... *askṛta* (malgré l'augment) X 127 3 (pdp. *akṛta*). Le mouvement vers *sk-* s'accentue quelque peu après la RS. (on a même *skṛṇve* sans préverbe, en *stobha*). Toutes ces formes étant à la jointure de composés ou de complexes verbaux, il doit s'agir d'une sorte de *saṃdhi*. On peut présumer une origine analogique quand on voit une juxtaposition comme *pariṣkṛvān āniṣkṛtam* IX 39 2. Le doublet a été exploité à des fins métriques.

71. b') Un *s* (*ṣ*) entre occlusives – pratiquement, surtout après un *k* et toujours devant un *t* – tombe : ainsi dans le type d'aoriste sigmatique *ābhakta* de *BHAJ-*; il est vrai que dans bien des cas la présence ancienne de *s* n'est pas morphologiquement assurée, cf. 344.

1. Après nasale, dans *achānta* (2<sup>e</sup> pl. aoriste sigmatique) de *CHAND-*. Mais dans le groupe unitaire *kṣ* devant un *t-*, c'est l'occlusive initiale qui s'efface ou plutôt *kṣ* passe à *ṣ* avant que la sifflante ne soit en position de tomber: *cāṣṭe* 57, mais cf. 317 n.1 sur ce thème.

2. Effacement d'un *s* devant deux occlusives, dans *vavr̥ktam* et analogues de *VR̥ŚC-* (cf. *°vraská-* « qui façonne »). Aussi entre occlusive et nasale, dans les formes faibles *jmás* et *gmás*, à côté de *kṣmás* 53 : il est vrai que le phonème complexe *kṣ* est sujet, devant consonne, à des traitements instables.
3. Sur le cas de *ās(s)va* et analogues, v. 18.

**72. i)** Il faut admettre des conditions analogues dans le cas d'une ancienne sifflante sonore, dentale (*\*z*) ou cérébrale (*\*ṣ*), à savoir :

a) La sifflante (dentale) sonore est tombée devant la désinence *dh-* dans *śādhi* de *ŚĀS-* ; aussi devant *-dhvam* dans *ādhvam* de *ĀS-* (mss d'AS. et de TS. *āddhvam*), mais l'exemple est mal probant en raison de 17.

C'est un traitement tout différent que subit, en même position, le groupe ancien (final de radical) *\*az*, soit originel (cas de *edhí* 27), soit issu d'un plus ancien *\*ad* (cas de *dehí* *dhehí*, ibid.). Le type *dehí* va d'ailleurs de pair avec un groupe de formes verbales en *de-* 340; qu'il repose sur un aoriste sigmatique (*\*daz-dhi*) est bien peu vraisemblable.

1. Le traitement *d > z* qui est à postuler pour *dehi* a pour contrepartie apparente *z > d* dans *svátavadbhyas* et *uṣádbhis* 243 et *mādbhis* 258 : mais d'abord il s'agit de situations assimilées à une fin de mot, ensuite ces formes ont sûrement été fabriquées d'après les finales nombreuses en *-adbh(is, yas)* et notamment en vertu de l'échange *-vant-* / *-(v)as-* et analogues; cf. 137 *c* et le N. sg. (RS.) *svátavān*.
2. L'évolution (également en fin de mot) *\*(a)z > (a)d* dans *anaḍvāh-* « bête de trait » s'explique en partant de la forme faible *\*anaduṭ-* (avec *d* comme ci-dessus, *ṭ* selon 55) qui a été dissimilée en *anaḍuṭ(su)* L. pl. (hapax), afin de rejoindre les nombreuses autres finales en *-(u)tsu*. Le même thème *ānas-* aboutit à *ānar°* dans *ānarviś-* « qui va en voiture » (variation *d/r* ou plutôt influence dn type *āhar / aho°*).
3. Il y a perte de *\*z* radical entre occlusives comme celle de *s* en même position (71) dans les formes *gdha* et analogues 20, *babdhām* ibid., médiatement au moins dans *jagdhá-* 57. Perte d'un *\*z* affixal dans *étrabdha* 71, au cas où la forme est bien pour *\*ambh-z-ta* de *RABH-*; le traitement 49 s'appliquerait donc ultérieurement à la chute de la sifflante.

**73. b)** La sifflante cérébrale sonore (issue de *s*) est tombée en cérébralisant la dentale (*dh-*) suivante dans *astoḍhvam* 61. ; même traitement en même position pour une sifflante issue d'un *ṣ* originel, dans *ṣoḍhā* 57 146 (*o* selon 27, (*dh* selon 61). Même traitement encore quand ladite sifflante résulte (selon 61) d'un ancien *h* modifié devant *t-*, type *gūḍhā-* (56) ou *vódhave* (*o* selon 27, (*dh* 56); enfin dans *tr̥ṇédhu* (*e* selon 27).

1. Le traitement *viprúdbhis* 55 est un traitement de fin de mot (99); *aviḍḍhi* (impératif 2<sup>e</sup> sg. actif de l'aoriste en *-iṣ-*) de *AV-* indique un traitement de *\*z* en *ḍ* qui paraît assuré bien qu'unique et est différent du traitement *astoḍhvam* ou

*ṣoḍhā*: d'une part la voyelle précédente était brève, d'autre part il s'agissait d'un *s* affixal. Si *astodhvam* répond à *ādhvam* 72, *avidḍhi* doit répondre à *edhī dehi* ibid. et laisser supposer au départ de ces formes *\*addhi* *\*daddhi*. Dans *sīdati* de *SAD-*, la forme attendue *\*sīdati* (en partant de *\*sīzd-ati* 72 n. 3) fait défaut, soit par la pression du système, soit parce qu'il s'agissait d'un *s* originellement dental.

2. Sur l'effacement sans trace de *\*z* dans *barbr̥hi*, v. 55; de même (avec l'allongement vocalique graphiquement noté) dans *mimīhi* s'il fallait croire avec les Nigh. que cette forme provienne de *MIH-*, comme doublet de *mimiḍḍhi* 55.

**74.** Traitement *ts* pour *ss* . - Un traitement isolé (peut-être simplement dissimilatoire) est celui que subit un *s* final de racine devant un *s* d'affixe verbal, à savoir le passage à *t*. Le fait est attesté depuis l'AS., dans *jīghatsati* de *GHAS-*, *vyāvāt* AS. 3<sup>e</sup> sg. aoriste de *VAS-* 1., pour *\*avās-t* (mais il y a intervention possible de 103 n.); on a cherché vainement à l'éliminer.

1. Il se peut que dès la RS. (I X) *bībhatsú-* constitue un premier exemple si, au moins à titre de croisement, le terme dérive de *BHAS-* avec le sens premier de « qui a faim » (?).
2. *sst* donne *tt* dans *aghattām* Kh. 144, mais *st*, comme attendu, dans *ághastām* MS. IV 13 9 de *GHAS-*.

En revanche, *s* radical s'efface devant désinentiel dans *asi* de *AS-I* (réduction préhistorique). Moins authentiquement, et à la faveur peut-être du processus de dégémination 18, dans *apásu* de *apás-* « actif » *ámhasu* (mss d'AS) de *ámhas-* « angoisse », *pumsú* AS. (après *m*; possiblement d'après *pumbhís* et analogues, par hasard non attestés dans les mantra); aussi dans *joṣi* et *śeṣi*, mais cf. 59 sur ces deux formes. *Āsva* et analogues est directement explicable par 18.

**75. Métathèse.** - Une métathèse (*viparīta*) produit un groupe radical *-ra-* *-rā-* comme substitut de *-ar-* *-ār-* devant un *ṣ* + consonne et, de manière flottante, devant *kṣ* : *drāṣtum* de *DRṢ-*, *mraḥṣa*<sup>o</sup> « destruction » sans doute de *MRJ-*, *sraḥṣat* de *SRJ-*; mais non partout, cf. *mārṣtu* AS. En finale de mot, la métathèse a lieu dans l'aoriste radical 2<sup>e</sup> sg. *srās* AS. issu de *\*srāk+s*, de *SRJ-* (sur lequel est faite la 3<sup>e</sup> sg; *ásrāk*). La solution *-rā-*, normale selon 26 dans *PRCH-* (*PRŚ-*), a pu s'étendre de *prāṣtum* et *áprāt* à *drāṣtum* et *ásrāk* et analogues. Mais l'origine première doit être phonétique.

Que *-ra-* substitué à *-ar-* (avec ou sans métathèse) entraîne devant consonne unique une tendance à l'allongement vocalique, on le voit par *BHRĀJ-* en regard de *\*bharj-* expliquant *bhārgas-*. Cf. aussi *prās-* AS. « débat » et indirectement *mārṣtu* précité < *mrāṣtu*.

**76.** Il y a renversement du support vocalique de la syllabe dans le groupe *-īv-* des racines 69 n. 2 : ainsi *dyūtá-* AS. de *DĪV-*. De même, de *dyú-* (*dív-*) « ciel; jour » on forme *dívam/ dyúbhis* et analogues selon 39 (en composition, 165).

1. Plus inattendu (étant après voyelle) le cas de *devāvī* « qui satisfait les dieux », avec l'Ac. °*vyām* VSM., mais °*yūvam* VSK. (d'après RS. *devayū-* ?) ; ibid. encore *ukthavyām* / *yūvam* « qui agrée l'hymne ». Aussi dans *RUDH-* employé comme var. de *VRDH-* 58; dans *parihvī-* « dommage » (qui se conforme à *hvārate*) opposé à *parihrūt-* « qui endommage » (conforme à *hruṇāti*); enfin (var. du précédent) °*dhvī-* / *dhrūt-* « qui corrompt », tandis que les formes verbales utilisent le thème *dhūr(v)-* cf. 325. La tendance générale de tous ces faits est: la première semi-voyelle a la forme consonantique, la seconde, la forme vocalique.
2. Dans *vṛṇōti* / *ūrṇōti* (*ū* selon 37), cette seconde forme a été contaminée sans doute par *vṛṇōti*, éventuellement par *urū-*. Une interversion complexe est celle d'AS. *arṇavat* V 2 8 = *avṛṇot* RS.
3. Variation *la* / *al* dans *glāhā* « coup (aux dés) » (= \**grahā*) / *gālhā* AS. VI 22 3 (cf. les mss et l' APr.); *lh* / *hl* dans *bālhika-* AS. n. de peuple/ *bāhlika-* (mss et paipp.).

**77. Haplogie.** - Les variations entre mantra et l'interprétation même des textes font apparaître des cas assez nombreux, plus ou moins assurés à vrai dire, d'haplogie (haplographie). Ainsi *kānikrat* (hapax IX) pour *kānikradat* de *KRAND-*, *pāvīravān* (X) éventuellement pour \**pāvīrava-vān* « armé de fer », *śevāra-* (*śevr̥dha-* ?) pour *śevavāra-* « trésor », *irādhyai* (I) pour \**iradhadyai* « se laisser gagner », *viśvasuvidas* (I) pour \**viśvavasuo* « qui procure tous biens »; peut-être *vanta* 325, *cākantū* (I) pour \**cākanantu* de *KAN-*, *śūraṇa* (I) pour \**sūrarāṇa-* « ayant joie (à combattre) des héros ». D'un mot à l'autre, *apāvṛk tāmaḥ* AS. XIII 2 9 pour \**apāvṛkta t̄* et v. d'autres cas sous 463, ainsi que *vāsyas̥ti-* sous 140, *-tavaī* sous 91. Il y a comme on voit des formules diverses; une majorité de termes rares. En outre, des haplogies ont été présumées où il paraît manquer un mot identique à un mot contigu, mis à une autre forme casuelle, l. cit.

1. Plusieurs finales d'I. sg. en *-yā -tā* s'expliquent par haplogie 268; ibid. un D. en *-ai*; cf. encore 275 et 284. Le verbe ne paraît pas fournir des cas similaires.
2. Il y a (inversement) dittologie dans *girvavāhaḥ* SS. I 68 = *girvāhaḥ* RS. « auquel on apporte le chant »; éventuellement dans *nanā-* *nam* (X) « diversement », *mamat* 280.

**78. Dissimilation.** -Hors les cas déjà notés (cf. particulièrement 50 55 n. 2 56 n. 66 67 68 bcd 72 n. 2 74), le plus notable (s'il pouvait être considéré comme sûr) serait celui de *kṣumānt-* « riche en bétail » *purukṣū-* « id. » (161) à rapprocher de *paṣū-* « bétail » (20) avec dissimilation de *p* devant *m* ou après *p*.

On peut encore évoquer *yāvat-* « richesse en céréales » et *kāṇvamant-* « accompagné des Kaṇva » en regard des nombreux dérivés en *-avant-*; *pāliknī-* 233. Autres faits 99 100 121 n. et particulièrement dans la flexion nominale.

**79. Assimilation.** - Hormis le cas de *-nn-* provenant de *-dn-* 46 n. 2, il n'y a normalement pas d'assimilation à l'intérieur du mot pour des occlusives appartenant à des classes différentes, cf. 17. Des mantra vulgarisants donnent *ch* (cf. 57) pour *ts* et analogues, ainsi *abharchata* du ms kaśmīrien des Kh. = *abhartsata*; *uchāntu* AS. III 12 4, prob. pour *ukṣāntu* de *UKṢ-*, que pose le paipp.; *ṛchāra-* AS. en face de *ṛtsara-* paipp. « paturon ».

1. Autres cas d'assimilations de type prākritique, notamment en *-tt-* : *vīviktyai* TB. / *vīviiktyai* VS. XXX 13 « discrimination »; *nuttā* KS. VII 12 pour *nyuptā* Ap. « répandu »; mais *prasaktāḥ* AS. et *°saptāḥ* TB. sont des hypersanskritismes pour *prasattāḥ* V 60 1 « assis »; *jj* dans *ujjeṣṭī* VS. XVII 85 « victorieux » a été refait pareillement en *ūrjiṣṭī* Āp. et ailleurs. Il y a quelques cas de gémiation d'une consonne située devant *r* ou *y*, par absorption de ceux-ci, type TB. *khillé* = *khilyé* RS. Semi-assimilation de *dy* en *yy* dans *yyut-* AS. MS. variante de *DYUT-* (et cf. *yyotis-* « éclat »); inversement, *yyām* authentique AS. V 13 6 = *dyām* Hir.
2. Accommodation de nasales 66 (*ganīganti* 354) · de sifflantes tout au moins de *s* + *c* en *śc* dans *vṛṣcāti* / *°vraskā-* 7i; dans *sāścati* 20.

**80. Syllabe.** - La coupe de la syllabe (*akṣara*) se place, d'après les théoriciens, après la voyelle; seule la consonne de pause appartiendrait à la syllabe précédente. Toutefois, en cas de groupe de consonnes, il y a hésitation. RPr. coupe (quand la seconde consonne est *r*) *pit/ré* ou *pi/tré*; quand la seconde est *y*, *á/dhya(kṣa-)*; mais en général la syllabe se termine avec la première consonne. S'il y a trois consonnes et que la dernière soit une sifflante ou une semi-voyelle, la coupe est devant la seconde (TPr.).

Il y a des règles spéciales pour les fausses gémées 17 : on tend à considérer comme fermée la syllabe antérieure, autrement dit à couper *put/trám*, mais, si la gémée est en seconde place, *ár/ttha-* ou *ártth/a-* RPr. L'anuvāra, le visarjanīya, la svarabhakti selon RPr. appartiennent à la syllabe antérieure; il y a flottement dans les yama 14.

**81.** La théorie distingue les syllabes lourdes (durant deux mores): celles où la voyelle est longue ou nasalisée ou suivie de deux consonnes. Et les syllabes légères (une more), à voyelle brève suivie de consonne unique. Certains enseignent qu'une syllabe avec consonne + voyelle brève ou longue est moins légère ou plus lourde qu'une syllabe consistant en une voyelle seule.

Le mètre confirme certains cas de synérèse pour deux syllabes consécutives, la première (qui est en même temps la première du mot) étant à voyelle *u* (*i*): *tuvidyumnāsya* VI 18 12 « à l'éclat puissant », *purāṇdarām* VIII 61 8 « briseur de forts », *divī* VIII 3 21 IX 97 26 « ciel », *duhitā* IX 113 « fille », *pūruṣa-* passim « homme » (à lire *\*pūrṣa-* cf. 43), éventuellement *iyām* 34 n. Mais plusieurs cas sont passibles d'autres explications.

## IV.- ACCENT

**82. Notation.** — Seuls parmi les mantra notent l'accent (svara) ceux qui sont combinés en Saṃhitā (y compris TB. et TĀ. comme prolongement de TS., ainsi que MP.) ou qui sont englobés dans des textes de prose accentués (ŚB., y compris BĀU.). Toutefois les mss accentuent, sans constance, des mantra figurant dans des textes transmis sans accent, et jusqu'à des textes du rituel domestique. Le paipp. n'est que sporadiquement accentué; de même la Kap. La tradition s'est affaiblie sans aucun doute.

La notation est variable et cette variation a retenti à tort sur notre interprétation même de l'accentuation védique. Elle est peu rigoureuse dans certains textes, comme AS. MP., et déjà dans plusieurs Vāl. de la RS.

**83. a)** Le système le mieux établi est celui de la RS., que suivent VS. AS. TS. et apparentés; la Kap. englobe des traits émanant de MS.-KS. ci-dessous. Il consiste à entourer la syllabe portant l'aigu (udātta) de deux traits, l'un horizontal sous la syllabe (« grave », anudātta) précédente, l'autre vertical sur la syllabe (svarita « enclitique ») suivante : *agnayé* = *agnáye*. Logiquement, le svarita « indépendant » (ou issu du saṃdhi 92) est noté de la même manière, *vīryām* = *vīryām*. Des udātta successifs au début d'un hémistiche restent sans notation (notation négative), tandis que des anudātta en même position le sont par le trait souscrit : ce trait fait défaut, en revanche, aux anudātta intérieurs (autres que celui qui précède, comme on vient de voir, un udātta ou un svarita indépendant) : ainsi *agnim īle purohitam* = *agnim īle puróhitam* I 1 1. Il n'y a pas de séparation accentuelle entre les pāda, sauf à l'hémistiche.

1. Pour éviter qu'un anudātta venant après svarita, n'étant pas marqué, soit pris pour un udātta, on place entre eux deux, avec la double notation tonique, un chiffre 1 ou 3 suivant que la voyelle est brève ou longue (c'est le kampa 85), ainsi *apsv<sup>1</sup>ántaḥ* = *apsv àntáḥ* I 23 19, ou bien *kve<sup>3</sup>dānīm* = *kvédānīm* I 35 7.
2. Il y a des particularités dans VS. (M. et K.) en ce qui concerne le svarita indépendant, VSM. notamment note - pour le svarita et ω pour l'udātta qui suit. Flottement dans AS.- Śaunaka qui utilise en général un signe s (ou un cercle souscrit ◌) et se rapproche ainsi de 84 b.

**84. b)** Un autre procédé est celui de MS. KS. (analogues, paipp. et le ms. kaśmīrien de RS.) : l'udātta est noté par un trait vertical au-dessus ; le svarita indépendant, en général par - au-dessous ; toutefois, si la syllabe suivante est tonique, MS. inscrit un chiffre 3 et un trait horizontal, KS. un trait ou ^ . La notation du svarita enclitique est variable. L'anudātta devant udātta ou svarita est marqué en général par un trait horizontal, ou bien (paipp. et KS.) par un trait vertical souscrit. Le pdp. de MS. suit l'usage rgvédique.

c) Dans la SS., la notation est chiffrée : les chiffres suscrits 1 2 3 (selon les habitudes du chant) indiquent respectivement udātta, svarita enclitique, anudātta ; 2r, le svarita indépendant ; il y a diverses autres particularités.

d) Les mantra de ŚB. (et ceux de quelques autres Br., incidemment) suivent l'usage de la prose environnante en notant l'udātta par un trait horizontal souscrit (le dernier seul de deux ou plusieurs udātta successifs étant ainsi signalé), tandis que le svarita indépendant (ou né du saṃdhi) reporte cette notation sur la syllabe antérieure.

**85. Nature de l'accent.** — L'accent est un ton de hauteur, de nature semi-musicale (certaines Śikṣā chercheront des corrélations entre le ton et les notes de musique, cf. déjà RPr. XIII 44). Il frappe une syllabe de chaque mot; d'après RPr. il porte sur la voyelle mais appartient à toute la syllabe.

Cet accent est normalement l'udātta ou ton « élevé », à « tension » (āyāma). Les syllabes voisines sont rejetées à l'état « grave », avec relâchement » (viśrambha), et dites anudātta « non-élevé » : on parle aussi de « perte de ton » (nighāta), ce que certaines Śikṣā distinguent de l'anudātta conçu comme un ton positif. La syllabe précédant l'udātta paraît avoir été la plus basse (anudāttatara). Celle qui le suit est dite svarita par ākṣepa ou « étirement » : c'est le svarita « dépendant » ou « enclitique », lié à la précédence d'un udātta dans le texte écrit. Mais un petit nombre de mots possèdent, au lieu d'udātta, un svarita dit « indépendant » (nitya ou jātya) : il consiste comme le précédent en une combinaison d'un udātta (selon RPr. le début en est même plus haut que l'udātta) et d'un anudātta (mais « perçu comme un udātta », disent RPr. VPr.) : donc une intonation descendante ou ascendante/descendante.

1. Certaines Śikṣā connaissent 7 ou 8 sortes de svarita, RPr. 4, conditionnées par les faits de saṃdhi. Aujourd'hui le svarita est prononcé sur un ton plus élevé que l'udātta et, si la syllabe est lourde, il combine un udātta et un sur-aigu (udāttatara), ce qui attesterait un ton ascendant.
2. Un svarita suivi d'udātta ou de svarita subit une « dépression » (kampa) qui équivaut à un passage à anudātta ou plus bas encore; aujourd'hui le kampa sur syllabe lourde peut comporter jusqu'à 5 tons suivant cette ligne: ॣ<sup>1</sup> ॣ<sup>2</sup> ॣ<sup>3</sup> ॣ<sup>4</sup> ॣ<sup>5</sup>
3. Les anudātta succédant à un svarita sont dits pracita « accumulé » : ils sont assimilés à des udātta, sauf celui situé devant udātta ou svarita, qui demeure grave. La prononciation actuelle est variable, comme déjà l'enseignement ancien.
4. Sur les défauts inhérents à la prononciation de l'accent, v. RPr. : le svarita ne doit pas être prononcé avec emphase III 32.

**86.** La question est de savoir si l'udātta a été un ton « moyen » comme il résulte de l'enseignement ci-dessus rappelé, concernant le svarita; comme le confirme aussi la récitation moderne et comme enfin le laisserait supposer la notation



« négative ». Ou bien s'il a été un ton élevé, celui que postule la linguistique comparée et qu'implique le système des alternances. Il est difficile de trancher : une modification a pu se faire au cours de la tradition.

En fait, l'udātta coïncide en principe avec le degré plein des formations alternantes : sa présence ou son absence est une donnée morphologique. Peut avoir aussi valeur morphologique, la place de l'udātta indiquant qu'on a affaire à tel type de composé 156 ou de dérivé primaire 189 ou secondaire 219; à tel emploi adverbial, par rapport à l'emploi nominal correspondant 387 ; à telle valeur d'infinitif (type *bādhe* 369 et surtout type en *-use* ibid.) par rapport, également, à l'emploi nominal. Enfin il y a une certaine variation entre le masculin et le féminin 232.

A côté d'alternances toniques à valeur morphologique comme *āpas-/ apās-* 199, etc. (indirectement même, *pāśu-* nt. : *paśú-* m. « bétail »), qui ne sont d'ailleurs pas nombreuses, il y a quelques variations sémantiques : *jyēṣṭha-* « très fort » / *jyeṣṭhā-* « aîné » (aussi = *jyēṣṭha-*, notamment dans AS.); *turīya-* « quatrième » / *tūrīya-* AS. « quart »; *ārdha-* « côté » / *ardhá-* « demi » ; *kṛṣṇá-* « noir » / *kṛṣṇa-* n. propre ou n. technique; / *himá-* « froid » / *himā-* « hiver ». Il y a une certaine tendance à affecter le ton radical à la valeur substantive ou à l'emploi nt. (opposé au m.). Sans variation de sens, *vṛṣṭí-* / *vṛṣṭi-* TS. « pluie » ; *kṣāpāvant-* / *kṣāpavant-* « protégeant la terre » ; *abhriya-/ abhriyá-* 229 : *antamá-/ ántama-* 220 et cf. 219.

**87-** Le ton affecté à un suffixe ou à une désinence dissyllabiques porte en général sur la première syllabe desdits suffixe ou désinence (barytonèse), toutefois les exceptions sont nombreuses, surtout dans la dérivation primaire. Les déplacements de ton, partant de l'élément alternant (qui se trouve être toujours l'élément prédésinentiel), conduisent, aux formes « faibles », vers la désinence; on trouve pourtant, dans les formations (verbales) redoublées, un autre déplacement qui mène de la syllabe redoublante à la désinence.

Hors de toute alternance, le ton tend à frapper la syllabe redoublante là où il y en a une; aussi, en dérivation secondaire, la syllabe initiale si elle est renforcée. Une autre tendance, plus fréquente, pousse vers l'oxytonèse.

Dans les thèmes à alternances vocaliques, l'alternance tonique ne joue en règle générale que si, au degré plein, la syllabe affectée par l'alternance porte le ton. Et encore, tout au moins dans les noms, plusieurs monosyllabes « alternants » ainsi que les dérivés en *-vás-* *-vánt-* (*-mánt-*) ont le ton immobile ; les dérivés en *-án-* et *-tí-*, les participes en *-ānt-* l'ont partiellement. Inversement des noms sans alternance peuvent avoir (conservé ?) une mobilité accentuelle 240.

Il faut distinguer d'avec cette mobilité morphologique le glissement mécanique du ton qu'on observe chez certains oxytons quand la voyelle devant porter le ton

se trouve consonantifiée, cf. 239 c. Il y a un glissement de ton analogue, pour les mêmes séries, devant certains suffixes secondaires 219 (*agnimánt-* AS. « pourvu de feu ») ou devant un membre ultérieur 156 (*puruvāra-* en face de *purú-* « aux dons nombreux »).

Dans le verbe (310) l'alternance tonique suit fidèlement l'alternance vocalique ; rarement elle fait défaut, et plus d'une fois elle est présente là où aucune variation dans l'aspect de la voyelle n'apparaît. Dans les formations modales, la répartition est souvent flottante, en raison de certaines tendances contradictoires ou d'incertitudes morphologiques. Certains éléments, l'augment toujours, le redoublement souvent, attirent le ton.

**88- Mots sans accent.** — Certains mots sont ou peuvent être atones.

a) Ce sont pour la plupart des enclitiques de mot ou de phrase.

A savoir :

a') des pronoms comme *mā* 280, le thème *tva-* 291, caractérisés par l'absence de valeur emphatique ou déictique, par l'absence d'emploi sujet (sauf dans *tva-* occasionnellement, et dans *sama-* 291) ; ils ont en partie des doublets toniques, mais sous un aspect différent : ainsi *mām* « moi », ou avec un sens différent, *samā-* « même », homonyme de *sama-* « quelque » ;

b') certaines particules (sans doublets toniques), en partie d'origine pronominales, situées de préférence soit à la seconde place du pāda ou de la phrase, comme *u* ou *gha*, soit après le mot sur lequel elles portent, comme *ca* « et », *vā* « ou ».

La tonicité n'est pas nécessairement un signe de force ; elle permet seulement aux mots qui en sont pourvus de figurer en première place (s'il n'y a pas d'entrave par ailleurs), tandis que les mots atones n'y peuvent prétendre.

b) Les préverbes en proclise, c'est-à-dire faisant corps avec un verbe tonique (ou, éventuellement, avec un préverbe tonique lui-même appuyé sur le verbe). Malgré l'atonie, ils peuvent être en première place (le cas est rare d'ailleurs, sauf avec les formes impersonnelles du verbe où le préverbe n'est plus qu'un préfixe accolé).

c) Le vocatif intérieur, par opposition au V. initial (c'est-à-dire figurant en tête de pāda ou de phrase, ou après un autre V. initial), lequel est tonique. Il y a flottement pour l'épithète (intérieure) d'un V., suivant qu'elle est sentie ou non comme un élément indépendant. Un G. (intérieur) régime du V. perd le ton : *sūno sahasaḥ* (début de pāda) (ou : *sahasah sūno*, *sūno sahasah*, intérieur du pāda) « ô fils de la force ! » (mais *sahasah sūno* en début de pāda, naturellement).

Le ton du V. est uniformément sur la syllabe initiale (sur le V. de *dīv-* v. 92).

**89. d)** Le verbe intérieur (dans les formes personnelles) est atone en principe, par opposition au verbe initial (de pāda ou de phrase, ou succédant à un V. initial). C'est une extension de l'atonie qui d'abord frappait le verbe-copule.

Toutefois, seul est privé de ton le verbe de phrase non subordonnée. La subordination implicite, la séquence d'un second verbe créant antithèse, le soulignement par la particule *id* (y compris *kuvíd*), *caná* (ou, isolément, par telle autre particule insistante), entraînent constamment ou fréquemment la tonicité du verbe; certains emplois toniques en phrase non subordonnée, ou atones en phrase subordonnée, demeurent malaisés à interpréter. La tonicité du verbe s'explique par la montée de la voix qui signale le terme de la protase; elle a été ensuite généralisée aux cas où le verbe n'est pas final de proposition ou que la subordonnée suit la principale.

e) A l'intérieur du pāda, les formes obliques du pronom à- 286 sont également atones ou toniques selon leur valeur, cf. 401.

f) la négation *ná* devant la particule *hí* est atone même en position initiale (mais SS. a toujours *ná hí*) ; de même *nanú*. C'est un cas de proclise ;

g) *yathā* (en fin de pāda) au sens de « comme » (accompagnant une proposition comparative réduite en général à un nom) est atone, par influence probable de *iva*; quelques flottements.

**90.** Il est enseigné par VPr. que « dans l'acte », c'est-à-dire « au cours du sacrifice », les mantra (sauf quelques exceptions) sont prononcés en « monotonie » (*tāna*, *ekaśruti*). VPr. ajoute toutefois que les yajus peuvent se prononcer avec les accents. Certains admettent aussi la « monotonie » dans la récitation faite aux fins d'enseignement. Des modifications toniques pour les syllabes à svarita seront enseignées (Pāṇini, Kātyāyana) dans la formule dite Subrahmaṇyā.

**91. Mots à double accent.** — Quelques mots longs, notamment des composés à désinence du membre antérieur maintenue 156 (d'autres encore, notamment dans le mss kaśmīrien de RS., dans les mss d'AS. et ailleurs), portent un second udātta séparé du premier par une syllabe au moins et peut-être moins nettement articulé que le premier; il y a jusqu'à trois udātta dans *Indrā-br̥haspātī* « Indra et Br̥haspati ». Un cas spécial est celui des infinitifs en *-tavaí* où l'oxyton se surajoute au ton radical (ou au ton préverbal s'il y a un préverbe), type *étavaí* de *I-*, *ápabhartavaí* de (*ápa-BHR-* : le double ton résulte de la forme ancienne *\*-tave vai* ou *\*-tave vā u*, contractée par haplologie. Sur le cas de la pluti, v. 93.

**92. Mots à svarita.** — Un petit nombre de mots ont pour accent, non l'udātta, mais le svarita 85. En fait, le svarita (hormis les faits dus au sam̐dhi) n'apparaît que sur une syllabe comprenant un *y* ou un *v* suivi de voyelle, où le *y* ou le *v* est à résoudre en *ív* (*úv*) selon 34. C'est, à savoir, essentiellement dans les thèmes oxytons en *-ī-* *-ū-*, dans les suffixes secondaires *-ya-* (après consonne, 229), dans *-tavyà-* 367, dans les mots isolés *kvà* « où? » et *svàr* « ciel » et quelques autres. Noter le V. sg. de *dív-* « ciel; jour » où le ton *dyaùs* (= *\*diyaus*) fait

concurrence à *dyaús* : *dyaús* marque la tendance à avancer l'*udā́tta* (comme on voit çà et là dans la finale *-yà-* remplacée par *-yá-*), mais il peut y avoir influence du N. (comme le montre le maintien de la désinence).

Si l'on s'attache à restituer les mantra dans leur forme métriquement correcte, on est amené à conclure que le svarita équivaut à un simple procédé de notation. Mais dans son essence et de par son origine, c'est un accent authentique, de type « circonflexe ». Seul, le svarita enclitique (qui n'est pas noté) est à considérer comme un raffinement des phonéticiens, sans valeur réelle.

Sur le svarita né du saṃdhi, cf. 115 118 120. Le tendance dominante, mais qui n'a pas été poussée jusqu'au bout, était de produire un svarita là où il y avait contact entre udā́tta et anudā́tta, ce qui est conforme à la nature même de ce ton (85).

**93. La pluti.** — La durée d'une voyelle peut s'étendre à trois mores (mātrā), rarement à quatre, par l'effet de la pluti ou « protraction ». La pluti frappe certaines syllabes, surtout des finales, au cours de la récitation. La RS. n'en a conservé, dans le texte écrit, que 3 exemples (au X), la VS. 7, l'AS. 15; elle est fréquente dans les Kh. et dans certains mantra tardifs. La nuance la mieux attestée est la délibérative (en phrase interrogative), *adhāḥ svid āsī́3d upāri svid āsī́3t* X129 5 « était-ce au-dessous, était-ce au-dessus? ».

La notation, se fait, comme on voit, au moyen d'un chiffre 3 postposé; la voyelle concernée s'allonge si elle était brève, la diphtongue peut se scinder (ainsi *e > e3* ou *ā3i*).

1. Noter l'interjection rituelle *vaú3ṣaṭ* = *váṣat* 100, sans doute d'après *śraú(3)ṣaṭ*, distorsion et brouillage de l'aoriste *śroṣaṭ*.
2. La syllabe plutée tend à recevoir un ton secondaire (éventuellement un svarita), ainsi qu'une nasalisation : *súśloká́3m* TS. ; le double ton de *prátyāñcā́3m* (mss d'As. XI 3 26) semble dû à la pluti.

L'école Kaulhuma (SS.) a une pluti après un svarita, *pāhyū́3ta* I 35.

## V. - FIN DE MOT

**94.** La fin de mot (anta) considérée en elle-même — ce qui pratiquement équivaut, hors du pdp., à la situation de pause (virāma, avasāna) — comporte des modifications qui sont en partie des conséquences du phonisme intérieur, en partie des développements ou des innovations dus à une certaine usure, à une tendance vers une prononciation fruste.

La situation de pause n'est pas commandée directement par la fin de la phrase. Elle dépend, dans les unités métriques (qui forment le gros des mantra), de la fin de la strophe. Forme aussi pause (même en cas d'enjambement) la demi-strophe ou fin du premier pāda pair (même si la strophe ne contient que 3 pāda ; cf. toutefois 111). Le RPr. connaît des pauses après 3 pāda dans des strophes à 5 pāda, et même dans des strophes à 4. — Durées diverses de la pause dans TPr. (ci-dessus 15). — Aujourd'hui on pratique une pause légère à la demi-strophe.

**95. Voyelles.** — Les voyelles ne sont en principe pas modifiées à la finale (où leur durée serait de deux mores d'après VPr., ce qui implique un [sur]-allongement). Théoriquement, elles peuvent être nasalisées RPr., mais cette nasalisation (raṅga), notée par l'anunāsika 12, ne s'inscrit en fait que :

a) pour les voyelles plutées 93 — c'est le seul cas qu'admette Śākalya chez RPr. ;  
b) dans la RS., pour un - *ā* final du pāda impair devant voyelle, surtout devant *e* - *o*, donc à une place de la strophe qui ne vaut pas d'ordinaire comme pause : ainsi *ghanenam •ékaḥ* I 33 4. Il s'agissait d'éviter l'hiatus, mais le phénomène est secondaire, car un saṁdhi authentique du groupe *upāsthā* + *ékā* (écrit *upāsthāṁ •ékā* I 35 6) eût été *upāsthāv ékā*. — Sur un raṅga analogue en saṁdhi, v. 115.

**96.** On doit considérer comme un traitement de fin de mot la représentation par *-ur* (*-ir* seulement dans la finale élargie *-ire* 3<sup>e</sup> pl. moyen) d'un *r* final, à savoir :

- a) dans la désinence *-ur* 3<sup>e</sup> pl. actif;
- b) au N. Ac. nt. des thèmes en *-(t)r-* (rare ; flottements 252);
- c) au G. Ab. sg. des mêmes thèmes (fréquent), où la finale de base était *r* + *s*;
- d) (selon 37) au N. sg. de quelques noms-racines sous l'aspect *-ūr* (*-īr*), avec il est vrai l'extension dudit aspect (ou de *-ur -ir*) à travers toute la flexion.

Le timbre *u* s'explique par l'affinité de la voyelle vélaire et de *r* cérébral. Bref, la finale *r* n'est attestée nulle part, sauf au terme d'un membre antérieur de composé (où *pitryāṅa-* est prob. à lire *pitriy<sup>o</sup>*).

**97.** Un autre traitement de fin de mot est la perte du second élément du groupe *-ai -au*, réduit par conséquent à *ā* : ceci se présente dans le N. sg. *sākhā* 266; partiellement dans le L. sg. des thèmes en *-i-* (*-u-*) et dans le N. Ac. duel animé (121 n. 236). Sur la finale *-ā* au parfait, 3<sup>e</sup> sg. actif, des racines terminées en *-ā-*, v. 335.

Le traitement,  $\bar{a}$  s'étend devant la désinence  $-m$  dans les formes  $r\acute{a}m\ g\acute{a}m\ dy\acute{a}m$  261 sq. ; cf. 28 fin.

Il faut joindre à ce traitement le cas des finales attendues  $\bar{a}r$  et  $\bar{a}n$ , qui sont également représentées par un simple  $\bar{a}$  dans le N. sg. (animé) des noms en  $-(t)r-$  252 et en  $-an-$  250 (éventuellement, dans le N. Ac. pl. nt. des noms en  $-an-$  ibid.). Les finales de N. sg.  $-v\bar{a}n$   $-m\bar{a}n$  des dérivés en  $-vant-$   $-mant-$  ont été protégées par la présence ancienne de l'occlusive finale.

1. Autre abrègement dans l'infinitif *gamádhye* 372 ; devant un  $-t$  final dans *ajayit* TS. de *Jl-* (pour  $*ajay\bar{i}t$ ), mais la forme attendue est  $*ajait$  [en fait,  $*ajais$ ] dont *ajayit* est une distorsion (4 n. 2) et a pu entraîner *dhvanayit* 358. Inversement, finales en  $-ait$  28 n. 2 ;  $\bar{a}m$  final et parfois  $\bar{a}s$  (devant initiale consonantique), au lieu de  $-am$  ( $-as$ ) dans la Kap.
2. Est-ce un traitement de fin de mot si la solution  $\bar{a}$  a prévalu sur la solution  $\bar{a}n$  dans le type  $j\acute{a}s\ j\acute{a}m$  « créature », comme degré faible des formations en  $-ani-$  ? C'est plutôt la solution normale (23) et d'ailleurs la plus facile.

**98. Consonnes.** — L'occlusive sourde (non aspirée) est le représentant des quatre modes articulatoires, encore que Gārgya chez RPr. enseigne la sonore. Ainsi *triṣṭúp* représente le thème *triṣṭúbh-*, n. d'un mètre. L'aspiration tombée se reporte éventuellement sur la consonne antérieure selon 47 49.

Maintien de l'aspirée au membre antérieur, dans *yudh<sup>o</sup>* (VII 18 24, très incertain) et prob. dans *nábhrāj-* MS. « roi des nuées ».

Il n'y a pas de gémiation selon 17, sauf chez APr. selon lequel il faudrait prononcer *triṣṭúpp* (III 26).

En ce qui concerne les lieux d'articulation, le traitement est plus complexe. Tout d'abord, les occlusives sont décrites comme « écrasées », c'est-à-dire réduites à l'implosion (*abhinidhāna* 14).

**99.** Ensuite, aucune palatale n'apparaît à la finale, puisqu'en vertu de 51 la palatale est une altération de la gutturale devant un phonème « palatalisant ». On a donc  $k$  pour représenter  $c\ j$  ou  $h$ , ainsi *arvdāk* de *arvāñc-* « tourné de ce côté », *ádhok* (imparfait 3<sup>e</sup> sg.) de *DUH-*. Dans la série 55, c'est la cérébrale ( $t$ ) qui prévaut comme représentant de  $ś\ j$  ou  $h$ , ainsi que de  $ṣ$ , ainsi dans les finales (peu nombreuses au total) N. sg. *vít* de *vís-* « clan », *ṣāt* de  $^{\circ}śāh-$  « qui l'emporte », *dvít* de  $^{\circ}dvīs-$  « qui veut du mal », 3<sup>e</sup> sg. *áprāt* de *PRŚ-*. A vrai dire on pouvait attendre ici la gutturale (selon 59) quand on était en présence d'une désinence  $-s$  (tombée 103) : à savoir, au N. sg. animé et à la 2<sup>e</sup> sg. des temps secondaires. Mais la cérébrale était à sa place devant un  $t$  (donc à la 3<sup>e</sup> sg.) et en outre elle permettait une meilleure différenciation des formes. En sorte que la gutturale a été évincée, sauf dans les quelques formes contenant un  $r$  ( $r$ ) où a prévalu le souci d'éviter une séquence de phonèmes cérébraux :  $^{\circ}spṛk$  (N. sg.) de *spṛś-* « qui

touche », *ásrāk* (3<sup>e</sup> sg.) de *SṚJ-*, et même *prá ṇak* de *NÁŚ-* 2 en face de *áṇaṭ*; aussi dans *dadhṛk* (m. et nt.) de *dadhṛś-* « hardi » et prob. dans *piṇák* (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sg.) de *PIṢ-* 65.

1. °*dvít* et *dadhṛk* précités sont les seuls mots à -ṣ final, avec *viprút* (ex. corr.) AS. XX de *viprúṣ-* 55 (et cf. 1. pl. *viprúdbhis* 136). Dans l'adverbe *sajús* (ou *sajúr*, *ū* selon 37), le nom-racine *jús-* est traité comme si la finale était -s; de même pour *VIṢ-* dans les 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup> sg. (*á*)vives, comparées à 2<sup>e</sup> sg. *vivekṣi* : ces formes trahissent l'influence des nombreuses finales en -is -us.
2. A la fin d'un membre antérieur, *ś* se maintient dans le terme traditionnel *viśpáti-* « chef de clan », d'où dérive, devant voyelle, *viśaujas-* 158.

**100.** Par dissimilation, on a le N. *paṣṭhavát* TS. « (bête) dans sa cinquième année » (de °*váh* cf. 59) et (devant la désinence -su) *anaḍút* 55. Dissimilation aussi dans *saṃśṛd* (devant désinence -bhis, cf. 68 b) pour *saṃśṛp-* YV. n. de divinités. La forme insolite *anuṣṭúk* pour *anuṣṭúp-* n. d'un mètre est également dissimilatoire : elle figure devant un *p-* TS. V 2 11 a (inversement *triṣṭúg* TS. IV 3 2 b figure devant un *g-*) et cf. 260. Ces faits semblent indiquer une certaine indifférence dans la position d'une occlusive en fin de mot : cette indifférence, jointe le cas échéant à des faits d'analogies, explique encore *sāviṣak* AS. VSK. pour *sāviṣat* VSM. de *SŪ-* (cf. l'échange *t/k* en certaines finales nominales 277 ou adverbiales 391).

1. Devant désinence -su : *prk-(śú)* SS. de *prt-* « combat » ; inversement *prayát(su)* TS. pour *prayákṣu* AS. de *prayáj-* « offrande ». Echange *d/r* dans *upadambṣar* MS. (aussi °*ṣag* Āp., °*ṣad* ailleurs) de *DAMBH-*, *atārīr* TB./ *atārīd* RS. I 32 6, etc. Cérébrale expressive dans *vāṣaṭ* et analogues 392.
2. Perte d'une gutturale finale dans *sabardhú(m)* (pour °*dhuk*) « qui se laisse traire toujours » ; *ásmṛtadhrū* « qui ne trompent pas l'attente » (?) est explicable par *DRUH-* ou par *DHRU-*. Perte de la cérébrale dans le N. *puroḍás*, de *puroḍás-* « gâteau » (analogie des finales en -as; d'où l'intrusion de *ḍ* en contre-partie du *t* final disparu). Perte de la dentale, dans N. *sadhamás*, de *sadhamád-* « qui boit avec », et peut-être *ṛṇayás* de °*yát* « qui fait rentrer la dette ».

**101.** Les nasales se conservent en principe. Seules entrent d'ailleurs en considération *n* et *m*, les autres étant conditionnées par le phonème qui suit (5); cependant *ñ* apparaît en finale dans quelques formes comme *sadrñ* « de même aspect » (= \**sadrñk* 103) N. sg. de *sadrś-*, prob. d'après le type *pratyán* 259. La nasale dentale échappe à la cérébralisation attendue par 64 : *rā-* *rán* de *RAN-*, *mṛnmáya-* 215 « d'argile » (cas rare); toutefois la MS. donne (devant voyelle) *trīñ* et *akṣāñ* (d'après *trīñi*, *akṣāñām*).

La nasale *n* se substitue à *m* (selon 66) dans les cas (rares) où un *m* en fin du radical était suivi d'une désinence dentale (-s ou -t) tombée selon 103 : ainsi *ájagan* (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sg.) de *GAM-*, *dán* (= \**dam-s*) de *dám-* « maison » RS. I et X (*pátir dán* = *dámpati-*, et *asyá... dán* 1 153 4); sans doute dans la désinence 3<sup>e</sup> pl. -*ran* (< -*ram-s* ou de -*ran-t*?), usitée à la pause ou devant occlusive, qui a pour doublet plus rare (devant voyelle et

v-, aux Livres I IX X) *-ram* 309 d'après les échanges *-an / -am* précités, auxquels sont à ajouter les fausses racines *ran- dan-* (I 174 2) instaurées en remplacement de *RAM-DAM-*.

1. Les finales pronominales *yásmin tásmin* ont sans doute un *-n* postiche 284; dans *túbhyam* « toi » *máhyam* « moi » *m* final est mobile comme l'indique la restitution fréquente *túbhya* (d'ailleurs attesté çà et là RS. devant voyelle) et *\*mahya*, même devant consonne, pour des raisons métriques. Eventuellement aussi *-dhva pour-dhvam* 324. Sur le cas de *asmáka(m) yuṣmáka(m)*, v. 132 n. 1.
2. Confusions *-m/-n* dans l'AS. notamment, v. II 29 3 c V 19 2 c VI 99 2b VIII 2 17 c XVIII 2 20 c XIX 28 3 d.

**102.** *y* et *v* ne figurent que secondairement (sous l'effet du *saṃdhi*) à la finale (prononciation, v. 7 n. t); *l* n'y figure jamais; *r*, qui y est assez rare, passe à *visarjanīya* (*ḥ*), ainsi que *s* (*y* compris le *s* qui devrait être cérébral selon les lois internes 63), lequel *y* est des plus fréquents. Ainsi l'on a *púnaḥ* de *púnar* « de nouveau », *mánaḥ* et *havíḥ* de *mánas-* « pensée » et *havís-* (*havíṣ-*) « oblation ». *r* se comporte donc comme un équivalent de *s*, autrement dit le passage à *ḥ* a dû se faire à travers *\*z* (*s* sonore). Quoi qu'il en soit, c'est là le traitement, qui souligne le mieux l'affaiblissement articulaire propre à la position finale.

Sur un traitement *t* (*t̄*) de *-s* final, v. 72 n. 1.

**103. Groupes de consonnes.** — Les groupes ne se maintiennent que si l'occlusive qui en forme le second élément (pratiquement en effet il s'agit de *-rk -rt*) appartient au radical, ainsi *várk* de *VṚJ-*. Une exception est *avarīvar* (d'où le pl. *avarīvur*, par haplogie) de *VṚT-*, où a pu agir l'influence de *VṚ-* 1 ; une autre exception est *suhār* MS. de *suhārd-* « ami » (devant *naḥ* écrit *ṇaḥ*) : mais *suhārt* AS., où d'ailleurs les mss ont en général *suhāt* (devant *t-*).

Partout ailleurs, c'est-à-dire dans l'immense majorité des cas, le second élément tombe (sur le cas de *-ñ[k]*, v. 66 n. 1), les deux derniers dans le cas de trois consonnes. Ainsi disparaissent après consonne l' *-s* du N. sg. animé, l' *-s* de la 2<sup>e</sup> sg. secondaire, le *-t* de la 3<sup>e</sup> sg. secondaire, les finales nominales et verbales à *-s* ou *-t* précédé de consonne. Mais la scansion longue de *kar*, aoriste de *KṚ-*, atteste le maintien obscur d'un ancien *-rt* (*-rs*, sous forme *-rr?*), bien que la consonne finale soit désinentielle; *dārt*, 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> sg. aoriste de *DṚ-*, est dû à l'analogie de (*a*)*vart* de *VṚT-*.

1. Pour des raisons de symétrie, la désinence de 3<sup>e</sup> sg. *-t* a été rétablie au lieu de *-s(t)*, soit là où *s* était affixal (*acait* — *\*acai-s-t* de *CI-1*), soit là où il était radical (*aghat* Kh. 144, 147, 150, aoriste de *GHAS-* avec intervention possible de 74); de même, *-r(t)* aboutit à *t* dans *ádat* V 32 8, aoriste de *DṚ-* (non de *DĀ-*). Parallèlement, à la 2<sup>e</sup> sg. des temps secondaires, *-k(s)* donne *-s* dans *ághanas* AS., de *BHĀÑJ-*; aussi *-t̄(s)* dans *ayās* de *YAJ-*; enfin *-kṣ(s)* dans *srās* AS.



(aoriste sigmatique) de *SRJ-*. Mais ailleurs la finale demeure ce que phonétiquement elle doit être.

2. Dans des noms (-racines), -s pour -ms (issu de ns) dans *mās-* « mois » et *mās-* « viande » (comparés à des formes indiennes ou extra-indiennes en nasale + s) peut à la rigueur refléter un degré différent d'alternance, cf. 258 c. On peut rappeler à ce propos le cas de *mandhātṛ-* 20 à côté de *me-dhā-* 27.

**104. Fausses divisions des mots.** — L'interprétation et surtout la comparaison des « variantes » révèlent d'assez fréquentes divisions erronées des mots dans le texte écrit : erreurs qui témoignent du caractère continu de la diction, du caractère secondaire de la graphie. Outre le cas de *ulokā-* 8, on peut signaler *ca rátham* I 70 7, lire *carátham*; *duchúnā minavāma* V 45 5, lire *duchúnām i°* ; *agnér ávena* 1 128 5, lire *agné r°*; *va yó* X 29 1, lire *vāyó* (avec le Nir.); *mā sakṛt* I 105 8 a été lu *māsa°* Nir. ; *sīmatāḥ NN.*, *sīm atāḥ* ibid. Enfin *māno rúhānā(h)* est prob. à couper *mānor ú°* I 32 8. Autres exemples dans les mantra tardifs, où les faits de ce genre abondent.

On a discuté la question si *iṣ-KR-* « mettre en état » serait une mutilation de *nīṣ-KR-*, à la faveur d'une forme équivoque telle que *āniṣkrta-?* De même *iṣidh-* 45, *iṣṭāni-* pour *\*niṣṭāni-* « qui s'étend » (?). Inversement, *niṣṭyā* KS. pour *iṣṭyā* X 469 2.

**105. Finales syncopées.** — Les progrès de l'interprétation ont fait abandonner, en partie, la croyance aux finales syncopées. Il demeure pourtant plusieurs cas où, jusqu'à mieux informé, on admettra encore qu'une syllabe terminale (de nom, non de verbe !) est tombée, surtout en fin de pāda : ainsi *sānu* IV 55 7, apparemment pour *sānuni*, ou bien *mānuṣā* II 2 9 pour *mānuṣāṇām*, *iṣṭé* I 143 8 et VI 8 7 pour *iṣṭébhīḥ*. Ce dernier cas est le plus sûr : il s'agit d'une séquence de finales en *-bhīḥ*, rompue par une réduction visant à économiser une syllabe : on peut considérer qu'il s'agit d'une haplogogie à distance. De même dans *triṣv ā rocané* I 105 5 « dans les trois espaces lumineux », *svayaśóbhīr ūtī* I 129 8 « avec des aides qui tiennent d'eux-mêmes leur éclat », *nāvyasā vācas* (passim) « d'une expression nouvelle ». Le mouvement se serait propagé de là à d'autres cas comme *vāyas* VII 97 1 pour *vāyase*, *rādhas* 119 4 pour *rādhasā*, *stavān* passim (pour *stavānaḥ* ?), ou à des jonctions où la forme syncopée précède la forme pleine, *devā ā mártyeṣv ā* VIII 11 1 « chez les dieux et les mortels » (contesté).

Incertain le cas de l'adverbe *mahás* « puissamment » qui pourrait suppléer *\*mahase*, etc. ; et celui de *nṛñ* (Ac. pl. de *rṛñ-* « homme ») qui est polyvalent et figure notamment là où l'on attend le G. pl. *nṛñām* ('*nṛñām*).

L'haplogogie rend compte de certains faits (77 n. 1 et 464), la syntaxe, de quelques autres (I 37 14 cité 396). A pu agir aussi la présence de doublets désinentiels comme *-ā/ -āni*, *-ās/ -āsas*, la flexion parfois inévoluée de l'épithète nt., etc. On ne rencontre

guère de faits de quelque probabilité après la RS. (citons *jīvan* pour *jīvantī* MB. I 1 6).

**106. Monosyllabes.** — Si les mots brefs surabondent dans les éléments invariants, dans les pronoms et mots accessoires, ils sont relativement évités dans les formes nominales et verbales. De là, notamment au N. sg., l'emploi fréquent d'un suffixe d'élargissement; de là aussi la présence de l'augment, qui ne sert visiblement qu'à étoffer une forme verbale. Les aoristes *bhúvas bhúvat ábhūt*, etc. doublent ainsi avantageusement *bhūs* et *bhūt* de *BHŪ-*; *dúr* de *DĀ-* est exceptionnel (*dām dās dāt* étant protégés par le dissyllabisme fréquent, selon 29), comme *sthāt* de *STHĀ-* ou *gmán* et surtout *gan* de *GAM-*, etc. D'autres monosyllabes se sont toutefois bien maintenus et la tendance au total n'est pas très poussée.

**107. Début du mot.** — Il n'y a guère de trait caractéristique de l'initiale, sinon le développement incident d'une semi-voyelle ou nasale : *iy- uv- an- (am-) ir- (ur-)* selon 32-37 ; la mobilité d'un *s-* devant occlusive 70 ; un allongement tel que *ānuṣák* « en consécution », ou la perte de *y* en tête du membre ultérieur (après voyelle) dans *prāuga-* « partie antérieure du timon ».

Il n'y a pas de géminées à l'initiale, sauf, théoriquement, celles selon 17.  
Cf. enfin les faits rappelés sous 123.

**108. Variations quantitatives.** — On trouve en fin de mot une longue suite de voyelles brèves allongeables, comme il en existe à l'intérieur du mot 41, mais les cas ici sont bien plus nombreux et plus souvent aussi notés dans le texte écrit, quoique sans rigueur. Ils sont également mieux dégagés des conditions phoniques. Ces allongements (cf. le terme de *sāmavaśa* des Pr.) pourraient être considérés comme des faits de *saṃdhi* au sens large du terme, puisqu'on ne les rencontre pas à la pause (ni même, sauf exception, en fin du *pāda* impair) et qu'ils sont commandés en grande partie par la structure de l'élément qui suit : la présence de deux consonnes ou éventuellement d'une syllabe lourde. Le principe en est en effet rythmique (dans les conditions dites 41), mais aux exigences du rythme se sont ajoutées des licences poétiques s'inspirant de simples avantages métriques. Ces licences elles-mêmes ont pu s'appuyer sur l'existence ancienne de doublets authentiques : car, si certaines finales sont rebelles à tout allongement, d'autres expriment de doubles possibilités sémantiques (ainsi les adverbes en *-tra* et ceux en *-trā* 389) ou plus souvent morphologiques (finales *-a -i-u* de N. Ac. pl. nt. à côté de *-ā -ī-ū*). La place du vers a une importance évidente : les diverses finales se comportent différemment aux mêmes places, les diverses places utilisent différemment une même finale : la place privilégiée de l'allongement étant la sixième des octosyllabes, la huitième et la dixième des hendéca-(dodéca-)syllabes. En outre, les voyelles allongeables sont longues à la deuxième place devant une troisième syllabe légère, brèves devant une lourde.

**109.** En allant au delà des indications du texte écrit, on peut poser les catégories suivantes :

- a) sont souvent (ou très souvent) longues les désinences verbales en *-sva*, en *-ma* (surtout au parfait), certaines particules comme *evá gha átha* ;
- b) longues ou brèves selon les convenances, l'impératif en *-a* (désinence zéro), les finales verbales en *-ta -tha* et *-tana -thana*, la particule *sma*;
- c) plutôt brèves les particules *nu su tū* ainsi que *hí* et *u* isolés (mais *nahí nú*, *ū śú* et analogues); les adverbes dissyllabiques en *-u*; les invariants *adyá*, *ádha*, *yádi*;
- d) surtout brefs les impératifs en *-dhi -hi*, sauf *śrudhí śṛṇudhí* de *ŚRU-* et quelques autres, arbitrairement; les cas directs du nt. des noms en *-an-*; l'I. sg. en *-ena*;
- e) brefs sauf exceptions le G. sg. *-asya*, le L. sg. *-i* (sauf le type *tan(ú)vī* 265), la 3<sup>e</sup> sg. du parfait en *-a*, le V. sg. en *-a*;
- f) ne s'allongent jamais les finales verbales en *-i* (autres que l'impératif) et en *-u*, sauf l'hapax *rakṣatī* II 26 4; le D. sg. en *-āya*; l'enclitique faible *iva* et plusieurs formes analogues (mais cf. *gha* ci-dessus a). Au total les invariants sont les plus mobiles, le verbe plus mobile que le nom, sans doute parce que les finales verbales contiennent une proportion plus forte d'anciens invariants.

Les finales d'absolutif en *-(t)yā*, l'I. sg. en *-tī*, la particule *áchā*, tout en se présentant dans des conditions apparemment analogues à celles sous *a*, sont en fait des cas de longue normale, linguistiquement justifiable, et susceptible d'abrègement en position rythmique favorable ou indifférente (*-tī* en fin de *pāda* 271). Il faut distinguer l'abrègement en cas d'hiatus 115 sqq. ; et celui d'un *-ā -ī* du V. du., 236 et 267.

**110.** Après la RS., les faits disparaissent ou deviennent mal discernables. On s'achemine vers un état stable de la finale, fixée en général sous la forme brève, que dès l'origine le pdp. rétablit normalement. Il n'est pas certain qu'on doive reconnaître des quantités intermédiaires (« presque brèves », « presque longues », etc.) qui aboutiraient à légitimer linguistiquement en quelque sorte ce qui n'est qu'une somme de tendances peu cohérentes de la part des *r̥ṣi*.

En composition, il y a un allongement à la fin du membre antérieur, dans des conditions intermédiaires entre celles ici décrites et celles sous 41 ; cf. 165. En dérivation secondaire, 215.

## VI.- SAMDHI: LE SAMDHI DES VOYELLES

**111. Généralités sur le saṃdhi.** — Les fins de mot ainsi définies sont sujettes à des modifications nouvelles lorsque, dans une phrase continue (saṃhitā), elles se trouvent en présence d'un autre mot. C'est ce que les Pr. appellent saṃdhi ou « jonction ». Le saṃdhi a lieu entre les pāda d'un même hémistiche (cf. 94), même si une phrase nouvelle commence à l'intérieur du pāda. C'est la contrepartie de la pause. Toutefois la restitution du texte primitif permet de voir qu'il y avait à l'origine pause au terme de chaque pāda, et que ce traitement a été masqué par des saṃdhi parfois plus stricts même qu'à d'autres places (cf. VII 33 3 a VIII 9 9 c IX 98 3 a), ou dont l'irrégularité trahit un ancien flottement. Tout début de pāda (impair) compte pour début de phrase, sans que toute fin du pāda précédent vaille comme finale absolue.

1. D'une manière générale, la liberté a été plus grande que le texte écrit ne le laisse présumer. On trouve des variations d'un ms à l'autre, d'une école à l'autre, notamment en ce qui concerne le traitement des nasales et de *s* + consonne. L'écriture grantha a favorisé, dans les sources du Sud, des incorrections.
2. Le lien syntaxique entre deux mots joue quelque rôle pour l'application du saṃdhi : *ná* négatif contracte avec la voyelle qui suit, *ná* comparatif (enclitique,!) le fait rarement; les particules enclitiques provoquent parfois des saṃdhi plus étroits avec le mot précédent que ne le ferait une initiale quelconque, cf. 129 130 132 n. 1 140 142 143 149 151. En revanche, la jonction peut être moins soulignée pour certains monosyllabes (non enclitiques ni proclitiques) ou plus généralement pour deux mots associés par l'effet du hasard. Il y a des aspects de saṃdhi propres à la particule *iva* 123.

La coupe (ou : césure) entraîne quelque relâchement du saṃdhi, cf. VI 47 27 a VII 50 3 b VIII 101 16 c, etc. ; les cas d'hiatus possible sont plus nombreux à cette position. Notons enfin que bien des « règles » de saṃdhi résultent d'une normalisation corroborée par renseignement des Pr., mais que les mss sont souvent fort libres. Cette remarque s'applique plus particulièrement à *-h* (c'est-à-dire *-r* ou *-s*) final devant voyelle; à *-s* devant sifflante.

**112.** La position de saṃdhi vaut par extension :

- a) pour la finale d'un membre antérieur de composé, sauf exceptions, cf. 164;
- b) pour la finale du thème devant certains suffixes secondaires (exceptionnellement devant un suffixe primaire), cf. 190 215;
- c) normalement, pour la finale du thème nominal devant les désinences en *bh-* et *-su*, désinences que les grammairiens classiques appelleront pada ou « mot ». On a vu par avance des exemples de cette extension 46 b 55 n. 2 72 n. 1 100 n. 1.

1. Ces phénomènes sont soulignés par l'emploi de l'avagraha ou « (signe

graphique de) séparation » dans le pdp. ; le mot désigne aussi le premier élément ainsi séparé; les mots affectés de l'avagraha s'appellent avagrhya, les « non séparables », anīngya.

2. A aussi un avagraha la particule *iva* 123, parce qu'elle est considérée comme membre ultérieur de composé en raison de certaines particularités phoniques, cf. TPr. IV 39 VPr. V 18. En outre, quelques dérivés primaires; les mots répétés. D'autres mots se signalent à la fois par l'avagraha et par *iti* (ce sont les *parigrhya*). Il y a d'ailleurs des divergences entre les divers pdp.
3. Sur un fait « intérieur » résultant du saṃdhi, v. 46 n. 2.

**113.** La restitution syllabique et quantitative de la RS. laisse émerger des saṃdhi plus forts (ou moins normaux) que ceux que présente le texte écrit; plus souvent encore, des cas de non-jonction (asaṃdhi). Ainsi l'hiatus (vivṛtti, padavṛtti, vyūha) est un fait assez rarement écrit, mais qui se laisse souvent rétablir, notamment à la fin du pāda impair. Ici, plus qu'en aucun autre domaine, la rédaction a normalisé d'après les usages ultérieurs. Les choses vont se régularisant après la RS.

1. Sur la durée de l'hiatus, v. 15.
2. Le sentiment de la continuité de la diction, joint à l'application (inverse) des faits décrits 34, amène des graphies comme *viliptyá* AS. XII 4 44 = *viliptí yá*: ceci se passe notamment à la jointure d'un composé et après voyelle brève. Ainsi encore dans *hāryojana-* = *hāri-y°* Kap. III 9 et passim « relatif à l'attellement des alezans », *vyòman-* « firmament » (et *vyùnoti de vi-YU-*), *nyèmuḥ* TS. de *ni-YAM-* (et *vyāmá-* AS., mesure de longueur), *paryanti* paipp. ad I 1 1 de *pari-I-*, *vyoni-* (ex corr.) paipp. ad I 11 5 (cf. *syoná-* 45), *anvartití-* (et AS. (*ánvartiṣye*) « qui accompagne », de *ánu-VRT-* [Inversement, *ni yán* AS. VI 49 3 pour RS. *nyàñ*]. D'autres formes sont à restituer d'après le témoignage du mètre.

**114.** Le saṃdhi tantôt développe, tantôt restreint le phonisme intérieur. L'influence de la forme de pause a été sensible. Un trait notable est la sonorisation des sourdes en présence de toute sonore, alors qu'à l'intérieur du mot le phénomène n'a lieu que devant une consonne 46. D'autres traits sont l'élimination de certains hiatus, l'accession de nombreux *-o* en finale, divers faits d'accommodation parfois subtils, renforcés par la minutie des prescriptions théoriques.

Mis à part l'allongement 108, qui n'est pas proprement un fait de saṃdhi, les voyelles finales demeurent inchangées devant une consonne. Il n'y a pas de cas sûr, ni même probable, d'abrègement devant consonne double (on a cité *máhi* pour *\*mahī* devant *dyāvā°* X 93 1).

Devant une voyelle, il faut distinguer plusieurs types de traitement :

**115. Contraction.**— Devant une voyelle similaire, un  $-ā$   $-ī$   $-ū$  se contractent (praśliṣṭa-saṃdhi) presque toujours, du moins dans le texte écrit, ainsi *ihāsti* = *ihā asti*. La contraction est commune aussi dans le texte restituable, sauf pour des monosyllabes comme *nā* « comme » (enclitique, 111 n. 2) *vī hī*; sur *sā*, v. 139. Cependant  $-ā$  reste en hiatus çà et là, même dans le texte écrit, soit par fausse interprétation (*manisā agniḥ* I 70 1, pdp. -  $ā$ , en fait  $-ā$  [ $h$ ]), soit par chute préhistorique d'une consonne (ainsi le N. f.  $-ā$ , écrit  $-ā$  dans le pdp., émane éventuellement de  $-ās$ , d'où l'absence de saṃdhi). S'il y a hiatus, il y a d'ordinaire nasalisation (par l'anunāsika), qui sert précisément à éviter l'hiatus apparent (comme l'anunāsika en fin de pāda 95 b, qui peut-être est à l'origine de celui-ci). Les rares  $-ī$   $-ū$  en hiatus s'abrègent,  $-ā$  restitué (dans *puruhūtā* [finale de duel] *adyā* VI 63 1) est bref (texte écrit  $hūtādyā$ ).

L'élision est exceptionnelle: *nā 'si* MP. I 13 9; sans doute *nāry' āpāmsi* I 85 9 VIII 96 19 = *\*nār(i)yāpāmsi* « œuvres viriles » (cl. VIII 93 I); *agni 'dh-* (ou *agni- 'dh-*) « boute-feu » (sur *samidh-*; le mètre postule parfois *\*agnīdh-*, attesté d'ailleurs VS.); *śrut'-ārvan-* n. propre.

Au point de vue accentuel, la contraction d'un  $-ī$  final devant atone donne un svarita (appelé praśliṣṭa), qui est attesté au moins dans RS. AS. et enseigné par Śākalya. Ainsi *srucīva*  
= *srucī iva*; flottement dans *vīta/ vīta* X 14 9 (ce dernier confirmé RPr.) = *vī ita*. De même pour  $-ū$  final selon TPr. En revanche, un  $-ā$  final se maintient : *āgāt* =  $ā$  *agāt*.

**116. Diphtongaison.** — Il y a diphtongaison d'un  $-ā$  devant  $-ī$   $-ū$   $e-$   $o-$  ( $ai-$   $au-$ ), ainsi *pitēva* = *pitā iva*, ou bien *ōbhā* =  $ā$  *ubhā*. Ce type de saṃdhi s'appelle également praśliṣṭa.

1. Occasionnellement, un  $-ā$  devant  $-ī$   $-ū$  aboutit à *ai au* par l'effet d'une accommodation récente (dont il y a traces aussi à l'intérieur 28 n. 1): *turjauhī-* YV. « (bête) en sa quatrième année », de *turya-* + *uhī-* 259. A l'inverse, on a l'aboutissement *e* (au lieu de *ai*) quand, dans le contact  $-a e-$ , l'initiale appartient à la particule *evā*, ou encore dans *kvēṣyasi* MP. II 22 5 = *kvā eṣyasi*. Autrement dit, c'est l'élision d'un  $-a$  final (faible) qui a prévalu, comme dans *urvyūti-* « qui protège au loin » (sur *urv' [i]yā* plus vraisemblablement que sur f. *urv' ī*) et très probable dans *gavyūti-* 31 (qui doit d'ailleurs avoir influé sur l'hapax *urvyūti-*, comme *bhar' iṣā-* « désireux de butin » a été refait sur *gaviṣā-* « désireux de vaches »). Quelques autres cas douteux dans RPr.
2. Le groupe  $-ā$  final- +  $-ā$  (particule) +  $-ī$  initial produit un saṃdhi, qui semble artificiel, en  $-e-$  : *indrēhi* « ô Indra, viens » (on attend *\*indrāhi*); l'intermédiaire probable est *indr'ēhi*. De même *dhātōbhē* IX 97 38 (pdp.

*dhātā/ óbhé = ā ubhé).*

L'hiatus est attesté çà et là, soit dans le texte écrit, soit dans le texte restituable, ainsi *pībā imām* VIII 17 1 (pdp. *pība*); d'ordinaire avec abrègement, parfois avec nasalisation.

**117.** Dans le cas de *-ā* final devant *r-*, l'aboutissement normal est l'hiatus, au moins dans RS. VS. MS., conformément à RPr. VPR.; ainsi *indra rbhūbhiḥ* III 60 5. La contraction *ar-* n'est observée que dans TS. (cf. TPr.) KS., partiellement aussi dans AS. (et peut-être en composition, jusque dans la RS., à savoir dans *dhānarca-* « qui a l'éclat de la richesse », si du moins on suit l'indication du pdp. qui coupe *dhāna-a°*; \**saptarṣi-* « les Sept Sages » est à restituer sous *saptarṣi-*, *-ar-* étant comme toujours à lire métriquement *-ar-*). Quant à la solution *-ār-*, elle s'accrédite dans VS. AS. d'abord pour la particule *ā*, puis s'étend de là à d'autres cas, dans la MS.

Il y a abrègement d'un *ā* final, ainsi dans *sārdhak* IV 18 4 = *sā r°* (enseigné Pr.). Inversement, il y a allongement d'un *-a* dans Kap ; éventuelle nasalisation en *-ām̃* 250, analogique sans doute de la finale *-ān* qui aboutit à *-ām̃* 128 ; un cas comme *svāvām̃ rtāvā* III 54 12 reste équivoque (243 n.).

Le *saṃdhi* accentuel (dans les catégories 116 117) se fait par la conservation de l'*udātta* ou le retour à *udātta* d'un *svarita* final (*kvét = kvà ít*). Il n'y a donc pas trace ici du *svarita* obtenu selon 115.

**118. Consonantification.** — Un *-ī- ũ* passe à la semi-voyelle *-y -v* devant une voyelle d'un autre timbre (*kṣaipra-saṃdhi*). Ce passage est constant dans le texte transmis, sauf pour la particule *u*, laquelle reste çà et là en hiatus graphique, et pour quelques rares autres cas : ainsi *jānitrī ajījanat* X 134 1 = *jānitrī a°*, ou bien *ā tv étā* I 5 1 = *ā tū é°*. Les mantra post-ṛgvédiques attestent des graphies en *-iy -uv* selon 34, au moins à la jointure de composés, ainsi *tryavi-* KS. « âgé de trois (temps de gestation de) brebis ». Dès la RS., *suvitā-* « bon pas », fait sur *duritā-*, et le complexe *kuvīd* « est-ce que par hasard? », fait sur *k(ū)va*; *suvṛktī-* « hymne » si le mot vient bien de *ṚC-*, non de *VRJ-*.

Le texte restitué ignore d'ordinaire le passage à *-y -v* et maintient *-i -u*, avec la valeur brève confirmée par le mètre : ainsi les membres antérieurs de composés en *ny° vy°* se prononcent *ni(y) vi(y)*, sauf dans les quelques cas où ils succèdent à une voyelle brève (à cause de la tendance signalée 34). Dans la RS. récente et ultérieurement, la vocalisation devient plus rare. Mais, dès la RS. ancienne, la valeur consonantique était démontrable pour la voyelle finale d'un préverbe dissyllabique, notamment devant l'augment. Autrement dit, on devait prononcer *ānv ihi, ādhy atīṣṭhan*, comme on les écrit. C'est un cas de proclise. Même phénomène pour quelques autres dissyllabes, comme *urū-* « large ».

Ce type de *saṃdhi* développe un *svarita* (appelé *kṣaipra-svarita*) sur la voyelle

initiale atone, en substitution de l'udātta que recevait la finale sous sa forme vocalique *vy ānaṭ* (= *vī ānat*).

Elision de l'a initial dans *parimṣá-* « bordure » (hapax de I) = *pari + ámṣa*.

**119.** La diphtongue finale *-e* perd son second élément (?) et demeure en hiatus, ainsi *ágna índra* V 46 2 = *ágne i°*. C'est l'udgrāha-saṃdhi. Le maintien de *-ay* n'est guère attesté que devant un *e-*, dans un cas rarissime comme *pūtáy emi* MS. I 2 1 (mss) Kap. I 13 (à interpréter en fonction de 140 n. 2). Mais quelques formes s'expliquent, dans le texte écrit, si l'on fait intervenir la présence ancienne d'un tel *-ay* : ainsi *ṛtáya* TS. I 4 13 1 remonte à *ṛtá(y) à* RS. VI 7 1 ; inversement, *ubhé asya* AS. VII 57 2 est une fausse réfection en partant de *ubháyasya* RS. X 13 5. Une solution de compromis est *agney akṣīṇi* HGS. II 3 7 = *agne a°*.

La diphtongue *-o* se présente sous la forme *-av* (bhugna), notamment dans le cas (le plus fréquent de tous) du V. sg., *índav índrāya* IX 69 10 = *índo*. Toutefois certains textes (MS. VSK. KS. AS.) laissent tomber le *-v* final et ce traitement est commun là où la voyelle initiale est *ũ-* : *vāya ukthébhiḥ* I 2 2 = *vāyo*. Sur *-o* final issu de *-as*, v. 140; sur *sāno*, 272.

1. En composition, *go°* se maintient, au moins graphiquement, ainsi *góopaśa-* n. d'un ornement; *gaviṣ-* « qui désire des vaches » et analogues est senti comme un mot simple. L' *-o* du V. sg. se maintient d'ailleurs aussi çà et là devant voyelle.
2. Les Pr. connaissent une prononciation affaiblie de *-v* (éventuellement de *-y*) en cette position. Rarement l'*-a* accédant ainsi à la position en hiatus est contracté avec la voyelle initiale qui suit, même similaire.
3. Le contact *-e i-* (écrit *-a i-*) donne *-e-* au témoignage du mètre, dans quelques cas comme *\*tendra*, écrit *ta índra* VIII 40 9 et remontant à *te índra*.

**120. Abhinihita-Saṃdhi.** — Il y a un cas particulier très important à considérer. Si la voyelle initiale est un *a-* bref, cet *a* est sujet à s'effacer dans la graphie, auquel cas l'*-e* ou *-o* final demeure inchangé (c'est rabhinihita-saṃdhi ou *s°* « absorbé »). Mais, une fois sur 4 environ, l'*a-* demeure écrit, et là même où, par une adhésion à l'usage ultérieur, il cesse de l'être, la métrique en exige ou en recommande le rétablissement. Il faut donc restituer, surtout dans la RS. ancienne, presque sans exception, *-e* (ou *-o*) *a-*, et, ce faisant, compter la diphtongue finale pour brève. Il se peut d'ailleurs que la restitution authentique soit *-a a-*, c'est-à-dire *-a<sup>y</sup>* (ou : *-a<sup>v</sup>*) *a-*: c'est ce que laisse présumer l'exemple (unique, à vrai dire) *stótava ambyàm* VIII 72 5, où un *-e* final est traité comme sous 119.

Dans les mantra ultérieurs, le saṃdhi a lieu avec une fréquence croissante, et l'*a-* initial tombe souvent dans SS. AS. (surtout dans le paipp.). Śākalya enseigne que cet *a-* devrait se prononcer d'une manière analogue à la diphtongue qui



précède, mais que « la pratique de fait est autre ». Au point de vue accentuel, l'effacement d'un *a-* tonique entraîne le recul du ton sur la finale atone, *sūnavé 'gne = sūnāve ágne* 119; l'effacement d'un *a-* atone entraîne le svarita sur la finale tonique, *só 'dhamáh = só adhamáh*: c'est l'abhinihita-svarita.

-o maintenu s'appelle pancalapada-vṛtti ; -e maintenu, prācyapada-vṛtti (RPr.).

**121.** La diphtongue *-ai* donne *-ā* (en hiatus); rarement la semi-voyelle est conservée (Kap.). De là la mauvaise réfection *gá ándhasaḥ* SS. = *gáyándhasaḥ* RS. VIII 33 4. L'hiatus est parfois évité par une contraction, même dans le texte restituable.

La diphtongue *-au* se maintient en général sous la forme *-āv*. Toutefois, devant un *ũ-*, le second élément de la diphtongue (comme sous 119) ne persiste que dans quelques traditions (TS. AS. Kap.) et s'efface ailleurs; il s'efface en toutes positions dans MS. KS. VSK. (cf. VPr. IV 124).

Aux cas directs du duel nominal, l'échange *-ā / -au* n'est pas un fait de samdhi. Pas davantage, l'échange *-ā / -au* du L. sg. Néanmoins la répartition primitive reflète des conditions phoniques : pour le L. sg., *-ā* devant consonne, *-āv* devant voyelle (*-ā* devant *ũ-*); pour le duel de même, mais avec une situation de pause différente, cf. 236 et 272.

**122. Les pragrhya.** — Quelques voyelles finales échappent au samdhi : on les appelle les pragrhya ou « (phonèmes) à mettre en évidence » (étant soulignés par *īti* dans le pdp.). Ce sont les finales longues (ultra-longues?) du duel nominal en *-ī -ū -e*; le (rare) L. sg. en *-ī -ū* (non sans flottement), ainsi que le L. en *-e* du pronom *tvé* « en toi » (qui entraîne, au moins rédactionnellement, le pragrhyatva de *asmé yuṣmé*); le N. pl. du pronom *amī* (incertain) ; la particule *u* (sous la forme nasalisée *ūṃ*) dans le pdp. (d'après Śākalya) et la même particule contractée en finale de *átho utó* et analogues; le V. sg. en *-o* (d'après les Pr. et d'après l'enseignement du pdp., mais non d'après l'usage textuel, si ce n'est dans la TS., qui lit *pito á V 7 2 h* et analogues). Le *-e* du duel verbal est en partie pragrhya, mais à titre secondaire (analogie du *-e* du nominal, lequel provient de *a + ī*) et avec abrègement presque constant, *parimamnāthē asmán* VII 93 6.

Le caractère pragrhya, comme on voit, n'est pas absolu. De temps en temps, c'est la métrique seule qui le révèle, ainsi *ródasīmé* « ces deux mondes » VII 90 3 est à lire *ródasī imé* (de même, plusieurs fois, un duel nominal devant *iva*). L'abrègement (hors du cas précité de *-e* verbal) est rare. On est parti de finales rares, douées d'une lourdeur particulière par suite de leur structure préhistorique, et le mouvement s'est étendu à d'autres catégories.

On peut considérer qu'il y a pragrhyatva au sens large là où, par exemple, un N. Ac. duel en *-ā* (121 n.) demeure en hiatus devant voyelle, avec abrègement, comme dans *puruhūtádyá* (pdp. *-á adyá*) cité 115.

**123.** La nature de l'initiale joue quelque rôle dans le saṃdhi vocalique. On le discerne à plein dans le traitement de l'*a-* initial 120. Accessoirement, dans le cas de l'enclitique *iva* « comme », dont l'élément initial est parfois absorbé par une voyelle précédente, sans qu'on soit justifié pour autant à poser une forme monosyllabique *\*va*; cf. 112 n. 2 122 140 sur la faiblesse de l'initiale de *iva*, entraînant des cas de synérèse.

Faiblesse de l'initiale de *evá* selon 116 n. 1.

## VII. – LE SAMDHI DES CONSONNES

**124. Occlusives.**— Les occlusives dont le traitement est à considérer sont celles qui ont été acquises à la pause 98 99, soit : *k* et *t* (pouvant l'une et l'autre représenter *c j h* et *ś*), *t* et *p*.

Il y a une survivance isolée de *ś* en fin de membre antérieur 99 n. 2.

L'occlusive devient sonore devant une sonore quelconque, voyelle ou consonne, ainsi *vāg devī* comme *vāg yajñéna* ou *vāg asi*, en partant de *vāk* = *vāc*- « voix ». Par l'effet de l'implosion propre à la finale, l'accommodation est donc plus poussée qu'en position intérieure. Si l'initiale est une nasale, la finale peut elle-même revêtir la forme nasale, ainsi *vāñ ma āsān* AS. XIX 60 1, de *vāk*; mais la RS. n'a que de rares exemples de cette évolution, ainsi *trikakūm* ni° I121 4 = *trikakūp*. En revanche, à la jointure du composé, la nasale est constante, ainsi *cikitvīn-manas-* « à l'esprit attentif », cf. *cikitvīt* 195.

Extension de la sonore (et éventuellement de la nasale) devant un suffixe secondaire en *v-* ou (par imitation) en *m-* 204. Devant un suffixe primaire, a) dans le type *dn>nn* 46 ; b) isolément dans le groupe *vagnú-* et *vagvanú-* « bruit » *vagvaná-* « bruyant » de *VAC-*, inspiré des dérivés secondaires.

**125.** L'accommodation, dans le cas d'un *-t* final, va sensiblement plus loin.

a) Si l'initiale est un *l-*, le *-t* s'y assimile, *āngāl lómnaḥ*, X 163 6 = *āngat*;  
b) même assimilation si l'initiale est une palatale *c-* *j-* ou *ś-*. Dans le cas de *ś-*, l'assimilation a lieu après que *ś-* est devenu *ch-*, c'est-à-dire s'est rapproché de la qualité occlusive de la finale, en intégrant une aspiration qui atteste la force aspiratoire propre aux sifflantes 10. On a ainsi *tác citrām* ou *tác chrēṣṭham*, en partant respectivement de *tāt citrām* ou de *tāt śrēṣṭham* (nombre de mss, notamment d'AS., écrivent *táchrēṣṭham* conformément à 57).

1. D'après Śākalya l'Ancien (RPr. IV 4), l'aboutissement *ch-* se présente après toute occlusive; de fait, on le trouve sporadiquement, au moins après un *-t*, *vīpaṭ chutudrī* III 33 1 = *v° śutudrī*. Au contraire, d'après Śākalya (junior) IV 43, *ś-* initial se maintient.
2. Dans la MS., le contact *-t ś-* donne *-ñ ś-* par analogie de 131 : *úñśiṣṭa-* = *út-śiṣṭa-*.

**126.** Enfin un *h-* initial cède la place, en général, à l'occlusive spirée de l'ordre de l'occlusive finale, ainsi *yād dha* = *yāt ha*, ou encore *vāg ghutāḥ* VS. XXXIX 5 = *vāk hutāḥ*. C'est (avec le cas cité sous 125) un des rares emplois où le *samdhi* des consonnes exerce une action altérante sur l'initiale.

Modifications dissimilatoires du lieu de l'occlusive finale en fonction du lieu de l'initiale 100. Inversement, *samyák te* s'assimile en *samyát te* (passage obscur) TS. 12 7a, cf. 79.

**127. Nasale -n.** — Un *-n* final (ainsi que *-ñ* qui est rare, et théoriquement *-ṇ*), succédant à une voyelle brève, se présente sous forme géminée devant voyelle initiale, c'est-à-dire *-ann -inn* (seules finales en cause). Mais le mètre ne confirme en principe cette gémination que là où elle possède une justification étymologique, c'est-à-dire là où il y avait une dentale ou sifflante (ultérieurement tombée) : ainsi à la 3<sup>e</sup> pl. en *-an*, proprement *-ant* (cf. la 3<sup>e</sup> primaire *-anti*), au N. sg. animé en *-an*, proprement *-ants* : *úd āyann uṣāsaḥ* III 31 4 « les aurores se sont levées » est confirmé par le mètre, mais *vajrinn ójasā* I 80 11 « ô (dieu) armé du foudre, avec force... » ne l'est pas. Au V. sg. *maghavann* et analogues, de *maghavan(t)-* « généreux », la quantité de l'*a* préfinal est peut-être « moyenne ». En composition, la gémination n'a lieu que dans *āsānniṣu-* où *āsan(n)* est un L. sg. sans désinence, « qui a des flèches dans la bouche ».

**128.** Un *-n* (après voyelle longue) développe d'abord (ou plus exactement fait revivre) devant voyelle initiale une sifflante (dentale) devant laquelle, selon 66, il revêt l'aspect de l'anuvāra- *anunāsika*. Ensuite la sifflante est traitée selon 135, c'est-à-dire tombe purement et simplement après un *-ā* (intermédiaires théoriques *y* TPr. VPr., *ḥ* APr.), devient *r* après *ī ū ṛ*, *r* fonctionnant ici comme ailleurs en tant que sonore de *s*. Soit, d'une part, *sārgāṃ iva* VIII 35 2Q = *sārgān*, d'autre part *nṛṃr abhī* V 54 = *nṛñ* (exemple unique pour *-ṛn*).

La pratique des textes (et surtout celle des mss) et l'enseignement des Pr. ne vont pas sans flottements. Ainsi *-ān* se maintient, quoique exceptionnellement, dans la RS. (*putrān ā* X 85 45; noter *-ān* maintenu au subjonctif 3<sup>e</sup> pl., qui était primitivement *-ānt*, *gāchān it* VIII 79 5), plus fréquemment par la suite; la solution *-ṃr* se raréfie ; enfin *-ām* s'abrège en *-am* dans nombre de mss, notamment dans MS. JS. Kap. (JS. connaît aussi *-uṃr* au lieu de *-ūṃr*). Il y a d'autre part extension du traitement, comme le confirme RPr., en présence d'une semi-voyelle ou d'un *h-*, ainsi *dāsyūṃr yónau* 1 63 4 = *dāsyūn* (SS. n'attestant cette extension que devant *h-*).

1. Dans ce domaine, la confusion entre *ṃ* et *ṁ* est grande ; les mss du YV. préfèrent *ṃ*.
2. On rencontre quelques cas, sans doute inauthentiques, où *-n* (dans la finale *-ān*) tombe devant voyelle avec contraction : ceci se présente jusque dans des mss de la RS.

**129.** Devant une occlusive palatale, un *-n* final s'accommode au lieu articulaire de l'initiale tout comme un *n* intérieur 66. Ainsi *vājrin citrābhiḥ* VIII 13 33 = *vājrin*, conformément aux Pr. Il y a, il est vrai, des exceptions nombreuses pour la position devant *c* (*-ch-*), laquelle comporte aussi (notamment AS. VS. TS.) l'insertion de la sifflante (palatale), avec même évolution que 128. Ainsi *anuyājāṃś ca* X 51 8 = *anuyājāñ*. Les mss présentent aussi l'anuvāra pur et simple, ou bien la nasale dentale, ou la palatale : ceux d'AS. donnent *-ñś c-*. Dans la RS. on trouve côte à côte *asmāñ ca tāṃś ca* II 1 16 : la sifflante apparaissant d'ordinaire devant les particules *ca* et *cid* (du

moins quand la finale est *-ān -īn*), c'est-à-dire là où il y a jonction étroite entre les deux mots intéressés. Le contact *-n j-* aboutit, dans nombre de cas, à *-m j-*, parfois aussi à *-ñ j-* ou même à *-n j-* (sans changement).

**130.** Il y a une diversité analogue pour le traitement de *-n* devant *t-*. Ici la sifflante, si elle est insérée, est naturellement de type dental, *tásmims tát = tásmin*. Comme précédemment (dans la RS. au moins), l'insertion apparaît surtout pour une finale *-ān* devant des enclitiques ou autres mots brefs formant jonction étroite (*-ams t-* exceptionnel RS.).

Enfin, devant un *p-*, la sifflante d'insertion revêt l'aspect du visarjanīya selon 143, ainsi *nṛṃḥ pāhi VIII 84 3 = nṛñ p°* (la MS. a *nṛṃḥ*, avec la sifflante cérébrale, qui était possible aussi selon 143).

Ces adjonctions de sifflante ont commencé par les cas où il y avait une justification étymologique et se sont étendues ensuite de proche en proche. Elles font défaut dans certains textes, ainsi dans le paipp.

**131.** Devant une dentale sifflante dentale, un *-n* final (éventuellement un *-ñ*) peut développer un *t* (un *k* s'il s'agit de *-ñ*) comme phonème de transition, ainsi *tān* ou *tānt* devant *sám*, ou bien *pratyāñ* ou *pratyāñk* devant *sá*. Là encore, l'élément développé était organique dans certains emplois, et s'est étendu analogiquement. L'usage, partiellement décrit dans les Pr. (« selon certains », dit le RPr.), est flottant dans les mss; plus fréquent, par exemple, dans la SS. que dans la RS.

Devant une sifflante palatale, l'aboutissement est *-ñ* par accommodation selon 66, mais on trouve plus souvent l'altération de l'initiale en *ch-*, ainsi *vajriñ chnathihi I 63 5*, plus souvent que *v° śnathihi*; *ch-* est analogue de 125, tout en représentant peut-être authentiquement, en certains cas, un groupe ancien *-n t ś-* avec *t* d'insertion (en sorte qu'il faudrait rétablir comme graphie correcte *-ñś-* pour un ancien *-n*, mais *-ñch-* pour un ancien *-nt*).

1. Les mss donnent aussi, par négligence, *-m ś-* ou (dans AS. SS.) *-m ch-*. Śākalya (RPr. IV 13) rejette *-ñ ch-*.
2. Le contact *-n l-* donne *-l ʼl-* d'après APr. (les mss d'AS. varient). Sur le traitement devant les semi-voyelles en général, v. 128.

**132.** Nasale *-m*. — Le traitement de *-m* final est plus linéaire.

Inchangée devant voyelle en règle générale, la nasale labiale s'accommode (comme en position intérieure 66) devant une occlusive et une nasale, en adoptant le lieu articulatoire correspondant : ainsi *tāñ ghnanti* pour *tám*; *yāñ nipāsi IV 11 6* pour *yám*, où le pdp. rétablit à tort *yát*. Mais, en fait, la plupart des mss et des textes imprimés représentent cette nasale assimilée par l'anuvāra, *ghnántam mā śápantam prāti 1 41 8 = ghnántam* et *śápantam*.

Devant une semi-voyelle et une spirante, qui n'ont pas de correspondant nasal, c'est l'anuvāra (-anuvāra) qui est nécessairement inscrit, *sām yudhī* = *sām*. En théorie cependant, devant *y- l- v-*, la nasale est assimilée en *ỵ ḷ ṿ* (= semi-voyelle nasalisée).

C'est le paripanna-saṃdhi, auquel échappe le mot isolé *samrāj-* (vieux composé) « souverain ». La solution par *ṃ* domine dans MS. KS., celle par *ṁ* dans Kap. et cf. 12.

1. Il y a trace dans la RS. de la chute de *-m* final devant voyelle avec contraction, ainsi *vājotā* VI 48 4 = *vājam utā*. Le fait, attesté surtout devant un mot faible (ainsi devant *iva* 123), est tantôt noté dans la rédaction tantôt à restituer. *Asmākāsat* I 173 10 et analogues provient-il, comme l'indique le pdp., d'un doublet sans *-m* final de *asmākam* ? Peu probable.
2. *Tām naḥ* AS. XII 3 12 (interprété variablement par les mss du pdp.) remonte à *tām* d'après l'un des deux APr., à *tāt* d'après l'autre, cf. *tān naḥ* paipp.

**133. Traitement de -r.** — Pour obtenir le saṃdhi d'une finale *-s* et *-r* (*-r* étant traité comme la sonore de *-s*, cf. 10), il faut dans une certaine mesure considérer la forme authentique de la finale, non l'aboutissement *-ḥ* de la pause 102. Contrairement aux autres finales, la langue a eu ici le souci de remonter à la finale originale et de maintenir la séparation, au moins partielle, entre les deux phonèmes. C'est ainsi qu'un ancien *-r* devant sonore se maintient (riphita-saṃdhi), ex. *prātār agniḥ* V 18 1 ; sauf à se résorber si l'initiale elle-même est un *r-* (nihata-saṃdhi), résorption qui comporte l'allongement « compensatoire » d'une éventuelle voyelle brève précédant le *-r* final, ex. *pūnā rūpāni* AS. I 24 4, en partant de l'adverbe *pūnar*.

Sous l'influence du saṃdhi (infiniment plus fréquent) *-as* > *-o* 137, la finale *-ar* aboutit à *-o* dans *ūdhaḥsu* 277, dans *āhobhis*, etc., depuis la RS. récente (ainsi que *āho*° devant un *r-* initial, *āha(s)* devant un *e-* initial VI 48 7), et même dans l'adverbe *avār* « en bas », lequel est partout traité comme *\*avās* (d'après *parās*), sauf en un passage du Livre I où figure *avār mahāḥ*. La 1<sup>re</sup> sg. aoriste (hapax X) *vām* suppose un doublet *\*vas* de la 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup> sg. *vār* 339.

De même la finale (rare) *-ār* est traitée comme une finale *-ā(s)* dans *akṣā induḥ* IX 98 3 (pdp. *akṣār*). — Inversement *ānar*° 72 et analogues 137.

**134. -r** final devant une sourde s'affaiblit en *-ḥ* (c'est le vikrama-saṃdhi), ainsi *pūnaḥ pātñīm* X 85 39 : *pūnar*. C'est le traitement de pause qui est donc purement et simplement maintenu. Néanmoins il y a deux autres tendances qui vont à l'encontre :

- a) le maintien de *-r* qu'on a dans *āvar tāmah*, I 92 4 où il s'agit d'un *-r* devenu secondairement final, étant issu de *-rt* (aoriste de *VR-* 1); de même dans quelques composés anciens, *vārkāryā-* (I) n. propre, *dhūrsād-* « situé au timon » (avec *ū* selon 37), *svārpati-* « maître du ciel » (donc *-r* de noms-racines ; les mantra ultérieurs normalisent, ainsi SS. lit en variante *svāḥpati-*) ;
- b) l'accommodation de *-r* (comme s'il s'agissait de *-s* final) en sifflante palatale devant

*c-*, en sifflante dentale devant *t-*; ainsi *púś ca* I 189 2 = *púr*, *gś tribarhīsi* I 181 8 = *gír*; c'est le *vyāpanna-saṃdhi*. L'assimilation de *-r* à *-s* entraîne la cérébralisation éventuelle selon 143, *cātuṣpad-* « quadrupède », de *catúr-*.

Le maintien de *-r* devant *c-* n'a lieu qu'en composition, et dans deux formes seulement où le membre antérieur est *svār°*. Mais il se peut que *-r* soit à restituer en phrase libre, au moins devant les mots faibles, en sorte qu'on doive lire par exemple *\*sasvar cit* pour *sasvās cit* VII 59 7.

**135. -s devant sonore.** — Devant une sonore, un *-s* final (après voyelle autre que *á*) est remplacé par *-r* (riphita-saṃdhi), ainsi *agnír hótā* 115 = *agnís h°*. Cet *-r* tombe (*niyata*), comme celui de 134, si l'initiale elle-même est un *r-*, et une brève éventuellement pénultième s'allonge, ainsi *agní rákṣāṃsi* VII 15 10 = *agnís r°*.

*-r* final est en somme le substitut de la sifflante cérébrale sonore (*\*z*) attendue dans les groupes *-is -us -es*, etc. (devant sonore, cf. 73). C'est un effet de la tendance « rhotacisante » du Veda. La sifflante sonore a prévalu (avant de disparaître sous l'effet de 73) dans quelques composés dont le membre antérieur est la particule *duṣ*, le membre ultérieur commençant par une dentale sonore (y compris la nasale). Il s'agit de *dūdābha-* « difficile à tromper » (= *\*duz-dābha*), *dūṇāśá-* « difficile à détruire » (seul cas dans la langue de *ṇ* issu du groupe *\*zn*) ; encore *dūdās-* « impie » dans l'AS. (sur le passage de *d* à *ḍ*, v. 73). Ce sont des survivances.

**136.** Le traitement en *-r* se produit par extension devant la désinence nominale en *bh-*, au lieu du *ḍ* attendu par 73 : *yájurbhis* de *yájus-* « formule rituelle ». Cependant on a *viprúḍbhis*, d'un thème radical en *-ṣ* (c'est-à-dire où *ṣ* n'est pas secondairement issu de *s*), selon 99.

1. Le traitement *bhūmy á* IX 61 10, si, comme le veut le pdp., la forme de départ était *bhūmir*, serait insolite. Mais il y a d'autres interprétations : c'est un cas probable de saṃdhi par-dessus *-r* ou *-s* final, c'est-à-dire de « double saṃdhi », comme il en existe d'authentiques dans les mantra tardifs, et comme on en a présumé çà et là dès la RS. : ceux-ci toutefois tous douteux sauf là où le second mot en contact est la particule *iva*.
2. Dans les cas fort rares, où *-s* final a été précédé d'une consonne, il tombe devant consonne sonore : ainsi (en composition) dans *mandhātṛ-* 103 et (devant une désinence en *bh-*) dans *púmbhis* I. pl. de *púṃs-* « mâle », en admettant que la forme ait existé à l'époque des mantra.

**137. -as devant sonore.** — D'une importance primordiale est le saṃdhi de *-as* final (devant sonore). Au lieu d'évoluer en *-az*, puis *ar*, il donne un *-o* (traitement vélaire); c'est le *praśrita-saṃdhi*. On pourrait penser qu'il s'agit du même traitement *o* qu'on observe à l'état de traces à l'intérieur du mot, si cet *o* n'était suspect d'être secondaire 27.

On a ainsi *náro ná* VII 103 9 = *náras*, *jātavedo ávāṭ* X 1512 = °*vedas*. De même en composition, *tapojá-* « né pour l'ascèse » ; et devant *bh-*, *páyobhis* I. pl. de *páyas-* « lait ». C'est l'une des originalités du phonisme védique.

Soit par survivance, soit par réfection analogique, il est attesté isolément d'autres traitements :

a) un traitement en *-e* (conforme à 27 a), probable dans la formule *súre duhitā* I 34 5 « la fille du soleil » (à côté de *súro d°* VII 69 4) ; toutefois il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'une finale de D. (exceptionnelle en fait dans le thème *svār-*), cf. *sūnúḥ śrávase*;

b) un traitement en *-ā* (devant *r-* initial, selon 133) dans la formule *pracetā rájan* I 24 14 « ô roi avisé » (les deux mots étant séparés l'un de l'autre par une fin de *pāda*); le pdp. donne *pracetaḥ* et le parallèle de TS. est *praceto* : une mauvaise interprétation a pu donner naissance à la forme.

Même *saṃdhi* possible dans *vibhārā ródasī* V 316, si le premier mot est bien à lire *vibhāras*.

c) On a supposé un traitement *-ad* (cf. 72 n. 1) pour un *-as* en fin de membre ultérieur dans *(dvi)bārhajman-* « possédant double force », qui serait pour \*°*barhaj-jman-* ; mieux vaut admettre un thème compositionnel réduit *barha-*. Sur *jāgrvādbhis* et les rares finales apparentées en *-vāt*, v. 246.

**138.** d) Un traitement en *-ar*, analogique des finales à *-r* authentique, est relevé dans *ávar astu* SS. = *ávo 'stu* RS. X 185 1 (de *ávas-* « aide »; confusion avec l'adverbe *avár* 133); dans *uṣarbúdh(a)-* « qui s'éveille au matin », par influence de *áhar-* « jour » : noter pourtant qu'un thème authentique en *-r* 63 253 est attesté à côté de *uṣás-* « aurore ». Enfin dans *ánar°* 72.

Dans les adverbes « mystiques » du type *jinvár* TS., il y a fausse coupe et influence du mot *svár* « ciel » qui commande visiblement toute la liste.

**139.** Parmi les finales en *-as*, l'une est d'un type particulier, le N. m. sg. du pronom *tá-* (*etá-*) : *sáḥ* est la forme de pause (d'ailleurs rarement attestée), *sá* est la forme générale devant consonne, sauf en deux passages de la RS. où s'est introduite la forme *sás*, qui peut être analogique. La situation est plus complexe devant voyelle : on trouve *sá* en hiatus (donc, impliquant *sás*), mais souvent aussi *sá-* contracté, ainsi *saiśadhīḥ* VIII 43 9, de *sá-* + *óśadhīḥ*. Devant un *a-* initial, pareillement, on a tantôt *só* (140), où *o* compte pour bref, tantôt (et moins souvent) *sá-*, c'est-à-dire la contraction, confirmée par la métrique. Il semble bien que la forme ancienne était *sá* (sans désinence), et que l'introduction de l'*s* est secondaire, tout au plus favorisée par l'existence d'un doublet sigmatique préhistorique.

La position en hiatus prévaut après la RS., et l'APr. par exemple ne reconnaît plus de



contraction, le TPr. n'en signale qu'un seul cas.

**140.** Devant une voyelle initiale, le *-o* final 137 suit la même évolution qu'un *-o* originel 119-120, c'est-à-dire qu'il se maintient devant un *a* initial et qu'il passe à *-a* devant une autre voyelle. Ainsi, d'une part, *váco (a)suryā* VII 96 1 = *vácas*, d'autre part *turá iyām* VII 86 4 (lire *turéyām*) = *turás*. Même traitement à la finale du membre antérieur de composé, *itáūti-* 186, *áyoagra-* « à pointe de fer », où pourtant s'accréditent quelques exemples de contraction secondaire, ainsi *pīvopavasana-* VS. « enveloppé de graisse » = *pīvas + upa°*. Mais pour interpréter l'apparent « double saṃdhi » de *vṛṣabhéva* VI 46 4 (pdp. "*bhā-iva*) = *vṛṣabhá(s) iva* et analogues, il faut tenir compte de la faiblesse propre à *iva* 123.

1. Un traitement propre à MS. Kap. est l'allongement de *-a* (atone) devant une voyelle tonique, type *samidhā ādadhāti = samidha ā°* « il amène des bûches ».
2. Le traitement *pūtáy emi* 119 laisserait présumer que le passage de *-as* à *-a* s'est fait par l'entremise de *-ay*, ce qui serait de toute manière une analogie des cas où la finale originelle était *-e*. On pourrait voir un autre indice de cette évolution dans *váasyaṣṭi-* YV. « quête de mieux-être » (RS. *váasyaiṣṭi-*), si l'on admet que cette forme repose sur une haplologie de *\*vasyay-aṣṭi-*.
3. Isolément : *mahó ādityān* X 63 5 (signalé RPr.), de *mahás*.

**141. -ās devant sonore.** — Le groupe final *-as* perd la sifflante devant sonore, en conformité avec 72 ; ainsi *supippalā óṣadhīḥ* VII 101 5 = *°pippalās*. De même en composition : *ādaghñá-* « qui va jusqu'à la bouche », de *as ās- daghná-*. C'est un cas particulier du *niyata-saṃdhi*. Rarement la contraction est attestée, ultérieurement à la chute de *-s*, entre *ā* devenu final et une voyelle initiale, même similaire.

Sur le traitement en *-d* (parallèle à celui cité 72 n. 1 137 c) dans *mādbhis*, v. ad loc.

**142. -s devant sourde.** — Devant une occlusive sourde possédant une sifflante correspondante, c'est-à-dire devant *c-* et *t-* (*t-* initial étant pratiquement inconnu), un *-s* final s'accommode en *-ś* : ainsi *tebhís cakṛmá* IV 2 14 = *tebhís*; ou bien se maintient sous forme dentale, *yás te*, passim.

Si l'on a affaire au groupe final *-is -us* et analogues, devant *t-*, groupe où la sifflante était cérébralisable selon 63, le passage de *-s* à *-ṣ* (entraînant selon 60 a le passage corrélatif de *t-* à *ṭ-*) était à portée de main. En fait, on le trouve presque constamment en composition, ainsi *duṣṭára-* « difficile à traverser » ; mais d'un mot à l'autre, il n'a prévalu qu'en cas de liaison étroite, c'est-à-dire là où le second mot en contact est un pronom enclitique ou terme accessoire, cf. d'une part *krātuṣ ṭám* V 35 1, d'autre part *vāyus tatápa* VII 104 15. Donc *-s* demeure dental dans la majorité des cas. Après la RS., les traces de cérébrale vont se raréfiant (*agníṣ ṭapati* ŚB. IV 4 5 8 est fait d'après les nombreuses entrées de mantra en *agníṣ ṭád, ṭā, ṭe, ṭvā*, etc.).

Par extension, on trouve *-aṣ ṭ-* dans Kap. III1 (*antaṣ ṭe* pour *antas te*) XXVI 9 et ailleurs.

**143.** Devant un *k-* et un *p-*, il se produit dans des conditions analogues, soit le maintien de *-s* final (à savoir, après *ã*), soit le passage à *-ṣ* (à savoir, après une autre voyelle). Ainsi dans nombre de composés comme *paraspā-* « qui protège au loin », *duṣkr̥t-* « qui agit mal » ; ou bien d'un mot à l'autre (mais à peu près uniquement dans la RS.), *yás pátiḥ* X 24 3 ou *nīṣ kravyádam* X 162 2. Mais le traitement de pause (*ḥ*) s'introduit dès la RS., soit dans quelques composés où la jonction d'un membre à l'autre était sans doute moins étroite ou moins typique, soit dans les

« juxtaposés » qu'on appelle *āmreḍita* 166, soit enfin dans le *saṃdhi* externe. La nature du contact joue quelque rôle. Ainsi l'on a *divás pári* 1 105 3 « du ciel », qui forme une liaison syntaxique, en regard de *giréḥ pravartamānakāḥ* I 191 16, où la liaison est l'effet du hasard; en *āmreḍita*, *páruḥ-paruḥ*. TS. « membre à membre », mais *páruṣ-paruḥ* RS. et ailleurs; cf. aussi *rājasah pāre* Vāl. 11 2, où le mss kaśmīrien donne *-as*.

L'usage est assez confus, surtout après la RS. : *-s* (*-ṣ*) domine en général, mais les Taittirīya préfèrent la forme de pause, au moins après un *a*, et des mss ont même la dittographie *-ḥs -ḥṣ*; de même Kap. lit *-ḥ*, même en composé; VSK. maintient la sifflante plus souvent que VSM., etc.

1. En théorie, le *visarjanīya* s'écrit sous la forme du *jihvāmūlīya* ou de l'*upadhmānīya* 13; en fait, on rencontre rarement ces signes, sauf dans le paipp.
2. Par extension, *-aṣ p-* dans le paipp. ad VI 46 1, 52 1 et passim.
3. *Adó pito* 1 187 7 (pronom *adás*) remonte sans doute à une particule *o* attachée au thème ad 287. En revanche, *ító ṣiñcata* IX 407 1 repose bien sur *ítas* : c'est une anomalie, signalée dans le RPr.

**144.** Si l'initiale est occlusive + sifflante, le *-ḥ* final s'obtient comme si le mot commençait par la sifflante, *śatákratuḥ tsárat* VIII 1 11. C'est l'effet inversé du traitement *t/st, k/sk* et analogues 70 a. Le *visarga* est sujet à tomber comme celui sous 145 : *ádha(ḥ) kṣárantīḥ* (sans *ḥ* dans VII 34 2, avec *ḥ* dans le passage parallèle de PB.). En composé, on a *divakṣas-*, pour *\*divaḥ-kṣas-* 263 n.

**145.** Devant une sifflante, *-s* final se maintient ou bien (devant *ś-*) s'assimile. Les Pr. enseignent tantôt *-s* (*-ś*) obligatoire, tantôt donnent le choix entre *-s* et *-ḥ*, c'est-à-dire entre le traitement lié et le traitement de pause : ainsi, d'une part, Śākatāyana dans VPr. III8 (que confirme l'usage de VSK.), d'autre part Śākalya III 9 (que confirme VSM.). En fait, les mss divergent, et les éditeurs tendent à normaliser par *-ḥ*. Dès la RS. (Livre X), on avait d'ailleurs *vaḥ śivátamaḥ* X 9 2, de *vas*, et *naḥ sapátnāḥ* X 128 9, de *nas* (enclitiques).

Un cas intéressant est celui où la sifflante initiale est elle-même suivie d'une occlusive (sourde), autrement dit où l'on a affaire à *sk- st- sp-*. En ce cas, la sifflante finale tombe nécessairement d'après les Pr. et d'ordinaire aussi d'après les mss; ainsi *yá stāyát* AS. IV 16 1 = *yás*, N. sg. de *yá-*. C'est une application graphique de la dégémination 18. Aufrecht laisse perdre la finale, M. Müller la maintient. Les deux traitements coexistent dans les mss de TS. (alors que la perte de *-s* est constante dans ceux de MS.), mais *-ḥ* prévaut dans TB. (surtout en fin de *pāda* impair), *-s* en général dans KS. En composé, on a *iṣastút-* « qui loue l'offrande », = *iṣaḥ-stút-* (pdp.).

Si la sifflante initiale est suivie d'une nasale ou d'une semi-voyelle, *-ḥ* se maintient (*yáḥ śruténa* TB. III7 6 5) plus souvent qu'il ne tombe; de là quelques flottements et fausses analyses dans les pdp. Ici à nouveau, KS. conserve la finale, MS. la laisse tomber.

Perte en composition : *barhiśád-* « assis sur la litière rituelle », où harki a été senti comme un L. sg. ; éventuellement *iśidh-* 45.

**146.** Maintien de la sifflante finale (éventuellement cérébralisée) devant la désinence *-su* dans *haviṣṣu* (exemple unique dans les mantra) de *havis-* « oblation » et dans plusieurs finales en *-assu* (réduites parfois à *-asu* 74).

Enfin dans *duchúnā-* « oppression », le groupe final *-(u)ṣ* devant *ś-* (cf. *śunám* « salut ») a abouti à *-cch-* (écrit *-ch-* 57) par analogie du traitement *-t ś-* 125.

Le cas d'une finale *-ṣ* originelle (c'est-à-dire non issue de *s*) n'est attesté, après voyelle *a*, que dans *śás-* « six ». En composition, devant une dentale sonore, le groupe *-aṣ* évolue en *-o* (cf. 27) comme *-as* et d'après *-as*, mais avec cérébralisation de la dentale (61). Soit *śodaśa(n)-* VS. « seize » (mais *śodant-* cité Uvāṭa ad VPr. III 47). Devant suffixe secondaire, on a de même *śodhā́* 57.

**147. Cérébralisation de s- initial.** —Le traitement « interne » du type (*iṣ*) est valable aussi quand la finale est *-i* (*-u*, etc.) et que *s-* appartient à l'initiale.

a) D'abord et de manière à peu près constante, quand il s'agit du contact entre préverbe et verbe (c'est-à-dire préverbe en *-i* ou en *-u*, y compris *nīḥ* où le visarga est traité selon 63 comme non existant). Ainsi *vī śyati* de *SĀ-* (*SI-*). Dans le cas de *nīḥ*, la finale du préverbe s'efface devant l'initiale *s* + occlusive 145, ainsi *nī śtanihi* VI 47 30 (pdp. et M. Müller *nīḥ*). Comme sous 63, le passage à la cérébrale est souvent freiné par la présence d'un *r* (*r̥*) subséquent, *vī sr̥ja* de *SṚJ-* (toutefois on a *pr̥āti śphura* et autres formes de racines commençant par *s-* + occlusive); ou par celle d'un *r* appartenant au mot antérieur, *p̥ari santi* de AS-1 à côté de *p̥ari śanti*. Les dérivés primaires opèrent la cérébralisation comme les formes personnelles du verbe, et vont parfois même au delà.

La tendance à éviter la séquence  $\text{ṣ-ṣ}$  joue conservativement, ainsi *anusēṣidhat-* de *SIDH-*; de même, éventuellement, la séquence  $\text{ṣ-ṇ}$  d'où *susanitā-* « générosité ».

**148.** b) De là  $s$  se propage après une voyelle  $a$  dans *pariyāṣasvajāt* de *SVAJ-* (I) (seul exemple dans la RS.), c'est-à-dire à travers l'augment. D'autres formes de ce genre surgissent dans les mantra ultérieurs, *praty aṣṭhāt* KS. Kap. Āp., *vy āṣahanta* AS. selon APr., mais les mss sont flottants.

c) De même à travers un redoublement, à partir de AS. *vī taṣṭhe* (favorisé par le présent *tīṣṭhati*). Ainsi s'accrédite une fausse racine *ṢṬHĪV-* depuis *pratyāṣṭhīvan* AS.

d) Le processus est le même en composition nominale, où l'on a d'une part *gōṣakhi-* « ayant des vaches pour alliées » (à côté de *gōsakhi-* « allié aux vaches », *tatpuruṣa* !), d'autre part *hr̥dispr̥ś-* « qui touche le cœur » (maintien de  $s$  à cause de  $r$ ). La situation est confuse, donnant l'impression d'un certain arbitraire. Les cas de cérébrale diminuent après la RS. dans l'ensemble; cf. cependant *triṣaptā(n)-* AS. « trois fois sept » = *trisaptā-* RS.

e) Extension du mouvement après un  $a$  dans *savyaṣṭhā-* AS. « qui se tient à gauche », fait sur *\*savyeṣṭhā-* et sur *satheṣṭhā-* « qui se tient sur le char » ( $^{\circ}\text{ṣṭhā-}^{\circ}\text{ṣṭha-}$  est commun) ; dans *upaṣṭūt* 388 ( la finale  $^{\circ}\text{ṣṭut}$  est également commune). De même *prāṣṭi-* « cheval de volée » (*prā + sti-*) d'après *abhiṣṭi- pariṣṭi-; pṛtanāṣāh-* « qui combat les ennemis » (et *ṣāṭ* N. sg. isolé (I) ; d'où Ac.  $^{\circ}\text{ṣāham}$ ) s'est constitué d'après les autres composés en  $^{\circ}\text{ṣāh-}$  cf. 10. La présence d'une cérébrale finale a contribué sûrement à accréditer le  $s$ , comme on le voit par le mot *ṣāṭ* « six », qui comportait préhistoriquement un  $s$ - dental.

f) Les *avyayībhāva* ont  $\text{ṣ}$ , du moins dans la RS. : *anuṣvāpam* « en dormant » ; les *āmreḍita*, faux composés, conservent  $s$  dental : *somé-some* « à chaque soma ».

Les mantra post-ṛgvédiques affectent une tendance légère à conserver ou à rétablir  $s$  dental.

**149.** g) Il se produit même qu'un  $-i -u$  final de mot, surtout appartenant à un terme étroitement lié au suivant, cérébralise un  $s$ - initial, si cet  $s$ - fait lui-même partie intégrante d'une forme verbale plus ou moins brève ou banale, d'une particule, d'un pronom monosyllabique. De là les groupes *hī ṣma, abhī ṣāḥ, abhī ṣantu, abhī ṣiñca, divī ṣān, ū ṣú*. Il n'y a pas d'exemple de  $-iṃ (-uṃ) \text{ṣ-}$ , mais quelques-uns de  $-iḥ (-uḥ) \text{ṣ-}$  (avec chute de  $h$  145) *agnī ṣtave* VI 12 k = *agnīḥ* (*agnī*Aufrecht, *agnīḥ* M. Müller). Après la RS. le passage à  $\text{ṣ}$  se raréfie, survivant presque uniquement dans le groupe *ū ṣú*.

**150. Cérébralisation de  $n$ - initial.** — De manière analogue,  $n$ - dental passe à  $\text{ṇ-}$  à l'initiale des racines, par l'effet d'un  $r$  appartenant à un préverbe antérieur (prolongement de la cérébralisation intérieure 64). Ainsi *prā ṇak* de *NAŚ-* 2. Le passage a lieu pareillement dans les dérivés primaires, ainsi *praṇetr-* « conducteur », *praṇṇīti-*

« conduite ». Il est freiné, comme pour *ṣ*, par la présence d'un *r* (*r*) ou d'un *ṣ* dans la forme verbale (dissimilation préventive), ainsi *pári nakṣati* en face de *prá ṇak* précité. Il s'étend en revanche à un *n* final de radical, dans *nír haṇyāt* de *HAN-* et analogues; à un *n* affixal dans *prá hiṇomi* (à côté de *prá hinomi*) de *HI-*; à un *n* de suffixe (primaire) dans *°prágāṇa-* « accès ». Cette extension est normale dans la RS., diminue quelque peu ensuite. L'usage est flottant dans les cas où le membre antérieur est un nom au lieu d'être un préverbe; *ṇ* domine dans les composés terminés par un nom-racine ou un nom verbal, type *vṛtrahānam* (mais D. sg. *°ghné*) « tueur de Vṛtra » ; *n*, même à l'initiale, domine dans les autres composés, type *trinābhi-* « à trois yeux ». Parfois les mantra ultérieurs renforcent la cérébralisation, ainsi *triṇavá-* VS. « consistant en trois fois 9 » ; il y a des variations d'un texte à l'autre.

**151.** Il arrive enfin que *n-* situé à l'initiale d'un enclitique passe à *ṇ* dans les conditions susdites. Il s'agit presque toujours du pronom *nas* : ainsi *asthūri ṇau* VS. Il 27 (mais cf. *a° naḥ* RS.), *prá nas* et *prá ṇas* se font équilibre. Le traitement s'étend à *n* intérieur dans l'enclitique *ena-*, ainsi *índra eṇam* I 163 2 (*enam* KS.) et même (cas extrême) dans un mot fort, *nṛbhir yemāṇáḥ* SS. (= *yemānāḥ* RS.). Variations selon les mantra et les textes ; la JS. suit ici l'usage de la RS.

Passage de *n* à *n* initial par l'effet d'un *-ṇ* final issu de *ṭ* : dans *váṇ ṇámaḥ* Ta. V 8 3 — *váṭ n°*.

## **CHAPITRE II**

### **FORMATION DU NOM**

## I. - COMPOSITION

**152. Généralités.** — La possibilité de grouper deux mots (le second étant un nom) en une seule unité morphologique est largement présente dans les mantra. En revanche, la jonction de plus de deux mots pleins (c'est-à-dire de deux mots dont le premier n'est pas un invariant ou un mot faible) n'intervient que dans des cas fort rares, où au surplus il existait un lien étroit entre deux des trois éléments en présence, donc, où le total est, non pas 1 + 1 + 1, mais (1 + 1) + 1, type *ádabdhavrata-pramati-* « veillant sur les lois infrangibles ». Après la RS., *súrūpavarṣavarṇa* TS. I 6 3 c « ô loi de belle couleur de pluie ».

Les signes formels du composé (samāsa) sont : l'unicité de ton ; l'insertion du mot antérieur (quand il s'agit d'un nom fléchi) sous la forme du thème nu. D'autres signes moins importants sont: la présence, d'un membre à l'autre, de types de saṃdhi différents de ceux existant entre deux mots indépendants; de types morphologiques inusités hors de la composition; de suffixes valables pour la totalité du composé. Mais aucun de ces traits — même pas les deux premiers — n'est constant.

**153.** Il advient encore que le membre antérieur régisse un mot extérieur, *árvato māṃsabhikṣám* I 162 12 « aumône consistant en viande de cheval » ou forme apposition avec un tel mot, *odanám... lokajitam svargám* AS. IV 34 8 « du riz qui conquiert le monde (du) ciel » (mais paipp. *svargyam*), *agnér devayajyáyā* TS. I 6 2 r; cf. aussi *diví sádmabarhiṣaḥ* I 52 4 « ayant pour litière le siège (sis) au ciel » ; d'autres cas de ce genre demeurent à dépister. Ils sont à considérer comme exprimant la connexion sentie entre le composé (ou une partie du composé) et la phrase.

Traits accidentels : tmèse (au moyen d'une particule insérée) à l'intérieur de quelques n. propres à double ton (*śúnaś cic ché pam* V 2 7 = Śunaśśepa) et notamment de dvandva 167. Ellipse du membre ultérieur (le composé voisin portant déjà le même mot), *mitrótá* (pdp. *mitrá utá*) *médhyātithim* I 36 17 s'il faut entendre « Mitrātithi et Medhyātithi » et cf. 459; plus hardi encore *jaritrṇām* VII 66 3 = \**jaritrpá*, d'après *stipá* et *tanūpá* voisins ; plus aisé *mahādhané... árbhe* I 7 5 « pour un grand butin et pour un petit ».

**154.** La composition est de type largement traditionnel, conservateur, abstraction faite des formations de caractère banal où le membre antérieur est un préverbe ou un préfixe. Ce sont des dénominations stables exprimant soit des relations techniques, *kṛṣṇaśakuní-* AS. « corbeau » (*kṛṣṇāḥ śakunīḥ* signifierait « oiseau noir »), soit, plus souvent, des besoins décoratifs : épithètes caractéristiques des divinités. C'est le domaine essentiel des bahuvrīhi.

Il y a une forte proportion de noms propres; une forte proportion aussi d'hapax, de thèmes obscurs, obsolètes. De toute manière, l'influence de la composition nominale sur l'orientation générale, voire sur la fabrication du vocabulaire, a été considérable (dérivés nouveaux, afflux de valeurs adjectives).

Mais (comparée à l'état post-védique) la productivité des composés demeure limitée.

Les composés véritables (c'est-à-dire ceux formés de deux noms) ne constituent pas plus de 1/15 du vocabulaire pris dans son ensemble.

Plusieurs composés manquent à être résolus dans le pdp. et le « sentiment » compositionnel est déficient çà et là, soit pour le membre antérieur (d'où le type *gopatim gônām* 457), soit pour le membre ultérieur : d'où la suffixalisation de certains éléments : *-maya-* 225 (éventuellement *-ka-* dans *abhīka-* et analogues 195), *°dheya-*, (cf. *bhāgadhēya-* Vāl. = *bhāgá-* « part » ibid.) et *°bhūya-* (depuis *amutrabhūya-* AS. YV. « fait d'exister dans l'au delà » = post-véd. \**amutratva-*) (formations en *-ya-* selon 171), *°yu-* 203, *°gva-* et *°gvin-* après n. de nombre (et autres formations numérales citées 298), *°iṣṭi-* dans *nāviṣṭi-* « louange » d'après *gāviṣṭi-* « quête de vaches » et analogues.

**155.** Le membre ultérieur, qui porte la désinence globale, porte aussi le genre (mis à part les *bahuvrīhi*). Toutefois la valeur collective peut entraîner un genre nouveau, propre à l'état compositionnel, à savoir le neutre, dont la présence coïncide souvent avec l'élargissement thématique, ainsi *daśāṅgulá-* « longueur de dix doigts » (*aṅgūli-* AS. etc.) et les dvandva selon 169. Même passage au nt. pour quelques composés non collectifs, comme *patnīśāla-* VS. « hutte pour l'épouse » (*śālā-*).

La masculinisation (avec élargissement en *-a-*) des composés collectifs est rare : *ardharcá-* AS. « demi-strophe », *ahorātrá-* (pl. ou du.) VS. AS. « jour et nuit » (mais au Livre X : nt. pl. — ailleurs, nt. du.), comme substitut du f. *rātrī-*.

**156. Accent.** — Ceux des dvandva et des tatpuruṣa qui maintiennent la désinence du membre antérieur (167 173) conservent souvent un double ton 91, qui confirme le caractère para-compositionnel de ces formations. Isolément, *nṛbāhúbhyām* « les bras de l'homme » (d'après *nṛśāmsa-*? Qui lui-même est fait sur *nārāśāmsa-* où le double ton s'explique par 173) et quelques autres, notamment dans l'AS.

La masse des composés n'ont qu'un ton : à savoir :

a) le ton du membre antérieur : dans les *āmreḍita*, dans la majorité des *bahuvrīhi*, dans quelques séries de *tatpuruṣa* ;  
b) le ton du membre ultérieur : dans la majorité des *tatpuruṣa*. En outre, un composé normalement accentué sur le membre antérieur transfère le ton sur l'autre élément quand **1**) ledit membre est un monosyllabe (*adánt-* « sans dents » ; les *tatpuruṣa* faisant ici le transfert inverse, *ákṛta-* « non fait ») ; **2**) quand ledit membre est un dissyllabe oxyton (notamment à finale *-i-* *-u-*), *tuvirádhās-* « aux dons puissants » : dans ce dernier cas il s'agit d'une translation analogue à celle qu'on trouve pour d'autres catégories grammaticales 87 n. 240 d.

1. Le ton fixé sur tel ou tel membre demeure en principe à la place originelle. Cependant il y a, surtout pour le membre ultérieur, une tendance assez marquée à l'oxytonèse. Quelques mots changent de ton systématiquement, ainsi *viśva-*



« tout » (et *sárva-* après la RS.) devient *viśvá° sarvá°* (de même, devant suffixe adverbial); inversement *catur-* « quatre » donne *cátur°*.

2. Les alternances flexionnelles 238 sont abolies quand le mot figure comme membre ultérieur, sauf tout au plus dans quelques monosyllabes sentis comme non-composés, ainsi *iṣ-* dans *préṣ-* « qui pousse en avant », I sg. *preṣáḥ*; ou *sarvahṛdá* « de tout cœur » (ton adverbial?).

Alternances de ton dues à des motifs sémantiques (rare 86) : *bṛhadrathá-* « ayant un grand char » / *bṛhádṛatha-* n. propre. Anarchique : *tuvimaghá-* / *tuvīmagha-* « très généreux », *ághnyā-* / *aghnyā-* « vache ».

**157. Membre antérieur.** — Le membre antérieur consiste en un mot quelconque (autre qu'une forme verbale fléchie). Mais rarement un participe, plus ou moins rarement les noms verbaux (y compris les noms-racines, comme *śrútkarṇa-* « dont les oreilles entendent »), jamais les infinitifs *śrótu°* 371) et les absolutifs (*ācyādoha-* comme n. de *sāman*).

Dans les noms alternants 238, c'est la forme « réduite » qui vaut, ainsi *pitṛyājñá-* « sacrifice aux pères » : pratiquement la même forme que celle usitée devant les cas faibles, comme on le voit dans les thèmes hétéroclites 277 sq., qui en composition utilisent la finale à nasale.

1. Toutefois on a la forme « forte » dans *ásṛk°* AS. (277), dont le lien avec *asán-* n'est pas nettement senti ; ainsi que (avec l'appui de la tendance thématique) dans *māṃsa°* « viande » (à côté de *māṃs°*), *hṛdaya°* « cœur » (à côté de *hṛd°*).
2. Dans *pathi°* 257, l'emploi de la forme « moyenne » est né du souci d'éviter une finale consonantique impraticable.

Les noms en *-an-* n'observent la forme *-(a)n°* attendue 35 devant voyelle et devant *v-* que dans de rares composés comme *vṛṣaṇaśvá-* (l. c. ; *vṛṣandhi-* anomal mais incertain); ailleurs il y a eu généralisation de la finale thématique, *brahmaudaná-* AS. « riz du brahmán ». Les noms en *i/an* 277 adoptent la finale *-i-*. Pas d'exemple de nom en *-in-*.

Le féminin (dans les adjectifs) n'est pas noté (*urvyūti-* 116); *bṛhácchandas-* AS. « qui a la *bṛhatī* pour mètre » repose sur un doublet *bṛhát* cf. X 14 16.

**158.** Il arrive qu'une forme inconnue en simple, d'ordinaire une forme d'aspect « réduit », soit conservée comme membre antérieur : *ādaghná-* 141, *jñubádh-* « pressant les genoux » 238, *mandhātrí-* 20 (et *medhá-* 27), *dámpati-* 176, etc.

Incertain *śurúdh-* « richesse » (de *\*psu* = *paśú* + *rúdh-* proprement « qui fait croître le bétail »; aussi *śūghaná-* « qui tue le bétail » ?). Mutilation de la finale dans *tilpīñja-* AS. (*tila-*) « sésame stérile », ainsi que (pour obtenir une finale thématique) *usádhak* si le sens est bien « brûlant avidement » (*usát-*), *apnarāj-* « roi des acquêts » (*ápnas-*).

Typiquement compositionnelle est la forme *mahā*<sup>o</sup> « grand(ement) » en face de *máh-* et *mahá-*; elle est bâtie d'après le nt. *máhi* (alternance *ā/i*) 259, qui figure lui aussi çà et là comme membre antérieur. Typiques encore *tuvi*<sup>o</sup> « fort(ement) » qui peut répondre au simple *turá-*; en face de *puru*<sup>o</sup> « très », il y a un adjectif simple *purú-*, mais dont l'usage se raréfie rapidement après la RS. (4 fois AS. contre plus de 200 fois RS.).

L'échange d'une finale *-i-* au membre antérieur avec *-ra-* en simple, illustré sans doute par *tuvi*<sup>o</sup> / *turá-*, se retrouve dans *ákravihasta-* « aux mains non sanglantes » / *krūrá-* AS. YV. « sang répandu »; *śviti*<sup>o</sup> (*śvityáñc-*) « blanc » (*śiti*<sup>o</sup> 68) / *śvitrá-*; *-u-* / *-ra-* dans *ṛdu*<sup>o</sup> « mou » / (*árdrá-* « humide ». Ce sont des survivances.

On trouve de temps en temps un élargissement thématique, notamment devant voyelle (donc, par souci euphonique). Le point de départ est analogique. Ainsi *vísaujas-* VS. « qui a la force du peuple » sur *satyaújas-* voisin; *saḍarcá-* AS. (mss) « groupe de six vers » sur *daśarcá-*; *aśvínakṛta-* VS. « fait par les Aśvin » sur *\*indrakṛta-* à déduire du même passage ; *duradabhná-* AS. =prob. *dūdábha-*135.

*Śatádvasu-* (I) « ayant cent biens » a glissé dans l'analogie de 184.

**159.** Les noms adverbialisés figurent fréquemment comme membre antérieur : ils sont sujets à perdre, s'ils la possédaient, la finale *-m* d'Ac. sg., d'après la prévalence des formes sans désinence. Toutefois on trouve, devant voyelle, *satyámugra-* « vraiment vigoureux » (mais : *satyakarman* au même hymne), et même *śatámūti-* « aux aides à cent formes » (296, ou *śatám* adverbial? Cf. 385 n. 1).

Les adverbes proprement dits sont bien moins nombreux : type *itáūti-* 186 ou (avec *-m* maintenu) *aramgamá-* « qui se met au service de » (mais : *arámati-* si le mot s'analyse bien en *áram* et *matí-* « pensée correcte »).

Les particules sont de deux sortes :

a) d'une part, le groupe important de mots qu'on retrouve en fonction de préverbes, éventuellement de prépositions 375 sqq.. Dans la composition nominale ils sont employés soit comme préverbes soit comme adverbes selon que le composé est de provenance verbale ou purement nominale ; de la fonction adverbiale est à distinguer un sous-emploi prépositionnel 183. Il y a eu plus d'un flottement entre ces diverses valeurs parfois voisines, plus d'une influence de l'une à l'autre.

Les particularités phoniques sont minimales : allongement de l'initiale de *ánu* dans *ānuṣák* 107 et dans quelques formations en *ánānu*<sup>o</sup> ; réduction de *áva* dans *ogaṇá-* 4 (*úgaṇa-* VS. SS. s'expliquant sur le modèle de *uloká-* 8?); de *ápi* dans *pibdaná-* « foulant aux pieds » (incertain). Allongement de la finale 165. Aucune de ces particularités ne se retrouve dans l'emploi en préverbe proprement dit.

**160.** 6) D'autre part, le petit groupe de préfixes, limités ou peu s'en faut à la situation compositionnelle. Ce sont : la particule privative  $a(n)^\circ$  35, qui figure surtout en bahuvrīhi ou devant nom verbal (notamment n. en *-ta-*), pour indiquer une valeur négative qui plus d'une fois équivaut à l'affirmation d'une valeur « positive » nouvelle; l'acte subi, l'acte susceptible d'être fait ou subi, sont en évidence.

$\bar{a}^\circ$  figure dans quelques mots 165;  $a^\circ$  est explétif dans *akravyād-* AS. = *kravyād-*, *adevayajana-* Āp. (mantra en *apārārum*).  $Na^\circ$  négatif n'est attesté que dans de rares composés cristallisant des éléments de phrase. Enfin il y a trace d'un autre  $na^\circ$  positif-intensif, *nāvedas-* « qui connaît, bien ».

Ensuite  $dus^\circ$  au sens de « mal » ou « peu », dans des composés en majorité de type « verbal ».  $Su^\circ$  au sens de « bien » ou « très, beaucoup », ou simplement « consistant en » (*suvīra-* « [richesse] faite de héros »); c'est la seule de ces particules qui possède un emploi indépendant 438.

Traces de  $sva^\circ$  (selon 24) comme doublet de  $su^\circ$ , dans *svāvṛkti* = *suvṛkti*-118 et quelques autres mots plus ou moins sûrs, après la RS.

La particule  $sa^\circ$  est un doublet du préverbe *sām* 380. A l'origine, en composition nominale,  $sam^\circ$  tonique s'opposait à  $sa^\circ$  atone et  $sam^\circ$  pré-vocalique (selon 21) à  $sa^\circ$  pré-consonantique. Mais la répartition sémantique a de bonne heure prévalu :  $sa^\circ$  se spécialisant au sens de « associé à » et de « commun, même » (en bahuvrīhi ainsi que devant, n. verbal, type *sayūj-* « lié avec »), tandis que  $sam^\circ$  tendait à se limiter aux valeurs héritées de la jonction préverbe + verbe. Toutefois, quel que soit le sens,  $sam^\circ$  demeure (au moins dans les mantra anciens) seul usité devant voyelle : *sāsanānaśanā-* « qui mange(nt) et ne mange(nl) pas » est du Livre X.

Il y a quelques exemples d'une particule  $ku^\circ$  (rare dans les mantra anciens), plus ou moins péjorative, parfois mal distincte d'avec l'interrogatif (*kucarā-* « errant au hasard »); d'où *kuya^\circ* dans *kūyavāc-* (I) « parlant en barbare » (d'après *kūyava-*?) et *kava^\circ* dans *kavāri-* « avare », etc.

**161. Membre ultérieur.** — Le membre ultérieur est nécessairement un nom fléchi : tout au plus un invariant nominalisé (*apratī* « irrésistible », *ādevatra* « non tourné vers les dieux »), exceptionnellement une forme verbale personnelle 187. Les participes n'entrent que dans des combinaisons d'origine verbale, c'est-à-dire après préverbes et assimilés.

Le nom n'est pas toujours employé conformément à l'usage en simple : ainsi une grande partie des noms-racines ne sont attestés qu'en composition, et la valeur qu'ils ont ne répond pas pleinement à celle qui est la leur hors du composé. Des noms présentent un suffixe inusité hors de la composition ou à valeur différente. Comme au membre antérieur, il arrive que la forme du nom subisse une réduction : *purukṣú-* 78

(*kṣú* en simple étant rare et douteux), °*jñu-* comme 158, °*ij-*194, °*tta-* (d'où *-tti-*) 363. En général, la flexion des noms-racines est mieux conservée au membre ultérieur qu'à l'état isolé, attestant même des finales réduites qui n'ont pas ou n'ont plus d'accès dans la flexion simple, ainsi °*gu-* ou °*ri-* 261. Cependant il y a un flottement dans °*pād-* 257.

L'extension de la forme « forte » dans °*sáh-* °*váh-* (aussi *suhárd-* 257) 258 résulte de la prévalence du N. sg. ; sur la finale *pa-* du type *anūpá-*, v. 20 ; sur *párijman-*, 53.

Hors même des noms-racines, la forme compositionnelle répond en principe à celle des cas « faibles » : on a ainsi °*śīrṣan-* comme G. Ab. *śīrṣṇás* 277 (°*śīras-* depuis AS.), °*dhanvan-* comme I. *dhánvanā* 278 (°*dhanús-* depuis AS.).

Mais l'élargissement *-ka-*163 s'accommode de la forme non réduite ou thématifiée : cf. *adantáka-* TS. VII 5 12 1 « dépourvu de dents », en-face du dérivé *datvánt-* ibid. « muni de dents ».

**162.** Il y a survivance d'un allongement vocalique, soit sur la syllabe initiale (V. *prthujāghane* « aux belles hanches »), soit sur une syllabe intérieure (*tvátpitārah* TS. « qui t'ont pour père » : coïncidant avec le degré « fort ») et cf. 200. D'un abrègement, d'ailleurs non confirmé par le mètre, dans *tryudhán-* « à trois mamelles » : *údhan-*, et quelques autres.

La féminisation (dans les bahuvrīhi) s'obtient par l'allongement d'une finale *-a-*, *cittāgarbhā-* « visiblement enceinte » (*gárbha-*). La masculinisation (ou : neutralisation), par l'abrègement d'un *-ā-* *áśraddhá-* « sans croyance » (*śraddhá-*), exceptionnellement d'un *-ī-*, °*taviṣi-*, de *táviṣī-* « force ». Ailleurs les formes de base se maintiennent (sauf *pāti-* qui utilise °*patnī-* comme en simple 234), même dans un cas extrême comme *saptásvasṛ-* m. « ayant sept sœurs », où le nom f. n'a pas de m. correspondant. Les cas difficiles sont évités par l'adoption d'une finale élargie en *-a-* ou *-ka-* (*-tka-* servant ainsi à masculiniser *-ī-*, mais la RS. a encore sans élargissement *híranyavāṣī-* comme m. « à la hache d'or »).

**163. Les samāsānta.** — Certaines suffixes (*samāsānta*) sont employés pour élargir la finale d'un composé, surtout d'un bahuvrīhi : autrement dit pour noter la fonction compositionnelle (l'entrée dans la catégorie adjectivale d'un composé dont le membre ultérieur est un substantif), à l'exclusion de toute valeur proprement suffixale. Ce sont de simples signes, dont la présence a été en partie provoquée par des soucis d'ordre phonique, par le besoin d'une finale plus souple, apte à rendre le genre ou à porter la flexion.

On trouve en cet emploi le suffixe *-ka-* (atone), mais guère avant AS, (*vímányuka-* « libre de colère ») et YV., TS. notamment; parfois *-i-* (*prátyardhi-* « qui a droit à la moitié ») ; plus souvent *-ya-* (*suhástya-* « aux belles mains », à côté de *suhásta-* non élargi), notamment dans les composés à préverbe régissant 183 (*úpamāsyā-* AS. « se

produisant chaque mois »). Mais l'élargissement typique est *-a-*. On le trouve dans les bahuvrīhi de structure diverse, ainsi dans une masse de noms-racines, type *anakṣá-* « aveugle » (à côté de N. *anák* qui conserve une trace unique du thème de base *\*akṣ-*); dans d'autres noms à finale occlusive, comme *śatásārada-* (*ā* selon 162) « qui dure cent automnes » ; rarement dans des noms en *-tr-*, comme *agnīnetra-* VS. « qui a Agni pour guide » ; peut-être *viśvánara-* « possédant toute force vitale » (de *\*nar-* « force », attesté aussi dans *sūnár-a-* « plein de vitalité »?). Si le thème de base est *-an-*, la nasale s'efface au moins dans *-man-* (tendance dissimilatrice 68 d), ainsi *devakarmá-* « œuvre des dieux », de *kárman-*, *chandonāmá-* VS. « noms des mètres » et surtout en bahuvrīhi, *priyádhāma-* (*dhāman-* AS.) « aux institutions aimées ». Parfois hors des finales en *-man-* : ainsi dans *ṣaḍahá-* AS. « période de six jours » (collectif) [mais *sāhná-* AS. « qui dure un jour »] ou encore dans *bṛhádúkṣa-* VS. (groupe de consonnes) « aux grands bœufs », dans *°há-* de *°hán-* (nom-racine) 258.

1. Cet *-a-* prend éventuellement la place d'un *-i-* dans *°sakha-* « qui a pour ami ... » ; d'un *-u-* exceptionnellement dans *muhūrtám* « en un instant » si le mot s'analyse en *múhū + rtú-* (mais *vaibhūvasá-* n. propre s'explique par haplogie et *pautakratá-* n. propre est incertain).
2. En fin de composé, *-is-* et *-us-* sont en partie remplacés par *-i-* *-u* formaient des doublets nombreux en « simple » 202 sq. et cf. 244.
3. Il y a encore un élargissement en *-as-*, en partie sur thèmes en *-a-*, *viśvábharas-* « portant tout », en partie sur noms-racines en *-ā-* à finale abrégée, *divákṣas-* 263 n., *°prajás-* AS. (mais *suprajās(tva)-*, avec *ā* du N. maintenu, Livre X, « belle postérité »). Sporadiquement, *-in-* AS. VS. (*kunakhin-* AS- « aux mauvais ongles »); *-vant-* (*sutásomavant-* X = *°soma-*) ; *-mant-* (*divitmant-* = *divit-* « qui va au ciel »); *-an-* (*nikāman-* « désireux », attiré par la rime; *vṛṣṭidyāvan* 262) ; *-(t)nú-* (*surūpakṛtnú-* « prenant de belles formes »), etc. De manière générale, l'élargissement devient mieux attesté à mesure qu'on descend aux mantra plus modernes; mais il perd en même temps ses limites précises et dans une certaine mesure son authenticité.

Une autre fonction de *-a-*, voisine de la précédente, est d'accompagner la valeur collective (nt.), soit en « *dvigu* » 179, soit ailleurs, *savidyúta-* AS. « tonnerre ». Sans qu'il y ait à proprement parler de nuance collective, on peut joindre le cas de composés comme *supátha-* « bon chemin », *prápada-* « pointe du pied », qui sont aussi des nt.

**164. Saṁdhi des composés.** — La jonction phonique d'un membre à l'autre se fait d'après les règles du saṁdhi.

Il y a cependant quelques cas de non-jonction, tels qu'on les a ou pourrait les avoir à l'intérieur du mot; ainsi le maintien de la sifflante dans *viśpáti-* 99, de la nasale dans *samrāj-* 132, de *-r* devant sourde selon 134; ou bien la non-jonction, attestée aussi d'un mot à l'autre, est mieux conservée à la jointure du composé, ainsi *-s* devant sourde 143.

D'autre part il y a trace de quelques saṁdhi particuliers, ainsi les formes en *dū° = dus°*

61 135 (aussi *duchúnā*-146).

Enfin il arrive que les composés présentent d'un membre à l'autre des *saṃdhi* plus poussés que le mot libre : ainsi le passage de *-s* final à *-ṣ* 142 (de *s-* initial à *ṣ-* 148). Celui de *n-* initial ou même *-n-* intérieur à *ṇ-* 150 atteste la continuité des effets phoniques à distance.

1. Incidemment on relève le traitement *-y-* en partant de *-i-y-* (*hāryojana-* 113; *syoná-* 45), l'éliision de *a-* (*parimśá-* 118; analogues 115 116), la chute de *y-* (*práüga-* 7), la réduction de *ná[k]kṣatra-* 196 ; l'alternance de support syllabique dans *dyukṣá-* « céleste » / *diviṣṭi* « sacrifice du jour », conforme à *dyúbhis* / *divám* 76.
2. L'haplologie 77 a lieu souvent en composition, mais simplement parce que les mots longs s'y prêtent plus commodément que les brefs.

**165.** Certains faits, qui ne relèvent pas du *saṃdhi*, ont leur place privilégiée à la finale du membre antérieur : à savoir, l'allongement de la voyelle selon 108. Il est commandé, plus clairement qu'en phrase libre, par l'équilibre rythmique : ainsi *sanājúrā* (entre syllabes brèves) « vieilli depuis longtemps » en face de *sánaśruta-* « connu depuis longtemps » (mais cf. l'adverbe *sánā*), *tuvíráva-* « au bruit puissant » en face de *tuvirádhas-* « aux riches dons ». Le mètre confirme la longue et la requiert de place en place là où elle n'est pas écrite.

Néanmoins le rythme est loin d'être astreignant, loin aussi d'expliquer tous les allongements attestés. Il faut tenir compte

- a) de la nature du phonème qui suit : ainsi la longue est fréquente devant *v-* (toutefois les formes en <sup>o</sup>*vāh-* n'allongent pas la voyelle précédente, alors que celles en <sup>o</sup>*sāh-*, en dépit du rythme, l'allongent);
- b) de la valeur du membre antérieur : la longue est relativement fréquente pour les finales de certains préverbes, de noms sentis comme adverbes ou cas figés.

1. Allongement d'<sup>o</sup>*a* privatif dans *ádeva-* « impie » (à côté de <sup>o</sup>*á* plus fréquent), *ásant-* (pdp. <sup>o</sup>*á*) « n'étant pas » (allongement d'insistance, ou d'après celui de *sū<sup>o</sup> = su<sup>o</sup>*).
2. La longue est « compensée » dans *virāsáh-* 42; aussi *rcīśama-* si le mot signifie « pour qui la mélodie (est chantée) sur la strophe ».

Plus rare, l'abrègement a lieu pour éviter une suite de longues, *amīvacātana-* « qui chasse le mal » (*ámivā-*). Compensation par la nasale, *ūrṇaṃmradas-* Kap. I il et 15 « à la douceur de laine », de *úrṇā-* (*úrṇamradas-* RS.).

**166. Classement des composés.** — On distingue d'un côté les *dvandva* ou composés « copulatifs », de l'autre la masse des formations où la relation d'un membre à l'autre est celle de déterminant à déterminé ; éventuellement, d'apposition à terme apposé,

d'attribut à sujet. Dans ce vaste ensemble, les composés directs (ésocentriques), dits tatpuruṣa, s'opposent à ceux (exocentriques ou bahuvrīhi) qui se réfèrent globalement, à la manière d'un qualificatif, à un nom situé à l'extérieur.

Les āmreḍita sont la répétition d'une forme fléchie, avec ton unique situé sur le membre antérieur. La valeur est distributive, gr̥hé-gr̥he « dans chaque maison » ou, en cas d'adjectif, généralisante *vāmám-* *vāmam* « ce qu'il y a de plus précieux ». Il s'agit presque uniquement de formes au sg. (jamais au V.), les adjectifs étant plus rares. On compte une quinzaine de formations dans la RS. Un procédé de substitution est attesté dans *áhardivi* « jour après jour ». Il existe des āmreḍita de pronoms 279 285 289 297 ; de verbes 383 ; de préverbes 381. De l'āmreḍita on est passé çà et là à un composé véritable obtenu en posant le thème nu du membre antérieur, ceci depuis la RS. récente, *carācará-* « qui s'étend au loin » : mais ces formes sont senties comme des intensifs à redoublement dissyllabique. D'autre part, *mahāmahá-* « très puissant » est une simple réduplication d'adjectif, à nuance superlative.

**167. Les dvandva.** — Les dvandva les plus anciens, les plus importants, consistent en l'association de deux noms animés (en général, des noms divins) avec (hors du V.) le double ton maintenu et, parallèlement, la désinence de duel sur l'un et l'autre membre, type *mitráváruṇā* « Varuna et Mitra ». Il s'agit nettement d'anciens justaposés, comme le montrent plusieurs phénomènes : séparation des deux membres, soit par des mots faibles, soit même par des mots pleins (*dyāvā yajñāih pṛthivī* VII 53 1 ; exemple tardif *viṣṇū...varuṇā* SB. 1513); inscription du membre antérieur seul (autrement dit, duel dit « elliptique »), type *mitrá* 114 3 = Varuṇa et Mitra — c'est sans doute le type le plus archaïque et qui ne présuppose nullement la coexistence d'un composé; inscription du membre ultérieur seul, au moins dans *pitārā* « père et mère » (avec maintien partiel du genre f. résultant de la prévalence de ce genre dans le composé *mātārāpitārā*, attesté d'ailleurs une fois seulement RS.) (cf. aussi visait KS. I 12 = Agni et Viṣṇu).

Jonction par « ca » : *pitārāmātārā ca* VS. IX 19, L'un des noms au V. du., l'autre (en contact ou non) au V. sg., *indrā yó vām varuṇa* (mais pdp. *varuṇā*) VI 68 5 ; le second au N. sg. et coordonné, *mitrá... váruṇas ca* VIII 25 2. Le V. (isolé) *pṛthivi* « ô ciel et terre » peut s'interpréter comme un sg. ou comme un du. à finale abrégée.

**168.** Cette diversité se résorbe dans les mantra ultérieurs ; le groupe gagne en cohésion et se rapproche des composés ordinaires. Dès la RS. le double duel n'existait librement qu'aux cas directs (y compris V.); aux cas obliques on avait le membre antérieur figé en -ā (*mitráváruṇābhyām*). Il y a tendance à perdre le ton du membre antérieur, à savoir dans *indrāgnī* (où la finale du membre antérieur est indistincte) et (une fois) dans *indrāpūṣṇóh* (I) ainsi que (avec oxytonèse) *vātāparjanya* (X). L'aboutissement est la perte de la désinence au membre antérieur (autrement dit,

l'abrègement de *-ā*), *indravāyū* (deux ex. seulement dans RS.).

1. Glissements isolés: finale de G. sg. dans *diváspṛthivyóḥ*,; extension de *-ā* dans *ágnāvisnū* (V.) AS. et dans *pitāputraú* AS. « père et fils » (coïncidant avec un N. sg.).
2. Un seul exemple de nt. dans la RS. ancienne, *satyānṛté* (hapax) « le vrai et le faux ».

**169.** Rares sont les dvandva pluriels : le seul exemple vraiment ancien, *indrāmarutaḥ* (V.) « Indra et les Marut » a pour base un membre ultérieur qui est pl. par nature; quelques autres ex., naturellement à ton unique, dans AS. VS. (cf. même *śád dyāvāpṛthivīḥ*). AS.).

Aberrant *ahorātrá-155* ; *ukthāmadāni* AS. n'est sans doute pas un vrai dvandva, cf. *ukthā mad- IV 33 10 máda ukthāni X 44 8*.

Un autre type de dvandva est obtenu par la juxtaposition de deux substantifs inanimés, à finale du sg. et valeur collective, type *keśáśmaśrú* AS. « cheveux et barbe », généralement de deux nt., *bhūtabhavyám* AS. « passé et futur ». La RS. ne présente qu'une seule formation, *iṣṭāpūrtá-* (nt.) « choses offertes en sacrifice et choses données » (X), où la finale du membre antérieur indique qu'on est parti d'un *\*iṣṭāpūrtā(ni)* pl. (VS. *iṣṭā- pūrté* au du.), à moins qu'il y ait analogie des dvandva animés 168. Élargissement de la finale (autrement dit substitution de *-a-* nt. à *-ā-*) dans *śirogrīvám* « tête et cou ».

**170.** Dans les dvandva à ton unique, l'oxytonèse prévaut de manière à peu près absolue, cf. les exemples précités; il y a maintien du svarita dans *brahmarājanyá-*(du.) AS. « un brāhmane et un noble ».

L'ordre des membres dépend de plusieurs facteurs, qui peuvent d'ailleurs se contrarier. Ou bien c'est le membre le plus important qui est en tête (*súryāmāsā* « soleil et lune »), ou bien c'est (règle plus commune et qui en cas de conflit prévaut) le membre le plus bref (*dyāvāpṛthivī* 79 fois, contre une fois *pṛthivīdyāvā*). La précedence d'*indrā*<sup>o</sup> est due à la première de ces causes, celle de *mitrā*<sup>o</sup> à la seconde ; celle d'*agnī* peut être en relation avec l'initiale vocalique et le timbre *ī* de la finale (le timbre *ū* dans *krátūdákṣau* VS., mais *dakṣakratú* TS. dans un composé de type plus moderne ; la séquence *krātu-dákṣa-* est normale aussi en phrase libre RS., comme la séquence *mitrá- váruṇa-*). Sur *śūdrārya-*, v. 394.

Dans une mesure restreinte, il existe des dvandva adjectifs, servant à noter une qualité intermédiaire; ainsi *nālohitá-* (X) « bleu-rouge » (ici à nouveau avec l'oxytonèse, qui toutefois manque dans deux ou trois formations plus récentes) ; deux qualités contraires propres à un même objet (*vācā*) *virūpanítyayā* (ex. corr.) « avec (une parole) changeante et constante à la fois » (contesté); à un objet duel (*padbhyām*) *dakṣiṇasavyābhyām* AS. « du pied droit et du gauche ».



Incertain *ṛtájātasatya-* « né selon l'Ordre et efficace » (?) ; *aghoraghoratara-* MS. (« non redoutable et très redoutable ») est le seul exemple védique d'un dvandva utilisant la forme négative et la forme positive (intensive) du même mot.

**171. Les tatpuruṣa à valeur verbale.** — Les tatpuruṣa à valeur verbale sont ceux qui vont de pair avec des expressions verbales : groupes régime + verbe ou bien préverbe + verbe, — sans que, naturellement, on puisse assurer qu'en tel cas donné l'expression synthétique émane d'un groupe analytique préexistant. Nombre d'entre eux sont de « faux » composés, en ce sens qu'ils ne proviennent nullement de la juxtaposition de deux mots, mais qu'ils sortent d'un groupe qui en comportait d'avance les éléments, ainsi *prāñīti-* « conduite » ne vient pas de *prā* et *nīti-* (*nīti-* d'ailleurs est inattesté en simple), mais de *pra* + *Nī-* : ce sont des dérivés plutôt que des composés. Pour la forme, les tatpuruṣa « verbaux » ne se distinguent pas toujours nettement des tatpuruṣa proprement nominaux, les emplois suffixaux étant en partie communs et les valeurs souvent flottantes.

Le membre ultérieur est un nom à suffixe primaire (y compris le suffixe « zéro » 193) notant l'agent ou l'action. Beaucoup de ces dérivés n'ont précisément d'autre fonction que d'entrer, comme membres ultérieurs, dans des composés appelés de ce fait composés synthétiques. Tel est normalement le cas des noms-racines, qui figurent après un substantif comme noms d'agent, type

*hvirád-* « qui mange l'oblation » ; après un préverbe, comme noms d'agent et aussi (plus rarement) d'action 193 ; on peut avoir substantif et préverbe simultanément (rare), *vātapramī-* « qui dépasse le vent ».

Outre les noms-racines, on trouve comme membres ultérieurs des noms d'agent à suffixe *-ana-* *-i-* *-van-* *-man-* — isolément d'autres encore — qui, dans l'emploi considéré, ne figurent pas hors de la composition ; aussi des noms d'action en *-ana-* *-tha-*. Mais dans l'une et l'autre fonction (surtout comme noms d'agent) le suffixe prépondérant est *-a-*, type *goghná-* « qui tue la vache » (v. le détail de ces emplois 196 sqq.).

Les noms en *-a-* et *-ana-* fonctionnent dans les expressions à valeur passive comme *suhána-* « facile à tuer » *duścyavaná-* « difficile à ébranler ». Il y a des expressions analogues à suffixe *-tu-*, type *suhántu-* « facile à tuer », où il semble qu'on ait affaire à la nominalisation d'un infinitif, *\*sú hántave* (361). Isolément: *durgýbhi-* « difficile à saisir » *suśrúṇa-* « bien écouté, exaucé » *durmarāyú-* TS. « difficile à tuer ». La valeur passive se rencontre d'ailleurs aussi dans des noms-racines, mais surtout après un membre antérieur nominal : type *manoyúj-* « attelé par la pensée » ou *indrapā́(tama)-* « bu (par excellence) par Indra » (rare *suyúj-* « bien attelé », *parāvṛj-* « repoussé du clan » = *°vrkta-*).

Seule une catégorie suffixale paraît entièrement réservée à l'emploi compositionnel : à savoir, les noms (nt.) en *-(t)ya-* et (f.) *-(t)yā-* (emploi de l'élément *t* conforme à 195), qui fournissent des noms d'action parallèles aux noms-racines ; ainsi *havirá- dya-* « fait de manger l'oblation » (sur *havirád-* précité) exceptionnellement après préverbe, *°antarūṣya-* « étape d'un voyage ».

Vocalisme radical au degré réduit : *°tūrya-* « l'ait de vaincre » (avec *-ūr-* selon 37 n.). — Un trait coïncide avec l'adjectif d'obligation en *-ya-* 365, à savoir le passage à *-e-* de l' *-ā-* final des racines : *°peya-* « fait de boire » ; on a d'ailleurs aussi *°pāyya-* (*-āy-* selon 31 n.) dans un dérivé de *PĀ-1* et dans quelques dérivés de *PĀ-2*, qui fait penser aux finales en *-āyya-* des verbaux d'obligation. Sur le timbre *e-*, v. 31 n.

**172.** Hormis ces formations privilégiées, on trouve encore comme membres ultérieurs de composés verbaux des adjectifs en *-ta-* en assez grand nombre (tandis que les adjectifs parallèles en *-na-* ne figurent, du moins dans la RS., qu'après préverbe ou préfixe); ainsi que des noms en *ti-* qui font pendant, dans l'emploi « actionis », aux adjectifs en *-ta-*.

*-ta-* est en général passif, comme à l'état simple; mais il est çà et là actif (transitif) là où l'emploi simple ne le comporterait pas : *kr̥tádviṣṭa-* AS. « voulant du mal à la chose faite » (peut-être déjà dans RS. I *vājaprasūta-* « qui assigne la récompense »). Le suffixe *-na-* également, dans *garagīrṇá-* AS. « ayant avalé le poison ».

D'autres suffixes primaires sont limités à l'emploi après préverbe, ainsi *-aka-* *-snu-* *-yas-* (*-iṣṭha-*). En revanche, on ne rencontre pas en composition les verbaux d'obligation (quelques rares exemples depuis AS.), ni les participes (sauf après préverbes, préfixes et éléments assimilés); presque jamais les noms en *-tr-* (Ie V. *doṣāvastar* est incertain : « qui éclaire de nuit »?) ou en *-u-* (*girvaṇasyú-* du Livre X « qui se plaît au chant » est tiré d'un dénominateur tout fait *\*girvaṇasyati*).

Parmi les dérivés en *-a-*, certains portent une caractéristique formelle irrécusable, à savoir un radical consistant en un thème de présent (éventuellement de passif, de causatif) : thème en *-ya-*, *punarmanyá-* « qui pense à nouveau », *avidriyá-* 38; en *-ayá-*, *atipārayá-* « qui fait traverser »; en *-nva-* ou *-na-* (répondant aux présents en *-nu-*), *viśvaminvá-* « qui meut tout », (*ādaghñá-* 141 ; en *-na-* (répondant aux présents en *-nī-*), *aminá-* « indestructible » ; à « infixe », *vikr̥ntá-* VS. « qui coupe en pièces » ; à redoublement, *āyurdáda-* AS. « donnant la vie », etc. Ce sont sémantiquement les formations les plus voisines d'une expression verbale (participiale). Normalement le membre antérieur, s'il est nominal, a valeur d'un Ac. ; d'un N. dans *vr̥tyabruv́á-* AS. « se disant un vr̥tya » ; d'un I. dans *dānupinv́á-* « qui gonfle de rosée ».

**173.** Un trait essentiel de cette série est précisément la conservation d'une désinence d'Ac. (sg.) au membre antérieur : type *viśvaminvá-* (précité), ou *samudramīṅkhaya* (V.) « qui agite l'océan ». Des considérations euphoniques (initiale du membre ultérieur vocalique) et rythmiques (première syllabe légère dudit membre) ont consolidé la désinence, qu'on trouve encore devant quelques noms-racines (*dhiyaṃdhā-* « qui met sa pensée », d'après *dhiyaṃ dhuḥ* X 46 5) et surtout devant toute une série de dérivés primaires en *-a-* (*-i-*), type *abhayaṃkará-* « créant la sécurité » (c'est ici surtout que la question du rythme se pose). Le membre antérieur (nominal) est terminé par *-a-* en général, éventuellement par *-i-*.

1. Il existe une finale en *-m* anormale dans *bhakṣāṃkṛta-* TS. « objet de jouissance » *yudhiṅgamá-* AS. (sur L. *yúdhi*) « qui va au combat » *makṣuṅgamá-* « qui va vite » (sur l'adverbe *makṣú*) *hrdaṃsáni-* « qui gagne le cœur » (*hrd* nt. !). Mais *rathaṃtará-*, n. d'un *sāman*, a probablement un thème \**rathan* comme membre antérieur (« qui traverse en char »); de même *śakambhará-* AS. n. pr. doit venir de *śakán-* 277 b.
2. Ac. pl. dans *huraścít-* « qui connaît les ruses » et *vipaścít-* (*vipodhā-*) « qui connaît les incantations », cf. *vipaścítaḥ... vipo jānanām* VIII 1 4.

Les autres cas sont faiblement représentés, et la provenance verbale moins nette. On a le L. sg. dans *diviyáj-* « sacrifiant au ciel » *rathesthá-* 148 et quelques autres; L. pl. *apsujá-* « né dans les eaux » (*áp-* est normalement du pl.) ; L. virtuel *uṣarbúdh-* « qui s'éveille à l'aurore ».

Incertain *sutékara-* (« qui s'active au pressurage » ?). L'I. est attesté dans *girāvṛdh-* « qui croît parle chant », cf. *vardhase girá* II 1 11. Le G. (objectif ou subjectif) dans *naráśáṃsa-* (double ton !) = \**narām* « louange (que) les hommes (reçoivent ou décernent) » 253 (cf. *śáṃso narām* VI 24 2). L'Ab. et le D. dans quelques exemples plus ou moins probants.

**174. Les tatpuruṣa à valeur nominale.** — Un deuxième groupe de composés englobe les formations qui, quelle que soit l'origine des éléments en présence, ont d'un membre à l'autre une connexion de caractère nominal.

On trouve ici, comme membres ultérieurs, des adjectifs quelconques ayant pour régime le nom qui les précède, *yajñádhīra-* « qui s'entend au sacrifice » *góśrīta-* « mêlé de lait » *śivāpará-* AS. « autre que propice ». La valeur « comparative » apparaît depuis *śúkababhru-* VS. « rougeâtre comme un perroquet » (*vṛkadváras-* RS. « fonçant comme un loup » ?).

1. La relation est appositionnelle dans *saptásiva-* (I) « favorable(s) en tant que sept » ; d'ordinaire adverbiale quand le membre antérieur est lui-même un adjectif, *aprāmisatya* (V.) « indestructiblement vrai » ; ici appartiennent les formations assez nombreuses en *mahā°* (*mahi°*) « puissamment ».

2. Le maintien d'une désinence au membre antérieur est rare. On a le L. sg. dans les n. propres *gáviṣṭhira-* (« fort en bétail ») et *nābhānédiṣṭha-* (double ton) (« les plus proches par le nombril ») ; en outre, l'I. semi-adverbial dans quelques composés.

Le membre antérieur peut encore être un invariant qui conserve ou reçoit une valeur adverbiale (*satómahānt-* « également grand[s] »); notamment, un préverbe. Le préverbe devant adjectif indique surtout un degré, ainsi *āti* « très » ou « trop » (mais l'emploi n'est pas attesté avant le YV. et se développe ensuite rapidement); *úpa* « approximativement » dans *upottamá-* AS. « pénultième » ; *prá* « très » dans *prāsú-* « très rapide » ; *ví* « très » dans *vímahī-* « très grand » ou « diversement » dans *vyèñt-* « bigarrée » ; « non » 300 n. Au total les emplois sont peu productifs ; plusieurs n'apparaissent que dans les mantra les plus tardifs.

**175.** Plus souvent, c'est un substantif qui figure comme membre ultérieur. Les deux noms en présence sont alors en apposition s'il s'agit de deux substantifs (depuis *puruṣamrgá-* VS. « antilope mâle »); en rapport d'épithète à nom si le premier est un adjectif (*candrāmas-* « mois brillant », d'où « lune »). Ces composés ne sont pas fréquents : on les rencontre là où il s'agit d'établir une dénomination stable ou typique, *saptarṣāyas* (pl.) « les Sept Sages ».

Noter *mahenadi* (V.) 180 « ô grande rivière » ; *madhyāṃdina-* « midi » (membre antérieur à finale adverbiale et à ton modifié); *pitāmahá-* (adjectif postposé) « grand-père » AS. YV. est fait sur *mahāmahá-* 166.

Des emplois productifs sont ceux après préfixe (*amitra-* « ennemi », *súbrāhmaṇa-* AS. « bon brahmane ») et après préverbe; le préverbe indiquant ici la situation locale ou temporelle. Ainsi *ádhi* dans *adhirājá-* « roi suprême » ; *antár* dans *antardeśá-* AS. « région intermédiaire ») ou *antaḥpātrá-* AS. « intérieur du vase » ; *ápa* dans *áparūpa-* AS. « difformité » ; *úpa* dans *upapatī-* VS. « amant » ; *ní* dans *nipādá-* « dépression de terrain ». Les emplois les mieux attestés sont avec *prá* « en avant » (dans le temps, l'espace ou figurément), *prānapāt-* « arrière petit-fils » *prāyus-* MS. « âge avancé » (RS. *áprāyus-*) *pradís-* « région du ciel » (« région intermédiaire » AS.), distinct du *tatpuruṣa* « verbal » *pradís-* « injonction ». Puis *prāti* « contr », *pratidīvan-* « adversaire » ; *ví* « de manière centrifuge » (nuances diverses), *vívāc-* « contestation » *vímadhya-* « milieu ».

*Sám* est ici le double strict de *sa*<sup>o</sup> 160, sauf dans *saṃvatsará-* « année (complète) » et quelques autres. Une nuance collective, avec élargissement, figure dans *saṃgavá-* « temps où les vaches se rassemblent ».

**176.** Reste l'association attendue d'un substantif déterminant (à valeur de G. notamment) et d'un substantif déterminé. Dans la RS. ancienne ce type de composé est assez limité. En valeur de G. on ne trouve guère que, d'une part, quelques formations où le premier nom désigne

la matière, *drupadá-* « pièce de bois », d'autre part, le groupe massif des composés en °*pati-* (f. °*patnī-*). Dans *viśpāti-* 99 la forme de la finale du premier membre souligne le caractère ancien, essentiel, de la jonction. Ailleurs une désinence intérieure (en *-[a]s*) s'est souvent maintenue ou rétablie, avec double ton (au moins dans la RS.), *vānaspāti-* « arbre » (de *ván-*) ; il y a à la fois ton double et ton unique dans *jāspati-* °*pāti-* « chef de famille » ; ton double sans désinence intérieure dans *śácīpāti-* « maître de la force ».

Ces composés accumulent les anomalies. Il y a un *-s* analogique dans *rāthaspāti-* « maître du char » (à la rigueur sur un thème \**rathas* — "rathar) et autres ; secondaire *gnāspātī-* sur un \**gnāspāti-* « époux d'une femme divine ». La désinence intérieure est indiscernable dans *dāmpati-* « maître de maison » 101 260, sous l'influence duquel, contaminé avec *jāyāpatī* (du.) Kap., est issu *jāyampatī* (du.) KS. « époux et femme » (dvandva).

La finale de G. est également maintenue dans *divodāsa-* n. pr. (ton unique), dans *apāmnápāt* (composé?) n. pr., sur lequel est bâti *tánūnápāt-* (ton double !). Finale de L. dans *svapneduṣvapnyá-* AS. « mauvais rêve dans le sommeil » ; de D. *dāsyavevrīka* (V.) n. pr.

Au Livre X apparaissent quelques formations nouvelles, *rāja- putrá-* « fils de roi » *mátsakhi-* « mon ami » (thème pronominal) *indrásenā-* « arme d'Indra » (seul ex. védique avec un n. de divinité au premier membre), etc. Plus tard : *rājādhirājá-* TA. « souverain des rois », etc.

**177. Accent des tatpuruṣa.** — Le ton, normalement sur le membre ultérieur (156 b), comporte une tendance très marquée à l'oxytonèse. Ainsi notamment dans les finales en *-a-* (*-ā-*), cf. *indrásenā-* précité en face de *sénā-*; et dans nombre d'autres. Tendance contrecarrée par la tendance inverse qu'ont plusieurs catégories suffixales à maintenir le ton à la place où elles le portaient dans l'emploi « simple », ainsi les noms en *-van-* *-man-* *-ana-* *-i-*, ex. *sutárman-* « qui traverse bien » *keśavárdhana-* « qui fait pousser les cheveux » *pathiráksi-* « qui protège le chemin ». Exceptionnellement un ton final est transféré sur la pénultième, *yamarājya-* AS. VS. « royaume de Varna » (*rājyá-*).

Le ton sur le membre antérieur — qui, sauf exception, ne comporte pas de modification de place — s'est accrédité dans un certain nombre de cas. D'abord dans la plupart des composés à finale *-ta-* et *-ti-* (tatpuruṣa verbaux); puis, du moins dans la RS., la plupart des composés en °*pati-* °*patnī-*, pour autant qu'ils n'ont pas le double ton; dans ceux à membre ultérieur adjectif ; enfin dans ceux où le membre antérieur est un préfixe ou une particule à valeur faible (sur les préverbes employés en tant que tels, v. 189).

Dans ces diverses catégories le ton antérieur a pu se fixer sans difficulté, soit parce qu'aucune confusion n'était à redouter avec les bahuvrīhi du côté de la structure, soit parce que les bahuvrīhi dans les formations correspondantes avaient inversé le ton 156 b.

Au total, la situation est plutôt confuse, et les rares groupements cohérents des mantra anciens (ainsi les formations sous 173. oxytones) ont été plus ou moins brouillés par la suite.

**178. Les bahuvrīhi.** — Ces composés se comportent syntactiquement comme des épithètes, ou mieux, comme l'équivalent de propositions relatives descriptives, se référant à un nom extérieur, exprimé ou implicite. Des exemples sont : *ásvapr̥ṣṭha-* « qui est à dos de cheval » *parjányaretas* « né de la semence de Parjanya » *śatásārada-* 163 *viśvákr̥ṣṭi-* « concernant tous les établissements » *śúrāvīra-* « qui change les hommes en héros » *sādhvaryá-* (prob.) « par quoi les Aryens ont le succès ». La relation est, on le voit, des plus variables. Ce qui domine cependant est la relation d'appartenance : *tuvībrahman-* « qui possède des formules puissantes ».

1. La différence avec les tatpuruṣa est donc extérieure à la structure propre du composé et, le ton excepté, nombre de bahuvrīhi coïncident avec des tatpuruṣa, cf. en face de *rājaputrá-* 176 : *rājaputra-* « qui a des rois pour fils ». Parfois la distinction est mal perceptible, *uruśámsa-* « qui parle au loin » ou « dont la parole (va) loin », *kṣatraśrī-* « ornement des kṣatriya » ou « exerçant glorieusement le kṣatra ». De *ghṛtasnu-* « ayant la graisse (sacrificielle) sur le dos » on a glissé à *ghṛtasnú-* « ruisselant de graisse », fait sur un élément *snu-* adapté de *SNĀ-*.
2. Portant le sens possessif, le bahuvrīhi dispense d'un suffixe secondaire d'appartenance : *ajavá-* « lent » s'oppose ainsi à *javin-* « rapide » II la 6, *amanás-* à *manasvín-* TS. VII 5 12 1. Le seul suffixe qu'il admette est l'élargissement en *-a-* 163, ou tout au plus un suffixe possessif pléonastique, qui masque le caractère bahuvrīhi du composé, *kunakhín-* 163 n. et analogues.

**179.** Le rapport d'un membre à l'autre est le plus souvent attributif (épithète + substantif), *ugrābāhu-* « aux bras puissants » *bodhicákṣas-* MS. IV 12 2 « au regard éveillé »; sur éléments obsolètes, *kalyāñtī-* f. « belle » (proprement « au beau coude »). En second par la fréquence vient le groupe de composés appositionnels, *indraśatru-* « dont l'ennemi est Indra » *yajñáketu-* « qui a le sacrifice pour flambeau » (composés dits parfois d'identification); nuance comparative, *vṛkṣákeśa-* « dont les arbres sont comme des cheveux » (rare); plus rare encore est la relation copulative, *stómapr̥ṣṭha-* VS. « contenant un stoma et un *pr̥ṣṭha* » (semi-āmreḍita *áhardiva-* VS. « qui dure jour et nuit »). Un troisième grand groupe est celui où le membre antérieur a valeur de régime, *vājrabāhu-* « ayant le foudre en mains » *niyúdratha-* « ayant un char avec attelage » *jarámṛtyu-* AS. « dont la mort a lieu par vieillesse » ; les relations les plus fréquentes sont celles de G. (*pátikāmā-* AS. « qui a désir d'un époux », ou, avec nuance comparative très fréquente, *úrṇamradas-* 165 *góvapus-* « qui a forme de vache ») et de L. (notamment avec n. de partie du corps au membre ultérieur, *vājrabāhu-* précité).

Le principe du bahuvrīhi est que le membre ultérieur soit un substantif.

Cependant on peut avoir un adjectif pris substantivement, tout au moins un adjectif indiquant rang ou degré, *yamáśreṣṭha-* AS. « ayant Yama pour (élément) le meilleur » *avaraspará-* (avec finale -s d'après *parás*) « où le plus bas devient le plus haut » et cf. 300 n. On doit reconnaître dans *góagra-* « commençant par des vaches » *aśvabúdhya-* « se terminant par des chevaux » *ásthibhūyas-* AS. « consistant surtout en os » l'amorce des composés classificatoires du sanskrit ultérieur.

L'alliance d'un nom de nombre et d'un substantif donne lieu à un type appelé dvigu, qui comporte parfois des valeurs sémantiques particulières, ainsi *tryávi-* « âgé de (la période correspondant à) trois (gestations de) brebis »; les dvigu se présentent d'ordinaire en valeur de substantifs neutres collectifs, type *triyugá-* « (l'ensemble de) trois générations » ; avec élargissement en -a-, *saḍrcá-* (°*arcá-*) 158. D'ailleurs la substantification des bahuvrīhi, quoique peu fréquente, est attestée comme celle d'adjectifs quelconques, naturellement au nt. (généralement dans des mots à finale -a-, et volontiers après un membre antérieur en *a[n]*" priv.), ainsi *anamitrá-* AS. VS. « non-inimitié » *nikilbiṣá-* « absence de péché »; finale -u- *pitṛbandhú-* AS. « parenté paternelle ».

**180.** La désinence intérieure se maintient çà et là, ainsi le G. (sg.) dans *rāyáskāma-* « qui désire la richesse », l'I. (semi-adverbial) dans *krátvāmagha-* « qui donne selon ses forces » *dhiyávasu-* « riche en prières » ; L. prob. dans *ṛcīṣama-* 165 et quelques autres (cf. aussi *āsānniṣu-* 127).

Aberrant le maintien du V. dans *mahemate* « ô toi de grande intelligence » (cf. *mahenadi* 175), alors que le V. usuel est *mahi* (rythme). L'Ac. *tvām* dans *tvāmkāma-* « qui t'aime » forme un exemple unique (dans la RS. au moins) de rection de type verbal, partant de l'expression analytique *mām kāmēna*.

**181.** Les préverbes sont fréquents comme membres antérieurs. Conformément à la valeur foncièrement « nominale » des bahuvrīhi, ils noient la situation locale ou temporelle (aussi, figurée) comme ceux de 175, mais plus particulièrement, le mouvement propre à l'objet qu'ils accompagnent : les choses se passent comme si le préverbe était le support d'un adjectif verbal, que *úd* par exemple fût pour *udgata-*, *sám* pour *samhata-*, etc. On a ainsi *áti* (rare) dans *átyūrmi-* « dont la vague déborde » ; *ádhi* dans *ádhiratha-* « qui a un char en sus » (autres nuances : *ádhinirñij-* « qui porte un ornement » *ádhyakśa-* « qui surveille »); *antár* dans *antardāvá-* AS. « qui a le feu à l'intérieur » ; *ápa* dans *ápodaka-* « dénué d'eau »; *abhi* dans *abhívāra-* AS. « entouré de héros » ; *áva* dans *ávatokā-* AS. « qui a eu un avortement » ; *á* dans *ámanas-* AS. « favorable » ; *úd* (opposé à *ní*° TS. 16 2g) dans *útsaktha-* VS. « qui ouvre les cuisses » ; *ní* dans *nímānyu-* AS. « dont la colère s'est apaisée » ; *nís* dans *nírmāya-* « qui a perdu son pouvoir » ; *prá* dans *prāśṛṅgá-* VS.

« aux cornes proéminentes » ou *prāmaṇas-* AS. « attentif »; *práti* dans *prátiveśa-* « qui habite en face » (autres nuances, *prátirūpa-* « de même forme » *prativartmán-* AS.

« qui suit la voie opposée »). *Vī* est particulièrement fréquent, avec les acceptions de : dispersion, extension, séparation, écart : *vikarṇá-* AS. « aux oreilles écartées » *vihāyas-* « à la force étendue » *vyadhvā-* AS. « qui est à mi-chemin » *vivrata-* « aux lois divergentes ». L'acception privative commence tout juste à apparaître dans les mantra anciens, à savoir dans *vyēnas-* « qui est sans péché ». Enfin *sám* (ex. : *sámhanu-* AS « qui serre les mâchoires ») n'a pas de contre-partie en *sa*<sup>o</sup> (160) pour signifier « qui tient ensemble ».

Parmi les nombreux autres invariants, adverbess ou particules, figurent ici à nouveau les « préfixes », tels que *a(n)*<sup>o</sup> dans *apád-* « sans pieds », *ku*<sup>o</sup> dans *kúyava-* « qui donne mauvaise récolte » (ou *tatpuruṣa*?), *su*<sup>o</sup> et *dus*<sup>o</sup>, enfin *sa*<sup>o</sup> au sens de « joint à, associé avec », *sálakṣman-* « ayant les mêmes marques » (rarement *sam*<sup>o</sup>).

Parmi les adverbess, citons *viśvayāmate* (V.) (ex corr.) « dont, la pensée va partout » (VIII 68 2); *itthādhī-* « dont l'esprit est tourné de ce côté », cf. *itthā dhiyaḥ* VI 62 3 ; *itāūti*-140 ; *ihēhamātarā* (du.) « dont les mères sont l'une ici l'autre là ».

**182. Les bahuvrīhi à valeur verbale.** — Si les bahuvrīhi qui répondraient aux *tatpuruṣa* « verbaux » (171 sqq.) font défaut, il existe cependant une catégorie distincte, qui comporte au membre antérieur un verbal en *-ta-*: soit avec l'usuelle acception passive, *rātāhavya-* « (recevant) une oblation à lui offerte », susceptible d'évoluer en éventuel, *ámṛtavarṇa-* (après *a(n)*<sup>o</sup> priv.) « à la couleur impérissable » ; soit avec une fonction active-transitive s'exerçant sur le membre ultérieur, *práyatadakṣiṇa-* « qui offre les honoraires » *prṣṭabandho* (V.) « qui s'enquiert sur les connexions » *hitāmitra-* « avec qui on forme alliance ». Il peut y avoir surimposition d'emplois: *yatásruc-* « pour qui on lève la cuiller » et « qui lève la cuiller »; *rātāhavya-* précité, aussi « qui a offert l'oblation ». Ceci résulte de l'indifférence foncière du verbal en *-ta-* 363, mais l'emploi « régissant » s'est accrédité sans doute d'après l'analogie des bahuvrīhi probablement plus anciens dont il va être question.

**183. Membre antérieur régissant.** — Dans un certain nombre de bahuvrīhi à préverbe, le préverbe a valeur d'une préposition qui régirait le membre ultérieur. Il s'agit donc, en principe, d'anciennes expressions analytiques, mais la catégorie s'est étendue au delà de ses limites propres, jusqu'à englober des formules qui n'avaient ou ne pouvaient avoir aucune contre-partie en phrase libre. Ainsi *ádhiratha-* « qui est sur le char » (d'où nt. « charge ») repose sur un type analytique *ádhi ráthe* X 64 12 « sur le char ». L'intermédiaire fréquent (mais nullement obligatoire) entre le type *ádhiratha-* et le type *ádhi ráthe* a été un adverbe qui serait de la forme *\*adhiratham* (ce que les grammairiens classiques appellent l'*avyayībhāva* 388).

On a ainsi des composés adjectifs en *áti* « au-dessus de, au delà de », *ádhi* « sur, au-dessus de », *ánu* « le long de, selon », *antár* « à l'intérieur de », *á* « vers », *úpa* « jusqu'à ; sur, près de », *pári* « autour de », *práti* « contr ». Valeurs et productivité répondent à peu près à celles qui caractérisent ces mêmes mots employés comme



prépositions. Voici quelques exemples : *atirātrá-* « qui dure toute la nuit » *anukāmá-* « qui se conforme au désir » *abhidyu-* « qui se dirige vers le ciel » *ājarasá-* « qui atteint à la vieillesse » *úpamāsyá-* « qui se présente chaque mois » *paripanthín-* (avec suffixe pléonastique) « adversaire », etc. A vrai dire la fonction « régissante » est parfois mal discernable de la fonction de simple mouvement qui vaut pour les bahuvrīhi normaux 181, et il n'y a guère qu'une vingtaine d'exemples à peu près clairs pour la RS.

1. On trouve dans le même rôle des adverbes, en principe ceux qui ont en phrase libre un emploi prépositionnel : ainsi *adhaspadá-* « sous les pieds » *tiróahnya-* « appartenant à avant-hier » *ūrdhvánabhas-* VS. « au-dessus des nuages » (bien que *ūrdhvám* n'ait pas d'emploi prépositionnel). Notamment avec *parás* : *parómātra-* « au delà de la mesure ». Exceptionnellement avec une particule interjective : *śamṅgayá-* « qui bénit les biens domestiques ».
2. Plusieurs composés du groupe ont un suffixe *samāsānta* 163, donnant l'impression de tatpuruṣa dont le membre ultérieur est un pseudoadjectif : *ádhigartya-* « situé sur le caisson », de *gárta-*; *apiśarvará-* « qui touche à la nuit », de *śárvarī-*; *paripanthin-* précité.

**184.** Un autre groupe, plus restreint, de composés à premier membre régissant, est bâti sur un pseudo-participe en *-at°* au premier membre, type *ksayádvīra-* « qui commande les hommes ». Il doit s'agir, en fait, d'un impératif en *-a* (tel qu'il est conservé isolément dans *śikṣānará-* « qui aide les guerriers » ou plutôt « qui confère la force vitale »? (Cf. *\*nar-* 163; peut-être *tavāgā(m)* « qui incite les vaches »), qui sera passé à *-at°* par influence de composés comme *dravádaśva-* « aux chevaux rapides » et de formes ambiguës comme *taráddveṣas-* « qui vainc l'ennemi » (lequel pouvait résulter phonétiquement selon 18 d'un ancien *\*taradveṣas-*) ; de toute manière, *codayánmati-* « qui stimule la pensée » offrait une formule rythmique plus acceptable que *\*codayamati-*,

1. Ici *jamádagni-* (« qui va vers Agni »?) n. pr. 54 n. 2; *sādadyoni-* « qui prend place sur le siège », en face du thème verbal *sada-*. Mais *kṛtádvasu-* « qui procure la richesse » est l'élargissement analogique d'un ancien *\*kṛtavasu-* fait selon 182, et *pratádvasu-* (sens ?) repose sur le précédent et sur les éléments *prá tád vásu* (début de mantra).
2. L'emploi est à peu près limité à la RS., comme le type analogue (six formations dans la RS.) *vītihotra-* « qui invite à l'offrande », où le membre antérieur coïncide pour la forme avec un dérivé en *-ti-* (y compris pour le ton).

**185. Accent des bahuvrīhi.** — Le ton normal est sur le membre antérieur, une oxytonèse n'étant relevable que dans les composés en *-át°* faits selon 184 (y compris dans les bahuvrīhi normaux, type *dravádaśva-* précité, où le membre antérieur est un authentique participe, mais qui ont été attirés dans le cadre prévalent des bahuvrīhi du type *kṣayádvīra-*) ; ainsi que dans le groupe des formations en *viśvá°* (*sarvá*) 156.

Mais le ton du membre ultérieur est attesté dans une série de composés : a) là où le membre antérieur consiste en un monosyllabe (156), tout au moins les préfixes *a(n)° su°* et *dus°* (non sans exceptions), ou encore les numéraux *dvi°* et *tri°* (au moins dans la RS.);

b) là où le membre antérieur est un dissyllabe en *-í- -ú-* (156), notamment *purú-*, qui donne invariablement *puruputrá-* « ayant de nombreux fils » et analogues. Quelques dissyllabes non oxytons présentent la même particularité, et d'autre part l'accentuation normale tend à se rétablir après la RS. : *purúṅāman-* AS. « ayant beaucoup de noms ».

1. L'oxytonèse du membre ultérieur est attestée de manière à peu près constante après *a(n)°* priv., ainsi *aphalá-* « stérile » (*phála-*); aussi de manière variable après *su°*, ainsi *subandhú-* AS. « prochement apparenté », mais *°bāndhu-* RS. Oxytonèse également dans les bahuvrīhi substantifs de 179 fin., peut-être en raison du changement de catégorie linguistique.
2. Inversement il existe quelques cas d'accent transféré de la finale à la pénultième : *suvīra-* « riche en héros » (*vīrá-*) *abhrāṭr-* AS. « sans frère » (mais *°bhrāṭr-* RS.).
3. Ton variable après « préverbe », où la présence d'un *-a-* final, surtout d'un *-a-* de samāsānta, attire volontiers le ton : *upānasá-* « situé sur une voiture », de *ānas-*.

**186. Bahuvrīhi et phrase analytique.** — Alors que les tatpuruṣa sont des composés stables, qui d'ordinaire n'ont pas de contre-partie analytique (cf. pourtant 463), les bahuvrīhi demeurent en bien des cas tout voisins de l'expression libre dont théoriquement ils émanent. On a noté 183 la relation génétique existant entre les composés à préverbe régissant et l'expression libre. Mais d'autres bahuvrīhi se laissent eux aussi ramener à des éléments libres, reliés lâchement au reste de la phrase, tels que les procédés quasi-normaux de l'anacoluthie et de la parenthèse en autoriseraient la fabrication. On a ainsi *sá jāyase sāho mahát* V 11 6 « tu nais grande force », *dróghāya cid vácasa ānavāya* VI 62 9 « à Ānava (dont) la parole est trompeuse ». Si *ṛjúr íc cháṃsaḥ* II 26 1 « celui dont la parole est droite » est à la rigueur une tmèse de *\*ṛjuśamsa-*, d'autres énoncés analogues doivent être compris comme des formations pré-compositionnelles. Ainsi *sáṃsād aghāt* I 128 5 sans doute pour *\*aghásamsāt* « (l'être) à la parole mauvaise », *diví kṣáyam* III 2 13 X 63 5 « celui qui habite au ciel », *tveśám rūpám* I 114 5 « à l'aspect redoutable », *barhír u tistirāṅá* I 108 4 (pour *\*stīrṇabarhiṣā*) « étendant la litière rituelle ».

Il y a coïncidence entre *itá ūti* et *itáūti*, d'une part « bénédiction », d'autre part « qui bénit d'ici » ; *itthā dhiyaḥ* VI 62 3 en face de *itthādhiye* IV 11 3 (en formules parallèles).

**187. Varia.** — Il existe enfin quelques composés aberrants, qui eux également reposent sur des éléments de phrase (volontiers, de discours direct) : *mamasatyéṣu* (X) « dans les cas où (chacun dit :) c'est à moi » (avec suffixe *-ya-* d'élargissement), *kimtvá-* VS.

« (demandant :) que fais-tu? » ; *śamyú-* vient de la juxtaposition adverbiale *śám yós* « salut et justice ! » Exceptionnel, parce que bâti sur une forme verbale fléchie, *yé-yajāmahāḥ* VS. (m. pl.) « les formules en *yé yajāmahe* ». Parmi diverses expressions pittoresques, citons encore *éhimāya-* (I), qui signifie sans doute « (celui qui dit ou au sujet duquel on dit :) viens, ô magie ! » ou encore *áhaṃsana* (V. ; aussi à lire V 73 2 au lieu de *ahám sánā*) « (qui dit :) puissé-je gagner (de l'argent) ! »

## II. - DÉRIVATION PRIMAIRE

**188. Généralités sur la dérivation.** — Dans la mesure où un nom est analysable à l'intérieur même de la langue, tantôt il se ramène à la racine verbale (c'est, comme on dit, un nom-racine), avec ou sans élargissement; tantôt et plus souvent, il se termine par un suffixe. Ce suffixe lui-même est primaire ou secondaire. Les dérivés primaires (kṛt) — ceux qui se rattachent à la racine verbale (subsidièrement à un thème de présent, etc. 191 sq.) — ont une valeur découlant de leur origine même : ils fournissent des noms d'action et des noms d'agent; certains emplois demeurent si proches du verbe qu'ils font plus ou moins partie de la conjugaison (ceci, au maximum, dans les « participes »); d'autres s'en éloignent au contraire pour adopter des valeurs plus ou moins libres d'adjectifs, de noms d'objet ou d'instrument, etc.

Les dérivés secondaires (taddhita) sont ceux qui s'attachent à un thème nominal déjà existant (ou virtuellement existant) pour former, soit des notions d'appartenance (adjectifs indiquant la possession, la qualification), soit des notions abstraites (substantifs), avec plusieurs emplois spécialisés. Dans des cas particuliers on peut hésiter sur l'adhésion d'un mot à la série primaire ou à la série secondaire, plusieurs suffixes étant communs et la même forme, selon qu'elle est sentie comme racine ou comme nom-racine, pouvant donner le départ à des dérivés de l'un ou l'autre genres. D'autre part tout adjectif, même primaire, peut au neutre servir de substantif abstrait (ainsi le nt. *paraspá*-VS. « protection » est glosé par *paraspatvá*- ŚB.). Mais dans l'ensemble la scission est claire, tant pour la forme que pour l'emploi.

Il existe peu de tendances générales, sinon la thématization assez fréquente de la finale : c'est ainsi qu'il n'y a point de suffixes stables terminés par une occlusive, sauf les suffixes en *-nt-*

où le *t* est tombé phonétiquement. Il n'y a guère non plus de tendances toniques globales.

Les valeurs sont dans l'ensemble faiblement marquées, les formations concurrentes nombreuses et une même finale susceptible d'emplois divers.

**189. Généralités sur la dérivation primaire.** — Dans la mesure où la racine comporte des alternances vocaliques, elle figure, aux fins de dérivation primaire, soit avec le degré plein

(*e o ar an* ou simplement *a* devant consonne, parfois *ā*), soit avec le degré réduit (*i u ṛ a*, exceptionnellement voyelle zéro).

Il n'y a pas de degré long authentique, c'est-à-dire autre que l'allongement éventuel, né du rythme, d'un *-a-* radical en syllabe ouverte, lequel a lieu notamment dans les noms-racines et les dérivés en *-a- -ana- -as- -in-* (225) *-ya-* (365).

Jaitra- « victorieux » dérive de *jéṭr-*, comme *śraúṣṭī-* « (cheval) docile » est le f. d'un *\*śrauṣṭa-* tiré de *śruṣṭi-*; *cyáútna-* « ébranlement » peut à la rigueur reposer sur un adjectif *\*cyutna-*; *bhárman-* « libation » *śákman-* « force » ont le vocalisme

imité de *bhārá- śāka-*. Resterait *kārṣman-* « but » et quelques rares autres.

Le ton est en principe sur la racine dans les noms d'action, sur le suffixe dans les noms d'agent. Mais cette répartition est entravée par la loi mécanique qui porte à accentuer le suffixe si le radical est au degré réduit, le radical si celui-ci est au degré plein. L'une et l'autre habitudes ne vont pas sans exceptions. Un suffixe dissyllabique portant le ton le porte en principe sur la syllabe pénultième ; il y a pourtant une oxytonèse dans quelques catégories.

1. Quant à la présence du préverbe — très fréquente dans certains types de dérivés et d'autant, plus (en général) que la valeur est plus nettement « verbale » — elle ne modifie normalement pas la place du ton : toutefois, les dérivés en *-ti-* ont presque tous le ton sur le préverbe (comme les verbaux en *-ta-* 363 et les infinitifs en *-tu-* 370-72); de même les dérivés en *-man-* 207 *-īyas-* 213.
2. La syllabe redoublée (comme dans le verbe) attire le ton assez souvent, notamment quand le redoublement est de type intensif.

L'emploi « primaire » est variablement marqué suivant les catégories suffixales ou à l'intérieur d'une même catégorie. Un trait syntaxique notable, inégalement réparti, est la présence d'un régime direct à l'Ac. 404; un autre, l'emploi, également variable, de dérivés primaires comme membres ultérieurs de *tatpuruṣa* « verbaux » 171 sqq.

**190.** Outre les suffixes, il existe un élargissement en *-t-* 195 — éventuellement *-at-* *-it-* — qui non seulement fonctionne à la finale absolue, mais encore s'accroche à un suffixe primaire pour former les séries en *-tnu-* *-tvan-* (224) *-tyā-* (y compris le verbal d'obligation 365 et l'absolutif 374).

*-y-* est moins un élargissement qu'un élément tampon entre un *-ā* final de racine et la voyelle initiale du suffixe, notamment de *-as-* (*dhāyas-* « libation ») et, *-u-* (*pāyú-* « qui protège »): le point de départ réside dans la structure préhistorique de certaines racines posées en *-(ā-* final. Cf. aussi *-yin-* 225 n. 2.

Quant à la voyelle *-i-* qu'on appelle communément « de liaison » et qui est le résidu du degré plein des racines dites « dissyllabiques » 302, elle fonctionne en dérivation primaire comme un élément adventice, posé devant les suffixes commençant par un *t-*, incidemment par un *s-*, en accord plus ou moins précis avec les éléments *-i-t-* et *-i-ṣ-* du verbe personnel. Au lieu de *-i-* on a souvent (bien plus souvent que dans le verbe) *-i-* en condition rythmique favorable (aussi dans des noms proprement verbaux 363 370 373). D'autres contacts entre la voyelle finale du radical et la voyelle suffixale sont évités par quelque modification de la structure radicale attendue.

La jonction entre la base et le suffixe s'effectue selon le régime phonétique interne, réserve faite pour les verbaux en *-na-* 46 124.

1. Il y a des traces, non sans ambiguïté, d'une sonorisation de la palatale dans *vagnú-* et analogues 124 ; plus probablement dans *śagmá-* « efficace » de *ŚAK-* (et *śagman-* Nigh.).
2. Le degré plein d'une racine terminée en *-u-* est *-av-* devant le verbal en *-ya-* 365 : influence du traitement des thèmes en *-u-* devant suffixe secondaire 214.

**191. Thèmes verbaux.** — Sans parler des participes, de nombreux dérivés primaires, du moins dans la classe des noms d'agent (plus rarement, des noms d'action) adoptent pour base un thème verbal. C'est ainsi que le suffixe *-ú-*, fonctionnant pleinement comme participe, utilise couramment les thèmes de la conjugaison « dérivée » : causatifs, désidératifs et surtout dénominatifs (près de 80 de ces derniers), type *iyakṣú-* « qui veut atteindre », *bhāvayú-* « qui soigne », *manasyú-* « qui a dans l'esprit » (une forte proportion des dénominatifs n'étant précisément attestés que dans le dérivé en *-u-*). Les noms d'action en *-á-* servent parallèlement, mais avec une bien moindre productivité : *apasyá-* « activité ». Plusieurs suffixes d'agent s'emploient sur base causative : ainsi *-a-* (en fin de tatpuruṣa « verbal »), *-tr-* (oxyton), *-iṣṇu-* *itnu-* *-ālu-*; il arrive aussi, dans d'autres séries, qu'un dérivé primaire ait le sens causatif sans porter aucune caractéristique formelle de ce mode.

Les bases redoublées sont fréquentes, sans qu'on puisse toujours les rattacher soit à un présent, soit à un parfait ou à un intensif; plusieurs ont pu se développer librement. On trouve ici surtout le suffixe *-a-*, ensuite *-i-*, accessoirement *-u-* et quelques autres (y compris le suffixe zéro des noms-racines).

1. On expliquera par le parfait une forme comme *nitatni* (V.) AS. « qui s'étend en profondeur » (*°tatnu-* paipp. XX 37 5 et *paritatnú-* AS. « qui entoure ») ; en outre quelques bases à radical *-e-* selon 334 : comme *sedí-* AS. VS. « épuisement », *mehánā* « richement ». *Táturi-* « qui traverse » est incertain, pouvant comporter un suffixe *-uri-*.
2. Sur thème de futur on a éventuellement *kariṣyá-* « ce qui est à faire », mais il s'agit plutôt d'un subjonctif *kariṣyá(s)*; *sanisyú-* « qui veut gagner » est un dénominalif plus vraisemblablement qu'un futur. Sur passif, *avidriyá-* 38.

**192.** Le stock le plus nombreux est celui des formations en *-a-*, tirées de divers thèmes de présent et employées en fin de composé nominal ou après préverbe 172 : les formes claires sont naturellement celles où le thème de présent se signale par un affixe ou un redoublement (y compris *govyachá-* VS. « tourmenteur de vaches », qui postule un présent *\*vyachati* 327), mais même des présents faiblement marqués comme *uttudá-* AS. « qui incite » font partie du groupe.

La dérivation va parfois au delà des possibilités du verbe. On a ainsi un dérivé *varūtṛ-* (*váruṭrī-*) « qui défend », fait sur *\*varoti* qui serait analogue à *karóti* 320 ; *tarutṛ-* « vainqueur » et analogues doit s'appuyer sur le thème verbal *táruṣ(a)-* 329; autre formule dans *manóṭr-/ manotṛ-* « qui réalise par la pensée », en face du

thème verbal *manu-*, peut-être d'après les nombreuses formations nominales en *mano*<sup>o</sup>.

Certains dérivés impliquent une base en *-s-*, que la plupart du temps on ne saurait purement et simplement considérer comme base d'aoriste. Ainsi *néṣa-* « qui conduit » sort du type *néṣi* 316, par l'intermédiaire (si l'on veut) des formes verbales en *néṣa-* qui ont constitué un système aoriste secondaire (cf. *sá no neṣan néṣatamaiḥ* I 141 12). La même base expliquera *néṣṭr-* n. de l'officiant « qui conduit ». Analogue *jeṣá-* « gain »; dans *deṣṇá-* « don » il a été utilisé une base verbale \**deṣa(m)* faite comme *yeṣam* 344, et peut-être aussi *déṣṭha-* « qui donne le mieux ». L'élément *dās-* (dans *dāsvant-* « généreux ») repose sur la base verbale *dāsa-* (d'aoriste?), mais *dhāśi-* f. « forme » et *dhāśi-* m. « nourriture » ont un *-s-* autonome, tel que celui qu'on retrouve encore dans *śruṣṭi-* « obéissance » (cf. *śróṣamāṇa-*), dans *táruṣa-* et analogues « qui vaine » (cf. le thème verbal *táruṣ(a)-* précité), cf. 329.

Plusieurs dérivés paraissent être des nominalisations d'infinitifs, ainsi *parśāṇi-* « qui fait traverser » 372, *turvāṇi-* (*tuturvāṇi-*) « qui dépasse » 370 transcrivent directement des infinitifs en *-ani -ane*, tandis que *stuśéyya-* 366 élargit *stuśé* 316 ; de manière plus lointaine, *suhántu-* et analogues 171 appartiennent ici.

**193. Noms-racines.** — Les noms-racines fonctionnent de deux manières : comme noms d'action (f.), *vṛdh-* « renforcement » ; et comme noms d'agent (m.), *spás-* « espion ». Il y a plus d'une fois superposition des deux valeurs, ainsi *yúj-* « allié, compagnon » et parfois aussi « alliance ». L'acception d'agent est souvent de pure apparence : le sens propre de *srídh- mṛdh- ríṣ- spṛdh- dviṣ-* est « hostilité » (avec diverses nuances) bien plutôt que « ennemi », même s'il y a le cas échéant passage secondaire au masculin.

Les formes simples sont beaucoup moins nombreuses que les emplois en fin de composés : ceux-ci formant des *tatpuruṣa* « verbaux » 171 ou bien, si le sentiment « verbal » du nom-racine s'est effacé, des *tatpuruṣa* nominaux ou des *bahuvrīhi* : ainsi *vác-* « parole » ou *rāj-* « roi » s'emploie librement, comme des substantifs quelconques, en fin de *bahuvrīhi*.

1. Sur l'emploi passif du n. d'agent, v. 171; sur la valeur d'infinitif du n. d'action, 369 sqq ; survivance d'un régime direct (après préverbe seulement), 404.
2. Les racines en *-ī- -ū-* final ne fournissent en « simple » que quelques rares noms-racines, ainsi les m. *vī-* « qui se plaît » (après préverbe *suprāvī-* « qui persuade bien » cf. *prá vihi* au même hy. H 26 2), *jū-* « qui se hâte ». Celles en *-ā-* final conservent une proportion un peu plus élevée de formes simples, mais beaucoup ont glissé vers la finale *-a-* ou *-i-* (éventuellement *-u-* 22 n. 4).
3. Sur racine redoublée on a quelques formes comme *cakrād-* (X 95 42-13, contre le pdp.) « plainte », notamment des formes intensives, *yavīyúdh-* « qui combat avec force », *jógū-* « qui chante puissamment ».

**194.** Le ton demeure sur le radical même en cas de préverbe ou de redoublement (sauf dans les intensifs *yógū* précité, *vánīvan-* 258).

La racine est d'ordinaire au degré réduit, quel que soit le sens, là où un tel degré est possible d'après les formes verbales afférentes. Mais un *-ā* final se maintient et d'ordinaire un *-an* (il n'y a pas de nom-racine en *-am*, sauf *dám-* « maison » passé à *dán* selon 101 et *sám* maintenu comme interjection). A côté des composés en  $^{\circ}yaj-$ , la forme réduite attendue en  $^{\circ}ij-$  n'est préservée que dans le vieux n. technique *rtvíj-* « officiant ». Un *a* devant consonne est souvent allongé : dans  $^{\circ}bhāj-$  le degré long est le signe d'un emploi factitif « qui répartit » en face de  $^{\circ}bháj-$  « qui a part à » ; mais ailleurs *-ā-* est purement rythmique, ou bien entraîné par quelque analogie, par la prédominance des cas forts et notamment du N. sg. 259 (cf. 161 pour  $^{\circ}sāh-$   $^{\circ}vāh-$ ). Sauf dans *vāc-* précité, il s'agit à peu près partout de formes compositionnelles.

1. Sauf dans  $^{\circ}bhāj-$  et peut-être dans un ou deux autres cas, la valeur causative n'est pas formellement marquée : *nivíd-* n. d'une formule doit provenir de *ní-veday-*,  $^{\circ}cyút-$  « qui met en branle » répond à *cyāvay-*,
2. Degré plein insolite dans *(a)bhog<sup>o</sup>* « qui ne donne pas ».

**195.** Sans parler de l'élargissement en *-s-* (*das[vant]-* 192 *suprajās[tvá]-* 163 *bhīsā* [I.] « crainte » 357), l'élargissement caractéristique est *-t-*, qui figure après les racines terminées par une voyelle *-i-* *-u-* *-r-*, type *divikṣít-* « qui habite au ciel » ; la finale *-ā-* des racines terminées en nasale évite la solution *-at*, soit en maintenant *-an* 194 (*vṛtrahán-* « qui tue Vṛtra »), soit en adoptant la finale *-ā* (à savoir, dans les racines en *-an[i]-* 23); double solution dans *gośán-* / *goṣā-* cf. 258. Toutefois il y a trace de *-át-*, très probablement, dans *saṃhát-* « serré, replié » et dans l'adverbe *dyugát* « allant au ciel » ; *-át-* est en outre à postuler pour expliquer les finales *-átyā* (absolutif) et *-átya-* ( $^{\circ}hátya-$  « fait de tuer »).

Cet élargissement fait défaut dans les racines où *-i-* *-u-* résultent d'un abrègement secondaire (composés en  $^{\circ}bhu-$  de *BHŪ-*), ou bien sont d'origine nominale (composés en  $^{\circ}gu-$  de *gó-* « vache »), ou enfin sont dus à quelque anomalie, *ásmṛtadhru-* 100, *suṣṭu-* (« bien loué » ?) qui est prob. à lire *\*suṣṭhu-* (de *STHĀ-*), *didyú-* « flèche » (à côté de *didyút-* « éclair ») apparemment d'une racine *\*div-* « lancer ».

1. *Pr̥tanāji-* AS. est en fait *pr̥tanāj-* « qui se hâte à la bataille », comme le montre la var. de RS. Les autres finales en *-i-* *-u-* émanent de racines en *-ā-* (22 et n. 1) et n'entrent pas ici en compte.
2. Solution par *-u-* dans *raghudrū-* (m.) « qui court vite » de *DRU-* et quelques autres.
3. Un élargissement en *-át-*, indépendant du participe, mais en liaison probable avec un thème de présent thématique, a lieu dans *vahát-* « cours d'eau » *saścát-* « tarissement » et quelques autres, *-ít-* est incertain : *sarit-* « rivière » peut dépendre du type *harít-* 234, *taḍit-* « proche » est d'appartenance douteuse,



*bodhít-* (*bodhínmanas-* « à l'esprit attentif ») paraît dû à *cikít-* de *CIT-*, lequel s'est élargi aussi en *cikitvít* (adverbe. 391 et *cikitvínmanas-* « id. ») en partant de *cikitú-*.

Les noms-racines en *-añc-* (proprement « tourné, incliné vers ») jouent le rôle de quasi-suffixes, d'abord après préverbes à valeur locale (*pratyáñc-* « tourné contre, occidental »), puis après quelques pronoms et noms. De *pratyáñc-* est sorti *tiryáñc-* AS. « en travers » (partant de l'adverbe *tiráś*) ; de *tiryáñc-*, *kadryáñc-* « se dirigeant où? » *madryáñc-* 283; de ces derniers, *devadryáñc-* élargissant *devānc-* « tourné vers les dieux » et *madryadrik* 391, développement interne de *madryák*, etc.

Le f. en *-cī-*, indépendant à l'origine (*gr̥tácī-* « à l'aspect de beurre »), va de pair avec les formes faibles de la flexion 259, et commande les nouveaux dérivés en *-ka-* 230, *-īna-* 221 (*-ya-* dans *apācyá-* « tourné vers l'ouest » *apīcyá-* « secret »).

**196.** La catégorie des noms-racines est abondante, mais en voie de rapide déclin, comme le montre la fréquence croissante des formations thématiques concurrentes (*°sāhá-* depuis X), des formations à voyelle longue finale abrégée ou modifiée. L'indécision morphologique de l'Ac. sg. en *-am* a contribué au mouvement. Il existe un grand nombre de termes isolés, sans paradigme, parmi lesquels des créations instantanées comme *bhinát...* *bhídaḥ* I 174 8 « brise les brisements ». Plusieurs sont des débris de dérivés primaires, notamment en *-as-* : considérant *ámhaḥ* comme un N. pl. (f.) on a formé un pseudo-nom-racine *ámh-* (Ab. *ámhaḥ*) « angoisse », comme *nábh-* « nuage » (aussi *nābh-* « ouverture »?) en partant de *nábhās* ; *ús-* « aurore » 243 n. 2.

Parfois le nom-racine est à peine perceptible : *\*akṣ-* « œil » est masqué par *akṣí* sauf dans l'hapax *anáḥ* 163; *úd-* 277; *ás-* « bouche » conservé presque uniquement dans l'I. adverbial, etc. *\*Nak-t-* « nuit » n'est attesté que dans *nák* VII 71 1 (et dans *nákṣatra-* « constellation » = *\*nak-kṣatra-*) ; ailleurs on a les élargissements *naktam* et *náktā* (qui pourraient à la rigueur s'expliquer directement sur le nom-racine), puis *náktīḥ*. (sur *rātrīḥ*), *naktábhīḥ* (sur *áhabhīḥ*), *naktayá* 386, *aktú-* (= *akt-u*). Les élargissements *r/n*, *i/n* 277 sq. ont été un facteur puissant de la disparition du nom-racine. Les noms à support verbal se sont mieux maintenus que les autres.

**197. Suffixe -a-**. — Abondant, mais mal organisé, est le suf- fixe *-a-*, qui comprend :

a) des noms d'action à degré plein et ton radical (ton final d'ordinaire s'il y a préverbe : *nikāmá-* « désir profond »), type *háva-* « invocation ». Ce sont des msc., sauf *bhayá-* (ton!) « crainte » qui est du nt., et *háva-* lui-même qui semble faire alterner un sg. msc. et un pl. nt. ;

b) des noms d'agent, volontiers évolués en adjectifs, à degré plein comme les précédents, mais ton suffixal, *codá-* « incitateur » (en face de *códa-* « incitation »). Traces de ton sur le préverbe, *nikāma-* « qui désire ».

L'allongement a lieu dans les conditions décrites 189, type *kāma-* déjà cité, *nāyá-* « qui guide » ; mais il est inconstant : *grábha-* « fait de saisir » côté de *grābhá-* « qui saisit ». La tendance est très marquée à l'oxytonèse, quel que soit le sens.

1. Quant au degré réduit, qu'on attend dans la classe à ton suffixal, on le trouve dans plusieurs adjectifs ou noms concrets dénués d'attache « verbale » : *śucá-* « brillant », *yugá-* nt. « joug ». Ce sont pour une part des dérivés secondaires ; plusieurs sont inspirés par les thèmes de présent du type *tudāti*.
2. Nombreuses formations redoublées, presque toutes en fonction d'adjectif et à ton suffixal. Le redoublement est très souvent intensif, soit de même structure que dans la conjugaison (*rerihá-* AS. « qui lèche continûment » *sarīsrpá-* « qui rampe »), soit (plus rare) d'une autre structure (*carācará-* 166).
3. Un type sémantique spécial est celui de *sukāra-* 171 : ton radical et absence d'allongement.

**198.** Employé après préverbe ou en fin de composé nominal, le dérivé en *-a-* s'attache souvent à un thème de présent (ou autre thème verbal), avec valeur adjectivale, conformément à 172. Très rares sont les formations « simples » dans cette série, ainsi *iná-* « maître » qui peut être fait sur un doublet *\*ināti* du présent *inóti*, ou encore (dénom.) *turanya<sup>o</sup>* « qui va en tête » (d'où *duvanya*", même hy., sans *\*duvanyati* correspondant), *tánaya-* « descendant » (si le mot relève de *\*tanayati*; on pourrait imaginer un suffixe secondaire *-aya-* élargissant le nom-racine *tán-*).

Sur *néṣa-* *jéṣá-* (aussi *sakṣa-* KS. XXIII 6 « dominateur »), v. 192.

Ces formations et quelques autres emplois, notamment ceux à préverbe (où figurent des traces de régime Ac.), sont les seuls à maintenir une valeur « verbale ». Dans l'ensemble, l'élément *-a-* n'est que faiblement caractérisé. Il est vrai qu'il n'est souvent primaire qu'en apparence, étant en réalité un élargissement à partir d'un nom-racine, un abrègement de *-ā* radical, un substitut d'autre suffixe, etc. : donc, en tout cas, un suffixe secondaire 228.

Il existe un groupe de dérivés primaires en *-ā-* (oxytons) servant de noms d'action sur thème de désidératif et de dénominatif, *jigīśā-* « désir de vaincre », *sukratūyā-* « habileté ». Ce sont les correspondants exacts des noms d'agent en *-ú-*, cf. 191. A partir d'AS. on trouve quelques noms en *-ā-* sur racines non alternantes, comme *nindā-* AS. « blâme » ; *bhikṣā-* « fait de mendier » a pu servir d'intermédiaire, vu que le mot cessait d'être senti comme désidératif (*bhikṣate* « demander », propr. « chercher à obtenir en partage » de *BHAJ-*, formation comme *dīpsati* 353). De même pour *dīkṣā-* AS. « consécration », qui suppose un (post-mantrique) *dīkṣate* de *DĀŚ-* fait comme *sīkṣanta*, loc. cit.

On attend le même suffixe *-ā-* sur base de causatif : on ne l'a que dans *gamayā-*

358, dans un emploi tout spécial.

**199. Suffixe -ana-**,— Une autre catégorie commune aux noms d'action (nt.) et d'agent est celle en -ana-, degré plein et ton radical, ex. bhójana- « nourriture », *cétana-* « visible » et « apparition ». L'allongement (intermittent) selon 189 peut traduire une valeur causative, °*nāśana-* AS. « qui fait périr » ; *upavāsana-* AS. « costume » marche avec *vāsas-*, et *svādāna-* « assaisonneur » avec *svādu-* et autres. Degré réduit rare, à ton flottant et sémantique éloignée du verbe : *vṛjāna-* « groupe » (et autres acceptions) au nt. (parfois m.)/ *vṛjana-* (hapax) « id. » ; *kṛpaṇā-* AS. « malheureux » / *kṛpāṇa-* « misère » ; comme ailleurs, la présence du degré réduit coïncide avec une indécision sémantique et accentuelle.

1. Le flottement de ton et de genre se présente ailleurs : *dānā-* / *dāna-* nt. « don » ; aussi, isolément, *dānā-* m. (« don » et « donneur »), enfin *dāna-* m. (« [être] donné »).
2. Plusieurs formations, même sans caractéristique formelle, relèvent du causatif ; plusieurs, à partir d'AS., du dénominatif, comme *āmān-* *traṇa-* « lieu de délibération ».
3. -ana- comme suffixe secondaire, sur la particule *sām* : *sāmana-* « réunion; combat » (en fait, sur l'adverbe *samanā* « ensembl », lequel dérive de *samā-*).

Les emplois en lin de composé, surtout après préverbe (qui ne modifie pas la place du ton), sont assez fréquents. Noter le type « verbal » *suvedanā-* (oxyton!) 171.

Il existe un groupe restreint de noms d'action en -*anā-* (rarement -*ánā-*), ainsi *hasanā-* « rire » (*śvetanā-* « oblation matinale »?); pas d'emploi compositionnel. Mais *pṛtanā-* « combat; armée ennemie » développe le nom-racine *pṛt-*, comme *yósanā-* (*yoṣanā-*) « fille », le thème *yósan-*.

Un autre groupe restreint de noms surtout concrets, d'action ou d'agent, féminins, est en -*aní-* -*áni-*, *vartaní-* « voie » *udaní*<sup>o</sup> « vague » (ou élargissement de *udán-*?). La catégorie résulte en partie des infinitifs en -*ani* -*ane* 370 372, comme le montrent les extensions -*sani* -*táni* -*váni-* coïncidant avec des finales infinitives. Fréquence relative des formations sur thème verbal, °*paptaní-* « vol rapide ».

1. *Jaraṇi*(*prā-*) « qui emplit la (force de la) vieillesse » est pour \**jaraṇī* comme on a *vṛjanī-* AS. « ruse » (RS. « enclos » ?).
2. -*anú-* dans *krandanú-* « rugissement » et quelques autres noms de valeur concrète ; l'origine est le thème de présent en -*a-*, explication valable aussi pour plusieurs dérivés en -*ani-*.

**200. Suffixe -as-**. — Une catégorie importante est celle des noms en -*as-*, qui forment des noms d'action nt. à ton radical et degré plein. Le degré plein est allongeable selon 189, *prāyaścitti-* AS. VS. de \**prāyaścit-* « qui sait propitier (les dieux) », en liaison

partielle avec l’allongement du nom-racine correspondant, *vā́has-* « offrande » en face de *°vā́h-* (et *vā́há-*); parfois on fera intervenir la tendance 162 à allonger la syllabe initiale du membre ultérieur : *°vā́cas-* « dont la parole... ». Le ton n’est suffixal que dans la catégorie semi-infinitive 369.

Les cas de degré réduit sont peu probants, si l’on tient compte du fait que *-as-* peut être un élargissement de noms-racines, comme dans *bhiyás-* « crainte » (partiellement m.), cf. les formes en *bhī́s-*; ou *dúvas-* « amitié; hommage » (*duvás-* « donateur » ?) en partant d’une base *\*dū-*, var. de *DĀ-* selon 22 n. 1.

A côté du groupe majeur de noms d’action, il existe, avec ton suffixal, un petit groupe de noms d’agent (en fait, des adjectifs): ainsi *apás-* « actif » (aussi, en quelques passages, « œuvre ») en face de *ápas-* « œuvre », *yaśás-* « glorieux », *tavás-* « fort » (sans contre-partie substantive). Mais, hormis ces noms et *sáhas-* « victorieux » (qui garde le ton radical), il n’y a guère d’emplois sûrs d’adjectif, et le peu qu’on a présumé peut se comprendre en partant de membres ultérieurs (de *bahuvrīhi*) rendus autonomes. De toute manière, les finales de *bahuvrīhi* en *-as-*, authentiques ou non, sont fréquentes 163.

La valeur d’action tend à se consolider en emplois concrets : de *práyas-* « satisfaction » (d’où *práyas°* « expiation ») on est passé à « nourriture reconfortante, libation » ; *mánas-* est l’ensemble des dispositions pratiques de l’esprit; *tyájas-* l’acte par lequel on abandonne, etc. ; de là, la relative fréquence des pluriels.

**201.** La vitalité de la formation est grande à l’origine; nombreux sont les hapax, les créations instantanées comme *séśas-* et *tánas-* « descendance » V 70 4; les emplois figés (cas obliques sg. ou pl., notamment I.). Plusieurs mots appartiennent à des racines perdues ou obscurcies, ainsi *ródas-* du. « ciel et terre », généralement élargi en *ródasī-*, nouveau thème du f. refait sur *dyá́- vā́prthivī́-*; *\*pánas-* se laisse déduire de *panasyáte* comme plusieurs autres 360; un *rákšas-* « protection » (MS. IV 9 13) s’est développé en contre-partie de *rákšas-* « destruction; démon » (aussi *rakśás-*); *héśas-* « arme » suppose *\*hiṣ*, base de *HIMS-*.

1. Sur thème verbal secondaire, prob. *mṛgayás-* « bête sauvage », *tárūśas-* « qui donne la victoire », cf. 192. Nominalisation d’une particule, *upás-* « giron » (d’où *upástha-*) *sadhás(tha)-* « séjour ». A partir du N. pl. : *váyas-* « gent ailée », sur *vi-* « oiseau » et peut-être *vipas°* dans *vipaścīt-* 173 (où est rappelée une autre possibilité).
2. Glissement en *-asa-* dans *svabhyasá-* AS. « qui fait peur de soi-même » *°varcasá-* AS. « éclat ». La finale (rare) *-así-* doit reposer sur les infinitifs en *-áse* 369 : en tout cas *dharnasí-* « stable » qui alterne avec *dharnasá-* en *yajus* repose sur *dharnī-* « porteur ».

Groupes limités en *-tas-* (*rétas-* « semence » *srótas-* « courant » : donc sur racines à voyelle brève finale); *-nas-* (*párīnas-* « plénitude » ou « complet » et quelques autres mots de sens analogue ; mais *énas-* « faute » dérive de *inóti*); *-vas-* (*várivás-* « extension » est de quelque manière en rapport avec la base *urus-* 360; *pīvas-* « graisse » refait sur *pīvan-*); *-thas-* (*pāthas-* « séjour » d'après les formes verbales *pāthá[s]* ?); *-sas-* (*vápsas-*, « forme » comparé à *vápus-*). Ces dérivés ne font que confirmer le rôle d'élément élargissant qui est en partie celui de la finale *-(a)s-*.

**202.** Les noms d'action nt. en *-is-* (ton suffixal dominant) et *-us-* (ton radical) sont en partie, à l'origine, des élargissement de noms en *-i-* *-u-*, avec lesquels on les trouve souvent : *āyus-* « vitalité »/ *āyú-* « doué de vie » (nt. *āyu-* 244). Pour *tárus-* « force » on doit évoquer la présence du thème verbal *taru-* 320; pour *táviṣ-ī-* « vigueur » (cf. aussi *túviṣmant-*) et *támis-rā-* « ténèbres », la présence d'un second suffixe qui affaiblit le premier, cf. 217 n. 2. *Kravís-* « viande crue » (sans radical verbal) est évidemment alternant avec *krūrá-* AS., et *āmis-* « id. » est refait sur le précédent d'après *āmá-* « cru ». Enfin *maṁhis-* « faveur » (en *stobha*) est tiré de *mámhiṣṭha-*.

1. Il y a un petit groupe d'adjectifs en *-us-*, à ton variable, également secondaires : *dakṣús-* (I) « qui brûle » est une variante de *dákṣu-*; *vanús-* « zélé; ennemi » repose sur le thème verbal *vanu-*; sur *vidús-*, v. 244.
2. *-is-* comme suffixe secondaire dans *sádhis-* « siège », cf. *sadhásthā-* 201.

**203. Suffixes *-i-* et *-u-*.** — C'est le type même des formations mal caractérisées; le ton, le degré y varient comme l'emploi. Les adjectifs dominant, à valeur « verbale » relâchée, *krīdī-* « qui joue », *jāyú-* (allongement rare, selon 189) « vainqueur ». Dans une mesure mal déterminable, *-i-* est le second élément de racines « dissyllabiques » (*kavī-* « inspiré », *°máthi-* « qui dérobe ») ou un résidu de *-is-* (*°śocī-* « dont l'éclat... »); de même que *-u-* peut être un résidu de *-us-* (facilité par une flexion pré-prākritique?) (*cákṣu-* 244) ; l'un et l'autre suffixes enfin pouvant résulter de l'abrègement d'un *-ī-* *-ū-* final (ex. *grāhi-* 2celle qui saisit », pour *\*grāhī-*), notamment dans les noms-racines 195 : la coïncidence *i/ī*, *u/ū* est dans une large mesure affaire de flexion.

Mais *-i-* *-u-* possèdent aussi des emplois typiques de caractère « verbal » : *-u-* surtout comme « participe » de thèmes verbaux « dérivés » 191 (d'où, l'élan une fois acquis, se constituent des formes indépendantes comme *draviṇasyú-* « qui désire des richesses » et notamment quelques finales en *-āyú-* qui n'ont jamais eu de dénominateur personnel pour les authentifier); *-i-* et *-u-* sur thèmes de présent, aoriste, parfait : *vyanaśī-* « qui pénètre » (régime Ac.), *jághni-* « qui tue » (id.), *dákṣu-* « qui brûle » et un certain nombre d'autres.

Enfin il existe un groupe de noms d'action m. en *-i-* tirés de racines en *-ā-*, notamment *"dhī-* et *"sthī-* après thème nominal ou préverbe; il serait inopportun de voir dans cet *-i-* l'élément radical issu de l'alternance *ā/i*. Parallèlement on a un groupe plus restreint

de formes en *-u-* tirées des mêmes racines 22 n. 1.

1. En face de *duvasyú-* « qui honore » s'est bâti *duvoyú-*, même sens, donc avec traitement de saṃdhi 137 : influence des composés en <sup>o</sup>*yu-*, type *aṃhoyú-* cf. *yuyótanā no ámhasaḥ* 'VIII 18 10.
2. Infixe *-ák-* devant *-u-* dans *mṛḍayáku-* « compatissant », en face de *mṛḍayati* duquel on attend *\*mṛḍayu-*.

**204. Suffixe *-ti-*,** — Une autre vaste catégorie de noms d'action est celle en *-ti-*, féminins, radical réduit. L'aspect du radical est en tous points semblable à celui des verbaux en *-ta-*. Le ton toutefois hésite ici entre radical et suffixe (s'il y a préverbe, il porte presque toujours sur le préverbe).

L'emploi prépondérant est en fin de composé nominal ou après préverbe; toutefois plusieurs emplois en simple se sont solidement accrédités, comme *matí-* « pensée » (parfois <sup>o</sup>*māti-* après préverbe) en face de <sup>o</sup>*huti-* « oblation », <sup>o</sup>*bhūti-* (*bhūti-* en simple est exceptionnel) « origine », <sup>o</sup>*yukti-*, etc., y compris <sup>o</sup>*sti-* (de *AS-* 1) au sens d'« appartenances » (m. ! Deux exemples en simple et cf. 148).

A côté de ce vaste emploi de noms d'action, il y a un petit nombre de n. d'agent (en simple ou après préverbe), qui peuvent reposer sur des valeurs d'action concrétisées : *kṣití-* « résidence » d'où « peuple », *dhūti-* « secouement » d'où « qui secoue ». Dans plusieurs cas où l'on a pensé voir des valeurs d'agent, il s'agit, selon les tendances védiques, de n. d'action librement apposés à des noms animés, *ūtí-* non pas « qui secourt » mais « secours (personnifié) », *abhímāti-* « hostilité », non « hostile ».

1. L'emploi adjectif est à écarter pour *havyádāti-* « qui répartit l'offrande » où le ton réfère à un bahuvrīhi.
2. Divergence tonique justifiable entre *abhiṣṭi-* (de *AS-*1) « présence, aide » et *abhiṣṭí-* « présent, qui aide, qui l'emporte »; ailleurs elle est non motivée, *bhūti-* *RS./ bhuti-* *AS. YV.*; *śakti-/ śakti-* « énergi »; *vṛṣṭi-* 86.
3. Degré plein dans quelques noms concrets comme *hetí-* « attaque ; arme de jet » *tantí-* « fil » *ránti-* « repos ».
4. *-i-* de liaison dans *sánitau* (L.) « gain », *sníhiti-/ snéhiti-* « tumulte, massacre », cf. *sneháy-*.
5. Diversement anomales les formes *jígarti-* « qui avale » (ton !) *caṛkrtí-* « louange » *jánayati-* *VS.* « fait d'engendrer » (3<sup>e</sup> sg. nominalisée?), *pṛtsutí-* « rangée (de combattants) » de *pṛtsú* + *-ti-* collectif, *\*gopayati-* à la base de *gopayátya-* 365. Sur *vīti*<sup>o</sup>, v. 184.

**205.** La formation, qui est associée aux verbaux en *-ta-*, fournit des noms désignant l'acte à l'état pur (sans considération du résultat), l'acte « objectif », dynamique, la disposition à régir des objets. D'où la fréquence des régimes nominaux (type *sómasya*

*pīti-* / *sómapīti-* « fait de boire le soma ») et la spécialisation en emplois datifs semi-infinitifs 370. Rectio accusative 404.

Une variante rare est *-atí-/áti-* (facilitée par un thème de présent en *-a-*), *vasatí-* « demeure ». Dans *vrkátí-* « aux allures de loup », *-áti-* est un suffixe secondaire, comme le *-ti-* collectif de la dérivation numérale 293 296 et peut-être *arátí-* (m. !) si le mot signifie bien « ensemble des rais de la roue ».

De même que le nom verbal en *-na-* coexiste avec *-ta-*, *-ni-* ligure dans des conditions analogues à *-na-* 364 : *jūrñi-* « éclat brûlant » *trāñi-* Kap. IV 1 « protection » (ou suffixe *-ani-*?). Mais il y a un autre *-ni-* à valeurs diverses dans *ghṛñi-* (m. !) « chaleur du soleil » *váhni-* « qui conduit à l'offrande » *yóni-* (degré plein, genre m. ; f. dans les mantra tardifs) « chemin » d'où « séjour; matrice ».

**206. Suffixe *-tu-*.** — Le suffixe *-tu-*, à ton variable (plus souvent, portant sur le radical) et degré ordinairement plein, fournit des noms masc. qui notent l'action envisagée comme une capacité, une aptitude : *krátu-* (de *KṚ-* avec une finale *-atu-* qu'on retrouve dans *vahatú-* « mariage » et quelques autres, ici émanée de l'aoriste *akran akrata*) « aptitude (à la guerre ; à la vie religieuse) » ; de là la création d'infinitifs 370 sqq.

L'emploi est souvent à la limite entre nom d'action et nom concret : *mántu-* « capacité de connaître (par la pensée) » et « qui connaît » *jantú-* d'abord « engendrement », puis « être vivant » ;

*ṛtú-* « saison » a désigné primitivement une répartition dans un continuum (le *ṛtá-*). Plusieurs emplois sont d'ailleurs « répartitifs », °*kṛtu-* 391 (cf. *kṛtvya-* « efficace ») °*vártu-* °*dātu-* °*dhātu-* en fin de composés numéraux.

1. Le genre nt. (qui sans doute prévalait à l'origine) a survécu dans *dātu-* « part » *dhātu-* « fondement » *vástu-* (degré long !) « habitation » ; le f. dans *jīvātu-* 369.
2. Sur thème verbal (avec, comme attendu, la valeur adjective) *tapyatú-* « qui brûle » *siṣāsátu-* « qui désire gagner ».
3. Sur le type *suhántu-* (qui seul admet des finales en *-ītu-* comme *durdhárītu-* « difficile à tenir », par dérision *turphárītu-*), v. 171.

De même qu'on a *-ni-* à côté de *-ti-*, on a *-nu-* dans *bhānú-* m. « lumière » et *tapnú-* MS. IV 12 2 « brûlant ». D'où *-t-nú-* dans *kṛtnú-* « actif » *jigatnú-* « qui se meut » ; de là *-atnu-* (*ārujatnú-* « qui brise » ; hybride *jighatnú-* « qui frappe ») ; *-itnú-* sur base en *-ay-* (*tanayitnú-* « qui tonne » *ādayitnú-* Kh. 64 sens?). *Dhṛṣṇú-* « hardi » est évidemment en liaison avec *dhṛṣṇoti*. Dans tous ces noms en *-tu-* *-nu-* les emplois en fin de composé nominal sont rares.

**207. Suffixe -man-.** — Le suffixe *-man-* forme des noms d'action nt. à ton radical et degré plein, type *dhárman-* « loi » ; ainsi qu'un groupe plus restreint de noms d'agent à ton suffixal, *dharmán-* « qui tient ». Le premier groupe est assez cohérent, fournissant des valeurs stables, résultat d'une activité ou plus souvent d'une situation (verbes d'état): *márman-* « point mortel » désigne un lieu, comme plusieurs autres formes ; *takmán-* « fièvre » AS. (et plusieurs autres n. de maladie) est proprement « ce qui provoque un accès ». Après préverbe (emploi rare) on a, comme toujours, des acceptions plus proches du verbe : *vidharman-* (ton préverbial !) est un semi-infinitif 372. *-i-* de liaison (et plus souvent *-ī-*) dans *jániman-* / *jánman-* 40 et autres.

A côté de cette série il s'est développé un groupe de msc. à ton suffixal : *bhūmán-* « abondance » (*bhū́man-* nt. « terre » étant sans doute un dérivé secondaire), *omán-* « froid » et « protection » (en face d'un \**óman-* conservé dans *ómanvant.-*), *jarimán-* « vieillesse ». Cette classe s'est associée de bonne heure aux comparatifs en *-īyas-*, ainsi le m. *varimán-* « étendue » sert d'abstrait à *urú-* et répond à *várīyas-* « plus vaste » ; *varṣmán-* « hauteur » (*varṣimán-* VS.) est inséparable de *várṣīyas-*. On en est venu par ce biais à une dérivation secondaire : *mahimán-* « grandeur » et surtout *harimán-* « jaunisse » (I) (fait à l'image des n. de maladie primaires en *-man-*).

*Aryamán-* « état d'arya » (traces de nt.) a évolué en nom d'agent. Flottement tonique dans *jéman-* « victoire » RS. / *jemán-* VS. TS. ; *várṣman-* à côté de *varṣmán-* précité. — Élargissement en *-mat(a)*-250 n. 4.

**208. -ma-** est en partie (malgré le genre msc.) une thématization de *-man-* nt. : ainsi *dhárma-* s'est substitué à *dhárman-* depuis AS. (3 fois) YV. ; le mouvement a dû être favorisé par l'accession de *-ma-* en fin de bahuvrīhi 163. Mais de toute manière il existe un groupe indépendant en *-ma-*, à valeurs concrètes : *sóma-* n. de la liqueur sacrificielle *stóma-* « (hymne de)louange » ; des adjectifs à ton suffixal, *rukma* « brillant » d'où « ornement » *bhīmá-* « redoutable » ; sur thème redoublé, *tūtumá-* (X) « puissant ».

Faiblement caractérisé est *-mi-*, *jāmi-* « parent de naissance » ; prob. n. d'action (*tuvī*)*kūrmī-* 54; suffixe secondaire *bhū́mi-* « terre » (et *-mī-* d'après *pṛthivī-*).

La finale *-yu-* forme d'une part les m. *manyú-* « pensée (généralement, malveillante) », qui doit être en corrélation avec le présent *mányate*, et *mṛtyú-* « mort » (racine élargie en *-t-*); d'autre part, l'adjectif *yájyu-* « zélé au sacrifice » et quelques autres. Même emploi double dans plusieurs suffixes à *-n-* : *-na-* d'action dans *yajñá-* « sacrifice » ou (f.) *tṛṣṇā-* « soif », adjectif dans *śvítna-* « blanc » °*śrúṇa-* 171. Les bases sont en partie obscures, mais la formation n'a visiblement rien à faire avec les verbaux 364.

1. Élargissement de *-na-* en *-náj-*: *tṛṣṇáj-* « assoiffé » (en dérivation secondaire, *sanáj-* « vieux »). L'élément *-j-* sur base non nasale n'existe que dans *dhṛṣáj-* « hardi » où la nasale figure dans le verbe afférent (*dhṛṣṇoti*) et dans *bhiṣáj-*



« guérisseur » (base?) où la nasale apparaît dans *abhiṣṅak* 361.

2. Groupes minimes en *-ina-* (*vṛjiná-* « fourbe ») et plus souvent *-una-* (*vayúna-* « enveloppement » *váruṇa-* « protection » X 89 9 « protecteur » I 186 3 *mithuná-* « formant couple », etc.); la base en *-u-* est patente, cf. *váruṭrī-*, etc. et l’adverbe *mithu*. *-Āna-* 309 fin.

**209. Autres suffixes d’action.** — Peu de suffixes sont limités à l’emploi d’action. Tel est le cas de *-tha-*, qui fournit des noms m. (quelques nt., quelques f. en *-thā-*) à degré généralement réduit et ton généralement suffixal : *tīrthá-* nt. « gué » *pr̥ṣṭhá-* X 89 3 « question » ; degré plein dans *ártha-* « but » (nt. d’abord, puis m.) *gāthá-* « strophe chantée » (aussi *gāthá-* rare; *gītha-* dans *udgīthá-* AS. YV.). La valeur d’instrument, d’objet concret, est assez en évidence, et d’autre part il y a quelques emplois notables en fin de composé nominal, comme *putrakṛthá-* « procréation ».

*-tha-* suffixe secondaire dans *upásthā-* et *sadhásthā-* 201 *bhayásthā-* « crainte », donc après finale *-as-*.

La formation comporte, comme plusieurs autres, un doublet en *-átha-* issu des bases thématiques; degré flottant. Ainsi *śapátha-* « malédiction » *prothátha-* « hennissement » (actes de type concret) *ayátha-* « pied » ; *carátha-* est de valeur indéfinie, en partie semi-infinitive 370 n. Sur *vidátha-*, v. 50.

*Várūtha-* nt. « protection » comme *váruṇa-* ci-dessus et analogues. Une variante en *-áthu-* est connue depuis l’AS., pour désigner des perturbations du corps, *vepáthu-* AS. « tremblement ». *-thi-* dans *methí-* AS. « pilier ».

Un autre suffixe est limité à l’emploi « actionis », à savoir *-(t)yā-*, mais on ne le trouve guère qu’en fin de composé nominal 171. Cependant on a *tr̥syā(vant)-* « qui a soif » (aussi *tarsyāvānt-*), facilité par le participe *tr̥syant-*, et *vidyā-* « savoir », depuis AS. YV. (la RS. n’a encore que *jātavidyā-* « science des êtres » répondant à un \**jātavid-*).

**210. Autres suffixes d’agent.** — Un seul des suffixes primaires est nettement limité à la fonction « agentis » : le suffixe *-tr-* à radical plein, qui se présente sous deux formes :

- a) avec ton suffixal, pour former des noms se référant à la fonction, indiquant que l’individu est naturellement prédisposé à faire telle chose;
- b) avec ton radical, pour former des semi-participes (éventuellement régime Ac.), désignant l’individu comme accomplissant un acte. Soit *dātā rādhasām* (passim) « il est donneur de faveurs » = « apte à en donner », en face de *dātā rādhasi śumbhati* I 22 8 « il brille, (en) donnant ses faveurs » [mais TS. *sameddhā te* « t’allumant »]. Les noms de métier ont le ton suffixal, ainsi dans les listes du *Puruṣamedha*, — sauf en général les noms d’officiants (qui ne sont pas des fonctions stables). S’il y a préverbe, le ton suffixal (cas fréquent) se maintient, le ton radical (cas rare) passe au préverbe. Le développement en adjectif est rare, comme le montre déjà la quasi-inexistence d’un

nt. Enfin l'emploi comme membre ultérieur (de tatpuruṣa, le membre antérieur étant un nom) est exclu 172 ; en face de *vṛtrahán-* « qui tue Vṛtra », on ne peut dire que *vṛtrásya (vṛtrāṅnām) hantrí-* (en bahuvrīhi, on ne trouve que °*hotṛ-*).

1. L'*i* de liaison (*ī* rare) figure dans une partie des formes; éventuellement *u (ū)* ou même *o* 192.
2. Tirés de bases conjugationnelles *codayitr-* « qui stimule » *jarāyitr-* JB. 1141 « qui vieillit » et quelques autres; *vāvātr-* 253.
3. Le suffixe *-(i)tra-* est en son principe et en partie un développement de *-ṭr-* : noms nt. à ton d'ordinaire radical, indiquant surtout l'instrument : *śrótra-* « oreille » *gātra-* « membre » *stotrá-* (ton !) « (formule de) louange » ; la finalité (au D.) *yantrá-* et *dhartrá-* (ton !) « fait de tenir, de porter » TS. I 6 I c; quelques m. et f. (ceux-ci en *-trá-* comme *nāṣṭrā-* AS. VS. — degré long — « destruction »). La provenance est sensible dans *hotrá-* 228. Sur *jaitra-*, v. 189. Après préverbe (cas rare), *vibhṛtra-* a valeur d'adjectif d'obligation « propre à être réparti », valeur qu'on retrouve dans *johútra-* (sur intensif) « à invoquer » *yájatra-* (finale *-atra-*) « à adorer ». Sur bases diversement élargies, *dátra-* (21), en fait prob. *\*dattra-* (sur *datté*) *tárutra-* « vainqueur » (élargissement de *tarutrí-*) *kṛntátra-* « coupe (de terrain) » sur le thème verbal *kṛnta-*.
4. *-tri-* dans *arcátri-* « qui résonne ».

**211. Petites séries.** — De petits groupes où prévalent les valeurs adjectives se constituent avec des timbres vocaliques variés autour d'un support *r* ou *v* (comme on a vu ci-dessus les séries *-ma-/mi-*, *-na-/ni/-nu-*). Les plus productifs sont en *-ra-*, presque toujours avec degré réduit et ton suffixal, type *ugrá-* « violent » *riprá-* (nt.) « souillure » *dṛdhrá-* 56 *āskra-* 20 ; *sthūrá-* « fort, gros » est fait sur une base *\*sthū-* apparemment issue de *STHĀ-* selon 22 n. 1. Ton radical dans quelques rares formes, comme *dhīra-* « sage ». *-ira-* dans *sthávira-* (en fait, rebâti en partant de *sthūrá-*) et *śithirá-* « relâché » (où toutefois le *r* peut s'expliquer en fonction du *r* final du dénom. *śrathary-*). Les emplois après préverbe sont rares, ce qui va de pair avec l'éloignement des valeurs proprement verbales. Les acceptions concrètes (force, mouvement, éclat) dominant. Nombre de formes disparaissent après la RS.

*-ura-* dans *vithurá-* « qui vacille » (mais peut-être issu d'un *\*vithur-*, cf. le dénom. *vithuryáti*); *-ara-* dans *gambhára-* « lieu profond » (X) à côté de *ga(m)bhīrá-* « profond ». *-ri-* dans *bhūri-* « abondant » et quelques autres (*-uri-* dans *dāśuri-* « adorateur », mais cf. *dāśu*<sup>o</sup>; *táturi-* incertain 191); *-ru-* dans *bhīrú-* « timide » et avec divers élargissements présuffixaux, *patáru-* « qui vole » *vandáru-* « louangeur » et (nt.) « louange » *maderú-* (*sanéru-*) prob. « qui enivre » sur le thème *maday-* (*\*sanay-* ?), d'où peut-être, comme dérivé secondaire, *mitréru-* (ou composé ?).

Parallèlement à *-r-* se trouve beaucoup plus rarement. Les seules formes de la RS. sont *trpála-* (IX et X) « qui reconforte » *trdilá-* (X) « poreux ». Dans l'AS. apparaît une finale *-ālú-* sur thème « causatif » : *patayālú-* « qui vole » (valeurs participiales), où *-āl-* donne l'impression d'un infixé.

**212.** Les suffixes à *-v-* sont à ton variable, surtout suffixal, avec un degré radical mal discernable : *pakvá-* « mûr » *śakva-* (en *stobha*). Noter avec *ī* « de liaison », *ámīvā-* « maladie » (présent *amīṣi*) (sur *dhruvā-*, v. 38). *-va-* est en partie la dégradation de *-van-* 224 : cf. *vibhāva-* (I) « qui brille » à côté de *vibhāvan-*.

1. Des combinaisons de suffixe donnent *-vana-* (*śuśukvaná-* « qui brille fortement », var. de <sup>o</sup>*vaní-*); prob. *-vanu-* dans *vagvanú-* 124. D'autre part *-vara-* dans *itvará-* (X) « qui se meut » *kárvara-* « acte », seules formes claires de la RS. (avec *vidvalá-* « qui s'entend à »); mais *-vara-* est associé à *-van-* (cf. <sup>o</sup>*itvan-*), lequel alterne avec le f. *-varī-* 235, d'où a pu résulter *-vara-*,
2. *-vi-* dans quelques adjectifs à ton radical ou ton sur la syllabe redoublée : *jāgrvi-* « éveillé » ; *ghṛṣvi-* « vif » paraît élargir *ghṛṣu-*.

Le support en *-s-* donne un suffixe *-sa-* (d'où *-iṣa-* *-īṣa-* souvent obscur: *gr̥tsa-* « rapide; adroit » *vikṣá-* MS. IV 12 2 « agité » ; *púrīṣa-* nt. « bourre »).

1. Groupes complexes : *-sara-* (*matsará-* « qui enivre » cf. aoriste *mátsat*) ; *-sna-* (*deṣná-* 192); *-snú-* (*-iṣṇu-*) dans *jīṣṇú-* « vainqueur » et de là, sur base causative (en valeur participiale et éventuellement régime Ac. 404) *pārayiṣṇú-* « qui fait traverser » et, après préverbe, *abhiśocayiṣṇú-* « qui tourmente » ; *-asnu-* dans *vadhasno* (V.) « armé de l'arme de mort » (cf. *vádhar*).
2. Un suffixe *-pa-* n'est nulle part directement isolable, quoique prob. primaire dans quelques formes.
3. Les finales en *-an-* sont fréquentes (*-man-* *-van-* exclu), mais rarement sur thèmes analysables ; ce sont en partie des élargissements de noms-racines, comme *vibhvan-/ vibhván-* n. propre, à partir de *vibhú-* « puissant » (et sans doute aussi les quelques finales en <sup>o</sup>*bhvan-* <sup>o</sup>*śvan-*). Ailleurs, *tákṣan-* « charpentier » *pratidīvan-* « partenaire au jeu » *indhan<sup>o</sup>* « flamme ».

**213. Comparatifs.** — Les adjectifs verbaux devant être examinés 362 sqq., il demeure la formation, nettement caractérisée, des dérivés primaires en *-īyas-* (parfois *-yas-*, après voyelle longue, ou comme doublet de *-īyas-* après syllabe brève : ainsi dans *távyas-/ távīyas-* « plus fort », fait d'après les échanges de suffixe secondaire *-ya-īya-* 229). Ce sont des « comparatifs », auxquels s'associent exactement les « superlatifs » en *-(i)ṣṭha-*

245. Ces formes comportent le degré plein et ton radical (ton sur préverbe s'il y en a

un). Elles indiquent à l'origine que le sens de la racine verbale ou plutôt celui du nom-racine théoriquement correspondant est entendu à un degré éminent : *yājīyas-* (et *yājīṣṭha-*) « qui sacrifie le mieux » en face de \**yaj-* « qui sacrifie » ; après préverbe (cas rare), *prāṭicyavīyas-* « qui se serre mieux contre » ; la valeur « verbale » se mesure accessoirement à la présence d'un régime Ac. 404 ; sur *préṣṭha-* (*préyas-*), v. 29 ; sur *jyeṣṭhá-* (ton !), 86.

En fait, la plupart de ces formations se sont associées avec des adjectifs (attestés ou impliqués) qui tiennent lieu de « positifs » et inclinent ces formes vers la valeur proprement comparative. Ainsi *śréyas-* « plus beau, meilleur » sert de comparatif à *śrī-* « excellence » ou plutôt à post-véd. *śrīmant-* ; *bhū́yas-* « plus abondant » (*bhū́yiṣṭha-* avec *-y-* « tampon ») « plus abondant », à *bhū́ri-*. Le suffixe est indubitablement secondaire dans *sányas-* « (plus) ancien » (cf. *sána-*) *vásyas-* nt. « bien-être » *pāpīyas-* TS. « plus mauvais », en même temps que s'accrédite la syntaxe ablativ. Une alternance supplétive joue dans *yuván-/ kánīyas-* « plus jeune ». Dans *návyas-* (aussi *návīyas-*) « (plus) jeune », l'élément final ne fait qu'élargir la base *návya-* « nouveau », doublet de *náva-*.

Sur thème d'aoriste, *pārṣiṣṭha-* « qui traverse le mieux ». Sur base adverbiale non isolée, *śásīyas-* « plus nombreux » : *śás(vant)-*.

### III. - DÉRIVATION SECONDAIRE

**214. Généralités.** — La dérivation secondaire comporte un vaste ensemble de suffixes, dont quelques-uns sont communs avec la série primaire. Le thème de base est un nom quelconque ; éventuellement une base pronominale, invariante, exceptionnellement une forme casuelle (*māmaká-* 283) ou une forme personnelle (*gopayátya-* 365). La base peut n'exister qu'à l'état analytique (*kṣáitra-patyá-* « propriété », de *kṣétrasya pátiḥ*) ; rarement elle consiste en un dérivé primaire (y compris un nom-racine) à valeur proprement « verbale ».

L'attache du thème au suffixe détermine des modifications élémentaires : un thème à finale *-a-* *-i-* efface cette voyelle devant un suffixe commençant par voyelle ou par *y-* (*syoná-* 45 *duryoná-*

« combat »), alors qu'un *-u-* évolue d'ordinaire en *-av-*: *pārthavá-* « descendant de Prthu » *aniṣavyá-* (donc devant *y* selon 31 n.) « non exposé aux flèches ». Cette évolution de *u* en *av* va de pair avec le « guṇa » des racines terminées en *-u-* (et moins souvent en *-i-*) qu'on observe de temps en temps là où des racines d'autres structures ont le degré réduit, cf. 317 (*ájuhavur*) 342 (*adidyavat*) 343 (*ácucyavur*).

1. Cette tendance ne va pas sans exceptions : *tānva-* « qui (lui) appartient en propre » maintient *-u-*, sans doute en raison de la flexion consonantique de *tanú-* 265 (il en est de même pour quelques autres dérivés en *-a-* à *vṛddhi* initiale, qui n'ont pas conservé de flexion consonantique) ; *ṛtvíya-* 219 doit représenter un état plus archaïque que *ārtavá-* 227 ou *ṛtavyá-* TS. ; le suffixe f. *-ī-* maintient également *-u-*, v. 234. Sur la chute de *-u-* en fin de composé, v. 163. Sur un traitement *-āv-* (*-āy-*), v. 234 n. 2.
2. Par analogie, *-i-* final donne *-ay-* dans *trayá-* 298 *hṛ́daya-* 229.
3. Mutilation de la finale (comme en fin de membre compositionnel) dans *retín-* « riche en sperme » de *rétas-*, *dhūmrá-* VS. « couleur de fumée » (d'après *tāmrá-* « ténébreux » dans *tāmradhūmrá-* AS.), *naḍvalá-* VS. « lit de roseaux », sur *naḍá-*.
4. Le procédé d'infixation (comme 203 n. 2, éventuellement 211 fin.) n'est attesté clairement que dans la dérivation pronominale 283 293 ou adverbiale 391 ; cf. aussi 230.

**215.** Des traitements de saṃdhi sont attestés, à titre exceptionnel, dans *sáhovan-* AS. « puissant » (var. de *sahá°* RS. ; d'après *sahojít-*) *pṛ́ṣadvant-* « bigarré » *vāgvín-* AS. « éloquent » (cf. *vag°* primaire ou pseudo-primaire 190) *dhṛ́ṣadvín-* « hardi » (d'après *°varṇa-*) : donc toujours devant *v-*; devant *m-* dans *ṛgmín-* « pourvu de strophes » *vidyúnmant-* (I) « pourvu d'éclairs » (sur *°mahas-*) et quelques autres; *mṛnmáya-* 101, où l'élément *-maya-* a pu être préhistoriquement un membre de composé.

L'allongement d'une voyelle finale du thème est déterminé en grande partie par la

nature du phonème ultérieur. Il est (au moins pour un *-a-*) constant devant *-vin-*, fréquent devant *-vant-* *-van-* et parfois à restituer là où le texte donne *a* bref.

1. Abrègement (rare) *sadhānitvá-* « communauté » ; *devitame* V. sg. f., fait, sur le V. isolé *devi*.
2. Dans *suprajāstvá-* 163 et plus nettement dans *anāgāstvá-* « absence de faute », la finale du N. sg. animé s'est maintenue.

**216.** Si le thème est alternant, c'est, comme en composition, la forme réduite qui sert de base : ainsi *pítrya-* (compte tenu de 31), *vṛṣṇya-* (ibid.), à côté de *pitṛama-* *vṛṣatvá-* (mais : *gótama-* n. propre; *revánt* « riche » est prob. pour *rayivánt-*). Dans les thèmes en *-an-*, la forme *-an-* se maintient (devant voyelle et *y-*) dans la plupart des thèmes où la structure phonique (35) commandait ou favorisait cette solution : *karmanyà-* « habile à l'acte » (comme G. *kármaṇas* 249, alors que *vṛṣṇya-* précité suit G. *vṛṣṇas*), *śvanín-* VS. [glissement pour *\*śvanī-*] « qui conduit les chiens » (la solution *\*śun* est évitée); *ahanyà-* « quotidien » (d'ailleurs à lire *\*ahaniya-*), en face de *°ahna-*, où le *-a-* final est un *samāsānta*. Mêmes résultats devant *v-* : *vṛṣaṇvant-* 35 *śvānvant-* AS. « accompagné de chiens » et analogues (la normalisation ne commence qu'avec *lómavant-* AS. « poilu »); secondairement, devant *m-*, *aśmanmāya-* « fait de pierre » et même devant occlusive, *°hāntama-* « qui tue le mieux », (parce qu'il s'agit du cas exceptionnel d'un nom-racine en *-an-*). La solution va de pair avec celle qui produit *vṛṣaṇasvá-* 157 et des formes verbales comme *hanmas* 35.

1. Une autre possibilité est l'effacement de la nasale. Ceci a lieu en fin de composé devant le *samāsānta* *-a-*163 ; en outre dans *aryamyá-* « propre à Aryaman » *varmin-* « cuirassé », afin d'éviter des groupes de consonnes malaisés.
2. Par analogie de *-an-*, on a *-in-* dans *dyumnintama-* (I) « très éclatant » (aussi *dyumnít°*) et quelques autres: *-un-* dans *madhúntama-* VS. « très doux » (var. *mádhvan°* VSK.) d'après *madín°* (*śunvatī-* paipp. ad XIX 36 6 de *śván-*, douteux).

La forme pleine en *-ant-* du participe se maintient (devant le suffixe f. *-ī-* 235 et en outre) dans quelques très rares élargissements en *-anta-* 228; enfin dans *vṛādhantama-* « très exalté » = *vṛādhant-t°* où la base n'était plus sentie comme participe.

Au participe parfait, finale *-uṣ-* : *vidúṣṭara-* « qui sait mieux » *mīdhúṣmflni-* « généreux ».

**217.** Nombre de suffixes secondaires se constituent, comme en composition, sur des bases obsolètes ou obscures. Rappelons *kṣumánt-* 20 78 ; *cākāmá-* pourrait se ramener à *\*cakṣman-* si le sens est « relatif à l'œil (céleste) »; *sánutya-* « étranger », à la même base qui fournit l'adverbe *sanutár* « au loin » ; *jāmarya-* « terrestre » (?), à *\*jamar* (237) élargissant *jám-* (G. *jmás*); *nariṣṭā-* AS. « jeu », à *\*naris-* (cf. *namá-* VS.);

*vānanvant-* « pourvu d'une partie du char », à \**vanan* comme doublet de *vanargú-* 22 et analogues ; *māṃsanvánt-* TS. d'après les mots voisins.

1. Le fém. n'est en principe pas noté (sur *devitame*, v. 215; sur quelques bases en -*ī-* v. 235 fin.).
2. Extensions en -*s-* ; *úrjasvant-* (X) « puissant » et analogues. Ces finales en -*asvant-* -*asvin-* et autres (cf. encore *śatasvín-* « possédant cent » *indrasvant-* « accompagné d'Indra ») émanent des formes nombreuses où l'élément -*s* était authentique; il n'est pas question d'y voir une désinence de N. — *Tíviṣmant-* « fort » est un compromis entre les composés en *tuvi*<sup>o</sup> et *taviṣá-* *táviṣī-* 202. Mais, comme ces dernières formes, il peut s'expliquer aussi par l'affaiblissement d'un suffixe (primaire) en présence d'un nouveau suffixe (secondaire) : cas rare, mais indéniable sur le plan comparatif.

**218. Vṛddhi initiale.** — Un trait remarquable est la présence fréquente d'un renforcement (de type « vṛddhi », c'est-à-dire *ā* pour *a*; *ai* et *au* pour *ī* et *ū*; *ār* pour *r*) dans la syllabe initiale du dérivé, celle-ci pouvant, dans les composés, appartenir au membre antérieur (mais, le composé étant formé après coup, *sugārhapatyá-* « bon Feu domestique » AS.). On a ainsi *āmitrá-* « (émanant de l') ennemi » de *amitra-*, *pārthiva-* « terrestre » de *prthivī-*, *maitrāvaruṇá-* (ton unique!) « venant de Varuna et Mitra » (seul exemple de ce dérivé de dvandva dans la RS. ; autres dans le YV.).

Cette vṛddhi dite « initiale » ou « secondaire », qui fait partie intégrante de la dérivation, affecte divers suffixes, dans une mesure variable. A l'intérieur d'un même suffixe, elle s'adapte de préférence aux formes où le rapport de dérivation est mieux marqué : ainsi les patronymiques (et fonctions apparentées) en -*āyana-* -*eyá-* -*i-*, divers adjectifs d'appartenance insistant sur l'origine ou (notions religieuses) le dévouement à tel dieu : notamment des noms à suffixe -*a-* et -*ya-* (ceux-ci fournissant plutôt des abstraits), parfois -*eyá-*, rarement -*ka-* -*ra-* *īya-* -*i-* -*na-*. Le suffixe -*a-* étant invisible quand la base se termine déjà en -*a-* (cas normal), la « vṛddhi » reste le seul témoignage apparent de la dérivation : peut-être est-ce là l'origine de tous les autres emplois de « vṛddhi » secondaire.

1. Si la syllabe initiale confie un *i* ou un *u* écrit *y* ou *v* (donc : devant voyelle), la vṛddhi porte sur ledit *i* ou *u* : *sauvá-* VS. « céleste » sur *svār*, lequel est normalement prononcé *s(ú)var*. Peut-être le phénomène était-il d'abord limité aux formes compositionnelles, les seules où la RS. l'atteste : *vaiyaśvá-* patronymique de *vyàśva-* prononcé *v(í)yaśva-* ; de même *sáivaśvya-* « richesse en chevaux », cf. 34.
2. Vṛddhi anormale en -*ā-* : *kāberaká-* AS. n. propre, sans doute de *kúbera-* ; *śāṃśapá-* AS. « en bois de *śiṃśapā* » ; *dātyauhá-* VS. « gallinule » de *dityauhī-* : vulgarismes?
3. *Suhárda-* « aux bonnes dispositions » ne suffit naturellement pas à prouver

qu'en composition la *vṛddhi* pouvait affecter l'initiale du second membre, cf. *hārdi suhārd-* 257.

**219. Accent.** — L'accent suffixal est le plus fréquent. Certaines classes suffixales, qui ne le présentent pas d'ordinaire, l'ont par glissement quand la base est un oxyton en *-i -u -r -a* (issu de *-an*), il s'agit en ce cas du suffixe *-vant- -mant-* et par-fois *-tama-*, et ce transfert va de pair avec celui qu'on observe dans les cas décrits 87.

Mais le ton radical est maintenu, souvent aussi. Comme dans les composés nominaux, mais moins souvent, il existe une tendance à l'oxytonèse radicale : *puruśātā-* « manière d'être de l'homme », de *puruṣa-*; ou bien *mṛdayāttama-* « très compatissant », de *mṛdayant-* (comme les composés 184).

Enfin nombre de dérivés, notamment ceux en *-a- -ya-* à *vṛddhi* initiale, intervertissent le ton du thème de base : *āyasá-* « de fer » en partant de *áyas-* (ou *āmitrá-* cité 218), c'est-à-dire oxytonèse, ce qui est normal; mais, sur thème oxyton, *pārthiva-* 218 de *pṛthivī-* ou *pítṛya-* « paternel » (donc: même dans un cas où il n'y a pas de *vṛddhi*) de *pítṛ-*, donc, le ton initial substitué au ton final. Le mouvement n'est pas constant; les bases accentuées sur une voyelle médiane transfèrent le ton plutôt sur l'initiale (*saúbhaga-* « bonheur » de *subhága-*) que sur la finale et en général la syllabe affectée de *vṛddhi* tend à porter le ton, ce qui ne laisse pas de contrarier l'interversion : *ādhipatya-* « souveraineté », de *ādhipati-*. C'est ainsi que les dérivés en *-i-* ont toujours le ton initial.

1. En cas de suffixe dissyllabique, le ton est plus souvent pénultième que final. Le svarita de la majorité des suffixes en *-ya-* dépourvus de *vṛddhi* initiale, y compris *tavyà-* 367, va dans le même sens, indiquant une prononciation *-(i)ya-*.
2. Des flottements ont lieu dans la plupart des catégories. Noter les échanges, sans variation sémantique, *arvācīná-* / *arvācīna-* « tourné de ce côté » ; *ṛtvīya-* RS. / *ṛtvīya-* AS. « régulier » ; *abhṛīya-* / *abhṛiyá-* « issu de la nuée ». Avec variation, *kāvya-* « fait d'être un kavi » ou « de la nature du kavi » / *kāvya-* patronymique. Sur le ton dans les fém., v. 232 234.

**220. Catégories spécialisées. Comparatifs.** — Les dérivés en *-tara-*, à valeur de comparatif, font couple avec les superlatifs en *-tama-*. Le ton est radical, sauf *purutāma-* « très nombreux », explicable par le transfert signalé 219.

*-tara-* sert primitivement à différencier des objets (deux en principe) et de ce fait s'applique à un substantif (*vṛtratāra-* « Vṛtra entre tous les *vṛtrá-* », avec ton pénultième en raison du changement de catégorie grammaticale); *vatsatará-* « veau semi-adulte » *aśvatará-* AS. « mulet » sont oxytons.

*-tama-* fonctionne en outre (avec une accentuation modifiée 300) pour former l'ordinal : comme *-tama-* ordinal, *-tama-* superlatif désigne en propre l'élément qui parachève une totalité.



1. *Śaśvattamá-* est, comme l'indique le ton, senti comme « ordinal », « celui qui prend rang éminent parmi des éléments qui se suivent en série indéfinie ».
2. Superposition suffixale :  *jyéṣṭhatama-* « le meilleur de tous »  *jyāyastara-* Kh. p. -160 (le thème de base n'étant plus pleinement perçu comme comparatif ou superlatif).

Sur préverbe : *uttamá-* (ton final par analogie des suivants) et *úttara-* « (le) plus élevé ». Mais ailleurs, les préverbes ou adverbes utilisent simplement le suffixe *-ra-* (*ápara-* « plus en arrière, moindre ») et *-ma-* (*apamá-* « e plus en arrière »). *-má-* coïncide ici encore avec l'ordinal 299 (et avec une forme comme *caramá-* « le dernier » assimilée à l'ordinal).

1. En face de *ántama-* (ton initial! Aussi *antamá-*, hapax) « le plus proche », sur l'adverbe *ánti*, il s'est constitué *ánta-ra-* « proche », distinct de *ántar-a-* AS. (RS. X?) « intérieur », fait sur *ántar*. *ávara-* « plus proche, plus en arrière, etc. » doit provenir en partie au moins de avár 133.
2. *-ima-* dans *agrimá-* « en tête » (d'après *agriyá-*).

**221.** *-tya-* forme un groupe d'adjectifs locaux, bâtis sur préverbes ou adverbes (qui gardent le ton ; noter seulement *áviṣṭya-* (I et X) « manifeste » sur *āvis*); *nítya-* « propre (à celui qui parle) », d'où « constant »; *sánutya-* 217. Autre, *āptyá-* (ton!) « né dans les Eaux » [*aptyá* dérivé de *\*apta-*].

*-t(a)na-* forme, sur bases invariantes, quelques adjectifs temporels : *nútana-* « d'à présent » et (plus rare) *nútna-*; ton variable.

Groupe de substantifs (f.) locaux à suffixe *-vát-*, sur préverbe ou adverbe de direction : *pravát-* « distance en avant ou en haut; cours » *arvāvát-* « proximité » (fait sur *parāvát-* et cf. *arvāñc-*).

Groupe d'adjectifs en *-īna-* indiquant la direction (ou : la durée), qui d'abord élargissent des thèmes en *-āñc-* 195, ainsi *arvācīna-* 219 ; puis se propagent dans *añjasīna-* « qui va droit » sur l'adverbe *añjasá* et quelques autres (dont, de manière peu attendue, *satīna*<sup>o</sup> au sens de *satya*<sup>o</sup>). Ton pénultième, plus rarement final.

Quelques élargissements par *-bhá-* de noms d'animaux, ainsi *vṛṣabhá-* « taureau » (aussi *ṛṣabhá-* de *\*ṛṣan-*); ailleurs la base est plus ou moins bien identifiable; *sthūlabhá-* AS. « gros » paraît s'appliquer au membre d'un animal.

**222. Abstrait.** — La valeur d'abstrait est fournie par des suffixes comme *-a-* *-ya-* *-ka-* qui ont d'autres acceptions concurremment. Mais il existe aussi quelques suffixes spécialisés, à savoir, d'abord, *-tvá-* nt. et *-tā-* f.

*-tvá-* figure volontiers après des bases non terminées par un *-a-*, ainsi *dīrghāyutvá-*

« fait d’avoir longue vie » : cet exemple (unique pour la RS. et propre aux Vāl.) montre que la base peut être un composé (bahuvrīhi) à double membre nominal ; dans *ahamuttaratvá-* AS. (type également unique) « affirmation de sa propre supériorité », c’est le suffixe qui rend le composé possible. Un doublet plus rare, non compositionnel, est *-tvaná-* (particule *-na* élargissante, comme en conjugaison), à peu près limité à la RS. ancienne.

*-tā-* (qui attire presque toujours le ton sur la présuffixale) indique de préférence la manière d’être, avec, parfois, nuance collective (*janātā-* AS. « humanité » *sikatā-* VS. « gravier », cf. *sika*<sup>o</sup> TĀ. I 12 3). Seuls des composés rudimentaires (en *a[n]*<sup>o</sup> et *su*<sup>o</sup>) peuvent ligurer comme bases. Il existe un élargissement, avec même accentuation, en *-tāt-*, également f. (dans la RS. seule et seulement aux cas obliques du sg.), un autre en *-tāti-* (f.) : la finale *-tātā* est plutôt l’I. de *-tāt-* que le L. de *-tāti-* (et a pu aider à créer *-tāti-* si ce dernier est bien refait sur *-tāt-*) ; la finale *-tā.* assez fréquente (à valeur plus ou moins figée) peut résulter par haplologie de *-tātā* 77 268, si bien qu’en fin de compte un thème comme *devātā-* « office ou nature des dieux », attesté depuis X, peut émaner de l’I. sg. *devātā* « chez les dieux » issu de *devātātā* « au service des dieux ».

1. On a même *-tvātā* par duplication, dans deux mots de la RS. ancienne employés à l’I. sg. figé.
2. *Sūnṛtā-* « manière d’être d’un homme de bien » ou peut-être plutôt « force vitale » (cf. *sūnāra-* « noble, beau » ou plutôt « plein de vitalité ») a été adjectivé en *sūnṛta-* par une sorte de « personnification » de l’abstrait, comme *satyatāti* (V.), épithète d’Agni et *sámṛtāti* (Ac. nt.) « salutaire ».

**223. Adjectifs d’appartenance.** — Le suffixe le plus important, le plus net aussi, est *-vant-*, qui a un doublet *-mant-* employé là où la base a pour pénultième ou finale une voyelle autre que *a ā* (et en outre, par dissimilation, dans deux formes citées 78). On attend *-vant-* après voyelle *ā* finale ou pénultième; c’est bien ce qui se passe d’ordinaire, mais il existe, surtout dans la RS. ancienne, un nombre assez notable de finales en *-ivant-* *-īvant-* et quelques autres : certaines explicables par diverses analogies ou influences ou décelables comme secondaires (cas d’un *-vant-* substitué à *-van-* ou à *-vas-*, etc.). La répartition se normalise peu à peu : *agnimánt-* succède depuis l’AS. à *agnivánt-*

« pourvu de feu ou d’Agni ». Ton radical, sauf le transfert défini 219; double ton du radical maintenu dans *dyāvāpṛthivīvant-* (cas unique) AS. « accompagné du Ciel et de la Terre ». Sur base adverbiale, *viṣūvánt-* (ton !) « situé au centre », de *\*viṣu*, cf. *viṣūvṛt-*.

Le sens est « pourvu de, consistant en, accompagné de » ; celui (rare) de « semblable à » (par ex. dans *nṛvánt-* « semblable à [celui d’] un héros; viril ») est spécieux; s’il est à maintenir, on y verra l’influence des adverbes en *-vāt*

1. *-vant-* développe un *-van-* primaire 224 dans *vivásvant-* (*vi*<sup>o</sup>) « lumineux » à côté de *vivásvan-* (rare) ; *-mant-* développe *-ma-* dans *virúkmant-* « brillant » et *dasmát* (nt. adverbial) « merveilleux » ; substitué à *-van-* primaire, prob., dans *susumānt-* « très incitant » ou « bien enfantant ». Il y a d'ailleurs des traces d'une alternance flexionnelle entre *-vant-* et *-van-* 247 249.
2. Duplication suffixale *antarvāvant-* (nt. « terre intermédiaire » *yātumāvant-* = *yātumānt-* « qui pratique la magie » ; *vajrivās* (V.) au sens de *vajrin* a été rebâti sur *adriyas*, terme analogue. Élargissement en *-vatí-* dans *niyutvate* (V.) « ô maître d'attelage ! » (d'après <sup>o</sup>pate?).
3. Sur base perdue, *śásvant-* (cf. *śásīyas-* 213) « qui se reproduit en série indéfinie », où l'adverbe *śásvadhá* laisse supposer un doublet (primaire?) *\*śásvan-*. Sur *pipiṣvant-*, v. 336 ; sur *svávant-* et analogues, 72 243 ; sur *\*bhaktivant-* passé à <sup>o</sup>vas-, 247.

Un emploi typiquement ṛgvédique est celui du nt. sg. au sens de « richesse en... » : on a ainsi des suites formulaires comme *gómā́d ásvā́vad ráthavat* VII 27 5 « richesse en vaches, chevaux, chars ».

**224.** Un doublet plus rare de *-vant-* est *-van-* (qui n'a pas de contre-partie en *-man-*), avec les mêmes particularités toniques. Moins net, sémantiquement, que *-vant-*, mais en partie supplanté par ce dernier. Ex. *arātívān-* « ennemi » *hārdvan-* VS. « cordial » (base comme *hārdi*, etc.). Dans *dhīvan-* AS. « sage », c'est le doublet en *-vant-* qui est attesté antérieurement ; mais *dhīvan-* pourrait s'interpréter à l'aide d'un *-van-* primaire, lequel est indéniable dans *kṛtvān-* (élargissement du radical, typiquement primaire !) « actif » *sanítvan-* (même élargissement et *i* « de liaison » !) « donateur » et dans plusieurs autres mots, quelques-uns après préverbe, dont la valeur primaire est assurée. Cf. 212.

*-vana-* dans *satvaná-* « vaillant », développé de *sátvan-* (sur base participiale *sát-*) et quelques

autres. L'I. adverbial *nivanā́* « vers l'aval » (sur préverbe) répond aux dérivés en *-vát(ā)* 221.

*-vala-* depuis <sup>o</sup>*kṛṣīvala-* « cultivateur » (X).

*-váya-* dans *druváya-* AS. « fait de bois », en face de plusieurs dérivés en *-máya-* désignant la matière première, *mṛnmáya-* 101 ou plus librement *nabhasmáya-* « humide ». Autre *cáturvaya-* 298.

*-vya-* dans *bhrātr̥vya-* (seule forme attestée) « pareil au frère = cousin ».

*-vin-* présente par rapport à *-mín-* (rare) une répartition phonique analogue à *-vant-* / *-mant-*, cf. *yaśasvin-* AS. « glorieux » / *ṛgmín-* 215 ; en fait la plupart des dérivés en *-vin-* ont une base en *-a-* (allongé) ou *-as-*.

**225.** Productif est le suffixe *-in-*, qui s'attache presque toujours à des thèmes en *-a-* (ou, à la rigueur, ramenés aux thèmes en *-a-* par déperdition d'une consonne finale, comme *retín-214 varmín- 216*). Exception éventuelle *śvanín- 216* et sans doute *hiraṇín-* « orné d'or » (comme *hiraṇmáya-* VS. TB.), *abhimātín-* (I) « qui dresse des embûches ». Ainsi *dhanín-* « riche » *aśvín-* « consistant en chevaux » (n. de dieux-chevaux) *mitrín-* « allié » ; simple élargissement dans *mahín-* « grand », etc. Les valeurs sémantiques sont moins nettes que dans les dérivés en *-vant-*.

1. Il existe indubitablement un suffixe *-in-* primaire dans plusieurs formes après préverbe (ou plus rarement : après membre nominal), où *-in-* figure sur radical plein, allongeable selon 189. Ex. *nitodín-* « qui pique » *kevalādin-* « qui mange seul » *vivyādhín-* XS. « qui transperce ». Mais, hormis les formes ambiguës ou celles s'expliquant par une confusion flexionnelle *-i-/ -in-*, la formation n'apparaît guère avant RS. X et se développe ensuite assez largement dans YV. et surtout dans AS. Le caractère « primaire » n'est donc sans doute pas originel. Sur thème de présent, *vyaśnuvín-* VS. « qui atteint » (*-uv-* selon 33); sur base redoublée. *niyayín-* (X) « qui descend » à côté de *yayí-*. Régime Ac. (rare) 404.
2. Quelques finales en *-yin-* VS., sur bases en *-a-* allongé : *dhanvāyín-* « portant l'arc » (*-y-* tampon comme 190) : mais *ātātāyín-* VS. « qui tend l'arc » a pour var. *āvín-* TS. Dès le Livre X, on trouve *ṛtāyín-* « fidèle à l'Ordre », peut-être fait sur *māyín-* qui précède.

**226. Patronymiques.** — Ils sont caractérisés par la *vṛddhi* initiale (nécessaire) et par des suffixes en partie spécialisés à cet emploi. A savoir, *-i-* (ton initial) tiré de quelques bases en *-a-*, type *āgniveśi-* « descendant d'Agniveśa » (en outre, seul mot non patronymique, *śārathi-* « compagnon de char », avec *-i-* *samāsānta?*); *-āyana-* (en général oxyton) se développe après la RS., qui n'a encore qu'un ex. (dans les Vāl.), *kāṇvāyanāḥ* (V. pl.) « descendant de Kaṇva », outre *ukṣaṇyāyana-* où l'absence de *vṛddhi* et le ton sont insolites;

*-eyá-*, surtout sur bases (fém.!) en *-ā-* *-i-*, type *āditeyá-* « descendant d'Aditi » (matronymiques);

*-a-* (ton final, plus rarement ton initial), *vārṣāgirá-* « descendant de \*Vṛṣāgir » ; enfin *-ya-* (même flottement tonique), *sāhadevyá-* « descendant de Sahadeva ».

L'ensemble est relativement peu abondant, bien qu'en progression. Un procédé concurrent est la combinaison de *putrá-* « fils » (ou analogues) avec régime au G. ou procédé compositionnel (après la RS.). La juxtaposition du patronymique et du nom propre n'est pas fréquente, ni, quand elle se produit, l'ordre des éléments n'est fixe ; enfin le patronymique s'emploie rarement au N., rarement aussi au pl. Les mantra tardifs se rapprochent des tendances observables dans la littérature ultérieure.

Incertains *kāberaká-* 218 *māhīna-* (gentilice?).

**227. Suffixe -a-.** — Parmi les suffixes qui cumulent plusieurs fonctions, le plus productif est *-a-*, le moins précis également. Les dérivés, fort nombreux, à *vr̥ddhi* initiale se signalent d’abord: ce sont en majorité des adjectifs d’appartenance (relatif à, possédant, provenant de), ainsi *mānavá-* « appartenant à l’homme » (de *mānu-* : transfert tonique, comme dans beaucoup d’autres dérivés, selon 219); en second lieu des abstraits nt. sur base adjectivale, *māghona-* « générosité », de *maghāvan-*; éventuellement des collectifs, *ārtavá-* AS. YV. « groupe de saisons ». En composition, *dāśarājñá-* « bataille des Dix Rois ». Seuls manquent, dans les mantras les plus anciens, les dérivés de noms divins (à plus forte raison, de *dvandva* divins; pour signifier : appartenant à, consacré à) : *raúdra-* « décerné à Rudra » est du Livre X, *vaiśvadevá-* « consacré à Tous les dieux » est d’AS. YV.; *tvāṣṭrá-* est un patronymique; reste *mārutam gaṇám (śárdhaḥ)* où l’adjectif joue le rôle d’un régime G.

La catégorie comporte un grand nombre de désignations techniques et se situe dans la même zone sémantique que les composés.

**228.** Sans *vr̥ddhi* on a des adjectifs, notamment sur base en *-s*, *paruṣá-* « noueux » de *párus-* (transfert tonique), *tamasá-* « ténébreux » de *támas-* (id.) ; quelques rares abstraits comme *hotrá-* « fonction du *hotṛ* » (et soi-disant aussi : « coupe [où boit] le *hotṛ* »).

Ailleurs, cet *-a-* sans *vr̥ddhi* n’est qu’un élément inorganique substitué à une finale vocalique ou ajouté à une finale consonantique, autrement dit un élargissement. Le phénomène a sa place

privilegiée en fin de composé 163; mais il a lieu aussi en « simple », soit de manière autonome, soit par influence des structures compositionnelles. C’est ainsi que diverses finales, dans des conditions variables, présentent ce glissement vers *-a-*, favorisé par la présence morphologiquement ambiguë de la désinence d’Ac. *-(a)m*.

Noms en *-as-* devenant *-asa-* 201 n. 2 ou *-a-* (*āṅgira-* = *āṅgiras-* n. propre, cf. *ánāga-* en composition; sur l’échange *-as-* / *-a-*, v. 243); *-us-* devenant *-uṣa-* (*náhuṣa-* = *náhus-* n. propre; une flexion *mānuṣa-* « homme » s’amorce aux Livres I et X); *-ant-* devenant *-anta-* (*pánta-* « breuvage » *tarantá-* n. propre *dánta-* « dent » (hy. tardif); incertain *gmántā* 1 122 11); *-an-* devenant *-ana-* (*pūṣaná-* X, exceptionnel = *pūṣán-* n. propre) ou *-a-* (*áhānām* G. pl. « jour »; dans *śīrṣá-* « tête », les quelques désinences attestées s’expliquent par le pl. nt. *śīrṣá.* qui a pu être senti comme « thématique »); *-tr-* devenant *-tura-* (Ac. *yantúram* de *yantṛ-* « qui guide », explicable par l’analogie des composés en *°túr-* et le voisinage d’*aptúram*); *-u-* devenant *-va-* (*paśvá-* comme membre antérieur = *paśu°*, incertain). Dans *-tra-* et *-ma-*, l’élargissement a conduit à des catégories suffixales nouvelles 208 210.

Seule est fréquente, somme toute, en « simple », l’adjonction d’un *a-* (*-ā-* dans les noms d’action fém.) aux noms-racines : cette adjonction se confondant, dans les noms à valeur « verbale » avec le suffixe primaire *-a-* 197, il demeure à envisager ici le cas des autres noms. Ainsi *māsa-* « mois » comme élargissement de *mās-* dans l’AS., *māmsá-* « viande » depuis RS. I, *nāvá-* « bateau » également depuis RS. I, mais *divá-* « ciel » n’est pas confirmé textuellement, sinon dans *l’āmreḍita divé-dive* substitué à \**divi-dvi*;

*kṣapā-* « nuit » et *kṣīpā-* « doigt » dans I. pl. *kṣapābhis kṣīpābhis*, afin d'éviter un contact *p-bh* (évitée ailleurs par une consonne dissimilante 68 b 100); *mahá-* « grand » ne s'est substitué que très partiellement à *máh-*; *āṛjā-* AS. = *úrj-* RS., etc. Le mouvement tend à s'intensifier dans les mantra plus récents.

Noter le mot *bheṣajā-* « remède », tiré de *bhiṣáj-* à la manière d'un dérivé primaire, d'après l'échange fréquent du type *viś-/veśá-*.

**229. Suffixes à -y-** — Le suffixe fondamental est *-ya-* (particularités accentuelles 219). Comme le suffixe *-a-*, il comporte assez souvent la *vṛddhi* initiale et forme alors (outre les patronymiques 226) un certain nombre d'adjectifs (*daívya-* « divin » ; sur noms divins, au moins dans YV. AS. : *prājāpatyá-* « relatif à Prajāpati ») et un plus grand nombre d'abstraites (*saúvaśvya-* 218; mais dans *sámgrāmajitya-* AS. « victoire dans la bataille » en face du n. d'agent *saṃgrāmajít-*, la RS. aurait formé \**saṃgrāmajitya-* selon 171 fin.). Certaines de ces formations sont à considérer comme un croisement de *-ya-* sans *vṛddhi* avec *-a-* à *vṛddhi*.

Les formes sans *vṛddhi* sont en tout cas beaucoup plus nombreuses, sinon dans la catégorie des abstraites (*svarājya-* « autocratie », du moins dans celle des adjectifs (*nárya-* « viril » *satyá-* « vrai » *ráthya-* « propre au char » d'où « cheval d'attelage; roue; richesse en chars »); avec le svarita, *urvaryà-* VS. « propre aux champs » ; *pítrya-* « paternel » 216 ; ibid. *aryamyà-*.

Valeurs sémantiques flottantes.

Parfois *-ya-* donne l'impression d'un simple élargissement (comme selon 163 en fin de composé), ainsi *svápnya-* AS. « rêve » (ou : « né du sommeil »?), cf. notamment les adjectifs *návya-* « nouveau » *pūrvyà-* « ancien » doublant *náva-pūrvá-* (cf. 69). Dans *ávya-* « relatif au mouton » et *aryá-* (*aryà-* exceptionnel) « propre aux hommes du clan » (aussi, avec *vṛddhi* et valeur ethnique, *ārya-*), le suffixe est en relation probable avec le *-i* des bases *ávi-* *arí-*.

La métrique invite souvent à restituer *-(i)ya-* 34 a (sauf dans *ávya-* *aryá-* précités où la base est en *-i* « consonantique » 266). En outre, le texte écrit donne parfois *-iyá-* (ou *-íya-*, rarement

*-iya-* atone) : d'abord, selon 33 d, après un groupe de trois consonnes, *indriyá-* « propre à Indra » et (nt.) « force ou nature d'Indra », puis après un groupe de deux, c'est-à-dire dans des conditions phoniques qui auraient permis de maintenir *-ya-*, au moins dans le texte écrit : *samudríya-* « propre à l'océan » ; généralement avec doublet *-ya-* : *mitríya-* « venant de l'ami » / *mitryà-* « semblable à Mitra » / *mítrya-* « amical » ; *aśvivyá-* « troupe de chevaux » / *ásvya-* « relatif au cheval, consistant en – ». Noter que l'emploi abstrait est inusité et qu'aucun dérivé en *-iya-* ne possède la *vṛddhi* initiale.

1. Le groupe en *-íya-* est à peine amorcé dans la RS. : *grhamedhīya-* « propre au sacrifice domestique », d'où *āhavanīya-* AS. n. d'un feu sacrificiel. Sur des

ordinaux en *-īya-*, v. 299.

2. *-eya-* (vṛddhi et ton initial) existe dans quelques noms qui peuvent être faits à l'imitation des patronymiques en *-eyá-* 226 (autrement accentués il est vrai), sur bases en *-i-* d'ordinaire : *maúneya-* « état d'un *múni* ->. Sans vṛddhi, *sabhéya-* « propre à l'assemblée », sur *sabhā-* (thème en *-ā-* comme plusieurs bases de patronymique en *-eyá-*) et quelques verbaux d'obligation 365.
3. *-aya-* comme élargissement, dans *hṛdaya-* « cœur », de *hṛd-* (en partant de *\*hṛdi-* [cf. *hārdī*], comme *trayá-* de *trí-*); *gavyáya-* « de vache » *avyáya-* (= *ávya-*) « de mouton ou de laine » (*tánaya-* 198?).

**230. Suffixes *-ka-*.** — Le suffixe de base est *-ka-*, à ton variable. La vṛddhi initiale est rare (un seul ex. net dans la RS. sur base pronominale, 283) et se développe faiblement après la RS. ; l'obscur *sānuká-* ne saurait entrer en compte. Par ailleurs, *-ka-* fournit quelques adjectifs d'appartenance, plus ou moins bien isolables (prob. *ántaka-* « qui met fin », épithète de Yama dans l'AS.); des diminutifs (oxytons), ainsi *kumāraká-* « petit garçon », volontiers à nuance caritative ou péjorative (contexte obscène I 191 12 sqq. ; magie noire I 133 3 X 133 1 sqq.). Plus souvent de simples élargissements, destinés en partie à faciliter la flexion, *dhénukā-* AS. = *dhenú-*; ici encore, l'oxytonèse prévaut, *iṣuká-* AS. « flèche ». L'emploi en samāsānta 163 doit dériver de ce *-ka-* « explétif », qui d'ailleurs se développe surtout dans les mantra post-rgvédiques. Le genre du thème de base est maintenu, donnant l'impression vague qu'on a affaire à un infixé, comme dans les formations parallèles sur base pronominale 283 293. Au total, les dérivés en *-ka-* sont mal différenciés et souvent peu nets.

Noter, sur participe, *pravartamānaká-* (seul ex. dans la RS., Livre I) où le suffixe est entraîné par celui du nom voisin *kuṣumbhaká-*. Il s'agit d'obtenir par cette répétition un certain effet dramatique.

Le doublet *-ika-* a les mêmes caractéristiques; il forme quelques noms à vṛddhi, depuis l'AS., en valeur d'adjectifs d'appartenance, notamment pour indiquer des saisons : *vārṣika-* AS. « appartenant aux Pluies ». L'emploi diminutif est plus rare, *usriká-* (I) « petit bœuf »; de même l'emploi « explétif ». Cf. *nāsikā-* « narines » en partant de *nāsā-* AS. « nez ». Tout l'emploi de *-ika-* semble refait sur le f. *-ikā-* obtenu selon 233.

1. Il existe un *-ka-* primaire, à ton radical et degré plein, dans quelques mots comme *śúṣka* « sec » *ślóka-* « appel » (de *ŚRU-*) et cf. en fin de composé *suméka-* « bien fixé » ; éventuellement *-ika-* dans *vṛścika-* « scorpion » ; *-aka-* primaire commence à apparaître dans *abhikrósaka-* VS. « qui insulte » *gánaka-* NS. « astrologue » (sur base dénomminative); pas d'exemples assurés pour la RS., le cas de *pāvaká-* « purifiant » étant sujet à caution 43; enfin *-uka-* primaire depuis *ghātuka-* AS. (sur base « causative ») « qui est en état de tuer » ou « dont il y a risque qu'il tue » (rection Ac.) ; variante - *úka-* sur base d'intensif, depuis *jāgarúka-* « vigilant », seul exemple attesté dans la RS. Sur tous ces points la

langue des mantra ne fait qu'amorcer un usage.

2. *-īka-* (primaire?) dans *dr̥śīka-* « digne d'être vu » et (nt.) « fait de voir » (aussi *-īkā-* f.). Le mot a dû se constituer en imitation du type *abhīka-* « présence; instant critique » *prātīka-* « visage », lequel est une dérivation thématisée du degré faible des noms-racines en *-āñc-* 195. De même *ekākin-* « solitaire » résulte d'un *\*ekāka-*, dérivé de *\*ekāñc-*, fait comme *upākā-* « proximité » et analogues. Exceptionnellement, avec *vṛddhi*, *mārḍikā-* « faveur » : en fait, dérivé en *-a-* partant de *mṛḍikā-*.
3. *-taka-* (f. *-tikā-*) dans *mṛttikā-* VS. = *mṛd-* « argile » et dans le dérivé pronominal « diminutif » *iyattakā-* « si petit » (gémation expressive?) Mais cf. 233 a).

**231. Groupes mineurs.** — Plusieurs suffixes qu'il reste à voir sont communs avec des emplois primaires et mal distincts de ceux-ci. Ainsi *-rá-*, qui forme quelques adjectifs possessifs comme *pāmsurá-* « poussiéreux » (de *pāmsú-* : glissement de ton !), *dhūmrá-* 214 *tāmra°* ibid. ; éventuellement *-āra-* dans le nom de fonction *karmāra-* « forgeron », *-ira-* dans *médhira-* « sage » (de *medhā-*) *rathirá-* « qui va en char » (mais où le *r* peut émaner de *\*rathar*, cf. *ratharyāti* et d'autre part *rathī-* « cocher »).

1. La *vṛddhi* de *āgnīdhra-* « fonction (ou : coupe) de l'*agnīdh* » s'explique en partant du nom d'officiant *\*agnīdhra-* (doublet de *agnīdh-*) ; la finale *-dhra-* a été sentie comme *-ddhra-* c'est-à-dire contenant le même suffixe *-tra-* qu'on a dans *hotrá-* 228 et analogues.
2. Avec *-lá-*, la seule forme courante dans la RS. est *bahulá-* « abondant » (*bahura-* 67). Amorces d'emploi diminutif (péjoratif) dans *vṛṣalá-* « pauvre homme » (X) *śiśūla-* (de *śiśu-*) « petit enfant » (X) *kanyālā-* AS. (finale du thème de base abrégée) « fille chérie ». Avec *-ilá-*, *piśaṅgilá-* VS. « brun ».

*-śá-* est quasi-explétif dans *yuvaśá-* « jeune » *étaśa-* n. propre (ton!) et quelques autres; possessif *romaśá-* « poilu; membre viril », peut-être *hirīmaśá-* « jaune » de *\*hirīman-* var. de *harimán-* (*-śá-* fournit volontiers des adjectifs désignant des couleurs).

*-mná-* dans *dyumná-* « éclat du ciel », élargissement possible d'un *\*dyuman-* = *dyumánt-* « éclatant ». Mais dans *nṛmṇá-* « virilité » et, sur particule, *sumná-* « faveur » *nimná-* « dépression du sol », on a affaire à un suffixe autonome.

Un suffixe secondaire *-na-* n'apparaît que :  
a) dans quelques dérivés d'adverbes, comme *viśuṇa-* « divers » de *viśu°* et prob. *samāná-* « commun » de *\*sam(ā)-*,  
b) avec *vṛddhi* initiale, *straiṇa-* « féminin » ;  
c) apparemment dans *dámūnas-* (élargissement, en *-s*) « domestique », de *\*dam-ū* (*duroṇá-* « maison » fait sur un N. pl. *dúras* « porte » ?).

1. *nara-* prob. dans *svārnara-* « espace céleste; éthéré » (ou second élément *\*nar-* « force » comme 163?).



2. *-ta-* dans *hemantá-* « hiver » sur une base *\*heman*, d'après *vasantá-* « printemps » où l'existence de *\*vasan* est en quelque mesure corroborée par *vasar<sup>o</sup> vāsará-* « matinal » ; enfin *dvitá-* etc. 298.

*-ima-* est tiré de quelques noms en *-tra-* pour désigner ce qui résulte d'un travail manuel, *khanítrima-* (*-tríma-* AS.) « produit par creusement » ; d'où *-(r)ima-* primaire, sur base de verbal en *-t(a)-*, *krítríma-* « artificiel » *pūtríma-* AS. « purifiant ».

**232. Formation du féminin.** — La formation du féminin est affaire de dérivation secondaire, si l'on excepte quelques noms d'animaux (comme *gó-* « bœuf, vache ») qui sont épiciens, et quelques noms de parenté (en *-[t]r-*) qui ont un thème fém. distinct. L'ensemble des adjectifs, et ceux des substantifs qui comportent par nature l'expression du fém., utilisent un suffixe *ā* ou *-ī-*.

Les thèmes en *-a-* utilisent *-ā-* sans modification de ton, type *priyā-* « chère » : *priyā́-*. Mais une série de thèmes en *-a-* emploient *-ī-*, tantôt sans modification, plus souvent avec renversement de ton (*vṛkī́-* « louve » de *vṛka-*), renversement qui conduit d'ordinaire une base oxyton à adopter le ton sur l'initiale (*áruṣī-* « rougeâtre » de *aruṣá-*). Ce sont d'abord beaucoup de substantifs (*vṛkī́-* précité) ou adjectifs substantifiés : *aśvatarī́-* AS. « mule » (en face des f. de comparatifs en *-tarā-*), *vilīptī́-* AS. n. d'un type de vache et *vilīdhī́-* AS. n. d'un type de femme (en face des f. de n. verbaux en *-tā-*), *anudéyī-* (X) « don subséquent » (en face des f. de verbaux d'obligation en *-yā-*).

Ensuite certains adjectifs : plusieurs de ceux qui désignent des couleurs (*áruṣī-* précité), tous ceux à *vṛddhi* initiale (sauf *pārthivā-* « terrestre », doublant *-ī-*), la plupart des ordinaux 299, plusieurs n. d'agent, primaires à suffixe *-a-* (notamment là où un *-a-* radical est allongé), *°kārī́-* VS. « qui fait... », *annādī́-* AS. « qui mange la nourriture », des n. d'agent primaires en *-ana-*, surtout, dans l'AS., enfin des noms à suffixe *-yā-* (ou, ce qui revient au même, *-iya-*) — où *-ī-* se substitue à *-ya-* : *svarī́-* « qui résonne » de *svaryā-*.

1. Même aboutissement pour quelques dérivés en *-ya-* autrement accentués, *daivī-* « divine » (*daivyā-* X) de *daivya-*, *ārí-* « âryenne » de *ārya-* (aussi *āryā-*).
2. Changement de place du ton motivé par le changement de catégorie grammaticale, *aśvatarī́-* précité, *aparī́-* 387.

Enfin les *bahuvrīhi* dont le membre antérieur est un nom de partie du corps emploient *-ī-* : *caturakṣī́-* AS. « à quatre yeux ». Il y a parfois une recherche d'opposition entre *tatpuruṣa* et *bahuvrīhi* : cf. les finales en *°vācanā́-* et analogues, de *bahuvrīhi*, celles en *°hārṣaṇī-* et autres, de *tatpuruṣa* (notamment dans l'AS.).

*Śvaśrū́-* (finale comme *vadhū́-*) « belle-mère » repose sur un *\*śvaśr-* évolué en *śvāsura-* (comme *yantūra-* de *yantṛ-* 228).

**233.** Quelques groupes restreints présentent un suffixe spécial au f. :

a) *-ikā-* dans *iyattikā-* 230, peut-être d'après *śakuntikā-* « petit oiseau » du même hy., lequel repose sur *śakúnti-* avec le diminutif normal en *-kā-*. Un *-ikā-* contre-partie dem. *-(a)ka-* ne commence véritablement qu'avec l'AS., et de manière fort limitée: *kumārikā-* « petite fille », *avacarantikā-* « descendant » (sur participe!).

b) *-ni-* dans quelques adjectifs de couleur (substantifiés), comme contre-partie de m. en *-ta-*, type *śyénī-* (« la blanche ») comme désignation de l'Aurore (?), en face de *śyetá-* (mais cf. aussi le m. *śyená-*, avec un autre sens). Dans *róhiṇī-* (« la rouge ») *háriṇī-* (« la fauve ») on peut se demander si *-nī-* se substitue à *-ta-* ou ne remplace pas plutôt un autre f. en *-(i)t-*, *harít-* « cavale alezan » (de *hári-*), d'où *rohít-* « (jument) rouge ». Enfin, dans quelques autres mots, la finale *-nī-* s'ajoute précisément à une finale *-(i)t-* (d'ailleurs isolément non attestée) dissimilée en *-(i)k* selon 78 : ainsi *ásiknī-* (« la noire ») n. de fleuve en face de *ásita-*, *hárik-ṇikā-* AS. (Livre XX) en face de *hárita-*; plus librement, *páruṣṇī-* (« la noueuse »), autre n. de fleuve.

c) *-āni-* sur plusieurs noms de divinités, *indrāñī-* « femme d'Indra », etc.; d'où, plus librement, *araṇyāñī-* (aussi *-āni-*) (X) « Génie de la Forêt » et (sur thème consonantique) *ūrjāñī-* (I)  
« Force nourricière » (ton !).

**234.** Sur thèmes autres qu'en *-a-*, c'est le suffixe *-ī-* qui est employé, à l'exclusion de *-ā-*. Mais de manière diversifiée. Le transfert de ton n'a lieu que dans les cas où on le trouve aussi au cours de la flexion, à savoir :  
a) par passage d'une voyelle tonique en fin de base à l'état consonantique comme 239c;  
b) dans le cas des noms en *-ánt-* comme 240 e;  
c) dans le cas d'une partie des noms en *-āñc-* selon les tendances indiquées 239 b. Le glissement de ton des monosyllabes (239 a) n'a pas d'application pour le f., parce que les f. en *-ī-* de monosyllabes sont tous sur thèmes composés, et que la mobilité tonique y est entravée 156 239 n. 1.  
Enfin il peut y avoir transfert de ton par changement de catégorie grammaticale, comme dans *gómātī-* n. propre en face de *gómātī-* « pourvu de vaches ».

Il n'y a pas de f. exprimé dans les noms en *-as-* (adjectifs ou membres ultérieurs de bahuvrīhi). Non plus dans la généralité des noms en *-i-* et dans une partie des noms en *-u-* (ceux notamment employés comme membres ultérieurs). Cependant:

- a) parmi les noms en *-i-*, *pāti-* fait f. *pátnī-* « maîtresse; épouse ». La finale de base s'aménage en *vṛddhi* dans *agnāyī-* « épouse d' Agni » et *vṛṣākāpāyī* (V.) « épouse de *Vṛṣākapi* ». On a relevé ci-dessus le *-t* indiquant le fém. dans *harít-*, d'où *rohít-* et peut-être *yośít-* « jeune femme », ce dernier comme doublet d'autres fém. : *yóṣā-* *yóṣan-* *yóṣañā-*. Enfin l'allongement de *-i-* dans *ávī-* SS. « brebis » en face de *ávi-*(f.) RS. doit résulter d'un glissement flexionnel.

b) parmi les noms en *-u-*, la finale *-vī-* est fréquente dans les oxytons à suffixe *-u-* primaire (ou censément primaire), type *pr̥thvī-* « vaste » de *pr̥thú-* (d'où *pr̥thivī-* 45) ou *pūrvī-* (*ū* 37).

1. Mais les oxytons en *-su-* *-yu-* allongent la voyelle finale, au moins dans la RS. ; en outre, *nṛtū-* « danseuse » et quelques autres (substantifs), à l'imitation du type *vadhū-*.
2. Insolites *jahnāvī-* « fille(?) de Jahnu », avec même évolution que *agnāyī-* ci-dessus; quant à *pūtákratāyī-* Vāl. (leçon incertaine) « fille (?) de Pūtakratu », la finale *y* est analogique; enfin *mādhvī-* « douce » a une *vṛddhi* initiale apparente, qui doit émaner de *mādhvī* (V. du. in.), épithète des *Aśvin*, elle-même malaisée à expliquer.

**235.** Quant aux noms-racines, la règle est aussi l'absence de motion. Ainsi, strictement, dans les noms de caractère « verbal », c'est-à-dire les noms d'agent, sauf *°ghnī-* « qui tue » (de *°hán-*) qui s'inspire des thèmes dérivés en *-an-*.

*Sadr̥śī-* « semblable » (293) implique un m. *sadr̥śa-* (post-mantrique), tandis que *sudr̥śī-* « belle à voir » suit le modèle de *sadr̥śī-*. De même *mahī-* « grande ; terre » est fait sur *mahá*. Incertain *ámucī-* AS. « qui ne relâche pas ». Les finales en *°ūhī-* YV. (*dityauhī-* et analogues 259) ne sont plus senties comme radicales. Enfin le type *pratīcī-* 259 utilise une base féminine en voyelle longue + *c*, qui est de toute manière distincte de la base msc. en *°añc-*.

En fin de bahuvrīhi, quelques noms-racines forment *-ī-*, comme *apādī-* « sans pieds » et analogues (Livres I et X, la RS. ancienne ayant *°pád-*). Il s'agit ici comme ailleurs de singulariser le bahuvrīhi par rapport au tatpuruṣa.

Ailleurs, c'est-à-dire dans le gros des thèmes consonantiques non radicaux, c'est *-ī-* qui s'impose. Le suffixe s'attache, en cas de base alternante, au degré réduit comme les autres suffixes secondaires, ainsi *°rājñī-* « reine » (et même *śunī-* AS. « chienne », comme G. *śúnas*) *°vṛṣṇī-* (dans *hatá°* « [femelles] dont le taureau a été tué »).

1. L'emploi du f. est relativement rare, en particulier dans les adjectifs en *-man-* *-van-*; il est douteux que *bráhmī-* « pieuse » soit le f. authentique de *brahmán-*, donc = *\*brahmnī-*, non plus que *atharvī-* celui de *átharvan-* n. d'un officiant. Inversement une apposition comme *vṛśaṇam... tvácam* I 129 3 ne prouve pas que la finale *-an-* soit réellement employée comme f. ; tout au plus dans *yóśan-* 243 et deux ou trois finales de bahuvrīhi comme *rapśádudhabhis* (*dhenúbhis*) « (vaches) aux mamelles gonflées » (seul cas net de la RS.). Il en est autrement dans les finales en *-man-* qui, enfin de bahuvrīhi, sont épiciens dans la RS., pour autant qu'elles ne se thématisent pas en *-ma-*; l'AS. commence à normaliser en *-mnī-*, au moins dans *°nāmnī-* « qui a pour nom... ». Il y a quelques épiciens aussi, en fin de bahuvrīhi, en *-van-* (et une seule fois en simple, *indhanvan-* f.), mais la solution usuelle est tout autre, v. ci-après.

2. Le f. ordinaire des noms en *-van-* (simples comme en fin de composé, y compris de ceux comme *saṃśísvarī-* « ayant un veau en commun » où l'élément *-v-* n'est probablement pas suffixal) est *-varī-* : *sūnṛtāvarī-* « généreuse » ou « vivace », en face de *\*sūnṛtāvan-*. Reflet d'une ancienne alternance *an/ar* 278.

Les noms d'agent en *-tr-* (*-tr̥-*) font *-trī-* y compris *nārī-* « femme » de *nṛ-* (qui a la même *vr̥ddhi* que *agnāyī-* ci-dessus); aberrant *trātriṇī-* Kh. p. 67 et 119 « qui sauve ». On attend *-atī-* (*-atī̃-*) dans les noms en *-ant-* (*-ánt-*), mais les participes de la flexion *bhāvati* rétablissent la nasale par influence des finales personnelles en *-ant-* 324 : *mādantī-* « qui s'enivre », caus. et dénom. *vājáyantī-* / *vājayántī-*, etc.

1. D'où certains flottements, comme *rēbhatī-* (présent *rēbhati*) dans les Kh. ; généralement au profit de la forme à nasale, *siñcāntī-* (à côté de *siñcatī-*) de *SIC-*, *abhiyántī-* AS. (à côté de *yatī̃-*) de *I-*, *svapántī-* AS. de *SVAP-* (cf. ibid. *svápantu*), *pr̥ṇántī-* de *PR̥-*, et quelques autres.
2. Aberrants : *naptī̃-* « (petite) fille » de *nápāt-* / *nápṭr-* ; *māhiṣī-* « princesse », prob. de *māhīyas-*; *yuvati-* 249.

Noter enfin qu'il existe des traces d'un *-ī-*, apparemment augmentatif-collectif d'origine, mais pratiquement, explétif, attesté dans *sarasī̃-* « lac » *táviṣī-* 202 *śavasī̃-* « force (personnifiée) » *jyóisīmant-* AS. « éclatant », peut-être *ródasī-* 201 : donc toujours sur bases sigmatiques (aussi *róhiṣī-* TS. « croissance » *avyáthiṣī-* KS. « non vacillation », mais qui peuvent s'expliquer par la « persévération »).

Sur d'autres bases : *duratimanī̃-* VS. « famine » (également analogique des mots environnants) *durarmanī̃-* AS. « misère » *vājínī̃*<sup>o</sup> « (grand ?) butin » et *śipriṇī̃*<sup>o</sup> (sens ?) (aussi *śipriṇī-* en simple, apparemment employé comme m., ainsi que *návyasī-*, épithète des Marut, = *návyas-*).

## **CHAPITRE III**

### **FLEXION DU NOM**

## I. - GÉNÉRALITÉS ET FLEXIONS CONSONANTIQUES (ET ASSIMILÉES)

**236. Généralités. Désinences.** — La flexion du nom repose sur un double élément : le thème (radical pur ou radical + suffixe), qui est susceptible d’alterner tant par le vocalisme que par le ton ; les désinences qui marquent les valeurs casuelles (et, par superposition, le nombre, partiellement aussi le genre) : soit, outre le V., sept cas répartis sur trois nombres.

Les désinences de base sont, au singulier : N. *-s* au genre animé (zéro au nt., sauf dans les thèmes en *-a-* 274) : toutefois la plupart des f. à finale vocalique ont la désinence zéro ;

Ac. *-m* (après voyelle) = *-am* (après consonne) selon 21; au nt., comme au N. ; I. *-ā* avec aménagements particuliers dans certaines flexions vocaliques ;

D. *-e* (id.);  
Ab. et G. *-s* (sauf dans les thèmes en *-a-* 274) après voyelle = *-as* après consonne (20);  
L. *-i* (rarement long 109) (secondairement *-ām* dans les f. à finale vocalique ; traces nombreuses de désinence zéro).

Enfin le V. se dissocie, du moins au genre animé, du N. par divers traits, notamment par l’absence (à peu près constante) de *-s*. Il n’y a pas de V distinct au pl. ni (sauf traces 267 275) au duel.

Pour le duel, trois désinences se partagent la notation des sept (ou huit) cas : les cas directs ont en général la finale *-au* (*-ī* au f. et au nt.), sauf aménagements spéciaux dans les flexions en *-i-* et *-u-*.

*-au* se simplifie (selon 97) en *-ā* devant consonne et à la pause; fréquemment aussi devant voyelle (et à peu près constamment devant *u-*), où toutefois il y a des traces de hiatus (exceptionnellement avec abrègement de *-ā* par suite de la position même en hiatus 115). Au total, dans la RS., *-ā* apparaît 2391 fois / *-au* 293. Après, *-au* (*-āv*) l’emporte nettement et déjà la RS. récente atteste de nombreux cas de *-au* devant consonne et à la pause.

Les cas obliques sont *-bhyām* (lecture *-bh[i]yām* rare) I. D. Ab. ; *-os* G. L.

Pour le pluriel, les cas directs du genre animé ont *-as*; toutefois les flexions vocaliques différencient l’Ac. du N. en adoptant la variante *-s* à l’Ac. f., *-n* à l’Ac. m. (où le *saṃdhi* laisse émerger la trace d’un ancien *-s* final 128). Au nt. on a *-i* dans le cas d’un thème consonantique (souvent, avec nasale « infixée »), simple allongement dans le cas d’un thème vocalique ou combinaison de ces deux formules.

I. *-bhis*, D. Ab. *-bhyas* (lecture *-bh[i]yas* fréquente 34), G. *-ām* (très souvent dissyllabique 29 et le plus souvent renforcé dans les flexions vocaliques), L. *-su*.

La finale attendue *-ās* au G. Ab. sg. de plusieurs flexions vocaliques cède à *-ai* (qui normalement est la finale correspondante du D.) dans des yajus (surtout dans le pronom *asyai*), dans quelques rares formes d'AS. et de Kh. (p. 83 1. 1) : ceci est dû à la confusion des deux finales dans le samdhi vocalique. Les mantra récents attestent quelques variantes *-ās / ai*. Inversement *-ās* se substitue à *-ai* VS. TS., mais il s'agit là d'un fait syntaxique.

**237.** On relèvera la fréquente coexistence de deux (parfois trois) désinences pour un même cas dans une même flexion : ainsi, au genre animé, N. pl. *-ās / -āsas* des thèmes en *-a-* (*-ā-*); les désinences ont évolué d'elles-mêmes par superpositions et adaptations, ou se sont différenciées par influences extérieures. Les flexions vocaliques tendent fortement à innover, en introduisant quelques distinctions (inconnues des flexions consonantiques) à l'intérieur du genre animé, ou certains emprunts (du moins dans les thèmes en *-a-*) à la flexion pronominale.

1. Il y a des traces de finales aberrantes (ou d'emplois aberrants de finales connues, ainsi la forme *nṛn* 253) ; de formes non fléchies, comme *svār-* 259 ; mais en général il s'agit d'un effet de style qui permet dans le cas de deux noms contigus en accord ou apposition de laisser tomber la désinence de l'un d'eux 105.
2. Dans les adjectifs, la finale du N. (Ac.) sg. animé peut servir çà et là pour le nt., attestant le caractère inusuel, inédité, de certains types de flexion nt., cf. 243 250 259 264 et 396. En outre le nt. pl. (cas directs)- tend parfois à s'assimiler au ni. sg. 250 273 276 : survivance, facilitée par les faits d'abrègement à la finale, d'une ancienne indétermination- du nt. pl.
3. Il existe un élément mi-suffixal mi-désinentiel *-an* qui sert de base aux cas obliques (sg.) dans certains noms nt. dont les cas directs ont soit le radical nu, soit des élargissements en *-i* ou en *-ar* 277 sq. Ce même *-an* fonctionne comme L. à désinence zéro des thèmes en *-an-*. *-an* et *-ar* apparaissent de temps en temps détachés de la flexion, visibles seulement dans les bases de certains dérivés ou comme membres antérieurs, cf. 1. cit. *-ar* s'est d'ordinaire normalisé en *-as*, comme le samdhi y prêtait 133.

Quelques suffixes invariants ont pris valeur désinentielle le cas échéant, *-tra* 389 et surtout *-tas* 391. Mais l'emploi est très limité.

**238. Alternances vocaliques.** — Dans une importante partie des flexions la voyelle prédésinentielle (radicale ou suffixale) est sujette à alterner. Un degré plein (*guṇa*) ou renforcé (*vṛddhi*) se présente ainsi aux cas directs du sg. et du du. dans les noms de genre animé, ainsi qu'au N. pl. ; aux cas directs du pl. dans les inanimés (nt.). Ailleurs, c'est-à-dire aux cas dits « faibles », on a le degré réduit, qui peut coïncider avec une forme « pleine » là où les cas « forts » ont adopté la forme renforcée : ce qui compte

est l'opposition plutôt que la structure particulière par où l'opposition se manifeste. Il y a en outre des traces précises d'un degré plein au L. sg.

Les alternances pratiquement en vigueur sont  $\check{a}n/n$  (ou  $a$  selon 31 devant consonne,  $a$  étant le substitut de  $n$  voyelle 21);  $\check{a}r/r$  (ou  $r$  devant consonne);  $\bar{a}/a$  (ou : zéro selon 20); isolément  $v\bar{a}/u$  et  $au/o$ . [Pas d'alternances « dissyllabiques »]. Une petite partie seule des possibilités linguistiques a été utilisée. Le choix entre  $a$  et  $\bar{a}$  aux cas « forts » est soumis en principe à des considérations d'équilibre rythmique :  $\bar{a}$  en syllabe ouverte,  $a$  en syllabe fermée. Autrement dit il n'existe pas de degré « renforcé » authentique, sinon dans l'exceptionnel élément *-au-* 261 sq.

1. Ce qu'on appelle parfois degré « moyen » est une simple variante phonique du degré réduit, usitée pour les cas « faibles » devant désinences consonantiques : soit l'aspect  $a$  et  $r$  des types précités  $\check{a}n/n$  et  $\check{a}r/r$ . Parfois aussi le L. sg. (le V. sg., les cas directs du du. nt.) revêt l'aspect « moyen » 249 252. On en est venu ainsi à un degré « moyen » autonome (quoique probablement non originel) dans deux types de flexion seulement, les participes en *-vas-* 246 et les noms en *-añc-* 259.
2. Le N. et l'Ac. pl. animé, appartenant à des degrés distincts, ont été l'objet de confusions relativement nombreuses dans diverses flexions : ainsi dans  $\acute{a}p-$  « eau », ou le N.  $\acute{á}pas$  est souvent employé pour l'Ac. ( $apás$ ) depuis les Livres I et X (inversement  $apás$  Ac. employé comme N. dans l'AS.).

Le N. sg. animé reçoit un allongement dans la plupart des flexions où la voyelle longue n'était pas déjà assurée par l'alternance. Le V. sg. ne participe pas, sauf exceptions, à cet allongement.

Enfin, dans les thèmes vocaliques, l'alternance est inexistante (à l'exception de quelques mots ou groupes qui se comportent comme des thèmes en consonne) ; la mobilité de certaines finales, tout en revêtant en partie les aspects attendus, ne coïncide pas avec la répartition des « cas forts » et des « cas faibles » (exception partielle pour *ví-* 270).

Des traces d'une alternance portant sur l'élément radical, mais hors de la flexion proprement dite, se présentent dans *sántya 2H*, dans *dru<sup>o</sup> jñu<sup>o</sup>* et analogues 270 ; autres formes, généralement du type « réduit », conservées en composition 157 161 ou en dérivation secondaire 217 ; sur *kanyá(n)-*, v. 250.

**239. Accent.** — Parallèlement à l'alternance vocalique, régie par elle et la régissant réciproquement, il existe une alternance tonique, qui toutefois suit en partie ses voies propres : s'affirmant souvent là où l'alternance vocalique fait défaut, manquant souvent aussi là où l'autre se présente.

a) La plupart des thèmes monosyllabiques, même ceux qui n'alternent pas vocaliquement, font, aux cas faibles, passer le ton sur la désinence, type *vipám* G. pl. de *víp-* « inspiré ». La majorité de ces thèmes se trouvent être des noms-racines.



Font exception les noms à finale (vocalique) thématifiée ou brève, qui entrent dans l'analogie prévisible de la masse des thèmes vocaliques. Exception aussi les noms-racines en *-ā-* (finale vocalique !) et *-an-* (à alternances vocaliques incomplètes ou perdues); quelques isolés comme *gó-* « vache » (I. *gávā*, G. pl. *gónām* et *gávām*), *nṛ-* « homme » (analogie des noms en *-[t]r* ; G. pl. *narām* selon d), *śván-* « chien » (analogie des noms en *-an-*).

1. Immobilité tonique par changement de catégorie grammaticale, type *bādhe* 368 ; ou par emploi du mot comme membre ultérieur 156. Isolément L. sg. *kṣāmi* « sur la terre » (degré plein !)
2. Comme il y a des confusions vocaliques entre N. et Ac. pl. animé, il y a des confusions toniques, ainsi Ac. *kṣāpas* de *kṣāp-* « nuit ». Dans les monosyllabes en *-i-* *-ū-*, l'Ac. est paroxyton (sauf *bhīyās* YV. de *bhī-* « crainte »).

b) Le cas des noms en *-āñc-* 259 est à part : les cas faibles ont le ton désinentiel (type *pratīcās* Ab. G. de *pratyāñc-* « tourné vers l'arrière »; mais *pratīcās* AS.), en dépit du « préverbe », parce qu'ils sont d'une autre structure que les cas forts (les cas « moyens » devant consonne étant inusités); les quelques noms à svarita (en *-yāñc-*) ou en *-āñc-* gardent le ton prédésinentiel : Ac. pl. *nīcās* AS. de *nyānc-* « tourné vers le bas » ou *arvācās* de *arvāñc-* « tourné par ici » (bien entendu les noms à ton initial demeurent sans changement). Cette situation complexe a entraîné des confusions, et depuis le Livre X le ton sur l'élément *-īc -ūc-* tend à prévaloir, comme sur *-āc-*.

c) C'est aussi le changement de structure qui détermine, dans les oxytons en *-i-* (aussi *-ī-*) *-u-* *-r-* *-an-*, le glissement du ton sur la désinence quand la finale de base est consonantifiée, soit *aryās* de *arī-* 266, *pitryā* de *pitṛ-* 253 (en face de *pitṛbhis*, etc. avec ton maintenu) ou *mahimnā* de *mahimán-* « majesté » (249).

Même glissement, mais à titre occasionnel, dans les noms en *-ī-* *-ū-* à consonantification résoluble (265); la solution générale est l'immobilité du ton transcrit par un svarita : soit *nad(i)yas* N. pl. de *nadī-* 1. c., transcrit *nadyàs*. La prévalence des finales *-yai* et analogues dans la flexion « dérivée » en *-i-* 267, où y n'est pas résoluble, celle de *-(i)yai* et analogues dans la flexion radicale 264, où y l'est, ont provoqué des flottements accentuels ; dans *-vai* et analogues 265, le svarita s'accrédite après la RS.

**240.** d) La même série d'oxytons en *-i-* *-u-* *-r-* *-an-* (y compris les monosyllabes et d'ordinaire aussi les noms « dérivés » en *-ī-*) atteste un transfert de ton sur la finale du G. pl., soit *agnīnām* de *agnī-* « feu » ; c'est un aspect d'un phénomène plus vaste, qu'on retrouve dans la composition et la dérivation 87 n.

e) Les participes présents (et noms assimilables, comme *mahānt-* « grand ») oxytons transfèrent le ton aux désinences faibles, mais seulement à celles qui commencent par

une voyelle, soit *tudatá* (I. sg.) à côté de *tudádbhis*, de *tudánt-* (*TUD-*). D'autre origine, l'alternance ici aboutit donc à être semblable à celle des noms sous c.

f) Pour le transfert par changement de classe linguistique, cf. (outre le cas de *bádhe* déjà cité) celui des infinitifs en *-áse* 368 ; celui des adverbes en *-á* 387.

g) Pour le V. (sg.), v. 88 ; pour certains noms de nombre, 294 sq. ; pour les pronoms, 279 et passim.

**241. Saṃdhi.** — Le traitement à la jointure entre radical et désinence est naturellement le traitement interne; toutefois un traitement de saṃdhi a lieu devant les désinences en *bh-* et *-su*, qui à l'origine devaient être des éléments semi-autonomes. On a ainsi, constamment, *-obhis* et analogues 137 pour les noms en *-as-* (éventuellement *-ahsu*; aussi *-irbhis -urbhis*). Dans les noms à palatale finale (y compris *-h*), le traitement *-gbhis* ou *-dbhis* (et analogues), qui n'est pas nécessairement un traitement de saṃdhi, se conforme à celui du N. sg. 99, lequel représente une « fin de mot ». L'application des règles de contraction vocalique ou d'adaptation phonique entre deux voyelles est évitée souvent, soit par l'adoption d'une désinence sans voyelle (*-s* ou *-m*), soit par des insertions de consonnes : *-n-*, parfois *-y-*.

La nature de la documentation védique fait que beaucoup de noms ont une flexion incomplète; il ne s'ensuit pas qu'ils soient par nature défectifs. Il y a cependant des préférences casuelles qui ont pu provoquer l'absence d'autres éléments de la flexion : un exemple typique est *prít-* « combat » qui n'est connu qu'au L. pl. D'une manière générale, la répartition des désinences est très variable d'un type à l'autre, parfois d'un nom à l'autre.

Des suppléances fonctionnent, notamment dans la flexion (incomplète) en *-r / -n* 277.

**242. Thèmes consonantiques (et assimilés). Généralités.** — Seuls les thèmes terminés par une consonne ont conservé avec plus ou moins de pureté les alternances et la structure originelle des désinences. Pratiquement, on distinguera : a) la masse des noms sans suffixe caractéristique, parmi lesquels dominent les noms racines (monosyllabes en principe), qui sont tantôt alternants, tantôt non; b) quelques groupes particuliers de formations à suffixe (généralement primaire) : les uns sont non alternants, à savoir les noms à suffixe *-as-* ou occlusive + *as-*, accessoirement à suffixe *-is-* *-us-*; les noms terminés en *-ín-*. Les autres sont alternants, à savoir les noms à suffixe (ou finale) *-tr-* (*-tr-*), les noms terminés en *-ant-*, les comparatifs en *-yas-*, les participes en *-vas-*.

Aux thèmes consonantiques on joindra naturellement les monosyllabes terminés par une voyelle longue ou diphtongue, qui sont attirés dans l'orbite des noms-racines; puis un groupe restreint de non-monosyllabes en *-ĩ-* et *-ũ-* qui sont traités comme s'ils finissaient par *-y-* et *-v*. Toutefois ces séries, ainsi que les noms en *-tr-*, adoptent plus ou moins nettement des traits flexionnels propres aux thèmes vocaliques.

**243. Thème à suffixe -as- (200).** — Ils n'ont pas d'alternance, mais seulement un allongement de la voyelle suffixale :

a) aux cas directs du nt. pl., avec en outre insertion de nasale devant la sifflante : soit -*āmsi* (m 66) : influence des finales analogues -*ānti* 247 -*āni* 250 et plus directement peut-être de -*yāmsi* 245 ;

b) au N. sg. animé (donc : en fin de bahuvrīhi), ex. *sumánās* « bienveillant ». Du genre animé, cette finale -*ās* est passée aux rares N. sg. nt., *gūrtāvacās* (*bráhma*) « à la teneur digne d'éloges ».

Les particularités phoniques sont peu nombreuses : samdhi externe en -*o-* devant les désinences en *bh-* 137, ex. *ápobhis* de *ápas-* « œuvre » ; on attend parallèlement -*aḥ* 145 devant -*su*, mais la solution (au moins éditoriale) a été -*assu*.

Anomalies : réduction de -*assu* en -*asu* 74 ; traitement -*ad-bhis* et analogues dans *uṣádbhis* (I) de *uṣás-* « aurore », cf. 72 ; dans *svátavadbhyas* VS. KS. de *svátavas-* « fort par soi-même », le glissement va de pair avec celui du N. sg. *svátavān* (de même, *svávān* de *svávas-* « qui aide bien » ; *svávā* VS.). Sur le V. sg. *pracetā*, v. 137.

Le thème *uṣás-* « aurore », l'un des rares n. animés (f.) de la série et d'origine non verbale, allonge l'*a* suffixal aux cas forts, par analogie des flexions alternantes : ainsi Ac. sg. *uṣásam*, N. V. du. *uṣásā*, N. pl. *uṣásas*, le pdp. rétablissant toujours la voyelle brève, laquelle est attestée concurremment avec une productivité triple. Les deux formules sont réparties suivant les convenances métriques, -*ās-* étant apparemment plus archaïque, et constant en tout cas dans les dvandva en *uṣásā°* *°uṣásā*; restitution de la longue 43.

1. *Tośásā* (N. du.) « qui harcèle » (?), en fait de lecture incertaine.
2. Traces d'un degré réduit du suffixe dans l'I. sg. *bhīṣā* = *bhiyásā* « crainte » et peut-être dans les cas faibles (G. sg. et Ac. pl.) *uṣás* explicables par \**uṣ-s-as*, de *uṣás-* « aurore » ; cf. 20 n. 2.
3. La flexion est sujette à glisser vers d'autres types :
  - a) vers -*a-* par élargissement ou perte de -*s-* 228 (les N. pl. comme *ánāgās* « sans faute » pouvant s'expliquer par l'analogie des doublets -*ās* / -*āsas* de la flexion en -*a-*);
  - b) vers les (pseudo-) noms-racines 196;
  - c) vers -*ar* dans *ánar°* 72 [*uṣar-253*] ;
  - d) dans les f., vers les thèmes en *ā*, Ac. *uṣám* et *uṣás* d'une base *uṣá-* concurrente à *uṣás-*; *apsarám* et autres AS. en face de *apsarás-* n. propre ; *jarám* en face de *jarás-* (f. ?) « vieillesse ». Le fait a lieu surtout à partir des mantra récents de la RS.
4. Dans *uṣánas-* n. propre (m.), la forme originelle a pu être soit en -*ā* (d'où Ac.

*uṣánām* et autres), soit en *-an-* (d'où N. sg. *uṣánā*). La base en *-as-* paraît être postérieure aux mantra.

**244. Thèmes à suffixes *-is-* *-us-* (202).** — La flexion correspond à la précédente, avec les finales (issues du saṃdhi) en *-ir -ur* devant les désinences en *bh-*, ex. *havírbhis* de *havís-* « oblation » ; *-iṣṣu* au L. pl. *havíṣṣu* 63 146. Si le N. sg. animé ne comporte pas d'allongement (analogie des noms en *-i-* *-u-*), en revanche les cas directs du nt. pl. sont, à l'imitation de *-āṃsi* 243, en *-īmṣi* et *-ūṃṣi* (*m* selon 66, *ṣ* selon 63).

Douteuse l'interprétation de *janús* VII 58 2 comme N. sg. de *janús-* « naissance » (nt. !); sur *avyathís*, v. 383.

L'échange fréquent des finales *-is-/ -i-* et *us-/ -u-* 202 sq. a entraîné des glissements d'une flexion à l'autre : c'est ainsi qu'on a isolément le L. *áyuni* de *áyu-* « vie » en face du fréquent *áyus-*, même sens (et cf. *viśváyū-* « concernant toute vie », en fin de composé, 163 n. 2); ou bien *cákṣos* (X) « œil » en face de *cákṣus-* (cf. *sahasracakṣo* [V.] AS. « aux mille yeux »).

1. Mais une forme de N. sg. animé(?) *vidús* I 71 10 = VII 18 2 « qui sait » représente la dégradation de la flexion *-vas-* 246.
2. Glissement de *-us-* en *-uṣa-* 228.

**245. Comparatifs en *-yas-* (213; f. *-yasī-* 235).** —

Il y a (contrairement à la généralité des noms en *-as-*) une alternance *ān/a*, qui aboutit aux cas forts en *-yāṃs-* (*m* selon 66), aux cas faibles en *-yas-*. Ainsi d'une part le N. sg. m. *-yān* (*n* selon 103) à côté de l'Ac. *-yāṃsam*, des cas directs du nt. pl. *-yāṃsi*. D'autre part les cas obliques du sg., I. *-yasā*, etc., les cas directs du nt. sg. *-yas*; les cas obliques du du. et du pl. sont inattestés. Le V. sg. (rare) est *-yas*, ce qui confirme l'inauthenticité de la nasale dans cette flexion ; autrement dit, l'alternance ancienne devait être, *-yās-* / *-yas-* ou plu lot *-yas-/ -iṣ-*, *-iṣ-* étant conservé dans le superlatif en *-iṣtha-* 213. La nasale se sera accréditée d'après les types *-antam -ānam*, etc., celle de *-yāṃsi* d'après toute la série analogue des nt. pl.

**246. Participes en *-vás-* (336 ; f. *-úṣī-* 235).** — L'alternance est plus complexe : *-vāṃs-* au degré fort (comme *-yāṃs-* ci-dessus), *-úṣ-* au degré faible devant désinences vocaliques. Donc une alternance du type *-vā-/ -u-*, avec nasalisation secondaire, née comme précédemment des types voisins en *-antam -ānam*, etc. : ici à nouveau le V. sg. préserve la finale pure en *-vas*, mais il s'introduit à partir d'AS. (un seul exemple) une finale *-van*, créée à l'imitation du V. des noms en *-van-* et *-vant-* : *cikitvan* AS. de *CIT-* est une var. de RS. *cikitvas*.

1. Le N. sg. (m.), qui est en *-vān* (*n* selon 103 comme *-yān* précédemment), perd la nasale dans quelques rares formes nées d'une fausse interprétation ou

influencées par les N. en *-vā* des noms en *-van-* (*dadhanvā* VS. doit être un fait de *saṃdhi*, extension de 128 n. 2).

2. Confusion dans l'alternance, Ac. sg. *cakrūṣam* (X) de *KṚ-* (seule forme sûre de ce type); N. *vidús* 244. Dans la flexion, Ac. pl. *vidvánas* AS.

L'innovation importante est la constitution d'un groupe de cas « moyens » en *-vát-*, d'origine sans doute secondaire, issus de la flexion en *-vant-*. Seuls sont attestés deux ex. de l'Ac. nt. en

*-vát* (*tatanvát* de *TAN-*, *°vavṛtvát* de *VṚT-*, dans la RS. ancienne) ainsi que l'I. pl. *jāgrvábhis* (137), en trois passages de la RS.

**247. Thèmes en *-ant-* (f. *-antī-* et *-atī-* 235).** — Il y a lieu de distinguer, d'après les modalités de l'alternance :

a) l'adjectif *mahānt-* « grand » (lequel procède d'un élargissement à partir du nom-racine *máh-*, d'après le participe *brhánt-*, de sens analogue) : il fait alterner une forme forte en *-ānt-* (N. sg. m. *mahān*) et une forme faible en *-at-* (cas directs du nt. sg. *mahát*, I. pl. *mahádbhis* avec *d* selon 124). L'élément *ā* dérive de la base *mahā°* qui fonctionnait, soit comme membre antérieur de composé 158, soit isolément dans l'Ac. m. *mahām* et peut-être dans le śloka *mahā bhūtvā* SB. VII 5 1 21 (= *mahān* K.).

b) les adjectifs à suffixe *-vant-* et *-mant-* 223 (auxquels s'associent, par analogie sémantique, les dérivés pronominaux *íyant-* *kíyant-* 293) font alterner *-ant-* / *-at-*. Le N. sg. (m.) est allongé (*-vān -mān*), par analogie du N. des noms en *-van-* *-man-*; même allongement aux cas directs du pl. nt., d'après la généralité des formes afférentes dans les flexions voisines. Ces finales du pl. nt. ne sont d'ailleurs attestées que trois fois dans la RS. (ancienne), ex. *ghṛtāvānti* « pourvus de beurre liquide » ; le pdp. rétablit *-(v)anti*, et c'est cette finale, normalisée, qui apparaît après la RS., ainsi dans SS. en variante de RS. *-ānti*.

Remarquable aussi est le V. sg., fréquent, en *-vas -mas*, propre surtout aux portions anciennes de la RS. Il dérive du V. des participes en *-vas-*. Le V. normalisé en *-van* (127) commence avec trois formes de la RS., et se propage dans l'AS. et ultérieurement; le V. correspondant en *-man* fait défaut; il y a quelques variantes entre *-vas* et *-van*.

1. Au L. sg., qui dans d'autres flexions adopte parfois une base d'alternance autonome, on a la forme unique *kíyāti* (pdp. *-ati*), dont, l'interprétation n'est d'ailleurs pas très sûre.
2. Quelques finales en *-vant-* pénètrent dans d'anciennes flexions en *-van-*, ainsi de *maghāvan-* 249 on a plusieurs finales *-vadbhis -vadbhyas -vatsu*; l'hapax *maghāvān* du N. sg. pourrait s'expliquer par un fait de *saṃdhi* 117 n.
3. Glissement vers la flexion en *-vas-* : N. pl. *bhaktivāṃsas* AS. « ayant part à », comme var. de *°vānas* MS. KS. et de *(bhakṣi)vāṅsas* TB., la finale attendue étant *-vantas*.

**248. c)** Le gros des participes présents (en *-ant-* 309) suit l'alternance *-ant-* / *-at-* (de même, *-ānt-* / *-at-* dans les rares participes tirés de racines en *-ā-* final, le G. pl. *sthātām* de *STHĀ-* étant secondaire pour *\*sthātr-ām*). Ils se distinguent des adjectifs en *-vant-* - *mant-* par le fait qu'ils conservent le N. sg. (m.) non allongé, soit *bhāvan* de *BHŪ-* (où *-an-* est à lire *-ants* 127). Comme dans la série précédente, il y a une finale *-ānti* aux cas directs du pl. nt., attestée dans *sānti* de AS-1 (pdp. *sānti*); l'AS. normalise en *-anti*. Au du. nt., l'aspect suffixal est, comme de juste, en *-at-* (deux formes seules étant attestées, *yatī* de *I-* et *bṛhatī-* de *BRH-*).

1. A ces participes est assimilé, secondairement sans doute, le mot *dānt-* « dent », Ac. sg. *dāntam* I; pl. *dadbhis* (ton selon 239 a); devant suffixe : *datvānt-* 161.
2. Glissement thématique rare, cf. 228 (où le thème problématique *pānta-* supplée une forme nt. *\*pāt*, qui serait d'un type inusité aux cas directs). *Ubhayādam* AS. « à double rangée de dents », mauv. leçon.

d) un petit groupe de participes présents — à savoir ceux faits sur thème redoublé athématique 318, y compris intensif — suit une flexion non alternante, type *dādat-* de *DĀ-*, N. sg. m. et nt. *dādat*, Ac. *dādatam*. Cette particularité va de pair avec la finale *-ati* (*-atu*) de la 3<sup>e</sup> pl. du système du présent.

A cette série sont à adjoindre le substantif *jāgat-* (nt.) « monde », ancien participe de *GAM-*, ainsi que *jīgāt*, N. sg. m. de *GĀ-*; en outre, pour des raisons peu claires (simple glissement d'alternance ?), l'aoriste *dhāksat-* (*dāksat-*) de *DAH-*, les présents *śāsat-* et *dāśat-* de *ŚĀS-* et *DĀŚ* (et quelques autres), donc des formes athématiques à finale sifflante.

1. Inversement *vavṛdhāntas* N. pl. de *VRDH-*: mais ceci s'explique en partant de formes personnelles thématiques.
2. Le groupe des substantifs à élargissement *-āt-* ou suffixe *-vāt-* est également non alternant, v. 195 221.

**249. Thèmes en *-an-* (207 et passim).** — La série est composite et instable. Sauf cas relativement rares où, en fin de composé, la forme du m. sert pour exprimer le f. (235 n. 1), le f. est partout en *-ī-* (*-nī-* *-anī-*, éventuellement *-arī-*) et donc étranger à cette flexion. Il demeure des noms de provenance diverse, m. et nt., à l'intérieur desquels se signalent les séries massives à suffixe *-man-* et *-van-* qui ont quelques particularités morphologiques.

L'alternance se passe entre un thème fort en *-ān-* (rarement *-an-*) et un thème faible en *-n-* ou *-a-* (31) : Ac. sg. *rājānam* I. sg. *rājñā* pl. *rājābhis* de *rājan-* « roi ». Il y a une position d'un degré « moyen », d'une part au V. sg., lequel est en *-an-*; d'autre part au L. sg., qui est en *-an(i)* sauf *śatadāvni* « qui donne cent » (où le mètre invite à lire *°dāvani*); à partir d'AS., la normalisation commence avec *āhni* L. de *āhan-* « jour » et quelques finales en *-mni*. Même degré, enfin, aux cas directs du du. nt. en *-anī* (*nāmni* « nom »

dans l'AS. étant à lire *nāmanī*).

Aux cas faibles devant voyelle, la solution *-an-* pour *-n-* s'est accréditée par convenance phonique 35, mais avec des dispositions particulières : on a l'aspect *an-* dans les dérivés en *-man-* *-van-* où l'élément *-m-* *-v-* est précédé d'une consonne, type D, *yājvane* « qui sacrifie » ou I. *hánmanā* « coup » ; ou bien (mais moins souvent que l'aspect *-n-*) après voyelle longue, type I. *bhūmánā* « abondance » (*bhūmnā* VS.); exceptionnellement après voyelle brève, D. *vasuváne* VS. « qui gagne de la richesse »; après la RS., la solution *-mn-* *-vn-* prévaut après voyelle. Au contraire, deux consonnes devant le suffixe ou pseudo-suffixe *-an-* n'entraînent pas la forme faible en *-an-*, sauf dans *ukṣāṇas* (Ac. pl.), refait sur le sg. *ukṣāṇam* (ci-après) de *ukṣán-* « taureau ». La solution habituelle est *śīrṣṇā* 35.

1. Il est vrai que quelques mots en *-an-*, même après consonne unique, autorisent une restitution en *-an-* aux cas faibles : ainsi D. *rājñé* VII 83 8 est à lire *\*rājane*; de même I. *rāj(a)ñā* X 97 et plusieurs cas de finale *-man-* *-van-* après voyelle longue 35 fin.
2. Quelques mots ont un thème fort en *-an-* (au lieu de *-ān-*) : à savoir, les n. propres *aryamán-* *pūśán-* *ṛbhukṣán-*, le f. *yōśan-* « femme » ; dans *ukṣán-* précité et *vṛśan-* (même sens) il y a flottement. Il s'agit donc en majorité des finales en *-śan-*, mais plusieurs autres mots, écrits *-ān-*, sont à lire prob. en *-an-* (sur la base pronominale *tmán*, v. 282). En tout cas la graphie *-ān-* se généralise après la RS. (*vṛśāṇau* du. AS. et paipp., confirmé par le mètre).

Le mot *śván-* « chien » a une alternance à triple aspect, *śvān-* / *śvá-* (devant consonne) / *śún-* (devant voyelle : ton radical en dépit de 239 a), le N. sg. étant *śvā* ou *ś(u)vā*. De manière analogue, *yúvan-* « jeune » a les cas faibles en *yúva-* ou *yún-* (ton radical I) selon la nature du phonème qui suit (ex. N. du. m. *yúnā*, où l'on attend il est vrai *\*yuvānā*); le f. *yuvatí-* (*i* bref d'après les finales en *-tí-*) « jeune femme » est en liaison avec un doublet *\*yuvant-* attesté par le nt. sg. *yúvat* (I et X), lequel souligne la tendance à éviter la finale *-va*. Enfin *maghavan-* « libéral » fait *maghón-* (parfois trisyllabe) aux cas faibles devant voyelle, c'est-à-dire *\*magha-un-*, alors que devant consonne la langue utilise le doublet en *-vant-* 247 n. 2.

**250.** Il y a des glissements d'alternance assez nombreux, consistant surtout à étendre aux formes faibles le thème fort ; ou inversement, *yúnā* précité ou encore N. pl. *maghónas* (incertain). Plus souvent que dans d'autres flexions, les cas directs du nt., dans des épithètes, sont parfois remplacés par le m. (397).

Au sg., le N. m. est partout en *-ā* (chute de la nasale 97); les cas directs nt. sont en *-a*, qui s'allonge parfois métriquement, notamment dans les finales en consonne + *ma* ou voyelle longue + *ma*, *vyomā* « firmament ».

Le maintien de la nasale est apparent, dans quelques formes soumises à une modification analogique due au samdhi (*vibhvām ṛ-* pour *vibhvā* 117 n.), en outre

dans *prānadāvān* (à lire °*dāvan-*.) AS. « qui donne le souffle » : sur des pseudo-N. en *-ani*, v. 372.

L'I. sg. de quelques mots en *-man-* (après consonne) est *-mā* au lieu de *-mnā-* (simplification selon 68), type *drāghmā* I. c. ; solution inverse dans *mahinā* ibid. (à côté de *mahimnā*, régulier, mais rare), d'où, par analogie sémantique, *bhūnā* (*bhūmnā* VS. et paipp. XVI 70 1) de *bhūmán-* « abondance », *prathinā* de *prathimán-* « extension »; enfin dans *preñā* de *premán-* « amour ». Incertain si l'I. *mahnā* implique un \**mahmán-* « grandeur ».

Ab. G. en *-as*, *rājñas*.  
 Au L., la RS. connaît une finale *-an* (sans désinence) concurremment à *-ani*; *-an* est d'abord sensiblement plus fréquent (203 fois contre 127 dans la RS.), puis diminue peu à peu; la répartition s'inspire de commodités métriques, de formules fixées; les mots longs préfèrent *-ani*. Les mêmes thèmes portent souvent à la fois la double finale.

V. en *-an*, sauf que, par analogie des noms en *-vant-*, quelques dérivés en *-van-* adoptent la finale en *-as*, comme *ṛtāvas* « fidèle à l'Ordre » (et même *mātariśvas* (X) n. propre, où le *-v-* ne fait pas partie du suffixe).

Les cas directs du pl. nt. sont d'ordinaire en *-āni*, comme il est normal. Mais il existe à côté une finale *-ā* en variante authentique (bien que d'ordinaire le pdp. restitue *-a*); enfin *-a* comme abrègement de *-ā* ou maintien de la finale du nt. sg. ; en tout cas, *-a* s'est consolidé pour des raisons métriques. Dans la RS. récente, *-ā* et *-a* diminuent et disparaissent ensuite rapidement au profit de *-āni*.

1. Glissement de *-an-* vers *-ana-* et *-a-* 228 (notamment en fin de composé 163); vers *ā* (dans les rares f.) dans *yóṣā-* (et *yóṣañā-*) doublant *yóṣan-*; de même, à côté de *kanyā-* « jeune femme », il a dû exister une base °*kanyān-*, dont le degré faible \**kanīn-* survit dans G. pl. *kanīñām* (l'Ac. *kanyānām*, est prob. aussi pour \**kanyān-am*).
2. Échange entre *-vant-* et *van-* cf. 247 n. 2; le participe *árvant-* (« qui court »), parce que contenant l'élément *-v-*, laisse pénétrer quelques formes émanant des dérivés en *-vant-* : N. sg. *árvān*, d'autres émanant des dérivés en *-van-*, N. sg. *árvā*.
3. La flexion en *-an-* (*-man-* *-van* exclus) fait volontiers partie d'un système hybride en *-an-* / *-i* ou *-an-* / *-ar* 277 sq.
4. Des extensions exceptionnelles sont l'I. sg. *varimātā* en face de *varimán-* « étendue » (aussi Ab. *vārimatas* AS.?), et (sous forme thématique) *śrómata-* nt. « gloire » en partant d'un \**śroman-*.

**251. Thèmes en *-in-* (225; f. *-ínī-* 235).** — Flexion sans alternance et très régulière. La particularité la plus notable est la formation des cas « faibles » devant consonne en *-í-bhis*, etc. et *-í-ṣu*, qui s'inspire des finales *-abhis* et *-asu* des noms en *-an-*. Par suite de



la même analogie, le N. sg. m. est en *-ī* (allongement et perte de la nasale), le nt. étant *-ī* (comme les nt. en *-a*); le V. conserve la nasale (*-in.*).

1. Glissement thématique (*-ina-* selon 228) dans *mahína-* « grand » et quelques autres (à la faveur de l'Ac. sg. ambigu en *-inam*); échange avec *-i-* probable ou certain dans plusieurs formes, cf. *mandím / mandíne* 19 2 « joyeux ».
2. Il n'y a pas de flexion en *-un-* (*madhún*<sup>o</sup> 216 n. 2 est artificiel), mais les cas en *-un-* de la flexion en *-u-* laissent supposer un doublet théorique *-un-* parallèle au doublet *-in-* de la flexion en *-i-*.

**252. Thèmes en *-ṭr-* (210 ; f. parfois épïcène, mais généralement *-trī-* 235).** — Il y a ici, de manière analogue à la flexion en *-an-*, deux variétés d'alternance. Commun à l'une et à l'autre est l'aspect *r* (devant voyelle) et *ṛ* (devant consonne) des cas « faibles ». Les cas « forts » ont tantôt *-ār-* (*vṛddhi*), tantôt *-ar-* (degré plein). Le N. sg. est partout en *-ā* 97, comme celui des noms en *-an-*; de même le V. sg. (*-ar*) et le L. (*-ari*) représentent un degré « moyen » autonome; au du. la finale *-ros* est toujours dissyllabique 38. Enfin l'Ab. G. sg. utilise la finale courte *-s* avec laquelle l'élément *ṛ* se combine en *-uḥ* 96.

Mais la nouveauté principale de cette flexion est le fait que plusieurs finales s'inspirent de celles des flexions vocaliques; à l'imitation des types *-īn -īs -īnām* et analogues, on a ainsi l'Ac. pl. *-ṛñ* au m., *-ṛs* dans l'unique forme f. attestée (*māṭṛś* « mère »), le G. pl. en *-ṛñām* (*-ṛñām*, cf. 2).

La première formation comprend les noms d'agent à suffixe *-ṭr-* (quel que soit le mode d'accentuation 210) : ex., de *dātṛ-* « qui donne », N. *dātā* Ac. *dātāram* D. *dātré* (ton 239 c) Ab. G. *dātúḥ* Ac. pl. *dātṛñ* G. *dātṛñām* (ton 240 d) I. *dātṛbhis*.

1. A ces noms d'agent s'associe un mot isolé : *stṛ-* « étoile », avec le N. pl. *tāras* 70 I. *stṛbhis*.
2. Formes aberrantes : N. nt. *páktā* TS. VII 5 20 (extension de la finale du m., due à l'extrême rareté du nt. dans toute cette série); le N. Ac. nt. normalisé en *-ṭr* manque dans les mantra; la finale phonétique ne survit que dans *sthātúḥ*. « immobile » cf. 96. Incertaines les finales en *-tári* (*-tārī*, pdp. *-tári*) où l'on a cru voir soit des L. sg., soit des N. sg. m. ou nt., cf. 372. — L. *nánāndari* (X) « sœur de l'époux » comme trisyllabe.
3. Glissement vers d'autres flexions : *yantúra(m)* 228.

**253.** La seconde formation se résume à quelques noms de parenté, en partie fort usuels, terminés en *-f-* et généralement en *-ṭṛ-* : ex. *pitṛ-* « père », f. *māṭṛ-* « mère » (Ac. pl. *māṭṛś* précité ; mais, comme épithète du m. *sindhūn*, on a *māṭṛñ* (X) avec la désinence du m. « les fleuves maternels »).

Les cas distinctifs sont Ac. sg. *pitāram* N. pl. *pitāras*, cas directs du du. *pitārā*. Il faut

disjoindre de cette série le mot f. *svásr-* (finale en *-r-*!) « sœur », qui suit l'alternance selon 252, N. pl. *svásāras*; de même la partie de la flexion de *nápāt-* « petit-fils, neveu », qui a glissé vers la base *nápṭr-* aux cas obliques, puis, après la RS., dans un cas fort (*nápṭāram* TS. KS.) (sur *nadbhyás*, v. 68). Il faut y adjoindre en revanche le monosyllabe *nṛ-* « homme », avec l'Ac. sg. *nāram* et les autres cas forts ; mais la flexion a conservé les finales « radicales » aux cas faibles, ainsi G. sg. *nāras* G. pl. *narām* (ton selon 240 d ; à côté de *nṛṇām*, où d'ailleurs l'élément *r* est écrit bref) ; le D. *nāre* remplace l'imprononçable *\*nre*.

1. Le mot ne manque pas d'anomalies: sur *nārā*<sup>o</sup> comme membre antérieur, v. 173 ; sur la forme *nṛñ*, v. 105.
2. Isolément, d'après *narām*, on a le G. pl. *svásrām* (I) ; d'après l'ensemble des noms en *-tr-*, le G. *vāvātuḥ* se construit en parlant du thème *vāvāta-* « amant ». Sur l'allongement dans *pitāras*, v. 162.
3. A part, le L. *usrī* d'un thème défectif *uśār-* « aurore », var. de *uśás-*; un autre L. est *usrām*, avec une désinence « féminine » qu'on retrouve au G. *usrās* doublant *usrás*; enfin V. *uśar* 63 et membre antérieur *uśar*<sup>o</sup>173. — Pour d'autres noms en *-(a)r*, v. 259 277 294.

**254. Noms-racines (et assimilés; 193; f. 235), A. Noms à finale consonantique.** —

Le reste des noms à finale consonantique, parmi lesquels la masse des noms-racines (et en général des monosyllabes), puis des groupes mineurs à suffixe ou noms (dissyllabiques) inanalysables, possèdent un mode de flexion uniforme, qui consiste en l'application non modifiée du paradigme désinentiel de base. Les alternances vocaliques sont attestées dans une minorité de cas.

La catégorie, qui se définit ainsi négativement par rapport aux autres flexions, comprend de nombreux emplois isolés, « défectifs », archaïques (cf. 196). La tendance à l'élargissement (en *-a-* en général; parfois en *-ā-* dans les noms d'action ou autres f. ; éventuellement en *-as-*) y est particulièrement forte, cf. 198 228 (sur un autre type d'élargissement en *-i* ou *-an* / *-ar*, v. 277).

Les accidents phonétiques sont nombreux, étant provoqués par la situation en fin de mot (strictement parlant, valable au N. sg. nt. ; mais aussi, après la chute nécessaire de *-s* désinentiel selon 103, au N. sg. animé) ou par le contact de la consonne terminale du radical avec la consonne initiale de la désinence, ce qui relève en principe (112 c) du *saṃdhi* externe.

**255.** La plupart des modifications sont de type élémentaire : assourdissement d'occlusive sonore devant *s-* 46

a, ex. *patsú* de *pád-* « pied »; sonorisation d'occlusive sourde devant *bh-* ibid.

b, ex. *marúdbhis* de *marút-* n. propre; perte de l'aspiration, avec éventuellement report sur la consonne antérieure 47, ex. *yutsú* de *yúdh-* « combat » ou *dhúk* ci-après ; cérébralisation de *s* (dans la désinence *-su*) après *r* et *k* 63, ex. *vikśú* et *gīrśú* ci-après; sonorisation en *-r* (selon 136) d'un *-s* final du radical devant *bh-*, ex. *dorbhyām* VS. de

*dós-* « bras » (en cas de finale *-ās*, un traitement différent est attesté dans l'unique forme *mādbhís* 72).

1. En cas de finale palatale (y compris *-h*), le traitement est tantôt *-k* tantôt *-ṭ* (selon 99) au N. sg., suivant l'origine de la palatale d'une part, d'autre part suivant le conditionnement phonique des formes. Pratiquement, la finale *-c* passe à *-k*; de même la finale *-j* (sauf dans *bhrāṭ* « qui brille » et *rāṭ* [et composés] « roi »); de même la finale *-ś* (sauf dans *vīṭ* « clan » *spāt* « espion » et *vīpaṭ* n. d'un fleuve et éventuellement *padbhís* 62); enfin la finale *-h* passe à *-ṭ* sauf dans les formes (à report d'aspiration) *°dhak* « qui brûle » *°dhúk* « qui traite » *°dhrúk* « qui fait violence ». Solutions parallèles en *-g* ou *-ḍ* devant les désinences en *bh-*, mais partout l'aboutissement est *-k* (59) devant *-su* (d'où *-kṣu*).
2. Les rares finales en *-ṣ* donnent également *-k* ou *-ṭ* selon 99 n. 1, y compris devant *bh-* (forme unique : *vīprúḍbhis* 1. c.).
3. Quelques-uns de ces aboutissements sont évités, au N. sg., par l'adoption d'une finale plus aisée en *-s*, ainsi *puṛoḍās* et analogues 100; autres simplifications ibid., *sabardhú(m)* et peut-être *ásmṛtadhrū*.

**256.** Dans les quelques thèmes en *-r* (noms de genre animé en *-ir* et *-ur*), la voyelle pénultième s'allonge au N. sg. selon 37 : *gīr* cité ad loc. ; même allongement, pour les mêmes raisons, devant *bh-* et *-su*, *gīrbhís* et *gīrṣú*. Par analogie, l'unique nom-racine en *-s* (cérébralisable), *āsís-* « prière » (de *ŚĀS-*), allonge aussi le N. (*āsīs* X, ainsi que *ánāsīr-dā-* en composition « qui ne donne pas de bénédiction » ; vague influence de *āsīr-* « lait mélangé » ?). De même on a un nt. (adverbial), *sajús* « d'accord avec » 99 avec *ū*.

1. Le N. *aptúr* YV. (mantra en *juṣāṇó*) propr. « qui franchit les eaux » reste sans allongement, le mot ayant pu être senti comme fait sur le thème *aptu-* (post-mantrique).
2. Le *ā* de *vār* (« protecteur » X 93 3 « chose fermée » [nt. ?] IV 5 8) peut représenter un degré fort; d'ailleurs l'interprétation est très incertaine. Sur *svār* *dvār-*, v. 259.

**257.** Les alternances vocaliques ne se présentent que dans des formes monosyllabiques, et d'ordinaire démunies de caractère « verbal ». Le type dominant comporte *-ā-* (degré long) aux cas forts, *-a-* (degré plein) aux cas faibles; le degré zéro qui consiste en l'élimination de la voyelle (20) n'est pas attesté dans la flexion proprement dite.

a) noms en dentale : *pād-* / *pád-* « pied » (m.). En fin de bahuvrīhi, les cas directs du nt. hésitent entre *°pāt* et *°pat*, et après la RS. *°pād-* s'étend ça et là aux cas faibles. Sur *padbhis*, v. 62. Sur un degré zéro en *°bd-*, v. 20. Thématisation en *pāda-* depuis la RS. récente.

1. Dans *hīd-* « cœur » (nt.), la base attendue *hārd-* figure parfois en fin de bahuvrīhi, depuis l'Ac. *suhārdam* (RS.), puis dans le N. *suhārt* 103 et quelques autres formes compositionnelles ; en outre, dans le « dérivé » *hārdi* (cas directs),

fait comme *ásti*-i 277. Exceptionnel (mais douteux) *hárt* VSK. var. de *hárdi* VSM.

2. N. *sadhamāt* (et °*mās* 400) de °*mád*-, ainsi que pl. °*mādas*.

Un cas complexe est celui de *páth*- « chemin » (m.). Les cas forts sont bâtis sur un thème dissyllabique *pánthā*- (double vocalisme plein !), N. *pánthās* Ac. *pánthām*; tandis que les cas faibles devant consonne sont en *pathí*-, devant voyelle en *páth*- (ton des monosyllabes). Depuis AS. YY. apparaît un thème fort élargi en *pánthān*- (Ac. *pánthānam*), par influence du synonyme *ádhvān*-; toutefois l'ancien N. sg. demeure. Glissements isolés : N. pl. *pánthāsas* (I) G. pl. *pathīnām*; un autre N. pl. est. *pathāyas* TS. (extension du thème en -i-).

*Máth*- « instrument à baratter » fait, de manière analogue, un Ac. *mánthām*, peut-être un G. pl. *mathīnām* (mais la bonne leçon doit être *matī*°). Enfin *ṛbhukṣā*- (n. propre) a, à côté du N. attendu en °*kṣās*, un Ac. °*kṣānam* (d'après *ukṣān*- et analogues).

b) noms en labiales : *áp/āp*- (f.) « eau », usité surtout au pl. : soit le N. *āpas*, l'Ac. *apās* (avec des confusions d'alternance 238 n. 2); par dissimilation, I. *adbhīs* D. Ab. *adbhyās* 68 (comme °*sṛdbhis* 100). Degré zéro (avec allongement de la voyelle antérieure) et thématisme, type *anūpā-2Q*; thématisme dans *āpavant*- AS. « aqueux ».

Quelques autres noms-racines terminés en -*ap*- présentent des formes longues au N. pl., interprétables comme degrés forts. De même peut-être N. pl. *nābhas* en face d'Ac. *nābhas* (sens incertain, cf. 196).

**258.** c) noms en -s : *nās*-/ *nās*- (f.) « nez ». Mais la forme forte n'est conservée que dans le du. *nāsā*; les dérivés *nāsā*- depuis AS., *nāsikā*- depuis le Livre X, la remplacent.

*Mās*- « mois » n'a plus trace d'alternance, sinon tout au plus comme membre ultérieur, à savoir dans *candrāmas*- 175 où apparaît un -*a*- bref aux cas faibles, mais le mot a glissé à la flexion en -*as*- . Traces douteuses de nasale (ce qui attesterait une alternance *mān* / *mā*?) dans *māṃscatú*- 20 (sens?). Sur l'I. pl. *mādbhīs* (à côté de *śarādbhis*), v. 72.

1. Dans *ukthasās*- « qui récite des hymnes », le degré plein n'est pas attesté et la longue est inauthentique.
2. Isolément *mās* N. Ac. sg. « viande », en face de *māms*° 157 et de l'élargissement *māmsā*- depuis le Livre I.

Complexe est le cas de *pūms*- « mâle » : alternance *pūmāms*- aux cas forts avec N. *pūmān* (fait comme le N. des noms en -*yas*- -*vas*-); *pūms*- (63) aux cas faibles devant

voyelle, ex. Ac. pl. *pumsás* (ton des monosyllabes); V. *pumas*. Les cas faibles devant consonne sont en \**pumbh-* (non attesté dans les mantra) et L. pl. *pumsú* 74 136.

d) Noms en nasale: dans °*hán-* « qui tue », l’alternance est analogique de celle des noms à suffixe *-an-* : de là le N. sg. (sans nasale !) °*há* au m. (employé parfois aussi au ni. ; le nt. attendu est \**ha* remplacé par °*hám* thématisé), Ac. °*hánam* I. °*ghná* (*gh* selon 53) N. pl, °*hánas* (parfois “*ghánas*, d’après les formes faibles) Ac. °*ghnás* (depuis AS. ; aussi °*hánas* YV. par confusion avec le N.).

1. Dans les racines en *-an(i)-* 23, il semble qu’on ait une ancienne alternance *-ani-* / *-an-*, d’où le N. *gośánis* « gagnant des vaches » / G. *gośanas* (dans le V. *g°napāt*), brouillée par l’apparition d’une troisième forme *gośás*, qui développe not. l’Ac. *gośám*.
2. Degré long éventuel dans N. pl. *vánīvānas* (X) « qui désire(nt) », en face d’un virtuel \**ván-* fait comme *tán- rān-*, etc.

Dans *kṣám-* (f.) « terre », la base longue figure aux cas directs du du. *kṣāmā* (secondairement, pl. *kṣāmas*) et résulte indirectement du N. sg. *kṣás* (cf. 97 n. 2), sur lequel s’est ébauchée une flexion en *-ā-* de type « radical ». La base pleine apparaît, comme de juste, au L. *kṣāmi*; la base réduite au G, *kṣmās* (avec les variantes phoniques *jmās* et isolément *gmās* 53), à l’I. *jmā* et dans des dérivés comme *párijman-* ibid., l’adverbe *kṣmayá*; autre élargissement dans le L. *kṣāman kṣāmaṇi*.

**259.** e) noms en *-h* : une alternance « dissyllabique » est conservée fragmentairement dans *máh-* « grand » : flexion faible, assez bien représentée, sur thème *máh-*, avec un cas direct nt. sg. *máhi*: degré fort en *mahā*° cf. 247 n.

f) alternances de type *-vā-/ -u-* : elle est conservée d’abord dans un thème en *-r*, *dvār-/ dúr-* « porte » (avec quelques confusions entre N. et Ac. pl. et extension de la base *dvār-* après la RS.); en fin de composé on a °*dvāra-* et °*dura-* côte à côte. Même alternance, plus faiblement attestée, dans *svār-* (nt.) « lumière du ciel » (en fait, *s[ú]var* 34), qui utilise la forme de N. Ac. comme cas indéfini (cf. 2.37; pour le G., le L., éventuellement le D. sg.); la forme faible *súr-* (*ū* d’après le dérivé *súrya-* « soleil »?) apparaît dans le G. *súras* et le D. (?) *súre* 137, qui sont limités à la RS.

Devant *-h*, on a une alternance régulière dans le composé *anaḍvah-/ anaḍúh-* (*ḍ* selon 72) « bête de trait », les cas en *-uh-* étant attestés depuis l’AS. Il y a glissement de *-h* à *-t* selon 55

-100, et le N. sg. est en *-vān* dans AS. YV. (inattesté RS.), d’après les noms en *-vant-*.

Dans les autres thèmes en °*vāh-*, le degré faible n’est préservé que devant le suffixe du f. dans le type *dityauhī*-235 « bête dans sa deuxième année » (où l’élément *-au-* est selon 116) ; N. sg. anomal en 100. Partout ailleurs la base en °*vāh-* se maintient aux cas faibles, autrement dit

l'alternance a disparu. De même °*sāh-* « qui l'emporte » (N. *ṣāt* 148) étend le vocalisme sauf aux formes (fortes ou faibles) où le mètre impose la voyelle brève, laquelle est restituée partout dans le pdp. (sauf au N. sg.); cf. 165.

g) enfin il y a une alternance complexe, à trois degrés, dans les noms du type *pratyāñc-* 195. A savoir, *-añc-* aux cas forts, *-ac-* (pratiquement *-ak-* *-ag-*) aux cas « moyens » (mais seul le nt. sg. est attesté dans les mantra); les cas faibles (c'est-à-dire devant voyelle) consistent en un élément *c* coïncidant avec l'allongement de la voyelle précédente. Soit l'Ac. *pratyāñcam*, le N. Ac. nt. *pratyāk*, le G. *pratīcās*. Dans *prāñc-* « tourné vers l'Est » et analogues, le degré moyen et le degré faible se confondent.

1. Il y a un plus grand écart encore entre le thème fort *uruvyāñc-* « étendu » élargissant \**urvañc-* avec une finale *-yañc-* empruntée au type *pratyāñc-* et le thème faible *urūc-*, conservé dans le f. *urūcī-*. 210
2. Traces d'un degré réduit en *-ik* dans les formes adverbiales *madrīk* et analogues 24 390.
3. Traces d'une finale adverbiale autonome dans *nīcā* 20 (qui peut se déduire régulièrement de *nyāñc-/nīc-*), d'où *uccā* « en haut » de *úd*, *tiraścā* « en travers » de *tirās* (ce dernier associé depuis l'AS. à *tiryāñc-*), enfin *paścā* « en travers » ; d'où des normalisations en *-cāt -cais*.

Le N. sg. (m.) est en *-añ* (*-āñ*) issu de \**añks* \**añks* selon 66 n.1 ; la TS. lit encore *-ñk*. Quelques confusions d'alternance, comme le N. pl. (m.) *śvītīcāyas* (X) « brillant », rebâti sur le f. *śvītīcī-*.

**260.** Il demeure à mentionner quelques accidents de flexion, non encore cités.

La présence de finales authentiques en *-ñ* au N. sg. (type *pratyāñ*), jointe à celle d'un thème verbal à infixé nasal, a provoqué la constitution d'une base *yūñj-* et d'un N. sg. *yūñ* VS. en partant du nom-racine *yūj* « associé; compagnon ». De même *sadrñ* (101) dans la RS. récente, *kīdrñ* (X) « de quelle sorte? » (et quelques autres formes, également sur base °*dṛś-* et à valeur pronominale, dans la VS.).

1. Modifications de la finale du radical dans *triṣṭúk* et *anuṣṭúk* 100, le motif étant d'éviter la séquence labiale + *bh-* (cf. 228 fin.), donc le point de départ étant l'I. pl. et formes analogues. Autre modification dans *prayātsu* 100.
2. Influence du N. *viṣṭáp* (du thème *viṣṭábh-* « surface étayée ») sur le L. *viṣṭápi*, éventuellement sur l'Ac. *viṣṭápam*. Indirectement, le consonantisme de *iṭ*, N. de *iṣ-* « force rituelle » est passé au dérivé *idā-*.
3. Sur *dām-(dán)*, v. 101.

**261. B. Noms à finale vocalique. I. En diphtongue.** — La finale *-ai* (*-e* étant, inconnu) n'est représentée que dans le monosyllabe *raí-* « richesse » (m. d'ordinaire dans la RS., ensuite le f. est en progression). Le thème *raí-* sert devant voyelle, donnant par ex. I.

*rāyā* Ac. pl. *rāyās* (parfois *rāyas*) et, par déperdition du second élément (97), l'Ac. isolé *rām* (X), l'Ac. pl. (secondairement bâti) *rās* SS. Le thème dérivé *rayí-* (d'ordinaire m. ; quelques cas de f. RS.) fournit les formes devant consonne, y compris l'I. *rayīnā* (hapax) et *rayyá* (également, hapax) doublant *rāyá*, ainsi que le G. pl. *rayīnām* (*rāyām* hapax). A partir du Livre X, *rayí-* empiète peu à peu sur *rai-*, qui se maintient toutefois; en yajus, on a des formes comme *rayyá rayyai*.

La base d'alternance °*ri-* n'est conservée que dans quelques rares finales de bahuvrīhi, comme *bṛhádri-* « aux grandes richesses »; *re-* dans *revánt-* 216.

Les noms terminés en *-au-* sont les suivants :

a) sans alternance, *glau-* (rare) « bloc de terre » (m.). N. *glauś* AS. VS. I. pl. *glaubhís* VS. ; *naú-* « bateau » (f.) avec passage normal de *-au-* à *-āv-* devant voyelle, Ac. *nāvam*. Élargissement *nāvā-* 228 et °*nāvá-* en fin de bahuvrīhi.

b) avec alternance, *gau-* « bœuf, vache » (m. f.). Le thème fort est *gau-* (N. sg. *gaúś*) ou *gāv-* devant voyelle (N. pl. *gāvas*), le thème faible *gó-* (forme à guṇa !) (L. pl. *gósu*) ou *gáv-* devant voyelle (G. pl. *gāvām*). Le degré réduit °*gu-* est conservé en fin de bahuvrīhi, ex. *águ-* « qui est sans vaches », à côté de °*gā(v)* et de l'élargissement °*gava-* °*gva-*. Ton 239 a.

Formes aberrantes : Ac. sg. *gām* et pl. *gās*, qui valent parfois pour dissyllabes (réduction de diphtongue selon 97); G. sg. *gós* (à lire parfois \**gavas* 29), qui peut s'interpréter comme le G. d'une base *gu-* à flexion « dérivée »; de même, nécessairement, le G. pl. *gónām* (moins fréquent que *gāvām* ; volontiers en fin de pāda). Trace isolée d'un N: sg. *gós* VS. IV 26 (?).

**262.** c) également alternant est le nom du « ciel » et du « jour » (m. plus souvent que f., le f. étant limité à une petite partie des formes casuelles); thème fort *dyaú-* (N. sg. *dyaúś*) ou *dyāv-* devant voyelle (cas directs du du. *dyāvā* N. pl. *dyāvas*)-, thème faible *dyú-* (I. pl. *dyúbhis*) et *div-* devant voyelle (renversement du support syllabique 76) (I. *divā*). Un thème « moyen » est représenté par le L. *dyāvi*, rare à côté de *diví*, et par le du. (f. ou ni. ?) *dyāvī*, fait comme une sorte d'abréviation de *dyāvāprthivī*. L'alternance peut se maintenir en fin de composé, à côté de quelques formes fixes en °*dyu-* et °*diva-* (noter aussi l'élargissement *-an-* dans *vṛṣṭidyāvan-* MS. KS. « qui fait pleuvoir le ciel »). Mais *divá-* en « simple » est douteux, v. 228.

Formes aberrantes : V. *dyaúś* (comme le N.) ou *dyaùś* 92 (de toutes manières, avec maintien de la désinence *-s.*), Ac. sg. *dyām* (comme *gām*), parfois dissyllabe, G. sg. *dyós* (rare), à interpréter sans doute (comme *gós*) en partant d'une flexion « dérivée » en *-u-* (le G. usuel demeurant *divás*). L'Ac. pl. *dyūn* (RS. seule; deux fois *divas* RS.) marque sûrement l'intrusion de cette flexion, avec désinence du m. Enfin on a l'Ac. sg. *divam*, attestant une confusion d'alternance, comme le N. pl. *divas* AS. et peut-être RS.

**263. II. En voyelle longue.** — Aux thèmes consonantiques monosyllabiques s’associe naturellement le groupe de monosyllabes terminés par une voyelle longue.

a) Les noms-racines en  $-ā-$  (tirés de racines verbales en  $-ā-$  ou parfois en  $-an-$ ), employés surtout en fin de composés, et presque toujours de genre animé, devraient présenter une flexion alternante  $\bar{a}/i$  ou  $\bar{a}/\text{zéro}$  (40 et cf. 22). En fait, les formes faibles (relativement rares d’ailleurs) maintiennent le thème plein devant consonne (L. pl.  $jāsu$  de  $jā-$  « enfant »); devant voyelle, on trouve quelques D. sg. en  $-é$  (mais  $-ai$ , c’est-à-dire  $\bar{a} + é$  dans les D. en fonction d’infinitif 369) et quelques G. en  $-ās$  ( $kr̥ṣṭiprās$  « qui emplit les peuples » ; mais  $-ās$ , c’est-à-dire  $\bar{a} + s$  ou  $as$  dans  $jāspāti-$  176). L’Ac. pl. (f. seul) est en  $-ās$ . Le N. sg. est naturellement en  $-(ā)s$ , et le V. s’ajuste au N. en maintenant  $-s$ , comme dans  $dyaūs$ . L’I. sg. en  $-ā$  est d’interprétation ambiguë et d’ailleurs rare et douteux. Quelques N. sg. sont épithètes de substantifs nt. ou apposés à eux, ainsi  $jāgat sthā(h)$  II 27 4 « ce qui se meut (et) ce qui est immobile ».

1. L’attirance vers la flexion « dérivée » en  $-ā-$ , beaucoup plus productive, se marque par la présence de plusieurs N. sg. (f. seuls) sans  $-s$  (ex.  $jā$  AS.); en outre le pdp. omet  $-s$  dans plusieurs N. f. où pourtant la finale  $-ā$  est en hiatus.  $Prajā-$  « descendance » (f.) est passé entièrement à la flexion dérivée, sauf en fin de bahuvrīhi où l’on a N.  $°prajāś$ .
2. Glissement vers la flexion en  $-a-$ , surtout à partir d’AS. qui remplace  $-ās$  par  $-as$  dans plusieurs N. sg. m. (et  $-am$  nt.); dès la RS. dans certaines finales mal adaptées à la flexion radicale.
3. Autre tendance enfin de composé, vers  $-as-$ :  $divākṣasas$  N. pl. « habitant du ciel » de  $°kṣā-$  (N. sg.  $°kṣās$ ) cf. 163.
4. Enfin plusieurs racines en  $-ā-$ , notamment après préverbe, adoptent la finale  $-ī-$ , qui coïncide avec un degré réduit, mais en fait se fléchit totalement selon le paradigme « dérivé », type  $nidhi-$  « dépôt » 203.
5. Le N. sg.  $ātathās$  (I) « qui ne dit pas oui » est à interpréter comme une formation instantanée.

**264. b)** Les noms-racines en  $\bar{i}$  (tous des substantifs f., sauf le m.  $vī-$  « qui reçoit »), ceux, plus nombreux, en  $\bar{u}$  (substantifs f., sauf les m.  $jū-$  « qui se hâte »  $sū-$  « qui engendre »), identiques pour la plupart à des racines verbales en  $-ī-$  et en  $-ū-$ , usités les uns comme les autres d’ordinaire en fin de composés, possèdent également la flexion « radicale », mais sans trace d’alternance. N. sg. sigmatique.

Le trait phonique remarquable est la résolution (écrite) de  $\bar{i} \bar{u}$  en  $iy uy$  devant voyelle : constante selon 32 b dans l’emploi « simple » (Ac.  $dhīyam$  « pensée ») et, en fin de composé, après double consonne (selon 33 d) (D. sg.  $yajñapriye$  « qui aime le sacrifice »), flottante après consonne unique (N. pl.  $nānādhiyas$  « aux intentions diverses »  $sudhyās$  « aux bonnes intentions ») et, en ce cas, plus fréquente en cas de  $\bar{u}$  qu’en cas de  $\bar{i}$ .



En outre, selon 34, la résolution est à pratiquer à peu près partout où elle n'a pas lieu graphiquement.

Du point de vue morphologique, la flexion « dérivée » 267 sqq. a laissé sa marque, d'abord sur le G. pl. qui est en  $-īnām$   $-ūnām$  (exceptionnellement  $-iyām$   $-uvām$  dans *dhiyām* « pensée » *bhuvām* (atone) VS. « terre » *jóguvām* [thème redoublé, ton intensif] (X) « qui chante fort »). Ensuite sur quelques formes isolées : D. en (une seule fois RS. : *bhiyai* « crainte »), L. *śriyām* AS. « gloire », Ac. *asūm* VS. « n'enfantant pas », pl. *devaśrīs* TS. VS. « glorifiant les dieux », etc. Après la RS. ces traits se propagent, et un N. asigmatique (du moins dans les noms en  $-ī-$ ) fait son apparition.

1. Accord d'un adjectif m. et d'un substantif nt. : *gotrām hariśriyam* (Ac.) Val.
2. Abrègement en  $-i-$  et en  $-u-$  (ce qui équivaut à l'absorption dans la flexion « dérivée ») : D. pl. *ṛtanībhyas* « qui conduit selon l'Ordre » et quelques autres après la RS. ; dès la RS. dans les composés en  $^{\circ}bhú-$  « qui est, qui devient », notamment au nt., avec concurrence de la forme  $^{\circ}bhú-$ ,

**265.** c) Parmi les autres noms en  $-ī-$  et  $-ū-$ , une partie des noms en  $ī$  tonique (à savoir, quelques m. comme *rathī-* « qui va en char » et une majorité de substantifs f. sans correspondant

m. ; aussi des substantifs ou adjectifs dont le correspondant m. est souvent en  $-a-$  non tonique ou en  $-yà-$ ), ainsi que la totalité des noms en  $-ū-$  (presque tous f.), qui sont tous oxytons, suivent la flexion radicale, bien qu'ayant en grande partie une finale suffixale : l'accentuation les a assimilés aux noms radicaux.

1. Quelques composés en  $-ī$  où l'oxytonèse a été refoulée par le ton compositionnel appartiennent ici. — Quant aux noms en  $-ū-$ , ce sont des substantifs (répondant en partie à des m. ou nt. en  $-u-$  atone) ou des adjectifs (répondant à des m. en  $-u-$  tonique).
2. La résolution en *iy* n'est écrite qu'après deux consonnes selon 33 d; elle est à restituer ailleurs selon 34, sauf de rarissimes exceptions. De même pour *uv*, qui toutefois (comme 264 n.) est attesté un peu plus souvent dans le texte écrit.

La flexion donne N. sg. *rathīs* (précité) ou *tanūs* « corps », Ac. *rath(i)yam* et *tan(ū)vam* (ton 239 n.), cas directs du pl. *rath(i)yas* et *tan(ū)vas*. Mais plusieurs finales sont empruntées, à la flexion « dérivée », soit G. pl. en  $-īnām$  et  $-ūnām$  (constant) comme dans les noms décrits 264; V. sg. en  $-i$  et  $-u$ . Plus typiquement, l'influence des « dérivés » en  $ī$  se marque sur la flexion radicale en  $ī$  par la présence de quelques N. sg. asigmatiques, du moins à partir d'AS. YV. (*nadī* « fleuve », etc.; flottements nombreux en *yajus*; dans la RS. le cas de *rathīva* = *rathīr iva* s'explique par la nature spéciale de l'*i* initial de *iva*). De même on a Ac. *nadīm* AS., L. *dūtyām* « messagère » RS., N. du. *puruśī* TS. « femme », Ac. pl. *arunīs* RS. « vache ». Certaines finales résistent mieux que d'autres; les désinences radicales de D. Ab.-G. et L. du sg. ont totalement disparu après la RS. ; seul subsiste parfois le svarita qui signale l'ancienne présence d'une

flexion « radicale » 239 n.

Dans les noms en *-ī-*, qui n'avaient pas de flexion « dérivée » corrélatrice, l'attraction est moins forte. Cependant certaines finales s'inspirent de la flexion dérivée en *ī*. A savoir, Ac. *ūm* au lieu de *-(ī)vam* dans AS. YV. ; D. *-(u)vai* et *-(u)vai* au lieu de *-(ī)ve*, ibid. ; Ab. G. *-(ī)vās*, ibid. ; le L. *-(u)vām* ou *-(u)vām* est déjà présent au Livre X (*śvaśrvām* « belle-mère »), et le N. pl. *yuvayūś* « qui vous aime », dès la RS. ancienne. En revanche, le N. sg. en *-s* se maintient partout. Les variations entre mantra attestent le progrès des finales fém. en *-vai -vās -vām*, et le flottement accentuel souligne les interférences flexionnelles.

1. Il y a un L. sg. sans désinence dans *camū* « coupe » et *tanū* (X) (à côté de *camvi tanvi*, souvent *-vī*) ; dans les noms en *ī*, c'est même le seul qui soit attesté : *gaurī* « bufflesse » et quelques autres. Le pdp. traite ces finales en pragrhya.
2. Le glissement vers *-i-* et *-u-* est rare, surtout dans les mantra anciens : *naptīs* « petite-fille » dans AS. et quelques fins de bahuvrīhi dans le YV., comme V. *°tano*.

**266. III. En voyelle brève.** — Aucun nom, même monosyllabique, terminé par *-a-*, ne suit la flexion radicale; pas davantage les monosyllabes en *i* (de racines en *ā* 203), ni ceux en *-ī-* (de racines en *-ī-* *-u-*, éventuellement *-ā-* ibid.).

Mais quelques rares noms dissyllabiques en *-i-* *-u-*, notamment des nt. (ou anciens nt. masculinisés) paroxytons, se fléchissent en partie comme s'ils étaient terminés par une consonne, c'est-à-dire par *-y* ou *-v* : donc, flexion radicale, non alternante. Du côté des noms en *-i-*, il n'y a guère (*pāti-* mis à part 270) que *āvi-* « mouton », avec un G. sg. typique *āvyas*, préservé dans une formule du Livre IX ; puis *arī-* « étranger » qui, accentuation mise à part, se fléchit comme un nom radical en *-ī-*, du moins à certains cas : Ac. *aryām*, Ab. G. sg. et cas directs du pl. *aryās* ; l'Ac. sg. est *arīn*, donc ambigu ; on a une fois, par rime, le D. *arāye* selon le type normal des noms en *-ī-*, enfin l'analogie avec les noms en *-ī-* est poussée çà et là plus loin : N. sg. *arīs* VS., Ac. *yayyām* « qui se hâte » et quelques autres formes à base incertaine.

Du côté des noms en *-u-*, on a plusieurs fois un I. sg. en *-vā* (*krātvā* « avec force »), un D. en *-ve* (*krātve*) et surtout une finale *-vas* d'Ab. G. et de cas directs du pl. (*krātvās*, *°krtvās* 391, *mādhvas* « doux », *vāsvas* « bon », etc.). Ici également des formes inspirées du type normal en *-u-* se sont introduites, G. pl. en *-ūnām -ūnām*, Ab. G. sg. comme *vāsos* et (nt.) *vāsunas* concurremment à *vāsvas*, Ac. pl. *paśūn* « bétail » concurremment à *paśvās*, etc. Dans ces deux flexions, conformément à l'origine, l'élément *-y-* *-v-* n'est pas résoluble, sauf rares exceptions.

Un autre nom « radical », d'un type tout différent, est *sākhi-* « ami ». Seul de tous les noms à finale vocalique, il a conservé une alternance régulière, thème fort *sākhāy-* (Ac. *sākhāyam* ; N. *sākhā* avec chute de *-y* final selon 97, comme les noms de parenté en *[t]ā*) ; thème faible *sākhi-* (proprement *sākhy-*), ainsi D. *sākhye*.

Mais l'influence des noms de parenté 253 se marque dans l'Ab. G. *sákhyuḥ* où la finale du type *pitúḥ* a été transférée sur le thème *sákhy-*, comme si c'était une désinence. L'influence des noms « dérivés », de son côté, se marque sur V. *sákhe* Ac. pl. *sákhīn* G. *sákhīnām*. La flexion hybride est conservée en général en fin de composé (où elle sert éventuellement pour le f.), à côté de la forme thématifiée °*sakha-*.

## II. - FLEXIONS VOCALIQUES (du type « dérivé »).

**267. Thèmes en  $\bar{i}$ .** — Les traits propres aux flexions « dérivées » (et qui ont été empruntées par plusieurs des flexions radicales) sont les finales de G. pl. en voyelle allongée (si elle n'est pas déjà longue) +  $n + \bar{a}m$ ; les finales d'Ac. pl. en voyelle allongée (si elle n'est pas déjà longue) +  $n$ , spécialisées pour le m., alors que les f. conservent la finale en  $-s$ . Le N. sg. est asigmatique après voyelle longue. La désinence courte est choisie là où il y a un doublet  $-s / -as$  ou  $m / am$ . Enfin les alternances vocaliques de type normal font défaut; il s'y substitue des variations diversement agencées dans la structure du vocalisme prédésinentiel.

Les flexions féminines (celles en  $-\bar{a}$   $-\bar{i}$  et une partie de celles en  $-i$   $-u$ ) ont quelques traits qui les opposent aux flexions m.- nt. (celles en  $-a$  et une partie de  $-i$   $-u$ ).

La majorité des noms en  $-\bar{i}$  (à savoir, tous ceux qui répondent à des m. non terminés en  $-a$ , et parmi les m. terminés en  $-a$ , surtout des dérivés en  $-\bar{i}$  atone) suivent la flexion « dérivée » : il s'agit de f. essentiellement (quelques m., pour la plupart des noms propres).

Outre la qualité non résoluble de  $-y$  devant voyelle (sauf aux cas mentionnés 34 d), laquelle entraîne le report du ton sur la désinence selon 239 c, les traits essentiels sont les suivants :

N. sg. sans  $-s$ , *devī* « déesse », V. en  $-i$  bref, Ac. sg. à désinence courte, *devīm*, N. Ac. pl. de même, *devīs*, G. pl. en  $-nām$ , *devīnām* (report de ton 240). Les cas directs du du. sont en  $-\bar{i}$  (pragr̥hya 122), donc apparemment sans désinence ( $-\bar{i}$  abrégé métriquement dans le V. *pr̥thivi* 167 s'il s'agit bien d'un du. ; de même peut-être *māhi*, même sens, IV 56 5 X 93 1), en fait =  $-\bar{i} + \bar{i}$ .

Un autre trait saillant est l'utilisation aux cas obliques du sg. (indistincte il est vrai à l'I.) d'une base  $-yā$ , où l'on reconnaît un degré plein par rapport à  $-\bar{i}$ . D'où, par contraction vocalique, (I.  $-yā$ ) D. - *yai* Ab. G.  $-yās$ ; le L. ( $-yām$ ) a un élément nouveau  $-m$  substitué à la désinence usuelle ou plutôt élargissant le thème nu en  $-yā$ ; ton de ces finales 239 c. Trace isolée d'un I. sans désinence, *śāmī* « peine » (ou de  $*śāmi$ -?).

1. Les noms de cette série sont sujets à subir l'influence des radicaux en  $-\acute{i}$  : de là l'intrusion des cas directs du du. en  $-yau$  depuis AS. VS. et, isolément, *yahvyàs* Ac. pl. (X) « jeune » et quelques autres. Le mot *strī* « femme » est à part, en raison de son apparence monosyllabique : de là les formes d'Ac. sg. et de cas directs pl. *strīyam* et *strīyas* (résolution *iy* en raison du groupe consonantique) d'après les monosyllabes radicaux en  $-\acute{i}$ .
2. Il y a des échanges et flottements nombreux entre la flexion en  $-\acute{i}$  et celle en  $-i$  sans qu'on puisse déterminer s'il s'agit d'un phénomène suffixal ou flexionnel. Ainsi un nom comme *ośadhi* /  $-\acute{i}$  « plante » forme un N. sg. en  $-is$  (I), Ac. en  $-im$  (X;  $-\bar{i}m$  AS.), N. pl.  $-ayas$  (X), V.  $-e$  (I) à côté de formes multiples (au pl.) sur

la base longue. Cf. aussi le D. pl. *nāribhyas* (RS. ancienne) de *nārī-* « femme ». Le mot *rātrī-* « nuit » passe partiellement à la flexion brève depuis l'AS. Le rôle des aménagements métriques est indéniable.

Quant aux thèmes en *-ū-*, ils n'ont pas à proprement parler de flexion « dérivée », sauf qu'ils empruntent comme on a vu 265 quelques finales aux noms en *-ī-* (d'autres aux noms en *-u-*).

**268. Thèmes en *-ā-*.** — Cette flexion, fort riche, exclusivement fém., englobe la grande majorité des noms terminés par un *-ā-* (y compris certains noms-racines, cf. 263 n. 1 ; sur le cas de *kanyā-*, v. 250). Les caractéristiques sont les suivantes :

N. sg. sans *-s*, comme les noms en *-ī-* dérivés. Finales du thème modifiées en *-ay-* (*-e-*) pour former l'I. sg. en *-ayā*, le G. L. du. en *-ayos*, le V. sg. (sans désinence) en *-e*. Ces faits sont d'origine pronominale, mais *-ayos* peut être en liaison avec les cas directs du du. en *-e* (pragrhya 122), lequel remonte à *ā + ī* (même désinence que dans les noms en *-ī-* 267).

1. Les thèmes en *-yā* conservent un I. sg. apparemment sans désinence (en fait, *ā + ā*) ; il s'agit d'une haplogogie pour *-yayā* 77 n. 1, ex. *sukṛtyā* « avec bonne manière de faire ». Même phénomène pour des noms à suffixe ou pseudo-suffixe *-tā-*, ainsi *devātā* 222 : en fait, c'est l'I. du suffixe *-tāt-* l. c. Les finales pleines *-yayā -tātā* sont d'ailleurs attestées parallèlement, ainsi *māyāyā* « par magie » *sarvātātā* « avec plénitude ».
2. Il existe quelques finales adverbiales en *-ā* tirées de thèmes en *ā-*, comme *doṣā* « au soir », mais il peut s'agir d'une imitation des finales adverbiales de même forme ; en tout cas, les exemples allégués d'I. en *-ā* tirés de noms en *-ā-* sont pour la plupart douteux ou erronés ; on peut citer le semi-adverbial *manīṣā* « avec réflexion » [traitement spécial de la finale *-ṣā-* ?]. Noter *svāveṣā* VS. « aisé à approcher » qui varie avec *-śāyā* MS. KS.
3. V. *amba*, mot enfantin.

Le G. pl. est en *-nām*, comme dans les flexions voisines (désinence *-ām* incertaine, dans quelques formes).

Aux cas obliques du sg., à partir du D., finales *-yai-yās -yām*, empruntées aux thèmes en *-ī-* et transportées telles quelles à la suite de l'*ā* final de base, soit D. *-āyai*, Ab. G. *-āyās*, L. *-āyām*.

1. Une finale *-(y)ai* pour *-(y)āyai* s'est introduite par haplogogie après un *-y-*, ainsi dans *svapatyai* (I) D. de *svapatyā-* « à la belle descendance ».
2. G. sg. en *-s* dans le pseudo-monosyllabe *gnās*<sup>o</sup> 176 (comme dans le monosyllabe *jās*<sup>o</sup> ibid. et 263).

3. Un N. pl. *-āsas* s'est introduit dans plusieurs formes de RS. et (rare) de AS., par imitation des thèmes en *-a-*; plus rare encore est *-āsas* à l'Ac. pl.

**269. Thèmes en *-i-* et en *-u-*.** — Tous les noms en *-i-* et en *-u-* (monosyllabes compris) — autres que les rares noms mentionnés 266 — suivent une seule et même flexion « dérivée ». A l'intérieur de cette flexion, une différenciation secondaire s'établit :

a) entre le nt. et le genre animé : un élément *-n-* (comparable à celui du G. pl. en *-nām*) s'insère au nt. entre le thème et les désinences vocaliques, d'abord de manière fréquente aux cas directs du pl. qui sont en *-īni -ūni* (comme les nt. des noms en *-a-* 276), puis, sporadiquement, au sg. et au du. (de préférence et d'abord dans les substantifs en *-u-*, de là dans les autres).

b) Une autre différenciation s'opère entre m. et f. : les f. adoptant certaines particularités empruntées aux autres flexions « dérivées » proprement féminines. C'est ainsi qu'on a, au f., des Ac. pl. en *-īs-ūs* (ancienne finale maintenue, comme ailleurs *-ās* et même *-īs* 252), alors que les m. correspondants adoptent la finale *-īn -ūn* (comme ailleurs *-ān* et même *-īn*).

Par innovation, les finales f. des cas obliques du sg. (à partir du D.) adoptent l'aspect *-yai -yās -yām* (rare dans la RS. ancienne), ainsi que *-vai-vās -vām* (inusité avant la RS. récente), propre aux flexions à voyelle longue.

Enfin la confusion avec la flexion en *-ī-* amène çà et là des N. sg. en *-ī*, V. *-i* (après la RS.), N. pl. *-īs* (ou : confusion avec l'Ac.), D. *-ībhyas* L. *-īṣu* (après la RS.) : ainsi, de *bhūmi-* « terre » (influence possible de *prthivī-* même sens) on a N. *bhūmī* (incertain) à côté de *bhūmis*, X. Ac. pj. *bhūmīs*, etc. Plus rare dans les noms en *-u-*.

Cette flexion étant la seule à fournir concurremment des m. et des f., il importait de marquer grammaticalement la différence de genre.

**270.** Un renforcement de la voyelle finale du thème, de type *guṇa*, se présente dans plusieurs finales obliques ou directes, sans qu'on puisse reconnaître une alternance régulière. C'est ainsi que le D. sg. et le N. pl. comportent l'élargissement thématique en *-ay- -av-*, l'Ab. G. sg. a de même *-e- -o-* (en présence de la désinence courte *-s*); de même le V. sg. et (rare) le L. (dans des noms en *-u-*). Enfin il y a un renforcement plus marqué, de type *vṛddhi*, au L. sg.

1. Des alternances régulières se maintiennent : a) au radical de quelques mots partiellement monosyllabiques, *dāru* « bois » G. *drós*; *sānu* « plateau » G. *snós* 1. pl. *snūbhis* (et cf. les formes compositionnelles *jñu° °jñu- dru°* 238), donc des alternances de type *ār/r* et *ān/n*; b) dans l'élément suffixal, au N. sg. *vés* (à côté de *vis*) de *vi-* « oiseau »

- (monosyllabe ! *āpés* « ami » n'étant pas à retenir comme N.) et *yós*, N. adverbialisé d'un mot *yú-* qui signifierait « prospérité »?
2. Le mot *páti-* « maître » suit la flexion courante. Mais au sens de « époux » il a été attiré dans l'orbite des n. de parenté 253, d'où G. *pátyuḥ* fait comme *sákhyuḥ* 266, qui entraîne à son tour le L. *pátyau*. Il ya trace, d'autre part, d'une flexion « consonantique » (\**paty-* comme *ary-* 266), d'où l'I. *pátyā*, lequel amène le D. *pátye*. Enfin la flexion usuelle des noms en *-i-* s'impose à l'I., à partir de l'AS., quand *páti-* « époux » figure comme membre ultérieur (*vācáspátinā* « époux de Vāc »), alors qu'inversement on a l'I. *gṛhápalyā* VSK. ad II 27 au sens de « maître de maison », en regard du simple *pátinā*, « maître ».
  3. D'après *pátyuḥ* on a une fois, semble-t-il, un G. *jányuḥ* (X) tiré de *jáni-* « épouse ».

**271.** La flexion aboutit donc à ceci, cas après cas :

N. sg. animé *-is -us(-es* ci-dessus n. 1); inanimé *-i -u* (avec éventuel allongement métrique, du moins dans *purú* « nombreux » *urú* « vaste » (l'allongement de *míthū* 383 est d'un type différent)

Ac. animé *-im -um* (passé au nt. dans *sānasím* TS. III 4 11 p « qui gagne »); à l'inanimé, comme le N. ;

à l'I. sg., trois formes se font concurrence : dans les noms en *-i-*, *-ī* au f., deux fois plus fréquent que *-(i)yā* et parfois abrégé en *-i* (à savoir, dans la finale *-ti* 109 n.); enfin *-inā* au m. et au nt. Dans les noms en *-u-*, *-ū* (limité à quelques formes adverbiales, plus ou moins douteuses), *-(u)vā* au f., *-unā* au m. et au nt. Les finales *-inā -unā* progressent depuis la RS. récente et passent même exceptionnellement au f. ;

D. *-aye -ave* aux trois genres; mais, au f., *-yai -vai* apparaissent dans la RS. « moyenne » et récente. Au nt. il y a trace d'une finale *-une* (insertion de *-n-*); enfin, au f., probablement d'un *-ī* (abrégéable) par analogie de l'I. ;

Ab. G. *-es -os*; au nt., les mêmes finales et en outre *-inas* (postérieurement à la RS.), *-unas*; dans les f. on trouve aussi *-yās -vās*, mais rarement et seulement depuis la RS. récente.

1. Les formes d'Ab. *vidyót* « éclair » *didyót* « arme brillante » (YV.) sont faites mécaniquement sur les N. en *-út*, d'après l'équation *-us / -os*, sollicitée par la présence des doublets \**vidyú-* et *didyú-*(195).
2. *Svasti-* « bien être » a une finale sans désinence, mal différenciée, servant pour l'Ac., l'I. et apparemment aussi le D.

**272.** Au L. sg., la situation est assez complexe : a) les noms en *-i-* ont *-ā* devant une consonne, ce qui est la finale attendue 97 pour un ancien \**ai*; mais devant voyelle (sous forme *-āv*) et (plus fréquent) en fin de pāda (sous forme *-au*) ils empruntent la finale

de L. des noms en *-u-*; *-au* également devant consonne à partir de la RS. récente, tandis que *-ā* tend à disparaître après la RS. ; enfin, dès l'origine, *-ā* prévalait par dissimilation devant un *ū-*;

b) les noms en *-u-* généralisent la finale *-au* (pas d'exemple sûr de *-ā* attendu par 97), qui avait l'avantage de préserver le vocalisme du suffixe; à côté il y a trace d'un « degré plein » *-o*, au moins dans la formule (*ádhi*) *sáno ávye* « sur la surface du tamis de laine » (pdp. *-au*, RPr. *-āv*) où *-o* est métriquement bref et a été empêché, peut-être par dissimilation, de devenir *-āv*; de même dans *vásta usráh* « à l'éclairement de l'aurore », avec résolution de *-o* en *-a* (mais le pdp. restitue *váste* !).

Il y a trace dans les noms en *-u-* d'une finale normalisée en *-avi* dans quelques formules (mais non *-ayi*). Trace aussi d'une finale *-ū* (abrégéable), ainsi que *-ī* (abrégéable) dans les noms en *-i-* (mais *védy asyám*, pdp. *védī*, « sur cet autel » peut s'expliquer par haplogogie de *védy(ām) asyám*; prob. *úpaśrutī* SB. I 9 4 4). Enfin, au nt., deux formes sont attestées en *-uni* (rien en *-ini*).

V. sg. *-e -o* (cf. 122); au nt. les mêmes ou bien *-i -u* (*úro antarikṣa* YV. « ô vaste espace aérien ! » : *úru* VSK. ad IV 7).

**273.** Au duel animé, les cas directs ont les finales (pragṛhya 122) *-ī* (comme dans les thèmes en *-ī-*) et *-ū*; mêmes finales au nt., où *-inī -unī* apparaissent après la RS. ;

Anomalies : *bāhāvā* (degré plein !) à côté de *bāhū* « bras » ; *agnā*<sup>o</sup> 168 en dvandva (pour *agnī*<sup>o</sup>) d'après *indrā*<sup>o</sup>.

cas obliques normaux du du. et du pl. en *-bhyām -o s* (une fois *-unos*, au nt. dans l'AS.) *-bhis -bhyas -nām* (sur le G. de *tri-*, v. 294) *-su* (*makṣúbhis* étant une pluralisation de l'adverbe *makṣú* à finale allongée).

Restent les cas directs du pl. : au N. *-ayas -avas*, avec des traces de *-īs* dans les f., de *-iyas -uvas* dans les m. (influence des noms-racines en *-ī- -ū-*) ;

à l'Ac. *-īn -ūn* dans les m.; *-īs -ūs* dans les f. (séparation pleinement réalisée dès la RS.); au nt. enfin *-īni -ūni*, mais avec de nombreux doublets en *-ī -ū*, eux-mêmes susceptibles d'abrègement métrique (comme on a *-ā* et *-a* à côté de *-āni* dans les thèmes en *-an-*); les juxtapositions abondent, ex. *purūṇi vásu* (aussi *vásūni*) « nombreuses richesses » / *purú vasūni/ purú vásūni*.

**274. Thèmes en -a-**. — Ces thèmes (m. et nt.), de beaucoup les plus productifs de tous — ils comprennent tous les noms terminés en *-a-*, même les monosyllabes (qui ne sont guère usités qu'en fin de composés, sauf *khá-* « ouverture ») — sont aussi les plus éloignés de la flexion consonantique; ils poussent au maximum les traits communs des



flexions à voyelle et en outre adoptent diverses particularités, thématiques ou désinentielles, émanant des pronoms en *-a-*.

Le trait important concernant la finale du thème est précisément d'origine pronominale : la substitution de *-e-* (*-ay-*) à *-a-* aux cas obliques du pl. (sauf le G.) et à l'I. sg., aux G. L. du du. ; on a vu d'ailleurs le même fait dans les noms en *-ā-*, qui sont en relation sémantique étroite avec ceux-ci.

Concernant les désinences, il y a un lot de finales nouvelles, en partie aussi pronominales; il faut noter en particulier la discrimination, nulle part réalisée ailleurs dans le Nom, entre l'Ab. et le G. au sg. (avec deux finales inédites); enfin la vitalité de certains doublets, en relation avec le caractère composite, en partie secondaire, du paradigme.

*Sántya* (V.), épithète isolée d'Agni, peut refléter un degré d'alternance autonome, par rapport au thème commun *satyá-* « vrai ». Hors ce cas (incertain d'ailleurs) il n'y a en fait d'alternance que l'oxytonèse adverbiale 387.

**275.** Le paradigme est donc le suivant :

Au sing., N. m. *-(a)s*, Ac. nt. *-(a)m* (désinence courte); cas directs du nt. donc identiques à l'Ac. m. : le fait est particulier à cette flexion.

I. *-ena* (finale allongeable 109 au moins dans la RS. et surtout au nt.), concurremment à *-ā* qui, caractéristique des mantra anciens, se maintient çà et là dans les mantra plus récents, particulièrement au nt. ou en emploi adverbial détaché de la flexion, comme dans *sanā* « de vieille date ».

D. *-āya* (explicable peut-être par un degré fort *-ai-*, représentant *-a + e*, suivi d'une postposition *ā* abrégée; mais la restitution métrique *\*āyā* n'est nulle part attestable avec quelque certitude).

Il y a haplologie dans *suivyā* D. de *suṽṛya-* « richesse en héros » et dans quelques autres cas douteux de finale *-ā* ou *-ai*.

Ab. *-āt* (*-ād*), souvent dissyllabique 29.

G. *-(a)sya*, exceptionnellement trisyllabique 34 n. 2, exceptionnellement aussi à finale allongée 109.

L. *-e* (= *-a + i*).

V. *-(a)*, donc désinence zéro (*-ā* exceptionnel 109, par besoin métrique comme *vr̥ṣabhā* VIII 45 22 et 38, ou peut-être « plutisation » spontanée de la voyelle); au nt. (influence du m. ?) on a *-a*, ainsi *amṛta bhojana* I 44 5 « ô jouissance immortelle » (seul ex. sur pour la RS.) et quelques formes AS. et ailleurs ; parfois, dans les mantra récents, *-(a)m* comme aux cas directs du nt.

Au duel, les cas directs sont au m. *-ā* ou *-au* suivant la répartition donnée 236 n. ; il y a (comme dans *pr̥thivi* 267) éventuel abrègement de *-ā* au V., dans les mantra les plus anciens (substitution du sg., comme parfois dans les V. de *dvandva* à membres séparés 167 n.?). Au nt., *-e* (*pragr̥hya* 122), c'est-à-dire *-a + ī*.

I. D. Ab. *-ābhyām* (allongement de la finale thématique d'après les cas directs m.); G. L. *-ayos*; la finale attendue *-os* n'est conservée que dans *pastyòs* (X) de *pastyà-* « séjour » (dissimilation) et dans quelques autres cas douteux ; en outre dans quelques pronoms 284.

**276.** Au plur., dans les m., *-ās* est en concurrence avec *-āsas*; *-āsas* est en rapide déclin (une finale sur deux dans la RS., une sur 24 dans les portions autonomes de l'AS.) ; l'une et l'autre coexistent souvent dans les mots juxtaposés et la métrique invite çà et là à restituer *-āsas* pour *-ās* 29 ; l'origine de *-āsas* est une reduplication *-ās + as*, favorisée par la présence des finales dissyllabiques *-ayas-* *-avas* dans les noms en *-i-* et en *-u-*,

Ac. *-ān* (issu de *\*ān-s*, comme l'indique le *saṃdhi* 128).

Au nt., les cas directs sont *-ā* (non abrégéable) ou *-āni* (dans la RS. il y a deux fois *-āni* contre trois fois *-ā*, puis la proportion se renverse tôt); ici encore les deux finales voisinent dans les mots associés, type *viśvā bhūvanāni* « tous les êtres », c'est-à-dire prédominance de *-ā* dans les adjectifs, de *-āni* dans les substantifs. La forme *-āni* est due à l'influence des cas directs des noms nt. en *-an-*, chez lesquels coexistait aussi *-ā* 250 ; l'ensemble des finales nt. inclinait d'ailleurs vers la solution : voyelle longue + nasale + *i*.

I. *-ebhis*, concurremment à *-ais*, à peu près en même proportion dans les mantra anciens, puis avec élimination progressive de *-ebhis* qui à l'origine dominait dans les adjectifs (ce qui va de pair avec l'origine pronominale de l'élément *-e-*); dissyllabisme exceptionnel de *-ais* 29

D. Ab. *-ebhyas* (comme *-ebhis*, mais sans variante).

G. *-ānām*; L. *-eṣu*.

1. Une finale archaïque G. pl. *-ām* (en général *\*a-am* 29) est conservée dans la formule *devān jānma* 1 71 3 « la race des dieux », où il n'est pas exclu pourtant qu'il s'agisse de deux noms apposés (pdp. *-ān*). De là, *mārtām* I 70 6 (écrit *jānma... mārtāṃś ca*, même observation) et IV 1 3 (*viśa ā ca mārtān*, où à la rigueur on pourrait penser à une finale syncopée pour *\*mārtānām*) et 11 ; quelques autres cas douteux.
2. La flexion en *-a-* a recueilli en général l'héritage de nombre d'autres types de flexion 228 et passim. Pourtant il y a, au moins en fin de composé, un glissement sporadique de *-a-* vers *-as-* 163 (vers *-an-* ibid.).

**277. Flexions hétéroclites.** — Plusieurs noms dont les cas obliques (devant voyelle; parfois aussi devant consonne) sont uniformément en *-(a)n-* forment les cas directs suivant un autre type de flexion. Ce sont des nt., et qui relèvent d'un système ancien de flexion, lequel s'est partiellement désagrégé et normalisé. Ils désignent en majorité des parties (ou produits) du corps.

a) un premier groupe est en *-i /-an-*, ces deux éléments n'étant autres que des élargissements partant d'un nom-racine dont il subsiste de rares traces. Ainsi N. Ac. *ákṣi* I. *akṣnā* « œil » (ton 239 c), le nom de base étant conservé dans *anáḥ* 196 et possiblement dans le du. (cas directs) *akṣī* (cf. le ton final !), refait en (*ákṣiṇī* AS. et servant de base aux cas obliques *akṣībhyaṃ* (X) *akṣyós* AS. De même *ásthi* « os » *dádhi* « lait caillé » *sákthi* « cuisse », où le thème nasal est en progression : on le trouve aux cas directs du pl. (*sakthāni* dès la RS. ancienne, comme d'ailleurs *akṣāni* ; concurremment, *ákṣīni* AS. *ásthīni* AS. YV.). La confusion est notable en fin de composé et les anomalies assez nombreuses. L'élément *-i* est le même que celui qu'on a dans *hārd-i* 257 ; il répond, quant à la distribution, aux formes en *-t (-k)* ci-après.

b) un second groupe est en *-ṛt-* (ou : *-ṛk*)/ *-an-*, ainsi N. Ac. *yákr̥t* « foie » G. *yaknás* (ton 239 c); ou encore *ásṛk* « sang », *asnás*; *śákr̥t* « bouse »/ *śaknás*, etc. ; visiblement l'élément *-t* est une dissimilation de *-k*.

c) une variante de l'alternance précédente est *-ar-/an-*, mais elle n'est conservée que très fragmentairement : dans *udán-* « eau » (élargissement d'un \**ud-* non conservé), les cas directs en \**udar* (impliqués par les dérivés *udrín-* « aqueux » *samudrá-* « océan », etc.) sont remplacés par *udaká-*; dans *áhan-* « jour », la base en *-ar* est maintenue au N. Ac. *áhar*, mais étendue ailleurs en glissant vers *-as* (*áhobhis* depuis la RS. récente, etc.); de même pour *údhan-* « mamelle » (*údhahsu* depuis le Livre X, mais *údhahhis*).

**278.** Ailleurs il n'y a que des traces isolées, soit de *-ar*, soit de *-an*, avec ou sans alternances subsistantes :

d) A *āsán-* « bouche » *doṣán-* « bras » *yūṣán-* « bouillon » répondent, dans des conditions analogues aux précédentes, le dérivé *āsyà-* (tiré du nom-racine *ás-*, conservé encore plusieurs fois dans la RS., notamment à l'I. sg. adverbial); le nom-racine *dós-*, faiblement attesté; le dérivé *yūṣá-* (dans un mantra de TS. KS. = *yūṣán-* VS. MS.) (*yūṣ-* étant post-mantrique).

e) A *śīrṣán-* « tête » répond, aux cas directs, *śīras-* (*śīrṣán-* étant l'élargissement de *śīras-* avec finale abrégée par suite de la présence d'un second suffixe, comme *táviṣī-* 202; *ī* selon 37); le thème nasal passe au N. sg. sous forme thématifiée (*śīrṣám* AS.) et l'autre thème progresse dans les mantra récents. — Dans *údhani* (L.) « froid », le thème en *-ar* manque.

f) A *dhánvan-* « arc », qui fournit surtout les cas obliques, répond *dhánus-* aux cas directs du sg. ; la répartition devait être la même pour *párus-/ párvan-* « articulation du corps », mais elle s'est brouillée.

g) Le cas de *yóṣan-/ yoṣí(t)-* 234 pourrait être rapproché de *a*, mais s'agit d'un fém.

h) Survivance de *-ar/ -an* (ou de l'une des deux formes seulement) en composition et en dérivation nominale ou verbale : *vasar<sup>o</sup>/ vasan<sup>o</sup>* 231 (*heman<sup>o</sup>* ibid.); *vanar<sup>o</sup>/ vānan<sup>o</sup>* 217 ; *ánar<sup>o</sup>* 72 *jāmarya-* 217; *sūnára-* 163; *rathar<sup>o</sup> / rathan<sup>o</sup>* 173 176. Cf. enfin les dénominatifs en *-anyāti- -aryāti* 360.

Autres types d'hétéroclisie dans *páth-* 257 *púms-* 258.

### III. - LE PRONOM

**279. Généralités.** — Les pronoms ont des thèmes qui leur sont propres, mono- ou dissyllabiques, à finale préférablement thématique; il y a dans une partie des cas une variation entre le N. (animé) et le reste de la flexion.

Les désinences sont en partie spéciales (et le paraîtraient davantage si certaines flexions nominales, celle en *-a-* notamment, ne leur avaient emprunté). Les désinences zéro, diversement masquées, jouent plus de rôle que dans le nom, et la répartition selon les cas n'est pas toujours identique à celle du nom.

Le V. est inusité, sauf dans *ásau* VS. « ô Untel ! » avec pl. *ámī*.

Il n'y a pas d'alternance tonique caractérisée (sauf le cas spécial de *ásya/ asyá* 286). Enfin les différences de genre sont incomplètement notées.

1. Dans l'emploi comme membre antérieur, on trouve soit le thème nu (*tváyata-* « offert par toi », éventuellement allongé, comme dans *īdṛś-* 293), soit la désinence d'I. (*tvádatta-* « donné par toi » : RS. seulement) ; ça et là paraissent d'autres cas, ainsi le N. (composés en *ahám*<sup>o</sup> depuis Livre I), l'Ac. (*tvāṃkāma-* 180 *māmpaśyá* AS. « me regardant » sur le type 173). Des finales en *-ad*, à valeur d'Ab., figurent dans le pronom personnel (*mátkrta-* « fait par moi»), mais avec valeur indifférenciée ailleurs (*tad- vaśá-* « désirant cela »). Après la RS. ce procédé s'étend, à mesure que, sous l'influence du nt. *tád yád*, etc., la finale *-d* cesse d'être sentie comme Ab. ; un cas extrême est *idádvasu-* AS. « riche en ceci » (leçon douteuse).
2. Comme membres ultérieurs, les pronoms ne sont pas usités en tant que tels. Des ex. d'āmreḍita(166) sont *tvāṃ-tvam* X 96 5 « toi, sans cesse tu... » *idám-idam* « ceci et cela, ici et là » : valeur généralisante ou de répétition.

La dérivation pronominale est riche, tant dans les formes fléchies que dans les formes adverbiales.

**280. Pronoms personnels : première personne.** — Il n'y a pas de différence de genre dans ces pronoms (sauf *yusmās* VS. Ac. pl., féminisation de *yusmán* qui avait l'aspect d'un m.). La différence de nombre s'exprime par le thème (il y a deux, éventuellement trois thèmes), accessoirement par les désinences : celles-ci sont en grande partie originales, avec un double jeu : les formes normales, usitées dans toute la flexion : les formes faibles (atones 88), d'emploi enclitique, à certains cas hors du N. — Noter le parallélisme entre les deux premières personnes.

N. *ahám*; Ac. *mām* (aussi dissyllabique RS.) ou bien (forme faible) *mā*; I. *máyā*; D. *máhyam* (*máhya* 401), forme faible *me* ; Ab. *mát* (*mámat* dans un hy. isolé; dérivé adverbial à valeur d'Ab. *mattás* AS.); G. *māma* (simple reduplication du thème nu); L.

*máyī* (I et X; *mé* VS. IV 22 par analogie du L. des noms en *-a-*). La forme *me* sert aussi pour le G., et exceptionnellement pour l'Ac. ; une tentative de différenciation a produit un *mat* (atone) en deux passages d'AS.

On notera la finale *-am* du N. et l'élargissement *-ay-* du thème (qui rend compte aussi de l'enclitique *me*), similaire à l'élargissement de la finale thématique dans les noms en *-a-*.

Au duel, N. *vām* (un seul ex.); Ac. *nau* (atone, servant aussi pour le D. et le G. par extension secondaire); on cite enfin un Ab. *āvát* TS. (les autres formes en *āvá-* sont post-mantriques).

Au pl., N. *vayám* (finale *-am!*). Les autres cas se bâtissent sur un thème *asm(á)-*, à savoir, avec adaptation partielle des finales nominales, Ac. *asmān* I. *asmābhis* D. *asmābhyam* (à restituer parfois sans l'*m* final), Ab. *asmát* G. *asmākam* (qui est à proprement parler le nt. du dérivé possessif *asmāka-*; *-m* est d'ailleurs effacé [devant voyelle, cf. 132 n. 1] en un passage du Livre I), L. *asmāsu*, mais une forme commune *asmé* (pragr̥hya 122), avec même finale qu'au sg., fonctionne dans la RS. comme D. G. L., soulignant le caractère secondaire de la spécialisation casuelle au pl.

Le thème faible est *na-*, qui fournit l'Ac. *nas*, fonctionnant aussi comme G. et D.

**281. Deuxième personne.** — Au sg., N. *tvám* (souvent dissyllabique 34; noter la finale *-am*), Ac. *tvām* (souvent dissyllabique) et (atone) *tvā*; I. *tváyā* (aussi dissyllabique) comme *máyā* (il existe aussi dans la RS. un I. *tvā*. limité à une formule et à l'emploi compositionnel), D. *túbhyam* (consonne finale mobile, à éliminer parfois métriquement 101), Ab. *tvát* (aussi dissyllabique; fait comme *mát*), G. *táva* (prob. une sorte de thème « plein » sans désinence), L. *tváyī* (post-ṛgvédique, fait comme *máyī*) et *tvé* (pragr̥hya 122), d'ordinaire dissyllabique, à peu près limité à la RS. La forme commune d'enclitique oblique est *te* (D. G., exceptionnellement Ac. Ab.) — Cf. *tó-to* (G. sg. en *āmreḍita*) 4.

Au du., le thème *yuvá-* est mieux attesté que le thème *āvá-* correspondant de la 1re personne : N. *yuvám* Ac. *yuvām* I. *yuvá-* *bhyām* (aussi *yuvá°*) Ab. *yuvát* (un seul ex.) G. *yuváyos* YV. (remplaçant *yuvós* RS.). Il existe enfin une forme *yuvākú* à valeur de G., issue de *yuvākú-* 283. La forme commune d'enclitique (Ac. D. G.) est *vām* (une fois *vā* IV 41 2, devant un *m-*).

Au pl., le thème est *yu(ṣm)(á)-* : N. *yūyám* Ac. *yuṣmān* (*yuṣmās* 280) I. *yuṣmābhis* YV., D. *yuṣmābhyam* Ab. *yuṣmát* G. *yuxmākam* (comme *asmākam*, *-m* final étant effacé en deux passages devant voyelle), L. *yuṣmé* (pragr̥hya 122), fonctionnant aussi comme G. et D.; le YV. fabrique *yuṣmāsu*. L'enclitique commun est *vas* (Ac. D. G., surtout en fonction de D. « éthique »).

## 282. Autres formes du pronom personnel et ses dérivés.

— Il n’y a de proprement « personnel », pour la 3<sup>e</sup> personne, que *svá-* (*suvá-*; flexion 292), qui d’ailleurs fonctionne aussi pour les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> pers. et est en fait un adjectif possessif à valeur réfléchie 399. On le trouve fréquemment comme membre antérieur de composé.

1. Un dérivé de *svá-* (avec la finale des N. *ahám tvám*) est le réfléchi substantif *svayám* « de soi-même », également employé pour les trois personnes et sans distinction de genre ni de cas.
2. Sur la particule *sīm*, v. 442.
3. Il s’est créé une ébauche de forme concordant avec *svá-* pour la 2<sup>e</sup> personne : *tvābhir ūtí* « par ton aide » et prob. *tvé cétasi* AS. XI 10 2 « dans ton esprit ».
4. Un autre réfléchi, d’origine nominale, est *tanū-*, proprement « corps » (ex. *tanvám juṣasva* III 1 1 « prends plaisir en toi-même ! »), parfois associé à *svá-* et *svayám*.
5. Exceptionnellement *yús* « ipse » VIII 18 13 (incertain au surplus).

Enfin, depuis l’AS., fonctionne comme substantif réfléchi (au sg., m.) le mot *ātmán-*, proprement « principe animé de l’individu » ; un doublet de sens faible est *tmán* (après voyelle brève) qui figure à l’I. D. L. sg. et semble former paradigme avec *tán-* (lequel vient après voyelle lourde ou à l’initiale selon 39). L’Ac. de *ātmán-* est *ātmānam*, celui de *tmán-* est *tmānam* (hapax) 249.

Un compromis isolé entre *tmán-* et *svá-* est *smāne smānam* MS. IV 8 7.

**283.** Les adjectifs possessifs sont à base dérivative *-k-* : ainsi les formes (ṛgvédiques) *asmāka-* « notre » *yuṣmāka-* « votre » (*māmaka-* en revanche paraît contenir un *-ka-* « explétif », *māmakasya* = *māma*) ; aussi avec *vṛddhi*, *māmaká-* (X) *tāká-* (ton!) ; enfin *mākīna-* et (reposant sur un infixé *-āk-* à partir d’un N. du. *\*yuvau*) *yuvākú-* « qui vous appartient (à vous deux) », d’où *yuvākú* (invariant) 281.

Autres types de dérivés : *māvant-* *tvāvant-*, etc. « tel que moi, tel que toi » ; *yuvūyú-* « qui vous est dévoué » (sur un pseudo-dénominalif *\*yuvayati*) ; *madryāñc-* « tourné vers moi » (d’après le type décrit 195 fin.), etc.

La réciprocité est marquée par *anyá-* (« autre ») répété, le premier *anyá-* étant figé (quant au genre) à partir de l’AS. : (*chán-* *dāmsy*) *anyó anyásminn ádhy ārpitāni* VIII 9 19 « les mètres fixés l’un sur l’autre ».

**284. Pronoms à différence de genre. Généralités.** — Ces pronoms sont plus voisins que les précédents des noms (en *-a-*), qui, on l’a vu, ont adopté plusieurs désinences et certains aspects même de la finale thématique des pronoms. Cependant quelques finales sont demeurées exclusivement pronominales. Les variations thématiques sont

limitées, les doublets désinentiels rares. Multiples sont les emplois adverbiaux (conjonctions, particules, etc.), notamment aux cas directs du nt. sg. Le f. (sauf dans *ayám asaú* qui sont à bien des égards en dehors de la norme) est en *-ā-*, jamais en *-ī-*.

A l'exception de *ayám asaú*, les traits généraux sont les suivants : N. Ac. nt. sg. en *-d* (sauf *kím* 290), N. pl. m. en *-e*. L'I. (sg.) n'a pas trace de la désinence nominale archaïque en *-ā*, mais seulement *-ena* (allongeable assez fréquemment en *-enā* selon 109) : sauf à l'I. du pronom *ena-* qui est *enā* (*enā́*) (haplogie ?) et à l'I. adverbial *aná* (« ainsi »), formes figées. Ceci laisse à supposer que *-ena* était une finale pronominale pure.

Les cas obliques du sg. à partir du D. ont (au m.-nt.) un élargissement thématique en *-sm(a)-* (similaire à l'élargissement du pl. des pronoms *ahám* et *tvám*), soit un D. en *-smái*, Ab. *-smāt* (la forme non élargie subsistant dans *āt* 387 et quelques autres formes adverbiales 442), L. *-smin* (où le mètre invite parfois à restituer *-smi*, devant consonne).

Au du., des finales attachées en thème normal en *-á-* sont conservées dans *avós enos yós* (celle-ci au Livre X), à côté des formes normales *táyos yáyos*, etc.

**285.** Au pl., à l'I. m. -nt., la seule désinence en usage à l'origine était *-ebhis*, *-ais* apparaît depuis l'AS. et domine ensuite rapidement, sauf dans le pronom *á-* où (pour éviter le monosyllabisme) l'I. *ebhis* a été seul employé.

Le G. *-ešām* (m.-nt.) est possiblement bâti sur le L. *-ešu*, où l'élément *-e-* va de pair avec le N. pl. en *-e* ou les formes thématiques en *-ay-*.

Au fém., l'I. sg. n'utilise que la finale *-ayā* (sauf dans *tyā́*, haplogie pour *\*tyáyā*). L'élargissement en *-sy-* aux cas obliques du sg. fait pendant à l'élargissement *-sm-* du m. : il aboutit aux finales D. *-syai* Ab. G. *-syās* L. *-syām*, qui ressemblent aux finales *-yai -yās -yām* des flexions féminines des noms à voyelle longue. Enfin le G. pl. comporte l'insertion d'un *-s-* qui peut émaner du L. *-āsu*.

Tous ces pronoms sont toniques, sauf les formes à valeur anaphorique de *á-* 89 et quelques rares autres (*ena-* 286 *tva-* et *sama-* 291).

**286. *Ayám.*** — Ce pronom (déictique prochain, « celui-ci ») repose sur deux thèmes, l'un en *á-*, l'autre en susceptibles de se présenter élargis.

*á-* domine aux cas obliques, *í-* (avec la forme pleine *e-ay-*) aux cas directs ; de *á-* dérive *aná-*; de *í-* *imá-* et indirectement *ená-*.

Le N. sg. (*ayám* au m., *iyám* au f., *idám* au nt.) a la même terminaison nasale que le pronom personnel.



1. Le caractère postiche de -am se décèle au nt., où la finale authentique *id* est maintenue comme particule 437 ; cf. aussi le composé *idvatsará-* YV. n. d'un type d'année, et les dérivés adverbiaux *idá itthá*, etc.
2. *iyám* éventuellement monosyllabe 34 81.

De même, l'Ac. m. *imám* repose sur \**im* (conservé sous l'aspect *īm* et *ī* comme particule 442) et détermine le f. *imám*, ainsi que le thème *imá-* des cas directs du du. et du pl. ; N. m. pl. *imé* (désinence pronominale): isolément on a même un G. nt. sg. *imásya* (refait) et cf. l'adverbe *imáthā*.

L'I. (sg.) est *enā́* au m., *ayā́* au f. (l'un et l'autre à peu près limités à la RS. et en partie adverbiaux): le D. m. *asmaí*, f. *asyaí* (élargissements en -*sm-* -*sy-*) le G. *asyá* (comme *tasyá*, etc., des autres pronoms). Au pl., I. *ebhís* aux m.-nt., *ābhís* au f.; le G. L. du. m. *ayós* est limité à la RS. Il existe, un élargissement en *aná-*, qui fournit l'I. f. *anáyā* (deux ex. Livre IX) et m. *anána* (trois ex.) et progresse rapidement à partir de l'AS. [on a en outre l'adverbe *aná́*].

Enfin, de l'I. *enā́* (ou *enā* atone) est sorti un pronom nouveau, atone et anaphorique, sur base *ena-*, qui progresse dans la RS. récente : Ac. sg. *enam* pl. *enān*, I. (rare) *enena* AS., Ac. du. m. *enau* AS., G. L. du. *enayos* AS. (RS. *enos*), Ac. sg. nt. *enat* AS. (fait comme *tát yát*) ; enfin Ag. du. f. *ene* (I et X). Les formes accentuées sont rarissimes : Ac. f. sg. *enám*, en un passage où il faut prob. restituer l'I. *enā́* précité ; N. nt. pl. *enā́* X 23 7 (non tout à fait sûr).

Au point de vue tonique, il est remarquable qu'on ait, d'une part, un ton initial (emphatique), propre aux formes *asyá asmaí abhís*, quand elles figurent au début du pāda : que, d'autre part, la plupart des cas obliques bâtis sur le thème *á-* puissent être atones selon 89 e [mais non *ayā́* ni *ayós*].

**287. Asaú.** — La base flexionnelle de ce pronom (« celui-là ») est *á-*, mais d'ordinaire élargie en *amú* (*amí-*). L'aspect *amú-* provient de l'Ac. sg. *amúm*, qui représente un ancien Ac. suivi d'une particule *u* (notant la deixis lointaine), normalisé avec la finale de l'Ac. usuel.

Comme dans d'autres pronoms, le N. sg. est aberrant : au genre animé, c'est *asaú*, où il faut reconnaître le thème *a-*, le pronom *sa* et la particule *u*. Aux cas directs du nt., on a *adás*, dont l'aspect authentique est *adó* 143 : c'est-à-dire *ad* (finale des pronoms nt., corroborée par le dérivé adverbial *addhá*) suivi de la particule *u* sous la forme -*o* (comme dans *átho* et analogues) ; *adás* a été refait secondairement d'après l'échange *o/as* en saṃdhi. L'Ac. pl. m. est *amún* d'après les noms m. en -*u-*; les Ac. f. sont *amúm* et *amús* sur une base longue *amú-* qui est à *amu-* ce que plusieurs noms en -*ū-* sont aux noms en -*u-* 234 n.1. Le nt. pl. aux cas directs, *amú* AS. sert aussi de N. f. du., ibid. Mais le N. m. pl. est *amí* (pragrhya 122), et c'est cette forme (inexpliquée) qui sert de base aux cas obliques du pl. m., ainsi G. *amíṣām* (finale comme celle de *tásām* et

analogues). Les cas obliques du pl. sont d'ailleurs rares, ceux du du. inusités et la flexion nt. se réduit à *adás* et *amū́* précités.

1. Extension de la désinence -sya dans G. sg. *amúšya*. L'insertion de -sm- a lieu comme ailleurs dans D. *amúšmai* et analogues.
2. Du thème *áma-* (thématisation de *amú-?*) dépend le N. sg. m. *ámas* d'un pronom rare, usité dans la formule *ámo 'hám asmi sá tvám* AS. XIV 2 74 « je suis lui, tu es elle » (var. *ámūhám* TB. qui confirme l'origine). Il est incertain si *amā́* « chez soi » *amāt* « dé près » est apparenté à cette forme.
3. Autre élargissement du thème *á-* dans un pronom *avá-*, non moins rare et pareillement associé au pronom personnel : *avór* (G. du.) *vám* « de vous deux (en tant que tels) », correspondant de *sá tvám* « toi (en tant que tel) ».

**288. Ta- et analogues.** — Le pronom *tá-* (déictique indifférent, « celui [-là], il »), le plus usuel de tous, a pour thème spécial, au N. sg. de genre animé, *sá* au m., *sá́* au f. La forme *sá* est concurrencée par la forme sigmatique *sás* dans les conditions qu'on a vues 139.

La flexion est celle, typiquement pronominale, qu'on a décrite 284. Tous les cas sont en usage, la plupart très productivement noter aux cas directs nt. les doublets attendus *tá/ táni* comme dans les noms; l'I. pl. *táis* est attesté dans un Kh. et dans l'AS. l'Ab. sg. sans élargissement *tát* est limité à l'emploi adverbial, depuis le Livre X.

Existe-t-il un L. sg. *sásmin* dérivant de la base *sá-?* Le sens (« même ») indique une autre appartenance sémantique.

La flexion de *etá-* (« celui-ci ») est identique à celle de *tá-* et comporte également l'échange entre un N. sg. animé *ešá(s)*, f. *ešá́*. et un thème commun *etá-*, c'est-à-dire *e* (base de deixis proche) + *ta*. Plusieurs cas obliques, en particulier ceux à élargissement -sm-, n'apparaissent qu'après la RS. ; de même G. *etásya* AS., I. *étais* AS.

Le pronom *tyà-* (également déictique proche, volontiers associé à la première personne et le plus souvent adjectif) comporte également un échange *syá* (sans *s*) et *syá́* (f.)/ *tyá-* (formes à lire aussi dissyllabiquement selon 34) : il figure surtout aux cas directs (I. sg. f. *tyá́* 285) et disparaît presque totalement après la RS. (deux ex. autonomes AS.).

**289. Relatif.** — Le thème est *yá-* (exceptionnellement dissyllabique 34). Flexion identique à *tá-*, sauf que le thème ne comporte pas de variation. Le seul N. sg. m. (-*yás*) apparaît plus de mille fois dans la RS. et tous les cas sont, abondamment représentés (I. pl. *yáis* depuis AS. et Kh., pour doubler RS. *yébhís*). Le G. L. du. est *yós* (X), probablement haplogie pour *yáyos*, attesté parallèlement.

Āmreḍita (279 n. 2) *yó-yah* (valeur indéfinie) AS. III 24 2 (en corrélation avec *tám*); sur des dérivés de *yá-* on forme les *āmreḍita yáthā-yathā* (...*tát-tad*) cl *yátra-yatra* dès

la RS. ancienne. Pour d'autres expressions de l'indéfini, v. 444. En composition, *yad*<sup>o</sup> depuis le Livre X.

**290. Interrogatif.** — La flexion repose sur le thème *ká-* et est identique à celle de *yá-*, sauf que les cas directs du nt. sg. sont en *kím* plus souvent qu'en *kád* : c'est-à-dire faits sur une base *kí-* (51) dont il existe quelques autres traces, à savoir un N. m. *kís* (X), abstrait sans doute des locutions *nákis* « nul; rien » *mákis* « que nul ne... » (où l'élément *kis* est atone!); puis la particule *cid* (également atone, avec finale proprement pronominale; emploi 437 ; *c-* initial selon 51).

1. Cf. encore l'élément (atone) *kīm* dans *náqkīm* et *mākīm* « nullement », avec même finale que dans les particules *īm* et *sīm* 442; éventuellement le D. *kiye* (?) dans *kiyedhā-* 27. Enfin c'est la base *ki-* qui, à côté de *ka-* et de *ku-* (389 sq.), figure dans certains dérivés 293. Comme membre antérieur de composé, *kim*<sup>o</sup> YV. coexiste avec *kád*<sup>o</sup> RS., mais rares l'un et l'autre. Pas d'emploi *āmreḍita*.
2. La forme *kád*, qui décline rapidement dès le Livre X, fonctionne de préférence comme adjectif interrogatif.
3. Expression de l'indéfini, v. 444.

**291. Autres formes pronominales.** — Un pronom *tva-* (atone et enclitique 88, sauf un ex. tonique, non initial, AS; à part cet exemple, l'emploi est limité à la RS.) existe avec le sens de « tel, maint; autre », d'ordinaire répondant à un second *tva-* dans la proposition suivante, *yúdhyaí tvena sám tvena pṛchai* IV 18 2 « je veux me battre avec l'un, m'entendre avec l'autre ». Les désinences pronominales sont nettes : N. pl. m. *tve*, D. sg. *tvasmai*, etc.

*Néma-* (limité à la RS. et rare) est de sens analogue à *tva-*, avec lequel il se combine VIII 100 3. A côté des désinences pronominales, il y a trace, comme dans les noms décrits 292, de désinences nominales, à savoir nt. sg. *némam* (IX) et G. pl. *nemānām* (atone comme dépendant d'un V. lui-même atone). En composition, *nemádhitī-* « séparation, scission ».

*Sama-* (atone ; rare ; propre à la RS. seule sauf le dérivé *samaha* 390) « quelqu'un, chacun »; nt. « tout », développement de *sa*<sup>o</sup> *sam*. N. pl. m. *same* (cf. 35).

1. Un autre mot *samá-* (tonique) « le même » n'a aucune particularité pronominale.
2. *Simá-* (cf. 24) « en personne, même » (rare), flexion pronominale, avec un L adverbial (ton !) *sīmā*.

**292. Adjectifs pronominaux.** — Une série d'adjectifs à valeur plus ou moins pronominale ont à des degrés variables des désinences de pronoms. Le mot *anyá-* « un autre » les a en totalité (y compris les quelques formes attestées du dérivé « diminutif » *anyaká-*). De même *visva-* « tout » (insistant sur les éléments constituant la totalité) et *sárva-* « id. » (insistant sur l'ensemble et l'indétermination ; mais *sárva-* remplace

peu à peu *viśva-*), sauf que le nt. sg. est nominal (*-[a]m*) et qu'il y a traces, du moins dans *viśva-*, de finales nominales concurrentes (dans la RS. ancienne, L. sg. *viśve*).

*Éka-* (« un » 294) se fléchit comme les précédents, sauf le L. sg. isolé *éke* AS. XIX. De même *ubháya-* « l'un et l'autre », qui a trace aussi de finales nominales, au moins dans la RS.

1. Dans *samāná-* « commun », les désinences pronominales sont limitées à la RS. ; de même dans *kévala-* « seul, exclusivement propre à » (N. pl. m. -e).
2. Les dérivés en *-tará-* *-tamá-* du relatif et de l'interrogatif (293) ont les désinences pronominales (sg. nt. *katamáḍ* et AS. *kataráḍ*), du moins dans la mesure où les formes sont attestées ; il n'y a pas de forme distinctive pour *itara-*.
3. Noter l'hapax *yādśmin* (L. sg. ; vers suivant *yásmin*).

Plusieurs adjectifs de direction ont une flexion tantôt préférablement pronominale (*úttara-* « sis au-dessus » *pára-* « sis au loin » *púrva-* « antérieur »), tantôt préférablement nominale (*uttamá-* « très haut » et les adjectifs en *-ara-* *-amá-* 220): d'autres, peut-être par insuffisance de formes attestées, n'apparaissent qu'avec les finales de noms, ainsi *ántama-* « très proche ».

1. Dans les ordinaux de « 1 » à « 3 » 299, les formes pronominales surgissent postérieurement à la RS., cf. ad loc.

Même le possessif *svá-* n'a la flexion des pronoms que dans les hapax *svásmin* (I) *svásyās* (IX, opposé à *(anyá)syās*). Partout le nt. sg. est en *-(a)m*. Au total, on ne peut apercevoir aucune tendance précise à travers les mantra, mais l'attache pronominale se décèle, dans la plupart de ces noms, par la nature des procédés de dérivation.

**293. Dérivation pronominale.** — Laissant de côté les dérivés invariants, qui sont les plus nombreux et les plus typiques 389. ainsi que les dérivés du pronom personnel 283, il reste à signaler

ici des formations d'adjectifs dérivés, qui ne sont d'ailleurs que pour une part limitées au pronom.

C'est ainsi que le suffixe *-ka-* diminutif-péjoratif 230, nullement limité au pronom, trouve cependant dans cette catégorie linguistique un terrain privilégié, peut-être par contamination de formes nominales voisines; il s'agit de l'Ac. sg. *takám* et (ni.) *takáḍ* (I), du N. pl. *yaké*, sg. *asakaú* VS. (avec un *-k-* à allure d'infixe); les désinences nominales ne sont attestées que dans le N. pl. *takās* KŚŚ. XIII 3 21. On peut y joindre *mámaka-* 283 [*iyattaká-* 230].

Ne sont pas davantage purement pronominaux les suffixes comparatifs *-tará-* *-tamá-* qu'on trouve après *yá-* et *ká-* au sens (parfois peu en évidence) de « celui qui des deux ; lequel des deux? » et « celui qui (d'entre plusieurs); lequel (d'entre plusieurs) », cf. le voisinage de *yá-* et de *yatamá-* AS. V 29 3.

Flexion 292. Même suffixe dans *ítara-* « autre (en principe, de deux) », fait sur la base déictique *í-* 286.

Un suffixe *-ti-* à valeur numérative ne se trouve, en revanche, qu'après thèmes pronominaux : *káti-* « combien ? » *yáti-* « aussi nombreux que » *táti-* AS. [autre, *íti* 454]; il est à rapprocher des dérivés numéraux en *-ti-* 298. La finale *-ti-* joue le rôle d'un N. pl. (m. ou nt.), sans affixation de désinence : trait remarquable et qui traduit l'origine « numérale ».

On a un suffixe *-(y)ant-*, à valeur quantitative, après les bases *í-* et *kí-* : *iyant-* (f. *iyatī-*) « aussi grand, pas plus grand » et *kíyant-* (L. *kíyāti* 247) « combien grand? ». Les autres bases pronominales répondent à cette formation par le suffixe banal *-vant-* avec allongement présuffixal 215 : *távant-* « aussi grand » *yávant-*, etc., et, en doublet des précédents, *ívant-* et (hapax) *kívant-* [cf. aussi 283].

1. Les éléments  $^{\circ}dṛś-$ , éventuellement  $^{\circ}dṛśa-$  (post-mantrique, sauf erreur) et même, mal explicable,  $^{\circ}dṛkśa-$  (base d'aoriste?) VS., qui sont proprement des membres ultérieurs de composé, fournissent dans les mêmes conditions que les mots précédents des pronominaux au sens de « tel » « quel », etc., ainsi  $īdṛś-$  et  $kīdṛś-$ . On a sur la particule  $sa^{\circ}$  (qui fournit *sakṛt* 391) les formes analogues  $sadṛś-$  « semblable » et  $visadṛśa-$  « divergent ». Fém. *sadṛśī-* 235.
2. Formes en  $-(r)yāñc-$  (*kadrīcī* RS.) et cf. 283 n.

#### IV. - LE NOM DE NOMBRE

**294. Cardinaux de 1 à 10.** — Ce sont des adjectifs, qui possèdent de « 1 » à « 4 » les caractéristiques casuelles et les distinctions de genre ; puis, à partir de « 5 », la distinction de genre fait défaut et certaines désinences ne sont pas notées. Le substantif afférent est en accord; la construction de ce substantif comme régime au G. pl. est attestée, mais rarement, peut-être par influence des noms des dizaines.

« Un », *éka-*, flexion pronominale 292 (sauf le nt. qui est *ékam*).

Le pl. m. *éke* (f. *ékās* AS. ; nt. dans le semi-āmreḍita *ékam-ekā śatā́*) signifie d'abord « à eux seuls » ; on le trouve depuis l'AS. en valeur d'indéfini « certains ». — Du. f. *éke* AS.

« Deux », *dvá-* (en général *d(u)vá-* 34), se fléchit naturellement au du. seul, avec les désinences indifférenciées des thèmes en *-a-* (f. *-ā-*).

1. La forme compositionnelle est *dvi*<sup>o</sup> (d'après *tri*<sup>o</sup>), sauf a) dans *dvāpāra-*, composé d'un type spécial « où deux (dés) sont en surplus » (= *\*dvā párau*) ; b) dans les composés numériques additifs, type *dvādaśa-* « douze ». *Dvi-* est également base de dérivation.
2. Il existe un mot spécial pour « tous les deux » : *ubhá-* (du.), avec le dérivé *ubháya-* « l'un et l'autre » (sg. ou pl. ; flexion 292).

« Trois », *trí-* aux m.-nt., fléchi comme un thème nominal en *-i-* (ton désinentiel selon 239 240 dans *tribhís triṣú trīnām*). Mais le fém. est bâti sur un thème à la fois élargi et simplifié, en *tisr-*, avec flexion en *-r* non alternante, N. *tisrás*, etc.; le G. est *tisṛnām* (transfert tonique selon 240), c'est-à-dire comme le type *pitṛnām* (sur la graphie *tisrnām*, v. 2).

Base de dérivation *tri-*; parfois *tr-* 299 (298).

« Quatre » est, aux m.-nt., un thème fort *catvār-* alternant avec un thème faible *catúr-* (alternance *vā/u*) : donc, N. m. *catvāras* Ac. m. *catúras* cas directs nt. *catvāri*; le G. commun est *caturṇām* avec une finale en *-n-* empruntée aux formes numériques voisines. La forme compositionnelle et dérivative est *catur*<sup>o</sup>. De manière analogue à *trí-*, le f. est en *cátasr-* (N. Ac. *cátasras*, G. non attesté, les autres cas ayant le ton sur *r* vocalisé).

**295.** De « 5 » à « 10 », il n'y a pas de désinence aux cas directs, et même aux autres cas il y a des traces de formes sans flexion, ex. *pāñca kṣitīnām* (ou : *kṛṣṭīṣu*) « des (aux) cinq établissements » (RS.). Les cas obliques ont une flexion conforme à celle des thèmes nominaux en *-an-*, sauf les G. qui sont en *-ānām* [ton 240 d] comme ceux des thèmes en *-a-*; sauf, enfin, le nombre « 6 » qui a une flexion radicale, N. *ṣát* 148 I. *ṣadbhís* (ton selon 239), G. non attesté.

On a donc *dāśa-* « 10 », formant l'I. *daśābhis* (ton d'après *saptābhis*, du thème *saptā-* oxyton « 7 ») G. *daśānām*. De même *pañca-* « 5 » et *nāva-* « 9 ». *Aṣṭā-* « 8 » est oxyton comme *saptā-* et en outre forme les cas directs comme ceux du duel, *aṣṭā* et *aṣṭau* (le thème nu *aṣṭā* n'est pas confirmé, aux N. Ac., pour la RS. et après la RS. a pu s'implanter analogiquement) ; même finale thématique longue dans l'I. *aṣṭābhis* ainsi qu'en composition, où toutefois la finale brève apparaît depuis l'AS.

**296. Dizaines.** — Les noms des dizaines sont des substantifs f. (« une vingtaine, etc. »), donc en principe des sg., avec régime G., type *pañcāśātam āśvānām* V 18 5 « 50 chevaux ». Toutefois l'apposition du substantif afférent est plus fréquente, type *catvāriṃśātā háiribhiḥ* II 18 5 « avec 40 alezans »; elle entraîne, par une sorte d'attraction, l'éventuelle pluralisation du nom de nombre; inversement (rare), la mise au sg. du nom apposé.

Il y a traces d'Ac. (sg.) sans désinence, quand le substantif apposé est un nt. : *triṃśāt padā* VI 59 6 « 30 pas ». On a même l'Ac. *navatīm* (« 90 ») — au lieu de *navati* — en fonction d'I. ou de G.

Les dizaines sont construites sur un nom de l'unité combiné avec l'élément *-śāt-* ou *śātī-* (apparenté au nom *dāśa-*) : *viṃśātī-* « 20 » (sur une particule *vi°*, doublet de *dvi°*; *viṃśāt-* comme variante ad VS. XXVII 33?); *triṃśāt-* « 30 », *catvāriṃśāt-* « 40 », *pañcāśāt-* « 50 » : on notera la nasale postiche, d'interprétation incertaine. A partir de « 60 », la langue utilise un suffixe « collectif » *-tī-* 204 (cf. 205), soit *ṣaṣṭī-* *saptatī-* *aṣṭī-* (56) *navatī-*.

« 100 » est un substantif nt., *śātām*. De même *sahāsrām* « 1000 ». L'un et l'autre avec régime G. ou apposition (occasionnellement aussi adjectif dérivé en accord avec le n. de nombre, *gāvyaṃ... śātām* VIII 21 10 « cent vaches »).

On trouve encore, par attraction, la mise au pluriel du n. de nombre; inversement (rare), la mise au sg. du nom apposé (*rāyē sahasrāya* « avec mille [formes de] richesses »); enfin la fixation aux cas direct, *śātām ūtibhiḥ* « avec cent aides » (d'où peut-être *śātāmūti-*159).

Enfin les mantra disposent de plusieurs noms spéciaux pour des nombres élevés, depuis *ayūta-* « 10000 » dans la RS., les nombres supérieurs étant attestés AS. et surtout YV., ex. (*ārbuda-* (nt.) VS. « dix millions »).

**297. Nombres intermédiaires.** — Les nombres de « 11 » à « 19 » se composent avec le nom de l'unité suivi de *°daśa-*, l'unité figurant soit au N. (m.) *dvādaśa-* « 12 » *trāyodaśa-* « 13 », soit sous forme thématique, ex. *ṣoḍaśa-* VS. « 16 » (146); l'allongement dans *ékādaśa-* « 11 » paraît dû à *dvā°*. Le ton passe au membre ultérieur dans les cas obliques, qui d'ailleurs ne sont attestés qu'après la RS.

De « 21 » à « 29 », « 31 » à « 39 », etc., on trouve soit le procédé compositionnel (*cātuśtriṃśat* « 34 »), soit la parathèse, d'ordinaire soulignée par *ca(...ca)*. Exceptionnellement la parathèse se trouve aussi pour la série « 11 » à « 19 ». Çà et là figurent d'autres combinaisons, ainsi la soustraction dans *ekonaviṃśatī-* (AS. XIX; *ūná-* en cet emploi n'apparaît pas antérieurement) « 19 », proprement « 20 moins un » ; la multiplication dans *dása vṛtrāni... sahásrāṇi* 1 53 6 « dix mille *vṛtra* » ou (sous forme de bahuvrīhi) *triśatāḥ, ... śaṅkāvah*, I 164 48 « 300 chevilles » ; parfois aussi le procédé compositionnel se trouve, avec valeur multiplicative, au niveau des unités, *triśaptá-* « trois fois 7 » (finale thématisée).

1. Certains nombres en effet, notamment *śatá-*, s'emploient en tant que membres ultérieurs avec finale thématisée (comme les ordinaux) et oxytonèse, par conséquent en fonction de bahuvrīhi, autre ex. *pañcadaśāny ukthá* X 414 8 « les 15 *uktha* », proprement « les *u*<sup>o</sup> consistant en 15 » ; un cas extrême est *tribhīr ekādaśaiḥ* I 34 11 « avec trois onzaines ».
2. Multiplication à l'aide d'un adverbe numéral : *dvīḥ pāñca* « deux fois 5 ».
3. Type de juxtaposition diversifiée dans les nombres longs : *trīṇi śatā trī sahásrāṇi... triṃśac ca devā náva ca* III 9 9 « 3339 dieux ».
4. Āmredita de n. de nombre : *éka-ekaḥ* « un par un » (avec fixation du membre antérieur attestée depuis l'I. f. *ékaikayā* AS.).
5. En composition nominale, autant les noms de nombre figurent volontiers comme membres antérieurs (cf. notamment 179), autant ils apparaissent peu en seconde place : *paraḥsahasrá-* AS. « plus que 1000 » ; en bahuvrīhi, *sāmsahasra-* « pourvu de 1000 »

**298. Dérivés numériques.** — Laissant de côté les dérivés adverbiaux, qui sont les plus significatifs (389 sq.), les dérivés numériques sont les suivants : adjectifs multiplicatifs comme (f. *-ī-*) *trayá-* (214) « triple », d'où *dvayá-* « double » (aussi, au nt., « fait d'être double » d'où « duplicité »). Même sens avec *-taya-* *dásataya-* « décuple, contenant 10 parts » (f. *-ī-*). Isolément, *caturvaya-* « quadruple ».

Substantifs collectifs, de type divers : *trétā-* VS. « coup de dés où trois (restent) » *pañktī-* (même suffixe *-ti-* que 296) « série de 5 » d'où « groupe » *sāptá-* Val. AS. VS. « heptade » *dasát-* TB. « décade » (*dasátam* nt. Kh. p. 128).

*Dvitá-* et *tritá-* (*tritá-* AS. *ekatá-* VS.) ont dû désigner primitivement le « second » et le « troisième », à la manière d'ordinaux rudimentaires.

D'autres dérivés sont du type nominal : diminutifs comme *dvaké* et *trikā* (X), accompagnant des noms en *-ka-*; *áṣṭakā-* AS. comme dérivé technique (oblation offerte au « huitième » jour); sur *ekākin-*, v. 230 ; *śatīn-* et analogues « consistant en 100, possédant ou procurant 100 ». Mais les autres procédés de dérivation sont rares ou inusités.



Il existe enfin des composés multiplicatifs variés, où le second membre a valeur de suffixe : *dásabhuji-* (I) « décuple » *tribhúj-* AS. « triple » *trivṛt-* ou *°vart(t)yu-* « triple » (et formes analogues en *°dhātu-*, etc. 206); enfin *daśagvín-* « consistant en 10 ou en séries de 10 » (à côté de *śatín-*) (Navagva, Daśagva comme noms de clans).

**299. Ordinaux.** — Ils servent essentiellement à « compléter », c'est-à-dire à signaler grammaticalement l'élément qui parachève une série énumérative (explicite ou implicite), ex. *dvaú samñiśádyá yán mantráyete rájā tád veda váruṇas trítīyaḥ* AS. IV 16 2 « ce que deux délibèrent ensemble, Varuṇa roi le sait en troisième », ou même *dásāsyāṃ putrān á dhehipátim ekādaśám kṛdhi* X 85 45 « confère-lui dix fils, fais de ton époux le onzième ». Secondairement, l'ordinal sert à marquer le rang, pour n'importe quel élément de la série, et il peut arriver que, au moins dans les formes compositionnelles, le sens avoisine celui d'un cardinal, cf. 297 et n. 1.

Les thèmes sont tirés des cardinaux (sauf pour « premier » qui n'est pas réellement un n. de nombre); les suffixes sont thématiques, avec le f. en *-ā-* pour les trois premiers de la série (et pour *turīya-*), en *-ī-* pour tous les autres; ils portent presque toujours le ton et ressemblent à des suffixes soit possessifs soit « superlatifs » (cf. 220).

1. Sur les traces de flexion pronominale (*prathamásyās* AS. VS.), v. 292 n.
2. Les suffixes d'ordinal s'étendent occasionnellement à des pronoms de sens comparable, ainsi *katithá-* (X) « le combien » (avec *cid*) d'où le suffixe *-(t)itha-* post-mantrique.

« Premier » se forme sur la particule *prá* avec double suffixe : *prathamá-*, proprement « qui est en avant » (cf. aussi *pūrva-* « premier [de deux] »).

« Deuxième » *dvitīya-* (isolément *ditya<sup>a</sup>* 68): « troisième » *trítīya-* avec même suffixe (thème *tri-* abrégé en *tr*).

De « quatrième » à « septième », le suffixe *-tha-* prévaut ; *caturthá-* AS. YV. (avec un doublet *turīya-* dans la RS., reposant sur une base réduite; *turya<sup>o</sup>* 116); *pañcathá-* (apparemment post-mantrique) et *pañcamá-* AS. VS. (isolément *paṣṭha<sup>o</sup>* 100 : incertain *pakthá-* 59); *ṣaṣṭhá-* AS. VS.; *saptátha-* (aussi *saptamá-* YV.).

A partir de « huitième », le suffixe est *-má-* : *aṣṭamá-*, etc. (même forme et même accent que les « superlatifs » 220).

**300.** Au delà de « dixième », on trouve, soit le suffixe *-tamá-* (ton distinct du superlatif 220), à savoir dans *śatatamá-* « centième » ; soit, d'ordinaire, le suffixe autrement dit le passage à la flexion thématique : *ekādaśá-* « onzième », etc. La même finale *-á-* s'obtient pour les noms des dizaines, par la chute de la consonne finale ou pénultième, ainsi *catvāriṃśá-* (seul ex. RS.) « quarantième » et, depuis VS., dans les nombres intermédiaires, ainsi *trayovimsd-* « vingt-troisième ».

1. Un emploi spécialisé de l'ordinal — la désignation des fractions — est illustré dans l'AS. par *túrīya-* « quart » (avec changement de ton!); sans changement de ton, *ṣoḍaśá-* « 1/6 ».
2. Nuance distributive, cf. *pañcadaśá-* cité 297 n. -I.
3. Les emplois comme membres ultérieurs sont rares : *mánaḥṣaṣṭhāni* AS. (XIX) « (les sens) avec le sens interne pour sixième » (selon 179 n.) ; *vitṛtīyá-* AS. « (fièvre) autre que la tierce » (selon 174, mais avec une acception privative de *vi°* qui n'est pas attestée dans les mantra ancien).

## **CHAPITRE IV**

### **LE VERBE**

## 1. - GÉNÉRALITÉS. SYSTÈME DU PRÉSENT

**301. Racine. Alternances vocaliques.** — Le verbe se définit d'abord par la racine : à la racine s'agrègent une série d'éléments qui notent, directement ou indirectement, temps et mode, personne et nombre, voix, type de formation. Ce sont de gauche à droite :

a) des éléments antéposés qu'on appelle augment et redoublement;  
b) des éléments postposés, affixes formatifs (qui jouent un rôle analogue à celui que jouent les suffixes dans le nom), éventuellement voyelle thématique, affixe modal, enfin désinences. Ces éléments, sauf, dans une certaine mesure le redoublement et les affixes formatifs, ont des structures propres au verbe, d'où ils ont pu çà et là passer aux noms verbaux.

La racine est constituée pratiquement par une consonne (éventuellement deux) suivie (à l'état « réduit ») d'une voyelle brève, laquelle peut encore être suivie d'une consonne (occlusive ou sifflante) ; il y a aussi un petit nombre de racines à initiale vocalique, d'autres à voyelle longue ou (rare) à diphtongue (-e -o) : ces dernières échappant à toute alternance (exception : *HĪD-* et quelques rares formes de racines en *-īv-* 69 n. 2).

La théorie connaît même des racines comportant deux syllabes, comme *jāgr-* « s'éveiller » : en fait, la définition de la racine est toute empirique : c'est la portion du mot précédant affixes ou désinences.

Les alternances vocaliques comportent un degré plein ou *guṇa* (plus rarement un degré long ou *vṛddhi*) et un degré réduit (plus rarement un degré plein) : tantôt elles se passent entre la voix active et la voix moyenne, tantôt (plus souvent) entre le singulier (de l'indicatif [et injonctif] actif) opposé au reste de la flexion, participe inclus : cependant le subjonctif généralise normalement le degré plein dans tout le paradigme, et l'impératif actif le connaît à la 3<sup>e</sup> sg. (actif). Les flottements sont d'ailleurs assez considérables dans cette répartition. L'élément vocalique concerné est, comme dans le nom, l'élément prédésinentiel : la racine là où il n'y a pas d'affixe formatif ; l'affixe (en fait : l'affixe nasal du présent) là où il y en a un. L'affixe modal (en fait : celui de l'optatif) a son alternance indépendante.

**302.** Les bases d'alternance sont d'ordinaire *e/i(ai)*, *o/u (au)*, *ar/r (ār)*, *an/a* [ou *an/n*] (*ān*) — les degrés pleins pouvant affecter les formes « renversées » *ya va ra (na)* —. Il y a trace aussi de *a/zéro*, enfin, au moins en apparence, de *ā/i* (22 b et n. 2). Les alternances dites « dissyllabiques » 23 25 26 (propres aux racines « lourdes ») manifestent leurs effets, au degré réduit, par la présence d'un vocalisme long (*ī, ū, īr* ou *ūr* selon 26, *ā* ou *ān*); au degré plein, par l'adjonction d'un *-i-*.

Cet *-i-*, tendant de bonne heure à prendre un caractère inorganique, est devenu ce qu'on appelle l'« *i* de liaison », élément prédésinentiel ou préaffixal (situé

surtout devant un *-s-*, parfois ailleurs ; devant un *-t-* surtout dans les noms verbaux), à répartition trouble. Le souvenir de l'ancienne répartition subsiste en ceci seulement que les anciennes racines « légères », celles notamment qui se terminent au degré réduit par *-i -u- r- -a-* (issu de nasale), s'abstiennent de comporter cet *-i-*. *-i-* est long dans quelques formes dispersées (et en outre, de façon stable quoique secondaire, dans les finales 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup> sg. *-īs -īt* : donc, bien moins souvent que dans les dérivés primaires 190.

Bien que plus variées que dans le nom, les alternances sont dans l'ensemble moins stables ; il y a des confusions, des chevauchements assez nombreux ; des cas d'alternance incomplète, comme pour la racine *ŚĀS-*. La situation ne reflète qu'assez infidèlement ce qu'on sait de l'état de choses préhistorique.

Comme dans le nom, les formations thématiques, qui sont nombreuses et en progrès constant (du moins dans le système du présent 311 fin. : accessoirement à l'aoriste asigmatique et au parfait), sont totalement dénuées d'alternances. Le degré y est tantôt plein, tantôt réduit : toujours réduit quand il y a un affixe (sauf *-sy-* du futur, *-áy-* du causatif).

Dans les formations athématiques à affixe, l'élément radical est également immobile devant l'affixe alternant, et demeure au degré réduit : ici encore le *-s-* de l'aoriste ne compte pas comme affixe.

1. Des degrés pleins sans signification morphologique définissent certaines désinences (cf. *-ti- /te*) et certains redoublements (intensif).
2. Plus souvent que dans le nom, il s'établit pour un *-a-* radical en syllabe légère un allongement rythmique destiné à équilibrer le poids des formations apparentées : cf. 44.
3. Allongements fréquents de la voyelle finale (thématique ou désinentielle) selon 109. Par ailleurs, il y a trace, dans la portion « affixale », d'un ajustement quantitatif aboutissant à une alternance nouvelle *ā/ī*.

**303. Voix et modes.** — La voix est notée en premier lieu par les désinences, qui comportent une double série : désinences actives (plus légères), désinences moyennes. Les deux séries se présentent dans la plupart des formations, le « passif » cependant ne comportant que la série moyenne.

1. Il y a des cas d'indétermination, au moins à titre de survivance : ainsi la 3<sup>e</sup> pl. en *-ur* (au moins au parfait) peut représenter une désinence moyenne, type *vāvrđhūr* « ils se sont accrus » de *VRDH-* = 3<sup>e</sup> sg. *vāvrđhé*. C'est l'adaptation à la voix active d'une finale *-r* indifférenciée, qui, pour la voix moyenne, aura été secondairement précisée en *-(i)re*, etc.
2. Le caractère moyen (médio-passif) est passé exceptionnellement à une finale (non désinentielle), celle en *-(á)dhvai* 372.

Moins productives dans l'ensemble (proportion 1 : 3), les désinences moyennes sont rarement, pour un verbe donné ou pour une formation donnée, l'exacte contre-partie des actives : des habitudes se sont créées (indépendamment des convenances sémantiques), ainsi la tendance au moyen dans les structures thématiques (*sácate* en face de *síṣakti* de *SAC-*, *jíghnate/hánti* de *HAN-*; extension remarquable de la finale 3<sup>e</sup> pl. *-anta*). Nombre de verbes n'ont que l'actif : plusieurs, que le moyen.

Le mode, à la notation duquel concourt l'affixe modal ou la voyelle thématique (indirectement aussi les désinences), comprend l'indicatif, caractérisé par l'absence de tout affixe ;

le subjonctif que signale la voyelle *-a-* (*-ā-* aux premières personnes) — identique et superposable à la voyelle thématique — :

D'où, par contraction, *-ā-* au subjonctif thématique et, par analogie, *-ā-* occasionnellement (314 320 323 336 355) au subjonctif athématique lui-même.

l'impératif, que différencient la forme de l'alternance et quelques traits inscrits dans les désinences ;

l'optatif, qui possède un affixe *ī*, lequel, dans les systèmes alternants, varie avec *yá* (selon 25) (*yá* à l'actif. *ī* au moyen).

L'injonctif se définit négativement : c'est un indicatif privé des désinences primaires et démuné d'augment : son inclusion dans tel ou tel système verbal paraît secondaire et, pour une part au moins, arbitraire. Au point de vue des alternances, il marche entièrement avec l'indicatif.

Enfin le participe est une forme nominale, avec un suffixe de type nominal et une flexion casuelle, qui toutefois s'attache rigoureusement à un thème verbal et se comporte comme une forme personnelle, sauf en ce qui concerne l'accent. Il y a çà et là trace d'une certaine autonomie du participe, spécialement du type en *-āna-*.

Tous ces modes sont attestés de manière variable suivant les formations. L'indicatif domine de beaucoup ; puis l'impératif et le subjonctif; l'injonctif; l'optatif est le plus rare.

**304. Augment.** — L'augment concourt à noter les temps « secondaires » (ceux qui sont munis des désinences secondaires 308) : imparfait, plus-que-parfait, aoriste. Il consiste en un *a* (tonique !) préfixé à la racine (au redoublement, s'il y a redoublement).

Cet *á* apparaît comme long dans quelques formes (en partie concurremment à *a* bref) commençant par *v-* ou (dans *YUJ-* seulement) par *y-* et (dans *RIC-* seulement) par *r-*, ex. *ávar* aor. de *VR-* 1 : l'allongement est donc dans les conditions générales rappelées 42 ; celui qu'on a dans *ánat* de *NAŚ-* 2 peut avoir été influencé par les formes- en *ānaś-* de *AŚ-* 1, même sens. Un autre effet du

même allongement est la solution par *ai-* *au-* (éventuellement *ár-*) dans les racines commençant par *i-* *u-* (*r-*), ex. *aichas* 28 n. 1 29 n.

L'augment fait défaut très souvent, le ferait plus encore n'était le souci d'éviter les formes verbales monosyllabiques 106. En fait les formes non augmentées, surtout dans la RS. ancienne, dépassent presque partout en nombre les formes à augment. L'augment les canalisant vers l'expression nette du prétérit, l'absence d'augment permet de conserver une valeur indifférenciée, celle d'un présent « général » ou d'un éventuel (injonctif).

Après la RS., ne demeurent plus guère sans augment que les formes qui dès l'origine en étaient nécessairement démunies, à savoir les aoristes (éventuellement, imparfaits) prohibitifs 431.

**305. Redoublement.** — Propre à certaines formations de présent et d'aoriste, ainsi qu'aux parfaits (sauf rares exceptions), désidératifs, intensifs, le redoublement consiste à répéter devant la racine la consonne initiale suivie d'une voyelle de soutien : cette voyelle ou bien imitant le timbre radical (quand ce timbre est *i* ou *u*) ou bien étant un *a* (voyelle indifférenciée); une faible nuance de valeur peut s'attacher au choix entre *a* et *i* (*u*). Quant à la consonne redoublante, sa nature est soumise à des ajustements phonétiques : une gutturale du radical redouble en principe par la palatale correspondante 52, une aspirée par la non-aspirée 50 (*h* par *j* : combinaison des deux tendances précédentes) ; enfin une sifflante suivie d'occlusive, par l'occlusive seule (cf. 70).

Mais il y a des habitudes particulières, notamment dans le redoublement dissyllabique (intensif).

1. Les tendances rythmiques, l'analogie, accessoirement le souci d'insistance, ont provoqué une voyelle longue au redoublement (non intensif) : *vāvrđhé* de *VRDH-* en face de *vavárdha*; *nānāma* de *NAM-*, pdp. *nanāma*, ne peut être rythmique ni analogique. Typique est l'allongement de *i u* à l'aoriste redoublé 342. Le texte transmis est sur ce point conforme en général aux convenances métriques.
2. Les racines à vocalisme *-yu-* hésitent entre la solution *i* et *u*, ex. *cicyusé* / *cucyuvé* de *CYU-*. Autre hésitation, dans les racines à vocalisme (généralement initial) *ya-* *va-*, entre le timbre *a* et le timbre *i* (*u*).

**306. Systèmes verbaux.** — Le verbe est organisé en systèmes à l'intérieur desquels la structure est cohérente; ils sont indépendants les uns des autres, en ce sens que chacun d'eux se réfère à la racine et, sauf cas particuliers, ne tient pas compte de la manière dont se forme le système voisin.

Le plus complet, le plus productif de beaucoup, est le système du présent, qui comprend tous les modes, ainsi qu'un prétérit (fait sur le mode indicatif), dit : imparfait. Les systèmes appelés « dérivés » ou « déverbatifs » (causatif et autres) sont des aspects particuliers du système du présent; de même les dénominatifs. Les affixes du présent sont divers, le seul qui soit vraiment stable et le seul susceptible d'alternances étant l'affixe en *-n-*.

Le système de l'aoriste (caractérisé partiellement par un affixe *-s-* non alternant), qui n'a d'autre indicatif qu'un thème à désinences secondaires, comporte des traces seulement de formes extra-indicatives (y compris un optatif à certaines finales aberrantes constituant ce qu'on appelle le « précatif »); bien des formes ne peuvent être rangées avec certitude comme imparfait ou comme aoriste.

Le système du parfait (sans affixe) a aussi des formes modales, relativement peu nombreuses et mal caractérisées, ainsi qu'un prétérit (plus-que-parfait).

Il existe enfin un futur (affixe *-sy[a]-*) et l'ébauche d'un passif (affixe qui ne sont que des présents spécialisés.

**307. Désinences.** — Il existe une série « primaire » (qui caractérise, au premier chef, le présent de l'indicatif) et une série « secondaire », propre aux formes augmentées 304, modales ou éventuelles. Le subjonctif cependant participe aux deux séries, étant primaire à la voix moyenne (sauf la 3<sup>e</sup> pl. qui est en *-anta* et a remplacé la forme ambiguë *-ante*, très rarement attestable comme subjonctif), mixte à la voix active (d'une part *-va -ma -an*, d'autre part *-thas -tas-tha* : donc les finales en *t-* sont « primaires »).

Pratiquement, le flottement se limite aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sg. où *-s* et *-t* alternent avec *-si* et *-ti*, les finales longues prévalant dans les formations thématiques, les courtes dans les athématiques, parfait inclus.

Le subjonctif a une finale spéciale à la 1<sup>re</sup> sg. (actif), à savoir *-ā* (au moins dans la RS. ; non sûrement abrégéable) et *-āni* (plus fréquent, prévalant dans les formations thématiques et seul usité après la RS.). Au moyen la finale usuelle *-e* se combine avec la voyelle modale en *-ai* à la 1<sup>re</sup> pers., d'où, par analogie, 2<sup>e</sup> sg. *-sai* 3<sup>e</sup> *-tai* 1<sup>re</sup> du. *-vahai* 1<sup>re</sup> pl. *-mahai* 2<sup>e</sup> *-dhvai* 3<sup>e</sup> *-antai*; plusieurs de ces extensions sont rares, la plupart manquent dans les mantra les plus anciens. Aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> du., les finales sont *-aithe -aite* (qui peuvent représenter *a + īthe īte*, c'est-à-dire le même aspect désinentiel que dans les présents thématiques 308 n.). A l'aoriste et au parfait, où la valeur subjonctive est faible, la forme en *-e* se maintient, notamment aux finales *-se -te*.

D'autres ajustements ont lieu à l'impératif 309 ; enfin le parfait (indicatif) possède, du moins à la voix active, un système de désinences entièrement nouveau 335.

**308.** Les désinences primaires comprennent à la voix active, sg. 1<sup>re</sup> pers. *-mi* 2<sup>e</sup> *-si* 3<sup>e</sup> *-ti*. Au duel. 1<sup>re</sup> pers. *-vas* (inusité RS.) 2<sup>e</sup> *-thas* 3<sup>e</sup> *-tas*. Au plur., 1<sup>re</sup> pers. *-masi* ou *-mas*



(*i* « déictique »; *-masi* est cinq fois plus fréquent que *-mas* dans les mantra anciens, mais décline rapidement ensuite), 2<sup>e</sup> *-tha* ou *-thana*. (particule *-na* qu'on retrouve 322 ; *-thana* six fois moins fréquent et rare après la RS.), 3<sup>e</sup> *-anti* (*-nti* après les bases thématiques selon 21, ce qui donne le même résultat; *-ati* dans les bases à redoublement et quelques autres).

A la voix moyenne, le timbre final est *-e*, ce qui donne au sing., 1<sup>re</sup> pers. *-e* 2<sup>e</sup> *-se* 3<sup>e</sup> *-te* (traces d'une 3<sup>e</sup> en *-e* dans les formations athématiques, par influence probable du parfait). Au duel, 1<sup>re</sup> *-vahe* 2<sup>e</sup> *-āthe* (parfois à lire *-athe*) 3<sup>e</sup> *-āte*. Au plur., 1<sup>re</sup> *-mahe* 2<sup>e</sup> *-dhve* 3<sup>e</sup> *-ante* (*-nte* comme à l'actif correspondant; *-ate* comme à l'actif et au delà, à savoir dans les types athématiques en général).

Sur le caractère éventuellement pragr̥hya de *-e*, v. 122.

La série secondaire, d'aspect plus bref en général, donne pour la voix active, au sing., 1<sup>re</sup> pers. *-(a)m* 2<sup>e</sup> *-s* 3<sup>e</sup> *-t*. Au duel, 1<sup>re</sup> *-va* 2<sup>e</sup> *-tam* 3<sup>e</sup> *-tām*. Au plur., 1<sup>re</sup> *-ma* 2<sup>e</sup> *-ta* (plus rarement *-tana*, qui devient rare après la RS.) 3<sup>e</sup> *-(a)n* (= \**ant* 127) (*-ur* à l'optatif, à l'aoriste athématique et parfois ailleurs encore 311, cf. 96).

Sur la tendance à maintenir, malgré les altérations phonétiques, la distinction entre 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sg., v. 103. Tendance inverse au précatif 348.

Enfin, à la voix moyenne : au sing., 1<sup>re</sup> *-i* (*-a* dans l'optatif, cf. 311), 2<sup>e</sup> *-thās* 3<sup>e</sup> *-ta*; au duel, 1<sup>re</sup> *-vahi* 2<sup>e</sup> *-āthām* (lire parfois *-athām*) 3<sup>e</sup> *-ātām* ; au plur., 1<sup>re</sup> *-mahi* 2<sup>e</sup> *-dhvam* (une fois *-dhva* 324) 3<sup>e</sup> *-(a)nta* (avec mêmes flottements que ci-dessus *-[a]nti*). Il existe une finale propre à la 3<sup>e</sup> sg. de l'aoriste « passif ».

Les doublets sont moins nombreux que dans le nom, moins stables; les innovations des formations thématiques, contrairement à celles du nom, insignifiantes.

1. Noter cependant l'aboutissement *-ethe -ete* (*-ethām -etām*) du duel moyen thématique (subjonctif inclus 307 n.) : donc une initiale désinentielle *ī-*, en alternance avec l'initiale *ā-* des formes athématiques correspondantes.
2. Sur l'allongement de certaines finales, v. 109 (*rakṣatī* ibid. f).
3. Une (douteuse) finale *-madhi* serait préservée VII 48 24 dans une forme verbale apparemment employée comme n. propre.
4. Le contact entre la voyelle thématique et l'initiale vocalique d'une désinence est évité par l'adoption d'une initiale nasale (*-m* au lieu de *-am*, *-n[ti]* au lieu de *-an[ti]*), là où un doublet phonétique était possible. La contraction n'a lieu que dans la finale précitée *-ai* de 1<sup>re</sup> sg. et dans la très rare finale *-e* de 1<sup>re</sup> sg. actif secondaire (= *-ā̃ + i*), ainsi que dans la forme isolée *atītape* 350.
5. Insertion de *-y-* (comme dans le nom 190), 311 (optatif) 350 (aoriste passif), cf. 69.

**309.** L'impératif élargit par un timbre *u* (hortatif, cf. les particules *u nú sú tú*) les finales de 3<sup>e</sup> sg. et 3<sup>e</sup> pl. de la série secondaire : donc, 3<sup>e</sup> sg. *-tu* 3<sup>e</sup> pl. *-antu* (*-ntu -atu* selon la même répartition que *-anti*). La 3<sup>e</sup> sg. moyen est en *-tām*, la 3<sup>e</sup> pl. en *-[a]ntām*. Enfin et surtout les deux finales essentielles de 2<sup>e</sup> sg. sont, à l'actif *-hi* (*-dhi*. : répartition donnée 58 ; désinence zéro 311) : à la voix moyenne, *-sva* (allongeable cf. 109). Les premières personnes de l'impératif sont fournies par le subjonctif.

Une particule (pronominal?) *-tāt* s'agrège çà et là à la 2<sup>e</sup> sg. de l'actif (dans les systèmes du présent); exceptionnellement la valeur est celle d'une 3<sup>e</sup> sg., d'une 2<sup>e</sup> du. et (après la RS.) d'une 4<sup>e</sup> sg. ou enfin d'une 2<sup>e</sup> pl., ce qui répond bien à l'indétermination « personnelle » du procédé. On a *-tāt* à la voix moyenne paipp. XIX 23 7 ; *-dhvāt* (refait d'après *-dhvam*) dans un yajus = Kh. p. 454.

L'optatif a pour particularité, outre la 3<sup>e</sup> pl. actif en *-ur* et la 1<sup>re</sup> sg. moyen en *-a* 308, une 3<sup>e</sup> pl. moyen (rare) refaite secondairement, soit en *-ran*, soit en *-rata*.

D'autres finales à base *-r-* se retrouvent sporadiquement dans quelques 3<sup>e</sup> pl. moyen en *-re* ou *-rate* de présents radicaux athématiques (et en outre *-ire* dans quelques présents en *-nu-*, à l'imitation du parfait). Enfin *-ran* (avec un doublet rare *-ram* 101) à la 3<sup>e</sup> pl. dans les aoristes athématiques (et dans de rares présents ayant, une 3<sup>e</sup> sg. sans dentale); analogiquement *-rām* et *-ratām* dans l'AS. (impératif), *-ra* dans le YV. ; autres formes au parfait et plus-que-parfait 335 337.

Finales anormales en *-si -se* 316 (*-ait* 28).

Le participe est caractérisé par un suffixe *-ant-* (flexion 248) à l'actif (avec une variante plus rare *-at-*, ibid. d); *-āna-* au moyen (mais *-māna-* dans les formations thématiques et, isolément, au parfait 336 fin.).

De même qu'il y a une forme « personnelle » autonome en *-(a)se* 316, il y a un groupe de finales semi-participiales, autonomes en fait, en *-asānā-* (parfois *-sāna-*), à peu près entièrement limitées à la RS., ex. *jrayasānā-*, « qui s'étend au loin » de *JRI-*, en partie associées à des dérivés en *-as-* (*jrayas-*), mais surtout apparentées aux 2<sup>e</sup> sg. (?) en *-(a)se* 316, cf. le médio-passif *yamasānā-* « tenu aux rênes » de *YAM-*.

*-āna-* autonome dans *bhṛgavāna-* (épithète d'Agni), dérivé secondaire de *bhṛgu-* comme *vāsavāna-* (épithète d'Indra), de *vāsu-*.

**310. Accent.** — Le verbe (quand il est tonique, cf. 89) a le ton mobile dans les systèmes athématiques, là même où il n'y a pas ou plus d'alternance vocalique; comme dans le nom (et plus que dans le nom), l'alternance tonique déborde l'alternance vocalique. Les formes pleines (ou fortes) ont le ton sur la voyelle alternante, les formes faibles sur

la désinence; en cas de désinences dissyllabiques, sur la première des deux syllabes terminales. Le subjonctif, en tant que « forme forte », maintient le ton radical; l'optatif en *-ī-* est flottant (dans les formes assez rares pouvant permettre une appréciation sûre), mais conserve le ton sur l'affixe partout où cet affixe a la forme « pleine » *-yā-*.

1. En cas d'augment, on l'a noté, le ton est uniformément reporté sur l'augment. En cas de redoublement, le ton dans les formes fortes se transfère sur la syllabe redoublante, du moins au présent et à l'intensif ; au parfait, au contraire, le ton demeure sur le radical.
2. Sur la place du ton dans les formations thématiques, v. le détail aux paragraphes afférents : marquons seulement ici que le redoublement attire également le ton.

Au total, la structure accentuelle est sensiblement plus simple que dans le nom. Que le ton soit rigoureusement lié au degré vocalique, on le voit par les formes « pleines » du pl. comme *éta étana* de *I-*, où le ton reste attaché au radical.

Au participe moyen (athématique), il y a oxytonèse, sauf dans les structures redoublées (du présent) qui, à l'imitation des formes personnelles (n. 1 ci-dessus), accentuent sur la syllabe initiale-; en outre, par un arrangement sans doute secondaire, plusieurs participes en *-āna-* d'aoristes radicaux athématiques accentuent le radical, non sans doublets (340). Enfin il y a un flottement inverse dans plusieurs participes présents.

**311. Système du présent. Généralités.** — Le système du présent se divise naturellement en deux grands groupes : les présents athématiques, où le radical (pur ou suivi d'affixe) s'attache directement aux désinences ; les présents thématiques, où intervient la voyelle « thématique » *a* (*ā* aux premières personnes, sauf à la 1<sup>re</sup> sg. actif secondaire où la désinence *-am* a fait tomber la voyelle thématique).

Les deux séries se différencient d'abord par certaines désinences : *-dhi* (*-hi*) à la 2<sup>e</sup> sg. de l'impératif actif athématique : désinence zéro (allongeable, 109 b) à l'impératif thématique, comme au V. sg. des noms thématiques (mais il y a trace aussi d'une désinence zéro dans une des formations athématiques 319 fin.); à la 3<sup>e</sup> pl. actif secondaire, il y a *-ur* doublant *-an* (ou, suivant les formations, seul attesté) dans les formations athématiques, *-an* dans les autres. Enfin le participe moyen est distinct 309. D'autres particularités concernent l'optatif; l'affixe modal y est en *yā / ī* 303 dans les systèmes athématiques; en *ī* dans les thématiques, ce qui, avec la voyelle *a* (*ā*) aboutit au timbre *e* : vu la nécessité de maintenir ce timbre dans tout le paradigme, les formes où la désinence commence par une voyelle ou consiste en une voyelle insèrent un *-y-* : d'où 1<sup>re</sup> sg. actif en *-eyam*, 3<sup>e</sup> pl. en *-eijur*, 1<sup>re</sup> sg. moyen en *-eya* (désinence *-a* 308, qui est par rapport à la désinence de 3<sup>e</sup> sg. commune en *-ta* dans le même rapport que 1<sup>re</sup> sg. *-e* à 3<sup>e</sup> *-te*).

Mais les particularités les plus fortes concernent les affixes formatifs : la série athématique connaît des affixes alternants à base nasale, *no/nu*, *nā/nī*, *na/n* « infixé ». Dans la série thématique, il existe aussi des affixes, mais en partie secondaires et en

tout cas sans intérêt morphologique, puisqu'ils ne comportent aucune alternance : ce sont (avec la voyelle thématique) *-nva-* *-na-* (aussi *-n-* « infixé »), ainsi que *-ya-* *-cha-* et quelques autres plus ou moins isolés. De part et d'autre on a, outre le type radical pur, un type à redoublement (sans affixe).

Sur la répartition des formes pleines dans la série alternante (sing. de l'indicatif actif, 3e sg. de l'impératif actif, subjonctif aux deux voix), v. 301.

Aucune différence de valeur n'est perceptible entre les deux catégories de présents prises en bloc. D'ailleurs les types thématiques résultent pour une certaine part d'élargissements à partir de la flexion athématique : c'est là, comme dans les noms (et plus que dans les noms), la tendance majeure qu'on saisit dans l'évolution préhistorique et historique à l'intérieur des mantra. Le passage a été facilité par le caractère ambigu de la 3<sup>e</sup> pl. *-anti* (qui joue le même rôle que l'Ac. sg. *-am* dans les noms); éventuellement par la présence du subjonctif en *-at(i)*, en partie interprétable en tant qu'indicatif (éventuel) thématisé. Il arrive que, dans un même paradigme, certaines formes soient athématiques, d'autres thématiques : cf. *bhárti* de *BHR-* en face de *bhárāmi bháranti*, etc. (aussi, d'ailleurs, *bhárati*)-, *varti* 18 de *VRT-* en face de *vártate*; *sáscati* 3<sup>e</sup> pl. de *SAC-* en face de *saścasi* et analogues ; *hanati* et *śayate* (semi-) subjonctifs de *HAN-* et *ŚĪ-* en face de *hánti śáye*. Particulièrement équivoques sont *dāti dhāti* de *DĀ-DHĀ-*, *prñát (prñanti)* de *PṚ-*.

**312. Présents radicaux.** — Le type élémentaire de présents est celui qu'illustre la racine *I-* : 1<sup>re</sup> sg. de l'indicatif actif *émi* / 1<sup>re</sup> pl. *imás(i)* (3<sup>e</sup> pl. *yánti* 32 a, mais bruvé de *BRŪ-* 33 d).

L'alternance est stricte dans la plupart des verbes qui, soit par tradition soit par la nature même de leur vocalisme, sont susceptibles d'alterner. Le degré réduit amène la chute de *a* devant *s* dans *smas* et analogues de *AS-* 1 (20); le resserrement de *va* en *u* dans *uśmási* 24 de *VAS-* (sur *śmasi*, v. 40); de *an* en *a* ou *n* (selon 21 31) dans *hathá* et *ghnánti* (*gh* selon 66) de *HAN-* en face de *hán-ti* 3<sup>e</sup> sg. (impératif *jahí*, v. 50; la forme isolée *handhí* TA. IV 27 paraît, artificielle).

Mais plusieurs racines qui théoriquement pourraient alterner, qui en fait comportent des formes réduites hors du présent, maintiennent, ici le vocalisme plein : ainsi certaines racines en *-ā-* final 22 b ou *-ā-* intérieur : *śāsmāhe* de *ŚĀS-* en face du thème nominal *āśís-*, ou encore *śáye* et analogues de *ŚĪ-* en face du nom-racine <sup>o</sup>*śī-*. Le verbe reste en deçà de la mobilité du dérivé nominal.

Le degré est long (*-au-*) aux formes fortes de l'indicatif (injonctif inclus) des racines terminées en *-u-*, ex. *astaut* de *STU-* (Livre X) : ce vocalisme est, il est vrai, rarement attesté dans la RS. et peut résulter de l'influence de l'aoriste radical. D'autre part les formes comme *śróṣi* de *ŚRU* qui paraissent y échapper ne sont pas des présents, cf.

316. Degré long, également, dans *mārjmi* (AS. *mārṣtu*) de *MRJ*, racine qui, même hors du présent, ne comporte pas de formes en *-ār-*.

L'*i* des racines « dissyllabiques » est à sa place probable dans les formes pleines *ániti* de *AN-*, *śvásiti* de *ŚVAS-* et (avec un allongement issu des finales d'aoriste en *-īs -īt* dans *ábravīt* — d'où *brávīti* — de *BRŪ-* et quelques autres.

1. De là, par extension, les finales *-ihi* et *-iṣva* à la 2<sup>e</sup> sg. de l'impératif: *anihi* VS. *śvasihí* AS. et (pour des racines qui ne comportent normalement pas d'élément. *-i-*) *vásiṣva* de *VAS-* 2 *īdiṣva* de *ĪD-* (cf. pourtant ainsi *īditá-*) ainsi que (avec *-ī-*) *samīṣva* VS. de *ŚAM-*, *grhīṣva* KS. V 8 en var. de *grhñīṣva*.
2. Les formes précitées ( ainsi que *ábravīta*[na] 2<sup>e</sup> pl. de *BRŪ-*) peuvent être théoriquement considérées comme des progrès du degré plein au détriment du degré réduit. Ce progrès est sensible dans plusieurs autres formes d'impératif « faible », ainsi que dans *edhi* de *AS-*1, explicable il est vrai par des raisons de structure 27 ; dans *stota* de *STU-*, *éta* de *I-* et autres; dans *śādhi* 72 de *ŚĀS-*, il faut tenir compte de la généralisation du degré plein ; à plus forte raison dans *sése* 2<sup>e</sup> sg. moyen de *ŚĪ-* (et analogues du même verbe), où cette généralisation coïncide avec l'absence de voix active. Hors de l'impératif, on n'a guère que *nethá* (présent?) de *NĪ-*, *stávāna-* de *STU-* (d'après *stávate*) et *yodhāná-* de *YUDH-*.

Sur le vocalisme *-an-* de *hanmasi* de *HAN-* (d'après l'optatif *hanyāt* AS. et *\*hanvas*), v. 35 n. 3 ; cf. encore, dans la même racine, l'impératif *hantana* (en face de *hathá*), comparable au nom-racine *°hán-* (*°hántama-* 216).

**313.** Le ton radical propre aux formes pleines s'accrédite partout où la voyelle a l'aspect du « guṇa », ainsi dans *sése* ou *éta* précités (mais non dans *nethá* ! ) ; en outre, plusieurs formes moyennes de verbes sans alternance conservent le ton radical, comme *īṣṭe* de *ĪS-* et *āste* de *ĀS-*.

Oxytonèse anormale aux 3<sup>e</sup> pl. *rihaté* de *RIH-*, *duhaté* de *DUH-*. Flottement accentuel au participe moyen, où le radical porte le ton non seulement dans les formes à vocalisme plein ou indifférent, *śásāna-* AS. TS. de *ŚĀS-*, *vásāna-* de *VAS-* 2 (comme *vaste*), mais encore dans plusieurs bases « réduites » : de là les doublets *vidāna-* et *vidāná-* de *VID-* 1, *duhāná-* et *dúhāna-* (aussi *dúghāna-*) de *DUH-*: influence possible de l'aoriste radical.

Quant aux contacts de consonne, ils entraînent les modifications suivantes : simplification de géminée *āsva* et analogues 18; de groupe consonantique caste 51 (71) [mais cf. 317 n. 1]; assourdissement d'une occlusive sonore *átti* 46; affaiblissement de nasale *háṃsi* 66; cérébralisation de la désinence *īṭte* 60 *mṛd(d)hvám* 55 (61); altération de *h rédhi* de *RIH-* selon 56 *ádhok* de *DUH-* selon 47 et 99; de *kṣ cáṣṭste* (précité) *tādhi* 57 (61); de palatale *vakṣi* 59.

**314.** La désinence de 3<sup>e</sup> pl. imparfait actif est normalement *-an*; *-ur* n'apparaît que dans de rares formes ambiguës entre les catégories d'imparfait et d'aoriste : *duhūr* de *DUH-* doit être en rapport avec la 3<sup>e</sup> sg. *duhé*, v. ci-après.

A la 3<sup>e</sup> sg. moyen (série primaire), quelques verbes ont une désinence *-e* comme au parfait : *duhé* de *DUH-*. Le fait va de pair avec la 3<sup>e</sup> pl. *duhré* (*duhrate* Livre I), la 3<sup>e</sup> pl. impératif *duhrām* et *duhratām* AS., la 3<sup>e</sup> pl. imparfait *aduhra* MS.; on attend *aduha*, de manière correspondante, à la 3<sup>e</sup> sg. (série secondaire) — attesté de fait MS. et prob. MB. 1 8 8 — mais l'anomalie a été masquée en général par un élargissement en *aduhat*. De même 3<sup>e</sup> sg. *śáye* de *ŚĪ-*, avec 3<sup>e</sup> pl. imparfait *áseran* et, par normalisation, 3<sup>e</sup> sg *ásayat* (d'où : pseudo-présent indicatif *śayate*). De même encore 3<sup>e</sup> sg. *huvé* de *HŪ-*.

1. L'injonctif 3<sup>e</sup> sg. *īśata* de *ĪŚ-* est également une réfection d'un ancien *\*īśa* (la forme thématique 3<sup>e</sup> sg. *īśate* n'apparaît qu'au Livre X). Il est possible, mais non certain, que l'explication de ces faits (qui sont assurément des survivances) soit à chercher dans une influence venue du parfait moyen.
2. Double caractéristique du subjonctif (vocalisme *-ā-*) dans *áyās* AS. de *I-* (incertain), *āsātai* paipp. I 15 1 de *AS-* et quelques autres formes post-rgvédiques.
3. Sur l'alternance *-dhi* / *-hi* à l'impératif, v. 58 : pratiquement, *-dhi* après consonne (même secondairement chue comme dans *edhi tādhi* précités), *-hi* après voyelle; la fréquence de voyelle brève devant *-hi* a entraîné *vihi* de *VĪ-* comme doublet de *vīhi*.
4. Participe *śāsāt-* 248, allant de pair avec la 3<sup>e</sup> pl. de l'impératif actif sans nasale *śāsatu* TS.

**315.** Forme fréquente et courte, le présent de *AS-* 1 a reçu les finales inusuelles 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sg. imparfait en *-īs* *-īt*, par analogie des finales d'aoriste sigmatique 345 (et cf. *ábravīt* ci-dessus); la forme ancienne *ās* (= *ās-t*) est conservée en trois passages du Livre X, en hiatus devant voyelle. Sur *edhi*, v. ci-dessus 312 et 27 72.

Anomalies isolées : *vidátha* AS. (vocalisme!) s'il s'agit bien d'un subjonctif (*VID-* 1); *ímahe* de *I-*, pseudo-intensif, en fait 2<sup>e</sup> pl. à valeur solennelle (d'où l'allongement) ; *duhīyát* (ancien *\*duhīya* ?) [d'où 3<sup>e</sup> pl. *duhīyán*] de *DUH-* semble avoir visé à fournir une valeur moyenne en face de l'actif correct *duhyāt* (*duhyūr*). Enfin *aitát* AS. (passage corrompu) développe *ait* 3<sup>e</sup> sg. imparfait correct de *I-* (pdp. *ait* et cf. au voisinage *aitam*).

Comme dans les noms-racines, le glissement vers les formes thématiques a trouvé dans les présents radicaux son terrain privilégié. On en a noté ci-dessus 311 n. l'origine générale et des origines particulières. Parmi les formes intéressantes, citons encore, en face de la flexion stable *éti/ imás* de *I-* les quelques formes semi-subjonctives *ayati* et

analogues et même *adhīyati* (X). Des cas de transfert isolé sont *idhaté* de *I(N)DH-*, *dóhate* (X) de *DUH-*, *árudat* AS. de *RUD-* (d'après RS. *rudanti*), *ádat* (X) de *AD-*, afin d'éviter une forme difficile \**ād(-t)*. Au participe, *uśámāna-* (*uśánti* équivoque) de *VAS-*, *uśámāna-* de *VAS-* 2, etc. Sur *krthás*, etc., v. 320.

**316.** Il existe (dans les portions anciennes de la RS. préférablement) une série de finales 2<sup>e</sup> sg. en *-si* à valeur d'impératif, formées en grande partie sur des thèmes qui ne comportent pas de présent radical; peut-être ont-elles éliminé ce présent s'il a existé. Il doit s'agir d'une formation autonome, où une ancienne désinence *-s* a pu être prolongée par un *i* « déictique ». Ex. *śróṣi* 312 *jóṣi* 59 (74) *dhákṣi* et *sakṣi* 47 *cakṣi* 59, etc. ; pas de formes attestées dans les portions autonomes de l'AS.

Sur le glissement de *-si* en *-sa*, v. 329.

Non moins singulières sont des formes (plus rares) en *-se*, traduisibles comme des 1<sup>re</sup> pers. (sg.) hortatives; la plus nette est *stuśé* de *STU-* (formes apparentées en *-īṣe* 322 - *ase* 329) : origine infinitive possible, cf. 422.

**317. Présents (radicaux) redoublés.** — Cette classe, qui comprend une cinquantaine de formations, se caractérise par le redoublement. Ce redoublement a pour vocalisme, en général, *i* (cédant à *u* si le vocalisme radical est *u*) : *i* domine non seulement quand le vocalisme radical est en *ĩ*, mais encore quand il est en *r* (*ar*) (sauf *vavarti* = \**vavartti* [18] de *VRT-*, d'après le parfait *vavárta*) ou en *ā* (*mímāti* de *MĀ-* 2) ou même en *a* (+ consonne) (*síṣakti* de *SAC-*; isolément *bibhasti* Kap. XLVIII 13 ms.). Le redoublement long dans *ádīdet* de *DĪ-* peut venir du parfait.

Mais le redoublement *a* s'est fixé dans plusieurs racines à timbre *ā*, celles notamment où la voyelle est effacée aux formes faibles : *dadāti* de *DĀ-*, *sáscati* 20 79 comme doublet rare de *síṣakti*, etc.

Les alternances radicales sont du type banal *ar/r*, *o/u*, etc.. Les racines en *-ā-* final se comportent diversement : la solution *ā/i* (22) ne figure nulle part, sauf, par abrègement secondaire de *ī* en *i* dans *jahimas* AS. de *HĀ-* (cf. *jihīté*) : il est vrai que *i* tombait devant voyelle 40 et que, devant consonne, il s'équilibrait en *ī*, comme dans *jihīte* ci-dessus ou *mimītas*, etc. de *MĀ-* 1. Enfin *DĀ-* et *DHĀ-* ne présentent aux formes faibles, même devant consonne, aucune trace de voyelle : on a donc 3<sup>e</sup> sg. *dádāti* en face de 1<sup>re</sup> pl. *dadmas* AS., 3<sup>e</sup> sg. moyen *datté* (*dhatté* de *DHĀ-* 49) comme 3<sup>e</sup> pl. *dadati dádhate* ou (devant l'affixe de l'optatif, cf. 40) *jahyur* AS. et *jahyāt ŚĀ.* de *HĀ-*.

1. On a (si la forme appartient bien à cette conjugaison) 3<sup>e</sup> sg. moyen *cáṣṭe*, en partant éventuellement de \**ca-kś-te* (rac. *KĀŚ-*) 57 71.
2. Il y a maintien du thème fort, dans 3<sup>e</sup> du. *dádātas* AS. et, comme ailleurs, dans quelques 2<sup>e</sup> pl. de l'impératif actif, ainsi *juhótana* de *HU-* (*j* selon 52); en outre, peut-être authentiquement, à la 3<sup>e</sup> pl. de l'imparfait actif, *ájuhavur* (seule forme nette présentant ce « guṇa », qui pourrait s'interpréter de la même manière que

le passage de *u* à *av* en dérivation secondaire 214). Extension du thème faible : *vivijmi paipp*. XX 361.

**318.** La désinence de 3<sup>e</sup> pl. actif est en *-ati* (concurrentement au suffixe du participe actif qui est en *-at-* 248). La 3<sup>e</sup> pl. de l'imparfait actif est en *-ur* (influence probable du parfait), sauf *abibhran* de *BHR-* (X) qui peut très bien reposer sur une thématization isolée. A l'impératif, strictement selon 58, on a *-dhi* après consonne, *-hi* après voyelle : noter les formes *dehí daddhí dhehí* de *DĀ-* *DHĀ-* 27 72.

Les altérations phonétiques sont analogues à celles de la classe précédente: réduction de gémignée *vavarti* (précité) selon 18; traitement d'une palatale interne *vavákṣi* de *VĀŚ-* selon 53 59; d'une palatale finale *ávivyak* de *VYAC-* selon 99 (103); d'une sifflante cérébrale *vivekṣi* 59 et (*á*)*vives* 99 *vividḍhi* (de *VIṢ-* également) selon 55 ; altérations consécutives à l'effacement d'un *a* intérieur *bapsati* 47 (20) *jakṣat-* *ibid*.

1. La forme du redoublement dépend de 50 52, etc. ; *iyarti* 32.
2. Anomalies diverses : *dīdāyat* AS. (subjonctif; pdp. *-ayat*) de *DĪ-* ; *vivakvān* (participe N. m. sg., thème de présent et suffixe de parfait) de *VAC-*; *sisarṣi* de *SR-* est en réalité un impératif en *-si* comme les formes sous 316. Plusieurs formes sont refaites sur des thèmes de parfait : *dādhṛati* YV. de *DHR-* en partant de *dādhāra*; *jāgrati* AS. (déjà participe *jāgrat-* Livre X) de (*jā*)*GR-*; prob. aussi *bibhyat-* *bibhīyāt* en partant de *bibhāya* de *BHI-* : non seulement le redoublement était commun de part et d'autre, mais certaines formes comme 4<sup>re</sup> sg. *dade dadhe* de *DĀ-* *DHĀ-* pouvaient être interprétées dans les deux sens; peut-être existe-t-il même une 3<sup>e</sup> sg. de présent *dadhé*, faite comme *duhé*, etc. 314?

Le ton est en général sur le redoublement aux formes fortes, sauf dans *juhóti* et quelques autres (et cf. *bibhárti* dans les mss de l'AS.), ainsi qu'aux 3<sup>e</sup> pl. de l'actif (même dans *júhvati*) et prob. aussi du moyen (où les formes attestées avec accent sont rares) : ceci est en rapport avec la singularité de la finale. Les autres formes faibles ont naturellement le ton désinentiel; aberrant *dhátse* de *DHĀ-*; flottement à l'optatif *dádhīta* et *dadhītá*; au participe (où le ton là aussi demeure aux deux voix sur la syllabe initiale), *pīpāná-* à côté de *pīpāna-* AS.

La thématization est bien marquée dans ce groupe de verbes, soit que dès l'origine de la tradition le paradigme athématique ait disparu (*tīṣṭhati* 327), soit que les deux séries de formes coexistent dans des proportions variables : on a ainsi les formes isolées *bibhramāṇa-* (X; et *abibhran* précité) de quelques thèmes en *saśca-* de *SAĪC-*, une 3<sup>e</sup> sg. *bapsati* de *BHAS-* (à côté de la même forme comme 3<sup>e</sup> pl.), etc.

1. Élargissement en *-ay-* dans *suṣváyanta* (de *SŪ-*) ?
2. Il existe quelques finales thématiques dans *DĀ-* *DHĀ-*, même dans la RS. ancienne, mais la place du ton dans *dádante dādamāna-* (et le sens) fait croire qu'on serait parti d'une fausse racine *dad-* au sens de « tenir, observer ».



3. Tentatives isolées de présents redoublés : *ninīthas* (I) de *NĪ-*, (*vi*)*pipānā-*, etc.

La valeur des présents redoublés est (faiblement) intensive; les formes à redoublement *-i-* ont tendance à être employées comme transitifs, éventuellement comme factitifs. La voix moyenne est relativement rare.

**319. Présents à *-nó-* / *-nu-*.** — Les présents à nasale sont de préférence transitifs (éventuellement factitifs), là notamment où ils sont en compétition avec des présents thématiques : cf. 426.

Les thèmes à affixe *-nó-* / *-nu-* comprennent une trentaine de présents.

On peut encore apercevoir, sans recourir à des faits préhistoriques, que l’affixe est *-n -*, et que le *-u-* est un ancien élément d’élargissement, qu’on retrouve à l’état indépendant 320 et que révèle une forme comme *śṛṇóti* en face de la racine *ŚRU-* (verbal *śrutá-*, etc.).

L’alternance est constante, sauf cas isolés comme *sunóta(na)* à côté de *sunuta* (*\*sunutana* est naturellement évité pour des raisons rythmiques) de *SU-* (cas connu de l’impératif 2<sup>e</sup> pl. : jamais ailleurs). L’alternance tonique est également régulière, sauf que le type *sunóta* maintient le ton sur la syllabe pleine. Il y a hésitation, à la 3<sup>e</sup> pl. du moyen, entre *-áte* et *-até*.

Le radical, qui est fixé au degré réduit, tend à s’abrégé là où une voyelle longue devrait le terminer, ainsi *kṣinómi* AS.YV. de *KṢĪ-*; seul *dhūnoti* de *DHŪ-* maintient la voyelle longue. Sur le doublet en *ūrṇoti* (imparfait 3<sup>e</sup> sg. *aúrṇot*) de *vṛṇóti*, v. 37 76.

Les racines sont terminées le plus souvent par une voyelle; notable est le groupe de racines en *-an-* (degré réduit *-a*), type *tanóti* de *TAN-*,

A l’intérieur de l’affixe *-nu-*, l’élément vocalique tombe devant les désinences en *m-* (*kṛṇmahe* de *KṚ-*, *manmahe* de *MAN-* dans la RS. ; quelques autres exemples ultérieurement) afin d’éviter une succession de brèves : l’origine en est la chute semi-phonétique de *-u-* en présence d’une désinence en *v-* (par imitation des échanges normaux *v/uv* 34) : *kṛṇmahe* vient donc de *\*kṛṇvas \*kṛṇvahe*, par hasard non attestés (*kṛṇvas* paipp. V 4 10 est incertain : KS. lit *kṛṇmas*, Kh. *kulmas* 67). A pu agir aussi le groupe des finales en *-v-até*, *-v-atām*, etc.

La finale d’impératif 2<sup>e</sup> sg. actif est partout *-hi*, sauf *śṛṇudhi* 58. Mais une désinence zéro, due sans doute à l’analogie des systèmes thématiques (et au souci d’éviter une série de brèves) s’accrédite dans plusieurs formes à radical terminé par une brève, ainsi *śṛṇu* (à côté de *śṛṇudhí śṛṇuhí*); en outre dans *ūrṇu*, simple renversement de *\*vṛṇu* et dans *dhūnu* AS.

1. Anomalies : on rencontre, par influence du parfait, une 2<sup>e</sup> sg. moyen *śṛṇviṣé* de *ŚRU-*, une 3<sup>e</sup> sg. *śṛṇvé* (sans dentale, comme *duhé* 314), 3<sup>e</sup> pl. *śṛṇviré*; de même

*tanvire* paipp. XVI 66 5, *invire* sur *hinvire* protégé par 3<sup>e</sup> sg. *hinvé* de *HI-*; le sens passif propre à certaines de ces formes appuie l'interprétation par le parfait. Vocalisme double (-*ā-*) du subjonctif dans quelques formes atharvaniques, *kr̥navāt* de *KṚ-*; subjonctif à degré réduit, *kr̥nvaite* (3<sup>e</sup> du.) *rdhnuvat* Kap. XXXV 1.

2. Évolutions phonétiques : *aśnivantī* de *ĀŚ-* 1 selon 33 d (mais *ūr̥nvánt-* ibid.), en face de *śr̥nvántī* de *ŚRU-*.

**320.** La thématisation s'opère sur la base du thème faible, comme il est normal dans les thèmes à affixe : *invati* fréquent, à côté de *inóti* de *I(NV)-*; dans *jinvati*, également fréquent, de *JI(NV)-*, *jinóṣi* survit comme hapax; non attesté *kr̥nváti* « faire du mal » des Nigh. Noter le transfert d'accent dans les thèmes *ínva-jínva-* (*pínva-/pínvāná-*).

Forme de 3<sup>e</sup> sg. (?) *vānanvati*; thématisation éventuelle d'un thème \**vanano-/vananu-* (avec *-an-* selon 35)?

Les présents en *-no-* ont fait l'objet d'une autre évolution, moins prévisible : à côté de *kr̥nóti* (très fréquent), la racine *KṚ-* a un impératif 2<sup>e</sup> sg. *kuru* (deux ex. dès le Livre X, 4 AS.) (cf. 36), qu'on peut considérer comme un compromis entre *kr̥ṇu* et \**kūr̥dhi* attendu (comme spécimen de présent radical) par la 1<sup>re</sup> pl. *kurmas* (X) : à moins que *kurmas* lui-même n'ait été fabriqué (vu le-*ū-*) à l'imitation de *sunmas* et analogues, attestant ainsi indirectement une base *kuru-* déjà fixée. Les rares autres survivances de présent radical sont en *kr̥-*, comme il est normal (*kr̥thás kr̥tha*, prob. *kr̥sé* et —flottant entre présent et aoriste — *kr̥dhī*).

En tout cas, l'AS. connaît un thème alternant *karó-/kuru-* qui se propage dans les mantra tardifs (avec le subjonctif à affixe long *karavāt* AS.). Toutefois l'ancien thème *kr̥nó-/kr̥ṇu-* demeure plus fréquent, du moins dans l'AS., et paraît être plus hiératique (*karó-/kuru-* donnant l'impression d'être populaire, éventuellement dialectal).

Sur *kuru-* il s'est formé *tarute* (hapax X) de *TṚ-* (sans contre-partie \**tṛṇo-*, mais avec un optatif *turyáma* identique à [post-mantrique] *kuryát*) (*taru-* en base de dérivation 192); un \**varoti* (d'après *karóti*) de *VṚ-*1 est postulable par les dérivés en *varu-*ibid. et appuyé en tout cas par *vṛṇoti*; un \**d(a)bhoti* pour rendre compte de *ádbhuta-* en face du thème usuel *dabhnoti* (cf. 20), etc.

**321. Présents à -*nā-*/ -*nī-*.** — Une quarantaine de présents (propres surtout aux racines dites « dissyllabiques ») comportent, le radical étant au degré réduit, un affixe *-nā-* alternant, avec *-nī-* (*ī* substitué à *i* par ajustement rythmique 22). Comme précédemment, on peut montrer çà et là qu'il s'agit d'un affixe *-n-* suivi d'un élargissement *-ā-* : ainsi *pr̥ṇáti* comparé à l'aoriste *áprāt* (*aprās*) de *PR(Ā)-* : cf. ci-après les traces d'une base sans nasale, à l'intérieur même du système du présent et 1' *-ā-* du type 330. Le *-ī-* des formes

faibles (comme le *i* 40) s'efface devant les désinences vocaliques, 3<sup>e</sup> pl. *grbhñānti* de *GRBH-*.

Alternances normales, sauf extensions isolées de la forme faible dans *minīt* AS. de *MĪ-* (influence des aoristes en *-īt*, cf. *vadhīt* contigu) *jānīt* paipp. XVI 67 6; de la forme forte dans plusieurs finales en *-āhī*AS. YV. ainsi que dans *punāta* 2<sup>e</sup> pl. d'impératif, à côté de *punītā(na)*. de *PŪ-*.

Une voyelle longue terminant la racine s'abrège, *mināti* de *MĪ-*; dans *krīñāti* de *KRĪ-* et quelques autres (*drūñāti* Nigh.), la métrique invite à restituer la brève au radical. Enfin *jānāti* (de *JÑĀ-*) est par rapport au thème *jñā-* ce que *prñāti* précité est au thème *prā-*, ou encore *jināti* au thème *iyā-*. Les racines à nasale intérieure ou finale sont relativement nombreuses dans tout ce groupe de présents.

Ton irrégulier dans *jānāt* Kh. et. comme ailleurs, à la 3<sup>e</sup> pl. *-áte/-até*. Autres anomalies : *jānītha* pour *jānīta* VSK. ad XVIII 59, de *JÑĀ-*; participe hybride *jānūśas* (G. sg.) sur *jānatás + jajñūśas*. Le pseudo-participe *āpnāna-* est prob. un dérive secondaire (« permettant d'atteindre »).

**322.** L'impératif 2<sup>e</sup> sg. est en *-(ī)hi* après voyelle (*grbhñīhi* AS. d'après *grñīhi*) ; après consonne il s'est créé une finale inédite en *-ānā-*, attachée directement à la racine, type *aśāna* de *AŚ-* 2 et *grhāṇa* (X) de *GR(B)H-* (cf. 58), seules formes connues de la RS. (deux autres surgissent dans l'AS.). Il s'agit en fait d'une particule *-na* (la même que dans les désinences *-tana -thana* 308) accrochée à l'élargissement *-ā-* du radical (cf. 321). La thématisation est assez fréquente dans cette série ; elle est obtenue par simple abrègement de l'*ā* affixal : ainsi *prñāti* de *PṚ-* (facilité par le pl. mixte *prñānti*), à côté de *prñāti*; *mṛñāti* fréquent à côté de *mṛñīhi* (hapax dans RS.); isolément, *grñanta* de *GṚ-*1, *minat* de *MĪ-* d'après la 3<sup>e</sup> pl. *minan*.

Flottements entre la série *nā / nī* et la série *nó / nu* : *krñātu* (« faire ») paipp. I 88 3 ; inversement, *strñósi* (isolé, Livre I) en face de *strñāti* de *STR-* et cf. *kṣiñómi* AS. en face de *kṣiñāmi* de *KṢĪ-*.

La forme *grñīśé* (« je veux chanter ») est du même type que *stuśé* 316, et prob. refaite précisément sur *stuśé*.

**323. Présents à *-nā-/ -n-*.** — Ces présents, dits à « infixé » nasal, comportent apparemment un élément *-na-* alternant avec *-n-*, inséré entre la voyelle et la consonne terminale du radical (le radical s'achevant nécessairement par une consonne : occlusive ou sifflante) : ainsi *bhanākti / bhankte* de *BHĀÑJ-*. La formation intéresse une trentaine de verbes, dont plusieurs ont une nasale dans les formes extérieures au présent (*AÑJ-HIMS- INDH-*), que cette nasale dérive ou non du thème du présent.

L'alternance est normale, sauf, comme à l'ordinaire, quelques formes pleines à la 2<sup>e</sup> pl. de l'impératif actif, *yunākta* de *YUJ-*. Comme ailleurs, il y a un flottement tonique entre

-*áte* et -*até* à la 3<sup>e</sup> pl. de l'indicatif moyen, et ton radical dans quelques formes faibles qui ont été senties comme des bases indépendantes, ainsi *hīmste* AS. (et déjà *hīmsanti* RS.) ; *indhāna-* (participe) de *INDH-*, par réaction en face de l'aoriste *idhāná-*, *hīmsāna-* comme *hīmste*, etc.

Impératif 2<sup>e</sup> sg. en -*dhi*; vocalisme double au subjonctif dans *trṇáhān* AS. de *TRH-*; 3<sup>e</sup> sg. moyen en -*e* (comme *duhé* 314) dans *vrñjé* de *VRJ-* (1 142 5 : sens passif).

Altérations phonétiques de la consonne finale et éventuellement de l'initiale désinentielle en contact : simplification de géminées *rundhé* 18; de groupe consonantique *añté* AS. (mais *añté* RS.) de *AÑJ-* selon 68 (66); traitement des aspirées *run(d)dhām* AS. de *RUDH-* selon 49 (*grñatti?* ibid.), *trñédhu* 27 ; traitement de -*ṣ* *pináṣṭi* et *piṇák* 63 65 99 ; d'une palatale *vrñaksi* de *VRJ-* selon 53 *prñajmi* 6 (*prñaymi* T). Sur *hinásti*,/. 63; sur *dtpiat*, 103. La finale de 2<sup>e</sup> sg. imparfait actif est normalisée dans *ábhanas* 103.

La formation est attestée parfois de manière isolée : on a ainsi les participes *tundāná-* AS. de *TUD-*, *śumbhāna-* (ton !) de *ŚUBH-* en face d'indicatifs d'autres types ; de même imparfait *unap* de *UBH-*, *rñák* Kh. p. 118.

Les thématisations sont isolées : 2<sup>e</sup> pl. *umbhata* AS. de *UBH-*, participe *áhīmsantī-* (X) : le trait remarquable est que les nombreux présents thématiques à infixes 326 n'ont pas de précurseurs attestés dans la série athématique.

**324. Présents thématiques.** — Ils ont un seul et même mode de flexion, quel que soit l'aspect du radical; la présence de la voyelle thématique (-*a-* / -*ā-*) bloque toute alternance. Sur les traits généraux de la formation, v. 311 ; rappelons encore que toutes les 3<sup>e</sup> pers. du pl. sont en -*ant* -, et que le subjonctif confond en -*ā-* la voyelle thématique et la voyelle modale.

Les désinences dissyllabiques -*tana* -*thana* sont très rares, -*masi* en revanche comparativement fréquent. Il n'y a pas de forme sûre ni même probable de 3<sup>e</sup> sg. moyen en -*e*. Sur la répartition au subjonctif, v. 307 ; sur les finales 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup> du moyen 308.

La flexion est fort linéaire. Noter que l'imparfait actif 1<sup>re</sup> sg. (et l'injonctif corrélatif) utilisent la finale -*am*, que la 1<sup>re</sup> sg. du moyen correspondant en -*e* est rarissime *atiṣṭhe* AS. de *STHĀ-*, cf. 308 n. 4.

Les anomalies désinentielles sont très peu nombreuses. Le double indice -*ā-* du subjonctif passe occasionnellement à l'impératif (dont les connexions avec le subjonctif sont connues) : *srjātu* paipp. II 13 1 XII 5 1 *muñcātu* MB. I 2 4 variant avec -*āti*.

Hapax *yājadhva* (101 132 n. 1) de *YAJ-*, devant voyelle.

La formation s'est empli progressivement de types issus d'une thématique plus ou moins avancée à partir des diverses bases athématiques, comme on a vu ci-dessus 311 n. et passim : beaucoup de formations néanmoins, surtout celles à vocalisme plein, sont irréductibles à toute explication partant d'un type sans voyelle thématique.

**325.** La catégorie de beaucoup la plus massive (300 thèmes verbaux environ) est celle qui pose la racine, avec ton radical, au degré plein, ou du moins sans réduction de degré : type *jáyati* de *-JI-*, *bhávati* de *BHŪ-*, *kríḍati* de *KRĪD-*. Dans les racines nombreuses à voyelle non mobile, comme la dernière citée, seul le ton indique l'appartenance à cette catégorie.

On doit considérer rallongement dans *gúhati* de *GUH-* (devant *h!*) comme un substitut du degré plein ; de même sans doute dans *ūhati* de *UH-* (*ŪH-*), à côté de *óhate* (autre acception) : sur *ápīṣan* (sûrement imparfait) et analogues, v. 42. L'allongement de *krámāti* de *KRAM-* (mais au moyen : *kramate* et même isolément à l'actif : *krámāma*), celui de *kṣámāti*, AS., sont d'une tout autre nature : sans doute d'origine rythmique comme le parfait *cakrāma*. Sur le vocalisme de *dháyati*, v. 21.

1. Les présents transférés du type *-nó/-nu-*, ex. *pínvati* 320, sont à ranger ici en raison du ton. De même quelques présents en *-vati* comme *túrpati* en face de *TVAR-*, *júrpati* de *JVAR-* (avec des acceptions autonomes), *dhúrpati* en face de *DHVṚ-*, où la combinaison *-ūrv-* (*ū* à cause de 37) s'est développée, comme on voit, eu partant du groupe *-vr-*. Inversement, le thème *svapa-*, bien que fait sur un degré plein, a le ton sur la voyelle thématique au participe, *svapánt-* (en face de *svápantu* AS.), qui peut il est vrai être en rapport avec l'hapax «thématique *sváptu* AS. Au thème d'indicatif (équivoque quant au degré) *vánati* de *VAN-*, *sánati* de *SAN-* s'oppose un optatif à ton affixal : *vanéma sanéma*; de même *gaméma* en face de *gámāti* (indicatif?) de *GAM-*: on peut y voir raisonnablement la trace d'une ancienne indépendance de l'optatif. Cf. 341 fin.
2. Anomalies : *vanta* de *VAN-*, éventuellement 3<sup>e</sup> pl. pour *\*vananta* (77); *dásati* (ton radical !) de *DAMŚ-* et *svájati* (id.) de *SVANĀJ-*.

**326.** Un nombre de présents relativement restreint comporte le degré réduit, avec le ton sur la voyelle thématique : type *tudāti* de *TUD-*. Le groupe fournit, de préférence des formes à valeur ponctuelle (*tárati* « il passe », *tírati* « il atteint en traversant ») : d'autre part, des emplois d'« éventuel », faiblement modaux.

Il est possible que la catégorie entière ou, du moins, les formes d'indicatif présent se soient constituées secondairement, utilisant soit d'anciennes bases d'aoriste, soit (plus vraisemblablement) des thèmes nominaux en *-a-* à degré réduit, lesquels abondent à côté des présents du type *tudāti*.

Le degré réduit donne le vocalisme *i u r*, éventuellement *a* (comme résidu de *-an-*); *i* et *u* en fin de radical évoluent en *iy uv* selon 32 (*syati* de *SĀ-/SI-* est à lire *\*siyati*; de même *ádyas* de *DĀ-/DI-* et quelques autres formes, que la résolution *-iy-* dissuade de joindre aux présents à affixe *-ya-*). Enfin un *-r* final aboutit à *ir* (*kirati* de *KṚ-*) ou à *ur* (*sphurati* de *SPHṚ-*) selon 36.

Le ton sur la voyelle thématique permet d'associer à ces présents deux groupes distincts :

a) un groupe à nasale « infixée », qui répond (cf. 323 fin.) aux présents en *-NA-/ -N-*; ex. *kṛntāti* de *KṚT-*. Le type peut sortir théoriquement des 3<sup>e</sup> pers. pl. ambiguës en *-anti*, *muñcanti* de *MUC-* étant commun à un *\*munakti* et à la forme thématisée *muñcāti*. En fait, il y a plus souvent coexistence entre le présent en *-n-* et le présent en *-nā-*, soit *śrathnāti* de *ŚRANTH-* en face de *śṛnthati* TS. ; ou bien il y a doublet entre des formes avec ou sans infixé, ainsi *sóbhate/ śumbhāti* (où, en outre, *śumbhāna-* relève d'un *\*śuna-bh-ti*) / *śumbhate* (ton radical !);

b) un groupe à affixe *-ch(a)-* : il s'agit d'abord de *ṛhāti* de *Ṛ-*, puis de quelques verbes où une sifflante finale du radical se confond avec l'affixe, *ichāti* (en fait *\*icchāti* 57 f) de *IṢ-* 1, *prchāti* de *PRŚ-(prch-)*, *uchāti* de *VAS-* 1 ; enfin de trois autres formes à finale vocalique comme *ṛchāti*, mais où un ton radical s'est introduit, sans doute par analogie de formes voisines : *gáchati* de *GAM-*, *yáchali* de *YAM-*, *yúchati* de *YU-* 2.

Cf. enfin *°vyacha-* VS. « qui tourmente », impliquant un présent *\*vyachati* (racine *vi-* AS- 2 ?).

Valeur intensive-itérative.

**327.** Enfin la classe redoublée 317 a quelques correspondants thématiques, qui en général n'ont pas trace de formes concurrentes athématiques : il s'agit de *tíṣṭhati* (initiale *t* selon 70) de *STHĀ-*; *ś́dati* 63 73 de *SAD-*; *píbati* de *PĀ-* 1 (avec *b* radical ! Le *p* radical n'est conservé que dans *pipāná-* / *pipāna-* 318); probablement *śikṣate* (« se laisser instruire ») si, comme il semble, le thème est pour *\*śi-śs-a-te*, de *ŚĀS-*. On notera la place du ton.

Mais dans *sáscati* de *SAC-* (redoublement en *-a-* !), il y a quelques formes athématiques parallèles 317 ; *ādidesāti* (« menacer en paroles ») doit résulter d'un subjonctif ; *vāvṛdhásva* et analogues (ton sur l'affixe !), du parfait moyen *vāvṛdhé*, cf. 336.

**328. Présents à *-ya-*.** — Dans les présents en *-ya-* (*-y-* non résoluble !), le radical est également au degré réduit; pourtant le ton repose sur le radical. Au total, 70 thèmes verbaux environ.

Le degré réduit aboutit aux solutions attendues en *-īr-* (*-ūr-*) pour un *r* final selon 37, ainsi *jūryati* (atone; *jīryati* AS., cf. 26) de *JṚ-* et quelques autres; un *-ā-* final est immobile (*trāyate* de *TRĀ-*) sauf, en apparence, dans quelques thèmes qui devant la désinence s'achèvent en *-aya-* et qu'il vaut mieux joindre à ceux de 330 fin. ; il y a allongement de *-a-* dans *śrāmyati* (atone) de *ŚRAM-* et dans *jāyate* (23) de *JAN-*, où l'aboutissement *-ā-* ou *-ām-* représente un degré réduit selon 23; par contre, le *-an-* des racines non « dissyllabiques » se maintient selon 35 : *mānyate* de *MAN-*; sur *śimiyati*, v. 24.

La valeur est en partie nettement intransitive : ainsi *kṣīyate* « disparaître » en face de *kṣiṇāti* « faire disparaître » ; *rīyate* de *RĪ-* en face de *riṇāti* (ī selon 321); *mūcyate* / *muñcāti* de *MUC-*. En liaison avec cette valeur, on constate l'importance relative des désinences moyennes.

**329. Autres présents.** — Il n'y a pas de présent organique en *sa-*, non plus qu'en *-s-* athématique. Mais il y a l'amorce d'un tel présent dans telle ou telle forme isolée, comme *tāruṣate* « (vouloir) vaincre », élargissement (semi-désidératif?) de *tarute* 320, bien plutôt que dénominatif issu de *tārus-*. De même *vanuṣanta* (var. de *vani*<sup>o</sup>) (X) de *VAN-* en face de *vanute*, *apsanta* (I) (« se tourner vers » ?) en face de *ĀP-*, *dhīṣamāṇa-* (X) de *DHĪ-* (en liaison avec *dhiyasānā-* formé selon 309 n. fin.), *śróṣamāṇa-* de *ŚRU-* (cf. *śruṣṭi-* 192) et plus librement *BHŪṢ-* développant, à la manière d'un pseudo-causatif, *BHŪ-* avec le sens premier de « mettre à disposition, aider ».

1. Dans *rāsate* (ton?) de *RĀ-* (3<sup>e</sup> sg. secondaire *ārāsata*), dans *dāsati* (de *DĀ-* ?) on peut invoquer l'influence de l'aoriste sigmatique et plus particulièrement du subjonctif moyen dudit aoriste. Quant aux formes d'impératif *neṣa* AS. de *NĪ-* (aussi *neṣati*, etc.), *parṣa* (I) de (*PṚ-* aussi *pārṣat*, etc.), ce sont des normalisations à partir de *néṣi pārṣi*, 316.
2. Les formes obscures *arcase* de *ṚC-*, *rñjase* de *ṚJ-* et quelques autres, à valeur probable d'hortatif 1<sup>re</sup> sg., sont sur le même plan que *stuṣé* 316 et tributaires de la même explication.

**330.** Il existe une quinzaine de thèmes de présent en *-āyá-*, à radical réduit, qui se présentent combinés dans une large mesure avec des présents en *-nā-* / *-nī-*, ainsi *grbhāyāti* / *grbhnāti* de (*GRBH-*; même valeur transitive-factitive, et en fin de compte, même formation, s'il est avéré que l'élément *-ā-* est identique à celui de l'affixe *-nā-* 321. Certaines formes sont il est vrai moins claires et ont pu subir l'action des dénominatifs en *-āyāti*, d'autres comme *damāyāti* peuvent représenter une adaptation d'une finale en *-ayati*. Le type est ancien : un seul exemple nouveau dans l'AS., *tudāyāti* = *tudāti*.

*Stabhūyāti* est un doublet de *stabhāyāti*, racine *STABH-*, influencé par post-mantrique *stabhnoti*.

Une autre catégorie moins cohérente, moins nette, est celle de présents (vaguements itératifs) en - *áyati*, type *patáyati* (« voler ») de *PAT-*, *gṛbháyant-* (« saisissant ») de *GRBH-*, *tujáyant-* de *TUJ-*. Il est sensible que la formation n'a rien à voir à l'origine avec les causatifs (cf. *pātáyati* « faire tomber »), mais qu'elle a tendu à se fondre en ceux-ci pour disparaître de bonne heure. Parfois la coïncidence sémantique est plutôt avec le dénominateur en -(a)*yáti* 359 : ainsi *iṣáyant-* « prendre de la force » au sens de *iṣayánt-*; *vājáy-* / *vājáy-* 359.

On devra ranger dans ce groupe les présents tirés de racines en -*ā-* final (abrégé), comme, *hváyati* de *HVĀ-* (*a* bref aussi dans l'aoriste *ahvat*), *vyayati* de *VYĀ-* (*a* bref dans *ávyat*) et quelques autres, dont la base radicale sous sa forme élémentaire est d'ailleurs *HŪ-* *VĪ-*, etc.

**331.** Un trait fondamental du système du présent est la possibilité qu'il offre à la langue d'utiliser simultanément deux, trois (et parfois davantage) types de formation pour un seul et même verbe. Sans doute ces présents sont de productivité très variable ; ils peuvent émaner d'accidents, d'évolutions particulières, d'abrègements rythmiques. Mais beaucoup constituent des doublets stables, comme *jíghnate* / *hánti* et autres cités 303 ou bien *bhárati* / *bihhárti*. Les divergences de valeur ou d'emploi ne sont sensibles que dans une minorité de cas.

On a vu ci-dessus 320 la coïncidence *kṛṇóti* / *karóti*, à quoi s'ajoute l'ébauche d'un présent radical en *kṛ-* (*kur-*) et un semi-éventuel en *kára-*. Dans la racine *HVĀ-* (*HŪ-*) précitée, le thème *hváyati* peut être considéré comme plus populaire, *huvá-* (à peu près réduit à *huvé huvéma*) plus hiératique ; il y a à côté *hūmáhe juhūmási* et *háva-* sans nuances appréciables. Chaque thème a en principe son lot de formules qui lui est propre.



## II. - LES AUTRES SYSTÈMES VERBAUX

**332. Système du parfait.** — Le parfait constitue un système athématique, donc muni d'alternances réglées de la même manière que le présent athématique, tant au point de vue du vocalisme qu'au point de vue du ton (exception au subjonctif 336). Les caractéristiques essentielles sont la forme des désinences (au moins à la voix active) et la présence (à peu près nécessaire) d'un redoublement. Tous les modes sont attestés, mais la productivité est restreinte, hors de l'indicatif (et du participe), l'attache sémantique au parfait est faible ou nulle au subjonctif, à l'impératif et à l'optatif et les formes sont en partie secondaires.

Dans l'ensemble, le parfait est fréquent et se constitue sur plus de 300 thèmes verbaux.

Contrairement au présent, le timbre dominant dans la syllabe redoublante est *-a-*. Toutefois, comme ailleurs, les racines à vocalisme *i (u)* redoublent, en *i (u)*; y compris celles où ledit vocalisme apparaît au seul degré réduit, ainsi *susupur*, de *SVAP-*, de *vivyāca* de *VYAC-*. Par suite, dans les racines où un élément *va-* initial alterne avec *u-*, le redoublement en *u-* donne *uvā-* aux formes fortes (ainsi *uvāca* de *VAC-* (compte tenu de 40 n. 5) et *ū-* (contraction de *u + u*) aux formes faibles (*ūcūr*; mais *vavāca* au Livre I). De même *ījé*, 3e sg. du moyen de *YAJ-* (actif *\*iyāja* non attesté dans les mantra); *yejé* d'après 334 fin.

Dans les racines *BHŪ-* et *SŪ-*, le vocalisme dans la syllabe redoublante est *-a-*, ce qui compense le maintien insolite d'un degré réduit en *-ū-* (cf. 33) dans la syllabe radicale : *babhūva*, *sasūva* (*susuvé* AS.) ; le vocalisme de *śasayāná-* de *ŚĪ-* s'inspire du présent sage.

Hybride *sísratur* Vāl. de *SR-*.

Le redoublement, est long, rythmiquement, devant une syllabe légère dans d'assez nombreuses formes, type *vāvrdhé* 305 : contre toute tendance rythmique, *nānāma* ibid. ou *cāskāmbha* (X) de *SKAMBH-* : il faut tenir compte d'une possible influence de l'intensif. Il y a transfert du vocalisme long entre l'actif *sāsáhat* et analogues de *SAH-* et le moyen *sasāhé* (dans les deux cas, comme ailleurs, le pdp. rétablit a bref).

Quant au consonantisme du redoublement, il est régi par les arrangements phoniques généraux : palatalisation *cakāra* 52 (gutturalisation du radical *jigāya* ibid.), désaspiration (combinée avec les tendances précédentes) *jaghāna* ibid. et 50; redoublement en *t-* d'un groupe *st-* *tasthaú* de *STHĀ-* selon 70 ; résolution en *-iy-* *-uv-*, cf. 33 c et d.

Anomal : *jabhāra* 58.

**333.** Dans les racines à initiale vocalique, il n’y avait pas de solution stable. L’antéposition de la voyelle donne l’aboutissement *ā* dans les racines commençant par *a* (et *ār-* dans la racine dont le thème plein est *ar-*); dans les racines commençant par *i-* *u-*, il y a contraction aux formes faibles, *īyúr* de *I-*, *ūce* de *UC-*, développement d’une semi-voyelle aux formes fortes afin de maintenir la structure trisyllabique, *iyétha*, *uvóca* (cf. 32). Enfin *A(M)Ś-* et *AÑJ-* ont un redoublement nasal répondant à la nasale du thème plein : *ānámśa* (aussi *ānāśa*) \**ānañja*: (d’où moyen *ānajé*); cette solution s’étend à *RDH-* (*ānr̥dhe* X) qui a un présent à nasale, puis à *RC-* (*ānr̥cúr*) et quelques autres. D’après le rapport *ānāśa* (précité) / *NAŚ-* 2, on forme enfin de *NAH-* un parfait *anāha* (prob. 3e sg. ; a initial bref comme dans *anaja* (2e pl.) et *anajyāt* optatif de *AÑJ-*, d’après le présent *anákti*).

Le redoublement fait authentiquement défaut dans le parfait de *VID-* 1 : *véda*, vieille forme à valeur de présent (« il sait »). Les quelques autres formes non redoublées, comme *takṣur* de *TAKS-* et un petit groupe de 3e pl. actif — aucune aux formes fortes — ont chance d’avoir été imitées du présent ou de l’aoriste.

Au participe, outre *vidvās-*, il y a *dāśvās-* de *DĀŚ-* (*dadāśvās-* rare) et *mīdhvās-* (de *MIH-?* 56) qui font figure de formes autonomes; aussi, *sāhvās-* (pdp. *sah°*) à côté de *sāsvās-* de *SAH-*.

**334.** L’alternance comporte au sg. de l’actif (dans l’indicatif) le degré plein; de même au subjonctif (actif et moyen) et à la 3e sg. de l’impératif actif. Ailleurs, y compris au participe, le degré réduit. Le ton est sur le radical aux formes fortes, sur les désinences aux formes faibles. Le trait significatif est l’allongement d’un *-a-* radical en syllabe légère à la 3e sg. actif (44) : si bien que *cakāra* de *KṚ-*, par exemple, comporte le même rythme que *cakarta* de *KṚT-* ou *mumóda* de *MUD-*. Mais à la 1e sg., qui est de même structure, et rare d’ailleurs, *-a-* reste bref par souci de différenciation ; un seul cas de *-ā-*, dans *vavāra* de *VṚ-* 1 (TS.).

1. Le degré plein se maintient dans quelques formes comme *viveśur* (aussi *viviśur*) de *VIS-*, *yuyopimá* de *YUP-* et quelques autres, sans compter les cas où le degré réduit est peu ou point attesté, et ceux, comme *jajanúr* de *JAN-*, *jaharur* AS. de *HR-*, où il s’agit d’une extension induite des faits décrits 35 et 36. Inversement, *babhūva sasūva* 332. Degré long dans *mamārja* de *MṚJ-*, comme et d’après *mārṣṭi* 312.
2. Vu que la plupart des désinences commencent par une voyelle (ou sont précédées d’un *-i-*), les contacts pouvant donner lieu à des altérations phonétiques sont réduits au minimum. L’aspect *ir (ur)* du degré réduit dans *titirur tuturyāt* de *TṚ-* et analogues s’explique par 37. Perte de la voyelle radicale selon 20 dans *paptimá* et *jakṣyāt* (336).
3. Les racines terminées en *-ā-* (immobile) effacent cet *-ā-* devant voyelle aux formes faibles, 3e pl. *papúr* de *PĀ-* 1, cf. 40 n. 2.

Une série de racines comportant un *-a-* précédé de consonne et suivi d'une consonne de nature telle que la forme faible ne serait normalement pas distincte de la forme forte, donc pratiquement d'une occlusive, suivent une évolution inattendue : le thème faible a le vocalisme *-e-* et le redoublement est inapparent, ainsi 3<sup>e</sup> sg. moyen *śepé* de *ŚAP-*. L'origine du mouvement est analogique : le point de départ principal, sinon unique, est le parfait faible de la racine *SAD-* qui donnait régulièrement *sed-* selon 27 en partant de *\*sa-sd-* selon 20 : *sedimá sedúr sedire*. Le procédé s'étend à quelques racines terminées par une nasale, comme 3<sup>e</sup> sg. moyen *neme* (I) de *NAM-*, *teniré* AS. de *TAN-*, et même, malgré la possibilité d'une alternance *ya/i*, dans *yejé* de *YAJ-*; enfin dans une racine vocalique, (*ny*)*èrìre* (qu'il n'est pas expédient de rattacher à la base *īr-*).

Il y a d'ailleurs lutte entre cette solution et le procédé normal : cf. *ījé-* cité 332; *bedhiré* AS. à côté d'un *\*babadhe* suggéré par l'actif *babándka* AS. de *BANDH-*.

**335.** Les désinences à l'actif ont une finale *-a* ou *-ur* : au sg., 1<sup>re</sup> *-a* 2<sup>e</sup> *-tha*. 3<sup>e</sup> *-a*; au duel, 1<sup>re</sup> *-vá* (non attestée dans les mantra) 2<sup>e</sup> *-áthur* 3<sup>e</sup> *-átur*; au pl., 1<sup>re</sup> *-má* 2<sup>e</sup> *-á* 3<sup>e</sup> *-úr*; seules sont normalement allongeables *-má* et *tha* (109). La finale caractéristique en *-r* s'est, comme on voit, étendue au duel avec le timbre vocalique pénultième *-u-*. On retrouve cette même finale à la 3<sup>e</sup> pl. moyen, élargie en *-ré* (96) par adaptation de la finale commune *-é*, identique aux désinences du présent moyen (sauf que la 3<sup>e</sup> sg. est en *-é*, sans dentale pénultième). Ainsi, l'actif seul a des désinences autonomes.

Les racines terminées en *-ā-* ont à la 3<sup>e</sup> sg. de l'actif (et prob. aussi à la 1<sup>re</sup> sg., qui semble inattestée) une finale *-aú* : ex. *tasthaú* de *STHĀ-*. La finale authentique a dû être *-ā*, produit de la contraction entre l'*-ā-* du radical et l'*-a*. désinenliel : on l'a dans *paprā* (devant consonne) de *PRĀ-* (hapax, Livre I), peut-être dans *jahā* (1<sup>re</sup> sg. ?) de *HĀ-1*, dans *tasthā* (en hiatus, donc peu probant) KS. MS. VSK. variant avec *-au* Vâl. VS. TS. La généralisation de *-au* peut être due à l'influence des finales nominales en *-ā* / *-au*, ou au lointain substrat d'une base annexe en *-u-* (22 n. 1).

L'*i* « de liaison » apparaît de façon stable, comme renforcement désinentiel, devant consonne, favorisé en partie par les tendances rythmiques. Les racines en *-i-* *-u-* final ne le présentent pas, sauf *babhūvitha*. de *BHŪ-*; celles en *-r-* final ne l'ont guère que devant la 3<sup>e</sup> pl. en *-re* (*cakriré* de *KṚ-*), celles en *-ā-* l'étendent à *-má -sé -ré* (*dadhíré* de *DHĀ-*). Enfin, dans les racines à finale consonantique, il n'y a pas d'*-i-* quand la syllabe précédente est légère, il y a *-i-* (devant *-tha -má -sé -ré*) quand elle est lourde : d'une part, *yuyujré* de *YUJ-*, de l'autre *jagmire-* de *GAM-*.

1. Noter qu'au point de vue tonique l'élément *-i-* ne compte pas comme portion de la désinence.
2. Il y a trace d'une finale surchargée à la 3<sup>e</sup> pl. moyen, en *-rìre*, après base terminée en consonne, généralement comme doublet de *-re* : *vividrìre* (et *vividré*) de

VID- 1. L'origine doit être dans les 3<sup>e</sup> pl. *dadhre* (X) de *DHR-* (et non de *DHĀ-* ; cf. la var. *dadhrur* Kap. XXVIII 2) *cakre* (X) de *KṚ-* qui, phonétiquement, réguliers, ont été remplacés par *dadhrire cakriré*.

3. Anomalies : *iyatha* 45 *ūhyāthe* (3<sup>e</sup> du.) de *ŪH-*, *ayuthur* (!) Nigh. de *I-*.

**336.** Les modes n'ont quelque fréquence que dans la RS. ancienne. Ils sont parfois mal discernables, n'ayant aucune autonomie de sens, aucune caractéristique formelle autre que la participation au redoublement. La voix moyenne *y* est rare. Le mode le plus fréquent est le subjonctif, qui contrairement à l'indicatif comporte le ton initial (influence du système du présent redoublé?). Une forme comme *jújoṣat(i)* de *JUṢ-* pourrait être aussi bien un indicatif refait sur le thème du parfait ou un élargissement des présents selon 317 : la valeur modale est faible.

1. Au lieu du degré plein, plusieurs formes ont le degré réduit, comme *mumucat* de *MUC-*.
2. Double signe modal dans *papṛcāsi* de *PṚC-*.
3. La 1<sup>re</sup> sg. du moyen *śaśvacai* (ton désinentiel !) de *SVANĀC-* est faite sur 3<sup>e</sup> sg. \**śaśvacate*, elle-même refaite sur 1<sup>re</sup> sg. \**śaśvace*.

L'optatif (-*yā-* tonique à l'actif, -*i-* atone au moyen) comporte quelques traits phoniques qui paraissent remonter au système de l'aoriste, à savoir l'allongement de *u* en fin de radical, *śuśrūyās* de *ŚRU-* comme *śrūyās*; l'évolution de *r* final en -*ri-* : *cakriyās* 38.

Formes particulières : *anajyāt* 333 ; *jakṣīyāt* (cf. 20) (qui se lit d'ailleurs \*-*ṣyāt*) de *GHAS-* (à côté de *papīyāt* de *PĀ-* I, vocalisme radical comme *pītá-*) a un -*ī-* analogique des nombreuses finales en -*īyāt*.

L'impératif est également mal différencié. La finale de 2<sup>e</sup> sg. est en -*dhi* (sauf, après voyelle, *piprīhi* de *PRĪ*), la 3<sup>e</sup> pl. du moyen en -*rām* dans *dadrśrām* AS. de *DRŚ-*. Quelques désinences, notamment -*sva*, s'attachent à une voyelle thématique (*vāvṛdhasva* de *VRDH-*), amorçant vaguement, en liaison avec le type *jújoṣat(i)* précité, un mouvement de thématization du parfait par les modes.

Quant au participe actif, le suffixe -*vás-* (246), très singulier en sa flexion, comporte un -*i-* de liaison, soit à titre authentique dans les anciennes bases « dissyllabiques », soit, par commodité rythmique, après deux consonnes : d'une part, *paptivás-* de *PAT(i)* (et même *okivás-* 51), de l'autre *jakṣivás-* AS. YV. de *GHAS-*, *vavrivás-* de *VṚ-* 1. De toute manière -*i-* tombe devant le vocalisme suffixal -*u(ṣ)-* (40).

Flottement entre -*anvás-* -*avás-* d'après 35 (*sasa[n]vás-*). Extension de -*i-* dans *īyivás-* de -*i-*, sans *īyivás-* TS. de *VIŚ-*. Extension du radical plein dans *tatarúṣas* (G. sg.) de *TR-* selon 36 n. 2. Aberrants *vavavṛúṣas* (id.) (I) de *VṚ-* 1 (contamination) *jānūṣas* (id.) 321 *pipiṣvatī* (I) de *PIṢ-* par glissement dans la dérivation en -*vant-*.

Le participe moyen est en *-ānā-*, comme le présent athématique (rares cas de ton initial quand la voyelle du redoublement est longue, comme dans *śúsuvāna-* de *ŚU-*). Une seule forme utilise le suffixe du présent thématique : *sasṛmāṇā-* (hapax) de *SR-* (à côté de *sasrāṇā-*) : peut-être une survivance. C'est la seule forme en *-māna-* où le suffixe se trouve porter le ton.

**337. Plus-que-parfait.** — Les formes du plus-que-parfait (c'est-à-dire du prétérit du parfait) sont elles aussi mal déterminables, d'autant que la valeur (celle d'un simple prétérit) ne permet pas de les différencier. Ce sont des formes redoublées, généralement munies de l'augment, thématiques aussi bien qu'athématiques. On en trouve à côté de parfaits (actifs) à sens de présent, ainsi *abibhet* sert d'imparfait à *bibhāya* de *BHĪ-* (plutôt qu'il n'est imparfait d'un \**bibheti* point ou peu attesté dans les mantra); *ádīdhet* à côté de *dīdhaya* de *DHĪ-*; *cākān* à côté de *cākana* de *KAN-*: il s'agissait en somme de transférer au prétérit des parfaits à sens de présents. Mais le sens factitif invitera à considérer *amumuktam mumucas* de *MUC-*, bâtis comme les précédents, plutôt comme les imparfaits d'un \**mumukti* (thématisé en *mumocati*).

Si les formations athématiques vont de pair avec le parfait actif, comme on le voit par les quelques exemples précédents, les formations thématiques s'associent plutôt au moyen : *asasvajat* (à côté de *sasvaje*) de *SVANĜJ-*; on a dans ce groupe, notamment, des finales en *-anta*, comme *paprathanta* (à côté de *paprathe*) de *PRATH-*. L'appartenance au système du parfait est indéniable, pour des raisons de vocalisme radical, dans *āpeciran* (à côté de *pece*) AS. de *PAC-*.

1. 3<sup>e</sup> pl. du moyen en *-ranta* (= r + finale commune *anta*) : *avavṛtranta* de *VRT-*.
2. L'influence de l'aoriste redoublé, qui se marque sémantiquement dans plusieurs formes, est soulignée morphologiquement par les quelques finales de 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup> sg. actif en *-īs -īt* (*dadharṣīt* de *DHRS-*).

**338. Système de l'aoriste. Généralités.** — La formation est abondante (450 thèmes verbaux) et ne comporte pas de nette préférence pour les racines de telle ou telle forme, de tel ou tel sens. Par opposition au système du présent, l'indicatif consiste en formes à désinences secondaires seules; comme à l'imparfait, l'augment est facultatif.

Les désinences sont les mêmes qu'à l'imparfait, sauf prédominance de *-ur* à la 3<sup>e</sup> pl. actif. Seule la présence partielle d'un affixe sigmatique, d'aspect caractéristique, distingue formellement l'aoriste de l'imparfait. Faute de cet affixe, on range comme imparfait toute forme ayant un présent correspondant, comme aoriste toute forme non accompagnée d'un présent de même type.

Il est vrai que bien des formes isolées sont impossibles à ordonner avec certitude; que d'autre part des présents refaits secondairement comme *dāti dhāti sthāti*

*bhūthās* n'empêchent nullement les formations du type *ádāt ábhūt*, etc. d'être des aoristes.

Comme au présent, on distingue d'un côté les formations radicales (athématiques, thématiques simples, thématiques redoublées) et les affixales (athématiques et thématiques). Nombre de verbes disposent de plus d'un type d'aoriste, mais rarement les formes sont symétriques : ce sont des « tentatives » : d'ailleurs bien des formations sont ambiguës, d'autre part les formations modales, communes aux deux systèmes, ont favorisé les glissements.

1. Parmi les tendances générales, notons que l'aoriste moyen est presque toujours thématique ; que les présents du type *tudāti* 326 ont un aoriste en *-s-*; qu'à un aoriste sans affixe répond d'ordinaire un présent à affixe (nasal) et inversement. Enfin la répartition entre les formations en *-s-* et en *-is-* a eu pour point de départ, comme ailleurs, l'ancien caractère « monosyllabique » ou « dissyllabique » de la racine.
2. Échanges à l'intérieur d'un même paradigme : 1<sup>re</sup> sg. moyen avec *-s-*, *ádikṣi* de *DIŚ-*, 3<sup>e</sup> sans *-s-*, *adiṣṭa* (qui théoriquement pourrait reposer aussi sur *\*adiś-s-ta* 71); répartition inverse, 1<sup>re</sup> sg. moyen *ajani*/ 3<sup>e</sup> *ájaniṣṭa* de *JAN-*. En fait l'actif et le moyen ne sont pas souvent faits avec le même type d'aoriste.

Comme dans le système du présent, les formes athématiques ont une alternance radicale — même là où il y a l'indice *-(i)s-*, qui n'est pas considéré comme un véritable affixe — concernant la voyelle et l'accent, mais plus ou moins distincte de celle du présent et passablement troublée; dans les types sigmatiques existent des particularités qu'on ne retrouve pas ailleurs. Là où l'alternance fait défaut, le degré réduit du radical domine. Comme au présent, l'affixe modal en *-yā-* reçoit le ton ; les formes redoublées transfèrent partiellement le ton sur l'initiale. L'accentuation des modes, participe inclus, confirme le flottement de la tradition accentuelle dans le système.

Les modes (surtout attestés dans la RS.) sont les mêmes qu'au système du présent, mais inégalement répartis suivant les formations; au subjonctif (qui n'est fréquent que dans les types athématiques), les désinences secondaires sont en forte prédominance, et le moyen est autrement réparti que l'actif; le double affixe modal n'existe que dans *vocāti* 342. Sur le précatif, v. 348.

**339. A. Aoriste radical.** — L'aoriste radical (athématique) est surtout fréquent dans la RS. (cent thèmes au total, en grande partie il est vrai faiblement représentés). La seule différence avec l'imparfait radical est que la 3<sup>e</sup> pl. de l'actif est plus souvent *-ur* que *-an* (notamment dans les racines terminées en *-ā-* où la solution *-an* était ambiguë); cependant *-an* (ainsi *ákran* de *KṚ-*) n'est pas éliminable. Au moyen *-ran* (*-ram*, 309) est plus fréquent que *-ata*, qui se présente surtout après *r* ou nasale.

L'alternance est indécise : si la forme pleine est assurée au sg. actif (sauf dans (*ābhūt*, traité comme le parfait *babhūva*), si la 3<sup>e</sup> pl. actif est également pleine (sauf (*ābhūvan*) et la voix, moyenne « réduite » (*āganmahi gānvahi* et analogues étant explicables par 35), en revanche les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> du duel et du pl. actif laissent croire que primitivement, comme à l'aoriste sigmatique, le degré plein s'étendait au du. et au pl. (3<sup>e</sup> pers. du pl. exceptée) de l'actif, cf. *ākarma* (mais *kr̥ta* AS. ?) de *KṚ-*, *āhetana* de III-, etc.

1. À la 3<sup>e</sup> pers. du pl. actif, un *-ā-* en lin du radical s'efface devant *-an* et *-ur* (comme au parfait 334 n. 3).
2. Les finales attendues (22 et cf. 40 n. 2) en *-i-* (*-ī-*) des racines terminées en *-ā-* sont attestées dans *ādhitā* (AS. *ahita* 58) et prob. *dhiṣvā* de *DHĀ-*; *asthitā* et prob. *āsthiran* de *STHĀ-*; *adimahi* de *DĀ-* (TS.); *-ī-* dans *adīmahi* VS. *dīṣva* VS. *adhītām* X 4 6 *adhīmahi* (d'après les finales en *-īmahi* d'optatif).
3. Traitements phonétiques : les radicaux terminés en palatale ont la finale de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sg. actif (selon 99) tantôt en *-k* (*vārk* de *VR̥J-*, *amok* de *MUC-*; sur *avrk*, v. 77), tantôt en *-ṭ* (*ābhrāṭ* de *BHRĀJ-*; les deux solutions dans *NAŚ-* 2, cf. aussi 150); perte de voyelle radicale *gdha e (a)kṣan* 20 ; report d'aspiration *dhak dhaktam* 49. Perte de la désinence *-s -t* après consonne selon 103, d'où, réfection artificielle d'une finale *-t* de 3<sup>e</sup> sg. dans *aghat* ibid.
4. Anomalies : *vām* (pour *\*varam*) 133 de *VR̥-*1, bâti sur les 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup> sg. *vār*; *āsrat* VS. (degré réduit) de *SRĀMS-*; *ādat* 103 n. 1 (à côté de *dārt*) Sur la scansion de *kar*, v. ibid.

La thématisation s'effectue par addition de *-a-* soit au thème plein, *ākarat* 341/ *ākar* RS.; soit au thème réduit, *bhūvat* (qui peut être aussi en partie le subjonctif de *bhūt*); par abrègement d'un *-ā-* final, *dhat* (hapax) de *DHĀ-*, *asthat* de *STHĀ-* (dans *vy āsthat* TB. devant voyelle, variant avec le pl. *vy āsthan* AS. devant *m-*). Mais *ādat* de (*ā-*) *DĀ-* est une normalisation à partir de *\*āda*, 3<sup>e</sup> sg. du moyen à désinence *-a* (comme 314); sur cet *ādat* on a refait *ādam ādas*.

**340.** L'optatif est régulier (alternance *-yā-/ī-*), mais plusieurs formes tirées de racines en *-ā-* final utilisent un vocalisme *-e-* (dissyllabique 29) : *deyām* de *DĀ-*, *dheyām* de *DHĀ-* (aussi *dheyur* et même *dhetana dhéthe*), *stheyāma* de *STHĀ-* : compromis sans doute avec l'optatif thématique en *-eyam -es -et*, et cf. 31 n. fin.

*Sāhyāma* (pdp. *sah°*) a un *-a-* radical long comme maintes autres formes de *SAH-* et de ses dérivés.

L'impératif 2<sup>e</sup> sg. actif est en *-dhi* (*-hi* seulement dans *gahi* et après un *-ā*). Comme dans le système du présent, le degré plein s'accrédite dans *yódhi* 48 (et *bódhi* ibid.) et plus souvent à la 2<sup>e</sup> pl. : *śróta* de *ŚRU-* (*śruta* rare), ce qui, comme ailleurs, attire le ton radical (sauf dans *bodhi* et dans *yandhi* de *YAM-*).

Altérations phonétiques : [*viḍḍhi* 55], *vódhvam* 61 (aussi *voḍham voḍhām*).

Enfin le participe actif est rare, le moyen plus fréquent et souvent sans correspondant à l'indicatif moyen ni même actif. Le ton est sur la syllabe finale, mais (comme au participe présent 313 n.) de temps en temps aussi, sans motif apparent, sur la syllabe radicale : *dyutāná- dyútāna-* (X) de *DYUT-*, *ḍṛśāná- ḍṛśāna-* de *DRŚ-*.

Une forme d'interprétation difficile est *krāná-* (« prêt à, agissant en commun avec »), fonctionnant surtout comme I. adverbial.

**341. B. Aoriste thématique.** — L'aoriste thématique est semblable (3<sup>e</sup> pl. actif compris) à un imparfait thématique du type *átudat*. Il est rare au moyen, et la catégorie moyenne est peut-être entièrement secondaire. Le degré réduit est stable, sauf dans les finales de radical en *-an-* (*-am-*) et *-ar-*, qui se maintiennent devant voyelle (*ásanat* de *SAN-*, *ákarat* AS. de *KṚ-*; contra : *kránta* Livre I), de même à l'impératif *sána* et *sára* de *SṚ-*, ce qui s'explique par 35 b 36 n. 2 ; il y a même dans *śíṣat* de *SĀS-* un degré réduit inusité au système du présent. Sur les finales *dhat ádat āsthat*, v. 339.

Le ton demeure sur la voyelle thématique dans les formes inaugurées, mais avec des transferts sur la voyelle radicale partout où il y a un degré plein ou une apparence de degré plein : *vidás* de *VID-* 1 / *káras* de *KṚ-* (et même *śíṣat* précité).

1. Allongement : *rīṣant-* (à côté de *riṣant-*) 42.

2. Anomalies : *áneśan* YV. *néśat* de *NAŚ-* 1 : sur une hase de parfait *\*neśur* faite d'après 334 (on pourrait donc interpréter la forme comme un plus-que-parfait). La thématisation a été entraînée en tout cas par la lourdeur de la première syllabe : c'est ce qui explique aussi *ákhyat* de *KHYĀ-* substitué à *\*ākhyāt*, tandis que *avyat* est explicable comme *áhvat*, c'est-à-dire soit en partant de *VYĀ-* (*HVĀ-*), soit en partant de la base courte *VĪ-* (*HŪ-*) ; *áhvat* est d'ailleurs scandé *\*ahuvat*.

La catégorie est fragile, en raison notamment de l'ambiguïté de la 1<sup>re</sup> sg. actif en *-am*, et de l'analogie existant entre l'« injonctif » de cette série et le subjonctif de l'aoriste radical.

Les modes, peu fréquents, comportent notamment des finales d'optatif en *-eyam* et *-ema* : il est impossible de savoir si *sanéma* (ton pénultième 325) *gaméma*. (id.) appartiennent ici ou vont, malgré la divergence accentuelle, avec les présents ou pseudoprésents *vánati gámati* : cf. l'accentuation concurrente *sánema*.

Sur *sanem*, v. A.

**342. C. Aoriste redoublé.** — Un aoriste redoublé, thématique d'ordinaire, est attesté, assez fréquent (90 thèmes), caractérisé par un redoublement en *-i-* (*-u-*).

Il n'y a trace de redoublement en *-a-* que dans quelques formes par ailleurs aberrantes, *apaptat* de *PAT-* (radical selon 20), *ávocat* 28 (la séquence *-vu-* eût été impossible) et dans une partie des formes athémamatiques. Ces aoristes à



redoublement, *-a-* sont intransitifs (intensifs), alors que la masse des aoristes à redoublement *-i-* (*-u-*) est transitive, d'où leur association avec des présents en *-áyati* 330 et leur intrusion dans le système causatif (cf. 436).

Le redoublement en *-i-* (*-u-*) s'est associé avec une formule rythmique inédite : allongement de la voyelle au redoublement devant consonne unique, la syllabe radicale étant brève, ex. *ájījanat* de *JAN-*. Ce rythme souhaité entraîne un degré réduit au radical, là où le degré plein eut entravé l'allongement de la voyelle du redoublement : donc, *abūbudhat* de *BUDH-*. Mais *dudrāvāt* de *DRU-* (*u* bref devant deux consonnes). Avec degré plein : *adidyavat* (stobha) de *DYU-*. avec redoublement en *-i-* 305 n. 2 (explication probable du degré plein 214); *adīdharat* de *DHR-* (explication probable du degré, comme dans *ájījanat* et analogues, par 35 b 36 n. 2). La solution adoptée aboutit à préserver la structure quadrisyllabique, usuelle dans toute cette formation. Dans *avīvaśanta* de *VĀŚ-* et quelques autres, le rythme longue suivie de brève est obtenu par un abrègement de la voyelle radicale.

Le ton est en principe sur le redoublement, mais non sans quelques indécisions : *pīparat* (I) / *pīpárat* de *PR-*.

1. Racine à initiale vocalique (cas rare): *āmamat* de *AM-*. Sur *apiprem*, v. 4; sur *atītape*, v. 350.
2. L'agrégation au système du causatif a provoqué quelques adjonctions de *-p-* en fin de radical, v. 358 n. (et, indirectement, *bībhiṣathās* ibid.).

Formes modales peu nombreuses et en partie mal distinctes : optatif *ririṣes* (sans allongement de *-i-* !) de *RIS-*, impératif *śiśrathantu* de *ŚRANTH-*. Sur la base du subjonctif *vocāti*, impératif *vocatu*, optatif *vocema*, s'est constitué un pseudo-indicatif *vócati*.

**343.** Les aoristes athématiques de cette catégorie ont le degré plein aux 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup> sg. de l'actif (il n'y a pas de formes distinctives pour la 1<sup>re</sup> sg.); degré réduit sans doute au duel et au plur., où les exemples nets font défaut, sauf à l'impératif (*didhṛtam*, sans allongement de *-i-*, de *DHR-*; *jigṛtā*, id.. de *GR-* 2). Le ton flotte entre le redoublement et la désinence et les formations sont doublées en général par des formations thématiques, ainsi *adīdharat* en face de *didhṛtā* et *dīdhar*. Dans *ajagrabhīt* de *GRBH*, la finale dérive de *agrabhīt* selon 346 ; dans *acucyavītana* (radical au degré plein !) de *CYU-*, de l'optatif moyen *cucyavīrata* (même particularité, en face de *cucyuvīmāhi*). Désinence *-ur* de 3<sup>e</sup> pl. actif dans *acucyavur* (214) et autres, si ces formes sont bien, comme il est vraisemblable, des aoristes.

**344. D. Aoriste en -s-**. — Cet aoriste, propre à l'origine aux racines « légères » ou non-dissyllabiques 338 n. 1, s'est, répandu hors de ses limites, jusqu'à englober un grand nombre de thèmes verbaux de toute structure. Le type est athématique et par

conséquent alternant. A l'actif, degré long — c'est le seul degré long authentique existant dans la flexion verbale —; à la voix moyenne, degré réduit (pour autant que la racine est susceptible de le recevoir), sauf dans les radicaux s'achevant en voyelle brève (au degré réduit) et qui, pour obtenir une syllabe lourde conforme aux autres types de radicaux, reçoivent le degré plein. Ainsi *ajaiṣam* de *JI-*, pl. *ájaiṣma*; moyen 1<sup>re</sup> sg. *astoṣi* 3<sup>e</sup> pl. *astoṣata* de *STU-* ou bien *asṛkṣi* *ásṛkṣata* de *SRJ-*.

1. Le degré long fait défaut dans la 28 sg. (injonctif) *jes* de *JI-* (et pl. correspondant *jeṣma*), faits sur le subjonctif *jeṣat* (modèle *bhū́t* /*bhúvat*); \**jeṣam* attendu entraîne à son tour *yeṣam* de *YĀ-* et quelques autres finales en *-eṣam* de racines en *-ā* (en outre, *deṣma* VS. de *DĀ-*, *jñeṣma* paipp. de *JÑĀ-*, *stheṣur* AS. de *STHĀ-* et, cas extrême, 3<sup>e</sup> sg. set VS. de *sā-*, base annexe de *SAN(i)-*). L'influence du type *jeṣi* 316 n'est pas exclue. Autres anomalies concernant le degré : *agasmahi* (I et X) de G *AM-*, ainsi que *masīya* (X) (1<sup>re</sup> sg. optatif moyen) de *MAN-* (le degré long *māmsta* AS, à côté de *mamsta*, étant également faux) et quelques autres ; *yūṣam* AS. de *YU-* 2 est tributaire de 42 ; *sākṣi* (1<sup>re</sup> sg. moyen) et *sākṣva* (impératif) de *SAH-* ont un *-ā* conforme à la tendance générale dans ce verbe et ses dérivés. — *Ajayit* 97.
2. Aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sg. actif à désinence secondaire (où le plus souvent la désinence *-s* *-t* est tombée phonétiquement après consonne) il existe une variation quantitative du type *askan* Kap. I 9/ *askān* KS. (*skān* RS.) de *SKAND-*, où la forme brève émane de l'aoriste radical, la forme longue de l'aoriste sigmatique.

Le ton des thèmes pleins est radical, celui des thèmes réduits, sans doute désinentiel, mais l'extrême rareté des formes accentuées inaugmentées ne permet guère de fixer la répartition.

Altérations phonétiques (nombreuses) aux 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup> sg. actif : outre la perte de la consonne pénultième (et anté-pénultième) selon 103, il y a passage d'une palatale (*h* inclus) à *ṭ* (99) dans *ayāt* de *YAJ-*, *aprāt* de *PRŚ-*, *ávāt* de *VAH-*; à *k* dans *bhāk* de *BHAJ-*, *mauk* de *MUC-*, *dhāk* (avec report d'aspiration 47) de *DAH-*; de *m* à *n* dans *ayān* de *YAM-* selon 101 ; de *h* initial à *gh* (par imitation d'autres formes verbales) dans (*pra*)*ghān* Āp. VI 21 1 de *HAN-*; de *st* à *t* *avāt* 74. Mais le trait le plus significatif est la restitution d'une désinence *-s* *-t* expulsant la consonne finale authentique, 2<sup>e</sup> sg. *ayās* de *YAJ-*, *srās* 75, 3<sup>e</sup> sg. *asrait* AS. de *ŚRI-* *áhait* AS. de *HI-* (mais dans la RS. : 3<sup>e</sup> sg. régulière *ajais* de *JI-*).

Contacts à l'intérieur, *ayasta* de *YAJ-* selon 56 71 *ástodiivam* 61 73.

A la voix moyenne, les groupes *kt* (*tt pt*) peuvent remonter à *k-s-t* selon 71 ; en fin de compte, c'est le paradigme qui décide s'il faut ou non agréger des formes comme *árabdha* (49) aux aoristes sigmatiques : 3<sup>e</sup> sg. moyen *ábhakta* en est un à cause de 1<sup>re</sup> sg. *ábhakṣi*, cf. 71.

**345.** La désinence de 3<sup>e</sup> pl. actif (sauf au subjonctif) est *-ur*. Aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sg. actif, l'obscurité ou la difficulté des formes a provoqué un élargissement en *-īs -īt*, dont l'origine est à chercher dans l'aoriste en *-iṣ-* et éventuellement dans l'imparfait *ábravīt*. Ces finales apparaissent à partir des Khila et d'AS. YV. : ainsi *avātsīs* AS. de *VAS-* 3 (traitement *-ts-* selon 74); d'ailleurs les formes anciennes se sont maintenues parallèlement.

Parmi les formations modales, seul a quelque fréquence le subjonctif (à degré plein permanent et ton radical). Il y a traces d'un optatif (moyen, degré variable et ton désinentiel) et (plus rare encore) d'un impératif (moyen) et d'un participe (actif, *dákṣat-* et *dhákṣat-* : phonisme 47, flexion 248). Il n'y a pas trace de l'impératif en *-dhi*, si bien attesté ailleurs.

1. Anomalies : *trāsāthe* (subjonctif, 2<sup>e</sup> du. moyen) de *TRĀ-* (pour *\*trāsaithe*, d'après les indicatifs présents athématiques) ; *trāsīthām* (optatif, 2<sup>e</sup> du. moyen) du même (pour *\*trāsīyāthām*) : faits de « persévération » ; *dais* (injonctif, 2<sup>e</sup> sg.) de *DĀ-* (MS. IV 9 12 = *dās TĀ.*) sur le thème *\*deṣam* (fait comme *yeṣam* 344), d'après l'équation *ajais/ jeṣam*.
2. La finale *-tai* du subjonctif n'est représentée que dans *māṃsatai* TS. (3<sup>e</sup> pl.) de *MAN-* et dans *māsātai* AS. (3<sup>e</sup> sg. ; noter *ā* prédésinentiel !) de *MĀ-*1.

**346. E. Aoriste en *-is-*.** — Ici l'alternance est effacée, par suite de la présence de l'*i* « de liaison », et le degré plein s'est étendu même au moyen (sauf isolément, optatif *gmiṣīya* de *GAM-* VS. et quelques autres formes postṛgvédiques, y compris l'actif *ágrbhīt* VSK. ad XXVIII 23 et 46 = *ágrabhīt* VSM.).

La voix active rétablit cependant une distinction en allongeant d'ordinaire un *-a-* radical en syllabe légère (44), en sorte qu'on trouve la pseudo-alternance *asāniṣam / saniṣāmahe* de *SAN-*. Le ton est partout radical, sauf dans *tāriṣúr* de *TĀ-* AS. ; du moins à l'indicatif; quelques flottements, comme ailleurs, dans les séries modales.

Comme dans l'aoriste en *-s-*, il s'introduit — à titre nécessaire — une finale de 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup> sg. actif en *-īs -īt* [non pleinement expliquée], qui se substitue à la finale attendue *\*-iṣ-s- \*iṣ-t*, laquelle eut donné un résultat bien obscur. On a ainsi *ákārīt* de *KĀ-*, injonctif *mardhīs* de *MṚDH-*. Sur la finale *-īs -īt* a été refaite une 1<sup>re</sup> sg. en *-īm* dans quelques formes à partir du Livre X, ex. *ákramīm debKRAM-*.

1. Anomalies: traces d'une 3<sup>e</sup> sg. actif en *-ait* 28; d'une finale de 1<sup>re</sup> pl. en *-ima* (sans trace de *s*), *atārima* de *TĀ-*; d'une 3<sup>e</sup> pl. moyen en *-iran* (*avādiran* AS. de *VAD-*, cf., *ásthiran* de *STHĀ-* dans l'aoriste radical); peut-être d'une 2<sup>e</sup> pl. actif en *-ita* (*avitá* de *AV-*), d'après les doublets *-īta / -iṣṭa* (348). Il y a enfin la forme difficile *cāniṣṭhat* 54.
2. Modifications phonétiques : *aviḍḍhi* 73.

Propre à l'origine aux racines « dissyllabiques », cet aoriste a dû se développer d'abord dans les modes et devant la désinence *-ta*; de là l'inexistence de certaines finales, qui ont été refaites analogiquement.

1. Sur la fausse appartenance ici d'une forme comme *abhāriṣam*, v. 38.
2. *Agrabhīṣma* el injonctif 2<sup>e</sup> pl. *grabhīṣta* de *GRBH-* sont les seuls exemples à l'aoriste d'un *-ī-* (autre que le *ī* des finales *-īs -īt*); on le retrouve dans le nom verbal *ḡrbhītá-*.

Les modes comprennent des subjonctifs à finale *-as -at* (jamais *-asi. -ati*), des optatifs moyens en *-īmāhi* (1<sup>re</sup> pers. pl.), quelques impératifs, surtout à la 1<sup>re</sup> pers. du. actif; une seule forme en *-dhi, avidḍhī* précitée.

Quelques racines ont un affixe *-siṣ-* (par réduplication suffixale), à savoir des racines terminées en *-ā-* ou *-an-*, comme *ayāsiṣam* de *YĀ-*. La voix moyenne, à degré plein, est attestée depuis l'optatif *vaṃsiṣīya* AS. de *VAN-* (mss *vaṃś°*). La seule forme tonique est impératif 2<sup>e</sup> du. *yāsiṣtām*.

**347. F. Aoriste en *-sa-*.** — Ce type rare est usité dans des racines terminées par une occlusive (y compris *h*) — qui par suite auraient réalisé difficilement un aoriste athématique — et à vocalisme autre que *-a-*. Le radical est au degré réduit; le ton, dans les rares formes attestées sans augment, porte sur la désinence. Il s'agit d'une tentative, demeurée inachevée : plusieurs finales font défaut, les modes sont à peine représentés, non plus que la voix moyenne. Ex. *adukṣat* (et *ádhuḡṣat* 47) de *DUH-*, *árukṣat* 59.

A part ce type d'aoriste, le glissement des aoristes sigmatiques vers la thématisation est rare : on trouve une 3<sup>e</sup> du. actif *yakṣa- tām* (*I*) de *YAJ-*, qu'il ne serait pas expédient de considérer comme un aoriste en *-sa-*; une 1<sup>re</sup> sg. actif *°janiṣeyam* (optatif) KS. de *JAN-*. Sur le caractère sûrement secondaire des impératifs du type *neṣa paṛṣa*, v. 329.

**348. Précatif.** — On appelle ainsi une formation à valeur d'optatif et qui ressemble pour la structure générale à un optatif d'aoriste, tantôt radical, tantôt sigmatique, mais caractérisé par l'insertion secondaire d'un élément *-s-* ou *-iṣ-* faisant suite à l'affixe modal.

A la voix active, le mouvement prend son départ sur l'optatif d'aoriste radical : il s'était constitué une 3<sup>e</sup> sg. en *-yās* (type *bhūyās* de *BHŪ-*), au lieu de *bhūyāt* (attesté seulement dans l'AS.), d'après les nombreuses finales de 3<sup>e</sup> sg. où le *-t* était disparu phonétiquement et où il y avait ainsi identité avec la 2<sup>e</sup> sg. Là-dessus se sont bâties quelques 1<sup>res</sup> pers. du pl. en *-yāśma* (dans la RS., seulement *kriyāśma*. de *KṚ-*), du sg. en *-yāśam* (dans la RS., seulement *bhūyāśam* de *BHŪ-*, au Livre X).

Le phonisme radical de *kriyāsmā* (38) s'apparente à celui du passif *kriyāte*; quant au *-e-* radical de 3<sup>e</sup> sg. *peyās* de *PA-* 1, il est conforme à celui des noms du type °*peya-* et autres, cf. 31 n. fin. ; même phénomène à l'optatif pseudo-radical du type *dheyām* 340.

A la voix moyenne est attestée une finale 3<sup>e</sup> sg. *-īṣṭá*, d'ailleurs assez rare (et, une fois, une 2<sup>e</sup> sg. *-īṣṭhās*), bâtie sur un thème d'aoriste soit radical, soit sigmatique. Le point de départ est dans l'aoriste en *-is-* (*-siṣ-*) où nous constatons d'ailleurs que le précatif a évincé, devant désinence en dentale, l'optatif normal : le souci a été d'établir dans cette forme modale une finale analogue à la finale *-iṣṭa* qui prévalait à l'indicatif correspondant, donc *janiṣiṣṭa* de *JAN-* remplaçant \**janṣīta*, d'après l'indicatif *ájaniṣṭa*.

1. Extensions exceptionnelles à l'aoriste thématique (*videṣṭa* AS. de *VID-* 2); au parfait (*sāsaḥiṣṭhās* de *SAH-*).
2. Dans la 2<sup>e</sup> pl. actif *yāsiṣṭa* (I) de *YĀ-*, le *-īs-* « précatif » s'est inséré dans l'affixe aoristique – *siṣ-* (haplologie pour \**yāsiṣiṣṭa*).
3. Forme aberrante de 1<sup>re</sup> sg. moyen de *BHUU-* : *bhukṣiṣṭya* MB. Il 5 12.

**349. Passif.** — L'expression passive n'a de forme autonome que dans le système du présent et, très partiellement, de l'aoriste. Au présent, il s'agit simplement d'une adaptation (avec désinences nécessairement moyennes) du type en *-ya-* 328. Se munissant d'une accentuation nouvelle sur la voyelle thématique, le présent en *-ya-* tend vers l'emploi passif dans un groupe de formes de l'indicatif, du participe (naturellement en *-yāmāna-*), accessoirement de l'impératif. D'ores et déjà, comme on a vu, il s'adaptait, même avec l'accentuation radicale, à fournir des valeurs d'état, des emplois intransitifs. Le passage au passif est accompli là où s'est constitué, pour une racine donnée, un autre présent qui maintient le sens « actif » : *pāsyati vidhyati* ne sont pas passifs, étant les seuls présents de *PĀŚ-* *VYADH-*, *pūyate* l'est, étant fait en réaction par rapport à *pāvate punāti* de *PŪ-*.

La règle n'est pas absolue : *jīyate* (de *JYĀ-*) *kṣīyante* de *KṢĪ-* conservent le ton radical tout en s'opposant à *jināti kṣiṇāti* et en ayant une valeur plus ou moins passive (*jīyate* est voisin de *hanyāte* de *HAN-*). Inversement, *mriyāte*, avec le ton suffixal (AS.), de *MR-*, n'a pas d'emploi passif, mais seulement intransitif. De là, le flottement tonique *mucyāte* AS. etc. / *múcyate* RS. de *MUC-* et quelques autres ; mais *pācyate* « il mûrit » (procès spontané) se distingue de *pacyāte* « il est en train de cuire » (procès obtenu).

L'adaptation au passif s'accompagne de quelques particularités phoniques : allongement de *-i-* *-u-* en fin de radical selon 42, ainsi *sūyāte* de *SU-*; même allongement d'un *-i-* comme degré réduit de l'alternance *ā/i*, *dīyāte* de *DA-*; solution en *-ri-* de *-r* cf. 33. Ces traits n'étaient pas ou à peine attestés dans les présents selon 328 : en partie par hasard, en partie parce que ceux-ci n'admettaient pas des racines de toute structure.

Sur base de présent, *dadyámāna-* de *DĀ-* (ou témoignage d'une racine (*dad-* cf. 318 n. 2), *pr̥chyámāna-* de *PRŚ*.

La formation est en progrès.

**350.** A l'aoriste il s'est créé une désinence spéciale de 3<sup>e</sup> sg. en *-i*, affectée à l'emploi « passif ». *-i* est la forme réduite de la finale *-e* qu'on a dans plusieurs présents moyens et dans les parfaits, à la 3<sup>e</sup> sg. Le thème comporte curieusement le degré plein, avec ton radical : un *-a-* en syllabe légère est allongeable selon 44 : soit *ámodi* de *MUD-*, mais *ákāri* de *KṚ-*. L'allongement fait défaut dans *ájani* (et *jani*) de *JAN-* (à côté de *jāni*), ce qui peut sembler coïncider avec la valeur intransitive qui domine dans cette forme (« il est né », et même « il a engendré » Il 34 2!).

Les formes sans augment, prétérites ou injonctives, sont relativement fréquentes. La clarté de la structure est préservée dans les racines terminées en *-ā-* au moyen de l'insertion d'un *-y-* (308 n. 5).

Forme isolée : 3<sup>e</sup> sg. *atītape* (aoriste redoublé thématique) de *TAP-*.

La structure du radical apparente l'aoriste en *-i* à l'aoriste en *-iṣ-* (*ákāri* / *ákārīt* de *KṚ-*) ; de fait, il arrive de temps en temps que le paradigme de l'aoriste en *-i* soit pour ainsi dire complété par les désinences moyennes de l'aoriste en *-iṣ-*, ainsi, en regard de la 3<sup>e</sup> sg. *ájani*, on a (avec même *-a-* sans allongement) 2<sup>e</sup> sg. *jāniṣṭhās* [3<sup>e</sup> du. *jāniṣṭām*] (aussi d'ailleurs. 3<sup>e</sup> sg. (*ájaniṣṭa*).

**351. Futur.** — Ce mode est caractérisé par un affixe thématique en *-syá-*, le radical étant au degré plein. Il existe un doublet fréquent en *-iṣyá-*, où l'*i* « de liaison » n'est linguistiquement justifiable que dans une petite partie des cas, ce qui s'explique par le caractère « récent » de toute la formation : 15 thèmes seulement dans la RS. (surtout dans les portions récentes), mais déjà 30 thèmes dans l'AS. En fait, *-iṣyá-* dans la RS. n'apparaît guère qu'après semi-voyelle ou nasale, ainsi *saniṣyati* de *SAN-*, *kariṣyati* de *KṚ-*. Parfois *-syá* et *-iṣyá-* figurent pour le même thème: (*ā*)*vartsyánt-* AS. / *ánvartiṣye* (cf. 113) AS. de *VṚT-*.

Le futur n'est autre qu'un système de présent, sémantiquement spécialisé. Il comporte, outre l'indicatif et le participe, un seul subjonctif (*karuṣyā[h]*, non absolument sûr, cf. 191), un seul imparfait (« conditionnel ») (*ábhariṣyat* de *BHR*); les formes moyennes y sont rares.

1. Vocalismes irréguliers : *sūṣyant-* (ton radical, comme présent *sūte*) de *SŪ-* (vocalisme comme *sasūva*); *sākṣye* AS. (*sākṣe* 69 mss) de *SAH-* (*-ā-* comme les autres formes de la racine); *vṛṣcasyāmi* (?) paipp. I 87 4.

2. Modifications phonétiques : *mekṣyāmi* AS. de *MIH-* (mss *-ṣāmi* 69) selon 59 ; *bhantsyāmi* VS. de *BANDH-* et *dhakṣyánt-* de *DAH-* selon 47 ; *kraṃsyāmāna-* AS. (forme sans *-i-*, malgré le caractère « dissyllabique », cf. le verbal *krāntá-*) de *KRAM-*.

Il n'y a pas d'emploi probable du « futur périphrastique » formé à l'aide d'un nom en *-tr-*, jusqu'à un mantra tout à fait récent TĀ. I 11 4, à savoir *yajé yákṣi yáṣṭāhe ca* (finale en *-he*, « moyennisation » du pronom [*a*]*hám*) de *YAJ-*, sur le dérivé nominal *yáṣṭr-*, cf. aussi AB. VIII 15 2-3. Un passage comme I 27 7 est sur la voie lointaine qui mène à ce futur.

### III. - CONJUGAISONS « DÉRIVÉES »

**352. Désidératif.** — On désigne parfois du nom de « conjugaisons dérivées » ou « secondaires » des formations (désidératif, intensif, causatif) qui consistent en des thèmes de présent, munis d'affixes spéciaux et aptes à rendre une nuance sémantique distinctive. Parfois le thème de présent se propage au delà du système.

Le désidératif est une formation thématique, comportant un affixe *-s(a)-*, avec le radical au degré réduit, et un redoublement qui reçoit le ton. Une soixantaine de thèmes verbaux sont concernés par la formation.

La voyelle redoublante est de timbre *i* (*u* dans les radicaux à vocalisme *u*), ex. *ririkṣant-* de *RIC-*, *búbhūṣant-* de *BHŪ-*. Les racines en *-ā-* final ont les solutions prévisibles d'après 22:

*jijñāse* AS. de *JÑĀ-* (solution usuelle : maintien de *-ā-*; même (*didāsant-* de *DĀ-* au Livre X) ; *pipīṣati* (I) de *PĀ-* 1 (à côté de *pipāsati*); *didhiṣati* de *DHĀ-*; enfin *dītsati dhītsate* de *DĀ-* *DHĀ-*, comme *datté dhatté* 49.

Plusieurs racines terminées (au degré réduit) par une voyelle brève présentent devant l'affixe du désidératif une forme singulière, qui s'explique si l'on admet que cette voyelle s'est jointe à l'élément *-i-* dégagé devant ledit affixe ; autrement dit, la voyelle se comporte comme le degré réduit d'une base « dissyllabique » : *i* et *u* se présentent longs comme sous 25 (*cikīṣate* de *CI-* — *k* selon 52 — *yúyūṣant-* de *YU-* 1); *r* se présente en *-īr-* (*-ūr-*) selon 37 (*cíkīrṣati* AS. de *KR-*, *dúdhūrṣati* AS. de *DHVṚ-* cf. 76). Parallèlement un *a* final de racine en nasale apparaît selon

23 soit sous la forme *-ā-* (*sīṣāsati vívāsati* cités ad loc.), soit sous la forme *ā* + nasale (*jīghāṃsati* ad loc. ; *gli* selon 52, *ṃ* selon 66).

**353.** Les formes précitées *dītsati* et *dhītsate*, phonétiquement correctes, ont été le point de départ (avec quelques autres) de bases nouvelles de désidératifs, caractérisés par le vocalisme radical (apparent) *-ĩ-* et l'absence de redoublement, ainsi *sīkṣanta* de *SAH-* (où le *ī* vise à équilibrer quantitativement les formes en *sāhsākṣ-*), *līpsethās* AS. (Livre XX, ex. corr.) de *LABH*, *īpsan* 22 et *īrtsant-* (de *ṚDH-*, donc sur racines à initiale vocalique où la structure du redoublement causait de l'embarras); à la rigueur, dans *dīpsati* de *DABH-*, l'évolution peut être considérée comme phonétique (*\*di-dbh-sati* avec vocalisme radical zéro selon 20) ; à la rigueur aussi dans *sīkṣati* de *ŚĀK-* (*si-śk-sati*) ; sur *sīkṣate* de *ŚĀS-*, qui n'est pas un désidératif, v. 327. Sur *bhikṣā́- dīksā́-*, v. 198.

Anomalie : une autre racine à initiale vocalique, à savoir *EDH-*, aboutirait à *\*ed-idh-isati* s'il fallait en croire le dérivé nominal *edidhiṣuhpati-* VS., mais il s'agit d'une faute de la tradition pour [*agre-*]*didhiṣu(pati)-*.

Redoublement long dans *mīmāṃsamāna-* AS. de *MAN-* (coïncidant avec l'absence de valeur désidérative normale) et dans quelques autres.



*inakṣati* de *NAŚ-* 2 (ou de *AMŚ-*) paraît être fait sur la proportion *inakṣa-* / *ānāmśa* (333) = *didrṁṣa-* / *dadārṣa*. Sur *iyakṣati*, v. 36.

3<sup>e</sup> sg. *nícikīṣe ŚB*. VI 33 8 de *CI-*.

Participe « athématique » *didhiṣāṇa-* de *DHĀ-* (X).

Particularités du phonisme : *jīghatsati* 74 *juguṣatas* de *GUH-* selon 59, comme *rīrikṣant-* de *RIṢ-* et analogues (*bībhatsú-* 74).

Les modes sont à peine représentés après la RS. et rares dès la RS., sauf le participe auquel s'adjoint le groupe des adjectifs en *-(s)ú-* 194. Hors du système du présent, on n'a à relever que les aoristes *acikitsīs* AS. de *CIT-* et *īrtsīs* AS. de *ṚDH-*; la 3<sup>e</sup> pl. *mimikṣúr* pourrait éventuellement s'expliquer comme le parfait d'un désidératif de *\*MIS-*.

La valeur est celle d'un acte que l'agent désire faire, ou qu'il va faire (futur); la nuance est parfois indéterminée ou faiblement marquée.

**354. Intensif.** — Il s'agit ici à nouveau d'une formation de présent, à laquelle sont intéressés environ 90 thèmes verbaux: la nuance notée est l'intensité ou la répétition (« fréquentatif »).

Le trait caractéristique est la présence et surtout la forme particulière du redoublement. Le type normal est athématique et alternant : alternance conforme à celle des présents redoublés 317; ton initial sur les formes fortes, initial ou désinentiel (flottements) sur les formes faibles. Comme au présent redoublé, la 3<sup>e</sup> pl. du présent est en *-ati*. la 3<sup>e</sup> pl. de l'imparfait en *-ur*, le participe actif en *-at-* (ton toujours sur l'initiale).

1. Le maintien du vocalisme *-an-* dans *janghanīhi* AS. *janghanat-* de *HAN-* et analogues s'explique assez par 35; de même la résolution *-uv-* dans *bóbhuvat-* AS. de *BHŪ-* 33 ; *-ri-* dans *jāgriyāma* 38.
2. Finales du radical en *-av-* devant la désinence *-ur-* comme au présent redoublé 317 n. 2.

Le redoublement est lourd, consistant en une voyelle *e* ou *o* répondant au vocalisme *ĩ* ou *ũ* du radical faible, ex. *pépiśat-* de *PĪŚ-*, *róravīti* de *RU-*. Parallèlement il y a le redoublement en *ar* pour les racines contenant un *ṛ* ex. *carṁṣat* de *KṚṢ-* ; en *an(am)* pour celles contenant une nasale, ex. *námrate* (*nánnate* cf. 66 n.) de *NAM-*.

D'où, par extension analogique, *janṁgahe* de *GAH-* (qui est en fait une base *\*gambh-*, cf. *gambhīrá-*); *kānīhunat* TB. var. de *canīkhudat* Āp., la racine authentique étant *KHUD-*.

Enfin la solution  $\bar{a}$ , normale dans les racines  $a$  + occlusive ou sifflante, comme  $p\acute{a}pat\bar{i}ti$  de  $PAT-$ , s'étend de là à plusieurs racines à  $r$  ou nasale, comme  $d\bar{a}dr\bar{h}i$  (I) de  $D\bar{R}$ , à côté de  $dardar$ .

Noter a)  $\acute{a}larti$  67; b)  $badbadh\acute{e}$  (ton anomal !) (et  $b\bar{a}badhe$ ) 50;  $jarbhur\bar{i}ti$  355.

Un redoublement dissyllabique est attesté, terminé par un  $i$  allongeable rythmiquement, pour un groupe de racines déstructuré diverse :  $gan\bar{i}ganti$  ( $n$  radical selon 66, commandant le  $n$  de la syllabe redoublante) de  $GAM-$ , à côté de  $g\bar{a}nigmat-$  (avec  $n$  d'après la forme précédente; il n'existe d'ailleurs aucun redoublement en  $-ami-$ );  $d\bar{a}vidyot$  de  $DYUT-$ . etc.

Les doublets abondent dans cette formation peu stable, et quant au consonantisme du redoublement., il est sujet à osciller entre  $c$  et  $k$  (52), entre aspirée et non aspirée (50).  $P\bar{a}n\bar{i}pha\bar{n}at-$  50.

**355.** On a l'insertion d'un  $\bar{i}$ - devant certaines désinences consonantiques, surtout devant  $-mi$  et  $-ti$  (jamais devant  $-si$ ) : cette insertion étant subordonnée à la non insertion de l' $i$  ( $\bar{i}$ ) dans le redoublement. Ainsi  $r\acute{o}rav\bar{i}ti$  et  $p\acute{a}pat\bar{i}ti$  précités, 2<sup>e</sup> du. (avec degré pseudo-plein selon 36 n. 2)  $tartar\bar{i}thas$  (X) de  $T\bar{R}$ - en face de  $gan\bar{i}ganti$   $d\bar{a}vidyot$  précités. Ceci résulte d'une extension à partir de la 3<sup>e</sup> sg. de l'imparfait  $\acute{a}rorav\bar{i}t$  et analogues, où jouait l'analogie des imparfaits-aoristes à finale  $-\bar{i}t$ , qui avaient également à côté d'eux des formes sans  $\bar{i}$ .

1. Les flottements d'alternance aboutissent à constituer un radical faible  $bhur-$  dans  $jarbhur\bar{i}ti$  précité, où l'élément  $jar$  est emprunté à  $jarbh\bar{r}t\acute{a}s$  (I) de  $BHR-$  (cf. 58). Ceci détermine une fausse alternance  $ar / ir$  ou  $ar / ur$  dans  $carkiran$  de  $K\bar{R}$ -,  $dardirat$  de  $D\bar{R}$ -, etc.
2. Anomalies :  $barb\bar{r}hi$  55; 3<sup>e</sup> sg.  $c\bar{a}rk\bar{r}se$  de  $K\bar{R}$ -, d'après le type  $stu\bar{s}\acute{e}$  316 ;  $avar\bar{i}vur$  103.

Il existe un certain nombre de formes modales, subjonctifs (mais, contrairement à la norme, avec vocalisme radical instable) ; participes; quelques impératifs (2<sup>e</sup> sg. en  $-hi$  sauf dans deux formes atharvaniques); quelques rares optatifs, ultérieurement à la RS.

1. Double signe modal au subjonctif dans  $c\acute{a}ka\bar{s}\bar{a}n$  (3<sup>e</sup> pl.) AS. de  $KA\acute{S}$ -.
2. Thématisation :  $ca\bar{n}kramata$  (2<sup>e</sup> pl.) de  $KRAM-$  dans le Vāl. (var.  $ca\bar{n}k\bar{s}amata$ ).

Hors du système du présent, il n'y a que le parfait  $n\acute{o}n\bar{a}va$  de  $NU-$  (pl.  $nonuvur$ ) et  $davidh\bar{a}va$  (I) de  $DH\bar{U}$ -, sans compter  $j\bar{a}g\bar{a}ra$  qui a presque atteint le statut d'un verbe simple, comme parfait répondant au thème de présent  $j\bar{a}g\bar{r}h\bar{i}$ .

Un second type d'intensif est formé avec l'affixe thématique *y(á)-* et les désinences moyennes. Le radical est conforme à celui du passif, ex. *coṣkūyáse* de *SKU-* (redoublement en *c-* selon 52

70 ; *ū* selon 349), *carcūryámāṇa-* de *CAR-* (*ūr* selon 37 et 349). Le type est rare dans la RS. ancienne, limité à l'indicatif et au participe.

**356. Causatif.** — Importante formation, intéressant 200 thèmes verbaux environ. La structure est fort simple : degré radical normal ou plein, avec allongement fréquent. — mais nullement constant — d'un *-a-* en syllabe légère; affixe thématique tonique en *-áy(a)-*.

Le type s'est développé à partir des présents ordinaires en *-áy(a)-*, présents sans doute peu fréquents et peut-être peu stables, mais qui ne comportaient à l'origine aucune nuance « causative », cf. 330. Cette nuance s'est précisée à mesure que la catégorie prenait de l'ampleur et réclamait le degré plein (ou long) : cf. *dyotáyat* (« illuminer ») en face de *dyutayanta* (« briller ») de *DYUT-*; de même, en partie au moins, *cetáy-citáy-* de *CIT-*; ailleurs il est vrai le sens, sinon « causatif », au moins transitif, était déjà fourni par la forme au degré réduit, ainsi *vipáyṛmti* de *VIP-*. Parfois la même forme a concurremment les deux valeurs, la « simple » et la « causative » (ainsi dans *raṇáyati* de *RAN-*), ce qui rend impossible toute discrimination entre les deux formations.

Dans les radicaux en *a* allongeable, *ā* est en général associé au sens causatif : ainsi dans *pātáy-* opposé à *patáy-* 330; dans *asārayanta* (« faire jaillir ») / *saráyante* (« se hâter »). Indifférent est l'échange *ramáya* / *rāmáyas* de *RAM-*, *gamaya* / *gāmaya* (rare) de *GAM-*. Dans l'ensemble l'allongement est devenu un instrument de commodité métrique.

**357.** Les racines terminées en *-ā-* forment un causatif en *(ā)payati*, avec valeur « causative » plutôt plus nette qu'ailleurs. Les exemples sont rares dans la RS. ancienne, ex. *sthāpayanti* de *STHĀ-*; et l'origine du mouvement est mal connue. C'est évidemment une réaction contre la finale *-āyayati* (avec *-y-* inséré, comme ailleurs) ou peut-être *\*-āvayati* à quoi pouvait conduire l'alternance ou pseudo-alternance *ā/u* 22 n. 1 et la présence, dans ces mêmes racines, d'un parfait en *-au*. L'élément *-p-* ne saurait pourtant être considéré comme un hypersanskritisme en partant de *-v-*; il ne saurait non plus émaner des rares et douteux dérivés nominaux en *-pa-*.

Quoiqu'il en soit, le thème *-páy(a)-* se propage après une finale en *-i-* dans *kṣepayat* (à côté de *kṣayáyt*) de *KṢI-*; après une finale en *-ā-* introduite analogiquement en partant d'une finale en *-i-* dans *jāpayata* de *JI-* et *śrāpaya* de *ŚRI-* (l'une et l'autre dans la VS.); enfin après un *r* dans *arpaya* et *ārpita-* de *R-* qui se comportent comme des bases semi-autonomes par rapport aux présents *īyarti ṛṇoti*, etc.

1. A partir de l'AS. les thèmes en *-āpáy(a)-* peuvent abrégé l'*ā* radical par imitation des échanges fréquents entre *a* bref et *a* long en syllabe ouverte :

*snapáyanti* AS. de *SNĀ-*, en face de *snapáyanti* RS. (où le pdp. « rétablit » parfois la brève).

2. La finale en *-āyá(a)ti* se maintient dans *pāyáya* (impératif) de *PĀ-* 1, où elle était protégée par le *p* initial et par la structure primitive de la racine (verbal *pītá-*).

**358.** Le système du présent inclut un certain nombre de subjonctifs et surtout d'impératifs (surtout à la 2<sup>e</sup> sg. actif en *-a*); l'optatif est presque inconnu; le participe est commun, tout au moins à la voix active, qui domine d'ailleurs dans l'ensemble. Commun aussi l'imparfait, avec ou sans augment.

Hors du système du présent, on trouve deux futurs (en *-ayi-* *syáti*) dans la RS., un ou deux autres dans l'AS. ; un parfait périphrastique (dans l'AS.), le seul qui soit en usage dans les mantra, *gamayāṁ cakāra*, proprement « il fit le-fait-d'aller » : Ac. sg. d'un nom d'action à suffixe *-ā-* (type 198 n. finale); enfin une série de dérivés primaires nominaux.

L'expression de l'aoriste au causatif est dévolue à la formation redoublée 342 qui, bien que n'ayant rien dans la structure qui rappelle le système « causatif », s'associe à celui-ci parce qu'ils avaient en commun une tendance transitive.

1. Incidemment et de manière secondaire, cet aoriste reçoit l'élément *-p-* caractéristique du causatif des racines en *-ā-* : ceci a lieu d'abord (RS. ancienne) dans *jīhipas* (*ī* selon 342) de *HĀ-1* et *ātiṣṭhipat* de *STHĀ-*, puis dans quelques autres formes analogues attestées AS. ou YV. : le vocalisme *-i-* du radical est imité du vocalisme « réduit » de la majorité des aoristes thématiques redoublés.
2. Un autre aoriste « causatif » est *bibhīṣathās* de *BHĪ-*, fait sur une base *\*bhīṣay-* qui développe le nom-racine *bhīṣ-* (même sens « causatif » du dérivé *vibhīṣaṣa-*).

Cependant un aoriste morphologiquement dépendant du thème causatif a été tenté dans *vyathayīs* AS. en face du thème *vyatháy-* de *VYATH-* et déjà (Livre I) *dhvanayīt* en face du thème *dhvānay-* (pdp. *dhvanay-*) de *DHVAN-*; variante en *-ayit* TS. (comme *ajayi* 97).

Une troisième forme, *ailayīt* AS. de *IL-* est à rapporter aux présents selon 330, étant exempte de valeur causative.

Passif *vi bhājyāmāna-* AS. de *BHAJ-* et *śrāpyetām* paipp. XVI 71 1 (ms *śrām*<sup>o</sup>). Sur les dérivés nominaux, v. 363 366 372 sqq. ainsi que 191 199 204 210, etc.

**359. Dénommatif.** — Le suffixe normal de dénommatif est en *-y-* avec voyelle thématique accentuée. Le type le plus fréquent est *-ay(á)*, sur thèmes terminés en *-a-* : l'accent suffit, sans parler du sens, à distinguer ces formes des présents selon 330 ou

des causatifs. Ex. *amitráyant-* « qui se conduit en ennemi » *indrayante* (voix moyenne) « se conduire comme Indra » ou « désirer Indra » *sabhāgáyati* AS. (surnom composé cas exceptionnel) « distribuer ».

Rarement l’affixe *-ayá-* s’attache à un nom terminé par une consonne, *ūrjáyati* [ton !] « être fort » ou par un *-i-*, prob. *dhunayanta* « bruire ».

Sur un thème, terminé en *-ā-*, le résultat est, nécessairement *-āy-* : *pr̥tanāyánt-* « qui aime combattre » et même *dhiyāyate* « avoir l’esprit porté à » (sur *dhiyá-*, I. formulaire de *dhi-*). D’autre part un affixe *-āy-* s’est constitué aussi sur thèmes en *-a-*, avec restitution fréquente de *a* bref par le pdp. comme s’il s’agissait d’un allongement métrique : *sumnāyánt-* « étant bien disposé » *asvāyánt-* « désirant des chevaux » et même *ojāyāmāna-* « manifestant sa force » sur une base *\*ojā-*, variante de *ójas-*.

Un autre procédé, qui n’est en usage que pour les thèmes en *-a-*, est l’affixe *-īyá-*, avec légère insistance du sens « désidératif », *putrīyánt-* « qui désire un fils ».

*-eyà-* dans *vareyāt* (subjonctif) « briguer pour épouse », vocalisme inspiré de l’adjectif *vāreṇya-*.

Les thèmes en *-i-* utilisent en général *-īyá-* (parfois *-iyá-*, et de toute manière le pdp. rétablit d’ordinaire la brève) : *arātīyánt-* « qui se conduit en ennemi » (*arātīyāt* AS.). De même *-ūyá-* (presque toujours *ū*, toujours *u* bref dans le pdp.), *pitūyánt-* « désirant la nourriture ».

**360.** Enfin des thèmes d’autre structure (et parfois même des thèmes en *-u-*) utilisent un affixe *-yá-*, comme *gavyánt-* (*-av-* 31) « désirant des vaches », de *gó-*. C’est la seule solution possible pour les thèmes en consonne finale, comme *nṛmaṇasyase* (sur thème composé !) « avoir des sentiments humains », *vṛṣanyati* « se conduire en taureau ». Spécialement nombreuses sont les formations en *-asyāti*, qui ont donné lieu à des extensions analogiques, comme *mānavasyánt-* « agissant en homme » sur *mānavá-* (d’après *mānus-*), etc. Deux autres groupes notables sont ceux en *-anyāti* et *-aryāti*, qui ne sont fondés qu’en partie sur des thèmes en *-an(a)-* et *-ar-* préexistants, et qui tendent à se constituer en groupes autonomes (en liaison avec les faits décrits 278).

1. *Bhuranyāti* « être ou mettre en mouvement rapide » développe avec nuance « ponctuelle » la racine *BHUR-*.
2. Un sous-groupe de *-asyāti* est *-iṣyāti* et *-uṣyāti*, ainsi *aviṣyánt-* « apportant aide » d’un thème *\*avis-*, variante de *ávas-*, comme *taviṣyánt-* « étant fort », doublet de *taviṣyánt-* de *taviṣī-*. *Uruṣyāti* avec le double sens rappelé 410 laisse supposer un thème *\*urus-* (fait comme *táruṣ-* 329) dont une autre trace se retrouve dans *várivās-* « libre cours », lequel forme aussi un dénominatif *varivasyāti*; *várivās-* est par rapport à *\*urus-* comme *mānavas-* à *mānuṣ-*, avec un *-i-* influencé par *váriman-*,

3. *Iṣudhyati* 45 sur *iṣudhi-* d'après un \**iṣudh-* qui aurait été fait comme *śurúdh-prkṣúdh-*.

Aberrants : *pátyate* (ton !) « être maître de » de *páti-*, mais considéré comme un verbe « simple » ; de même *haryánt-* « brillant » de *hári-*; *śrudhīyánt-* « obéissant » (proprement : « qui dit : écoute ! »), sur l'impératif formulaire *śrudhí*; *hr̥ṇīyá- māna-* « irrité », développement du thème de présent *hr̥ṇīte*, comme *hr̥ṇāyánt-* de \**hr̥ṇāti*; *ánniyant-* (ton et vocalisme!) « cherchant la nourriture ».

**361.** Quelques rares dénominatifs sont dénués d'affixe : soit qu'ils insèrent la voyelle thématique : *iṣaṇat* « mettre en mouvement » (doublet de *iṣaṇyati*, *iṣaṇayanta*), peut-être *bhurájanta* « offrir » qui doit reposer sur une base \**bhuraj-*, tandis que *tárusate* et *vanuṣanta* sont à expliquer de préférence comme formations « simples » 329 ;

Soit qu'ils se bornent au type athématique, à savoir (exemple unique) *bhiṣákti* « guérir », d'une base *bhiṣáj-* 208, mal analysable. Cf. *ibid.* l'imparfait *abhiṣṇak* (X) qui suppose un thème \**bhiṣṇakti* fait à l'imitation du type *bhanákti*.

Enfin certains dénominatifs (en *-ayati*) ont pris le ton des présents selon 330, parce qu'ils ont perdu le sens proprement dénominatif et ont été sentis comme des verbes simples : c'est le cas de *mantráyate* « penser à » qui — fait impossible dans les purs dénominatifs — peut s'accompagner d'un préverbe; de même *arthayati* (transmis sans accent) « demander ». D'autre part la coïncidence de forme entre un dénominatif comme *vājayāti* « se hâter » et un (pseudo-) causatif *vājáyati* « faire se hâter » a entraîné des glissements de sens de l'un à l'autre.

*Pālayant-* AS. est fait sur *pārayati* (« sauver ») qui est en propre le causatif de *PṚ-*; *ūrjáyati* précité a le ton « causatif » et une fois au moins l'emploi conforme au ton.

La conjugaison comporte un système du présent complet, avec prédominance du participe; l'optatif est relativement rare; le subjonctif actif n'a que les désinences secondaires. Hors du système, il n'y a à peu près rien, du moins dans la RS. : l'aoriste *ūnayīs* (I) « laisser inexaucé », l'aoriste passif 3<sup>e</sup> sg. *jārayāyi* « être souhaité pour amant » (incertain : haplologie pour \**jārayāy(i)ya-* ?). Après la RS. *āvṛṣāyīṣata* VS. « s'approprier » et quelques participes futurs dans la TS.

ásaparyait (imparfait) AS., finale selon 28. — Noms verbaux en *-itá-* 363 ; autres 191 199 210 365, etc.

Les exemples cités montrent assez la variété des emplois. Dans les cas où la valeur dénominative est la mieux conservée, les sens dominants sont « être tel ou tel, se comporter comme » ou (transitivement) « rendre tel ou tel » ou simplement « manifester (telle qualité) » ; aussi « désirer ».

#### IV. - NOMS VERBAUX

**362. Généralités.** — En annexe à la dérivation primaire, il y a lieu de décrire sommairement des noms qui se rattachent de près à la flexion verbale, formant pour ainsi dire la contre-partie nominale du verbe. Ce sont d'abord les participes — dont il a été question au cours de la flexion verbale, parce que, tout en étant des noms par l'aspect désinentiel, ils se conforment de très près à la structure du verbe et « participent » même à la diathèse.

Ce sont ensuite des noms, tantôt fléchis — verbal pur et simple, verbal d'obligation —, tantôt invariants — infinitif, absolutif. Les emplois sont variés et dans l'ensemble assez productifs; l'accord avec le verbe, tant pour la forme que pour le sens, est en général plus proche que chez aucun autre dérivé primaire; la valeur passive est souvent en évidence et dans un cas même, exceptionnel il est vrai, l'attache à la voix moyenne est sensible (422).

**363. Verbal en -tá-**. — L'une des formations principales est l'adjectif verbal en -tá-, bâti sur la racine au degré réduit. Fém. -tá- 232.

Après préverbe, le ton est sur le préverbe (cf. 189 n. 1) sauf dans quelques formes (en partie employées comme substantifs) où l'oxytonèse est maintenue ; en cas de deux préverbes, comme dans les formes personnelles, le second seul est accentué. D'ailleurs l'emploi du préverbe avec le nom en -tá- est moins fréquent qu'avec les formes personnelles.

La productivité du nom en -tá-, réduite à l'origine (nombre de racines en sont privées), augmente dans la RS. récente et dans les mantra ultérieurs ; certaines portions de l'AS. en font grand usage.

Tous les types de structure radicale sont représentés, le -i- final des racines en -ā- dans *hitá- sthitá-* de *DHĀ- STHĀ-*, le *i-* intérieur dans *°śiṣṭa-* de *ŚĀS-*, le vocalisme zéro dans (*a*)*gdha*<sup>o</sup> 20 ainsi que dans *°tta-* (à côté de *°dāta-* plus rare, *tvādāta-* « donné par toi ») de *DĀ-* (1) : *devátta-* « donné par les dieux », seul ex. de la RS. (après la RS. : *pārītta-* VS. avec préverbe allongé; aussi *ávatta-* VS. de *DĀ-* 2); mais l'existence de *maghātti-* dès la RS. ancienne laisse supposer la présence possible d'un \**maghatta-*. En tout cas, la forme normale est *dattá-*, fait sur le thème du présent moyen *datté*. *DHĀ-* donne en revanche, comme on a vu, *hitá-* (*h* selon 58; *°dhita-* ibid., rare). -ī- dans *gītá-* de *GĀ-* 2 et dans *vītá-* de *VYĀ-*. Les bases « dissyllabiques » donnent *hūtá-* de *HŪ-*, *jātá-* de *JAN-* (mais *dhvāntá-* 23) ou (pour une racine à finale occlusive) avec l'élément -i- explicite, *patitá-* de *PAT-*.

De là l'extension assez considérable d'une finale en -itá-, qui parfois coexiste avec celle en -tá-, comme dans *dhamitá-* / *dhmātá-* de *DHAM-*. La forme en -i- s'applique

de préférence aux racines non alternantes: rarement il y a trace d'un degré réduit comme dans *uditá-* de *VAD-*.

1. *itá-* dans *grbhítá-* de *GRBH-* (d'après les formes personnelles en *grabhī-* 346 ?).
2. Utilisation du thème du présent (outre *dattá-* précité) dans *jahitá-* de *HĀ-1*, *jagdhá-* 57 (49) 72.

Modifications phonétiques : gutturalisation de la finale, *siktá-* de *SIC-* selon 53 et (avec transfert de l'aspirée sur la dentale qui suit) *dagdhá-* 59 ; passage de l'occlusive finale à la sifflante cérébrale *sr̥ṣṭá-* 59 et (avec transfert de l'aspirée) *gūdhá-* 61 *ṭṛdhá-* 56 *āśādhá-* 56 (-ā- comme dans les autres formes verbales ou dérivées de *SAH-*; de même °*svāttá-* de *SVAD-*, cf. *svādú-*).

Divers : *taṣṭá-* 57 *pr̥ṣṭá-* ibid. *naddhá-* 58 °*mūta-* AS. de *MĪV-* selon 69 n. 2 *hrutá-* de *HRU-(HVR-)* cf. 76.

C'est aussi la finale *-itá-* qui sert uniformément pour les bases « dérivées » : causatif, type *coditá-* en face de *codáyati* de *CUD-* et (seul exemple en *-pitá-*) *arpitá-* (I) de *Ṛ-* (aussi *árpita-* avec ton anormal, peut-être de *á + arpitá-*). Désidératif : *mīmāmsitá-* AS. de *MAN-*. Dénominal : *bhāmitá-* « rendu furieux », seul exemple certain [*asúrta-* (sans *-i-* !) « ensoleillé » ?].

Un élargissement de *-tá-* en *-távant-* figure dans l'unique forme *ásitávant-* AS. « ayant mangé » (pdp. *-tavant-*), propr̥t « possédant une chose mangée ». Dans la RS., un cas (rare d'ailleurs) comme *sutávant-* a le sens prévisible de « pourvu de (soma) pressuré ».

**364.** Plusieurs racines terminées par une voyelle longue (y compris *īr ūr* issu de \**ṛ*) ou par un *d* (qui aboutit à *n* selon 46 124) ou enfin (cas rare) par une palatale forment un adjectif verbal en *-ná-* (sans doublet en \**-ina-*) : *chinná-* de *CHID-*, *rugṇá-* de *RUJ-*, *pūrṇá-* de *PṚ-*. La coexistence avec *-tá-* ne fait pas défaut : *sanná-* AS. VS. de *SAD-* à côté de *sattá-* RS. La valeur proprement verbale est souvent peu nette.

Le verbal en *-tá-* (*-ná-*) est tantôt actif, tantôt passif : *gatá-* répondant à *gáchati ethatá-* à *hanyáte*. Le principe de la répartition est que la valeur passive prévaut là où le verbe est susceptible d'un emploi transitif; elle ressurgit néanmoins même dans les verbes intransitifs, ainsi *gató nādhvā* VII 58 3 « comme un chemin parcouru ». Quant à la valeur temporelle, le nom en *-tá-* est ou bien indifférent (présent « général », éventuel) ou bien prétérít 429 : l'emploi de prétérít étant plus apparent quand la forme est passive.

Nombre de noms en *-tá-* présentent, en partie ou en totalité, une valeur adjectivale (non verbale) : ainsi *júṣṭa-* (noter le transfert accentuel) « plaisant, agréable » (*júṣṭá-*, sens « verbal »). Comme tous les adjectifs, il peut y avoir au nt. valeur de substantif abstrait, *drugdhá-* « méfait » (même, cas plus rare, avec épithète : *drugdhāni pitryā*). De nom concret, *ánna-* (ton !) « nourriture ». De nom d'agent, *dūtá-* (prob. d'une racine *DYU-*



! *DĪV-* « lancer ») « messenger ». Noter *ṛṇá-* nt. « faute; dette », m. « faute (incarnée en un être vivant) ».

1. Çà et là la valeur non verbale se signale par un degré plein : le seul cas clair est celui de *márta-* « mortel » en face de *mṛtá-* « mort ».
2. Le verbal de *PAC-* est *pakvá-*, nettement employé comme participe passé passif en plusieurs mantra, notamment AS. XII 5 32 (prose).

**365. Adjectif d'obligation.** — Il s'agit de noms verbaux exprimant que l'action verbale doit (par nécessité morale ou matérielle) avoir lieu, ou qu'elle peut avoir lieu (mérite d'être faite, etc.). Comme dans les autres catégories « verbales », la valeur est sujette à s'affaiblir en adjectif pur, voire en nom concret ou (au nt.) en abstrait.

La formation dominante est à suffixe *-ya-* (prononcer presque- toujours *-iya-*) et racine au degré plein et tonique : type *yódhya-* « qui doit être combattu » de *YUDH-*. Fém. - *yā-* 232. La présence (assez rare) d'un préverbe ne modifie pas le ton. Il peut y avoir allongement d'un *-a-* suivi de consonne unique, *vácya-* de *VAC-*(489 n.). Le suffixe ne reçoit le ton (svarita) que dans *grāhya-* (X) de *GRBH-* et dans quelques formes postérieures à la RS. Degré réduit dans *gúhya-* de *GUH-* et plusieurs autres.

1. Les racines en *-a-* final présentent le même vocalisme radical *-e-* qu'on retrouve 31 n. fin. et qui peut provenir de l'infinitif datif radical : *déya-* de *DA-* d'après le type *dé* 369 (cf. aussi l'impératif *dehí* et les abstraits en °*déya-*, qui d'ailleurs ont besoin eux-mêmes d'être expliqués). Ainsi *méya-* AS. de *MĀ-* 1 est à rapprocher de l'infinitif (*pra*)-*mé*. Mais °*vijñāyá-* (X) de *JÑĀ-*.
2. Sur le traitement *-av-* d'un *-o-* final, v. 31 190 n. 2 : *bhāvya-* de- *BHŪ-* (aussi, avec *-ā-* et valeur obligatoire plus accusée, *bhāvya-* AS.).

Enfin plusieurs racines terminées par *-i-* *-u-* *-ṛ-* adoptent un suffixe *-tya-* à l'imitation des noms-racines et en maintenant le degré réduit du radical : *śrútya-* de *ŚRU-*. Analogique *gopayátya-* « qu'on doit protéger », qui serait un cas unique de verbal sur dénominatif (base \**gopay-*, cf. *gopāy*).

**366.** Du verbal *uláyya-*, très problématique il est vrai (racine *LĪ-* avec finale en *-āy-* selon 31 n. fin.), ainsi que des dérivés nominaux du type °*pāyya-* 171 n. fin., émane un nouveau suffixe en *-āyya-* (prononcer *-āyiya-*) : *śravāyya-* « digne d'être entendu ». Il doit résulter de l'emploi de *-ya-* après les thèmes de présent en *-āyati*: *panāyya-* « digne d'être admiré » : *panāyata* de *PAN-*. Par extension, après thèmes « dérivés » : *trayayāyya-* « qu'on doit sauver », tiré d'un \**trayay-* élargissant le thème *trāy-* (de *TRĀ-*); *vitantasāyya-* (intensif) « à mettre en branle » de *TAMS-*.

*-āyya-* en vient exceptionnellement à fonctionner comme suffixe secondaire dans *uttamāyya-* « à considérer comme le plus élevé ». *Stuśéyya-* (« qui est à louer ») 192 entraîne dans l'AS. *śapathéyya-* « qui mérite malédiction ».

Une autre formation, issue sans doute des infinitifs datifs radicaux, jointe à l'influence d'un mot comme *jénya-* « confié, adopté, familier » (issu de \**jā-*, base annexe de *JAN-*), est celle en *-énya-* (prononcer en général *-eniya-*) : *drśénya-* « digne d'être vu » (infin. *drśé*). On trouve le même suffixe sur thèmes dérivés ou sur bases d'aoristes en *-s-*, *abhyāyaṃsénya-* « qui doit être dirigé vers ». Le substantif *sāmidhenī-* VS. n. de strophes (« propres à accompagner l'allumage ») sort d'un verbal \**samidhenya-*. Sur thème nominal (ou base dénominative ?) *vīrénya-* « propre aux héros ».

**367.** Une douzaine de verbaux à peu près limités à la RS. adoptent le suffixe *-tva-* (lire en général *-tuva-*), avec radical plein et tonique : *kártva-* « qui est à faire » *jántva-* et *jánitva-* de *JAN-* ; substantivement *váktva-* « parole ». L'origine est dans le thème d'infinitif en *-tu-*, qui figure à l'état nu dans les adjectifs du type *suhántu-* 171 206. Le sens de futur est en évidence.

De manière analogue, on a un suffixe *-tavyà-* (ton de *-yà-* secondaire 219 n. 1) depuis l'AS. : *janitavyà-*. Aussi *-anīya-* (deux exemples AS.), qui est en rapport avec un nom d'action en

*-ana-* considéré comme semi-infinitif.

1. Sur une tentative de verbal d'obligation en *-tra-*, v. 210.
2. Mi-verbal d'obligation, mi-adjectif (éventuel) est le groupe en *-atá-* ; *darśatá-* « digne d'être vu » et quelques autres, y compris sans doute *rajatá-* AS. « argent » (« brillant ») et, sur base dénominative, *haryatá-* « désirable ».

**368. Infinitif.** — L'infinitif, fréquent, est de formation très variée, quasi anarchique. Il utilise des thèmes nominaux (de genre variable) à valeur de noms d'action, qu'il fixe sous une forme casuelle déterminée : Ac. Ab.-G. et surtout D. (toujours au singulier); il existe en outre des finales sans attache casuelle évidente, en *-i* et en *-ai*. La démarcation sémantique avec les emplois proprement nominaux n'est pas aisée, sauf dans les types qui n'ont pas de contre-partie nominale ou dans ceux que différencie la place du ton (infinitif en *-áse* / D. nominal en *-ase*) ou le degré radical (*vidmáne* infinitif / \**vedman-* n. d'action). Les traits syntaxiques (420) ne sont ni constants ni typiques : ce qui demeure est une probabilité morphologique.

Il n'y a pas d'emploi en fin de composé, sinon après préverbes.

**369.** L'infinitif datif se forme d'abord sur des noms-racines, type *mudé* de *MUD-* (même ton désinentiel qu'au D. nominal).

Néanmoins le ton radical est conservé dans *bādhe* (degré long!) de *BADH-* 86) et quelques autres ; ainsi que dans les emplois après préverbe (selon 156 n. 2).

L'emploi après préverbe domine de beaucoup, comme dans les formations nominales. En composé proprement nominal, on n'a que *śraddhé* « pour croire » (où le premier membre est un nom figé), éventuellement *vayodhai* « pour donner de la force ».

1. Dans les racines terminées en *-ā-* on a soit la finale *-e* comme dans les noms 263, soit *-ai* : *pramé* « pour former » *vikhyai* « pour voir au loin » de *MĀ-1* et *KHYĀ-* ; l'une et l'autre dans *dé* (V 41 1) et *parā dai* de *DĀ-*.
2. Particularités phoniques ou morphologiques : vocalisme *bhuvé / °bhvé* de *BHŪ-* selon 32 b. Emploi d'un thème verbal *sampṛche* de *PRŚ-* et *śisnáthe* de *ŚNATH-*.

Un second groupe de D. est en *-áse* (ton suffixal ; pas de préverbes, non plus que dans la catégorie nominale en *-as-*), ex. *jīváse* « pour vivre » ; cependant on trouve quelques tons radicaux, alliés à un degré plein, ainsi *áyase* « pour aller ». La formation dépend en partie du thème présent : cf. *puṣyáse* « pour fleurir », *vṛñjáse* « pour tourner ».

Sur le type ambigu *stuṣé* et analogues, v. 316 et 422.

**370.** Les (rares) D. en *-(t)áye*, de thèmes en *-i-* ou en *-ti-*, sont peu caractéristiques par le sens : *pītáye* « pour boire » voisine avec l'Ac. *pītīm* et avec l'emploi compositionnel *sómapītaye*. Isolément se trouve *-tyai* (D. de type « féminin ») dans *ityai* « pour aller » ; *-váne* dans *dāváne* « pour donner » et quelques autres (ton suffixal, au moins en partie !) ; *-mane* dans *vidmáne* précité (ton suffixal !) « pour savoir » et dans quelques autres, à ton radical.

La catégorie suffixale la plus vivante est celle en *-tave* (*-itave*), c'est-à-dire D. de thème (m.) en *-tu-*, avec radical plein et tonique : type *hántave* « pour tuer ». C'est ici que les caractéristiques sémantiques sont les mieux marquées.

1. L'emploi sans préverbe domine, comme dans les dérivés nominaux en *-tu-* (s'il y a préverbe, celui-ci porte le ton).
2. Phonisme : *vódhave* 27 56 *stárītave* AS., comme *stárīman-*, de *STR̄-*.

Une variante de *-(i)tave* est *-(i)tavaí*, en une douzaine de formes (dont trois nouvelles dans l'AS.) : l'origine en a été rappelée 91.

1. Vocalisme radical *súta* AS. « pour enfanter », comme *sasúva*.
2. *Jīvátave* « pour vivre » est un semi-infinitif fait sur le thème de subjonctif *jīvāt(i)* et coexistant avec un thème (f.) *yīvātu-*. Semi-infinitif également *caráthāya* « pour aller ». En fait, tout D. de nom d'action peut incliner à quelque moment vers une valeur d'infinitif.

**371.** L'infinitif Ac. est généralement en *-am* : c'est-à-dire l'Ac. d'un nom-racine, employé avec préverbe et, par suite, avec ton radical maintenu : ex. *āríham* « pour monter ». Il y a trace d'un emploi sans préverbe dans *yámam* « guider » et *śúbham* (ton radical également maintenu) « pour briller ».

Plus restreint encore est un groupe d'infinitifs en *-tum* (5 formes RS., 5 nouvelles AS.), fait comme celui en *-tave* (ton sur le préverbe en cas de préverbe : *prábhartum* « pour présenter »); *-itum* après la RS. La catégorie est à peine amorcée et sémantiquement peu évoluée : rien n'indique son progrès futur.

1. Sur thème de présent, *°prcham* « pour demander » ; sur dénominatif (cf. 359 n.) *vareyám* « pour briguer ».
2. *-tím* incertain et en tout cas isolé, peut-être *śaktím* III 57 3 IV 43 3 « être au service de ».
3. *-tu-* en finale de membre antérieur (cas unique) *śróturāti-* (I) (à côté de *śrótu* et *suśrótu-* « qui accorde le fait d'entendre » cf. *sūryam dṛśáye rir̥thi* IX 91 6.

**372.** Parallèlement, il existe deux petites formations d'infinitif à valeur d'Ab. ou (plus rarement) de G. : celle en *-as* (sur noms-racines, degré réduit, ton radical, préverbe) et celle en *-tos* (mêmes caractéristiques que *-tum* et *-tave*) : *avapádas* « de tomber », *hántos* « de tuer » (ton sur préverbe, *nídhātos* « de déposer »). Des finales non réductibles à un type suffixal et casuel précis sont celles en *-sáni* (type *neśáni* « pour conduire ») qui utilisent la base en *-s(a)-* 329 déduite en dernière analyse des impératifs en *-si* 316. Exceptionnellement, sur thème de présent, *°str̥ñīśáni* « pour étendre » (cf. l'éventuel infinitif en *-(nī)śé* 322 n.). Dans *iśáni* « désirer » la sifflante appartient à la racine, comme aussi dans *°bhūśáni* « aider », ce qui libère une finale *-ani*, qu'on retrouve peut-être dans *rājáni* X 49 4 *taráni* III 11 3 avec valeur inlinitive probable.

1. Eventuellement *-mani* (cf. ci-dessus *-mane*) dans *vidharmaṇi* « pour répartir » ou « pour répandre » (mais avec abandon de la rection par l'Ac.); *-tari* (base de n. d'agent?) dans *dhartári* « pour maintenir » et quelques autres formes obscures (cf. 252 n. 2). *-i-* pourrait être une particule ajoutée à des finales *-an-* *-ar-* non désinentielles.
2. *-(i)syai* sur thème *avyáthiṣī-* 235 (var. *avyáthiṣe* MS.).

Enfin 35 thèmes d'infinitifs, à peu près limités à la RS. (pas d'ex, nouveau dans l'AS.), se servent d'une finale *-dhyai*. Les formes sont construites sur un thème de présent thématique, du type *tudāti* (ou assimilé à ce type) d'ordinaire : ex. *vandádhyai* « pour louer » en face de *vándate*. Toutefois on rencontre quelques cas de ton radical, *píbadhyai* « pour boire » en face de *píbatī*, *yájadhyai* « pour sacrifier » en face de *yajádhyai* VS. (*yájate*). Sur thème de parfait, *vāvrđhádhyai* « pour renforcer »; sur causatif (avec transfert de ton) *mandayádhyai* « pour se réjouir », de *mandáy-*; sur dénominatif *vājayádhyai* « prendre son élan ».

1. Sur *irádhyai*, v. 77.
2. Finale *-dhye* dans TS. KS. *gamádhye* « pour aller », d'après l'échange *-e /-ai* dans *-tave / -tavai* et ailleurs.

**373. Absolutif.** — Un absolutif assez fréquent s’est développé, surtout dans la RS. ancienne, avec une finale *-tvī* qui repose sur une finale mal déterminable attachée au même suffixe *-tu-* qui fournit les infinitifs en *-tum* et *-tave*. Mais le degré radical est réduit, ce qui semble indiquer une finale (*-t-*) + *u* (ou plutôt *ū* donnant au L. *-vī*, comme *camvī* cité 265). Ex. *kṛtvī* « ayant fait ». Pratiquement la formation (comme celle qui suit) se conforme structurellement aux verbaux en *-tá-*, cf. *gūdhvī* « ayant caché » comme *gūdhá-*; mais *hitvī* (*i* bref!) de *HĀ-1*. Identique pour la structure générale est la formation en *-tvā* (à lire *-tuvā*) qu’il faut sans doute, comme la précédente, expliquer par *-t + ū*, mais avec désinence d’I. (la désinence des noms m. en *-tu-* étant *-[t]unā*). Cette formation, rare dans la RS. ancienne, est rapidement en progrès ensuite : *hatvā* « ayant tué », *dattvā* « ayant donné » (comme *dattá-* 363). Avec *-i-* « de liaison », depuis l’AS. seulement, *himsitvā* « ayant lésé » (*grhītvā* AS. « ayant saisi » comme *grhīta-* ; sur causatif, depuis l’AS. aussi, *sraṃsayitvā* « ayant fait tomber ». Une seule forme à préverbe. *pratyarpayitvā* AS. « ayant envoyé en retour ».

Sept racines (RS. récente) attestent une finale *-tvāya*, combinaison de *-tvā* et de *-ya* : *gatvāya* « étant allé ». Les formes *dattvāya hitvāya* doublent les précédentes.

**374.** La finale *-tu-* (*-tū-*) se disposant mal par nature à l’emploi après préverbe, on a utilisé en ce cas la finale *-i-*, qui, avec une désinence d’I. (souvent abrégée), donne *-yā* (*-ya*). Le ton est radical, bien que le degré soit normalement le degré réduit (sauf que les racines en *-ā-* final, ici comme ailleurs, sont immobiles, *utthāya* AS. « s’étant levé »).

Sur base causative, *prārpya* « ayant mis en marche » (Livre I, seul ex. de la RS.); sur thème de présent, *upadāya* AS. « ayant mis » (incertain). Le phonisme radical dans *abhigūryā* « ayant célébré » *vitūryā* « ayant fait passer » s’explique par 37.

Comme dans les noms-racines 195, un *-t-* s’insère après voyelle brève, d’où une finale nouvelle *-tya* ou plus souvent *-tyā*, ton radical : *ābhṛtyā* « ayant apporté ». La solution est évitée par l’allongement de la voyelle radicale dans *āyūtyā* « s’étant approprié » et quelques autres (position favorable devant *y-*, cf. 42).

L’absolutif en *-(t)yā* se rencontre encore après quelques adverbes formant liaison étroite avec le verbe, ex. *aramkṛtyā* « ayant apprêté ». Un cas extrême est *pādagṛhya* « saisissant aux pieds » *hasta*<sup>o</sup> « prenant la main », où l’élément antérieur est un véritable thème nominal.

Un absolutif en *-an* (après préverbe) s’amorce dans *āvivenam* « sans déplaisir » (incertain) et quelques formes de la RS. 419 ; plus nettement, après deux préverbes et radical allongé et tonique, *abhyākrāmam* AS. « en s’avançant » et

quelques autres formes, qu'on pourrait être tenté toutefois de ranger parmi les composés adverbiaux (*avyayībhāva*).

## **CHAPITRE V**

### **LES INVARIANTS**

**375. Préverbes.** — Une série de particules fonctionnent tantôt (en partie du moins) comme mots indépendants, à valeur d’adverbe ou de préposition ; tantôt comme préfixes (dans le rôle de membres antérieurs de composés nominaux), tantôt enfin comme préfixes verbaux (préverbes). Nous avons vu d’avance les emplois compositionnels 174 sq. 181 183 : ils coïncident dans une large mesure soit avec les emplois de préverbes, soit avec les. emplois indépendants (adverbes, prépositions).

Comme préverbes proprement dits, ces mots apparaissent soit soudés au verbe, soit — c’est la situation ancienne et fondamentale — séparés : en ce cas, volontiers placés au début du pāda ou de la phrase et naturellement pourvus du ton (parfois même postposés au verbe). Mais ils sont, sémantiquement si liés au procès que dès la RS. ancienne, dans la moitié des cas environ, ils collent au verbe, allant jusqu’à perdre leur propre ton quand (même à l’initiale du pāda) ils figurent devant un verbe tonique (88 b.).

1. Cf. aussi les faits de saṃdhi 147 sq. 150 qui soulignent le contact étroit.
2. Il arrive aussi que le préverbe garde le ton (*pāri véda* VI 1 9) : le cas se produit notamment devant un participe en plusieurs passages. Noter que le pdp. restitue parfois le ton du préverbe quand la voyelle finale tonifiable est écrite -y ou -o.

La soudure du préverbe et du verbe est normale en phrase subordonnée, à peu près constante en phrase négative, constante dans les formes nominales du verbe (sauf parfois pour le participe, et, exceptionnellement, *ā... drśé* AS. VII 22 1, *ni... bādhitāsaḥ* KB. XXVIII 6). La séparation (improprement dite « tmèse ») est dominante en phrase principale ou indépendante, là notamment où une valeur emphatique s’attache au préverbe. Elle diminue dans les mantra récents et déjà au Livre X.

De nombreux préverbes apparaissent sans verbe dans la RS., notamment *ā ... prá sám*. Il serait abusif de parler d’ellipse à chaque fois. Le préverbe seul suffit à indiquer un mouvement (phrase hortative) dans les propositions élémentaires ; de là l’emploi s’est étendu à des propositions plus complexes, comme *vī* signifiant « ouvrir » II 24 2.

Là même où le verbe est exprimé, le préverbe porte souvent l’essentiel de la valeur verbale, *nīr gā ūpe* X. 68 3 « il a fait sortir (*nīs*) les vaches (comme on fait sortir les grains de l’épi) » *yātam... vī párvatam* X 39 13 « fendez la montagne en marchant » *gā udānrcúḥ* AS. « ils ont fait sortir les vaches par leur chant ». L’emploi de tel ou tel verbe particulier donne l’impression d’être de peu d’importance, là où visiblement le préverbe attire à lui le sens principal du procès.

**376.** Les préverbes notent essentiellement le mouvement : mouvement réel d’abord, figuré ensuite. Un emploi particulier, qui a quelque extension, est celui qu’on peut appeler « transitivant ». Enfin certains usages attestent une influence venue de la



composition nominale: emplois adverbiaux ou prépositionnels. La distinction est d'ailleurs parfois malaisée entre préverbe et préposition (ou adverbe) : le contexte a imposé la fonction, pour des mots qui à l'origine étaient indépendants, aptes aussi bien à s'agréger à un verbe qu'à régir ou qualifier un nom.

*ácha* (*áchā* 109) note la direction vers, avec des verbes de mouvement ou signifiant « dire ». L'emploi prépositionnel demeure ici dominant (régime Ac.), l'emploi préverbal paraissant être une spécialisation. Un exemple de régime au L. SS. I 543, en var. de l'Ac. (RS.).

*áti*, avec les verbes de mouvement, indique que le mouvement a lieu jusqu'au bout ou au-delà (« en passant outre »): avec *DĀ-* « surpasser par ses dons » *MAN-* « mépriser ». Quelques formules prépositionnelles (régime Ac. ; I. rare, I 36 16), ainsi *pūrvīr áti kṣāpaḥ* X 77 2 « à travers maintes nuits ».

*ádhi* « au-dessus » (au propre et au figuré), ainsi (avec valeur volontiers transitivante) avec *RUH-* « monter sur » I- et *GAM-* « trouver, comprendre, apprendre » *VAC-* « parler au nom de, garantir » *DHĀ-* « confier ».

*ádhi* est également préposition, d'abord avec le L. (*kás te devó ádhi mārḍīká āsīt* IV 18 12 « quel dieu fut compatissant à ton égard? »), puis avec l'Ab. de point de départ (*niraitu jīvo ákṣato jīvo jīvantyā ádhi* V 78 9 « qu'il sorte vivant sans dommage, vivant d'elle vivante ») ; le régime Ac. est très rare (VII 36 1), l'I. limité à la formule *ádhi ṣṇúnā (ṣṇúbhiḥ)* « sur la hauteur ». Comme adverbe enfin, « en sus de » (avec n. de nombre; régime G. VIII 413, 714).

**377.** *ánu* signifie en propre « après » (ce qui fait suite, ce qui accompagne, s'approche, se conforme), avec *STĀ-* « s'agréger à, suivre, aider » *JAN-* « naître ultérieurement » *JÑĀ-* « concéder, reconnaître, donner » *MĀ-*1 « céder en mesurant ». Comme préposition (régime Ac.), « le long de, à travers; par le moyen de » et spécialement « selon » (*svárn ánu vratám* 1128 1 « selon sa loi ») ou encore distributivement (*ánu dyūn* « jour après jour »; aussi *dyúbhiḥ*). Régime G. I 30 9 VIII 69 18.

*Antár* est peu fréquent comme préverbe : avec *GĀ-*1 « aller entre, séparer ». L'emploi est adverbial ou plus souvent prépositionnel, servant à préciser le L. (pl.), ex. *bhúvaneṣv antáḥ* « parmi les êtres ». L'Ac. marque la démarcation entre deux groupes, *antár devān mártvāṃś ca* VIII 2 4 « entre les dieux et les mortels ». Ab. (rare) « de (l'intérieur de) » ; G. IX 12 7.

*ápa* est uniquement préverbe, et indique le point de départ, surtout avec des verbes de mouvement. Aussi avec *BHŪ-* « être éloigné » *HAN-* « écarter en frappant; abattre » *GUR-* « désap- prouver; menacer ».

*ápi* comme préverbe note un contact étroit : avec *DHĀ-* « fermer » *BHŪ-* « faire partie intégrante de ». Rares emplois adnominaux (« sur » ou « près de, chez »), régime L.

Sur *ápi* particule, v. 437.

*Abhí* (« vers ») s'emploie avec des verbes de mouvement et est souvent transitivant ; ainsi avec *PAD-* « attaquer » *CAR-* « exercer une action magique » (nuance fréquente d'hostilité) ; avec *AS-* 1 « surpasser; menacer ». L'emploi prépositionnel, à régime Ac., donne les sens de « vers » ou parfois « au-dessus de » (*yó vísvā bhúvanābhí sāsahīḥ* III 16 4 « qui l'emporte sur tous les êtres »). Rarement L. (II 31 2) ou Ab. (« sans » ou « par rapport à ») I 139 8.

**378.** *áva* « de haut en bas », ainsi avec *TR̄-* « abattre » *SĀ-* « délier », mais simplement « regarder » avec *KHYĀ-* et analogues; « couper (complètement) » avec *BHID-* et analogues; avec *YAJ-*, « écarter par le sacrifice » ou « satisfaire la divinité ». L'emploi adnominal (Ab.) est très rare (formule *áva diváh* « du ciel » ; aussi *dyúbhiḥ*).

*Ā* marque, en tant que préverbe, un mouvement vers ou une position à telle place (transitivant : *BHĀ-* « illuminer » *DIS-* « viser à »); mais plus souvent un mouvement en direction du sujet (emploi qui ressemble à celui qu'expriment les désinences moyennes) : par exemple avec *DA-* « recevoir, prendre » *DHĀ-* « prendre, assumer » *KR-* « amener; gagner » *BHŪ-* « assister ». L'emploi prépositionnel a lieu surtout avec régime L. (où a précise la désinence sans ajouter de nuance notable, *mānuṣeṣv ā* « chez les humains »); aussi Ac. (plus rare), avec nuance de but; Ab. au sens de « depuis (spatial), en partant de, hors de » (figurément, pour noter une préférence, *vísvā ca na upamimīhi... vāsūni carṣaṇībhya ā* I 84 20 « et assigne-nous tous les biens de préférence aux [autres] tribus »); ou au sens de « jusqu'à » (spatial) (*yati girībhya ā samudrāt* VII 95 2 « allant des mon tagnes à la mer »), la notion de limite ayant évolué en deux acceptions opposées. Dans plusieurs de ces emplois, notamment dans le dernier cité, *ā* est antéposé au régime. — Sur *ā* comme particule, v. 437.

*úd* est purement préverbe, mouvement vers en haut, vers le dehors : ainsi avec *GĀ-* 2 « entonner (un chant) » *MUC-* « délier » ; transitivant, *TŪ-* « rendre efficace ».

**379.** *úpa* (« près de ») avec *I-* « s'approcher, prendre part à » *SAD-* « s'approcher pour honorer » ; transitivant, *JĪV-* « vivre de ». La valeur d'approche indirecte, souvent avec nuance de dévotion, distingue le mot *d'abhí* qui souligne le côté « force », ou de *ā*, qui accentue l'intégration. On trouve parfois *úpa* comme préposition avec l'Ac. au sens de « vers », rarement « sous (la volonté de) » AS. XIX 31 7 ; L. « sur » et, formulièrement, *úpa dyúbhiḥ* « jour après jour ».

*Ní* n'a d'autre fonction que de préverbe, pour signifier « dedans », ainsi *YAM-* « retenir, faire rentrer (un attelage); céder » *SVAP-* « s'endormir (mort) » *VṚT-* « tourner en arrière; rentrer »; figurément *KR-* « humilier, dominer »: devant plusieurs verbes, « apaiser ».

*Nis* est également pur préverbe et signifie « au dehors », d'où, avec *KR-*, 2fabriquer,

préparer; repousser; guérir » JNĀ- « discerner » BHAJ- « exclure » DAH- « détruire en brûlant » ; transitivant, MANTH- « faire jaillir par frottement ».

Sur *iṣ-KR-*, v. 45 104.

*Pāra*, (préverbe) marque l'éloignement, I- « s'en aller; mourir » DĀ- « livrer, faire périr ». Noter avec *Ji* le sens de « être vaincu (passif !); perdre » (aussi : « vaincre »).

*Palā*, v. 67.

*Pāri*, comme préverbe, signifie surtout « autour » : BHUJ « entourer » MĀ-1 « mesurer un périmètre » STHĀ- « empêcher » ; au figuré, JÑĀ- « connaître en détail » BHŪ- « dominer; atteindre »; faction est envisagée dans sa totalité, d'où dominée. Nuance de « manque » (par contraste avec une attention portée sur un point précis) dans CAKṢ- « laisser passer (sans voir) » MAN- « négliger ».

*Pāri* est parfois adnominal, avec l'Ac., au sens de « autour » ou « au delà de » (*mā śūne agne ní śadāma nṛṇām pāri tvā* VII 1 11 « ne soyons pas assis autour de toi dans l'absence de héros »); en formules temporelles, *madhyāṃdinam pāri* « vers midi ». Plus fréquemment on a l'Ab. au sens de « d' (autour de) », puis simplement « de (origine), en partant de », *tvām adbhyās tvām ásmanas pāri... jāyase* II 1 1 « tu nais des eaux, tu (nais) du rocher ».

**380.** *Prā*, comme préverbe, « en avant » (pour s'éloigner, plus souvent pour se diriger vers), avec PAT- « s'envoler » I- « partir; mourir » MUC- « délier, cesser » BHR- « offrir, mettre en honneur » JÑĀ- « reconnaître, déterminer ». Nuance, ingressive HU- « commencer à offrir »; nuance continue PĀ- 1 « boire (continûment) ». Avec MAD- « se détourner de ». Pas d'emploi adnominal.

*Plā*, v. 67.

*Prāti*, comme préverbe, « contre » (mais la nuance est moins « hostile » que dans *abhi* : « à l'encontre de » ou même simplement « au-devant de ») : DRṢ'- « être perçu » (avec désinences moyennes) PAD- « répondre » STHĀ- « prendre appui » JUṢ- « agréer » AS- 1 « être de taille à ». Avec MUC- (« libérer ») : « mettre (un vêtement, etc.) ». On rencontre des emplois prépositionnels avec l'Ac., au sens de « vers » ou « contre », *agne rákṣā ṇo aṃhasaḥ práti śma deva rīṣataḥ*, VII 15 13 « ô Agni, protège nous de l'angoisse, contre ceux qui nous veulent du mal, ô dieu »; parfois, « selon » II 15 10 « comme » VI 30 1.

Avec le L., nuance distributive VIII 82 1. Formules *prāti váram* « selon le désir » *prāti vástoḥ* (Ab. ?) « à l'aurore ».

*Vī* ne figure qu'avec des verbes et marque une division, une dispersion ; au figuré aussi une discrimination, une extension ; cf. avec STHĀ- « se répandre, se répartir » HŪ- « appeler de divers côtés » PRṢ'- « rechercher (en interrogeant) » BRŪ- « se disputer »; transitivant, VAS- 1 « illuminer ». Négatif (influence de *vi*<sup>o</sup> nominal) avec DĀṢ'-

« nier » *PRC*- « vider ».

Enfin *sám*, qui n'a pas d'emploi adverbial ou adnominal sur, a le sens de « avec, ensemble », pour souligner le lien entre deux agents vis-à-vis d'une même action (*PĀ*- I « boire en commun ») ou entre faction et l'objet (*PIṢ*- « presser contre »); *sámVYAC*- « rouler » est le contraire de *VYAC*-. *Sám* renforce ou précise diversement le procès, *Ji*- « conquérir » *HAN*- « écraser ; fermer » *BHŪ*- « venir à l'être ».

**381.** La présence de deux préverbes n'est pas rare, le premier étant plus enclin à la valeur adnominale. Le plus souvent ils sont séparés l'un de l'autre, le second en contact avec le verbe (mais tonique); seul *á* attire à lui un préverbe précédent, type *upáḡahi* « arrive ici ». En phrase subordonnée les deux préverbes sont d'ordinaire accolés, le premier gardant ou non le ton.

1. Le cas de trois préverbes (en contact) est très rare, *anusampráyāhi* AS.
2. *á* est presque toujours en seconde place s'il y a un autre préverbe ; il est considéré comme partie intégrante du verbe. *Párā* est aussi en seconde place et presque toujours aussi *áva*; *ánu ádhi abhí* sont presque toujours en première place.
3. Dans les noms verbaux, deux préverbes en contact ont un ton sur le premier (*abhí samcaréṇyam*) ou sont atones (*viprayántaḥ*).
4. Répétition du préverbe, soit séparé (*á ... á* I 88 4 III 43 2), soit en *āmreḡita* (*sám-sam*, passim).

Les emplois de préverbes ont réagi les uns sur les autres, créant des oppositions ou ajustements secondaires. Ainsi *vi-PRC*- 380 *prá-CRT*- AS. « délier » *ápa-VR*- et *vi-VR*- « ouvrir » *áva-RUH*- « descendre » *áti-GĀH*- « émerger » *vi-KRĪ*- « vendre » *ápa-RĀDH* AS. « manquer », etc.; ainsi se créent notamment quelques nuances privatives. Par moments on a des préverbes divers associés à un même verbe sans variation d'emploi, comme si le choix de tel préverbe était de peu d'importance.

Un cas extrême est la combinaisons... *á óhate ví* II 23 16 « ils affirment... (et) nient ».

**382.** Il arrive que des emplois « simples » dérivent d'emplois à préverbe : *MAN*- « désirer » VII 4 8 (et ailleurs) est fait sur *abhí-MAN*-; de même *krámasva* AS. TV 4 7 (« saillir »), *BHŪ*- I 46 11 sur *vi-BHŪ*-, *STHĀ*- VI 18 9 sur *ádhi-STHĀ*-, *MĀ*- IV 44 6 sur *upá-MĀ*-, etc. Nombre d'emplois à préverbe sont, en revanche, indistincts des emplois « simples » ; des considérations de volume, de rythme ont dû jouer pour favoriser l'adjonction d'un préverbe et de tel préverbe particulier.

1. Sur l'usage stylistique des préverbes, v. 456.
2. Appartenance d'un même préverbe à deux verbes consécutifs, *vy ástabhnāt... akr̥ṇot* VI 8 3; prob. *ṛṇvati... vy ṛ ṇ vati* I 128 6 *ní... dadh-ré... jīhīta* 37 7; à trois verbes (?) « *sám... mārjmi dīdhiṣāmi... dādihāmi* II 35 12.

3. Les préverbes figurent parfois de manière variable avec les différentes formes d'un même verbe. Un cas typique est celui du thème *bíbhar-* attesté sans préverbes, en face des thèmes *bhára-jabhár-*, etc. ; dans une large mesure aussi *háva-* en face de *huvá-* et surtout *hváya-*,

**383. Mots préverbiaux.** — On trouve comme éléments préfixés devant les formes personnelles du verbe (mais jamais ne perdant le ton) quelques mots autres que les préverbes : à savoir des adverbes comme *tiráś* « en travers » *purás* « en avant » *āvis* « manifestement » (*prādúr* « id. » depuis l'AS.). Mais les emplois sont limités, les seuls verbes attestés étant *KṚ-* *BHŪ-*, parfois *DHĀ-*, isolément tel autre encore, qui font figure de simple support verbal à l'acte noté par l'adverbe. Le seul trait « compositionnel » est l'éventuelle présence (rare d'ailleurs) d'un absolutif en *-(t)yā* (comme avec les préverbes, cf. 374), lequel entraîne la perte du ton : *namaskṛtya* AS. « ayant rendu hommage ». La « tmèse » est attestée dans cette série : ainsi *śrad asmai dhatta* II 12 5 « faites-lui crédit », qui disloque l'expression composée *śrad-DHĀ-* où le premier élément est un thème nominal *śrad* (prob. *śradh-*) figé, comme aussi dans *śrát. KṚ-*, même sens.

Il n'y a donc pas de composition verbale au sens où l'on parle, de composition nominale. Tout au plus peut-on voir l'amorce d'une expression verbale complexe dans la formule *sukṛtā kṛṇvantu* I 162 10 « qu'ils préparent comme il faut » où *sukṛtā-* (figé au pl. nt.?) supplée un *\*sú kṛṇvantu* qui manquait de corps.

1. Cf. aussi *vayúnā kṛnota* I 162 18 « préparez » et quelques autres expressions plus ou moins douteuses (éventuellement *mahā bhūtvā* 247) qui sont peut-être à rapprocher des formules interjeclives en *-ā-KṚ-* citées 392. Un autre type de périphrase serait attesté dans *dasmát KṚ-* 1 74 4 « rendre efficace ».
2. Quant au type post-védique en *-ī-BHŪ-*, *-ī-KṚ-*, on a tenté d'en voir les débuts dans *śákī bhava* I 51 8 « sois fort » *sārī bhava* 1 138 3 (sens?), peu probant; plus vraisemblablement dans *vātīkṛa-* AS., surtout si le sens est bien « transformé en vent ». Ici encore les expressions onomatopéiques en *-ī-KṚ-* 392 ou adverbiales (comme *mithū kaḥ* et *m° bhūt*) sont en avance sur la formation nominale courante. Peut-être enfin *avyathīḥ kṛṇuta* X 31 10 « rendez exempt de vaciller » suppose-t-il un *\*avyathī-KṚ-* normalisé d'après le mot voisin *vyáthiḥ*.
3. Si les formes personnelles du verbe n'entrent pas en composition nominale, en revanche on a un cas clair d'āmredita, *píba-píba* II 11 11 (mais ailleurs, juxtaposé à double ton : *préhi préhi*, etc.).

**384. Prépositions.** — Outre les préverbes fonctionnant comme prépositions, dont nous avons rappelé les principaux emplois, il existe des adverbes d'origine diverse, qui « gouvernent » des noms à des cas divers, notamment au G. et à l'I. : ce sont précisément des cas avec lesquels on ne rencontre qu'exceptionnellement les vraies prépositions.

On trouve ainsi un régime Ac. avec *antarā* « entre » *abhítas* « autour » *upári* « au-

dessus » (et G. probable dans *bhūmijā upāri* X 75 3 « au delà de la terre »). Le régime au G. est présent surtout avec *purástāt* « devant »: l'Ab. avec *adhás* « au-dessous de » (Ac. VII 104 11) et *avás* « id. » (I. I 163 6); avec *rté* « sans » (le G. au moins IV 33 11); même situation avec *āré*, de sens analogue; enfin l'Ab. (nominal ou infinitif) est régi aussi par *purá* « avant (temporel) » ou « à l'exception de, par protection contre » et quelques autres.

Un régime L. figure avec *sácā* « en compagnie de, parmi » (G. V 74 2 X 93 5), tandis que le groupe des autres adverbes de sens analogue, *sahá*, *sākám*, *s(u)mád*, ont l'I. Les régimes, on le voit, sont mal stabilisés et incomplètement spécialisés. Un mot comme *parás* « au delà » se trouve avec l'Ac. (VIII 2 41 X 82 2), le L., l'Ab. et surtout l'I.

La plupart des emplois sont isolés, et coïncident avec des emplois purement adverbiaux. De même que dans les prépositions proprement dites, la place est faiblement réglée : antéposition, postposition (les deux procédés avec *purá*), séparation d'avec le régime (ainsi pour *rté*).

**385. Adverbes.** — Les adverbes sont extrêmement nombreux. On trouve parmi eux des formes nominales figées (y compris des composés); des noms à suffixe proprement adverbial, enfin des mots plus ou moins déterminables.

Des particularités morphologiques, qui n'intéressent que des groupes restreints d'ailleurs, sont le transfert de ton 387 ; l'affaiblissement des caractéristiques pronominales *ibid.* et 391 ; le maintien de finales consonantiques là où la dérivation nominale présente des finales en consonne + *a*, cf. ci-dessous et 390 sq.

Parmi les formes casuelles, naturellement mal distinctes en partie de valeurs proprement nominales, les désinences dominantes sont l'Ac. et l'I. (sg.). L'Ac., exprimant la durée ou l'espace parcouru, la manière, la direction, la relation, donc plus librement employé que dans le nom, figure ainsi dans des adjectifs comme *purú* « beaucoup » *urú* « au loin » *śásvat* « sans cesse » *didṛkṣu* (ton !) « dans mon désir de savoir » *suhántu* « de manière qu'(il) soit facile à tuer » *mahām* II 24 11. Les emplois sont très variables suivant les mots. Un *mahás* « puissamment » est probable 397.

Fréquents notamment les adjectifs en *-āñc-*, au nt., et leurs dérivés, *ānūkám* « par derrière », etc.

1. Quelques participes à ton avancé, *patayát* I 4 7 « en se hâtant » (mais cf. 459) *rdhát* VI 2 4 « avec succès » (*tāját* AS. ?) ; un nom-racine en fin de composé, *akṣipát* « un peu » (proprt « ce qui tombe sous les yeux »); un ordinal comme *sahásram* X1510, 79 5 « mille fois ». Rares sont certains suffixes comme *-vat* (hormis 390 fin.) et *-mat* (peut-être *tvāvat* X 100 1 « de la manière qui l'est propre »).
2. Des thèmes sans contre-partie nominale sont *niṇík* « en secret » *madrík* (et

*madryadrík* « vers moi ») qui reposent sur une finale réduite du nt. commun en *-yak* (*madryàk* est attesté aussi).

Les substantifs figurent dans des emplois compositionnels, *nāma* « quant au nom » (d'où, dès la RS., « notamment; en fait ») ou de manière *kāmam* « selon (son) désir ». Productifs sont les emplois pronominaux (*adās* « là-bas » *idām* « ici; maintenant ») qui s'orientent aisément vers le rôle de particules.

Les préverbes s'emploient aussi adverbiallement en utilisant le suffixe « intensif » -*tarām*, type *vitārām vi kramasva* IV 18 11 « marche au loin, plus au loin ! » ; l'Ac. f. -*tarām* apparaît depuis *saṃtarām*, hapax de la RS. ancienne, et davantage dans l'AS. où il remplace *-tarām*; analogue *upamām* V 34 9.

Un autre mot d'aspect f., sans contre-partie nominale, est *tūṣṇīm* 42 (finale comme *idānīm* 389?): éventuellement *sādhrīm* « vers un même but », aménagement de *sadhā* d'après *sadhryāñc-* (où la finale *-ryāñc-* dérive de *tiryāñc-*195).

**386.** L'I. sg. (aussi pl.) exprime la manière, les circonstances, également le temps et l'espace. On trouve notamment des noms (substantifs et quelques adjectifs) en *-as-*, type *sāhasā* et *sāhobhiḥ* « avec force » ; autres, *āgreṇa* « en avant » (à côté de *āgram*, *āgre*), *dīvā* « de jour » (opposé à *nāktam* : discordance casuelle) et *dyūbhiḥ* « au long des jours ».

Remarquable est l'extension donnée à une finale *-ā* s'attachant à des thèmes qui ne fournissent pas de flexion, ou du moins dont la flexion ne comporte pas normalement cette finale. Ainsi *amā* « chez soi » (cf. 287), *uccā* et analogues (aussi *uccāis*) 259. Il y a un groupe compact en *-yā*, d'abord sur thèmes en *-u-* (après syllabe lourde), type *āśuyā* « rapidement » (mais, au lieu de \**uruyā* on a *urviyā* « au loin », apparemment fabriqué sur le f. *urvī-*, cf. *urvyūti-*), puis sur thèmes en *-a-* (avec *-a-* final maintenu), *ṛtayā* « selon l'ordre » *ṛtā-* variante de *ṛtū-*); d'où une finale nouvelle en *-ayā*, *āsayā* « en face » (du nom-racine *ās-*) *naktayā* « de nuit » (*ubhayā* « des deux manières », haplogie pour \**-yayā*) et même *kuhayā* « où ? » élargissant *kūha*. On a *-yā* après consonne dans *viśvyā* (ton insolite) [*viśvayā*<sup>o</sup> VIII 68 2 ton de V.] « partout » *tmanyā* « de soi-même » (I X). Le lien entre la finale *-ayā* et l'I. f. des noms en *-ā-* (*pāpāyā* « de mauvaise manière ») est faible; le point de départ de *-ayā* est peut-être le pronom *ayā*. (I. sg. f.) « ainsi » ; celui de *-uyā* le pronom *amuyā*, « de cette manière-là ». La productivité de l'I. adverbial sur bases pronominales est considérable.

Quant aux noms en *-ā-*, la finale d'I. en *-ā* est mieux attestée dans les adverbes que dans les noms, cf. 268 n. 2, mais il n'est pas nécessaire de postuler une base en *-ā-* pour expliquer chaque finale adverbiale en *-ā*. Des formes comme *puruṣātā puruṣatvātā* « à la manière des hommes ; chez les hommes » peuvent s'expliquer par un suffixe adverbial en *-tā*, cf. 390.

**387.** Le D. est rare : *aparāya* « pour l'avenir » *vārāya* « selon le vœu ». Rare aussi le G., *aktós* « à la (fin de la) nuit » *vástos* « au matin » (donc, nuance temporelle). Le L. est plus fréquent, *ágre* « en face »; au pl. *aparīṣu* (f. ; ton distinct et formation féminine distincte) « à l'avenir ». Le pronom *tmán* est aussi un L. adverbial, à valeur faible, doublant l'I. *tmánā* : ce semble le seul L. à désinence zéro usité adverbiallement.

L'Ab. enfin comporte la valeur d'origine (*ārāt* « de loin » ou simplement « au loin ») ou de manière (*sākṣāt* « visiblement »). Sur base pronominale, *ād* « alors » *tād* « ainsi » (perte des caractéristiques pronominales !).

Le N. adverbial est inusité encore que, théoriquement, plusieurs Ac. pourraient s'interpréter en N. aussi bien ; *avaras*<sup>o</sup>179 n. n'est sûrement pas un N. m. Reste tout au plus *kís* dans *nákis mākis* 290, qui sort d'un emploi réel de N. animé; quant à *sajóṣās* employé comme adverbe au N. m. figé (I 118 11 IV 56 4), c'est une conséquence de l'emploi des finales masculines en fonction de nt. selon 243 396. — Cf. enfin sur le cas de *yós* 270 n. 1.

Un trait significatif est le transfert de ton, qui en général va dans le sens de l'oxytonèse. On l'a pour l'Ac. dans les participes en *-āt* 385, dans les finales en *-tarám* ibid. (auxquelles se joint *aparám*), aussi dans des adjectifs de direction qui présentent le même phénomène à d'autres cas (D. *aparāya*) Ab. *adharāt*, I. *apākā* (« loin ») et autres de même structure, L. *dakṣiṇé*. Inversement l'adverbe *dívā* recule le ton en face de l'I. nominal *divā* : *gúhā* « en secret » *mṛṣā* « en vain » *sácā* « ensemble » auraient en contre-partie, s'il existait, un I. nominal à ton désinentiel.

**388. Composés adverbiaux.** — Des composés se forment, soit par jonction de deux adverbes (rare), soit par adverbialisation d'un composé nominal déjà existant ou virtuellement possible, *nānārathám* « sur différentes voitures » (oxyton, contrairement à *sarátham* « sur la même voiture »), *saṃvátsam* « durant une année entière » (cf. le dérivé nominal *saṃvatsará-* « année »), *samakṣám* (de (*ákṣi-* « œil ») « en face ». Les caractéristiques sont les mêmes que dans la composition nominale : on voit par le dernier exemple un cas d'élargissement en *-a-* (*samāsānta*).

Le type le plus nettement adverbial est la jonction d'un mot gouvernant — préposition ou terme prépositionnel — et de son régime (type dit *avyayībhāva*) : *ādvādaśám* « jusqu'à douze » *otsūryám* AS. « jusqu'au soleil » *pratidośám* et *pra*<sup>o</sup> « vers le soir » *pratikāmám* « selon (son) désir » *abhipūrvám* AS. « dans l'ordre ». La fréquence des expressions analytiques concurrentes, *svadhām ánu*, *ánu jóśam*, donne le point de départ, plus encore que l'expression composée adjectivale (type *anukāmá- ánuvrata-*), laquelle est d'ordinaire secondaire par rapport à l'adverbe, cf. 183.

Les emplois d'*avyayībhāva*, relativement rares dans la RS., se propagent ensuite : on notera la prédominance des finales en *-am*, partiellement obtenue par une thématisation



(ainsi dans °*doṣám* issu de *dosá-*); le *samāsānta -ya-* apparaît depuis le Livre X (*abhinabhyám* « prés des nues »). Seul demeurerait à finale non élargie *upaṣṭút* si le sens est bien adverbial « en direction des chants de louange ».

Même emploi « régissant » de *yáthā*<sup>o</sup> dans *yathāvaśám* « selon son gré » et analogues (rare dans la RS.), où l'origine analytique est patente. Isolément, *yādrādhyám* « autant qu'on peut atteindre » (mais "*yācchreṣṭhám* « aussi bien que possible » a été nominalisé, comme d'autres); avec un adverbe prépositionnel, *ṛtekarmám* (finale thématisc) « sans activité ».

Ton final dominant, sauf dans quelques formes post-ṛgvédiques comme *pratikūlam* et *anukūlam* AS. « à contre-courant » et « dans le sens du courant ».

**389. Dérivés adverbiaux.** — Les suffixes adverbiaux se trouvent par privilège dans les catégories pronominales et numérales ; de là ils se sont attachés à des thèmes nominaux, d'abord à ceux qui par le sens se rapprochent des pronoms ou des noms de nombre. Est ainsi purement pronominal le suffixe temporel *-dā́*, type *idā́* « maintenant » *kadā́* « quand? », où à l'origine l'élément *-d-* a dû appartenir au pronom de base et se propager, comme dans *sádā́* « toujours » *sarvadā́* « partout ».

*-dam* dans *sádam* « toujours » (thématisation analogique) ; *-dā́nīm* dans *idā́nīm* « maintenant » et quelques autres, finale comme *tūṣṇīm* 385. Nominalisation dans *viśvadā́ni-* TB. Un autre suffixe, notant le temps éloigné, est en *-rhi* (*-r-* pour *-d-* d'après l'échange noté 100 n. 1 ?), *kārhi* « quand? » (seule forme de la RS. ancienne).

En face de *yadā́* temporel, on a *yádi* « si » où l'élément *-i* est nettement déictique (conformément au rôle syntaxique 453) et se retrouve probablement dans *tādītnā́* « en ce temps » (I) (fait sur l'adverbe *tāt* avec le suffixe temporel *-tna* adverbialisé).

Un suffixe local important est *-tra* (paroxytonèse), avec *-a* allongeable : *kútra* « où? » (aspect *u* du thème *ka-*, cf. 290) *átra* « ici ». Un doublet tonique *-trā́*, avec *-a* final nécessairement long, part aussi de bases pronominales comme *asmatrā́* « chez nous » ou *satrā́* « ensemble », mais se propage dans des thèmes nominaux, *devatrā́* « chez les dieux » et même (cas extrême) *śayutrā́* « sur la couche » (formules en *-trā́* KR-).

Le suffixe *-thā́*, ton flottant, forme des adverbes de manière partant de *kathā́* « comment? » (thématisé aussi en *kathám*) *imáthā́* « de cette manière-ci » *itthā́* (et *itthám*) « ainsi » (sur *íd* 286) *áthā́* (d'ordinaire à finale abrégée et rôle de particule 439). De là, *ṛtuthā́* « selon la répartition » *nāmáthā́* AS. « par le nom » (avance tonique d'une syllabe).

Primaire *vṛthā́* « à (son) gré », cf. *váram*.

**390.** Le suffixe *-dhā* (« de telle manière, en tant de fois »), à finale abrégée, figure dans quelques pronoms, *sámadhā* Kh. « de la même manière » (doublet en *-ha* dans *samaha*, atone), *ádihā* (devenu particule 439), *addhā* (base *ad-* cf. 287) « en effet » ; dans des noms de nombre, *dvídhā* « de deux manières, en deux paris », *trídhā* (et *tredhā* 4), *ṣodhā* 57 73 : d'où (*-dhā* tonique) *bahudhā* « multiplement » et analogues *śásvadhā* 223. Rares extensions au delà de ces catégories : *priyadhā* TS., var. avec *predhā* MS. (fait comme *préyas-*) « aimablement », *mitradhā* AS. « amicalement ».

*-dhā* prévaut dans *sadha*<sup>o</sup> « avec » \**kudha*, expliquant *akudhryák* (X) « sans savoir où », fait sur *sadhryák* 385 195.

Doublet en *-ha* (*-hā*) dans *samaha* précité, dans *sahá* « avec » *ihá* « ici » et quelques autres, cf. 58. Sur *viśvāhā*, v. 43.

*śás* est purement numéral à l'origine (*śataśás* « cent par cent » AS.; la RS. n'a que *sahasraśás* « par milliers »); d'où *ṛtuśás* (I X) « selon la répartition (numérique) » et, plus lointainement, *manmaśás* « (chacun) selon (son) intention ».

*-tāt* (issu sans doute de l'Ab. nominalisé du pronom *tá-*) élargit des adverbes de direction à finale *-as -ak -āt*, ainsi *avástāt* « d'en bas » (nuance ablatif souvent effacée), d'où *upáriṣṭāt* « d'en haut » (avec finale élargie *-stāt*).

1. *-tā* (I. figé sur base en *-t?*) dans *dvitā* (base numérale ?) « à nouveau ; depuis toujours » *sasvartā* « en cachette » *tiraścātā* « en travers ». Dans *bāhūtā* « dans les bras » et surtout *devātā* « parmi les dieux », l'origine nominale du suffixe est probable, mais cf. 222.

Une thématization de *-tā* est *-tām* dans *muhūrtām* « en un instant », si l'on n'admet pas l'analyse rappelée 163 n. 1.

2. *-nā?* dans *vinā* « sans » AS. XX (conj.) (*vinam*<sup>o</sup> RS. ?), *nānā* « diversement », avec doublet \**nānam* développé en *nānānām* (X), *samanā* 199.

Enfin *-vāt* « comme » (sûrement distinct du nt. du suffixe adjectif *-vant-*, malgré les dérivés pronominaux *māvant-* *tvāvant-* 283 *tvāvāt* adverbial 385 qui pourraient faire la jonction) figure après quelques substantifs (éventuellement même des substantifs composés) et adjectifs, type *ṛṣivāt* (X) « comme un ṛṣi » ; *āsumāt* AS. « comme (une bête) rapide » est un glissement isolé de *vāt* en *-māt* d'après les adjectifs en *-mant-*.

**391.** Un suffixe important, mieux représenté que les précédents dans les bases nominales, mais tout de même d'origine pronominale, est *-tas* (souvent accentué), Ab. d'un élargissement adverbial en *-t*. *-tas* a valeur d'Ab. (origine), souvent d'ailleurs affaiblie. On le trouve après pronoms dans *átas* « d'ici » (aussi *itás*), *mattás* « de moi » *satás*<sup>o</sup> 174 (après préverbe : *abhítas* « autour »). Après thèmes nominaux, *ṛbhutás* « des Ṛbhu » (= Ab. pl.) *hṛttás* « du cœur » (X) *patsutás* (sur le L. pl. *patsú*) « aux pieds de » (à côté de *pattás*), et quelques autres: mais la plupart des autres thèmes ont des attaches pronominales plus ou moins nettes. Un accord formel avec l'Ab. figure depuis

*tátaḥ śaṣṭāt* AS. VIII 9 6 « de ce sixième ».

L'élément *-ak*, issu du nt sg. des mots en *-añc-* 195, est traité en suffixe dans *viṣuṇák* (I) « de divers côtés », *vṛthak* = *vṛthā*, qui ont entraîné *pṛthak* « séparément » *ṛdhak* « id. » ; prob. aussi *āyuṣák* « avec vitalité » (d'où *gabhiṣák* AS. « en profondeur » ?) *manānák* « en pensée pieuse » ; *-(u)k* dans *híruk* (I) « séparément » (aussi *hurúk* « fautivement ») ; *-k* dans *gyók* « longtemps » (*j* altéré de *d* cf. 79 n. 1 ; pour le sens, cf. *pradivas* et °*dívi*, *ánu dyūn*). On notera l'importance relative des finales en occlusive, rares dans la dérivation nominale (188 fin.). Un *-(a)k-* infixé (214) est à reconnaître dans *sākám* « avec », issu de *sám*.

Divers : finales en *-s* ; a) dans *purás* « devant » *mithás* « réciproquement » prob. *parás* « loin » ; b) dans les adverbes multiplicatifs *dvís* « deux fois » *trís*, d'où (AS.) *catús* ; c) dans *anyedyús* AS. « un autre jour » (où il y a en outre le fait remarquable que la désinence nominale de L. sg. est présente dans le membre antérieur, contrairement à 292) ; d) *-us* (ou *-ur*?) dans *múhuḥ* (« soudain ») à côté de *muhuké -kais* (même sens) (éventuellement *muhūrtám* 390).

Les autres adverbes multiplicatifs sont faits à l'aide du mot *kṛt(u)-* cf. 206 : soit *sakṛt* « une fois » *aṣṭakṛtvas* AS. « huit fois » (ibid. *dásá kṛtvas* « dix fois » en deux mots) ; la RS. n'a que *bhūri* et *śásvat kṛtvas*.

Finales en *-r* dans *prātár* « au matin ; demain » (d'où prob. *prādúr* 383), comme aspect athématique de *-tarám* 385 ; dans *avár* 133 (à côté de *ávāra-*) *amnár* AS. et quelques autres mots plus ou moins mal analysables (éventuellement aussi *upár-i* et les mots cités 138 n.) [*sanitúr*?].

Finale *-ít* (variante phonique de *-ik* selon 100 ?) dans *dakṣiṇít* (dissimilation) « avec la main droite » (*taḍít* « tout près » ?) et quelques autres, d'où peut-être *-vít* dedans *cikitvít* 195 *sācīvít* Nigh. *prakalavít* (sens ?).

*-u* (*-ū*) dans *muhu(ká-)* précité, *míthū* = *mithás* précité, et, par substitution à une finale *-ā* (cf. 22 n. 1) *anuṣṭhú* et *suṣṭhú* ad loc. (*suṣṭhú* est adjectivé dans la RS.).

**392. Interjections.** — Elles sont relativement fréquentes, étant donné la nature des textes. Hortatives comme *hánta* (devant un subjonctif) ou plus souvent exclamatives comme *bata* (enclitique). Il y a notamment une série d'onomatopées de type populaire, expressif, entrant volontiers dans des périphrases verbales (auxiliaire AI?-), ainsi *kikirá kṛṇu* ou *ciścā kṛṇoti* dans la RS. ancienne. Avec finale compositionnelle (cf. 383 n. 2), (*akhhkhalīkṛtyā* (absolutif) (double aspirée selon 49) ou (avec *BHŪ-*) *alalābhāvānt-* (phonème *l* !). A partir de la RS. récente, on rencontre des expressions désignant des sons rituels, comme *hinn akṛṇot. Śám (śám yós)* et *svāhā* 58 semblent d'origine nominale. Dans les *yajus* apparaissent des distorsions de formes verbales à des fins

rituelles, comme *vāṣaṭ* (KR-) (déjà RS.) = *vākṣaṭ*, aoriste de VAH-, ou *śraúṣaṭ* cf. 93 100. Dans l'AS. *phát bāt* et une foule d'autres.

## **CHAPITRE VI**

### **SYNTAXE**

**393. Ordre des mots.** — L'ordre des mots est d'une extrême liberté du moins dans les vers (mantra proprement dits), alors qu'il est d'ordinaire strictement fixé dans la prose (yajus). Il arrive constamment, dans les mantra, que des éléments syntaxiquement associés, en relation de dépendance, d'apposition, de nom à épithète (ainsi un V. et ses appartenances) soient séparés les uns des autres; que des éléments sans connexion soient au contraire rapprochés, notamment quand il y a allitération. Les considérations affectives, harmoniques, le cas échéant rituelles, pèsent plus lourd que l'enchaînement naturel des mots.

Il existe néanmoins certaines tendances : sujet en tête, verbe en fin de proposition (sauf l'impératif, qui est souvent initial). En phrase nominale, l'apposition de deux substantifs comporte normalement le prédicat avant le sujet, type (en yajus) *prajāpatiḥ sāma* TS. III 3 2 a « le sāman est Prajāpati ».

Parmi les positions préférées (parfois même, quasi obligatoires) il y a la mise en avant de certaines particules, y compris des préverbes (quand ils sont séparés du verbe); l'enclise (d'ailleurs variablement conçue) d'autres particules, avec survivance assez fréquente (aussi pour les pronoms « faibles ») de la seconde place valable originellement pour tous les enclitiques de phrase.

Les conjonctions subordonnantes sur thème *yá-* sont souvent à la seconde place là où un mot plus fort requiert la place initiale : les débuts de mantra en *prá yát* (*yé*) sont caractéristiques, en regard du type tout à fait insolite *yáh prá*.

D'une manière générale le pāda prévaut sur la phrase, en ce sens que l'ordre des mots s'établit en fonction du pāda (cf. 94) : l'enjambement d'un pāda à l'autre, tout en étant possible et dans certaines conditions même fréquent, ne prévaut pas contre le fait que les relations syntaxiques sont à établir d'abord dans les limites du pāda.

1. Les groupes copulatifs ou juxtaposés suivent volontiers l'ordre des éléments du dvandva (170) : le mot le plus bref étant en tête, *gómāḍ áśvāvāt* passim « richesse en vaches, en chevaux » ; ou le plus important, *váruṇa mítra* passim (mais l'ordre inverse — conforme ici au dvandva — est tout aussi fréquent). *Śūdrāya cáryāya ca* VS. XXVI2, etc., comme le composé *śūdrāryá-* VS., exprime le souci d'éviter la solution plus lourde \**ārya* [éventuellement *āriya*] -*śūdra-*.
2. Le V. est plus souvent interne qu'initial : seuls *índra* et surtout *ágne* initiaux sont fréquents.

La tendance est de varier à l'intérieur de formules antithétiques : *tám mātá relhi sá u relhi mātáram* X 114 4 « la mère le lèche, il lèche la mère » ; souvent en ce cas le verbe de la seconde proposition est accolé au verbe (final) de la première, *prānyá tántūms tiráte dhatté anyá* AS. X 7 42 « l'une étend les fils, l'autre les met (sur le métier) » : en pareil cas le préverbe séparé, ici comme ailleurs, tient lieu du verbe, *yúdhyai tvena sám tvena pṛchai* (cité 291).

La comparaison des deux Saṃhitā de l'AS. laisse voir une large variation, d'ordinaire immotivée. Le fait que l'emphase est censée porter sur tel ou tel mot reste la plupart du temps sans signification véritable.

La phrase finie, il y a une certaine tendance à la prolonger par une « Schleppe » occupant par exemple le dernier pāda : *agnīnā rayīm aśnavat pośam evā divédive/ yaśásam vīrāvattamam* I I 3 « qu'il obtienne par Agni richesse (et) prospérité de jour en jour, — glorieuse, très abondante en héros ». Ces prolongements sont occupés de manière typique, au moins en yajus, par des D. à valeur finale : *suprajāstvāya* TS. I 1 10 k « pour avoir une belle postérité » (-*tvāya* constant à cette place).

**394. Emploi du nombre et accord de nombre.** — L'emploi du duel est strict, pour exprimer un couple accidentel ou une paire naturelle (éventuellement, la division bipartite d'une unité, *áhanī* « les deux parties du jour », et même *dvā mithunā* X 17 2 « une paire »). Cependant les noms de paires naturelles peuvent être mis au pluriel s'il est indifférent d'y noter le nombre, si par exemple il s'agit de valeurs métaphoriques. On a ainsi dans le pronom alternance du du. (ou du sg.) et du pl. (*nas/ nau*) X 10 4; cas analogues (en partie, immédiatement explicables) I 167 8a III 57 1d, 2b IV 15 10c VI 62 2b VII 52 2a, 64 3b X132 3b AS. XIV 1 39 d, où le sujet est par ex. (*aśvīnā* ou *mitrāvāruṇā*, le verbe au pl. (*aryamā* sous-entendu, etc.); inverse I 122 11a V 67 1d.

Dans *ubháya*- 294 le du. est inattesté et le pl. indique deux groupes.

Le pluriel s'emploie fréquemment où l'on attend le singulier, et non pas seulement dans les emplois banals où l'on verra en partie des « plur. majestatis » (*vayám* pour *ahám*, typique du pronom 1<sup>re</sup> pers.): mais encore dans les noms d'action (surtout à l'I., type *ūtíbhī*, *śrávobhī*; aussi, *śrávāṃsi* aux cas directs), qui font irradier une notion unitaire en une multiplicité d'actes virtuels ; « manifestations d'aide, de gloire, etc. »

**395.** Le duel peut inclure deux individus différents (mais naturellement associés), type *mitrá* = Varuṇa et Mitra : c'est le duel « elliptique » 167. Il se peut qu'il y ait aussi un pl. elliptique dans un cas comme *hótāraḥ* II 1 2 « le hotṛ et les autres officiants » ou, parallèlement à des sg. faisant partie de la même énumération, *vāruṇaḥ... mitráso aryamā* VII 38 4 « Varuṇa, Mitra, Aryaman » ou *vājo vibhvāṃ ṛbhávaḥ* IV 36 6 « Vāja, Vibhvan, Ṛbhū » : c'est l'extension du tour duel *indrā... varuṇa* 167 n.

En cas de plusieurs sujets, l'accord de nombre a lieu soit avec tous, soit avec un seul (le dernier), qu'il s'agisse du verbe ou d'une épithète. De manière analogue, on trouve une épithète au V. sg. se référant à deux ou trois noms divins, I 151 4 a V 67 1a VII 60 12a, mais les cas sont phoniquement peu probants.

Le sujet indéterminé (« on ») entraîne couramment le verbe au pl. quand une pluralité est virtuellement présente; sinon, au sg. : le poète sait, sans avoir besoin de l'exprimer, de quel individu il parle, patron,, prêtre,, ṛṣi.

Le cas d'un verbe au sg., le sujet étant pl., se rencontre (exceptionnellement il est vrai) dans *mā nas tārīt... rāyo aryāḥ* VI 47 9 « que les richesses du concurrent ne dépassent pas les nôtres ! ». Dans le cas de plusieurs sujets, l'accord par contiguïté est normal.

Inversement, verbe pl. avec sujet sg., *sānti kánveṣu vo dūvaḥ* I 37 14 « vous avez chez les Kaṇva (des marques d) hommage » (mais *dūvaḥ* aurait-il été compris comme pl. de \**dū-* ?). Peut-être faut-il voir une authentique survivance dans *dhīyate dhānā* (normalisé en *dhānam* SS.) I 81 3 « les gains sont mis en jeu » (sujet au pl. nt., verbe au sg.); de même I 63 9ab, 162 8d VII 21 6b.

Le nt. participant incomplètement à l'expression du pl., on trouve de temps en temps un nt. sg. accolé à un nt. pl., type *ūdhar divyāni* « les mamelles célestes » (où il s'agit, il est vrai, d'une finale indifférenciée en *-ar*); dans *māhi vārcāmsi* AS. IV 22 3 et analogues « grands prestiges », il faut tenir compte de la possibilité pour les nt. pl. en *-ā -ī -ū* de garder la finale brève, cf. 250 273. Sans doute a-t-on un accord de nombre inachevé dans *viśvā vrtrām amitriyā* VI 17 4 « toutes les (formes de) l'hostilité ». Parfois enfin une épithète d'un nt. pl. a été réajustée au m. pl. : *vāyāmsi... brhatāḥ* III 3 7 *dhānāni... śāsāvataḥ* X 48 1.

Le cas de *triṣv ā rocané* s'explique par 105 ; et l'assemblage de *stuṣé* et d'un participe pl., par l'indécision de sens propre à *stuṣé* 316.

**396. Accord de genre.** — L'accord d'une épithète avec deux ou plus de deux noms de genre différent est résolu en général par la contiguïté; le cas échéant, par la répétition de l'épithète (AS. XIX 9 1-2) ou par l'emploi d'un nt. collectif (en cas de noms inanimés), *evā hy āsya kāmyā stōma ukthāṃ ca śāmsyā* I 8 10 « ses deux favoris sont à réciter, stoma et uktha ». Ainsi *tā* pl. nt. reprend une énumération I 162 14d VI 2 11 d, 4 8c.

Nt. et m. (sg.) avec prédicat nominal au nt. du. AS. X 715b.

L'attraction de genre joue dans certaines appositions, allant jusqu'à créer un mot *dhenú* nt. VI 66 1, un mot *manā* f. VS. IV 19. Un cas complexe est *savitúr dvā upāsthā* I 35 6 « deux (cieux, f.) sont le séjour de Savitr̥ », où le nom de nombre est attiré au m. (duel) en raison du m. qui suit, lui-même attiré au duel en raison du nom de nombre.

Autre type d'attraction : *apād eti prathamā padvātīnām* I 152 3 « elle va sans pieds, elle le premier des êtres pourvus de pieds ».

L'indétermination de la flexion nt. entraîne l'adoption d'une désinence masc. dans *paribhūḥ* I 91 19 (à côté de *viśvā* nt. pl.) ou *dūrāādhiḥ* VI 9 6 se rapportant à *mānas*, *visarmāṇam* (*vittām*) V 42 9 *anarvāṇam* (*śārdhas*) I 37 1 et autres exemples 237 n. 2.



Par suite d'une certaine indifférence à la distinction de genre, on peut avoir (dans des pronoms) *svá-* (m.) rapporté çà et là à un nom fém., *simá-* de même I 115 4; isolément *návyasīnām* V 53 10, 58 1 rapporté à un m., comme *śiprīñīnām* I 30 11 ou *rúsadbhis tanúbhih* IV 51 9.

Accord « ad sensum » *yáh... tásmai jyeṣṭhāya bráhmaṇe* (nt.) *námaḥ* AS. X 8 1.

**397. Autres faits d'accord et apparentés.** — Sauf anacoluthes, ellipse et analogues, il n'y a pas normalement désaccord casuel entre substantif et épithète : la formule *mahó rāyé* « pour la richesse puissante » requiert une explication pour elle-même (*mahás* prob. adverbial).

Il arrive qu'une épithète d'un V. figure au N., ce qui reflète simplement le souci d'éviter des suites de V., ainsi *indra vṛtrahann ugráḥ* AS. V 8 9 « ô Indra Vṛtrahan (toi qui es) puissant ». Plus intéressant est, en cas où l'on attend deux substantifs au V., le redressement du second au N. (le verbe étant maintenu à la 2<sup>e</sup> pers. du.), cf. 167 n.; un autre exemple du phénomène est *vāyav índras ca cetathaḥ* I 2 5 « ô Vāyu, vous savez et Indra aussi ».

Verbe au du. avec deux sujets dont le second seul est exprimé (et coordonné au premier, qui est omis) *á yád indras ca dádvāhe* VIII 34 16 « quand (moi) et Indra nous recevons ». C'est une résultante du tour précédent.

En cas de sujets représentant des personnes différentes du verbe, celui-ci peut se maintenir à la 3<sup>e</sup> pers., *amí ca yé maghāvāno vayám ca... áti níṣ ṭatanyuḥ* I 141 13 « puissent ces bienfaiteurs et nous-mêmes nous étendre au delà ! »

**398. Substantif et adjectif.** — Le passage, extrêmement fréquent, de l'une à l'autre catégorie, est facilité par les conditions générales de la dérivation nominale, qui ignore la séparation tranchée entre substantif et adjectif.

D'autre part le style védique s'accommode d'une remarquable indécision sur ce point, quelle ait ou non son origine dans des doubles possibilités préhistoriques. La substantification des adjectifs se fait, soit par le passage au nt. (moins fréquent dans les bahuvrīhi où la fonction adjectivale est essentielle 179 fin.), comme fait normal de langue; soit par condensation sur une épithète du souvenir d'un substantif usuel, comme fait de style (depuis un cas banal comme *mahí* ou *prthiví* différencié en *prthiví*, pour signifier « terre », jusqu'à un cas plus rare comme *sthiréva dhánvanah* X 116 6 « comme le tendu de l'arc »): cf. 461.

Inversement, de deux substantifs apposés, l'un, moins résistant, reçoit la motion adjectivale, ainsi *tápus-* « brûlant » *vápus-* « merveilleux »; dans la catégorie en *-ti-*, l'adjectivation est au moins en grande partie secondaire, cf. *ūti-* *abhímāti-* cités 204, *abhímāti sáhaḥ* V 23 4 « violence (consistant en) embûches » (analogue I 118 9c IV

21 1 d, 41 4d X 76 2c). Une motion totale, nombre et genre, est acquise en partant d'un abstrait dans *bhāgadhéyī(i) stha* YV. « vous (eaux, f. pl.) êtes une part ».

Masculinisation (au V. sg.) de noms en *-tā-* : *dévata* (d'après le témoignage des grammairiens), *sūnṛta* (et *-te*) 222 n. 2 et autres ibid.

La pensée védique repose sur nombre d'emplois de noms d'action, parfois d'abstrait, vivifiés en noms d'agent : cf. pour les noms-racines la remarque 193 init.

Emploi proleptique de l'adjectif : *anarvānam tām pári pātaḥ* I 136 5 « ils le protègent en sorte qu'il soit à l'abri du danger » *dṛtiṃ sú karṣa viṣitaṃ nyāñcam* V 83 7 « tire l'outre en sorte qu'elle se délie, qu'elle (se vide) par en bas ! ». Analogue III 24 5c.

**399. Emploi des pronoms.** — Le pronom personnel au cas sujet est (en principe) expressif et emphatique; toutefois *ahám* est aussi employé comme une manière d'enclitique. Aux autres cas, le pronom est « normal », par opposition aux formes atones, qui sont « faibles » ; mais la différence de valeur est souvent imperceptible (cf. la juxtaposition *te... táva* I 24 5 *me / máyi* TS. 16 5c et souvent). Les enclitiques ne sont pas si amortis qu'ils ne puissent être coordonnés ou apposés à des substantifs, tout comme les formes pleines, ou servir d'antécédents à une relative: l'un et l'autre fait dans *naḥ... sūribhyaḥ... yéṣām* VI 68 7. Ils peuvent figurer même à l'initiale de phrase quand cette initiale ne correspond pas à un début de pāda, *vétu me śrñavad dhávam* V 14 5 « qu'il vienne, qu'il entende mon appel ! »

1. L'atone *vas* 281 (*nas* parfois aussi) figure largement comme explétif 408; il a même de temps en temps l'apparence d'un N., quand il se trouve après préverbe, portant sur un impératif 2e pl., ex. *prá vaḥ ... gāyata*. L'emploi avoisine celui d'une particule.
2. Association (rare RS., plus fréquente depuis AS.) du verbe à la 1<sup>e</sup> pers. et de *ahám*. Fréquente, de l'impératif à la 2e pers. et de *tvám*.

*Svá-* fonctionne comme adjectif réfléchi 282 (très rares attestations comme substantif, ainsi en rôle de sujet II 5 7); la nuance est souvent insistante, voire emphatique. Le substantif accompagnant peut supporter un G. possessif, *dāsúṣaḥ své sadhásthe* III 51 9 « dans le propre séjour de l'adorateur ».

Quant à *ātmán-* (282), l'emploi réfléchi est tout juste amorcé dans la RS. (*bálam dádhāna ātmāni* IX 113 4 « prenant force en son soi »); il relaie dans les mantra ultérieurs le *tanú* - de la RS. ancienne. Le doublet *tmán* est limité (en tant que réfléchi faible) à quelques formules comme *nas tmāne tokāya* VII 62 6 « à nous-mêmes et à notre postérité».

**400.** Dans l'ordre des démonstratifs, le pronom fondamental est *tá-*. Il figure fréquemment (bien que nullement de manière nécessaire) comme corrélatif de *yá-*, soit en protase, soit en apodose (parfois, comme tout substantif antécédent, il est répété à côté du relatif, *sá ghā yáḥ... / sá...* III 10 3; analogue VS. XXI 61).

Plus souvent *tá-*, notamment au N. (*sá*), renvoie à un objet antérieurement nommé ou supposé connu : *tvám vājasya śrútyasya rājasi sá no mṛḷa* 1 36 12 « tu commandes un butin glorieux, en tant que tel sois-nous favorable ! » D'où les jonctions fréquentes *sá tvám, táṃ tvā* (sò *'hám* plus rare, mais on a *tám mā*, etc. ; aussi *séyám* et analogues) « toi dont il est question, loi qu'on connaît, qui es tel qu'on l'a dit » ; *vayám té* « nous autres », etc.; *tá-* au début de strophe équivaut parfois à une particule. La place normale est en tête, sauf s'il s'agit d'une phrase négative.

1. *Tá-* reprenant une énumération X 49 8d, 124 4c; remplaçant le sujet quand le verbe n'est pas répété, *sá rāyé* I a 3 « que lui (aussi nous assiste) pour la richesse ! », *tám rāyé tám suvīrye* I 10 6.
2. Attraction de genre et de nombre par le prédicat nominal, dans les phrases du type *māyét sá te yāni yuddhāny āhūḥ* X 54 2 « ce qu'on appelle des combats, c'est (l'effet de) ta puissance magique ». Plus hardiment, *strīyah tám... puṃsá āhuḥ* I -164 16 « elles qui sont femmes, on les dit des hommes » ou *sá pitá sá putráḥ* I 89 10 « elle (Aditi) est le père, elle est le fils ».

*Etá-*, qui n'a pas d'emploi corrélatif précis, accentue la valeur de *tá-* en tant que référant à une chose connue, présente à l'esprit, et en insistant sur le côté « proche » de cette chose : *eṣá stómaḥ* (en fin d'hymne) « la louange qui vient d'être terminée ». Dans AS. XI 3 3249 cité 428, *etám* « ce (mets) » dont il est question s'oppose à *enam*, désignant le même objet en simple anaphorique.

**401.** *Ayám* est plus nettement déictique (« celui-ci, ici présent »), désignant un objet, comme proche, de préférence un objet dont il va être question, ainsi *imám* V 85 5. A cet égard le terme s'oppose à *asaú* qui indique l'objet comme lointain ou absent (cependant l'opposition explicite *ayám / asaú* n'est pas fréquente, X 159 1 AS. I 29 5). *Ayám* s'emploie volontiers de la personne qui parle (= *ahám* V 40 7 VIII 100 1), *asaú* des choses de l'autre monde, ainsi *amśām* AS. XII 2 55 des morts ; aussi, depuis l'AS., de quelqu'un dont on ne désigne pas autrement le nom (« un tel »). Les formes obliques de *ayám* fonctionnent aussi comme atones (donc : exclues de la position initiale) lorsqu'elles sont anaphoriques ou corrélatives (faibles) de *yá-* (*dhīrā tv āsya mahinā janūṃṣi ví yás tastāmbha ródasī cid urvī* VII 86 1 « fermes sont les générations (humaines) par la puissance de celui qui a séparé en les étayant les deux vastes mondes »), tandis que les formes toniques correspondantes conservent une valeur déictique (*ātāriṣma támasas pāram asyá* I 92 6 « nous avons passé le franchissement de ces ténèbres »). Pratiquement, l'emploi d'atone va avec la fonction substantive (*asya jānimāni* « les naissances d' [Agni, dont il a été question] »), l'emploi tonique avec le

rôle adjectif (*asyā uśásah* « de cette aurore [que voici] »), mais on a des traces d'atonie dans ce rôle aussi.

1. *Ena-* ( atone 286) est une variante des formes faillies de *ayám*, dans l'emploi anaphorique (substantif).
2. *Asya* (et analogues) anaphorique d'un *tásya* précédent X 88 2, 931.
3. *Asya* (et analogues) comme réfléchi I 113 2, 152 3 IV 17 12 V 30 10 et passim. La notation grammaticale du réfléchi est sans stabilité.

**402. Les cas. Vocatif et nominatif.** — Il y a plusieurs exemples ; a) V. prédicat, même dans des phrases contenant un N. apposé : *abhūr éko rayipate rayīñám* VI 31 1 « tu es le seul maître des richesses » ; analogue VIII 61 14; b) De V. du terme comparé I 30 21, 57 3 X 178 2. D'autre part on a noté 167 n. la reviviscence d'un V. sous forme de N. coordonné (dans les *dvandva* à membres séparés); sous forme de N. apposé (épithète), *agne mandráḥ* III 1 17.

Le N. est le cas du sujet, et des mots associés au sujet, prédicat inclus.

Il existe un N. prédicat là où l'on attend l'Ac. : *dadír yó nāma pátyate* II 37 2 « celui qui possède le nom de donateur » ; analogue X 28 12d et *rūpám cakre vānaspatih* paipp. ad AS. I 24 1 « il prit la forme d'un arbre » : c'est une manière de mettre le mot en évidence.

Le N. prédicat est d'emploi large : on le trouve entre autres avec *vidāná-* (*vidé*) « (être) connu pour », *śrutá-* *śúsruvé*, etc.; *bruvāná-* III 59 1 « appelé (tel, scil. *mitrá*) ».

**403. Accusatif.** — L'accusatif note d'abord l'objet des verbes transitifs.

a) Nombre de verbes intransitifs sont rendus transitifs, soit par développement de désinences actives (*várdhati* « accroître » en face de *várdhate* « croître »), soit à la faveur d'un changement d'acception (*DĪ-* « briller », d'où « donner [comme le soleil donne ses rayons] »).

L'intransitivité n'est pas une fonction, mais un aspect; rares sont les verbes qui à quelque moment ne sont pas susceptibles de recevoir un régime transitif. Un apparent intransitif comme *asrjat* I 80 10 s'explique immédiatement si l'on rapproche *asrjad vi síndhūn* IV 18 7, 19 8, d'où dérive la formule mutilée.

b) Il y a des cas fréquents de transitivation par moyen du préverbe, cf. 376 sqq. : ainsi *vratám upakṣiyántaḥ* III 59 3 « se conformant aux lois » en face de *vraté kṣeti* I 83 3. Cas extrême : *cakrado vṛṣā sám gāḥ* IX 64 3 « assemble en mugissant les vaches, toi qui es un taureau ». Des verbes comme *BHĀ-* et *RUC-*, ou encore *STHĀ-* ou *ĀS-*, sont aisément rendus transitifs de cette manière.

c) Il peut enfin se développer un objet contenu dans la représentation verbale, *tásmā* (*ápo ghr̥tám arṣanti* I 125 5 « pour lui les eaux coulent (une coulée faite de) beurre fondu », *áchidram pāntu śaraṇám* 113 8 « qu'ils (nous) protègent, (d') un secours sans faille ! » Ainsi s'accrédite « la figure étymotogique », où normalement le nom-régime est accompagné d'une détermination : *samānám añjy añjate* VII 57 3 « ils s'ornent (d) un ornement commun » ; ou (avec intervention de b) *aindr̥m āvrtam anvāvarte* TS. I 6 6 f « je fais le trajet d'Indra » (en *pradakṣiṇa*). Mais l'emploi de cet Ac. déborde le cadre de la « figure » ; tout verbe intransitif peut sécréter un régime « interne » approprié à son sens, *prá va éko mimaya bhūry āgah* II 29 5 « j'ai à moi seul failli (de manière à commettre) nombre de fautes » ; ainsi les régimes *rayim*, *nṛmṇám*, *tokám* (et même *pasūnām rūpám* TS. I 6 4 t) d'un verbe tel que *PUṢ-*.

1. Plus hardi (et sans doute selon a) *rayim jāgrvāmsah* VI 1 3 « atteignant la richesse en veillant ».
2. L'Ac. interne apposé à un Ac. ordinaire, *yác ca ghāsīm jaghāsa* I 162 14 « et ce qu'il a mangé (en fait de) nourriture ».
3. Débuts du tour post-mantrique (*bṛhaspátim yáh*) *súbhṛtam bíbhárti* IV 50 7 « (qui) entretient comme il faut (Bṛhaspati) ».

Mal distinct en partie de l'Ac. régime est l'Ac. de but, marquant de préférence que le résultat du mouvement indiqué par le verbe est atteint (et non pas seulement visé): ainsi notamment avec *GAM-*. En cas de préverbe, on peut hésiter entre cette fonction, qui résulte directement de la force « prépositionnelle » du préverbe, et la fonction transitivante : la première vaut en général quand il y a un préverbe tonique suivi d'un autre préverbe accolé.

D'une manière générale, l'Ac. gagne du terrain : cf. son intrusion à côté du G. dans *RĀJ-* (après préverbe), *ĪŚ-* et verbes de sens analogue; dans une même phrase on trouve Ac. et G. : *yád indra yāvatas tvám etāvad akám íśīya* VII 32 18 « si j'avais autant de pouvoir que tu as, ô Indra! »

On a çà et là maintien d'un Ac. (de la chose) dans l'expression passive, *ná párā jigya id dhānam* X 48 5 « je n'ai jamais subi la perte d'une richesse » ; prob. *śraddádhāna ójah* I 403 3 « auquel on fait confiance (quant à) sa force », *mathyámānaḥ sáho mahát* V 11 6 « baratté (avec) une grande vigueur ».

**404.** Outre les verbes (et les formes impersonnelles de verbes), l'Ac. accompagne une certaine quantité de noms d'agents : notamment ceux formés sur des bases verbales « dérivées » (ainsi avec suffixe *-u-* 191 203) et ceux à préverbe (notamment des noms-racines); mais d'autres encore, plus ou moins fréquemment, ainsi les dérivés primaires en *-i-* (sur base redoublée) 203, en *-ani-* 192 n. fin., en *-tr-* (avec ton radical) 210, en *-yas* (et *-iṣṭha-*) 213, en *-snu-* 212, en *-ín-* 225 n. 1 ; incidemment, tel ou tel autre.

1. L'Ac. avec *jisñú-* AS. XI 9 18 est entraîné par le contexte. — Avec les noms en *-uka-* 230 n. 1, l'emploi de l'Ac. commence dans l'AS. — Avec les noms de direction en *-añc-* 195, l'Ac. est celui du but.
2. A titre exceptionnel, on a cru reconnaître un Ac. comme régime de noms d'action (munis de préverbe) *páriṣṭir dyaúr ná bhūma* I 65 3 « comme le ciel entoure la terre » *dhāma ná práyuktiḥ* I 153 2 « comme incitation à l'ouvrage » : interprétations douteuses.

Ceci est le résidu d'un emploi considérable qui est conservé en tatpuruṣa « verbal » 173 (isolément en bahuvrīhi 180 n.).

Sur l'Ac. régime de prépositions, v. 376 sqq. 384 : là encore l'Ac. a empiété sur le domaine d'autres cas, pour signifier des valeurs très libres, qu'on retrouve aussi dans les emplois adverbiaux 385.

Un Ac. double est attesté de diverses manières : c'est-à-dire, à côté de l'Ac. normal, comme Ac. de mouvement; comme Ac. prédicat ; comme Ac. résultant du préverbe (*ā no gotrā dardrhi gopate gāḥ* III 30 21 « ô maître des vaches, brise nous les enclos [de manière à amener] les vaches! »); comme Ac. régime de la force factitive incluse dans le présent en *-āya-* (rare) (*uśán devāñ uśatāḥ pāyayā havīḥ* II 37 6 « de ton plein gré fais boire l'oblation [aux] dieux [qui agissent eux-mêmes] de leur plein gré! »); analogue VIII 1 17 AS. IV 15 3, 20 6 VS. IX 11). Mais le cas le plus intéressant est la coexistence de deux Ac. d'objet direct, celui de la personne et celui de la chose, avec les verbes dire (*VAC-*), demander (*PRŚ-*), traire (*DUH-*) et quelques autres se ramenant par le sens aux deux premières catégories ; parfois au delà de ces limites, *yáḥ... tvām āgāmsi kṛṇavat* VII 88 6 « celui qui commet des fautes à ton égard » ; autre ex. avec *KṚ-* V 30 9.

Enfin un Ac. de durée ou d'extension dans l'espace figure dans des locutions le plus souvent semi-adverbiales, comme *kṣápo bhāsi... saṃyátaḥ* II 2 2 « tu brilles (durant) les nuits successives » (ibid. *náktīr uśásaḥ* et *mānuṣā yugā*); *yo 'dhvanaḥ sadyá éti* I 71 9 « (le soleil) qui en un jour va son trajet ». Plus hardiment, *sámgatim góḥ* IV 44 1 « à l'heure où les vaches se rassemblent » ; analogue V I 11 VI 9 1 IX 22 4.

1. Mais l'Ac. *mānas* dans *māno jáviṣṭham* VI 9 5 « rapide au plus haut point, (comme) la pensée » résulte de la dislocation du composé *manojū-*.
2. L'Ac. de « concernement » ne sort pas d'expressions adverbiales comme *nāma* 385 ou d'énoncés pronominaux comme *etát tát* TS. III 3 8 b « en ce qui concerne cela ».

**405. Instrumental.** — L'instrumental désigne tout objet par le moyen duquel l'action se réalise :

qu'il s'agisse d'un instrument matériel, *áhan vṛtrám índro vājreṇa* I 32 5 « Indra tua Vṛtra au moyen du foudre » ; plus librement, *árvatā* « à cheval » et analogues:

d'un motif, de la raison d'un acte, *bhiyá* « par crainte », *kámena* « par désir » (emploi affecté à des expressions adverbiales, sans épithète ni régime);  
d'un simple accompagnement (personne accompagnante, chose concomitante), *devó devébhīr á gamat* I 1 5 « que le dieu vienne avec les dieux! » (ce sens étant souvent précisé par une préposition, mais nullement de façon nécessaire);  
plus généralement, « manière » : *váhnir āsá* I 76 4 « lui qui conduit (l'offrande) par la bouche » : ici encore les locutions adverbiales sont nombreuses, *ójasā* et analogues « avec force », *ūtí* (*ūtíbhī*) « avec aide, grâce à (son) aide » ; *ójasā*, etc. jouent exactement le même rôle que *vájrena* dans la formule *áhan vṛtrám* ci-dessus.

Les verbes régissants expriment le fait d'être associé avec (ou, au contraire, séparé de, TS. I 2 3 g *vī-RĀDH-*), jouir de; emplir de; honorer (une divinité) d' (une offrande); la construction peut varier pour un même verbe. On a isolément *pátyate vasavyāih*. VI 13 4 « il est le maître de richesses », l'idée étant « disposer en abondance de ».

Comme dans l'Ac., le régime « interne » est fréquent, *sudītí... didīhi* VII 1 21 « brille d'un bel éclat », *yābhīh (ūtíbhīh)... ávatam* I 112 passim « les aides par lesquelles vous avez aidé ». De même pour l'I. régime de noms, *sudákṣo dáksaiḥ... kavīh kāvyaena* X 91 3 « habile en habiletés, voyant en voyance ».

On peut délimiter à l'intérieur de l'I. de moyen un I. de prix, d'échange, *bhūyasā vasnám acarat kánīyaḥ* IV 24 9 « il a fait une offre trop petite pour quelque chose de (plus) important » ; analogue TS. I 2 7a.

**406.** Comme on voit par les faits cités, le lien de l'I. avec le verbe est souvent lâche, voire aboli. Plusieurs des emplois mentionnés se ramènent à un I. notant l'élément qui sert à caractériser : *góbhir ádrim* I 7 3 « le rocher aux vaches », plus explicitement *vīcetasam páśyanto dyám iva strībhiḥ* IV 7 3 « reconnaissant l'être intelligent comme (on reconnaît) le ciel aux étoiles ». Ici appartient l'I. « descriptif », *vī var uśásā sūryeṇa góbhir ándhaḥ* I 62 5 « tu as découvert les ténèbres ainsi que l'aurore, le soleil, les vaches ». D'autre part l'I. « sociatif » se résout parfois en I. de comparaison, *só ángirobhir ángirastamo bhūt* I 100 4 « il est avec les Aṅgiras l'Aṅgiras par excellence » (d'où : « comparé aux Aṅgiras »); la formule qui fait suite en ce passage, *gātúbhir jyéṣṭhaḥ* « (comparé aux autres) chemins, il est le meilleur » confirme la présence de la notion comparative, d'ailleurs rare; X 76 5 l'I. voisine avec le G., *divás cid á vó 'mavattarebhyo vibhvānā cid āśvāpastarebhyaḥ* « vous êtes plus puissants que le ciel, plus rapides à l'œuvre que Vibhvan ».

**407.** L'I., comme d'autres cas se détachant de l'emprise verbale, assume une valeur locale et temporelle, notant une extension, chemin ou durée conçus comme des « moyens », *rātrībhīr asmā áhabhir daśasyet* X 10 9 « par les nuits, par les jours elle l'adorerait ». De là des emplois adverbiaux 386 et, par interférence avec l'I. descriptif : *dyávo 'habhiḥ* I 151 9 « les jours ainsi que les journées ». Un emploi voisin est celui

qu'illustre la formule *yudhā yú dharn* I 53 7 et *purā púram* ibid. « combat après combat » et « forteresse après forteresse ».

Avec les formes passives du verbe, personnelles ou non, le nom d'agent est à l'I., *uṣā uchāntī ribhyate vasiṣṭhaiḥ* VII 76 7 « l'Aurore quand elle brille est chantée par les Vasiṣṭha », mais cet emploi n'est pas fréquent; on le trouve plutôt avec les verbaux en -tá- qu'avec le passif personnel, et plutôt dans les mantra récents que dans ceux de la RS. ancienne. Avec certaines catégories de noms d'obligation, ainsi *daksāyya indra... nṛbhir āsi* I 129 2 « tu dois être mis à profit (pour la lutte) par les hommes » ; aussi avec l'infinitif D., *ripūnā nāvacákṣe* IV 58 5 « à ne pas être aperçu par le fourbe ».

L'I. est évité avec les prépositions proprement dites, cf. cependant 376 377 ; on le trouve en revanche comme régime des adverbes « sociatifs » 384.

**408. Datif.** — Le datif est avant tout régime de verbes :

a) soit de verbes ayant à côté un régime d'objet, et exprimant au moyen du D. l'attribution dudit objet à telle personne : type des verbes « donner » (d'où « apporter », « sacrifier », ou simplement « dire ») et des nombreuses expressions, venues des zones sémantiques les plus variées, aboutissant à signifier « donner », *yé stotṛbhyah... rātīm upasṛjānti* II 1 16 « ceux qui déversent leurs dons aux chantres », *māhi stotṛbhyah... suvṛyam máthīḥ*, I 127 11 « donne (proprt : produis comme on produit le feu par le tourniquet) à tes chantres une grande richesse en héros ! », *yuṣmábhyam havyaṁ nísitāni* I 171 4 « pour vous les oblations avaient été aiguisées » (=nous vous les avons préparées en don) ;

b) soit de verbes qui n'ont pas d'autre régime et qui expriment les notions de « aider », « rendre hommage », « avoir confiance », etc.; ou bien sont des verbes affectifs, « être irrité », « plaire à », etc.

Il existe ce qu'on peut appeler une transitivation par le D., après un verbe muni de préverbe (notamment *ánu*) : *kásmai sasruḥ sudāse ánv āpáyah.* V 53 2 « quel donateur cherchaient-ils en courant, eux (nos) alliés ? » Mais ceci n'est qu'un aspect annexe du D. dans son rôle essentiel, qui est de désigner la personne à laquelle s'adresse l'action, au profit de laquelle cette action a lieu : *devān devayaté yaja* I 15 12 « honore les dieux (par un sacrifice) au profit de celui qui aime les dieux ! », *indra túbhyam id... abhūma* VI 44 10 « nous sommes (faits) pour toi, ô Indra ».

Le fait que la personne « concernée » est volontiers notée au D. entraîne la présence de ce cas comme régime de certains passifs, au moins dans des formations nominales, *yáh stotṛbhyo hávyo ásti* I 33 2 « lui qui est à invoquer pour (=par) les chantres » ; dans les infinitifs D., le D. régime remplace l'Ac. par attraction 420.



1. De là l'emploi qui nous paraît explétif (D. « éthique »), attesté notamment avec le pronom atone *vas* 399 n. 1, *agnīm-agnim vaḥ samīdhā duvasyata* VI15 6 « rendez hommage par le feu allumé à chaque Agni ! » (et deux autres fois dans la même strophe).
2. Le D. de concernement s'est aussi installé comme régime de certains adjectifs (« bon pour, prêt à », etc.), d'adverbes (*āram* « en bon état pour »), voire d'interjections (*svāhā* YV., *śām* RS. YV.).

**409.** Le D. figure aussi pour des noms de chose, quand il s'agit de désigner le but en vue duquel l'action a lieu. Ce D. est particulièrement fréquent et libre dans les yajus, où l'on rencontre des formules comme *āyuṣe dhām* TS. I 1 6 « puissé-je disposer (le sacrifiant) pour une (longue) durée de vie ! » ou elliptiquement *iṣé tvā* YV. (parallèlement, avec n. de personne, à *indrāya tvā*). Est en cause surtout le D. (sg.) des noms d'action en *-i- -ti- -as-*, *ūtāye* « pour l'aide » (*āvase* id.), *śriyé* « pour la beauté », *śrāvase* « pour la gloire » ; éventuellement des abstraits en *-trá-* (MS. I 4 4 : 52 1-4) *-tāt(i)- -tva(na)-*. C'est cette catégorie sémantique d'où sont issus les infinitifs de but, qui se présentent précisément plus d'une fois mêlés à des D. « nominaux » de même sens, cf. la séquence composite *cāritave... iṣṭāye... vicākṣe... kṣatrāya... śrāvase*, etc. I 113 5-6.

1. Comme dans les infinitifs 420 il existe ici un D. d'attraction, *tāsya bhārmaṇe bhūvanāya... dhārmaṇe* X 88 4 « pour qu'il porte, qu'il soutienne le monde » (ces formes en *-maṇe* sont il est vrai semi-infinitives), *átho ha brahmābhyo vaśá yācñyāya kṛṇute mánaḥ* AS. XII 4 30 « alors la vache se prépare à être sollicitée par les prêtres ».
2. Sur la position de ce D. « final » en prolongement de phrase, v. 393 n. fin.
3. Sur la substitution du D. en *-yai* au G. Ab. en *-yās*, v. 236.

Un D. temporel s'est développé dans quelques formules plus ou moins figées, ainsi *aparāya* cité 387 et analogues ibid. Mais le D. dans *divé-dive* « jour après jour » s'est substitué pour des raisons rythmiques au L. \**diví-divi*.

**410. Ablatif.** — L'ablatif note le point de départ, avec toutes les conséquences directes ou imagées que cette notion comporte. Entre autres, l'emploi avec des verbes comme « chasser, empêcher, protéger, craindre » (et avec les substantifs équivalents), pour désigner l'objet dont on écarte ou chasse quelqu'un, dont on s'éloigne par crainte. Un double Ab., par attraction (l'un des deux étant un semi-infinitif 421), figure dans *indrasya vājṛād abibhed abhiśnáthaḥ* X 138 5 « elle craignit le foudre d'Indra, d'être écrasée (par lui) ». Dans *uruṣyāti* (360) il y a surimposition de deux constructions, « protéger quelqu'un de qqch. » et « écarter qqch. de quelqu'un ou de soi-même, prendre le large ». Avec le substantif *bhī-* « crainte », le G. (normal comme, régime de noms) empiète sur l'Ab., seul usité pour le verbe correspondant. Pour la notion « séparer de », il y a concurrence de l'I., sous l'influence de la notion inverse « associer à ».

Un emploi notable de l'Ab. est celui de la « comparaison », en libre connexion avec le procès, *sómāt sutād indro 'vr̥ṇītā vásiṣ- thān* VU 33 2 « Indra préférait (celui des) Vasiṣṭha au soma pressuré (par d'autres) » ; ou plus souvent, en dépendance d'un adjectif, à forme ou à valeur comparative, *viśvasmād indra úttaraḥ* X 86 1 « Indra est plus élevé que tout (autre) » ; ainsi avec *anyá-*, *vr̥ṇate nānyám tvát* X 91 8 « on ne choisit pas d'autre que toi ».

1. L'influence de cet Ab. détermine la construction insolite *náktam yáḥ sudársataro divātarāt* I 1 27 5 « qui de nuit est plus beau à voir que de jour », où un suffixe « comparatif » s'est institué pour porter la désinence.
2. Ça et là, cet Ab. est employé plus librement, sans mot régissant : *yé nṛtamāso aryá indra sūrāyo dadhiré puró naḥ* VI 25 7 « eux les très nobles patrons qui, ô Indra, nous ont mis à la place d'honneur en comparaison avec (la place qu'ils réservent) à l'étranger ».
3. Ab. régime de quelques adverbes 384 ou de la préposition *a* 378.

Enfin un Ab. figure librement en phrase verbale, pour exprimer la raison d'être d'une action, le mobile, la cause (conçue comme « point de départ »), *mā nas tásmād énaso deva r̥riṣaḥ* VU 89 5 « ne nous fais pas de mal, ô dieu, pour celle faite ! »

**411. Génitif.** — Contrairement aux autres cas, le génitif est essentiellement adnominal. Cependant il ne laisse pas d'être employé assez largement avec des verbes tels que « être maître de », « jouir de » et certains verbes exprimant une perception intellectuelle, ainsi *VID-* 1 *BUDH-* « s'apercevoir » (mais non *JÑĀ-*); avec *ŚRU-* au sens de « écouter, donner audience à » (mais le régime fréquent *nas* est équivoque et l'Ac. est ici comme ailleurs plus usuel). Cf. *vidyāma vástoḥ* I 177 5 « puissions-nous connaître la lumière (du jour nouveau)! », prob. *bodhy āpír ávaso nūtanasya* III 51 6 « songe, en allié, à l'aide actuelle! » (incertain *bodhy āpéḥ* X 83 6 « montre-toi un allié! », cf. *sakhyásya bodhi naḥ* VIII 44 22 « manifeste ton alliance à notre égard ! »).

Ailleurs, l'emploi adverbial est de nature positive, au moins en son principe. On le note avec les verbes « manger, boire », « donner, faire offrande », « avoir part à », « demander », *sómasya nú tvā sūsutasya yakṣi* III 53 2 « je veux t'honorer (d'un sacrifice fait) de soma bien pressuré », *ubháyasya naḥ piba súciṃ sómaṃ gávāsīram* VIII 101 10 « bois des deux sortes de notre soma, du pur et du mélangé de lait ! » (G. et Ac. contigus), *bhágasya no dhehi* AS. XIX 4 3 « confère nous (une part) de bonheur ! » ; G. avec *nir-VAP-* TS. 11 10 i.

1. Le G. « partitif » peut être de type « interne », *ubháyasya puṣyataḥ* X 13 5 « ils possèdent (une part) de l'une et de l'autre prospérité ».
2. Double G., de la personne et de la chose, *kuvín me vásvo amṛtasya śikṣāḥ* III 43 5 « ne me gratifieras-tu pas d'un bien immortel ? »

Un autre G. d'apparence adverbale est le G. possessif qui s'attache à AS- 1 et BHŪ-, *asmākam astu kévalaḥ* I 7 10 « qu'il soit nôtre exclusivement ! » Il s'agit en fait d'un G. adnominal libre.

**412.** Le G. régime de noms figure d'abord avec des noms d'action où il est la contrepartie du N. sujet ou de l'Ac. régime direct des verbes correspondants. Les valeurs sont donc tantôt celle du G. subjectif, type *uśáso vyùṣṭau* « à l'apparition de l'aurore » ; tantôt de G. objectif, type *yógo vājinaḥ* « l'attellement du coursier ». On hésite parfois (peut-être l'ambiguïté est-elle inhérente à la formule) entre l'une et l'autre valeurs, *abhímātir jánānām* X 69 5 « la pensée mauvaise des hommes », mais I 25 14 « les complots contre les hommes ». Avec *sāmsa-* (régime *devānām* ou *narām*) « louange », le sens peut être concurremment « louange décernée par » ou « adressée à », cf. 173 n. fin. L'emploi habituel est celui d'appartenance, type *indrasya vájraḥ* « le foudre d'Indra ». Il est assez vain de chercher des subdivisions. Noter pourtant que le G. de « qualité » est rare, sinon inconnu (peut-être, *śūśasya mámnabhiḥ* VIII 74 1 = *mánma* 1 154 3 « chant d'inspiration », analogue VIII 102 16); rare aussi le G. de matière, *sómaḥ sutásya mádhvaḥ* IX 24 7 « le soma (fait) de doux (breuvage) pressuré », peut-être X 116 4; le G. de destination *svádhítir vánānām* IX 96 6 « une hache pour les arbres » (et peut-être 1 190 4); G. au sens de « fils de » VIII 1 32.

On peut isoler un G. partitif, notamment dans les formules à acception superlative, type *puṣṭásya puṣṭám* « la prospérité de la prospérité ». Mais ailleurs encore : *yád... asyá yajñásya ríṣyāt* TS. I 6 2 e « ce qui de ce sacrifice peut être endommagé ». Il faut en rapprocher le G. régime des comparatifs, superlatifs et toutes autres relations impliquant un degré, *tavástamas tavásām* II 33 3 « le plus fort d'entre les forts », *vára ā prthivyāḥ* III 53 11 « au meilleur (point) de la terre », *vasantám ṛtūnām* TS. I 6 21 « le printemps parmi les saisons ». Le G. explétif du tour *gópatir gónām* 457 est mi-partitif, mi-possessif.

Avec les noms d'agent on a un G. « objectif » fréquent (*vibhāvósrāḥ* I 69 9 « qui éclaire l'aurore »), concurrencé néanmoins dans certaines séries par l'Ac, 404 : cf. 210 la différence entre le nom en -tr- à régime G., indiquant la fonction, et le même à régime Ac., indiquant l'accomplissement de l'acte.

**413.** Les noms en -tá- ont pour régime d'agent le G., *máméd vardhasva súṣṭutaḥ* VIII 6 12 « crois (par le fait que tu es) bien loué de moi ! »; de même les verbaux d'obligation, *hávyo aryáḥ* I 116 6 « qui est à invoquer par l'homme du clan » ; mais ce type de rection est peu fréquent, au moins dans la RS.

Enfin le G. adnominal est régime de plusieurs adjectifs répondant partiellement aux verbes qui comportent le même régime ; d'adverbes à sens local, temporel, éventuellement sociatif 384 ou multiplicatif (formules *trír áhnaḥ* ou *aktóḥ* « trois fois

par jour, par nuit », concurremment à *trír áhan*). Un G. temporel libre existe d'ailleurs à la base de certains adverbes 387.

1. Il n'y a pas d'empiètement net du G. sur le D, dans les mantra, quoique l'ambivalence des pronoms personnels atones ait pu aisément y préparer la voie; le G. *asyā(h)* IV 42 9c doit être une faute rédactionnelle ; exemples incertains I 86 3a VI 23 2c VII 90 4d VIII 50 8b.
2. Pas davantage d'empiètement sur du G. sur l'Ab ; l'interprétation en ce sens de *trádhvaṃ no devā nijūro vṛkasya* II 29 6 « protégez-nous, ô dieux, du loup, d'être détruits (par lui) » reste sujette à caution ; de même III 7 la IX 61 30c. Ici l'adverbe serait, comme plus d'une fois, en avance sur la syntaxe du nom (G. régime derté, *rté* 384).
3. G. elliptique au sens de « chez », *táva svid á* I -150 1 si le sens est bien « dans ta (maison) »; analogue et également incertain II 1 4c AS. V. 29 4c (à mi-chemin *yàsyā*. grhé AS. VII 76 5).

**414. Locatif.** — Le locatif note le domaine (spatial d'abord, puis temporel, figuré) où l'action se passe. On le trouve, en rection souvent fort libre, dans des noms isolés (semi-adverbiaux, cf. 387) ou joints à des épithètes descriptives ou enfin amorçant une proposition « circonstancielle ». Au figuré, *asya sumataú syāma* VIII 48 12 « puissions-nous être dans sa pensée favorable ! »; aussi bien avec un n. de personne, *vayám syāma varuṇe ánāgāḥ* VII 87 7 « puissions-nous être exempts de faute chez (=aux yeux de) Varuṇa ! ». « A l'occasion de » (événement datant) *návye deṣṇé śasté ta ukthé* TS. I 7 13 g « ce chant t'ayant été dit à l'occasion du don nouveau ». « Après (tel délai) » : *saṃvatsaré* 1161 13 « au bout d'un an ».

Mais le L. s'emploie aussi comme régime plus ou moins strict de verbes (ou expressions à sens verbal), pour signifier l'objet (la personne) concernée par l'action, figurant « le domaine » de cette action. Ainsi des verbes de nature diverse, mouvements physiques, mouvements de l'âme, peuvent s'accompagner d'un L. (« se réjouir de, prospérer en, invoquer pour, avoir part à », etc.), *yajñé jāgrta* TS. I 3 12 d « veillez sur le sacrifice » ; entre autres, *DHĀ-* signifiant non seulement « mettre dans », mais « donner à » (par opposition à *DĀ-* qui gouverne le D.), *śunám asmāsu dhattam* IV 57 8 « conférez-nous la prospérité ! » (D. très rare, 11 35 5). Pratiquement le L. se trouve là où l'on attendrait souvent le D., même le D. de destination, *tám ít sakhivá īmahe* I 10 6 « nous l'implorons pour son alliance », *cákrir devéṣv á dūvaḥ* III 16 4 « qui fait hommage aux dieux », *á devéṣu yátata á suvṛye* « il aspire aux dieux, à la possession d'hommes » (ibid.). Dans *stuta devasya savituh save* Vt. XVII 7 « louez sur l'incitation du dieu Savitṛ ! » et, plus hardiment, dans *savituh sávīmani śréṣṭhe syāma* VI 71 2 « puissions-nous être dans (= bénéficiaire de) l'incitation la plus belle de Savitṛ ! » et (ibid.) *yáh... prasavé cāsi bhūmanah* « lui qui es (la cause) de la création du monde », *yát kúsīdam ápratīttam máyi* TS. III 3 8b « l'emprunt qui n'a pas été rendu par moi » (var. *máyā* MS.), le L. de domaine aboutit à noter les modalités les plus diversifiées.

L. régime de prépositions 376 sqq. ; de quelques adverbes 384, notamment L. « sociatif » avec *sácā* (contrairement à la syntaxe du verbe SAC-).

**415. Cas absolus.** — Il existe un L. absolu, formé d'un substantif et d'un nom verbal qui en phrase libre seraient respectivement sujet et verbe. L'expression sert à marquer le lieu (d'ordinaire, le moment) où se situe le procès, et le nom verbal est en général le participe présent (le participe présent passif apparaît avec l'AS.), en second lieu le verbal en *-tá-*. Le L. absolu est formulaire, s'adaptant à des emplois plus ou moins élémentaires, tels que *uchántyām uśási* « quand l'aurore éclaire » *suté sóme* « le soma étant pressuré » (aussi *sóme sácā suté* — ou *suté* seul, le sujet pouvant naturellement être omis —) *jāté agnaú* « le feu étant né », *dháne hité* « l'enjeu étant mis ». Mais il suffit de peu de chose pour réveiller le sentiment rectionnel, ainsi *suté sóme havāmahe* est bien moins « le soma pressuré, nous t'appelons » que « pour le soma pressuré = pour le pressurage du soma » ; au total le procédé manque d'assiette dans la RS. ; il se développera dans l'AS. et le YV.

Il n'existe pas dans les mantra d'autres cas « absolus » que le L. : un G. comme *dákṣasya bibhyúsaḥ* VI 23 2 « tandis qu'il a peur, lui l'habile » ne peut être considéré pour tel; un Ac. comme *uśaso vibhātīḥ* AS. XIV 2 44 « (durant) les aurores brillantes » s'explique comme simple Ac. temporel.

**416.** Un trait général, qui a pu être observé maintes fois à propos des descriptions de l'emploi de chaque cas particulier, est la faible spécialisation des valeurs casuelles. Une même notion s'exprime par deux, éventuellement trois cas distincts sans nuance sensible : les « variantes » intertextuelles mettent en lumière nombre de faits de ce genre.

De là les coexistences de cas différents comme régimes d'une même expression, *yávatas / etávāt* 403 ; aussi (moins probant) *ghané / sanáye* VI 26 8, *pāñcānuvākaiḥ* AS. XIX 22 1 en face des D. qui suivent 2 sqq., le D. *mādbhyāḥ* AS. XIX 27 2 en face des I. qui l'entourent; cf. encore *gáyasya* et *védah*, Nil 19 1, *párvatam* et *dhármaṇām* I 55 3. *yajñām* et *adhvarāṇām* X 46 4, *dívan* et *prthivyāḥ* VI 21 2. A l'Ab. du. il y a des emplois de la finale *-os* au lieu de *-bhyām*.

Mais le D. *rāyé* à côté du L. *yóge* I 5 3 (et autres faits analogues) s'explique par le fait que *rāyé* est senti comme L. (le L. manque dans le thème *raí-*, comme d'ailleurs dans le dérivé *rayí-*).

Une incongruence brutale comme *áhan páryāya* IV 16 11 « pour le décisif dans le jour = pour le jour décisif » relève sans doute de quelque intention de style, sans qu'il faille évoquer l'archaïque « cas indéfini » en *-an* (ailleurs, en *-ar*); on a de même *párye dyóḥ* VI 66 8 « id. ». Intentionnel aussi, mais d'origine obscure, l'emploi de *nṛñ* pour *nṛñām* 105 ; la présence de finales « syncopées » (ibid.) rend compte de certaines anomalies.

Ailleurs il faut faire appel à la syntaxe spéciale des propositions comparatives, type *svār nā jyótiḥ* 460. Enfin, sur *súre duhitā*, v. 137.

Il peut arriver qu'un même nom soit régime de deux mots à la fois, ainsi *uṣásām* de *yārāḥ* et de *upásthāt* VI! 9 1 « amant des aurores » et « du sein des aurores » ; analogue VIII 46 6.

**417. Phrase nominale.** — La phrase nominale est passablement usuelle dès les mantra anciens, et elle apparaît en progression. Le type le mieux représenté est l'apposition d'un substantif et d'un adjectif, *vṛṣṇi te śávaḥ* V 35 4 « ta force est celle d'un taureau » ; ou de deux substantifs (l'un pouvant être un pronom, notamment *tá-*), *agnír hótā* V 9 2 « Agni est le hotṛ », *tvám varuṇaḥ* (passim) « tu es Varuṇa », *sá janāsa índraḥ* II 12 (refrain) « celui-là, ô gens, est Indra ». Mais l'un des noms peut être aussi à un cas oblique, ainsi au G. possessif, *táva dyukṣāsa índavaḥ* 11I 40 5 « à toi sont les gouttes célestes ». Prédicat consistant en un invariant, *ánu tvā ráthaḥ* I 163 8 « le char est après toi ». Noter en particulier le tour comportant un infinitif D., 420. La phrase nominale sert dans les assertions de caractère général, sentences, définitions, identifications; elle manque en principe (quoique les mantra en aient étendu l'emploi) là où une expression particulière, temporelle, modale, affective, est requise.

L'un des noms en présence est souvent un nom « verbal », adjectif en *-tá-* ou adjectif d'obligation, *stīrṇám te barhíḥ* III 35 7 « la litière est étendue pour toi » ; ici encore, l'usage (cf. 429) atteste un progrès sensible entre les mantra anciens et ceux du Livre X et plus encore de l'AS. La copule n'est posée que lors qu'un motif la commande : expression d'un temps ou mode, expression d'une personne autre que la 3<sup>e</sup> (encore que *ahám* et *tvám* suppléent dans une large mesure à l'inscription de *asmi* et *asi*). Mais une copule immotivée se présente fréquemment dans les mantra (non dans les yajus), dominant de loin les quelques cas où une intention expressive l'appelle (comme *sánti hy àryá āśiṣaḥ* VIII 54 7 « les vœux du chef de clan se réalisent »).

**418. Participe.** — Le participe est normalement apposé à un nom (pronom, exprimé ou implicite), figurant à une forme casuelle quelconque, pour introduire une clause temporelle, concessive, causale, etc., ou simplement « accompagnante ».

1. Cet emploi aboutit à la déperdition plus ou moins accusée de la valeur verbale, et c'est ainsi que de nombreux participes fonctionnent comme de simples adjectifs (ou noms d'agent), ceux notamment qui ne sont pas soutenus par un préverbe ou par la présence d'une flexion personnelle.
2. *Sánt-* implique normalement un contraste « tout en étant... ».

L'apposition à un mot sujet ou régime direct peut donner l'impression que le participe équivaut à une proposition complétive, *aruṇó mā sakṛd vṛkaḥ pathā yántam dadárśa hí* I 105 18 « le loup rouge m'a vu une fois allant (= a vu que j'allais) par le chemin », *ōśadhīr bāpsad agnír ná vāyati* VIII 43 7 « Agni ne se lasse pas de dévorer les

plantes »; prob. peut-être *ukthām canā śasyāmānam ágor arír ā ciketa* VIII 2 14 « le chef de clan ne se soucie pas que le pauvre récite (ou non) l’hymne » : mais il est douteux que le participe soit jamais senti comme support d’une subordonnée véritable.

Le tour *MAN* + participe est amorcé dans *mānye bhejānó amṛtasya* AS. III 13 6 « j’ai l’impression d’avoir eu l’ambrosie en partage (quand...) », ainsi que AS. XV 6 7a (prose).

Un participe prédicat (autrement dit, en fonction ou apparence de verbe personnel) est attestable pour une série de passages. Souvent, il est vrai, il y a lieu d’admettre une construction brisée (anacoluthie cf. 462, ellipse), que le contexte peut d’ailleurs suggérer : ainsi *sadyó mahāḥ pitúm papivāñ cārv āmnā* I 61 7 « il a bu sitôt (né) le breuvage du grand, la chère nourriture » (où le *pāda* peut être considéré comme une parenthèse et *papivāñ* relié à *vidhyat* d); *nānā hí tvā hāvamānā jānā imé* I 102 5 « car de tous côtés les gens que voici t’appellent » (phrase inachevée). Il demeure cependant que le participe au N. (surtout pl.) peut dans une certaine mesure et sous certaines conditions tenir lieu de verbe; parfois il est en cet emploi soutenu par une copule.

On note les premiers essais d’un emploi périphrastique, où l’on trouve un participe exprimant une action durative, en liaison avec *I-CAR-ĀS-*, ainsi *tād evédām tātrpāñā carāmi* X 95 46 « j’en reste à présent encore rassasiée ». Mais l’emploi n’a aucune stabilité.

**419. Absolutif.** — L’absolutif note une détermination temporelle, qui se situe en général (mais non nécessairement) avant le temps noté par le procès principal. Voici un exemple impliquant une simultanéité indéniable, *yāvamanto yāvam cid yāthā dānty anupūrvām viyūya* X 131 2 « comme les possesseurs d’orge fauchent l’orge en se tenant en retrait l’un par rapport à l’autre ». Parfois la détermination est modale plutôt que temporelle, et aboutit à des formulations semi-adverbiales comme *vitūryā* X 68 3 « victorieusement », *mithaspr̥dhya* « à l’envi ». L’absolutif se rapporte au sujet ou, à la rigueur, au mot qui en fait désigne l’agent (X 34 11); aberrant à cet égard, comme aussi pour le sens, *vivasvantam huve... barhīsy ā niśādya* X 14 5 « j’invoque Vivasvant (en sorte qu’?) il prenne place sur la litière rituelle ».

L’absolutif ne joue qu’un rôle accessoire dans la phrase. Il ne forme nulle part nettement avec un « auxiliaire » un groupement périphrastique; tout au plus l’amorce en est-elle dans *yé tvārābhya carāmasi* cité 447.

1. Un seul cas dans la RS. (Livre X, à savoir 85 33; AS. XII 4 23 et 52, etc.), de reprise par *ātha* de la proposition principale.
2. L’absolutif en *-am*, mal distinct (cf. 374 n. fin.), apparaît avec la nuance de « gérondif », dans *yānti pramādam* VIII 2 48 « ils vont s’enivrant », *yā indra sásty*

*avratò 'nuṣvāpam* VIII 97 3 « celui, ô Indra, qui dort sans suivre les lois (divines), d'un sommeil continu »; autres exemples après la RS.

**420. Infinitif.** — L'infinitif apparaît largement étoffé sur le plan morphologique, encore que maintes formes soient mal discernables d'avec des structures purement nominales. Tantôt il complète librement une phrase en engageant une proposition finale ou consécutive, tantôt il dépend d'un verbe à la manière d'un régime direct; plus rarement il dépend d'un nom; enfin de temps en temps se situe librement à la manière d'une forme personnelle de nuance impérative.

Les infinitifs à désinence de D., les plus nombreux, sont du type final-consécutif, comme leur forme les y incitait : *ābhūd u pārām étave pānthāḥ* X 46 11 « voici le chemin pour aller à l'autre rive » ; cependant plusieurs de ces infinitifs n'atteignent ce sens qu'à travers la dépendance expresse d'un verbe notant désir, aptitude, requête. L'emploi passif est fréquent, au moins en proposition négative, *ná me dūrād ávitave vásiṣṭhāḥ* VII 33 1 « les Vasiṣṭha ne peuvent être aidés de loin par moi », où l'on notera en même temps que l'infinitif fonctionne comme prédicat : ce tour est limité à l'infinitif radical ou en *-tave*; il comporte éventuellement un régime de l'agent, soit à l'I. soit au G. Sur l'emploi « causatif », v. 435.

1. Par attraction, le nom qui en phrase personnelle serait sujet est porté lui-même au D., *sūryāya yātave* VIII 7 8 « pour que le soleil suive son cours » ; ou plus souvent, le nom-régime, *āhaye hántavā u* (passim) « pour tuer le dragon » ; l'un et l'autre noms dans *brahmadviṣe śárave hántavā u* X 125 6 « pour que la flèche tue l'impie ».
2. Dans les mantra tardifs, l'infinitif en *-tavai*, suivi de *íti*, exprime un ordre : *brāhmaṇāms tarpayitavai* Āp. IV 46 47 « il fait rassasier les brāhmanes (il en donne l'ordre) ».
3. Infinitif D. libre dans quelques cas, *kás te... bhujé mártah* 1 30 20 « quel mortel est (apte) à jouir de toi? »

**421.** L'infinitif Ac. en *-am* est régime direct de verbes signifiant « être en mesure de ; désirer ; connaître », ou bien de verbes de mouvement (donc, sur le plan de l'Ac. nominal), *yá īm ā devayūm jānam / iyétha barhír āsadam* IV 9 1 « toi qui es venu auprès de l'homme pieux, t'asseoir sur sa litière ».

L'infinitif en *-tum* dépend aussi, soit d'un verbe de mouvement, soit des verbes *ARH-* ou *CIT-* : *ā devānām āpi pānthām aganma yác chaknāvāma tād ānu právoḥhum* X 2 3 « nous sommes venus au chemin des dieux nous pousser plus en avant selon ce que nous pouvions ». Dans la RS. cet infinitif est peu souple et ne régit nulle part un véritable Ac. d'objet.

L'infinitif en *-as* est un Ab. dépendant : a) des adverbes *ṛté* « sans » ou *purā* au sens de « de peur que » ; b) d'un verbe « protéger » ou « craindre ». En un seul passage,



c'est un G. régime de *ĪŚ-* : *nahí tvád āré nimíṣas canése* 11 28 6 « car sans toi je ne puis même cligner les yeux ».

De même *-tos* est Ab. après *purá*, *á* ou un verbe signifiant « empêcher de »; G. après *ĪŚ-* ou après l'adverbe *madhyá*. Dans l'un et l'autre cas il y a attraction du régime, ce qui revient à dire : juxtaposition d'un régime nominal et d'un infinitif, ex. *íse rāyáḥ suvṛyasya dátoḥ* VII 4 6 « il a pouvoir de donner la richesse (et) l'abondance en guerriers » (proprt : il est maître de la richesse. , il a pouvoir de [la] donner).

Emploi passif dans *purá hántoḥ* II 28 5 « avant d'être frappé ». Attraction du « sujet » dans *ā punar mad aitoḥ* Kap. V 2 « jusqu'à mon retour ».

Ces divers emplois marquent une réduction de liberté et de souplesse par rapport aux infinitifs D.

**422.** Restent des infinitifs malaisés à classer : ceux en *-(s)ani* ont valeur plus ou moins nette d'impératif, *priyám-priyam vo átithim grñśāni* VI 15 6 « je veux chanter (ou : chantez) votre hôte chaque fois aimé »; valeur librement finale dans *náyīṣṭhā. u no neśāni* X 126 3 « vous êtes les meilleurs guides pour nous guider ». L'infinitif en *-dhyai* se comporte également, soit comme un impératif, soit comme un prolongement final-consécutif d'une proposition antérieure, plus rarement d'un mot particulier: *á suṣṭutí námasā vartayádhyai dyāvā... pṛṭhiví* V 43 2 « je veux tourner vers moi par ma louange, avec mon hommage, le Ciel et la Terre ». Le trait le plus saisissant est la tendance qu'accuse cet infinitif à s'agréger à la flexion moyenne du verbe, à revêtir des nuances qui d'ordinaire s'expriment par les désinences du moyen, cf. un bon exemple ci-dessous n. 2.

Les emplois isolés d'infinitif se déduisent des cas précédents.

1. Rappelons seulement le cas de *stuśé* (316) qui fonctionne comme un infinitif à valeur impérative : le sens est passif dans un cas comme *stuśé sá vām... rātiḥ* I 122 7 « est digne d'être loué ce don de vous ». Noter d'ailleurs que *stuśé*, comme les autres finales ambiguës en *-se*, est traité en forme personnelle en ce sens qu'il est sujet à perdre le ton en position non initiale.
2. Il n'y a pas d'exemple tout à fait concluant de proposition infinitive. On peut cependant reconnaître les conditions préliminaires dans un cas comme *tvám ca soma no váśo jīvátum ná marāmahe* I 91 6 « si tu veux que nous vivions, ô soma, nous ne mourrons point » (*jīvátum* est lait comme *jīvátave* 370); analogue I 129 4a III 1 1 V 74 3 X 74 6d (toujours avec *VĀŚ-*); autres ex. possibles *tásmā indram pratíram emy áyuh* VIII 48 10 « je vais à ce (soma) pour qu'Indra prolonge ma durée de vie »; *sá yáṣṭā sabardhúm dhenúm asvám duhádhyai* X 61 17 « il sacrifie en sorte que (obtient par un sacrifice que ?) la vache miraculeuse donne son lait sans avoir vélé ».

**423. La voix.** — A côté de la voix normale, qui est l'actif, la voix moyenne a pour emploi propre de marquer que l'action concerne le sujet plus directement que toute autre personne; le sujet (telle est l'essence de la formation) est conçu comme intérieur au procès. Cette opposition entre actif et moyen se note parfois vigoureusement, ainsi dans les procès rituels où le moyen indique que l'acte a lieu au profit du sujet (donc, que le sujet est le laïque, patron du sacrifice), alors que l'acte effectué par l'officiant s'inscrit à l'actif, *yájati* « il sacrifie (pour autrui) »/ *yájate* « il sacrifie pour soi ». D'ordinaire la nuance est plus faible ou moins directe. Une différenciation fréquente est celle d'un moyen intransitif en regard d'un actif transitif, *várdhate* « il croît » / *várdhati* « il accroît », ou, avec variation thématique, *pávate* « il se purifie, il coule pur » / *punáti* « il purifie » et autres 426.

Enfin il y a un moyen réfléchi (précisé souvent par un pronom spécialisé, *ātmán dhatte*, formule du YV. opposée à *máyi dadhātu*, passim ; *JUṢ-* « goûter, plaire à, rendre qqch. agréable à » à l'actif, « se plaire » au moyen); un moyen réciproque; un moyen à fonction passive. Certains préverbes, notamment *á* et *sám*, facilitent, s'ils ne la provoquent, la voix moyenne, cf. *á-DĀ-* qui prend le sens de « prendre, recevoir » en face de *DĀ-* (actif) « donner » (*DĀ-* au moyen, sans préverbe, est attesté aussi isolément au sens de « recevoir », ainsi I 40 4).

**424.** Les cas sont nombreux où les désinences moyennes apparaissent sans différence appréciable. Cf. les oppositions (coïncidant avec une différence de structure) comme *hánti* / *jíghnate* et autres 303; aussi *strṇóṣi* / *stárate* I 129 4, les formes moyennes étant de préférence thématiques (mais la répartition inverse existe aussi). La finale *-anta* (303) s'étend au delà des « besoins » du verbe en voix moyenne et les désinences secondaires en général sont volontiers moyennes; de même le participe *-āna-*, cf. *uśāná-* (et *uśámāna-*) qui va de pair avec l'indicatif actif *váṣṭi* de *VÁṢ-*.

Hors du système du présent, si l'aoriste et le futur sont surtout actifs, le parfait, à l'actif, comporte une valeur d'état qui le rapproche d'un certain type de moyens (d'où l'association *pádyate* / *papāda* de *PAD-* ou *mriyate* / *mamára* te *MR-*) : il s'agit là d'un dispositif ancien, qui a été nivelé par la fabrication d'un présent actif à valeur transitive (*várdhati* précité en face de *várdhaté*), puis d'un causatif (*vardháyati*), enfin d'un parfait moyen (*vāvrdhé*).

Plusieurs finales en *-úr* font groupe avec les désinences moyennes (*vāvrdhúr* / *vāvrdhé*).

1. Sur des formes actives refaites sur d'anciens moyens obscurcis, type *ádat aduhat*, v. 339 314.
2. Exemple de moyen transitif *rñjáte* (« signaler une divinité par son chant », etc.), partiellement en contraste avec l'actif *rñjáti*. Actif intransitif *marjayasi* (« tu te purifies ») IX 111 2 (et souvent dans le type en *-áya-* 330 ; en *-ya-* 328, catégorie préférentielle de verbes d'état, etc.).

**425. Passif.** — Le passif ne s'est pas constitué de fonction autonome, comme l'indiquent assez les faits morphologiques. C'est une spécialisation de l'intransitif (« éventif »), précisé à l'aide des désinences moyennes. D'ailleurs nombre de formes moyennes (morphologiquement non passives) sont susceptibles de revêtir un sens passif, ainsi les présents *stávate* (futur *staviṣyate*, optatif *stuvītá*), *grṇīte*, *mṛñjata*, *huvé* I 76 4 (3<sup>e</sup> sg.) et plusieurs autres 3<sup>e</sup> sg. en *-e*; plus particulièrement les participes (en partie aoristes) des verbes afférents, *stávāna-* *huvāná-* *jóhu vāna-* *mṛjāná-* *marmṛjāná-* *vidāna-* « connu » (mais *vidāná-* « connaissant ») *grṇāná-*. Hors du système du présent, plusieurs parfaits, ainsi *dadé* et *dadhé* de *DĀ-* et *DHĀ-*; l'aoriste passif *vī rādhiṣṭa*. KS. MS. varie avec *vī rādhi* TS. I 2 3 g.

Le régime d'agent est dans l'ensemble assez rare, ce qui prouve que la valeur passive n'est pas consolidée : on le rencontre plus particulièrement dans des formes comme *mṛjyáte* qui ont à côté un passif morphologiquement non marqué (ci-dessus *mṛjāná-*). Ce régime est à l'I. ; toutefois le G. se trouve avec les noms verbaux, infinitifs compris.

L'impersonnel n'est pas inconnu, quoique d'extension réduite. On l'a, soit à la voix active, *ná mā taman ná śraman nótá tandrāt* II 30 7 « puissé-je ne pas me décourager, me laisser ni me dégoûter! », *kitavám tatāpa* X 34 H « le joueur a du remords »; soit au passif, *śráddhitam te maḥatá indriyáya* I 104 6 « il a été fait confiance en ton grand nom d'Indra ». Il y a en outre les formules banales du type *várṣati* « il pleut », *vy ùchati* « il fait jour ».

**426. Temps et modes.** — L'emploi des temps et des modes n'est pas précis, en ce sens que les auteurs, soit par goût de variété, soit en raison de commodités morphologiques ou rythmiques, passent constamment d'une forme à une autre afin d'exprimer des modalités qui nous semblent se situer sur un même plan. Les « variantes » attestent un flottement considérable entre l'expression indicative et l'expression modale; à l'intérieur de l'indicatif, entre les diverses expressions du prétérit et le présent. L'observation directe des hymnes (à un bien moindre égard, celle des yajus) conduit aux mêmes remarques. Sur la question du prétérit, v. 428 sq.; sur les échanges intermodaux (défalcation faite de formes impossibles à classer, comme c'est le cas pour certains injonctifs/subjonctifs), v. par exemple *vardhat* / *várdhāt* / *várdha* VI 38 3 sq. ou, plus souvent, avec échange de thèmes, *punātu* / *svadāti* TS. I 7 7a, *jeṣ am/ ruheyam* ibid. 8 a-b, *duhām / gamyāt* TS. III 2 7g, cf. encore *mandiṣīmahi* VS. IV 14 / *-he* KS. II 4, *khyeṣam* TS. 11 4 p VS. / *akhyam* MS. KS. et cf. 431 sqq. A ceci s'ajoutent les variations de thème à l'intérieur d'un même mode 459; les variations de désinences pour une même forme (ainsi, contiguement, *duhre/ duhrate* I 134 6); enfin les échanges fort nombreux de personnes, notamment entre la seconde et la troisième.

**427. Présent.** — L'indicatif présent, temps de l'actuel et du « général », sert aussi pour noter un futur proche (intentionnel ou du moins prévisible); pour noter un passé, surtout quand un temps explicitement prétérit a été précédemment usité. Enfin il sert, le cas

échéant, à indiquer une nuance semi-modale d'éventuel, quand il est employé avec les désinences secondaires, c'est-à-dire sous forme d'« injonctif » (431).

Un exemple de nuance éventuelle à désinence primaire est *mányate* VI 52 2, juxtaposé à un subjonctif, *áti vā yó maruto mányate no bráhma vā yáḥ kriyámāṇaṃ ninitsāt* « celui qui (quel qu'il soit) nous méprise ou prétend critiquer la formule qui se fait » (ainsi, souvent, en phrase relative).

L'addition du mot *purá*. « auparavant » indique l'extension jusqu'à aujourd'hui d'un fait passé, *sácāvahe yád avrkám purá cit* VII 88 5 « vu que nous avons été associés jusqu'à ce jour sans dommage ». Au contraire, l'addition du groupe *sma purá* (attesté seulement dans la RS.) transfère le présent au passé et stabilise ce dernier en passé d'habitude, *samhoತ್ರám sma purá nári sámānaṃ vāva gachati* X 86 10 « jadis la femme assistait au sacrifice commun ou à l'assemblée ». *Sma* seul, apparemment au même sens, X 33 1.

**428. Temps du passé.** — L'imparfait est la forme courante du narratif dans l'énoncé mythique. Sans être exclu, il s'en faut de la narration, l'aoriste note en propre que le fait décrit a été constaté par le sujet, qu'il relève donc de l'expérience personnelle et appartient en principe au passé récent. D'où l'emploi dans le discours direct, *devá vaśám páry avadan / ná no 'dād íti hīditáḥ* AS. XII 449 « les dieux parlaient sur la vache, disant avec colère : il ne nous (l') a pas donnée » ; AS. XV 11 3 cité 451. Propre à l'AS. est l'aoriste d'anticipation magique : on présente comme réalisés les faits qu'on désire voir (ou : faire croire) réalisés ; dès la RS. figure en lin d'hymne un aoriste d'anticipation.

Quant au parfait, la valeur propre est la « résultative ». Le parfait note un état acquis, comme résultat d'actes antérieurs, *tvám dyám ca pṛthivīm cáti jabhriṣe* IX 86 29 « tu as dépassé en les portant le ciel et la terre » ; il englobe le passé et le présent, *purá nūnám ca stutáya řṣīṇām paspṛdhré* VI 34 1 « autrefois et maintenant les louanges des řṣi ont rivalisé » ; il englobe, en phrase relative, les actes virtuels, *yát sīm ágaś cakṛmá tát sú mṛḷatu* I 179 5 « quelle que soit la faute que nous ayons commise, qu'il nous la pardonne ! » Toutefois le parfait fonctionne largement aussi comme temps narratif, pour indiquer les moments les plus importants de la narration mythique; il est rare dans les faits relevant de l'expérience du sujet parlant, — rare partant à la 1<sup>re</sup> pers.

La distinction entre imparfait et aoriste est illustrée par *abhi tvā jarimáhita... yás tvā mṛtyúr abhyádhatta jáyamānam* AS. III H 8 « la vieillesse t'a enchaîné [constatation, et en même temps, conclusion en fin d'hymne]... la mort qui t'enchaîna à ta naissance [rappel d'un fait éloigné] ». Entre parfait et aoriste (imparfait) : par opposition à *jajāna* (*ájanayat*) qui évoque les naissances mythiques, *ájījanat* se dit de la production du soma, du feu, de l'hymne actuel ; *ruroha* généralise *áruhat* AS. XIII 1 26, *āsa* généralise *āsīt* X 129 1-2; *ásravam* I 109 2 (« j'ai appris ») fait appel à un fait familier, *súsrava* qui suit (5) à une évocation légendaire; *yád indráhan prathamajám áhīnām...*

*tādītnā śátrum ná kilā vivitse* I 32 4 « quand, ô Indra, tu eus frappé le premier-né des serpents, tu n'as depuis lors trouvé en vérité aucun ennemi » (le parfait élargissant, une expérience).

1. *Kó mā dadarśa katamaḥ śa devó yó me tanvò bahudhā paryápaśyat* X 51 2 « qui m'a vu? Quel est d'entre les dieux celui qui a contemplé mon corps (dispersé) en maint endroit? » (imparfait particularisant une donnée). *Tátaś cainam anyéna śīrṣṇā práśīr yéna caitám pūrva řṣayaḥ práśnan* AS. XI 3 32 « si tu as mangé [aoriste de constatation] ce (riz) avec une autre tête que celle avec laquelle les anciens řṣi le mangèrent [imparfait d'évocation] ».
2. Parfait résultatif, à la voix moyenne, opposé à un parfait actif narratif, *yásya priyé mamátur yajñiyasya ná ródasī mahimānam mamáte* III 32 7 « (le dieu) vénérable dont les deux mondes aimés mesurèrent la grandeur, mais ne l'ont pas (définitivement) mesurée [ermessen] ».

**429.** Le verbal en *-tá-* contribue lui aussi à l'expression du passé, étant, préférablement aoristique, *sattó hótā* III 41 2 « le hotṛ a pris place » comme *sādi hótā* VII 73 2, *sutāḥ sómah* (passim) comme *āsāvi sómah* I 84 1. Mais il existe aussi des emplois de prétérit narratif ou non différencié.

Quant au plus-que-parfait, c'est avant tout (dans les formes qui ont chance d'être authentiques 337) l'imparfait d'un parfait ayant valeur non narrative; les formes purement prétérites sont rares (*átrā samudrá ā gūlhām ā sūryam ajabhartana* X 72 7 « vous avez alors porté le soleil qui se cachait dans l'océan »), en général une valeur résultative reste sous-jacente, *prá yád váyo ná svásarāṇy áchā prayāmsi ca nadīnām cákramanta* I 1 19 2 « en sorte que les fleuves avec leurs bienfaits se sont mis en marche (et sont aujourd'hui encore en mouvement), comme des oiseaux (allant) au ravitaillement ».

**430. Futur et impératif.** — Le futur note une action qui doit prendre place dans l'avenir selon l'attente ou l'intention du sujet, *yád aṅgá dāsāse tvám ágne bhadrām kariśyasi távét tát satyám aṅgiraḥ* I 1 6 « le bien que tu veux faire, ô Agni, à celui qui t'adore, il se réalise, ô Angiras ». Mais il y a trace aussi d'un futur objectif, s'opposant à un passé « général », comme dans les formules *ná tvāvāṃś indra kás caná ná jātó ná janiśyate* I 81 5 « nul être égal à toi, ô Indra, n'est né ni ne naîtra ». Pas d'emploi en subordonnée; quelques-uns en phrase interrogative. Sur l'emploi du conditionnel, v. 454.

L'impératif exprime, outre l'ordre (exhortation à agir), le désir (prière, souhait). Il faut en dissocier les formes de 1<sup>re</sup> pers., qui sont des subjonctifs, et y associer au contraire les formes (hortatives) en *-si*, exprimant des requêtes positives à la divinité (exceptionnellement en phrase relative) 316.

Impératif indiquant une hypothèse, *utá bruvantu no nídaḥ* I 4 5 « supposons que nos détracteurs disent » (mais *utá naḥ... vocéyuh* dans la phrase parallèle).

Impératif concessif, *ádhr̥ṣṭo va étavā́ astu pánthā* X 108 6 « même s'(il devait s'avérer) que votre route fût inaccessible à qui voudrait y aller ».

Il n'y a pas d'impératif en proposition négative, ni en subordonnée (I 127 2<sup>g</sup> a une subordination apparente); fréquent, en revanche, en prolase devant *yá-* *yád*. L'impératif en *-tāt* n'a pas de valeur distinctive : toutefois, en tel ou tel passage (cf. l'ex. cité 433), il dépend d'une condition qui doit d'abord se réaliser.

TS. I 3 6 a on le trouve après un futur.

**431. Injonctif.** — Mal caractérisé morphologiquement (303), l'injonctif n'est pas syntaxiquement très stable. Tantôt c'est l'équivalent d'un présent (« général » plutôt qu'actuel), tantôt c'est une forme semi-modale exprimant l'éventuel : intermédiaire entre indicatif et subjonctif, pour indiquer une exhortation, un souhait (ex. X 95 10 cité 465), une intention, un futur.

La formulation négative a lieu tantôt avec *ná* (en phrase éventuelle), tantôt et plus souvent avec *mā́*, *mā́ no ví yauḥ sakhyā́* II 32 2 « ne nous sépare pas de ton amitié ! » : c'est l'expression normale de la prohibition, qui d'ailleurs est plutôt en général une simple dépréciation.

L'emploi de *mā́* avec des formes à augment, des impératifs, subjonctifs et autres est limité à quelques mantra récents ; toutefois, dès la BS. ancienne, il y a une formule *mā́ bhujema* « puissions-nous ne pas être rendus responsables de... ! »

Exemple d'injonctif à valeur de présent « général » : *nū́ cit sá bhreṣate jáno ná reṣan máno yó asya ghorám āvívāsāt* VII 20 6 « l'homme ne trébuche jamais, ne subit pas de dommage, qui cherche à gagner à soi [subjonctif de subordonnée] son âme redoutable » : juxtaposition d'indicatif et d'injonctif; VU 7 6 *tiranta* (présent) s'oppose ainsi à *atiranta*, X 116 9 *irayam* à *iyarmi*.

En tant qu'imparfait ou aoriste inaugmenté, l'injonctif équivaut à un prétérit faible, de type narratif et s'étayant sur des formes voisines augmentées ou sur des parfaits : *táva tviṣó jániman rejata dyaú réjad bhúmiḥ* IV 17 2 « devant ton éclat le ciel tremblait à la naissance, la terre tremblait » (échange actif/ moyen en sus !).

Exemple d'injonctif modal, *ahastá yád apádī vārdhata kṣā́ḥ...súṣṇam pári pradakṣiṇíd viśváyave ní śiśnathaḥ* X 2214 « afin que même sans mains ni pieds la terre croisse [cas rare d'un injonctif en subordonnée], écrase Śuṣṇa de la main droite pour (le salut de) toute vie ! »

Bref il s'agit d'une formation indifférenciée, qui en son fond doit appartenir à la couche la plus ancienne des mantra. En tout cas, l'injonctif est en déclin rapide après la RS., sauf dans l'acceptation prohibitive.

**432. Subjonctif.** — Nettement caractérisé par la forme, le subjonctif l'est aussi par le sens, dans une large mesure. A la 1<sup>re</sup> pers., où il figure souvent après un impératif, il marque la volonté, ou bien l'événement attendu, escompté, tendant vers l'expression d'un futur, *dakṣinató bhavā mé 'dhā vṛtrāṇi jaṅghanāva bhūri* X 83 7 « tiens-toi à ma droite, alors nous pourrons tuer beaucoup d'ennemis! ». Aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> pers., le désir d'agir (hortatif) ou de bénéficier d'une faveur est souligné comme par l'optatif, mais la tendance dominante est l'expression du futur : *ā ghā tā gachān úttarā yugāni yātra jāmayah kṛṇāvann ājāmi* X 10 10 « viendront certes (= je le souhaite) des âges ultérieurs où les frères feront ce qui est interdit aux frères ». Cette tendance dispose le subjonctif à s'affronter à un prétérit, *āchānta / chadáyātha* I 165 12, *jaghāna / jaghānat* IX 23 7, etc.

Mais il existe à côté des masses d'exemples purement modaux, *urūṃ na indraḥ kṛṇavad u lokām* VII 81 2 « puisse Indra nous procurer un vaste espace! »; ou bien « éventuels », impliquant une sorte d'affirmation valable hors de tout temps précis et subordonnée à une condition, *sudevāḥ samahāsati... sā mārtyah / yam trāyadhve* V 53 15 « favorisé des dieux est en tout état de cause le mortel que vous protégez » ; il y a peu de différence ici avec l'indicatif. Ce subjonctif éventuel est apte à figurer en phrases interrogatives, notamment avec *kuvīd* « est-ce que par hasard ? » (qui est accompagné presque toujours du subjonctif). En phrase négative le subjonctif est normalement éventuel avec nuance future : *só cin nú ná marāti nó vayām marāma* I 191 10 « il ne mourra pas et nous ne mourrons non plus », type de conviction préjudicielle des hymnes magiques.

**433.** Le rôle prédominant est en subordination. Le subjonctif est l'instrument caractéristique de la subordination, laquelle comporte relativement peu d'injonctifs et d'optatifs, jamais d'impératifs. Déjà bien des subjonctifs indépendants, ceux qui suivent un impératif (X 83 7 précité), comportent une subordination latente. En phrase relative, en phrase à *yād* ou *yāthā*, la nuance est éventuelle-future si la subordonnée précède, finale-consécutive (cf. 445 fin.) si elle suit : *sām pūsan viduṣā naya yó āñjasānuśāsati* VI 54 1 « fais-nous rencontrer, ô Pūsan, quelqu'un d'au courant, qui puisse nous renseigner tout droit! ». Comme en non subordonnée, le subjonctif ne fait souvent que généraliser, éventualiser une affirmation, *yó yājāti yājāta it sunāvaca pácāti ca / brahméd indrasya cākanat* VIII 31 1 « celui qui sacrifie pour autrui, pour soi, qui pressure et cuit, le brahmán (quel qu'il soit) trouve sa joie en Indra » (l'indétermination n'est pas dans l'acte même, mais dans le fait que l'acte s'applique à des individus indéterminés).

Avec *yād* au sens de « si » et avec *yādi*, le subjonctif est pareillement éventuel, *úṣo yād adyā bhānúnā vi dvārāv ṛṇāvo divāḥ / prá no yachatād avrkām pṛthú chardīḥ* I 48 15 « s'il est vrai, ô Aurore, que tu ouvres aujourd'hui par ta lumière les battants du ciel, accorde-nous la vaste protection, celle qui écarte les périls ». Subjonctif avec *yādi... yādi* « soit que... » dans l'AS.

La subordination est en régression depuis l'AS. et dans les mantra post-ṛgvédiques en général, où le subjonctif tend à se confiner dans les emplois hortatifs.

On a signalé des subjonctifs à sens de prétérit, I 70 7 a, 7-2 3b V 31 6c X 89 14 b (en subordonnée), tous passages qui laissent place à quelque incertitude.

**434. Optatif.** — Beaucoup plus rare que le subjonctif, l'optatif exprime surtout le souhait, et se trouve avec les verbes capables de porter l'idée d'un désir, d'un acte présenté comme indépendant de l'aptitude ou de la volonté du sujet : *murīya* VII 104 15 « que je meure (si...) ! » opposé à *ná marā* (subjonctif) VIII 93 5 « il est exclu que je meure ». Cf. aussi l'opposition avec le subjonctif-éventuel, *gató nádhvā ví tirāti jantúm prá ṇa spārhābhir ūtibhis tireta* VII 58 3 « comme un chemin parcouru promet l'homme (= est en mesure de le faire avancer), qu'il vous plaise nous promouvoir par vos enviabiles secours ! » A la 1<sup>re</sup> pers., il s'agit du désir de celui qui parle; à la 2<sup>e</sup>, d'un vœu ou d'une requête, à quoi la 3<sup>e</sup> pers. ajoute la valeur d'un éventuel impliquant désir, *prṇánn āpír aprṇantam abhí śyāt* X 117 7 « l'ami qui donne prévaut (devrait prévaloir, suivant le désir légitime) sur celui qui ne donne pas » : dans ce passage, l'optatif, juxtaposé à des indicatifs, tend à la valeur éventuelle pure (indicatif affaibli) qui se développera après les mantra.

Quant à l'optatif prescriptif, qui sort de l'optatif du souhait, l'ébauche en apparaît dans un passage en prose d'AS. XV (II 1-2) *tád yásyaivám vidvān vrātyó 'tithir grhān āgāchet / svayám enam abkṛyudétya brūyāt* « ainsi donc, celui chez qui arrive [optatif éventuel] un vrātya qui sait ainsi, il doit lui dire (qu'il lui dise) en allant à sa rencontre... »

Dans les phrases à subordonnée, l'optatif, qui dans l'ensemble n'a de fréquence qu'avec le *yád* d'hypothèse, souligne la valeur irréelle : il peut d'ailleurs dans ces emplois apparaître en principale aussi bien qu'en subordonnée : cf. l'ex. VIII 44 23 cité 453 ou (subordonnée implicite) *yamīr yamásya bibhryād ajāmi* X 10 9 « (si Yama consentait au désir de Yamī), Yamī prendrait sur elle l'inceste de Yama » ; ou même, en valeur passée, *jakṣīyād dhānā utá sómam papīyāt* X 28 1 « (s'il était venu), il aurait mangé les graines, il aurait bu le soma ».

Parfois un subjonctif en subordonnée répond à l'optatif en principale, *yātaḥ khānāma... tātaḥ khānāma... tātaḥ khanema* TS. IV 1 2 m-p.

Quant au précatif, il se distingue mal de l'optatif, sinon qu'il est limité à l'expression du désir (sous forme d'une prière adressée à la divinité), *yó no dvéṣṭy ādharah sás padīṣṭa* III 53 21 « celui qui nous veut du mal, qu'il tombe au sol ! » On ne le trouve pas en subordonnée.



**435. Causatif.** — Le causatif peut n’avoir aucune valeur proprement « causative », ainsi notamment à la voix moyenne, où *joṣáyāse* III 52 3 n’est pas différent de *juṣasva* 4, ni *marjayanta* de *mrjánti*; même à l’actif, des faits de ce genre se produisent sans qu’on soit en droit d’alléguer chaque fois l’existence d’un présent selon 330. D’ordinaire le causatif joue le rôle d’un transitif en regard du « simple » (en règle générale, à la voix moyenne) qui est intransitif: c’est l’opposition *vártate* « il tourne » / *vartáyati* « il fait tourner » de *VRT-*. Mais là où le simple est transitif, c’est-à-dire a développé un système à désinences actives, le causatif tend à revêtir l’emploi factitif, comme *vedayati* « il fait connaître » ou *sādáyati* « il fait asseoir » : encore la construction proprement factitive, c’est-à-dire avec double régime d’objet, est-elle fort rare : un ex. (II 37 6) cité 404, un autre VS. IX 11 *índraṃ vājam jāpayata* « faites Indra gagner le butin ! » En réalité la dissociation du *karṭṛ* et du *hetu* n’est pas faite usuellement à l’époque des mantra, et la syntaxe du causatif est à peine engagée.

On trouve en guise de causatif *KṚ-* avec l’infinitif *D.*, *tvám indra srávitavá apás kaḥ*, VII 21 3 « ô Indra, c’est toi qui fis couler les eaux » ; peut-être le procédé le plus ancien d’exprimer le sens causatif. Autre ex. avec juxtaposition des deux procédés, *sárvāms táṃ arbude tvám amítrebhyo drśé kurūdārāṃs ca prá darśaya* AS. XI 9 22 « fais les voir, ô Arbudi, tous, à nos ennemis et montre leur aussi des spectres! » Analogue I 113 9a, 131 5c, 164 49d et (avec l’auxiliaire *DHĀ-*) III 31 13a.

**436.** L’aoriste redoublé est transitif, lui aussi, en regard d’un présent intransitif (de préférence à désinences moyennes), type *arūrucat* en face de *rocate* de *RUC-*, mais factitif en face d’un présent transitif, type *ájīpata* TS. I 7 8 r (avec double *Ac.*, construction inconnue antérieurement) en face de *jayati* de *JI-*. Mais plusieurs aoristes redoublés sont intransitifs, *adidyutat* « il a brillé » *acikradat* « il a hurlé » (aussi « il a fait hurler ») *asusrot* « il a coulé » ; quelques autres, tout en étant transitifs, ne se distinguent pas davantage du présent, ainsi *ātuṣṭavam* III 53 12 « j’ai loué ».

Pour une différence entre les formations à redoublement *i* (*u*) et celles à redoublement *a*, v. 342.

L’aoriste est ainsi voisin par le sens du causalif-présent : *á dyám ráveṇa pṛthivīm aśúsraṇuḥ* X 94 12 « ils ont de leur rumeur fait entendre (= emplir) ciel et terre » répond à *yá imā vísvā jātāny āsrāváyati ślokena* V 82 9 « qui de son bruit fait entendre (= emplir) tous ces êtres » ; cf. 356. Mais ce n’est pas avant l’AS. que commence à se faire l’appariation en un même paradigme des deux thèmes, dans des formules telles que *pāráyāmi tvā rájasa út tvā mṛtyór apīparam* VIII 2 9 « je te fais passer hors de l’espace ténébreux, je t’ai fait passer au delà de la mort ».

**437. Coordination.** — Nombreuses sont les particules servant soit à souligner un mot (notamment un pronom, préverbe, impératif), soit à le joindre à un mot voisin, soit enfin à marquer de manière directe ou indirecte la relation entre deux propositions. Les

mantra surabondent en formes et en emplois, avec des combinaisons de deux particules. Comme ailleurs, les valeurs sont parfois flottantes. À la limite, il y a coïncidence entre la particule et le pronom et les analogies sont frappantes de l'une à l'autre.

a) On peut considérer comme emphatiques (sans préjudice d'autres acceptions), c'est-à-dire soulignant le mot annexe, le groupe considérable représenté par les mots suivants :

*aṅgá* (situé après un mot initial de pāda), notamment avec *VID-* 1 (« connaître en fait ») ou après pronom (*tvám aṅgá* I 84 19 « toi seul », *kím aṅgá* « pourquoi donc? » *yád aṅgá* « s'il est vrai que »);

*addhā́* (rare) « assurément » ;

*ápi* (aussi préposition 377), avant ou après le mot soutenu : « en outre, aussi, même » (rare RS. ; plus fréquent AS. où apparaît *nā́pi* XIII 4 16);

*áha*, surtout après pronom et particule, valeurs atténuées (« certes, pourtant »), *kvā́ha* « où donc? » *nā́ha* « pas même » ;

*á* (outre l'emploi préposition 378) est faiblement emphatique, après des mots divers, ainsi dans *trír á diváḥ* passim « trois fois par jour » ; parfois c'est un simple prolongement d'une désinence antérieure, cf. *úrmyāsv á / śyāvāsu* VI 48 6 (et ibid. *á śyāvāḥ*) ;

*á cid* « vraiment » (parfois aussi *cid á*); sur *á* au sens de « et », v. 439 ; au sens de « comme » (X 11 6), cf. I 134 3 où la particule voisine avec *iva*, qu'elle a pu ensuite çà et là remplacer. *á* devient rare à partir de l'AS. — *ā* = multiplié par JB. II 71.

*íd* (très fréquent) souligne le mot précédent ou la proposition dont cette particule suit le mot initial; le sens est parfois celui de *evá*, parfois mal perceptible ; *máméd vardhasva súṣṭutaḥ* VIII 6 12 « (quelles que soient les louanges que tu reçois d'ailleurs), c'est moi seul dont la louange te fera croître » (traduction libre) ; *akṣáir má́ dīvyāḥ kṛṣím ít kṛṣasva* X 34 13 « ne joue pas aux dés, cultive (bien au contraire) la terre! » ; *éka íd* « tout seul » *ivéd* « juste comme » *séd(sá íd)* « c'est lui-même, lui seul » *tád íd* « c'est cela précisément » *yadéd* « dès que » ;

Le mot provoque l'accentuation du verbe si celui-ci précède immédiatement et n'est pas muni d'un préverbe.

*u* (*ū*) (atone), emphatique léger figurant après un mot, notamment un pronom ou un verbe, avec valeur souvent proche d'un déictique ou d'un anaphorique. On le trouve souvent en liaison avec d'autres particules ; parfois aussi comme enclitique de phrase. Dans l'usuelle acception « généralisante » après un relatif (*yá u* « quiconque »); au sens de *evá*, à côté de quoi il figure, X 107 6;

Sur *u* comme particule copulative, v. 439.

*evá*, notamment après particules et adverbes, « précisément » ou « seulement » (*hástenaivá* « en mains propres » *naivá* « nullement » *tād evá* « depuis lors » *jātá evá* II 12 1 « à peine né »);

*Evá* (avec finale allongée) figure comme particule déictique initiale de strophe « ainsi » (visant à ce qui suit ou à ce qui précède). Emploi corrélatif 452.

*kám* (tonique; ancien interrogatif?) après un D. d'intérêt ou un infinitif D., *tvām devāso amṛtāya kám papuḥ* IX 106 8 « les dieux t'ont bu pour l'immortalité » ; emploi généralisant après relatif, *yásmāi kám* TS. 12 11. *Kam* (atone) après quelques particules hortatives (un seul ex. AS.);

*kīla* (rare) « en vérité » (*ná kīla* « jamais »);

*khálu* (X) après un impératif (« donc ! ») ;

*gha* (*ghā*) (atone) après négation, pronom, préverbe; valeur faible ;

*cid* (atone) « même, pourtant », *ā dṛḥám cid árujo gávyam ūrvám* III 32 16 « tu as ouvert en le brisant l'enclos à vaches, si solide qu'il fût ». L'enclise de mot cède parfois à l'enclise de phrase, déterminant une place seconde du pāda, comme II 12 13b. Un autre emploi, « généralisant », parti de formules pronominales (444), s'étend quelque peu au delà, *kṛtām cid énaḥ prá mumugdhy asmát* I 24 9 « éloigne de nous, nous en libérant, le péché commis, quel qu'il soit! ».

Sur *cid* comparatif, v. 441; *cid... cid* au sens de « non seulement... mais encore » II 38 2 et 3 VI 28 6, etc.

**438.** *Tú* (*tū*) (après un mot) accompagne pour la souligner une 2<sup>e</sup> pers. d'impératif (« donc, enfin »), cf. (entre préverbes) *ā tv étā* I 5 1 « venez donc ! » ;

*Tú* au sens de « mais » apparaît III 30 12 VI 29 5, plus nettement AS. IV 18 6 (seul ex. du mot dans l'AS.).

*nú* (après un mot) (outre son sens propre, généralement avec voyelle allongée : « maintenant ») est une particule hortative ou (après certains pronoms) généralisante; souvent associée à d'autres particules avec une valeur plus ou moins faible (*ín nú* = *íd*; *nū cid* tantôt renforçant *nú* simple, tantôt négatif 443) ;

*Nú*, au moins sous la forme vocalique longue, est souvent initial avec les mêmes emplois que *nú* enclitique.

*vai* (d'ordinaire après un mot initial) emphatique de phrase dans un récit explicatif; figure notamment dans *vā u* et *ná vai* (« assurément point »); en rapide progression à partir de l'AS. ;

*sú* (*sū*) (après un mot) emphatique faible, se référant au verbe; figure souvent en liaison avec d'autres particules comme *u utá nú kam*. En rapide déclin à partir de l'AS. ;

*sma* (*smā*) (atone) faiblement emphatique, notamment après un pronom ou une forme verbale (éventuellement rendue ionique VI 4418);

Emploi comme modificateur temporel 427.

*svid* (= *sú id*) (atone) souligne d'ordinaire un interrogatif antérieur, ou bien le généralise, *hárī indrasya ní cikāya káh svid* X 114 9 « qui donc (qui par hasard) a aperçu les deux azeans d'Indra ? » ;

Sur *svid* interrogatif, v. 444.

*ha* (exceptionnellement *hā*) (atone) fréquent comme emphatique léger ou affaibli en simple cheville; *kád dha* « comment donc ? »

*hánta* (rare) hortatif, devant subjonctif (elliptiquement AS. « allons! »). Place indifférente ;

enfin *hí* (après un mot) (qui tonifie le verbe) est tantôt hortatif fort (notamment devant impératif), tantôt équivalent d'une subordonnée causale (« étant donné que... ») ou parfois concessive (« bien que... »), *visvo hy ànyó arír ājagāma. māméd āha śvāsuro nā jagāma* X 28 1 « alors que tous les autres gens du clan sont venus, seul mon beau-père n'est pas venu » ; analogue 86 2 et 445; *yác cid dhí* « bien que... ». Souvent associé à *ná* 4 3. Au sens de « oui » (réponse) dans le YV.

**439. b)** Sont proprement conjonctifs :

*ca* (exceptionnellement *cā*) (atone) coordonne le mot après lequel il figure à un mot antérieur (lui-même souvent pourvu de *ca*); rarement à un mot ultérieur, *indraḥ... rájā śāmasya ca śṛṅgīṇaḥ* I 32 15 « Indra est le roi de ce qui est apprivoisé et de ce qui est cornu ».

1. *Ca* ne figure pas entre deux V., mais redresse l'un des V. en N. selon 167 n.
2. Il y a d'autres cas de *ca* « mal placé », ainsi à la 3<sup>e</sup> place au lieu de la seconde, *āhaś ca kṛṣṇām āhar ārjunaṃ ca* VI 9 1 « le jour noir et le jour blanc ».

*Ca* seul ou *ca* répété connecte aussi des propositions, comme enclitique de phrase; la nuance de contraste (« aussi bien... que », « non seulement... mais encore ») entraîne alors normalement la tonification du premier verbe (lorsqu'il n'y a pas de préverbe).

Sur *ca* comme particule subordonnante, v. 445.

Les autres particules conjonctives ont relativement moins d'importance. *ā* est aussi connectif de mot à mot et se situe à des positions variables, *mahān gārbho máhy ā jātām eṣām* III 31 3 « grand l'embryon, grande aussi leur naissance » ; associé à *ca* X 16 1 1 (d'où peut-être provient l'équivalence *ā* = *ca*).

Plus fréquent *utá*, qui relie des mots en se plaçant d'ordinaire entre eux (ou après le dernier, s'il y en a plus de deux); ou bien relie deux propositions en se situant en tête de la seconde, volontiers donc à l'initiale du vers. C'est un conjonctif emphatique, dynamique, apte à figurer là où il y a contraste ou insistance, *ví vṛkṣān hantý utá hanti rakṣásaḥ* V 83 2 « il abat les arbres et tue aussi (/ tue même) les démons ».

1. Fréquemment on a *utá... utá (utó)*, à l'initiale de proposition : « même si d'un côté... même si de l'autre » 14 5-6 ; « quand bien même... pourtant » I 153 4.
2. Enfin la particule *u* connecte aussi deux propositions en se tenant normalement (mais non toujours) après le mot initial de la seconde, avec valeur (atténuée) de contraste.

On peut considérer comme conjonctifs de phrase au sens large *átha (áthā)* « et alors, et ainsi » (introduisant une conséquence, un nouvel argument) : initial presque toujours et souvent renforcé en *athó*.

« Mais, au contraire » VI 54 7 ; semi-subordonnant, *á bāhvór vájram índrasya dheyām áthemā vísvāḥ pṛtanā jayāti* X 52 5 « je veux mettre le foudre entre les bras d'Indra, en sorte qu'il vainque toutes les hostilités que voici ».

Dans la RS. ancienne (et parfois jusque dans l'AS.) on trouve au même sens *ádha (ádhā)*, dont la valeur première est locale : volontiers devant une autre particule, mais non toujours à l'initiale.

*ád* au sens de « et » VIII 91 5 X 82 2, 86 18, etc. (aussi *ád u, ád... utá*).

#### 440. c) Disjonctifs :

la particule essentielle est *vā*. (atone) qui se présente comme *ca*, c'est-à-dire tantôt seule tantôt répétée, pour exprimer une disjonction entre deux mots ou deux propositions. *Vā* est renforcé en *utá vā* I 109 2 *ádha... ádha vā* (« soit que... soit que »); répété, il peut introduire une alternative exclusive, auquel cas le premier verbe est susceptible d'être tonifié, *áhaye vā tān pradádātu sóma á vā dadhātu níṛṛter upátsthe* VII 104 9 « que Soma les livre au dragon, ou bien qu'il les mette dans le séjour de la Néantise ».

d) Il n'y a pas d'adversatifs stables, encore que les particules ci-dessus décrites *átha ádha tú* puissent occasionnellement en assumer le rôle.

#### 441. e) Sont comparatives (« comme ») trois particules fréquentes :

1) *iva* (atone; à lire parfois *va*, au moins suivant les apparences, cf. 123), qui porte sur un mot ou un groupe de mots plus ou moins bref; rarement *iva* est antéposé au mot sur lequel il porte; parfois le sens est affaibli « en quelque sorte, comme qui dirait » ; *yátheva* X 86 7 *néva* (« pas même ») AS. X 8 25 ;

2) *yathā* (atone), même emploi, mais presque toujours en fin de pāda, par opposition à *yáthā* tonique (451). L'emploi devient fort rare dans l'AS., où *yáthā* tonique se développe au contraire;

3) enfin *ná* (après un mot; rarement antéposé) est, malgré la différence de position, peut-être identique en son essence à la négation (l'évolution sémantique étant « il n'est pas », d'où « il ressemble à »); il accompagne, comme *iva*, un mot isolé ou un groupe restreint; v. des exemples 460. L'emploi est en net déclin après la RS.

Plus ou moins isolément, 4) *nú* I 91 3 VI 24 3; 5) *cid* I 41 9 II 33 12 III 31 12,53 22, etc. ; peut-être 6) *evá* X 120 9b et 7) *á* 437. Ces emplois sont nés du contact entre ces diverses particules et un terme proprement « comparatif ».

**442.** On peut faire une place à part à certaines formes pronominales dégradées au rang de particule, mais qui conservent quelque chose de leur ancienne appartenance. C'est le groupe (presque exclusivement limité à la RS. et atone) *ī* (rare) *īm sīm* : dans certains passages il y a survivance d'un emploi anaphorique ou comme « signe » annonçant un Ac. ultérieur; mais d'ordinaire ce sont des particules explétives. On les trouve jointes à d'autres pronoms, ainsi, avec la nuance « généralisante » usuelle, *yá īm* « qui que ce soit qui » *yát sīm* « tout ce qui ».

*Kīm* 290 est apparenté à ces formes.

D'autres particules pronominales (outre *íd* 437 *ád* 439) sont *tátas* « alors » *tád* « de ce fait », etc., plus souvent *tád* dont les valeurs, fort nuancées, sont surtout « alors » (temporel) et « ainsi » (explicatif) : *tád* est un des instruments privilégiés de la connexion syntaxique.

Sur les emplois « corrélatifs », v. 445 sqq.

**443. Négation.** — La négation commune (sauf en phrase prohibitive., cf. 431) est *ná*, qui s'emploie dans les phrases modales et surtout dans les indicatives; relativement peu en subordonnée où des énonciations négatives particulières ont commencé à se constituer. La place préférée (par opposition au *ná* « comme » 441) est soit en tête de la proposition, soit devant le verbe.

1. La négation de mot est *á(n)* 160; toutefois *ná* apparaît de temps en temps, au moins devant nom verbal, *ná vidvān* = *ávidvān* I 164 6, *ná dábhāya* = *ádabdhah* « impossible à tromper ».
2. Renforcements en *nahí* (avec *na* proclitique); *nanú* (id.) « jamais » (mais « n'est-il pas vrai ? » AS.), attesté deux fois au Livre X ; *nákīm* (deux fois RS.); *nákis* 290. La combinaison (rare) *nú ná* ou *ná... nú* a donné naissance à un mi négatif par lui-même (sous la forme *nú cid*); un exemple tel que *ná yád dūrād vasavo nú cid ántito várūtham ādadhārsati* VIII 27 9 « (donnez-nous) la protection, ô

Bons, qu'on ne puisse attaquer de loin ni de près » montre bien la transition de mi généralisant à mi négatif. — *Ná hí* et *ná ki*, *ná kís* SS.

La phrase négative n'est ni très développée ni, de loin, aussi articulée que la phrase positive; le schéma en est rudimentaire. La double négation (cas rare) est affirmative dans *ná nānu gāni* IV 18 3 « je veux suivre », négative dans *nāhām tantum ná vi jānāmy ótum* VI 9 2 « je ne sais pas tendre (le fil) ni tisser » [peu probant].

*Caná* (non initial) a) joue le rôle de *ca* après proposition négative, la négation étant mentalement reconduite (« et... non plus »); d'où b) le sens de « même » dans une proposition qui contient déjà la négation (*índram ná mahnā pṛthivī caná prāti* I 55 1 « la terre même n'est pas égale à Indra en grandeur »). De là, par suite de nouvelles extensions, c) *caná* en phrase non négative (ni précédée de phrase négative reconduite), *ádhā caná śrād dadhati tvīṣīmata índrāya vájram nighānighnate vadhām* I 55 5 « car on fait confiance à Indra furieux quand il abat puissamment l'arme (de) mort » ; d) *caná* négatif sans incitation extérieure, *mahé caná párā śulkāya deyām* VIII 1 5 « je ne te livrerais pas même pour une grande récompense » (mais dans VIII 2 14 cité 418 la négation est dans le membre de phrase qui suit). *Caná* généralisant figure volontiers avec l'interrogatif accompagné de la négation (*ná kás caná* « personne ») ou non accompagné (*kām caná* I 113 8 « id. »).

A côté de *mā* 431 on trouve les formes renforcées *mó mākis mākīm* 290; *mā kīm* SS.

**444. Interrogation.** — L'interrogatif (*ká-* 290) peut dépendre d'un mot annexe, tout au moins d'un participe. Le nt. (*kím*), outre l'emploi pronominal, signifie encore « pourquoi ? » et (plus rare) « est-ce que ? » (X 129 1 VII 86 2, prob. *kím u... kím* « est-ce que... ou est-ce que ? » I 161 1). L'autre forme du nt., *kád*, apparaît plus rarement aux sens de « pourquoi ? » (X 10 4) et « est-ce que ? » (I 105 6 IV 23 2; sens connu aussi pour *kathā* IV 23 3 et 5 et peut-être *kathā kád* ibid. 5).

L'interrogatif est suivi d'un grand nombre de particules, qui lui confèrent parfois une valeur emphatique, plus souvent « généralisante » ou « éventualisante », v. les §§ précédents. La valeur indéfinie pure, c'est-à-dire avec perte du sens interrogatif, existe surtout dans les locutions *kás ca* et (*ná*) *kaś caná* ou encore *kás cid* « quelqu'un » et (négativement) « personne », mais ces locutions figurent surtout en phrase relative, pour concourir à l'expression du relatif-indéfini. Des locutions analogues se rencontrent avec la plupart des dérivés du thème *ká-*, par ex. *katamá-kadā kútas kútra*; cf. aussi *kác cid* « en tout cas » et à mi-chemin *kvà svid* X 34 10 « on ne sait où ». Un autre type d'indéfini utilise la répétition de l'interrogatif, *kāni kāni cid* VIII 102 20 « quelconques » (rare).

1. Interrogatif seul (en phrase négative) à sens indéfini I 80 15 IV 313.
2. *Kuvíd* (verbe tonique en raison de *íd*) « (je me demande) si par hasard...? » ou « j'espère que... » (subjonctif), donc avec subordination implicite.

La juxtaposition de deux interrogatifs à valeur différente portant sur le même prédicat n'est pas rare, *kó ha kásminn asi śritáh* I 75 3 « qui es-tu, chez qui es-tu installé? »

L'interrogation se marque aussi par la particule *svid* (qui a revêtu cet emploi en raison de sa fréquente contiguïté avec *ká-*, cf. 438). On a ainsi une interrogation double *svid... svid* (avec pluti). Ou bien *nú* (également avec pluti) *idám nú tá3d iti* AS. XII5 50. Enfin il existe une interrogation sans particule, soulignée par la pluti, ainsi *ná tvā bhīr iva vindatī* X 146 1 « la crainte ne l'atteint-elle pas? »

**445. Subordination.** —Le verbe tonique suffit parfois à noter la subordination : en ce cas, il s'agit d'ordinaire de la première de deux propositions consécutives qui comportent une valeur de contraste; l'accent sur le premier verbe (accent de référence) signifie « alors que, cependant que » ou « étant donné, du fait que ». Un ex. cité 393 (AS. X 7 42), ou encore *práyus táriṣṭam ní rápāmsi mrkṣatam* I 34 11 « prolongez (notre) durée de vie, (en revanche) effacez les dommages (que nous avons pu causer) » ; parfois le verbe accentué est seul inscrit, le second membre de phrase ayant l'ellipse du même verbe, *sūrye jyótir ádadhur māsy áktún* X 12 7 « ils mirent l'éclat (du jour) dans le soleil, (celui des) nuits dans la lune »; *mányate* AS. XII 4 6 « s'il pense que. ».

Parfois une particule non proprement subordonnante affecte un rôle de subordonnant, avec verbe tonique : c'est le cas notamment de *hi* (ex. 438 fin.) à valeur causale, et de *ca* répété à valeur « contrastée » (439).

Il peut arriver que, sans tonification du verbe, une particule donne à la proposition une valeur de subordonnée : c'est le cas probable de *pári cín mártó draviṇam mamanyād ṛtásya pathā námasā vivāset | utá svéna krátunā sám vadeta śréyāmsam dáksam manasā jagrbhyāt* X 34 2 « si le mortel assiege la richesse en pensée, qu'il aspire au chemin de l'Ordre ; s'il se consulte avec sa force délibérante, il atteindra la décision la meilleure ».

L'emploi le plus intéressant est celui de *ca* « si », avec verbe tonifié : les exemples de la RS. sont rares, *imám ca vácam pratiháryathā naro víśvéd vāmā vo aśnavat* I 40 6 « si, hommes, vous agréez cette parole, elle vous procurera toutes faveurs » et (verbe au subjonctif) X 108 3 et quelques autres, où la nuance est parfois « quand » plutôt que « si » (III 43 4). Dans l'AS. l'emploi se précise quelque peu, ainsi XI 3 32-49 (prose).

Le cas normal est la subordination explicite. Elle est fréquente et variée, souvent complexe (propositions imbriquées les unes dans les autres, etc.). A deux ou trois exceptions près, la conjonction est tirée de la base *yá-*. La syntaxe modale est en revanche peu évoluée : le mode est celui que le sens général appelle, non la conjonction. Le système des corrélatifs est instable, le corrélatif étant plus fréquent là où la



principale est en apodose. Sa place est également mal fixée. Un verbe initial, un préverbe, un mot souligné par *íd* tiennent lieu de corrélatif formel.

1. Double subordonnant avec emploi différent, *yátra... yáthā* III 32 14 *yád yá̌vataḥ* VII 32 18, etc.
2. Il n'y a pas de concordance temporelle entre la principale et la subordonnée; un cas comme *vrādhanta / yé... bhuránta* V 6 7 s'explique par la « persévération »; ailleurs la coïncidence du même mode dans les deux parties du diptyque, qui est fréquente, se justifie par des raisons internes. Il est visible pourtant que l'optatif attire l'optatif, comme dans l'ex VIII 42 3 (446) et 453 b.

La place respective de la subordonnée et de la principale est variable : seule la nuance finale-consécutive entraîne de façon stable la postposition de la subordonnée.

**446. Relative.** — La relative, commandée par le thème *yá-* (à quoi joindre *yátas* « duquel » *yátra* « chez qui, dans lequel »), est d'un très vaste emploi.

1. *Yá-* figure incidemment comme membre antérieur 289 (cf. avec un dérivé du relatif le composé *yāvadāngīnam* AS. « ayant un membre de quelle taille », corrélatif *távat*). Il note l'indéfini, soit par répétition de type *āmreḍita* (*yó-yah* « quiconque » 289); soit par addition de l'interrogatif et de la particule *ca* (*yáh kás ca* « id. »), parfois de *cid*; de *caná* TS. IV 7 15 v ; soit enfin par addition de la particule seule, *yás cid* (rare) « id. » (*yáthā cid* X 64 13).
2. Enfin *yá-* peut dépendre d'un mot particulier, notamment d'un nom verbal ou participe.

La relative est située tantôt en protase tantôt en apodose : cette seconde position est normale, comme on vient de le rappeler, en cas de nuance finale-consécutive, sens que souligne usuellement le verbe au subjonctif : *tád adyá vācāḥ prathamám masīya yénāsurāṃ abhī devā ásāma* X 53 4 « je voudrais penser à ceci comme le premier point de mon discours (à savoir, le moyen) par lequel nous pourrions vaincre les Asura, nous les dieux »; autre ex. VI 54 1 cité 433. Dans les cas, notablement moins fréquents, où le verbe est à l'optatif, la relative est en protase, *yáyāti viśvā duritā tárema sutármāṇam ádhi návaṃ ruhema* VIII 42 3 « puissions-nous monter sur le navire de bonne traversée, par lequel nous traverserons tous les malheurs ! »

Ailleurs, les deux positions de la relative se font équilibre. Le corrélatif *tá-* est normal en apodose, *yó jāgāra tám řcaḥ kāmayante* V 44 14 « celui qui veille, les strophes l'aiment »; on trouve aussi, bien moins souvent d'ailleurs, le pronom *á-* à une forme oblique, *yásya... asmaí* VII 11 2. En protase le corrélatif est moins fréquent (*tám agne asmé řsam érayasva... yáyā rádhaḥ pínvasi* VII 5 8 « suscite pour nous, ô Agni, cette jouissance dont tu laisses gonfler ta libéralité » ou, avec *a-* atone, *anyé jāyām pári mřsanty asya yásya* X 34 4 « d'autres embrassent l'épouse de celui dont... » ou VII 86

1 cité 401). On trouve encore pour corrélatifs *ād* II 17 4 *idám* (adverbial) I 23 22, 185 I 1 *u* (passim) et autres, mais l'absence de tout corrélatif formel est tout aussi fréquente.

**447.** L'antécédent est souvent inséré dans la relative, avec attraction au cas du relatif, *nāsmāi vidyút... siṣedha ná yām mīham ákirat* I 32 13 « ne lui servit de rien l'éclair ni le brouillard qu'il répandit »; même attraction (beaucoup plus rare) pour un antécédent sis devant la relative, *ví vrhataṃ víśūcīm amīvā yā no gáyam āvivésa* VI 74 2 « déchirez en tous sens la maladie qui a pénétré dans notre maison ». L'antécédent peut être repris dans la principale, *yé te pánthāḥ... tébhir no adyá pathíbhīḥ* I 35 11 ; analogue AS. XI 8 16.

Attraction de la personne, *imé ta indra té vayám puruṣṭuta yé tvārābhya cárāmasi* I 57 4 « nous sommes tiens, ô Indra tant loué, (nous sommes) ceux qui ont coutume de nous agripper à toi ».

Le lien est souvent imprécis entre la relative et la principale, déterminant éventuellement ce qu'on peut appeler une anacoluthie : *yā cin nú vajrin kṛṇāvo dadhrṣvān ná te vartā táviṣyā asti tásyāḥ* V 29 14 « les choses que tu fais (quelles qu'elles soient) avec hardiesse, ô porte-foudre, il n'est personne pour arrêter cette force tienne ». On a ainsi *yāsya* pour *yām asya* IV 17 19, pour *yó asya* (avec *asya* réfléchi) IV 21 1 ; plus généralement *yá-* équivalant à « si (quelqu'un, si je, si tu) », *yó asya syād vaśābhogāḥ* AS. XII 4 13 « quel que soit l'usage qu'il fasse de la vache, (il...) » ou (sans anacoluthie) *stenó vā yó dípsati no vṛko vā tvám tásmād varuṇa pāhy asmān* II 28 10 « si un voleur ou un brigand nous veut du mal, protège nous de lui, ô Varuṇa ».

De même *yá-* au sens de *yáthā* « comme » I 80 16 IV 6 6 ou de *yád* « tandis que » I 72 9, 164 3 II 17 4, etc. (*yátas* au sens de *yádi sá* I 141 1).

**448.** La phrase relative, du moins celle sans verbe, peut se substituer à la simple mention d'un nom (juxtaposé ou coordonné à un autre) qui serait au N. ou à l'Ac., de manière à l'enrober dans une ambiance « généralisante » : *ví jānīthy āryān yé ca dásyavaḥ* I 51 8 « discrimine les Aryens et ceux (quels qu'ils soient) qui sont des Dasyu »; ceci a lieu aussi pour un adjectif, *visve marúto yé sahāsaḥ* VII 34 24 « tous les Marut, les puissants » ; pour une expression complexe, même à un cas oblique, *deṣṇám yát pārye divi* VII 32 21 « comme don au jour décisif ». Mais l'emploi typique est au terme d'une énumération; plus rarement le relatif s'inscrit, comme II 32 8, avec chaque terme énuméré. Dans cet emploi, sûrement archaïque, *yá-* joue le rôle d'un article. Le tour se développe sensiblement dans l'AS. où est utilisée à des fins magiques l'indétermination provoquée par cette pseudo-relative. Il émane directement de la phrase nominale : dès lors qu'on avait en style nominal *yāni te kártvāni* « les choses que tu dois faire », on pouvait librement annexer ce groupe de mots à une proposition verbale telle que *vīryā kṛdhi* (II 30 10) et étoffer ainsi la phrase linéaire \**kartvām te vīryā kṛdhi*.

1. Relative indéfinie en même emploi, *yāḥ kās ca vīrúdhah* AS. XI 4 17 « toutes les plantes possibles ».
2. Le même emploi se trouve occasionnellement sans *yá-*, *catasras sūktayas tābhyas tvā vartayāmasi* KS. XIII 9 « les quatre hymnes, ... par eux nous t'attirons ici » : c'est ce qu'on peut appeler un N. « pendens ».

**449.** La relative est ou bien du type définissant — elle équivaut alors à un nom, à un participe, à un composé nominal suivant le cas; ou bien du type attributif (pour attribuer une qualité à tel ou tel sujet) : ce second type est plus faiblement représenté et la corrélation y est moins stricte.

L'antécédent est un nom ou un pronom (le pronom pouvant être implicite dans une forme personnelle du verbe); il peut être une proposition, comme dans *yád dha vo bálam jánāṃ acucyavītana* I 37 12 « vous avez ébranlé les hommes, ce qui est (une manifestation de) votre force ». En cas d'antécédent pronominal (ex. *kád yád* I 161 1 « qu'est-ce que? »), on peut dire que la phrase principale ne vient à l'existence que par la relative, *yó revān yó amīvahā... sá nah siṣaktu* I 18 2 « lui qui est riche, qui chasse le mal, qu'il s'agrège à nous » (type attributif). La formule *yá evāṃ véda* (« celui qui sait ainsi » = qui connaît l'essence des choses, le bráhman) débute avec les passages en prose de l'AS.

1. Simplification dans la jonction entre antécédent et relatif, *anyéna sīrṣṇā yéna* cité 428 n. 1. Antécédent omis I 113 10b.
2. *Yatará-* et *yatamá-* sont exceptionnels; *yāvanta-* « aussi grand que » (pl. « aussi nombreux que ») peut avoir pour corrélatif *tāvanta-* (aussi là- dans l'AS.). En proposition nominale, le corrélatif manque.

**450. Complétive.** — Elle est introduite par *yád*, qui proprement est le nt. du relatif. La subordonnée est généralement en apodose et le corrélatif, quand il y en a un, est *tád* : *grñé tád indra te śáva upamám devátātaye | yád dáṃsi vṛtrám ójasā* VIII 62 8 « je chante, ô Indra, cet exploit suprême de toi pour la communauté divine, à savoir que tu frappes à mort Vṛtra grâce à ta vigueur ». Après « vouloir » (rare) *ná te sákhā sakhyám vaṣṭy état sálakṣmā yád vísurūpā bhávāti* X 10 2 « ton ami ne veut pas de cette amitié (consistant en ce) que celle de mêmes signes devienne de forme différente ». De même *ŚRU-* + *yád*, passim, *vivéṣa yád* III 32 14 « il a provoqué (le fait) que ». La complétive peut se rattacher plus lâchement au contexte et figurer comme sujet: *yád uṣa aúchaḥ prathamā vibhānām... mahán mahatyā asuratvám ékam* X 55 4 « le fait, Aurore, que tu as brillé la première des lumières, c'est (du) seulement à la grande forme asuryenne de la grande (Aurore) » ; *nákiṣ tvád rathītaro hārī yád indra yáchase* I 84 6 « nul n'est meilleur conducteur que toi (qualité consistant en ce) que, ô Indra, tu tiens aux rênes les deux alezans » ; « la raison pour laquelle » IV 2 14 (incertain).

Dans l'ensemble, la complétive n'est pas d'un emploi fréquent ni souple. On peut considérer qu'en quelques passages, *yáthā* (situé en apodose) introduit une complétive,

*iti tvā devā imā āhur aiḷa yāthem etād bhāvasi mrtyūbandhuḥ* X 95 18 « ainsi ces dieux l'ont dit, ô fils d'Idā, que tu es parent de la mort » (toutefois le sens réel paraît être : ils te font savoir à quel point tu es lié à la mort, et il y a en tout cas jonction de *yāthā* et de *iti*); *nā pramīye savitūr daīvyasya tād yāthā viśvam bhūvanam dhārayiṣyāti* IV 54 4 « ceci du divin Savitr est indestructible, (à savoir) qu'il est destiné à porter la terre entière » ; moins net *vidmā hi te yāthā mānaḥ* I 170 3 où, au surplus, la semi-complétive est une proposition nominale (« nous connaissons ton état d'âme » ou « comment est ton état d'âme »).

**451. Circonstancielle.** — La proposition causale n'a pas de syntaxe définie. De temps en temps *yād* se laisse plausiblement traduire par « parce que » ou « en ceci que », avec corrélatif *tād* ou *tēna*, *yād enam āha vrātya kvāvātsīr iti pathā evā tēna devayānān āva rundhe* AS. XV 11 3 (prose) « du fait qu'il lui dit : vrātya, où habites-tu ?, il gagne les voies où les dieux circulent » ; en explication pseudo-étymotogique, avec corrélatif *tāsmāt*, AS. III 13 1.

*Yātas* peut signifier « étant donné que » I 25 17.

La phrase comparative (« de même que ») utilise *yāthā*, généralement en protase et en tête de la proposition; le corrélatif usuel est *evā* (*evā*), cf. V 78 7 X 18 5; rarement *evām* (Livre X et MGS. I 2 13) *itthā* I 39 7 *etāvat* VIII 49 9 (en prolase) *tād* passim ; rarement *tāthā*.

La phrase temporelle comporte également *yād*, exprimant le « lorsque » sous sa forme la plus générale, imprégnée volontiers de valeurs non temporelles, *kām apaśyaḥ... yāt te jaghnūṣo bhīr āyachat* I 32 14 « qui as-tu vu, quand la crainte est allée à toi qui avais tué? (ou : pour que la crainte soit allée...) ». Nuance locale « là où » (corrélatif *tātra*) AS. I 25 1. Les corrélatifs sont *tā-* (surtout au nt. adverbial), aussi *ād* ou *ātra*. La position de la subordonnée est mal déterminée.

Nuance « jusqu'à ce que » (avec subjonctif) I 113 10.

*Yadā* « dès que » avec l'aoriste, qui éventuellement prend valeur de plus-que-parfait ; aussi « quand », avec temps variables. Les corrélatifs sont *tād ādha ātha ād*; *tārhi* en outre dans l'AS.

Enfin *yātra* signifie « quand » et « là où » ; mêmes corrélatifs.

1. Aussi « en (faisant telle chose)... » III 31 1.
2. *Yātas* « dès que » III 10 6.
3. *Yād* « aussi longtemps que » (Livre I, avec subjonctif à tendance future); dans l'AS. : « pour autant que » ou « depuis que », avec *tād* pour corrélatif.
4. *Purā* ne dépasse pas le stade de la proposition élémentaire à infinitif 421 n.
5. *Yāvat* « pour autant que » III 18 3. — *Yadā kadā ca* « quand » (éventuel) SS. I 288.

**452. Finale-consécutive.** — La proposition finale est introduite par *yád* (presque toujours suivi du subjonctif) et, plus souvent, *yáthā* « pour que, en sorte que », suivi du subjonctif ou, moins souvent, de l'optatif. La postposition de la subordonnée est normale, *haviś kṛṇuśva subhāgo yáthāsasi* II 26 2 « prépare l'oblation afin de devenir fortuné »; constante même en cas de subjonctif. La principale est souvent de caractère hortatif (impératif, injonctif, subjonctif) et la corrélation expresse fait d'ordinaire défaut; quand elle est attestable, elle se note par *táthā*, *tád* et surtout *evá*.

1. *Yád* « en sorte que » X 68 10.
2. *Néd* (= *ná íd*) (avec subjonctif) apparaît trois fois, dont deux au Livre X, au sens de « de peur que » ; quelques autres exemples AS. ; ma en ce sens est post-mantrique.
3. Sur l'expression de la finalité-consécution au moyen du relatif, v. 446.

**453. Conditionnelle.** — La proposition hypothétique est introduite :

a) par *yád* : le mode est, en cas de condition réelle ou probable, l'indicatif ou le subjonctif à tendance future. L'optatif est réservé pour l'expression de l'irréel (434), *yád agne syám ahám tvám tvám vā ghā syá ahám | syúś te satyá ihásisaḥ* VIII 44 23 « si, ô Agni, j'étais toi ou que tu fusses moi, tes prières ici se réaliseraient »; id. VII 32 18 VIII 19 25; le mode est le même dans les deux propositions. Pas de corrélatif ou, tout au plus, *átra tátas* (AS.) *átha* (AS.) ;

b) Plus fréquent est *yádi* avec le temps ou mode amené par le contexte, et pour noter une condition réelle ou probable. L'optatif est inusité, sauf en un passage de SS. (I 82) où il est provoqué par l'attraction. Les corrélatifs sont *ádha ád* (ou : *ád íd*) mais dans l'ensemble peu fréquents. Place indifférente de la subordonnée.

1. Avec un présent (ou un parfait à sens de présent) *adyá murīya yádi yātudháno ásmi* VII 104 15 « que je meurs aujourd'hui si je suis un sorcier ! »
2. En contexte prétérit, *yádi* peut équivaloir à « quand », le verbe ayant valeur de plus-que-parfait, *vidád yádī sarāmā rugṇám ádrer máhi páthaḥ pūrvyám sadhryák kaḥ* III 31 6 « quand Saramā aura trouvé (ou : si elle trouve?) la fente du rocher, elle réalisera sa grande domination antique ».
3. Ellipse de la principale, *yádi vāhám ánṛtadeva ása... kim* VII 104 14 « si jamais j'ai eu pour dieu l'erreur (je mérite la mort; mais, cela n'ayant pas été), pourquoi... ? »
4. *Yádi... yádi* (ou : *yádi... yáidi vā*, ou enfin *yádi [vā]... vā*) introduisant une double hypothèse exclusive ou non : plus fréquent dans l'AS. Mais *yádi vā* équivaut simplement à *vā* X 129 7d AS. XIII 2 7.

Enfin c) *céd* (= *ca + íd*) (second mot de la phrase), attesté 4 fois seulement dans la RS., figure comme particule conditionnelle-temporelle, en phrase indicative. Le sens conditionnel s'aiguise dans l'AS., ainsi V 17 8 où le mot est juxtaposé à *yád*

d'hypothèse, avec une nuance que la traduction permet de souligner : *utá yát pátayo dáśa striyāḥ pūrva ábrāhmaṇāḥ | brahmā céd dhástam ágrahīt sá evá pátir ekadhā* « et même si la femme avait eu dix maris, des non-brâhmanes, si [supposons que] un brâhmane prend sa main (en vue du mariage), eh bien c'est lui qui d'emblée est le mari ».

Sur *ca* d'hypothèse, v. 445.

**454. Discours direct.** — Le discours direct — phrase dite ou qui pourrait être formulée, étant pensée ou reflétant ce qu'en telle circonstance telle personne peut penser — se note par la particule *íti* postposée, dont le sens propre est « ainsi » (thème *i* déictique). Le passage de « ainsi » au rôle d'outil de discours direct se mesure dans *íti va íti me máno gām ásvaṃ sanuyām íti* X 119 1 « ainsi en vérité (va) mon esprit : pourrai-je gagner une vache, un cheval, ainsi (pensai-je)? »; analogue X 95 18 cité 450. Le mot figure avec des verbes dire ou penser (exprimés ou non), la phrase directe étant brève, souvent elliptique : *yátra devā íti brávan* IX 39 1 « (coule) là où l'on dit : (voilà où sont) les dieux ! » *íti krátvā* « dans l'intention (qui s'exprime par les mots qui suivent) ». On est visiblement aux premiers débuts d'un procédé. L'emploi, rare encore dans la RS. ancienne, se développe un peu par la suite. La situation normale reste le discours direct sans particule.

1. En général *íti* termine l'expression directe et se situe devant le verbe « dire » plus souvent que ledit verbe n'est mis avant *íti*. Enfin on trouve aussi *íti* inséré dans la phrase directe.
2. *Íti* peut rendre ce que nous exprimerions par une complétive, *indrāya sunāvāméty āha* IV 25 4 « celui qui dit : nous voulons presser (le soma) pour Indra ».
3. Noter la phrase directe consistant en un V. (tour fréquent AS.), *yó mā móghaṃ yātudhānéty āha* VII 104 15 « celui qui m'appelle faussement un sorcier ». Le V. exprime la désignation plus vivement que ne ferait N. ou Ac.

Il y a des traces de discours indirect dans les relatives dépendant de « savoir; demander; annoncer » : *prchāmi yátra bhúvanasya nābhiḥ* I 164 34 « je demande où est le nombril du monde » (la subordonnée étant de type nominal). Au vers II 30 2 se trouve un conditionnel représentant le transfert dans le passé du futur délibératif, *yó vṛtrāya sínam átrābhariṣyat prá táṃ jánitṛī vidúśa uvāca* « sa mère prédit au sage (le nom de) celui qui vengerait Vṛtra en l'occurrence ». Un transfert de personne est probable I 24 13. Bref le style indirect est dans ses premiers rudiments et n'a aucune assise syntaxique.

## FAITS DE STYLE

**455.** Les particularités intéressant le style ne sont pas toujours séparables de celles qui concernent la grammaire : voire, les faits de style sont le prolongement, l'aboutissement des possibilités grammaticales; ils transforment ces possibilités en exercices et la nécessité linguistique en jeu. Ainsi l'haplologie découle de conditions phonétiques; les fins de mot « syncopés » résultent de tendances morphologiques, de même que les cas d'attraction, de tendances syntaxiques. Certains poètes ont accentué démesurément ces faits; certains sujets favorisaient une mobilité linguistique supérieure à la normale.

Il faut tenir compte à cet égard de deux données :

a) les mantra sont faits en partie de groupes formulaires qui sont aptes à se déplacer d'un hymne à l'autre, d'un recueil à un autre, en provoquant par leur départ et leur intrusion des ruptures et des incohérences qui parfois même se répercutent sur la syntaxe;

b) le style est inséparable des concepts védiques en général; les exigences propres des yajus, la contrainte rituelle ou, surtout dans l'AS., la contrainte magique, ont déterminé l'emploi de certains procédés. Dans la RS. le transfert d'images du monde humain au monde céleste (et réciproquement), la symbolique du système, ont entraîné la forme de l'expression figurée, le choix des métaphores, le double sens de certains mots, voire certaines structures de langage. La pression religieuse est sous-jacente aux effets de style.

**456.** Le fait le plus frappant (très inégalement réparti d'ailleurs) est la répétition. Des pāda entiers, des formules se retrouvent d'un bout à l'autre des recueils (2400 répétitions concernant un pāda dans la seule RS.), parfois avec des variantes tantôt gratuites, tantôt répondant aux besoins du nouveau contexte. Il faut noter les refrains, les entrées de strophe conçues dans un cadre identique, la répétition des noms divins (à des cas différents) dans chaque strophe de certains hymnes, etc.

Un type de phrase une fois commencé, il y a tendance à le reproduire. Ceci entraîne la reprise d'un même mot, par exemple du préverbe (*sám sám sravantu síndhavaḥ sám vātāḥ sám patatrīnaḥ* AS. I 15 1);

Le préverbe donne lieu à des jeux plus variés : même verbe répété d'abord sans, puis avec préverbe (*pāhi | pári pāhi* I -143 8) ou, plus souvent, avec des préverbes différents formant éventuellement une manière de gradation (*úpa dasyanti | ápa dasyanti* I 435 8 ; analogues IX 86 43 X 97 -14 AS. VI 134 1) — particulièrement fréquent dans l'AS. où se créent des mots nouveaux fondés sur la substitution de préverbes, type *módāḥ pramúdo 'bhīmodamúdaś ca yé* XI 8 24, *ālāpās ca pralāpās cābhīlāpalāpās ca yé* 25.

ou de mots quelconques, cf. la redondance *úttarāhám úttara úttaréd úttarābhyaḥ* X 145 3, *paurám... paúra paurāya* (avec jeu de mots) V 74 4, l'hymne final de la RS. fondé sur la répétition de *sám* (*sa°*). On peut qualifier de persistance morphologique un cas comme *dúṣyā dúṣir asi hetyá. hetír asi menyá menír asi* AS. II 11 1. Dans *ariprá ápo ápa riprá* AS. X 5 24 (« sans souillure [sont] les eaux, que loin [de nous] la souillure... ! »), les mots sont équilibrés selon les affinités de forme. L'allitération doit rendre compte de *nṛtó* II 22 4 et *nṛtaú* X 29 2, et un bon exemple d'allitérations et de rimes internes est le début de l'hy. X 91.

La rime proprement dite est plus rare, mais nullement manquante. Si l'on a *dadhantu* (au lieu de *dadhatu* attendu) VII 62 6, c'est pour rimer avec *santu*; de même *dadhanti / namanti* VII 56 19.

**457.** Comme on le voit par la n. précédente, l'appariation phonique peut s'obtenir, dans les cas extrêmes, par création suffixale, voire par création lexicale. La forme *dívātarāt* créée 410 est faite pour assoner à *sudársatarah* qui précède, *ṛtāyínī* 225 à *māyínī*. Plus hardi est *invire* créé sur *hinvire* V 6 6 ; *vanasāde* TS. (VS.) remplacé par *vanṛṣade* KS. XVII 17 en raison de *nṛṣade* qui précède; *minīt* 321 d'après *vadhīt*; *cániṣṭhat* 54 *trāsāthe* 345, etc. Dans *tām ahám sámindhiṣṭa* MS. IV 9 25 la 3<sup>e</sup> pers. insolite est entraînée par les deux *sámindhiṣṭa* qui précèdent. C'est ce qu'on a justement dénommé la « persévération » grammaticale.

Cf. encore les débuts de vers en *sanāt* I 62 9 entraînant *sánemi*; *manuṣvát* et la suite provoquant *pūrvavát* I 31 17 comme *ní dhīmahi* incitant *sám idhīmahi* X 16 12 (rime) ; *prkṣúdhaḥ* à côté de *vīrúdhaḥ*; *vāyāva sthopāyāva stha* TS. KS.

Ne sont pas essentiellement différents les cas où la persévération joue sans que la forme secondaire avoisine la forme incitatrice : c'est, entre beaucoup d'autres, le cas de *iṣídh-* 45 *trāsīthām* 345 *árogaṇam* AS., etc.

De là viennent, en général les « formations instantanées », dont plusieurs ont été relevées au cours de cet ouvrage, avec des chances variables de certitude; rappelons *dyāvī* 262 *yādṛśmin* 292 *vāvātuḥ* 253 *níkāman-* 163 *bhariṣá-* 116 *návīyān* III 36 3 *tanyatá* (I) *agrayu-* JB. I 81 (sur le type *vājayú-*); [*dāśat* IX 61 22 (de syntaxe impossible) est amené par le *dāśúṣe* voisin].

La répétition amène des cas typiques de redondance, qui s'expriment par les formules : a) du type *gópatim gónām* (« le maître-de-vaches des vaches ») X 47 1, avec les variantes *yajñair yajñavāhasaḥ* I 86 2 *tridivé diváḥ* IX 113 9 *devānām devātābhyaḥ* TS. I 6 1 p et (substitution synonymique) *sudinatvé áhnām* VII 88 4; autre formule *susāmi sámīṣva* VS. 114;



b) du type (intensif) *satyásya satyám asi* TS. 1 6 1 b « tu es le vrai du vrai » qui comporte divers aménagements sémantiques; une variante en est le tour *tavástamas tavásām* II 33 3, renforcement du superlatif.

La préférence singulière donnée aux régimes « internes » (notamment l'Ac. 403 c) dérive de ce goût forcené de la répétition.

Une forme particulière en est la concaténation, qui consiste à relier des strophes consécutives par un mot similaire emprunté à ce qui précède, cf. IV 51 avec *asthāt / ásthuh* 1-2, puis *uchántīh* 2 repris 3; puis *samanā* 8 repris 9; enfin *vibhātīh* 10 repris 11.

Les reprises d'un verbe personnel par un absolutif, procédé ultérieurement si en faveur, sont attestées depuis le Livre X : *púnar daduh / punardāya* 109 6-7 ; *abhivāṛté / abhivṛtya* 174 1-2.

**458.** Une forme de répétition est l'antithèse. Elle apparaît tantôt avec la reprise du même mot d'abord positif puis négatif, *tavásam átavyān* VII 100 5, etc.; ordre inverse *ásūrte sūrte* X 82 4 (« avec et sans soleil »?); tantôt avec une expression différente qui redonne sous forme négative ce qui a été dit d'abord positivement (plus rarement l'inverse comme *ájītayé 'hataye / svastāye sarvātāyaye* IX 96 4 « pour n'être pas vaincu ni tué / pour le salut, pour l'intégrité »).

- 1 L'observation des « variantes » mène à constater des cas très nombreux d'écholalie, de jeu d'assonances; la formule, déjà suspecte par elle-même, *dadhánad dhániṣṭhā* X 73 1, est appréciée à sa vraie valeur quand on compare la formule-substitut qu'en donne MS. : *janánaj jániṣṭham* : il s'agit d'apparier des sons.  
Ce qui domine dans l'échange *mánasā śívéna* AS. XIII 1 10 / *máhasā svéna* TB. a été d'obtenir, en variant la formule, des sons approchants : et ainsi dans une infinité de cas.
- 2 Il y a répétition redondante de particules fréquemment, ainsi de *ā* (381 n. 4); du pronom éthique *vas* (408 n. 1); cf. aussi *te... táva* 399. Un pléonasme pur est *avatūtāye* (bis) VI 9 7, qui n'est nullement exceptionnel.

Nombre de ces exemples mettent en évidence des faits d'harmonie vocalique (éventuellement, consonantique) : l'harmonie phonique en effet (timbre, quantité, densité syllabique) semble diriger dans de nombreux cas le choix ou tout au moins l'ordre des mots, leur volume respectif, leur équilibre dans la phrase. Il y a là toute une recherche que rend très sensible la récitation solennelle du Veda, telle qu'elle est encore pratiquée de nos jours.

**459.** La contre-partie naturelle de la tendance à répéter est la tendance à varier. Sur le plan grammatical, on doit ranger ici les variations non motivées à l'intérieur du système

du présent (cf. 331); les variations intermodales 426. Citons dans le même ordre de faits les variations de thème pour exprimer une même forme grammaticale, type *pība / pāhi* III 35 10, *kṛṇavas / kārasi* X 16 1-2, *kṛṇu / kṛdhi* X 85 45, *pácāti / pákṣat* X 27 18, *śravat / śṛnavat* KB. XXVIII 6 (donc, entre thèmes de présent et d'aoriste); *bībhratīḥ / bhárantīḥ* X 30 13. Variations quantitatives (dans le cadre des faits *kṛṇuthā / kṛṇutha* VI 28 6 (les deux fois devant syllabe lourde).

Les finales « syncopées » (105) ont pour effet de laisser alterner désinence et non-désinence, donc de rompre une uniformité. On peut citer incidemment le cas de *mitróta* 153 et autres abréviations (possibles) de composés, comme *patayán mandayátsahham* I 4 7 si le premier mot est bien pour \**patayatsakham* ; *dakṣa kavikrato* III 14 7 pour \**kavidakṣa* k°.

Pareillement il y a abréviation de dérivé dans la séquence *áśvāvati... góṣu* 1 83 1.

D'une manière plus générale, on doit mettre au compte de la variation (quels que soient les postulats linguistiques propres à chaque phénomène) les échanges entre les finales *-ā / -āni*, *-ās / -āsas* dans des mots contigus (d'où vient l'extension de telle désinence au delà de cette contiguïté); un cas typique est *trīṃ śatā trī saháśrāṇi* X 52 6.

Enfin les variations entre cas (416 n.) et cf. V 1 11c, 12 3d, 22 4b VI 21 2c. Les variations d'ordre des mots 393.

Variations entre composé et expression analytique, type *vājasya sātāu / vājasātau*; *somasya pītāye / sómapītaye* (parfois en mêmes contextes), etc

**460.** Il existe un emploi semi-syntaxique d' « attraction » propre aux phrases comparatives (brèves) de type nominal commandées par *ná* (apparemment jamais par *iva* ou *yathā*). C'est le tour *súryo ná cákṣuḥ* « comme l'œil du soleil », proprement « comme l'œil (à savoir, l'œil qui est) le soleil » (mais *svàr ná jyótiḥ* IV 10 3 utilise l'aflexion de *svàr*). Les hy. I 65 et 66 sont bâtis sur ce procédé, à la base conceptuelle duquel il y a la poussée identificatrice connue.

A ce phénomène s'ajoute de temps à autre une attraction de nombre ou de genre (*puṣṭir ná ranvá* I 65 5 « (Agni) plaisant comme la richesse »), l'anacolithe (*vijéhamānaḥ paraśúr ná jihvām* VI 3 4 « [Agni] tirant sa langue comme une hache » — on attend \**paraśum*) ; l'enchevêtrement est plus prononcé dans *śatām vā yáḥ śúcīnām saháśraṃ vā sámāśirām / éd u nimnām ná rīyate* I 30 2 « (Indra), qui (boit) cent (libations) de (soma) pur ou mille de (soma) mélangé, (le soma) coule (en lui comme les eaux) (vers un bas fond) » (anacolithe et ellipses).

IX 9 11 le mot *ūrmim* appartient aux deux propositions. Cf. encore *ā na ūtibhir gántā vṛṣṭim ná vidyútaḥ* I 39 9 « venez à nous avec vos aides comme les éclairs (donnent) la pluie ! » ; *ā te hánū... rúhat sómo ná párvatasya pṛṣṭhe* V 36 2 «

que le soma monte dans tes mâchoires comme (il pousse) sur le dos de la montagne ! » (place insolite de *ná*); analogues I 88 2, 168 5.

Ellipse de *ná* dans *sítām gábhastim ásánim* I 54 4 « main aiguisée comme une pierre ».

**461.** Ces faits d'anacoluthie et d'ellipse se rencontrent bien entendu en dehors des phrases comparatives. L'ellipse porte de préférence sur le verbe personnel, notamment en proposition non subordonnée, et dans les notions de mouvement. Un exemple en est *yamó ha jātó yamó jánitvam* I 66 8 « il est né en tant que Yama, en tant que Yama (il engendre) une progéniture » ; analogue X 88 6 c. Il faut isoler les cas, plus nombreux, où la présence d'un préverbe suffit (cf. 375 n.) à indiquer l'acte, surtout quand le verbe a déjà été exprimé précédemment; typique l'emploi de *ví* isolé (devant *dúrah*) au sens de « ouvrir » VI 30 5 VII 9 2 et ailleurs.

Il y a fréquente omission du substantif à côté d'une épithète, sans qu'on doive en chaque cas parler d'une « substantification » de l'épithète (comme dans les exemples cités 398). Ainsi des termes usuels comme « flammes » dans les hy. à Agni, « coulées » dans ceux à Soma, le nom des chevaux, des vaches, des dons ou oblations, sont « sous-entendus » quand une épithète ou bien le contexte les suggère suffisamment. Pour la même raison le sujet est laissé souvent dans l'indécision, cf. 395 n.

Avec des probabilités diverses on a posé l'ellipse d'un participe (support d'une proposition annexe) I 54 5a III 35 lb VIII 1 18b, 46 26c, etc.

L'ellipse peut être un moyen commode d'obtenir l'ambiguïté ou le brouillage sémantique souvent recherchés.

**462.** Des cas sommaires d'anacoluthie ont été décrits dans la phrase relative 447 (d'autres en phrase comparative 460). L'anacoluthie, qui peut être le produit d'un transfert formulaire, est probable dans certaines attestations de participe « pendens » — si du moins on veut éviter la notion gênante du participe prédicat —, *enā vayám... ánu yónim devákṛtam cárantīh / ná vartave prasaváh* III 33 4 « ainsi, marchant le long du lit fait par les dieux,... (notre cours) ne saurait être arrêté ». Il y a juxtaposition de deux formules non ajustées, avec glissement d'une construction dans une autre, dans *indrasya vṛṣṇah... marútām sárdha ugrám / ghóṣo devánām jáyatām úd asthāt* X 103 9 « d'Indra le (dieu) mâle... la rumeur des dieux vainqueurs s'est élevée... la troupe puissante des Marut » ; *vṛtráya hántave* (formule courante) est accouplé à l'Ac. *vavrivámsam* (qui émane de IV 20 2 ou analogue) au vers IX 61 22. Au lieu d'anacoluthie on pourrait tout aussi bien parfois (ainsi III 33 4) parler de phrase inachevée et de parenthèse.

1. Par analogie des finales « syncopées » on trouve *prāṇītiṣūtá práśastīh* VIII 6 22 (= *práśastiṣu*). Il y a contamination du V. *devīh* et de la formule *yás ca devīh*

aboutissant à *yás ca devīh* VIII 80 10 (le V. *devāh* précède) ; *gúhā cārantam... ná gúhā babhūva* III 1 9 (où *cārantam* est pour *cāran*).

2. Hypallage, *usátó ánu dyūn* (pour *usaté*) I 71 6; analogue 80 4c, 153 4 ab (incertain).

**463.** On pourrait théoriquement considérer le type *sūryo ná cákṣuḥ* 460 comme la scission d'un composé \**sūryacakṣur ná*. Ailleurs, c'est avec plus ou moins de certitude qu'on peut parler de « split-compounds », c'est-à-dire d'un procédé stylistique qui à coup sûr diffère d'un état pré-compositionnel authentique (tel qu'on le trouve çà et là pour les bahuvrīhi 186). Des cas de ce genre sont *máno jūtīh* VS. II 13 « vitesse de la pensée » (cf. aussi *máno jáviṣṭham* cité 404 fin.), *purú ścandrám* III 31 15, *hṛdá ā...asmát* I 60 3, peut-être *śitām... aśānim* cité 460 lin.

Un autre fait mi-grammatical, mi-stylistique est la question des finales « syncopées » 105.

L'haplologie de mot a été décrite 77. D'un mot à l'autre on a des cas d'haplologie non moins nombreux, ainsi *samudréṇa*, qui est à lire *samudréṇa ná* (plutôt que *samudré ná*) III 36 7, *múhu ká cid* (= *muhuká ká cid*) IV 20 9 (ce qui élimine l'adverbe *múhu*), *ápo náptre* (pour *ápo apāṃnápтрé*) II 35 14, *gnávaḥ* (pour *gnā[h]gnávaḥ*) II 1 5, *ajuryamur ajuryám yamur* V 6 10; cf. encore *áthā na ubháyeṣām amṛta mártýānām* I 26 9 « parmi les deux sortes d'entre nous (à savoir, parmi les immortels et) les mortels, Ô immortel ! » ; analogues I 61 7d, 116 11 d, 128 6a, 143 3c IV 8 8a VII 6 Id X 7 lb. Plusieurs cas de duels « elliptiques » sont à ranger ici. Il n'est pas douteux qu'il s'agisse de faits artificiels, volontiers agréments d'ailleurs de jeux de mots.

**464.** L'asyndète est un procédé grammatical en son principe et tout à fait normal, plus habituel même que l'usage de particules coordonnantes, quelle que soit la fréquence de ces dernières. Il apparaît non seulement dans ce qui normalement pourrait s'exprimer par un dvandva, *váruṇa mítra* 393, *pitré māt́ré, dvipác cátuṣpat, íṣam ū́rjam*, mais fort au delà et dans la plupart des catégories grammaticales (dans le verbe toutefois bien moins que dans le nom). Poussé à son extrême, l'asyndète peut devenir un procédé de style, consistant par exemple à mettre en équivalence frappante des termes qui devraient être en rapport de dépendance, *kaviḥ... dhīh* I 95 8 « le poète, sa pensée », *ví ráya aurṇod dúraḥ* I 68 10 « il ouvrit les richesses, les portes (qui y mènent) », peut-être *dúvo gíraḥ* I 14 1 « les chants (d') hommage ».

1. Même là où se trouve une particule coordonnante, on a pareillement *váyaś ca viśve devāso amadann ánu, tvā* I 103 7 « tous les dieux se réjouissent de toi et de (ta) force ».
2. Le composé à membre antérieur déterminant *yogakṣemá-* (« possession des choses acquises ») est résolu en *kṣéme ... yóge* passim; de même *rāyaspoṣa*<sup>o</sup> YV. en *póṣāya... rāyé* I 142 10.

**465.** La parenthèse est aussi, dans ses prolongements, un fait de style, dont l'origine remonte en partie aux transferts de formule. Ex. *daívyā hótārā prathamā puróhita rtásya pánthām ánv emi sādhuṣá / ...īmahe* X 66 13 « les deux hotṛ divins, les premiers chapelains — je vais droit le long du chemin de l'Ordre — nous les implorons » : le pāda parenthétique vient de I 124 3 et cf. V 80 4. Une parenthèse affective est *vidyún ná yā pátanī dávidyod bhárantī me ápyā kámyāni | jániṣṭo apó náryaḥ sújātaḥ prórvásī tirata dīrghām áyuh* X 95 10 « celle qui, volant, comme l'éclair, a brillé haut, m'apportant ce que je souhaitais, l'ondine — un noble héros est né des eaux —, veuille Urvaśī prolonger au loin ma vie ! » Mais dans *hayé jáye mánasā tiṣṭha ghore vacāmsi miśrá kṛṇavāvahai nú*, ibid. 1 (« allons, femme, en pensée — arrête-toi, ô cruelle — mélangeons nos propos ! », c'est l'ordre des mots — lui-même affectif — qui crée le sentiment d'une parenthèse.

**466.** Il existe un usage presque illimité des « doubles sens », mais dans le cadre général des coïncidences cosmiques/rituelles ou macro = / micro-cosmiques : ce sont des faits de pensée, non de forme. Ils n'ont pas à nous retenir ici. Par ailleurs, on cite quelques exemples de « śleṣa » du type classique. Un exemple tardif est *ajô 'sy ájāsmád aghá dvéṣāmsi* TĀ. VI 10 2 « tu es chèvre, chasse de nous les mauvaises haines ! » (ibid. *yavó 'si yaváya*, dans le même sens) : c'est un simple calembour, comme on en a sans doute, dès la RS., dans *jarethe jaraṇéva* X 40 3 *jaritar jārám* X 42 2 (et plus d'une fois avec le groupe phonique *jar-jār-*).

D'une manière plus générale, il faut faire intervenir ici l'ambiguïté propre à un certain nombre de mots, ainsi *arí-* figurant en contexte « favorable » et « défavorable »; *uruṣy-* cité 440 (cf. *áditim uruṣya* qui semble IV 2 11 signifier à la fois « protège l'innocence ! » et « écarte la non-possession ! », avec double sens de *ádití-*, comme en plusieurs autres passages). Ces faits sont susceptibles de diverses explications. Certains relèvent de l'euphémisme, comme la notion *d'árāti-* « absence de don », à quoi il est rendu hommage AS. V 7 3. Un exemple complexe, auquel s'associent des allitérations, est *indro manyúm manyumyò mimāya* VII 18 16 « Indra a détruit la pensée (mauvaise) du destructeur de la pensée (bonne) ».

Double sens *ví...* *tanuhi* X 146 6 à la fois (suivant le régime) « tends » et « détends » ;

*á-DHĀV-* « courir » et « nettoyer » (V 64 7) ; *drapsín-* « dégouttant de pluie » et « portant bannière » (I 64 2) ; *jaráyantī* « éveillant » et « faisant vieillir » (I 48 5) ; *dadruḥ* « s'ouvrirent » et « coururent » (IV 49 5). Cf. encore le cas de *girijá* V 87 4, *dhánvan* VI 34 4, *ajyáse* VI 2 8 ; *dhénāḥ*, « chants » X 43 6 semble évoquer aussi « vaches », à cause de *dhenú-*.

On est à vrai dire ici dans un domaine flottant, mal saisissable. L'exploiter trop à fond serait compromettre les bases grammaticales du Veda. Ce qui malgré tout rend vraisemblables la plupart des superpositions sémantiques qu'on a pu relever (celles plus nombreuses encore qui restent à découvrir) est la constatation que, dans les mantra

védiques, la forme des mots, leurs assonances, les valeurs phoniques qu'ils mettent en branle, sont définitivement plus importantes que l'authenticité linguistique de leur étymologie ou de leur dérivation.

## BIBLIOGRAPHIE

1. On relèvera ici surtout les études plutôt philologiques ou celles qui, bien que comparatives d'intention, admettent des discussions de caractère philologique.

La grammaire fondamentale de J. Wackernagel (continué par A. Debrunner) étant inachevée (*Lautlehre* 1896 *Nominalkomposition* 1906 *Deklination der Nomina* 1929), [le volume sur la dérivation nominale est en cours d'impression] il y a lieu de se reporter aux ouvrages suivants :

A. A. Macdonell *Vedic grammar* 1910 (listes exhaustives, mais sans syntaxe) et, du même, *A Vedic grammar for students* 1916 (Veda proprement dit et Brāhmaṇa's);

C. R. Lanman *Noun-inflection in the Veda* 1877;

J. Avery *Verb-inflection in Sanskrit* 1875;

B. Delbrück *Das altindische Verbum aus dem Hymnen des R̥gveda* 1874;

J. v. Negelein *Das Verbalsystem des Atharvaveda* 1898.

Pour la syntaxe, l'ouvrage essentiel est de B. Delbrück *Allindische Syntax* 1888 (Veda et Brāhmaṇa's) et cf. du même *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen* 1893-1900, ainsi que (succinct pour le Veda) J. S. Speyer *Vedische und Sanskrit Syntax* 1896.

2. Le Wackernagel dispense, pour les domaines qu'il traite, de citer des monographies plus anciennes. Parmi les plus récentes (ou celles qui se réfèrent aux portions non encore publiées du Wackernagel) :

A. SUR LA PHONÉTIQUE : F. Edgerton *Sanskrit historical phonology* 1946 E. V. Arnold *Vedic Metre* 1905 (cf. les compléments et critiques de H. Oldenberg *ZDMG.* 60 p. 741 et, sur des problèmes dépendant

de la métrique, du même, *NG.* 1909 p. 219 1915 p. 490 *ZDMG.* 54 p. 181 60 p. 115 62 p. 478) A. Meillet *MSL.* 21 p. 193 (rythme quantitatif) J. Kurylowicz *Roczn. Or.* 4 p. 196;

Pour le vocalisme : F. Edgerton *Language* 19 p. 83 (les semi-voyelles; cf. aussi, du même, *ibid.* 10 p. 235 sur la Loi de Sievers) A. M. Ghatage *Annals Bhand.* 29 p. 1 (e et o brefs) H. Oldenberg *ZDMG.* 61 p. 835 (r dissyllabique);

Pour le consonantisme : M. B. Emeneau *Language* 22 p. 86 (les nasales) G. H. Marsh *JAOS.* 61 p. 45 (les sifflantes sonores) K. Ammer *WZKM.* 51 p. 116 (L dans la RS.) A. Debrunner *IF.* 56 p. 171 (dissimilation de consonnes);

Fin de mot et sandhi : R. Gauthiot *La fin de mot en indo-européen* 1913 H. Oldenberg (outre plusieurs des études citées sous A) *ZDMG.* 44 p. 321 (abhinihita-sandhi) V. Pisani *Rendiconti Istituto Lombardo (-as -az) RSO.* 13 p. 362 (-ur);

Accent : J. Wackernagel *NG.* 1909 p. 50 1914 p. 20 et 97 H. Oldenberg *ZDMG.* 60 p. 707 (enclise verbale) P. Poucha *Archiv Or. Prag.* 14 p. 129 Z. Rysiewicz *Un archaïsme de l'accentuation védique* 1948 J. Kurylowicz *L'accentuation des langues indo-européennes* 1952.

Sur le témoignage des Śikṣā et des Prātiśākhya, S. Varma *Phonetic observations of Indian grammarians* 1929 L. Renou *Terminologie grammaticale*, 3<sup>e</sup> partie 1942.

B. SUR LA COMPOSITION NOMINALE : H. Frisk *Über den Gebrauch des Privativpräfixes* 1941 *Substantiva privativa* 1947 L. Renou *BSOS.* 10 p. 1 (a priv.) *NIA.* 3 p. 266 (« split-compounds ») *BSL.* 41 p. 217 (type *kṣayādvīra*).

C. SUR LA DÉRIVATION : G. Liebert *Das Nominalsuffix -ti-* 1949 E. Benveniste *Noms d'agent et noms d'action* 1948 H. Frisk *Zur indoiranischen... Nominalbildung* 1934 (-ra-) *Suffixales -th- im Indogermanischen* 1936 J. Wackernagel *SBerLAk.* 1918 p. 380 (sur divers suffixes) *KZ.* 43 p. 277 (-vant- -mant-) A. Debrunner *BSOS.* 8 p. 487 (type *tudā-*) F. Edgerton *JAOS.* 31 p. 93 (-ka-) H. H. Bender *The suffixes mant and vant* 1910 B. K. Ghosh *BSL.* 35 p. 15 (-eru-) Th. Gubler *Die Patronymica* 1903 H. Lommel *Studien über indogermanische Femininbildung* 1912 L. Renou *Le suffixe -tu-* 1937 *Rev. Et. Indo-eur.* (Bucarest) 1 n<sup>o</sup> 2 (-ti-) *BSL.* 37 p. 17 (finales -ar -an) 38 p. 69 (dérivés nominaux de l'infinitif) 39 p. 103 (-tr-) *Mélanges Winternitz* p. 18 (-ima-) J. Gonda *Indo-European nouns in -es- -os-* 1952.



D. SUR LE PRONOM : J. Gonda *Bemerkungen zum Gebrauch der Pronomina der 1. u. 2. Pers. AO.* 19 p. 211 G. Liebert *Über das enklit. Pronomen vah* 1950.

E. SUR LE VERBE : F. B. Kuiper *Die indogermanischen Nasalpräsentia* 1937 *AO.* 12 p. 190 (présents en -s-) J. Bloch *MSL.* 23 p. 175 (impératif en -dhi -hi) *MSL.* 23 p. 120 (précatif) P. Thieme *Das Plusquamperfektum* 1929 W. Neisser *BB.* 30 p. 311 (désinences -mas -masi) *ZII.* 3 p. 187 (type *stauti*) H. Oertel *Mélanges Jacobi* p. 18 (3<sup>e</sup> sg. -s et -t) J. Kuryłowicz *Mélanges Benveniste* p. 51 (type *gr̥bhāyāti*) *Bull. Soc. Polon.* 5 p. 39 (formes verbales composées) G. Burchardi *Die Intensiva des Sanskrit* 1892 J. Charpentier *Die Desiderativbildungen* 1912 A. J. Eaton *The Ātmanepāda in Rig-Veda* 1884 J. Avery *JAOS.* 11 p. 332 (injonctif) G. Porru *Rendiconti Istituto Lombardo* 1938 (verbes de la 7<sup>e</sup> classe) A. Debrunner *Mélanges Winternitz* p. 6 (formes en -sa -si) L. Renou *La valeur du parfait* 1925 *La décadence du subjonctif* 1937 *BSL.* 33 p. 1 (subjonctif) 35 p. 1 (aoriste en -is-) 41 p. 5 (optatif) *Mélanges Benveniste* 63 (injonctif) *Mélanges Vendryes* p. 309 (type *tudāti*).

F. SUR LES FORMES NON PERSONNELLES ET LES INVARIANTS : E. Benveniste *Les infinitifs avestiques* 1948 (infinitif véd. en -dhyai) W. Neisser *BB.* 20 p. 54 27 p. 262 et 30 p. 311 (type *stuṣe* et analogues) H. Oldenberg *ZDMG.* 59 p. 355 (id.) P. D. Gune *Die altindischen Absolutiva* 1913 K. v. Garnier *Die Präposition als sinnverstärkendes Präfix* 1906 J. Wackernagel *NG.* 1902 p. 747 (composition verbale) L. Renou *Études de grammaire sanskrite* 1936 (participe) *IHQ.* 14 p. 121 (adverbes en -taram -tarām) *NIA.* 3 p. 225 (infinitif en -ase) *MSL.* 23 p. 359 (absolutif et infinitif en -am) *BSL.* 34 p. 49 (séparation du préverbe).

G. SUR LA SYNTAXE : plusieurs des monographies précitées, et en outre C. Gaedicke *Der Accusativ im Veda* 1880 A. Debrunner *AO.* 20 p. 120 (discours indirect) W. Porzig *IF.* 41 p. 210 (relative) J. Gonda *Remarks on the Sanskrit passive* 1951 *La place de ná* (nég.) 1951 M. Bloomfield *Proc. AOS.* 1882 p. cxxvi (différences de sens dans les divers thèmes de présent) *AmJPhil.* 33 p. 1 (valeur des modes) S. Varma *Mélanges Jhā* p. 435 (datif) L. Renou *Études de grammaire* (mots accessoires) *BSL.* 43 p. 43 (phrase négative).

H. SUR LE STYLE : W. Wüst *Stilgeschichte und Chronologie des*

*Rgveda* 1928 J. Wackernagel *NG.* 1906 p. 147 (volume et forme du mot) J. Gonda *Remarks on Similes in Sanskrit literature* 1939 *Stilistische Studie over AV. I-VII* 1938 H. D. Velankar *JRAS.* 1938 p. 1 (comparaisons) A. Bergaigne *MSL.* 4 p. 96 (figures de rhétorique) V. Henry *Rev. Ling.* 31 p. 81 (antithèse) K. Geldner *Mélanges Kaegi* p. 102 (haplologie) M. Patel *Mélanges Kane* p. 327 (id.) H. Weller *Mélanges Garbe* p. 54 (comparaisons, śleṣa).

3. Des plus nécessaires demeurent les notes, soit adjointes aux traductions de K. Geldner et de Whitney-Lanman, soit séparées (*Vedische Studien* et autres) : au premier rang de ces dernières, les *Noten* de H. Oldenberg avec les articles dispersés du même, de M. Bloomfield, P. Thieme et autres ; les introductions de W. Caland à la *JS.*, de Th. Benfey à la *SS.*, de A. B. Keith à la *TS.*, de Raghu Vira à la *Kap.* (cf. H. Oertel *Zur Kapiṣṭhala-Samhitā* 1934), de L. v. Schroeder à *KS.* et *MS.*, de I. Scheftelowitz aux *Khila* (cf. aussi *WZKM.* 21 p. 85). Naturellement aussi, le Dictionnaire de H. Grassmann avec les compléments de W. Neisser (inachevés) ; les notes du grand Index de Vishva Bandhu Shastri (mais le début seul est publié pour les *Samhitā*).

4. Un instrument de travail précieux est la *Vedic Concordance* de M. Bloomfield avec les élaborations en cours, les *Vedic Variants* (M. B., F. Edgerton, M. B. Emeneau, 3 vols parus 1930-34 ; cf. les comptes rendus de H. Oertel). De Oertel encore, plusieurs dissertations fondées sur la *Concordance* ou de même inspiration, notamment *Satyasya satyam* 1937 *Zu den Wortstellungsvarianten* 1940 *Euphemistische Varianten* 1942. Enfin, de M. Bloomfield, *Rig-Veda Repe-titions* 1916.

Pour des renseignements bibliographiques plus complets, v. L. Renou *Bibliographie védique* 1931 et (pour les faits plus récents) R. N. Dandekar *Vedic Bibliography* 1946.

La traduction allemande complète du *Rgveda* par K. F. Geldner vient de paraître (1952) (3 vol., Harvad Or. Ser.) ; les notes grammaticales abondent, qui seront indexées dans un 4<sup>e</sup> vol., restant à paraître.